

BOURDALOUE

HISTOIRE CRITIQUE DE SA PRÉDICATION

D'APRÈS LES NOTES DE SES AUDITEURS
ET LES TÉMOIGNAGES CONTEMPORAINS

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE CAEN

par Eugène GRISELLE

« La force est aux sources. »

Lacordaire (Lettre, citée par P. Lorain,
dans le *Correspondant*, 25 mars 1847, p. 838).



LILLE
IMPRIMERIE LEFEBVRE-DUCROCQ

—
1901



Digitized by the Internet Archive
in 2026

CHAPITRE CINQUIÈME

CARÊMES A LA VILLE ET A LA COUR (1681-1683)

I. Second Carême à Saint-Germain l'Auxerrois.

Liste des Prédicateurs, p. 4. A saint Germain l'Auxerrois ¹. Le Reverend Pere Bourdaloüe, Iesuite.

1. Cette année-là, au Louvre, Fromentières ayant fait défaut, fut donné ce carême « composite » qu'a signalé déjà Lebarq à l'occasion du sermon de Pâques prêché par Bossuet. (V. Lebarq, *Œuvres oratoires de Bossuet*, t. vi, p. 48. — Les registres de la trésorerie contiennent le détail de ce carême partagé.) Peut-être l'éditeur de Bossuet a-t-il rabaissé à l'excès les concurrents après lesquels son « orateur » reparaisait en chaire. Sans être des talents de premier ordre, plusieurs comme le P. Hubert, de l'Oratoire, Chaussemer, Provincial des Jacobins, le P. Ménétrier, jésuite, avaient quelque renom de leur temps, et c'était à ce titre qu'on les appelait pour deux sermons de cette station, à donner chacun à la Cour une part de ce carême improvisé. La *Liste des Prédicateurs* se contente d'énumérer avec leurs jours de prédications chacun des orateurs. Le *Mercure galant* de janvier 1681 nous fait connaître la raison qui a obligé le roi à partager les invitations :

« Mr l'Evesque d'Aire, ci-devant Abbé de Fromentieres avoit esté choisy pour prêcher devant leurs Majestez, trois fois la semaine pendant le caresme, mais une indisposition impreveuë ne luy ayant pas permis de satisfaire à ce glorieux employ, & tous les bons Predicateurs estant choisis pour remplir les Chaires de Paris, le Roy qui n'en a voulu oster aucun tout à fait à ses sujets, en a nommé plusieurs qui prendront tour à tour la place de ce Prelat. Ces divers predicateurs qui doivent prescher à S. Germain, sont le Pere Gaillard, Jesuite (il y prescha Dimanche dernier avec grand succès), le Père Chaussemer... » (Suit l'énumération indiquée dans la *Liste*. Cf. Lebarq. l. c.). Le roi empruntait des prédicateurs déjà arrêtés pour une station à Paris. Ainsi le P. Patouillet*, désigné pour le 4^{me} vendredi

* Nicolas Patouillet, né à Salins (Jura), le 27 janvier 1633, admis le 24 février 1651, enseigna la littérature, prêcha dans les principales villes de France, et fut longtemps supérieur de la mission française à Londres. Rappelé en France, il s'établit à Besançon,

1681 J'ai parlé plus haut du P. Jobert, remplaçant Bourdaloue en 1671 au carême de Notre-Dame, au moins pour le dimanche des Rameaux¹. Voici, relativement au carême de 1681, la preuve qu'il fut appelé une seconde fois à le suppléer. Faut-il y voir une pure coïncidence, ou le P. Jobert était-il le remplaçant officiel de Bourdaloue, on ne peut guère le déterminer. On lit, dans les *Annales du Collège royal de Bourbon d'Aix*², le passage suivant relatif à une invitation faite à Bourdaloue :

Mr le Cardinal³ ayant demandé un bon prédicateur au P. Recteur (Antoine de Leutre) pour Saint-Sauveur, et ayant quelque dessein sur le P. Bourdaloue, le P. Recteur écrivit au P. Ménestrier de lui procurer quelqu'un qui satisfît Son Eminence. Le R. P. de La Chaize

et 4^{me} dimanche à la Cour, était l'orateur de Saint-Séverin, et Gaillard, qui devait donner l'Avent à la chapelle royale, et venait d'y débiter au premier dimanche, était inscrit dans la *Liste* pour les Dimanches et fêtes à la Maison professe. A noter enfin la station de Giroust à Saint-Paul; elle devait être son chant du cygne; mort seulement en 1689, Giroust quitta la chaire, arrêté par une paralysie, à l'heure même où Gaillard prenait pour ainsi parler possession de la renommée. Aux *Nouvelles catholiques* sont inscrits des noms de prédicateurs à la mode, comme Fléchier, qui prêche aussi, — Bossuet avait plus d'une fois uni ces deux ministères — à la maison des *Nouveaux Convertis*, l'abbé de Montmor* nommé à Perpignan, l'abbé Desalleurs (*sic*) et « Monsieur l'abbé de Fenelon, supérieur de la Maison », qui y prêche les dimanches et les fêtes.

1. V. p. 343.

2. Mss et documents originaux publiés et annotés par Edouard Méchin, prêtre (Marseille 1891, 3 vol. in-4).

3. Grimaldi (Jérôme), cardinal Grimaldi-Cavalleroni, né à Gênes le 20 août 1597, nonce en France en 1641; nommé archevêque d'Aix en 1648, ne reçut ses bulles qu'en 1655. V. *Lettres de Chapelain*, publiées par Tamizey de Larroque, t. II, p. 199, note 2. « Le P. Bougerel, dans l'article sur Jérôme Grimaldi qu'il a fourni au Moreri de 1759 assure que ce cardinal « étant à Rome, se déclara le protecteur du livre de la fréquente Communion, et fut cause que ce livre ne fut point condamné. » Il mourut doyen du sacré collège le 4 novembre 1685. »

où il mourut, le 1^{er} ou 10 novembre 1710. — Le Fr. Foley, S. J. (*Records of the english province of the Soc. of J.*, t. VII, p. 570) dit qu'étant à Londres, il prêchait en français tous les dimanches dans la chapelle de l'ambassadeur de Portugal, en présence du roi Charles II et du duc d'York. (Sommervogel. *Bibl. de la Compagnie de Jesus*, t. VI, col. 357) Son homonyme plus connu, Louis Patouillet (1699-1779), l'adversaire de Voltaire, qui eût bien voulu riposter par des raisons au lieu de se borner à ridiculiser le nom de Patouillet, ne naquit, à Dijon, que le 31 mars 1699. (*Ibid.* col. 352).

* V. notes du Livre III, note d, l'usage que fait Anquetil de son « jeune sermon » de Pâques de 1671.

confesseur du Roi, à qui le P. Menestrier en parla, jugea que le P. Jobert, parisien, rempliroit dignement cette chaire. En effet ce père prescha si bien que depuis longtemps on n'avoit ouy si bien prescher dans Saint-Sauveur... (et un peu plus loin): Le P. Jobert prescha le caresme à Saint-Sauveur, d'une manière si forte et si touchante qu'on ne parloit que de lui dans toute la ville: depuis longtemps on n'avoit vu de plus grand empressement pour ouyr la parole de Dieu ¹.

Du second carême de Bourdaloue à Saint-Germain l'Auxerrois, nous n'avons que peu d'échos: un mot de M^{me} de Sévigné, et plus d'ailleurs que n'en laissent espérer les carêmes dans les paroisses, oubliés d'ordinaire par la *Gazette* et le *Mercure*. Celui-ci toutefois, preuve d'un succès peu commun, fait explicitement mention de ce carême. Son témoignage, bien que postérieur au jour de Pâques et à la prédication de Bossuet en cette fête, doit venir avant les citations datées de la *Gazette* ou de M^{me} de Sévigné, à cause de sa portée générale embrassant tout le carême. Il nous offre un détail intéressant sur la présence de Colbert durant cette station.

Le jour de Pasques, Leurs Majestez entendirent un sermon de Mr l'Evesque de Condom l'ancien, qui se surpassa luy mesme ²... Si pendant le temps de Pénitence et de jeûne, la devotion a esté grande à la Cour, elle l'a esté aussi beaucoup à Paris. Les mesmes Prédicateurs que sa Majesté a entendu, y ont rempli les plus importantes Chaires & prêché avec eloquence, zele & succès. *Le Pere Bourdalouë surtout a esté extraordinairement suivy à Saint Germain de Lauzerrois. Une affluence incroyable de personnes de la premiere qualité composoit tous les jours son Auditoire; & Monsieur Colbert n'a pas manqué un de ses Sermons, lorsqu'il est venu icy, & qu'il a pû dérober une heure à ses grandes occupations pour l'aller entendre...*

28 mars, vendredi après le dimanche de la Passion.

— Est-ce à ce jour que se place le sermon indiqué par

1. *Annales du collège... d'Aix*, t. II, p. 80.

2. Suit un éloge de la piété de la dauphine et de son père, terminé par une « réclame » en faveur d'une édition, recommandée par elle, d'un *Office de la Vierge*.

1681 M^{me} de Sévigné dans sa lettre à Bussy, du 3 avril, jeudi saint? Nous y sommes invités par la découverte du sermon intitulé : *Discours de la fausse prudence du monde pour le vendredy apres le dimanche de la passion*¹.

A Paris, ce 3^e avril 1681.

.... On dit que ma nièce ne se porte pas trop bien. C'est qu'on ne peut pas être heureuse en ce monde : ce sont des compensations de la Providence, afin que tout soit égal, ou du moins que les plus heureux puissent comprendre, par un peu de douleur et de chagrin, ce qu'en souffrent les autres qui en sont accablés .. Il ne faut point s'attacher à des pensées tristes et inutiles : il vaut mieux croire, comme notre ami Corbinelli me le prêche tous les jours, que Dieu règle toutes choses comme il veut qu'elles soient, et que la place que vous tenez dans l'univers, telle qu'elle est, ne pouvoit point être dérangée. Le P. Bourdaloue nous fit l'autre jour un sermon contre la prudence humaine², qui fit bien voir combien elle est soumise à l'ordre de la Providence, et qu'il n'y a que celle du salut, que Dieu nous donne lui-même, qui soit aimable. Cela console et fait qu'on se soumet plus doucement à sa mauvaise fortune. La vie est courte, c'est bientôt fait ; le fleuve qui nous entraîne est si rapide, qu'à peine pouvons-nous y paroître. Voilà des moralités de la semaine sainte³, et toutes conformes au chagrin que j'ai toujours quand je vois que tout le monde s'élève, car au travers de toutes mes maximes, je conserve toujours beaucoup de foiblesse humaine.

Adieu, mon cher cousin ⁴

Les notes judicieuses de Rochebilière, qui a essayé de déterminer la date de ce sermon, ont raison d'écarter

1. C'est le troisième volume des recueils Phelipeaux qui nous fournit ce texte, inédit, répondant à merveille à la description de la marquise. V. *Sermons inédits*, p. 285.

2. M^{me} de Sévigné veut-elle parler du sermon sur la Providence, qui, dans le Carême de Bourdaloue, est celui du dimanche de la quatrième semaine? Ce dimanche, en 1681, tombait au 16 mars. (Sévigné, p. 142, note 9). « Je croirais plutôt que c'est le sermon sur la Prudence du salut qui est dans les *Exhortations*. » (R.)

3. En 1681, le 3 avril, date de cette lettre, était le jeudi saint (Sévigné, p. 143, note 10) « Bourdaloue prêchait peut-être à S. Germain l'Auxerrois comme à la Cour ; M^{me} de Sévigné écrivant le lendemain n'eût pas dit l'autre jour, mais hier. Il s'agit sans doute du dimanche précédent. » (R.)

4. *Lettres de M^{me} de Sévigné*, éd. Hachette, t. VII, p. 141-143.

l'interprétation du sermon du 16, *sur la Providence*. Ce 1681
serait bien loin pour justifier l'expression « l'autre jour »,
qui semble remonter, non au sermon de la veille, s'il y en
eut, — Rochebilière l'a fort bien dit, — mais à quelques jours
de là. Or le fait que le sermon du vendredi précédent, au
manuscrit, porte précisément sur ce sujet, amènerait à
conjecturer que le sermon recueilli par le copiste de
Phelipeaux est apparemment celui de Saint-Germain,
ou tout au moins une des reprises de ce sujet¹.

On y voit la thèse à laquelle fait allusion la lettre de
M^{me} de Sévigné. J'en ai cité dans la première partie² les
passages à rapprocher de l'instruction *sur la Prudence
du salut*, qui est évidemment une transformation du
même sermon. S'il est malaisé d'identifier le destinataire
de cette instruction sous forme de lettre, qui conviendrait
à Louvois, Pontchartrain, Le Peletier ou Colbert, la
présence de celui-ci, signalée à plusieurs des sermons
de cette station de Saint-Germain l'Auxerrois, donne une
présomption en sa faveur. Le ministre frappé peut-être
par ce discours du vendredi d'après la Passion, auquel
il a pu assister, aurait demandé à l'orateur de lui donner
un résumé. La réponse à cette demande serait le morceau
confié au P. Bretonneau par la famille de Colbert et
imprimé dans les *Exhortations*.

La comparaison suivie entre le sermon présumé de 1681
et le fragment publié en 1721 déborde le cadre de notre
étude. Voici, du moins, outre la division du discours³,

1. Le sermon *de la Providence*, imprimé dans le carême au quatrième
dimanche et qu'on rencontre à ce jour en bon nombre de copies est
d'ailleurs sur un autre thème; car c'est la réfutation des négateurs du
dogme de la providence. Il a pu fort bien être prêché à Saint-Germain,
cette même année; il ne fait point double emploi avec celui-ci, et répon-
drait peut-être aux réflexions morales par lesquelles débute la lettre du
jeu-ii-saint. Avouons cependant qu'il est séparé de cette date par près de
quinze jours.

2. V. plus haut, pp. 186 et suiv.

3. « C'est ce qui m'engage à parler aujourd'hui de la vraie et de la fausse
prudence, de la prudence dans le mal et de la prudence dans le bien;
en un mot de la prudence du monde et de la prudence du salut... »

1681 un passage, reflétant de loin la phrase de M^{me} de Sévigné sur la rapidité de la vie et les « moralités » de la semaine sainte, qui lui conseillent de choisir la prudence du salut de préférence à la fausse prudence :

Consultez-vous vous-mêmes et dites-vous de temps en temps à vous-mêmes : serois-je bien aise, si j'étois maintenant à l'article de la mort d'avoir fait cela de cette manière? Le conseillerois-je à un autre? Quand je l'aurai fait, ne m'en repentirai-je point? Voilà les demandes salutaires que chacun devrait se faire à soi-même, et si on les faisoit avec fidélité, sans préoccupation, l'on ne verroit pas tant de désordre ni de faux pas dans le monde ¹.

4 avril, vendredi saint. — De Paris, le 5 avril 1681. Le 2, Monsieur et Madame assisterent au service dans l'Eglise de la Paroisse de S. Clou. Le 3 Leurs Altesses Royales assisterent encor au service dans la Paroisse de S. Clou. Hier, Elles entendirent le sermon de la Passion, du Père Bourdaloue, Jésuite en l'Eglise de S. Germain l'Auxerrois et ensuite, Elles allerent en l'Eglise des Feuillans, assister au service du jour. (*Gazette de France*, du 5 avril 1681, p. 116.)

Faut-il croire, sur la simple ressemblance des écritures, que la Passion conservée au même volume de la collection Phelipeaux, est celle de cette année? Elle a beau être de la même main que le sermon *sur la fausse Prudence*, et être précédée de l'apostrophe : « Monseigneur », qui peut justement désigner Monsieur ; ce sont là de trop faibles indices ².

En tous cas Bourdaloue se répétait dans les adaptations diverses de ses exordes ; car un même développement reparait au début de deux *Passions* différentes. Celle que

1. V. *Sermons inédits*, p. 300.

2. Les *Passions* de Bourdaloue entendues par Monsieur, sont nombreuses, comme je l'ai montré ailleurs (*Revue des Sciences ecclésiastiques*, mai 1900, p. 17, et tirage à part, p. 7), et rien ne prouve que celle-ci soit bien de 1681. Quant à l'écriture du copiste, comme on la retrouve dans le sermon pour le dimanche des Rameaux prêché en 1678, on ne peut, de ces ressemblances ou de la proximité matérielle et toute factice des divers sermons dans le recueil, conclure qu'ils soient sûrement de la même année.

j'ai éditée d'après le manuscrit de Grenoble, sur le 1681
Christum Dei virtutem et... sapientiam, renfermait la curieuse citation de saint Ambroise, sur la mort de Valentinien, qu'on retrouve dans la Passion du manuscrit Phelipeaux, ayant pour texte : *Sequebatur autem illum multa turba*, et commençant par ces mots : « Monseigneur, Est-il donc vrai que la passion de Jésus-Christ dont nous célébrons aujourd'hui le mystère lugubre, etc. » :

Saint Ambroise, faisant autrefois l'éloge de l'empereur Valentinien, crut s'être bien acquitté de son ministère quand il eût exhorté tout le peuple à reconnaître tous les bienfaits qu'il avoit reçus d'un si bon prince par le tribut de ses pleurs et de ses larmes, puisqu'il avoit bien voulu sacrifier ses soins, son sang et sa vie, à leur intérêt et mourir même pour eux. *Solvamus bono principi stipendiarias lacrimas, qui nobis etiam mortuus est.*

Nous ne rencontrons là aucun renseignement pour la date.

Sans doute un autre passage montre ce discours prononcé devant des courtisans :

Puisque je parle ici devant des gens de cour, qu'est-ce que la cour, sinon une persécution continuelle contre la vertu ?

Mais, si même c'est bien la suite de « Leurs Altesses Royales » qui peut être ainsi désignée, qu'en pouvons-nous tirer ? Ces paroles se vérifieraient également pour toutes les autres *Passions* de Bourdaloue entendues par Monsieur ?

Le trait enfin qui suppose un certain nombre d'ecclésiastiques parmi les auditeurs, peut s'appliquer très bien au carême de 1671 devant le chapitre de Notre-Dame, par exemple, maiserait vrai aussi à Saint-Germain l'Auxerrois.

Un Dieu trahi et recherché, accusé et condamné par des prêtres, n'entrons pas, chrétiens, dans une matière si délicate qui pourroit vous causer plus de scandale que de profit. Ce seroit à vous, mes frères, de méditer un peu sérieusement cette circonstance, de considérer si l'on ne pourroit pas suffisamment vous l'appliquer, et profiter de ce funeste exemple. Mais j'avoue qu'il ne m'appartient pas d'entrer plus avant dans une matière si délicate, et que je pourrais dire comme saint Jérôme : *absit a me hoc...*, mais surtout parlant

1681 devant une assemblée de prêtres aussi célèbre par sa piété que par sa bonne conduite, à Dieu ne plaise que je m'en fasse ici le censeur. Mais souvenez-vous que les prêtres et les princes des prêtres desquels je vous viens de parler ont été les premières causes de la passion du Fils de Dieu.

Peut-être une étude attentive des copies, dont on ne peut ici qu'effleurer les particularités, nous donnera-t-elle le moyen d'assigner à l'année 1681 la passion entendue par Monsieur, dont parle la *Gazette*.

Vers le **samedi 3 mai**, Bourdaloue est signalé au *Mercure*, près du lit de mort du duc de Lesdiguières.

Nous avons perdu le 3 de ce Mois, mande-t-on de Saint-Germain-en-Laye, dans le *Mercure* de mai, Emmanuel François de Bonne de Créquy, d'Agoult, de Vesc, de Montlaur, & de Montauban duc de Lesdiguières, Pair de France, etc.... Il avoit épousé en 1675 Paule Marguerite François de Gondy.... Il est mort d'une pleuresie agé de trente-six ans le septième jour de sa maladie, & s'est soumis aux ordres d'en Haut avec une entière religion, quoy qu'il luy dust estre fâcheux de quitter la vie dans ses plus belles années, & avec de tres grands biens. M. de Condom, presentement Evesque de Meaux ¹, & le P. Bourdaloue Jesuite l'ont assisté pendant le cours de son mal ².

Samedi 28 juin. — Mort de M^{lle} de Fontanges. On sait que Bourdaloue, pour l'assister dans sa dernière maladie, avait pris logement au collège de Clermont, pour être ainsi plus près de cette mourante retirée à Port-Royal, mais il ne semble pas avoir été présent à sa mort, si l'on peut conclure ce détail de la lettre de Louis XIV au maréchal de Noailles où se lisent les mots : « Vous ne me dites rien du Père Bourdaloue ³. » Je renvoie pour le récit

1. Voir mon étude *De Munere pastoralis Bossuet*, p. 33.

2. Mme de Sévigné, qui, dans une lettre du 29 septembre, avait parlé de sa guérison « comme par miracle » due au remède à la mode « le remède anglois du chevalier Talbot », annonce sa mort en ces termes dans la lettre du 26 mai : « Je laisse à la comtesse [de Fiesque (?)] à vous parler de l'affliction de Mme de Lesdiguières : cette mort de son mari ne vous a-t-elle pas surpris ? » (Sévigné, t. VII, p. 91 et p. 157.)

3. V. *La Police sous Louis XIV*, éd. 1866, p. 192. La lettre originale était à la Bibliothèque du Louvre, ms. coté F 325.

Cette lettre a été aussi publiée antérieurement par Livet, t. III, p. 58 de

de ces incidents à l'auteur de *Bourdaloue inconnu*¹. 1681

Sur les derniers moments et la mort de la rivale de M^{me} de Montespan, sa victime peut-être², on lit de curieux détails et des stances assez bizarres où l'on fait parler la morte, à la façon des quatrains de danses macabres, dans un manuscrit par malheur pénible à déchiffrer. A la fin du second volume où le chanoine régulier de Saint-Victor, Philippe Gourreau³ a écrit, au jour le jour, une sorte d'autobiographie, qui est aussi l'histoire inédite de saint Victor, on trouve quelques lettres reçues par lui et diverses pièces, entre autres une relation sur la mort de la duchesse de Fontanges. On y attribue sa conversion aux prières d'une de ses tantes, abbesse de Faremoutiers, morte en odeur de sainteté, qui aurait, dit le récit, essayé autrefois de la retenir au couvent, en lui prédisant tous

la suite de l'*Histoire amoureuse des Gaules*, édit. Jamet et dans le *Bulletin de la Société de l'histoire de France*, année 1852.

M. Clément la publie de nouveau dans *M^{me} de Montespan et Louis XIV.* Paris, Didier, 1868, in-8, p. 402. (R).

1. Chérot, p. 25. Aux témoignages qu'il a rassemblés, on peut joindre un mot de M^{me} de Sévigné, annonçant à Bussy dans sa lettre déjà citée du 3 avril, la retraite de la favorite à Chelles, « Je ne sais si vous savez que M^{me} de Fontanges est dans un couvent, moins pour passer la bonne fête (Pâques tombait le 6 avril) que pour se préparer au voyage de l'éternité. » Sévigné, t. VII, p. 142. Le 30 juin elle annonçait à Bussy cette mort par cette phrase, souvent citée : « La belle Fontanges est morte; *sic transit gloria mundi*, p. 162. » A quoi Bussy répondait, à propos du retour inopiné à la cour du maréchal de Luxembourg : « Pour moi, je ne suis pas si heureux que M. de Luxembourg, suivant les maximes du monde; mais je le suis plus, suivant les maximes de l'Évangile, car les adversités sont les marques certaines de l'amour de Dieu; rien ne fait plus retourner à lui que la mort de M^{me} de Fontanges. » (p. 164.)

2. Clément, sur la *Chambre de l'Arsenal* (*Revue des Deux-Mondes* du 15 janvier 1864, p. 410). — P. Clément, *M^{me} de Montespan et Louis XIV.*, p. 402 : « M^{lle} de Fontanges qu'on avait ramenée de Chelles à Paris au dernier moment pour éviter le scandale d'une favorite mourant au milieu d'une communauté » meurt à l'abbaye de Port-Royal, au quartier Saint-Jacques. — *Bourdaloue inconnu*, p. 25-27. *Mercur*, sept., p. 191. Portrait de la duchesse de Fontanges. Cf. dans Funck-Brentano, le *Drame des poisons*, M^{me} de Montespan.

3. Fr. 24.083. Cf. mon étude *De Munere pastorali* Bossuet, p. 125-127, sur Gourreau.

1681-1682 les malheurs qui lui arrivèrent depuis, après son entrée dans le monde.

Dimanche 29 juin. — Signalons comme au moins possible à ce jour, qui était la « clôture solennelle des Affiches, » c'est-à-dire de l'exposition des devoirs et des « énigmes » au collège de Clermont, une prédication de Bourdaloue annoncée en ces termes dans une lettre du P. Talon à Condé¹.

Le P. Bourdalouë qui m'a promis de venir, pourra y faire un mot de prédication²...

On ne rencontre pas Bourdaloue dans la *Liste*, pour l'Avent, et sans doute il préparait déjà le carême de 1682.

II. Cinquième carême (sixième station) à la Cour, 1682.

Durant ce carême, le cinquième de Bourdaloue devant le roi³, le P. Gaillard avait la chaire de Saint-Eustache, et à la Maison professe débutait le P. Duparc⁴, dont le

1. La cérémonie scolaire intéressait Condé : son petit-fils, élève de seconde, y devait être « complimenté par tous ceux, dit le *Mercure*, qui parurent sur le théâtre ».

2. Talon à Condé, Paris, 27 juin 1681. P. C., t. 80, fol. 205. *Bourdaloue inconnu*, p. 27.

3. *Liste des Prédicateurs*, p. 4. « En la ville, au Chasteau du Louvre, devant leurs Majestez. Le Reverend Pere Bourdaloue, Jesuite. »

4. Ce P. Duparc, jésuite, serait-il François Duparc, de la province de France, mort le 18 juillet 1714, à Bourges, où il professait la théologie ? Le P. Sommervogel l'a mentionné dans la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. III, col. 291, pour son *Tractatus de Deo*, ms. de 1696. Est-ce le P. Etienne du Parc « originaire de Normandie » externe au collège de Caen, et en rapport avec le célèbre P. Eudes, M. de Bernières et plusieurs religieux, prémontrés ou jésuites. Il entra dans la Compagnie de Jésus avec l'espoir d'être envoyé au Canada. Il y partit, mais tomba malade et fut ramené en France. Après avoir été aumônier d'ambassade de Villars, en Suède et en Danemark, puis recteur des collèges de Vannes et de Rennes, il fut chargé de la Congrégation des gentilshommes au noviciat de Paris, où il mourut le 23 février 1709. C'est apparemment l'orateur visé ici. Ni l'un ni l'autre ne peuvent être confondus avec un de leurs homonymes, le P. Jacques Lenoir du Parc. Né en Normandie, à Pont-Audemer, deux ans seulement avant la mort de

nom se rencontre plusieurs fois dans la *Liste*. Un autre orateur, ancien confrère et premier éditeur de Bourdaloue¹, l'auteur des *Essais de sermons* résumés de divers prédicateurs contemporains, l'abbé de Bretteville, né au village de ce nom, près de Caen, débute aussi sur la *Liste* par des sermons aux *Nouvelles catholiques*, concurremment avec Flécbier. Celui-ci, de plus en plus en vue, aumônier ordinaire de la Dauphine, avait été remarqué à la cour, le 25 mai précédent, dans le sermon de la Pentecôte. Le *Mercur*, toujours exactement informé sur son compte, note comme une anomalie, jusqu'à en faire presque un trait de liberté apostolique, qu'il « n'y fit point de compliment au roi ; » cette dérogação ne déplut nullement, et fut comme une manière originale de faire sa cour².

Bourdaloue (15 novembre 1702), professeur de rhétorique à Caen et membre de l'Académie de cette ville (V. son discours *Adversus invidios Normanorum censores, oratio habita die 28 novembris 1743, in Regio Borbonico Societatis Jesu Collegio celeberrimae Academiae Cadomensis*. Cadomi, apud Joan. Poisson, 1744). Dès 1750, et peut-être auparavant, il professait la rhétorique à Louis-le-Grand, et après la dispersion de la Compagnie de Jésus, sous son nom de l'abbé Jacques Lenoir-Duparc, publia un bon nombre de livres. Il mourut à Paris vers 1789. Une erreur d'éditeur le rattache à Bourdaloue, car trois de ses sermons (ou des deux autres Duparc) ont été joints au livre publié sous le patronage de l'abbé Sicard, *Sermons inédits de Bourdaloue*, qui sont de Mascaron. Cf. ma *Bibliographie critique*, p. 15 et ci-dessus, p. 497. Il faut remarquer parmi les ouvrages édités par lui, les *Œuvres* du P. Judde, cet héritier présomptif des papiers de Bourdaloue qui dut céder la place à Bretonneau (V. plus haut, p. 204). Serait-ce une vague tradition, mal comprise, relative à ces projets de Bourdaloue sur le P. Judde, qui a contribué à l'erreur d'attribution, si les manuscrits remis à l'abbé Sicard lui sont venus dans des papiers de l'abbé Lenoir-Duparc ? (V. Sommervogel, l. c. coll. 291-293.) On y signale sa rhétorique en ms. à la Bibliothèque de Dijon ; plus probablement c'est de Louis-le-Grand, non du collège de Caen, que ce cahier d'un de ses élèves s'est égaré en Bourgogne.

1. V. plus haut, p. 128.

2. Avant de monter, à l'avent de 1682, dans la chaire de la chapelle royale, il prêchait avec l'abbé de Bretteville* aux *Nouvelles catholiques*, avec l'abbé Anselme et l'abbé du Jarry, le futur éditeur de ses sermons posthumes. L'abbé Anselme avait la station de l'avent à Saint-Jacques de la Boucherie, et Bretteville, à Saint-Etienne-du-Mont. Dans ce même

* Bretteville, avec ses sermons aux *Nouvelles catholiques*, prêchait les jeudis, et le sermon de la passion, chez les bénédictines du Saint-Sacrement, au faubourg Saint-Germain.

1682 A noter enfin, comme l'a fait Rochebilière dans sa chronologie de Bourdaloue, le prédicateur de Saint-Benoît, Le Tourneux ¹, futur auteur d'une *Année chrétienne*, très recommandée par les Messieurs de Port-Royal. Ce sera du reste couronner ces « généralités » sur le carême de cette année et les orateurs en concurrence avec Bourdaloue que citer l'article du *Mercure* qui met en relief son succès, celui de l'abbé de Saint-Martin et de l'abbé Boileau. L'abbé de Saint-Martin qui avait prêché à la cour l'avent de 1677, succédait à Bourdaloue pour le carême à Saint-Germain l'Auxerrois.

Dans la lettre du mois d'avril, Donneau de Vizé écrit :

La Cour & Paris qui dans les jours de réjouissance n'épargnent rien pour mesler dans les plaisirs, la galanterie la plus magnifique, ne font pas moins paroître de devotion dans les temps de piété. Jamais l'assiduité n'a esté plus grande qu'on l'a veue pour les sermons pendant le dernier Careme. Je ne diray rien des Predicateurs, dont la réputation est établie, & qui ayant occupé plusieurs années les premières chaires, ont eu des succès que personne ne peut ignorer. — Je vous parleray seulement de trois, dont le merite, qui avoit commencé à estre connu, a achevé de paroître dans tout son éclat. Ces trois Predicateurs sont M^r l'Abbé de Saint-Martin, M^r l'abbé Boileau & M^r le Tourneur. Ils ont esté suivis dans les chaires de S. Germain l'Auxerrois, de S. Gervais, & de S. Benoist avec une affluence de monde incroyable, & les applaudissemens qu'ils ont

avent de 1682, où Bourdaloue n'est pas nommé, on remarque Duparc, l'abbé Fleury et Gaillard, se partageant les prédications aux bénédictines du Val-de-Grâce

1. « Le Tourneux, que Bourdaloue eut peut-être comme élève (?) à Clermont lorsqu'il y fut placé près du jeune Le Tellier (Louvois et le futur archevêque de Reims)(?), commençait aussi ce jour de la Purification son célèbre carême de Saint-Benoît à Paris, il y remplaçait le P. Quesnel. » (R). « Ce succès extraordinaire d'un homme qu'on savait lié avec Port-Royal, éveilla l'envie. M. Le Tourneux ressuscitait Des Mares (V. 1669), il balançait Bourdaloue, on le fit taire ou du moins on ne lui permit pas de recommencer. » (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, éd. in-8, 1860, t. v, pp. 65 précéd. et suiv.). — La Bruyère, éd. Servois, in-8, t. II, p. 415. Le Carême de 1682 y est signalé. Notons l'exception du *chansonnier Maurepas*, citée dans ce commentaire : « Sa doctrine claire..., sa morale sensée..., le firent bientôt... préférer à tous les autres prédicateurs, excepté le P. Bourdaloue.. »

1682

receus leur ont fait connoître qu'on les mettoit dans le rang des Predicateurs de premier ordre. Huit ou dix autres des plus fameux de Paris ont presché dans l'Eglise des *Nouvelles Catholiques*, ausquelles ils ont donné chacun un sermon. Un tres grand nombre de Personnes de qualité composoit leur Auditoire, & comme chaque fois qu'ils ont presché des Dames du premier rang ont bien voulu se donner la peine de quister, cette maison en a resseny d'utiles effets par les grandes charités qu'on luy a faites. Les *Nouvelles converties* qu'on y voit entrer de jour en jour font assez connoître le besoin qu'elle a de ces sortes de secours.

Les Devotions de la Cour ont esté aussi fort grandes. L'exemple du Roy & de la Reyne en avoient fait une cour de Sainteté.

Le Pere Bourdaloue, Jésuite a prêché tout le carême devant la cour. Je ne vous dis point avec quel succès. *Ses expressions sont si touchantes et son éloquence si persuasive qu'on ne peut l'entendre sans en être charmé...* Leurs Majestés ont non seulement rempli tous les devoirs que leur imposoit le Jubilé, mais elles ont assisté à tout l'office de la semaine sainte. (*Mercuré galant*, avril 1682, p. 15-16).

C'est là un renseignement fort vague sur Bourdaloue à la cour.

Quant à la réclame en faveur de la Maison des *Nouvelles catholiques* et des plus fameux prédicateurs de Paris qui sont dits y avoir paru, elle a été remarquée par Rochebilière ; il se demande si Bourdaloue serait compris dans cette expression. « C'est douteux, ajoutait-il, à cause de sa prédication à la cour dans le même temps. » Il est une raison meilleure pour écarter cette hypothèse : ces prédicateurs sont simplement ceux que la *Liste* assigne comme se partageant la station ; Fléchier, Bretteville, Anselme, etc. C'est à eux que Fénelon ou ses amis firent l'honneur d'une gracieuse insertion au *Mercuré*.

Lundi 2 février. — Fête de la Purification.

De S. Germain-en-Laye, le 6 février 1682.

Le 2 de ce mois, feste de la Purification, Leurs Majestés, accompagnées de toute la cour, assisterent à la Messe chantée par la Musique, et l'après disnée, Elles entendirent le sermon du Pere Bourdaloue, Jésuite. (*Gazette de France*, du 7 février 1682, p. 90.)

1682 Il est étrange que Feugère ait écrit, parlant du gallicanisme :

Sur cette dernière question seulement, Bourdaloue *s'est toujours abstenu*. Sauf quelques compliments assez vagues adressés au roi, sans doute vers la fin du siècle (?), sur son esprit de soumission aux autorités (*sic*) de l'Eglise et son désir de faire régner la paix dans le christianisme, je ne crois pas qu'on trouve dans aucun discours une seule allusion précise soit à la Déclaration de 1682, soit aux contestations souvent renouvelées qui s'élevèrent entre Louis XIV et la Cour de Rome ¹.

Le dernier trait est plus juste et c'est celui-là seul qu'aurait dû approuver le P. Chérot, dans *Bourdaloue inconnu*, à l'occasion de faits d'abstention dont il donne les preuves tirées de lettres de 1683 ². Pour l'affirmation qui précède, c'est-à-dire l'absence de toute allusion aux déclarations du roi sur la régale en 1681 (car c'est là ce dont parla Bourdaloue), Feugère joue de malheur lorsqu'il prétend ne trouver rien de précis. L'inadvertance est d'autant plus grave que Floquet, dans *Bossuet précepteur* ³, avait dès 1864, signalé le passage et clairement daté le sermon. Sans avoir vu le premier cette allusion, je remarque seulement ici la nécessité de grouper les résultats acquis. Même anciens, tant qu'ils sont dispersés, ils restent comme non avenus. Non seulement aucun des éditeurs des sermons de Bourdaloue, depuis quarante ans, n'a songé à enrichir son texte de cette note historique, mais un ouvrage sérieux comme celui de Feugère a pu consacrer une erreur déjà réfutée, mais dont il lui était malaisé d'aller découvrir la rectification dans un ouvrage étranger à Bourdaloue. L'utilité des essais chronologiques, même incomplets, en reçoit une sanction nouvelle.

C'est, de la part de Feugère, une distraction plus

1. Feugère, p. 196.

2. Chérot, p. 13. Cf. plus bas, p. 551.

3. P. 554, note 3.

fâcheuse de n'avoir remarqué que des éloges « assez vagues adressés au roi, *sans doute vers la fin du siècle* », car sauf le sixième et *dernier* carême de 1693, auquel ne peuvent convenir les traits relevés au second sermon des *Mystères*, Bourdaloue, « vers la fin du siècle », ne prêchait plus de carêmes à la cour. Or est-il rien de plus précis, de mieux encadré dans l'histoire religieuse du temps que ce compliment d'ouverture ? Bourdaloue, faisant allusion à des faits récents, dit au roi :

Vostre Majesté... ne s'est pas contentée du titre de Fils aîné de l'Eglise, mais elle a voulu le remplir & le soutenir d'une manière dont les siècles passez ont veû peu d'exemples, & qui pourra servir de modèle aux siècles futurs. Comme Fils aîné de l'Eglise, elle a écouté les ministres de Jesus-Christ, elle s'est renduë à leurs remontrances ; elle a secondé, ou plustost prévenu, excité, fortifié leur zèle ; & puisque c'est ainsi qu'elle mesme s'en explique, *elle a consenti à la diminution de ses droits* pour contribuer au rétablissement de la discipline, & à la conservation de la pureté de la foy ; n'ayant compté pour rien ses intérêts, parce qu'il s'agissoit des intérêts de l'Eglise ; & sans consulter une fausse prudence, ayant fait ceder à sa religion, non seulement ses prétentions, mais ce qui luy estoit déjà tout acquis par une longue possession. C'est de quoy cette déclaration que vostre Majesté vient de donner, si authentique, si sensée, si pleine de l'esprit chrestien, si propre à concilier le sacerdoce & la Royauté, sera le précieux monument. La posterité la lira, & en la lisant confessera que Louis le Grand n'a pas esté moins grand par son inviolable attachement à l'Eglise, que par toutes les vertus politiques & militaires. Voilà, Sire, ce qui est marqué dans le livre de vie, avec des caracteres ineffaçables. On oubliera enfin tout le reste ; & quelque immortalité que le monde luy promette le monde périra luy-mesme & toute grandeur humaine périra avec le monde. Ce que vostre Majesté fait pour l'Eglise, ne s'oubliera ni ne mourra jamais. L'Eglise le publiera ; & comme elle ne doit point avoir de fin, sa reconnaissance n'aura point de terme, non plus que la récompense qui vous est réservée dans l'éternité bienheureuse où nous conduise &c... ¹

Les termes cités par Bourdaloue, disant de sa Majesté : « puisque c'est ainsi qu'elle mesme s'en explique, etc... »,

1. T. VI, pp. 219-220.

1682 sont cette phrase de l'*édit du roy sur l'usage de la régale*¹:

...Sur quoy... voulant sur toute chose, à la diminution mesme de ceux de *nos droits* que Saint-Louis a exercez, employer la puissance que Dieu nous a donnée à conserver la pureté de la foy, à maintenir la discipline de l'Eglise et à protéger les Prélats qui peuvent encore attirer par leurs prières la continuation de tant de prosperitez qu'il plaist à Dieu de verser incessamment sur nous et sur nostre règne.

Scavoir faisons, etc.

Le P. Luras a signalé et daté exactement ce compliment final du discours du 2 février², mais l'interprétation qu'il donne aux paroles de Bourdaloue citées plus haut, pour y trouver une réserve, presque une leçon, est celle d'un homme du dix-neuvième siècle, et d'un homme prévenu, au lieu de refléter la pensée vraie de l'orateur et de ses contemporains. Luras avait droit de louer le prédicateur, (faible éloge d'ailleurs), de n'avoir pas imité le langage de ces membres de l'assemblée du clergé, qui avaient dit du roi, comme le promoteur Chéron, « qu'il était plus qu'un roi, plus qu'un prêtre, *plus quam rex*,... *in Ecclesia plus quam sacerdos*³. »

Mais sans aller aussi loin dans l'admiration que l'assemblée du Clergé dans sa lettre à Innocent XI écrite le 3 février, le compliment de Bourdaloue au roi contient plus que le dit le P. Luras. Celui-ci y découvre des réserves, soulignées et accentuées, qu'il y met sans doute.

1. Edit donné à Saint-Germain en Laye, en janvier 1682, préparé, lu et approuvé dans l'Assemblée du clergé du 11 décembre 1681, et à ce titre inséré dans la *Collection des procès-verbaux des Assemblées générales du clergé de France*. Paris, Guillaume Desprez, 1772, t. v, p. 232. Cf. L. Mention, *Documents relatifs aux rapports du clergé avec la royauté de 1682 à 1705*, dans la collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire, Paris, Picard, 1893, in-8. V. l'édit de la p. 1 à 6; il avait été enregistré en Parlement le 24 janvier, mais dès le 11 décembre, on en pouvait connaître la teneur. V. aux notes justificatives, note e, l'extrait de la *Gazette* du 24 janvier, analysant les délibérations du 11 décembre et les actes qui en procédèrent.

2. I., p. 438; II, p. 530-535.

3. Procès-verbaux, t. v, p. 376.

Je ne sais s'il était dans la pensée de Bourdaloue de donner aux mots : « puisque c'est ainsi qu'elle-même s'en explique, » le sens restrictif dont son historien ou panégyriste disait : « paroles heureusement trouvées pour faire comprendre au roi, sans l'offenser, que lui, Bourdaloue, ne prend pas sous sa responsabilité la légitimité de ses droits, etc. »

Entre une protestation déguisée qui certainement force le sens naturel des mots, et la profession de foi gallicane qui est loin aussi de s'y trouver, il y a place pour une autre expression de sentiments, celle d'une admiration sincère pour un roi que l'orateur croyait apparemment incapable d'abuser de son pouvoir. C'est comme protecteur de l'Eglise que Louis XIV est loué ici, et d'un éloge qui semble sans inquiétude. Il est même très explicitement remercier et féliciter d'avoir renoncé à des « droits acquis », alors que le décret faisait gagner du terrain aux prétentions régaliennes. En protestant contre l'expression de « neutralité » qu'avait employée Feugère, le P. Luras atténue outre mesure le sens de l'éloge adressé par Bourdaloue, sur cet édit de la régale ; c'est bien plutôt le mot *neutralité* qui serait faible et l'on doit dire que les paroles de Bourdaloue, très explicables dans sa bouche et respirant seulement le « loyalisme » de son temps, ne seraient plus à l'honneur de notre temps, supportables aujourd'hui.

En quoi d'ailleurs les différentes citations apportées par le P. Luras infirment-elles la conclusion de Feugère, disant que sur les maximes du gallicanisme, Bourdaloue « s'est toujours abstenu ? » Tout ce qu'il invoque dans son chapitre III sur la pleine autorité de l'Eglise, vise bien plutôt le jansénisme qu'il ne traite la question en litige. Donner comme passage décisif : « qu'il n'y a dans le monde ni prince ni monarque qui ne relève de cette juridiction (de l'Eglise), aussi souveraine qu'elle est universelle », ce n'eût pas été pour embarrasser un gallican convaincu. Les décisions et la juridiction de l'Eglise universelle, aux

1682 décrets infaillibles et irréformables, quel catholique ne les admettait? Mais il faudrait voir surtout ce que disaient alors les contemporains de Bourdaloue, de l'attitude du roi, fils aîné et respectueux, dans son langage, de cette Eglise romaine dont il dénonçait le Chef, comme un obstiné, presque un ennemi de sa couronne, un ingrat peu attentif à tenir compte au roi du zèle que celui-ci se voulait faire payer ¹.

Des prétentions gallicanes et presque schismatiques de Choiseul, évêque de Tournai, (que Bossuet essaiera de réduire dans ses quatre articles qui sont un compromis), il n'est pas difficile de deviner ce que pensait Bourdaloue. Par « profession » il avait certainement dépouillé toute trace de son éducation et des préjugés parlementaires, si son père Etienne Bourdaloue, en son présidial de Bourges, l'en avait imbu jadis. Mais peut-on dire qu'il nous a révélé cette pensée, ou faut-il avouer qu'«il s'est toujours abstenu?» Là serait la question à traiter, si elle ne demandait une étude à part. J'espère la reprendre quelque jour et y joindre une enquête historique sur le gallicanisme du temps, ses sources et ses conséquences. C'est là que figureront à leur vraie place les très curieux articles de la *Gazette* relatifs à cette question ². Trop peu remarqués, ils nous indiquent, sinon l'état des esprits, du moins le sens dans lequel on les travaillait. Rien de plus utile pour l'histoire vraie que de mettre en regard des documents diplomatiques et des pièces d'archives, nous révélant les dessous d'un débat, les communications officielles, les seules qui parvenaient à la multitude pour diriger et orienter ses jugements.

Est-ce à la *Gazette* du 24 janvier, est-ce à l'édition de l'édit imprimé chez Muguet en 1682, que Bourdaloue

1. V. surtout plus bas en 1688, le ton du *Mémoire* de Fénelon.

2. V. aux notes justificatives de ce livre, note e, une page de la *Gazette*, comme spécimen.

emprunta la citation royale qui nous sert à dater le sermon du 2 février? Le savoir servirait peu à reconstituer cette station du carême sur laquelle les renseignements officiels font défaut ¹. 1682

La conclusion antérieure de l'affaire des poisons a fait placer à cette année le sermon *sur l'Impureté*, et par suite, celui *de la Madeleine*, qui s'y rattache, comme nous le verrons en 1683. Je n'oserais pas être aussi affirmatif que M. l'abbé Pauthe : il tranche avec Feugère, contre Mgr Blampignon et le P. Luras, la date de ces sermons que ceux-ci plaçaient en 1680. C'est bien plus la difficulté de les faire entrer dans ce carême écourté que les arguments sur le procès encore en cours qui m'empêcherait de les suivre ; mais comme Feugère et M. l'abbé Pauthe n'offrent pas d'autre preuve positive que ce sermon *sur l'Impureté* soit de 1682 que l'allusion « actuelle » par eux supposée, rencontrée dans un discours précédé du mot *Sire*, c'est trop peu pour faire nommer ce sermon « sermon du 1^{er} mars » et pour déduire ainsi les dates des sermons qu'on y rattache, en s'appuyant sur la coïncidence liturgique de l'édition.

C'est supprimer d'un trait trop d'inconnues, mauvaise méthode pour atteindre une solution. Quand même nous ne saurions point par Bretonneau que les sermons prononcés devant le roi, renfermés dans son édition, l'ont quelquefois été « à d'autres jours et sous d'autres évangiles », il serait toujours hardi outre mesure de mettre en circulation de dates précises, dépourvues de tout autre appui que cette dangereuse induction. La fâcheuse tendance qui entraîne à conclure au-delà des prémisses offre le grave inconvénient de forcer les travailleurs plus exigeants à démolir. Ils endossent alors l'odieux qui s'attache à toute conclusion

1. Ce n'est pas l'avis de M. le chanoine Pauthe qui trouve (p. 144) que ce carême de 1682 offre « une ample matière. » Il faudrait ajouter : « à conjectures. »

1682 négative. Avant eux, on savait (ou croyait savoir) quelque chose. Après leurs travaux, on ne sait plus rien. On a reculé. Et c'est ainsi que les historiens sont accusés de conduire au scepticisme. En sont-ils responsables ?

Puisque nous avons des documents, plaçant au carême de saint Paul de 1683, les sermons *de l'Impureté* et *de la Madeleine*, réservons-les à ces dates. Tenons-nous aux sermons constatés, sans mêler les possibilités aux faits certains, ni les affirmations sans base aux documents.

Rochebilière, dont la méthode était plus rigoureuse et plus patiente, a relevé dans ses notes la date de l'ouverture du jubilé, 18 mars, mardi après la Passion. Mais cette cérémonie présidée à Notre-Dame par Harlay, qui « célébra solennellement la messe » ne peut concerner le carême de la cour. Le jubilé promulgué à Paris le 18 pour s'y terminer le 31, dut avoir, à Saint-Germain en Laye, la même durée, car le roi fit le sien durant la semaine sainte, mais rien ne dit qu'il y ait eu sermon d'ouverture.

On lit dans les *Mémoires* du marquis de Sourches.

Vers la moitié du mois de mars étoit venu le jubilé universel : le roi fit le sien pendant la semaine sainte...¹

Nous avons vu aussi le *Mercur*e mentionner cette circonstance. Les seuls sermons datés, mais non reconnus, car la *Gazette* ne dit rien des sujets, sont celui du vendredi saint deux fois nommé dans la *Gazette*, et celui de Pâques.

27 mars, vendredi saint. — De S. Germain en Laye, le 27 mars 1682².

Ce matin, Elles ont entendu le sermon du Pere Bourdaloue, qui a prêché tout le Caresme devant la Cour³.

1. T. I, p. 90.

2. « Le 26, le Roy ayant entendu le sermon de l'abbé de Bertier... lava et baisa les pieds à treize pauvres... La Reyne... L'après disnée, Elles assistèrent dans la même chapelle du Vieux Chateau aux Ténèbres... ou se trouva aussi Mgr le Dauphin. »

3. (*Gazette de France* du 28 mars 1682. p. 187 et 188). — Nouvelle application de la formule trop soulignée par Feugère (V. plus haut, pp 512 et 515¹), usitée comme on voit, en dehors des annonces de l'ouverture et de la clôture.

De S. Germain, le 3 avril 1682.

1682

Le 27 du mois dernier, le Roy et la Reyne accompagnez de Monseigneur le Dauphin, entendirent dans la Chapelle du Château le sermon de la Passion du P. Bourdalouë Jesuite. Leurs Majestés assisterent ensuite à l'Office : et l'après disnée, à l'Office des Ténèbres chanté par la Musique. (*Gazette de France*, du 4 avril 1682, p. 413).

29 mars. Fête de la Résurrection. — Le roi qui avait communie le 28 avec le dauphin à la paroisse, des mains du cardinal de Bouillon, entend ainsi que la reine, la grand'messe célébrée dans la chapelle du château par l'évêque de Tournai.

Elles (Leurs Majestez) continue la *Gazette*, y entendirent l'après-dinée, le sermon du Pere Bourdalouë & Vespres, ausquelles officia le mesme Evesque de Tournay ¹. (*Gazette* du 4 avril, n° 32, p. 213.)

Où le P. Cahour, dans une note relevée par Rochebilière ² avait-il trouvé de quoi identifier le sermon de ce jour ? Pas plus que pour le sermon *sur la Communion pascale*, que M. le chanoine Pauthe, sans donner de raison, avait placé au dimanche des Rameaux de cette année 1682, on ne voit de preuves autorisant ces identifications hasardées.

En tous cas, était-ce bien l'heure de placer à la fin du carême de 1682 comme le fait encore le dernier historien de Bourdaloue, l'anecdote de la retraite à Clagny ³ ?

Durant son carême, Bourdaloue avait pu recevoir du P. Charles de Noyelle, vicaire général de la Compagnie de Jésus, la lettre qu'on lit dans la correspondance de Bourdaloue ⁴. Une autre, du 17 juin, nous apprend que

1. Choiseul de Plessis-Praslin. Cf. plus bas : *Avent de 1691*.

2. Le sermon sur la *Résurrection de J.-C.* p. 284, t. I des *Mystères de l'éd. originale* de 1709 sur ce texte : *Respondens autem Angelus...* S. Marc, ch. 16, a été prêché devant le Roi le jour de Pâques 20 mars 1662, selon la note du P. Cahour, *Chefs d'œuvre d'éloquence française*, p. 600, n° 131 bis et p. 236 du texte et p. 185 de la 2^e édition in-12.

Le P. Cahour dit que ce sermon est imité en partie de celui du P. Texier, jésuite (R). V. plus haut, pp. 144 et 156. *Sermons inédits*, p. 63.

3. Pauthe, p. 163. Sur cette anecdote, v. plus haut, pp. 376³, 397⁴, 410⁶, 487 et la note d du livre III.

4. V. Chérot, *Bourdaloue, sa correspondance*, etc., pp. 212 et suivantes.

1682-1683 le voyage de Bourdaloue à Rome comme procureur de sa province fut empêché par sa mauvaise santé ¹. A signaler enfin, dernier document de cette année, au 2 septembre, une troisième lettre du même, nouvellement élu général, pour remercier Bourdaloue des félicitations qu'il lui avait adressées.

III. 1683 — Carême de Saint-Paul et l'éloge funèbre de Henri II de Bourbon-Condé.

Avant d'aborder le carême de Saint-Paul ² qui nous ramène de précieux témoignages de M^{me} de Sévigné, rappelons deux lettres que Bourdaloue dut recevoir, peu de temps avant ce carême, de son général, le P. de Noyelle. On les trouvera dans la correspondance de Bourdaloue ³. L'une, en date du 6 janvier, a trait à une intercession en faveur du P. de Villiers, que nous retrouverons en 1687, à propos de l'oraison funèbre de Condé. Il fut, plus tard, ayant quitté son ordre, sous le nom d'abbé de Villiers, un des auteurs les plus encensés par le *Mercur*. Son *Art de prêcher*, poème en vers, plein de traits satiriques, paru sans l'approbation des supérieurs, lui avait attiré des désagréments que Bourdaloue s'efforce d'atténuer, en plaidant sa cause. La seconde lettre, du 24 février, se rapporte à quelque donation accordée en faveur et à

1. V. note f. Cf. sur l'abbé de Saint-Martin, m. le 11 juillet, note g.

2. *Liste des Prédicateurs*, p. 7. « En l'Eglise de Saint Paul. Le Reverend Pere Bourdaloue, lesuite »

En ce même carême on remarque, outre le P. Hubert, de l'Oratoire, « qui presche devant le Roy, » (dit la *Liste*, en l'indiquant aussi, pour le samedi du carême, chez les *Nouveaux Convertis*, avec Fléchier, et d'autres), le P. Duparc « en l'Eglise Archipresbiterale » de Saint-Séverin, le P. Gaillard aux *Nouvelles Catholiques*, où il donne les sermons des « Dimanches & Festes, » près de Fléchier encore, de l'abbé de Brou, de « Monsieur Tiberge, Directeur des Missions Etrangères, » etc. Bretteville prêche pour le vendredi saint et le jour de Pâques, chez les Carmelites de la rue du Bouloy. On remarque enfin aux *Enfants-Rouges*, l'abbé Faydit.

3. Chérot, *op. cit.*, p. 214.

l'intention de Bourdaloue par une dame de Fursy, que l'éditeur de la correspondance n'a pas encore réussi à identifier. Rochebilière, qui lisait Farcy, essaie de supposer le nom de Torcy¹. Tout cela est bien problématique. Le sens de la lettre est que la donatrice ayant ajouté sans doute des conditions peu en rapport avec les institutions de l'ordre, Bourdaloue est invité à concilier les exigences de la règle avec les intentions de la bienfaitrice, sans doute en amenant celle-ci à renoncer aux clauses incompatibles avec la profession religieuse. Le général s'en remet à son zèle et à sa prudence.

Une note recueillie par Rochebilière dans les papiers du P. Demontezon, S. J.², et que peut-être il n'a point comprise, portait : « Bourdaloue dans l'Eglise de Saint-Paul ou Gradins, *tabulata* (sic). » Ne faut-il pas lire : dans l'église de Saint-Paul où (il fallut placer des) gradins, *tabulata*? Ce mot *tabulata* qui signifie planchers, aurait-il été pris dans quelque relation latine du temps, spécifiant qu'il avait fallu établir des estrades, à cause de l'affluence des auditeurs. Nous rencontrons pour cette année des témoignages, celui de Madeleine de Lamoignon, par exemple, qui confirment cette interprétation d'une note trop abrégée, et surtout, sans référence.

Le *Mercure* de mars-avril, après avoir cité une Mission des Capucins, aux Quinze-Vingts, fertile en restitutions, ajoute :

Les autres prédicateurs qui ont presché ce Caresme, se sont aussi attiré beaucoup d'auditeurs. Le Pere Bourdaloue, Jesuite, et M. l'abbé Boileau, ont été les plus suivis. Je ne vous repete point ce que je vous

1. Nom douteux surchargé sur la copie. M^{me} de Torcy? M^{me} de Pringy? mais c'est bien éloigné. Ce ne peut être M^{me} de Torcy, fille de Pomponne, qui ne se maria que beaucoup plus tard avec le marquis de Torcy Colbert, mais il y avait d'autres Torcy non parents des Colbert. Un marquis de Torcy se maria à cette époque, d'abord à une Vitry, puis à une Gamaches (Voy. Sévigné, éd. Hach., t. VII, p. 218, note 12 (R.))

2. Sommervogel, t. II, col. 1191.

1683 ai dit souvent du premier. Quant à M. l'abbé Boileau, l'esprit a si fort paru dans tous ses sermons, qu'on n'y trouvoit pour défaut qu'un trop grand accablement de belles choses. Aussi la réputation qu'il a acquise dans la Chaire de S. Germain l'Auxerrois a fait tant de bruit que Monsieur ayant souhaité de l'entendre se rendit exprès dans cette Eglise le vendredy Saint, accompagné de Madame et de Mademoiselle ¹...

J'ai cité plus haut, à l'occasion du compliment de Bourdaloue à Monsieur, en 1678, l'imitation qu'en fit en son carême à Saint-Germain le trop spirituel ² abbé Boileau.

3 mars, mercredi des cendres. — Fût-ce l'ouverture du carême, ou y avait-il eu, ce qui semble moins probable, un sermon le 2 février. En tout cas, ce fut le premier sermon de la station auquel assista M^{me} de Sévigné. Nous verrons au 5 mars qu'elle avait ce jour-là, entendu déjà les trois sermons « admirables » des mercredi, jeudi et vendredi, 3, 4 et 5 mars.

Sur le sermon du 3, où il y eut une foule énorme, le P. Chérot a déjà cité, dans la *Lettre de Bourdaloue au cardinal de Bouillon* ³, une lettre de Madeleine de Lamoignon, que M. H. Omont lui avait bien voulu signaler.

Je voy bien que ma santé ne peut soutenir la presse et le grand nombre. Mecredy dernier, je m'y suis trouvé si mal que je n'ause plus m'y engager ⁴.

4 mars, jeudi. — Le sermon des éditions, au premier

1. *Mercurie galant* d'avril 1683, p. 325. V. plus haut, p. 442¹.

2. M. l'abbé Hurel a cité sur lui le mot cruel de Racine, lorsqu'un jour la Champmeslé lui demandant pourquoi la *Judith* de Boyer, bien accueillie durant le carême de 1695 était tombée ensuite : « C'est, répondit le poète, que pendant le carême, les sifflets étaient à Versailles aux sermons de l'abbé Boileau. » (t. II, p. 131). Je ne serais pas éloigné d'admettre l'interprétation qu'on peut donner en un sens nullement défavorable au prédicateur, à cette présence autour de sa chaire des courtisans, assez hommes de goût pour siffler Boyer, et goûter un orateur qui passait pour quelque peu bel esprit.

3. P. 33, note 3.

4. Bibl. nat., f. fr. Collection Dupuy, t. DCCCXLV, fol. 101-102.

jeudi de carême, publié aussi d'après la copie de Munich par Mgr Blampignon¹, répond à l'analyse que nous lisons tout à l'heure dans la lettre de M^{me} de Sévigné, au vendredi 5. Mais n'est-ce pas le sermon du jour même qu'elle raconte dans sa lettre, et s'il a été placé au jeudi dans les éditions, ce changement ne dépendrait-il pas d'une reprise du sujet, relative à une autre année? Le fait est au moins incertain.

5 mars, vendredi. — Voici, au cas où la relation de M^{me} de Sévigné se rapporterait au sermon du jour même, le témoignage de la marquise, accompagné d'une annotation de Rochebilière, transcrite d'ailleurs de l'édition des *Lettres* de M^{me} de Sévigné².

A Paris, vendredi, 5^e mars 1683.

..... Je suis entêtée du P. Bourdaloue; j'ai commencé dès le jour des Cendres à l'entendre à Saint-Paul; il a déjà fait trois sermons admirables. M. de Lauzun n'en perd aucun; il apprendra sa religion, et je suis assurée que c'est une histoire toute nouvelle

1. *Etude sur Bourdaloue*, p. 291.

2. M. le chanoine Pauthe qui cite à deux reprises cette lettre à M. et M^{me} de Guitaut, une première fois p. 168, sous la date du 6 mars, et presque aussitôt après sous celle du 5, s'est-il aperçu qu'il invoquait deux fois le même témoignage pour prouver deux choses, distinctes dans son intention? Quand il cite, p. 168, inexactement du reste, les mots: « Il a parlé sur les dispositions à la communion, tout le monde était enlevé, etc. », il en conclut la possibilité durant cette station d'un sermon sur les *Dispositions à la Communion*, redite du sermon assigné, assez gratuitement, au jour des Rameaux de 1682, *sermon sur la Communion pascate*. Il semble bien le regarder comme une reprise de ce sujet des Rameaux, sans s'apercevoir que le sermon ouvre presque le carême, venant tout au plus au quatrième rang, si l'on admet ouverture au 2 février. Au contraire le sermon sur la *Communion pascate*, imprimé lui aussi, serait l'un des derniers de ce carême. Mais par une curieuse inadvertance, l'auteur ne s'est pas rendu compte de ce que représente en 1683 la date du 5 mars, et il écrit, faisant allusion à des sermons que nous allons retrouver au dimanche 21 mars et jours suivants, p. 551: « La date de la lettre de la marquise (6 mars *sic* 1683) indiquerait, ce nous semble, qu'après avoir répété à Saint-Paul les Sermons sur l'*Impureté* et sur la *Conversion de la Madeleine*, Bourdaloue aurait aussi pu redire le sermon sur la *Communion pascate*. » Cette confusion déplace la question et suppose entre la lettre de M^{me} de Sévigné et le sermon des Rameaux, un parallélisme qui existe au contraire avec un autre sermon imprimé, celui du premier jeudi de carême.

1683 pour lui. C'étoit sur l'évangile du Centenier qui dit à Notre-Seigneur : *Domine, non sum dignus* ¹. Sur cela il prit occasion de parler des dispositions où il falloit être pour communier ; que ceux qui conduisoient les âmes ne devoient jamais faire la menace de la profanation du corps de Jésus-Christ, sans avertir que si nous n'y participions, nous n'aurions jamais la vie éternelle ; que ces deux choses ne devoient jamais se séparer ; que si nous étions bien disposés, il falloit en approcher toujours ; et si nous étions dans le péché, il ne falloit jamais s'en approcher, dit S. Augustin ² ; mais qu'il falloit s'efforcer de se mettre dans l'état où il nous est permis de nous en approcher, plutôt que de demeurer tranquilles dans la séparation de ce divin mystère, qui étoit une fausse paix et la seule et fausse marque de religion de la plupart des libertins. Tout cela fut traité avec une justesse, une droiture, une vérité, que les plus grands critiques n'auroient pas eu le mot à dire. M. Arnauld ³ lui-même n'auroit pas parlé d'une autre manière. Tout le monde étoit enlevé et disoit que c'étoit marcher sur des charbons ardents, sur des rasoirs, que de traiter cette matière si adroitement et avec tant d'esprit, qu'il n'y eût pas un mot à reprendre ni d'un côté ni d'autre. M^{me} de Caumartin étoit là qui recevoit les compliments. Pour moi j'étois tout ébaubie d'entendre le P. Desmares ⁴ avec une robe de jésuite. Si M. Poussy étoit auditeur, il aura pu puiser à la source : je ne suis point assez

1. « Seigneur je ne suis pas digne. » (Evangile de S. Luc, chap. vii, verset 6.)

2. Voyez dans le *Carême* de Bourdaloue le sermon pour le premier jeudi (qui tombait en 1683 au 4 mars), où se trouve développée la pensée que l'orateur exprime ainsi dans la première partie : « Craignez d'approcher de cette sainte table, et craignez de n'en approcher pas. » Voici, du moins tel qu'il est imprimé, le passage où Bourdaloue alléguait l'autorité de saint Augustin : « J'en vois parmi vous, disoit saint Augustin, qui se retirent de la communion parce qu'ils se sentent coupables.... Et moi, reprenoit-il (décision importante de ce saint docteur), je leur déclare que s'ils s'en tiennent précisément là, ils ne font qu'augmenter le poids et le nombre de leurs péchés, en commettant encore un nouveau péché, et se privant du plus nécessaire et du plus souverain remède.... Je vous conjure donc, mes frères, concluoit-il, que si quelqu'un de vous se juge indigne de la communion, il travaille à s'en rendre digne, parce que quiconque n'est pas digne de ce sacrement n'est pas digne de Dieu. » Une autre phrase de la troisième partie dut être aussi remarquée de l'auditoire : « Saint Augustin, avec toutes ses lumières, n'osoit pas désapprouver l'usage de communier tous les jours : un mondain téméraire et aveugle dans les choses de Dieu le condamne hardiment et sans hésiter. »

3. L'auteur du traité de la *Fréquente communion*.

4. Voyez plus haut, p. 292 et suiv.

mauvaise voisine pour l'avoir donné ni aux grises, ni aux bleues de ce quartier ¹.

21 mars, troisième dimanche du Carême. — Cette date, à se fier à la coïncidence liturgique, ici confirmée par une lettre du temps, serait assignée presque sûrement au *sermon sur l'Impureté*, car six jours après, le samedi 27, le P. Alleaume, précepteur du duc de Bourbon, élève du collège Louis-le-Grand², écrit à Chantilly :

Nous avons vu ce matin le P. Bourdaloue à qui nous avons demandé s'il avoit dit quelque chose ce carême, de l'Infaillibilité du Pape. Il nous a répondu que, bien loin d'en avoir parlé, il n'avoit pas voulu dire un sermon qu'il a sur l'Infaillibilité de l'Eglise, dans la conjoncture présente. Mais il est vrai qu'il a fait un discours contre l'Impureté, où l'on dit qu'il est entré dans un trop grand détail, et ceux qui ont mandé cette nouvelle à V.A.S. pourroient bien avoir pris l'un pour l'autre ³.

Non seulement nous avons, par cette lettre, la date très probable du sermon *sur l'Impureté*, mais la même source des Archives de Chantilly visitées par le P. Chérot, nous fournit de quoi expliquer la connexion, connue autrefois seulement par une note du premier éditeur. En marge du passage qui, dans le sermon *sur la Conversion de Magdelaine*, commence par les mots : « Si dans un autre discours j'ay parlé plus en détail de ce peché, c'est des paroles toutes pures de saint Paul que je me suis servi », Bretonneau avait ajouté : « Cette digression regarde le Sermon de l'impureté ⁴. » De cette corrélation entre les deux

1. Les sœurs grises sont les sœurs de la Charité ou sœurs de Saint Vincent-de-Paul. Les principales paroisses en possédaient sans doute dès lors, comme à présent, de petites communautés. — Sur les Filles bleues ou Annonciades célestes, voyez tome v, p. 347, note 7. (*Lettres de M^{me} de Sévigné*, édit. Hachette, t. vii, p. 221-222.)

2. Il faut lire *Louis-le-Grand*, et non pas *Collège de Clermont*, comme me l'a fait remarquer le P. Chérot, qui a, en effet, établi très exactement contre l'annotateur de La Bruyère, que le nom de Collège Louis-le-Grand date du 10 septembre 1682 (*Trois éducations*, 1696, p. 267, note 5).

3. *Bourdaloue inconnu*, p. 10. V. plus haut, p. 538.

4. T. iv, p. 128.

1683 sermons, on concluait que si le sermon *sur l'Impureté* avait été prêché en 1680 ou en 1682 à la cour, le sermon *sur sainte Magdelaine* l'avait été aussi ; et cela, parce que, dans le carême imprimé qu'on suppose entièrement prêché à la cour, cette « digression » se lit. Maintenant que nous avons un témoignage certain, datant cette apologie, il faut bien renoncer à multiplier la supposition d'incidents similaires, obligeant Bourdaloue à s'expliquer. De la certitude que le premier sermon est donné à une autre année que 1683, il est téméraire d'affirmer qu'il est connexe avec celui de la Madeleine, à cause de l'« apologie » heureusement conservée par Bretonneau.

La date proposée par le P. Chérot, d'après le témoignage du médecin Bourdelot, me paraît vraisemblable, ayant du reste l'avantage de concorder avec le jour liturgique où se lit à la messe l'évangile de la conversion de la Madeleine.

8 avril, jeudi après le dimanche de la Passion. — Dans sa lettre du 17 à Condé, Bourdelot écrivait :

Le père Bourdaloue, à son sermon de la Magdelaine, fit son apologie de ce qu'il avait parlé librement des vices ; et citant les Pères, il dit que c'estoit saint Paul luy-mesme qui en avoit parlé bien plus sévèrement ; il cita le texte et fit une exagération *qui a irrité les dames*.

Ce dernier détail ne répond-il pas à merveille, dans l'hypothèse du sermon placé au 8 avril, à la lettre de M^{me} de Sévigné, écrivant le 9, au comte de Guitaut, après quelques phrases à l'éloge de Treuvé, qu'elle n'est pas sans avoir à reprendre quelque chose dans Bourdaloue :

A Paris, ce 9^e avril 1683.

... Je gronde toujours notre M. Trouvé de vouloir corriger tout le monde .. C'est un aimable homme, il a beaucoup d'esprit et de lumière avec la douceur et la simplicité d'un enfant. Je voudrais que vous entendissiez quelquefois mêler notre critique aux admirations publiques du Père Bourdaloue... ¹

1. Voy. le commencement de la lettre suivante (20 avril 1683) (*Lettres de M^{me} de Sévigné*, éd. Hach. t. VII, p. 228).

Ce serait une heureuse fortune de rencontrer en manuscrit le texte même du sermon *sur la Magdelaine*, répondant à ce carême de saint Paul. Des trois manuscrits reconnus jusqu'ici et imparfaitement étudiés, aucun ne semble être le sermon désigné par Bourdelot. Deux sermons *sur la conversion de sainte Magdelaine*, qui se trouvent, l'un à Saint-Sulpice, dans le ms. M II, l'autre, au troisième tome de la collection Phelipeaux, ont une division et un sujet différent de celui de l'édition, bien qu'assignés l'un et l'autre au jeudi d'après la Passion. Il en faut dire autant, je crois, du sermon qui se lit au ms. R ¹, mais où un premier regard m'a permis de constater des hardiesses plus prononcées que dans les deux autres. Il est fort possible que les dames se soient trouvées offusquées d'un passage comme celui que je mets en regard du texte de Bretonneau. Après avoir cité le texte de Zénon de Vérone : *Frons meretricis facta est illi, nescit erubescere*, emprunté par ce Père à Jérémie, l'orateur continue :

Manuscrit R.

C'est à dire, afin d'appliquer ces paroles à Magdelaine quoique dites en un sens différent de ce qu'elles ont été prononcées par l'oracle du St Esprit, Madelaine a eu jusqu'ici toute les marques et tous les caracteres d'une prostituée, elle a eu le luxe d'une prostituée, elle a eu les artifices d'une prostituée, les fausses tendresse d'une prostituée, les regards étudiés d'une prostituée, la démarche d'une prostituée, le

Ed. BRETONNEAU ², t. VIII, p. 18.

C'est à dire, pour appliquer ces paroles à mon sujet, quoique dans un sens bien différent de celui de l'Ecriture, Magdelaine a quitté le luxe d'une mondaine, l'avarice insatiable d'une mondaine, les artifices & les ruses d'une mondaine, parce que tout cela ne pouvoit servir qu'à sa perte & à sa ruine; mais elle s'est réservé le front d'une mondaine, pour ne point rougir, parce que cela pouvoit luy estre encore

1. V. plus haut, p. xxxiv.

2. Le sermon imprimé dans lequel est pris ce passage, est celui des *Panegyriques*, où la pénitence de sainte Madeleine est présentée comme prompte, généreuse, efficace.

1683

Manuscrit R.

faste, la fierté, l'orgueille (*sic*) l'effronterie d'une prostituée, la conduite, les humeurs et toutes les manières enfin d'une prostituée; mais parce que tout cela ne pouvoit pas servir à la conversion, elle le quitte et l'abandonne pour ne retenir que ce qui lui pouvoit servir pour cette grande affaire, elle abandonne le luxe, toutes les manières, toutes les tendresses d'une prostituée, afin que par une sainte effronterie, elle puisse combattre et confondre le respect humain ¹.

Ed. BRETONNEAU, t. VIII, p. 18

utile & estoit mesme necessaire à sa penitence : *Frons meretricis facta est tibi.*

Suivant le texte du manuscrit, après avoir fait, avec cette insistance ce tableau de la pénitente, il montre plus loin avec la même hardiesse presque satirique l'inconséquence des femmes qui bravent les jugemens du monde mais n'osent pas fouler aux pieds le respect humain en vue de se convertir :

Car prétendre se maintenir dans une fausse réputation, et mener une vie qui fasse voir tout le contraire, à moins qu'on ne soit aveugle, c'est se tromper lourdement. Qu'une femme par exemple, prétende passer pour prude et pour honnête, recevant chez elle des visites scandaleuses, entretenant des commerces suspects, entrant dans les intrigues les plus galantes, étant de toutes les fêtes et de toutes les parties de diuertissemens qui se font dans son quartier, et de croire qu'on sera obligé de se crever les yeux pour ne pas voir tout, et pretendre que le monde se captive pour croire le contraire, c'est une erreur et une prétention bien vaine et bien inutile. Cependant il n'y a rien de si commun. On voudroit avoir tout le crédit de la vertu sans qu'il en cousta rien. Ainsi la plus part des femmes au milieu de leurs désordres et de leurs scandales, voudroient estre honorées

1. Ce passage se rencontre dans le ms. P., avec de minimes variantes et celle-ci qui est plus notable : « elle abandonne tout le luxe, toutes les manières et toutes les tendresses d'une prostituée, mais elle retient le front d'une prostituée, *frontosa ad salutem*, afin que par une sainte effronterie, etc. »

comme de véritables chrestiennes ¹; en cela fondées, disent-elles qu'on ne doit jamais juger mal de son prochain, étant éloquentes sur ce point de morale autant qu'on le peut estre, parce qu'elles y sont intéressées. Car, disent-elles, il n'est jamais permis de faire des jugemens téméraires et tous ces jugemens là sont téméraires. Téméraires, répond saint Augustin, je le nie; ils peuvent estre faux, mais non pas téméraires, car dès là que vous me donnez une juste occasion de les produire, du moment que vous donnez ces libertés criminelles à cet homme; que vous entretenes ces commerces scandaleux, que vous hantes cette compagnie décriée dans le monde, que vous fomentes cette amitié que l'on connoist vous estre toujours pernicieuse; que vous paroisses toujours en public avec le mesme luxe dans vos habits, la mesme immodestie dans vos gestes pour ne pas dire la mesme effronterie dans toutes vos manières, dès là vous autorises mes jugemens et des là je pretends qu'ils ne sont pas teméraires.

Bretonneau, qui sans doute avait changé pour en atténuer la crudité, la répétition instante du mot prostituée, a-t-il trouvé trop violentes les applications que l'on rencontre dans nos manuscrits? Le fait est qu'il ne les a point conservées, du moins dans le sermon *pour la feste de Sainte Magdelaine*.

Cependant nous pouvons être sûrs d'avoir dans notre manuscrit un passage authentique de Bourdaloue, et il se rencontre dans l'édition officielle une page que l'on imprimerait sans peine parallèlement à cette satire. Ce n'est point au panégyrique de sainte Madeleine qu'il la faut prendre, mais dans celui de saint Etienne :

Car pour continuer à faire de cet éloge nostre instruction particuliere, prétendre estre à couvert de la medisance sous un autre voile que celui de l'innocence; esperer que les hommes nous épargneront, tandis que nous ne marchons pas dans les voyes droites; croire qu'on excusera nos vices par la consideration de nos personnes : c'est nous flatter, Chrestiens, & nous méconnoistre. Fussions-nous les Dieux de la terre, on nous jugera, & s'il y a du foible en nous, on nous condamnera. Il n'y a que la probité & la probité reconnuë, qui puisse estre au dessus des discours & des jugemens du monde.

1. Le ms. P. porte ici : voudroient estre honorées comme des vestales.

1683

Venons au détail, & développons ce poinct de morale si naturellement enfermé dans mon sujet. Ainsi, mes chers Auditeurs, prétendre, surtout dans le siecle où nous vivons, échapper à la malignité du monde par une autre voye que par celle d'une exacte & constante regularité. Pour une femme, par exemple, se persuader qu'elle pourra se donner impunément toute sorte de liberté, sans que l'on pense à elle, ni que l'on parle d'elle; qu'il luy sera permis d'entretenir tels commerces qu'il luy plaira, sans qu'on en tire des consequences au préjudice de son honneur; qu'elle aura droit d'avoir dans le monde des liaisons dangereuses & suspectes, sans qu'on ait droit de s'en scandaliser; & que quoy-qu'elle fasse, on sera obligé à ne rien croire, à ne rien soupçonner, à ne rien voir; ou plustost qu'on sera obligé à s'aveugler soy-mesme pour la supposer reguliere & sage, n'est-ce pas une prétention aussi chimerique qu'injuste? Cependant c'est la prétention de tant de femmes mondaines. On veut avoir tout le crédit de la bonne vie & toute la reputation de la vertu, sans qu'il en couste de se contraindre, ni de s'assujettir à aucune regle. Disons mieux: on veut avoir tout le credit de la vertu & de la bonne vie avec toute l'independance du libertinage & du vice. Ainsi verrez-vous des femmes engagées dans des societez que la charité mesme la plus indulgente ne peut excuser, ni favorablement interpreter, se piquer neanmoins d'estre exemptes de reproche, vouloir qu'on les estime telles, trouver mauvais qu'on n'en convienne pas, prendre à partie ceux qui en doutent & qui se malédifient de leurs actions; & cela sous prétexte de l'obligation que Dieu nous impose de ne point juger. Obligation sur laquelle elles sont éloquentes, parce qu'elles y sont interessées, sans considerer que si ce principe avoit toute l'étendue qu'elles luy donnent, les plus honteux desordres regneroient tranquillement dans le monde, puisqu'il n'y seroit plus permis d'en condamner les apparences, qui neanmoins en font tout le scandale, & que les apparences ainsi autorisées en fomenteroient les plus pernicioeux effets. Mais ce sont, me direz-vous, des jugemens temeraires qu'on fait de moy; & moi je prétends que ce sont des jugemens raisonnables, prudents, bien fondez. Ils peuvent estre faux: mais dans la conduite peu circonspecte que vous tenez, ils ne peuvent estre temeraires ¹...

Malgré la précaution prise par l'orateur, avant d'insérer, au panégyrique de saint Etienne, ce développement d'un « point de morale si naturellement enfermé dans son

1. T. VII, pp. 144-147.

sujet », le passage rencontré à la fois dans le manuscrit de sainte Madeleine, et le sermon imprimé *sur saint Étienne*, a bien les allures du procédé vulgairement nommé *tiroir*. Rien de plus légitime, ni de plus inévitable que ces applications réitérées de principes toujours les mêmes. Ne soyons plus surpris cependant que Bretonneau ait laissé tomber, dans le sermon *sur la conversion de Magdelaine* le développement fourni par notre manuscrit ; le morceau eût fait double emploi, dans le sermon du tome VIII, avec une « doctrine » déjà donnée au volume précédent. Le travail assidu de Bretonneau, si toutefois Bourdaloue lui-même n'avait point opéré déjà cette réduction, a dû consister à ne laisser qu'une seule fois, et à la meilleure place possible, les développements répétés, fréquents sans nul doute dans l'œuvre totale du prédicateur.

Nous retrouverons le panégyrique de saint Etienne, le 3 août 1694, à propos de la prédication dans la cathédrale de Meaux, sans néanmoins dater sûrement ni pouvoir identifier le sermon prêché alors. Quant au sermon *de la Magdelaine*, conjecturé au 8 avril 1683, nous sommes bien empêchés aussi d'en indiquer le texte. La lettre du médecin Bourdelot paraît viser plutôt le sermon placé dans l'édition au *Carême*, que le sujet traité dans le volume des *Panégyriques*. On retrouve en effet, dans les développements qui suivent l'apologie proprement dite, ce que décrit le correspondant de Condé quand il nous dit que « l'orateur citant les Pères, fit une exagération », c'est-à-dire enchérit sur son premier sermon, au grand scandale des dames. N'y a-t-il pas comme un écho des plaintes et de la riposte dans cet autre passage du même sermon, avant la fin du premier point ?

A Dieu ne plaise, Mesdames, que je veuille examiner icy & vous marquer tout ce que la penitence doit reformer dans vos personnes : outre que ce détail iroit trop loin, peut-estre en feriez-vous encore le sujet de vostre censure. Toutefois c'est dans ce détail, que sont

1683 entrez les Peres de l'Eglise & mesme les Apostres, quand ils se sont appliquez à regler les mœurs ¹...

L'impression de mécontentement, presque d'irritation, reflétée dans la lettre de M^{me} de Sévigné, sur les critiques à mêler « aux admirations publiques », se dissipa assez durant les sermons de la semaine sainte, pour qu'elle ait pu écrire, au **mardi de Pâques, 20 avril** :

Si nous n'avons bien fait nos Pâques, ce n'est vraiment pas la faute du P. Bourdaloue: jamais il n'a si bien prêché que cette année; jamais son zèle n'a éclaté d'une manière plus triomphante; j'en suis charmée, j'en suis enlevée, et cependant je sens que mon cœur n'en est pas plus échauffé, et que toutes ces lumières dont il a éclairé mon esprit, ne sont point capables d'opérer mon salut. Tant pis pour moi! cet état me fait souvent beaucoup de frayeur. Mais savez-vous ce que j'ai fait? J'ai entendu deux bons petits sermons de notre bon M. Trouvé, le jeudi et le samedi saint, à Saint-Jacques du Haut-Pas ².

Cependant l'éloge du genre « homilétique » de Treuvé pourrait facilement indiquer le *desideratum* que sans se l'avouer, M^{me} de Sévigné éprouvait, soit ressentiment secret de certains détails qui l'avaient pu « irriter » comme les autres dames, soit rectitude de jugement, sur ces sermons, qui lui laissaient, tout enlevée qu'elle était, le cœur un peu vide, elle formule ainsi à sa manière la critique que la lettre ouverte écrite à Bourdaloue en 1679 paraît avoir soulignée avec clairvoyance ³. Le reste de sa lettre, concernant Treuvé, jette un jour sur ce qui manquait peut-être à Bourdaloue, dont la méthode était tout autre.

Enchantée des « bons petits sermons » entendus par elle

1. T. IV, p. 141.

2. Sévigné, t. VII, p. 229-230.

3. V. plus haut, p. 468. La lettre de M^{me} de Sévigné, (plus haut, p. 552), écrivant « notre critique », après avoir dit qu'elle a grondé Treuvé, permet-elle de supposer que cette critique « collective » est faite dans une conversation avec Treuvé? — Le futur théologal de Meaux était, je crois, assez fin critique pour avoir écrit la lettre de 1679.

le jeudi 15 et samedi 17 à Saint-Jacques du Haut-Pas¹, 1683 la marquise confie au comte de Guitaut les projets de Treuvé, qu'elle avait fait recevoir comme aumônier chez M^{me} de Lesdiguières². Il n'avait pu y demeurer et songeait à se fixer sur la paroisse de Saint-Jacques du Haut-Pas. Il y fut agréé comme prédicateur de l'avent de 1684, mais n'avait point encore trouvé de poste puisque la *Liste* le nomme : « M. Treuvé, ecclésiastique. » Bientôt il devint vicaire, ou mieux sous-vicaire de Saint-André des Arts. C'est de là que Bossuet l'emmena pour en faire son théologal. La *Liste* nous le montrera venant encore prêcher de Meaux à Paris³.

1. « J'aime tout à fait sa manière de prêcher, elle vise à la simplicité apostolique de M. Le Tourneur ; il a du zèle, et trop, car sa pauvre petite poitrine en est dévorée : ce sont de véritables homélies comme celles des saints Pères ; j'en fus tout à fait contente. » (Sévigné, t. VII, p. 230).

2. C'est la veuve du duc assisté à la mort par Bossuet et Bourdaloue. V. ci-dessus, p. 532. Cf. Sévigné, t. VII, pp. 227 et 230.

3. J'aurai à m'occuper ailleurs de Treuvé, prédicateur, à l'occasion de sermons inédits, non sans valeur, prêchés par lui à Meaux, en 1696 et années suivantes. Floquet, qui avait eu entre les mains ce recueil, semble les avoir pris pour des sermons de Bossuet, et ils ont été possédés comme tels par l'abbé Bossuet, curé de Saint-Louis en l'Isle. Pour nous borner maintenant à ce qui concerne Bourdaloue, il faut relever dans l'avisement d'une octave du Saint-Sacrement publiée par Treuvé * en 1695, des traits qui visent peut-être tout au moins les imitateurs maladroits de Bourdaloue, sinon sa méthode même : « Je vois avec plaisir, dit-il, qu'une infinité de personnes qui n'ont pas moins d'esprit que de piété, commencent à se lasser des sermons qui ne contiennent que des portraits et des antithèses, et j'espère que leur jugement guérira le goût dépravé de ceux qui les aiment. » Migne, *Orateurs sacrés*, t. XI, col. 901.

* *Discours de piété pour l'Octave du Saint-Sacrement*, Paris, 1695, in-12. *Discours de piété pour les Dimanches et Fêtes de l'Avent*, Lyon, Claude Bachet, 1697, in-12.

** Il serait curieux de connaître de qui sont les sermons dont parle la fin de cette préface, et où Treuvé déclare avoir puisé. Sraient-ce ceux de Le Tourneur, mort en 1686. Mais comme il ne s'agit pas nécessairement d'un prédicateur déjà mort, et que le nom d'un magistrat dépositaire de sermons d'un prédicateur célèbre mérite d'être cherché, il est bon d'attirer l'attention sur cette phrase finale : « Je ne dois point cacher le secours que j'ai tiré, pour quelques-uns de ces discours, du travail d'un excellent prédicateur dont les sermons sont entre les mains d'un magistrat encore plus illustre par sa piété que par les emplois qu'il a autrefois exercés. Comme il a eu la bonté de me les communiquer, je m'en suis utilement servi, et j'espère que cela pourra contribuer à attirer la bénédiction de Dieu sur cet ouvrage. » On ne voit pas Lamoignon, malgré ses attaches avec Hermant et Baillet, communiquant les sermons de Bourdaloue, à supposer qu'il les eût. On imagine aussi Treuvé puisant plutôt dans des écrits de Desmares, Hermant ou Le Tourneur, que chez Bourdaloue, qu'il trouvait sans doute trop plein de portraits, ou chez l'abbé Poileau, trop plein d'antithèses. Ne s'agit-il pas du président Le Coigneux et de Desmares ? (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, p. 308, n. 2).

1683 La date de la lettre de M^{me} de Sévigné, mardi de Pâques, parlant de Bourdaloue, inclinerait à croire que ce jour-là fut clôturée la station du carême à Saint-Paul. C'est en effet presque toujours au sortir d'un sermon qu'elle entame l'éloge de son prédicateur favori, même quand elle n'analyse ou ne signale aucun discours en particulier. Les deux sermons du jeudi et du samedi saint qu'elle est allée entendre à Saint-Jacques du Haut-Pas, laissent libre aussi le **vendredi saint 18 avril**, où elle n'aura point voulu perdre le sermon donné à sa paroisse, puisque c'était cette année-là une *Passion* de Bourdaloue, et que la marquise, elle l'avoue, a toujours aimé entendre les « belles passions ¹. » Cependant tout cela est bien conjectural pour établir soit la date, soit l'auditoire de Bourdaloue.

On pourra consulter la correspondance de Bourdaloue pour les lettres envoyées par lui au cours de cette année 1683. Celle du 9 mars, à Condé, écrite durant les préoccupations du carême de Saint-Paul, et qui commence par ces mots bien en situation : « Dans l'accablement du travail où je suis, » a trait à l'histoire de l'éloge funèbre de Henri de Bourbon, que nous retrouverons en décembre, au moins pour la signaler, le sujet ayant été épuisé par l'auteur de *Bourdaloue inconnu* ².

Les lettres à Le Peletier, 5 juillet et 27 septembre, ont reçu dans le même ouvrage un commentaire complet. Ni l'une ni l'autre ne portent mention du lieu où elles furent écrites. Il semble que la première le fut de Paris. Il faudrait rapprocher de la date pour en juger, celle où fut divulguée dans Paris la nomination de Michel Le Peletier comme conseiller d'état, que Bourdaloue dit n'avoir appris que de la veille; bien que cet expression insinue

1. V plus haut, p. 244.

2. V. aussi *Bourdaloue, sa correspondance*, p. 56, et le tableau chronologique, p. 231, où il faudra rétablir l'ordre exact, en plaçant la lettre du 9 mars avant les deux lettres à Le Peletier, 5 juillet et 27 septembre.

que ce fut tardivement, il n'en ressort pas nécessairement 1683
que Bourdaloue fût hors de Paris. Par contre, de la lettre du lundi 27 septembre on inférerait qu'il était à la campagne, à Basville apparemment — c'est la saison où il prenait ses vacances —. Concluons-le des mots : « Je serai à Paris la semaine prochaine, et je ne manquerai pas, aussitôt que j'y serai arrivé.... »

En toute hypothèse, même à supposer un séjour à Basville, nous sommes certains qu'il n'y partit qu'après avoir assisté Colbert mourant.

La *Gazette* du 11 signale la mort de Colbert, arrivée le 6 septembre, sans parler des prêtres qui l'assistèrent. Le *Mercur*e du mois de septembre¹ est assez abondant sur la mort de Colbert, dont il fait un éloge trop long pour être rapporté ici :

Vous attendez, écrit-il, que je vous parle de la mort de M^r Colbert².

.... Il a esté assisté à la mort par M^r Cornuaille Vicaire de S. Eustache, & par le P. Bourdaloüe Jesuite. Pendant les quatre ou [cinq] derniers jours de sa maladie, on ne luy a point caché qu'il n'en pouvoit revenir. Il a fait son Testament & mis ordre à ses affaires sans montrer d'attachement pour le monde. Lorsqu'il se vit à l'extrémité, il voulut entretenir ses Enfans les uns après les autres, & ayant reçu tous ses Sacreimens d'une maniere tres édifiante, il mourut le Lundy 6. de ce mois avec une grande fermeté³.

Ce récit contredisait déjà suffisamment la relation un peu dramatisée de l'ambassadeur vénitien Foscari, représentant Colbert comme ayant refusé toute nourriture pour ne pas prolonger ses souffrances et dans une attitude désespérée ne demandant qu'à mourir en paix⁴. Mais

1. V. à ce mois, le récit des funérailles et de l'oraison funèbre de la reine, dans laquelle Bossuet « mesla beaucoup d'érudition... & apostropha Mgr le Dauphin. »

2. Suit l'énumération des titres de ce ministre et l'éloge de son travail acharné : « Il s'endormoit dans le travail & on le déshabilloit tout endormy. »

3. P. 320-336.

4. La conciliation serait peut-être dans les *Fragments historiques* de Racine. Celui-ci avait recueilli pour son histoire du siècle de Louis XIV, ces bruits sur le chagrin de Colbert. Voici son fragment xiv, intitulé *Mort*

1683 comme l'avait fort bien montré M. A. de Boislisle, ce compte rendu de Foscarini était démenti par le correspondant parisien de la *Gazette* de Leyde, d'après lequel le ministre garda jusqu'à son dernier soupir un jugement sain et entier ¹.

Une pièce curieuse, dit M. de Boislisle, retrouvée récemment par notre confrère, M. Ed. de Barthelemy, dans les archives de M^{me} la princesse de Montholon-Sémonville, confirme et complète d'une façon émouvante le récit de la *Gazette* (de Leyde):

M. Colbert décéda hier à trois heures du matin, et il est mort avec la même force de jugement et la même présence d'esprit qu'il avoit toujours eue en la plus forte santé. Il a édifié toute sa famille par les véritables sentimens de christianisme qu'il a inspirés à un chacun en particulier, et paroissant le premier persuadé et pénétré de ce qu'il disoit avec tant de force et de présence d'esprit, *qu'on a doutté que le Père Bourdaloue qui ne l'a point abandonné pendant huit jours comme estant son confesseur ordinaire, fust capable*

de M. Colbert : On prétend qu'il est mort mal content; que le roi lui ayant écrit peu de jours avant sa mort, pour lui commander de manger et de prendre soin de lui, il ne dit pas un mot après qu'on lui eut lu cette lettre. On lui apporta un bouillon là-dessus, et il le refusa. M^{me} Colbert lui dit : « Ne voulez[-vous] pas répondre au Roi? » Il lui dit : « Il est bien temps de cela. C'est au Roi des rois qu'il faut que je songe à répondre. » Comme elle lui disoit une autre fois quelque chose de cette nature, il lui dit : « Madame, quand j'étois dans ce cabinet à travailler pour les affaires du Roi, ni vous ni les autres n'osiez entrer; et maintenant qu'il faut que je travaille aux affaires de mon salut, vous ne me laissez point en repos. »

M. Mansard prétend qu'il y a trois ans qu'il étoit à charge au Roi, pour les bâtimens, jusque là que le Roi lui dit une fois : « Mansard, on me donne trop de dégoûts, je ne veux plus songer à bâtir. »

Le vicaire de Saint-Eustache dit à M. Colbert qu'il avertiroit les paroissiens au prône de prier Dieu pour sa santé. » Non, pas cela, dit M. Colbert, mais bien, qu'ils prient Dieu de me faire miséricorde. » Racine, éd. des Grands Ecrivains, t. v, p. 110.

1. *Annuaire-Bulletin de la Société de l'Histoire de France*, 1874, p. 231-234. On y trouve indiqués : 1° La *Gazette de Leyde* (sept. et oct. 1683); 2° Les *Miscellanées* de Léonard de Sainte-Catherine de Sienne, (Arch. nation., MM. 824, f° 65, d'où sont tirés des détails sur la piété de Colbert); 3° Le récit anonyme extrait des archives du château de Montholon, cité ici, et que M. de Barthelemy avait inséré dans son compte-rendu du livre de Pierre Clément, paru à l'*Officiel* au 3 octobre 1874.

de dire des choses plus belles que celles qu'il a dites en mourant....

1683

Il souffroit des douleurs si violentes qu'on estoit obligé de le mettre dix fois par jour dans le bain et les médecins qui ne connoissoient pas son mal par une ignorance qui leur est assez ordinaire, ne luy foisoient prendre que de l'eau de poulet au lieu de luy donner de bonne nourriture qui l'eust mis au moins en estat de resister plus longtemps à sa maladie, qu'on a trouvée d'une nature qui ne pouvoit pas vivre ni resister longtemps à quatre pierres qu'on lui a trouvées dans le rein. Voilà la cause de sa perte.

Le récit contenu dans cette lettre anonyme, aussi bien que celui de la *Gazette de Leyde* réduisent à néant les bruits de poison qui ne manquèrent pas de circuler sur le compte de cette mort. L'autopsie citée par M. de Boislisle dément aussi ces suppositions, sans autre fondement que l'imagination populaire surexcitée par l'affaire des poisons. On voudrait qu'il n'y eut point plus de réalité dans les outrages qui poursuivirent le cercueil de Colbert, mais il est trop vrai que des écrits injurieux de toute sorte, chansons, pamphlets, etc., furent le salaire dont le peuple égaré paya la mémoire de ce ministre, auquel il attribuait, bien à tort, une bonne part de ses souffrances. Colbert qui avait fait à ces sortes d'écrits clandestins une guerre si acharnée, fut après sa mort l'objet d'injures et de pasquinades, déshonorantes seulement pour les pamphlé-taires dont la rancune s'exhalait en libelles de cette sorte¹.

1. Clément, *la Police sous Louis XIV*, p. 75. « Le 21 avril 1683, Louis XIV autorisait La Reynie à juger « plusieurs ecclésiastiques et libraires qui se mêloient de composer divers écrits et libelles diffamatoires contenant des maximes contraires au bien du service, au repos des sujets du roi, et attaquant l'honneur et la réputation de diverses personnes constituées en dignité. » Ces écrits pouvaient bien se rattacher à l'Assemblée de 1681-1682. « Louis XIV, dit Gérin, ne permit pas qu'on attaquât publiquement ses évêques, mais il courut une foule d'*Observations*, de *Reflexions*, de *Considérations manuscrites* où la cause opprimée étoit défendue avec vigueur. » (*Recherches historiques sur l'Assemblée de 1682*, p. 70.) Ce fut peut-être l'expiation sur terre de la proscription de cette « légitime liberté de la presse » que le débordement d'injustes pamphlets qui se produisit à la mort de Colbert, si zélé pour l'autorité royale qu'il lui voulait asservir les évêques, sous couleur de les affranchir de Rome. Colbert, jusqu'à la fin de sa vie, avait été de ceux qui expliquaient les

1683

Vendredi 10 septembre. — Eloge funèbre de Henri II de Bourbon, père de Condé, prononcé dans l'église de la Maison professe. Il suffirait, après l'excellente monographie déjà rappelée, qui a tout dit sur cette cérémonie, de marquer la date. On trouvera en effet dans *Bourdaloue inconnu* les témoignages contemporains patiemment rassemblés. Je mentionnerai donc seulement M^{me} de Sévigné, Bussy, les *Lettres annuelles* de la Maison professe et la *Gazette*.

Celle-ci ne donne sur le discours qu'un mot insignifiant déjà cité par le P. Chérot¹.

L'auteur de *Bourdaloue inconnu*, grâce aux documents tirés des archives de Chantilly, a pu reconstituer l'auditoire. Mais le conflit des évêques réclamant des fauteuils comme les princes du sang sous peine de ne point assister à la cérémonie, ne nous intéresse que parce que nous savons Bossuet présent dans l'assistance. La querelle de préséance ayant été décidée contre eux par Saintot, docteur en matière de cérémonies, les prélats se retirèrent. Bossuet fut-il du nombre de ceux qui restèrent *incognito* et assistèrent dans les tribunes? On n'en a pour preuve en somme qu'une conjecture², car il ne faut pas regarder comme une anecdote authentique le mot, rapporté sans aucun témoignage à l'appui, de Bossuet disant de

libertés gallicanes « de la manière que les entendent les magistrats », comme écrit Bossuet dans sa lettre au cardinal d'Estrées sur son sermon du 9 nov. 1681 (Lachat, t. XXVI, p. 291). Sur les brocards qui suivirent la mort de Colbert, voir *Lettres de la Palatine*, Joeglé, t. I, p. 44, 25 sept. 1683.

1. Je transcris néanmoins l'article entier qu'on ne trouve pas dans son livre : « Le 10 de ce mois, on célébra pour la première fois, dans l'Eglise de la Maison Professe des Iesüites, vn Service solennel fondé par le feu President Perraut, à la memoire de Henry de Bourbon, Prince de Condé. La Messe fut célébrée pontificalement par l'Evesque de Senlis : & l'Oraison funèbre prononcée avec beaucoup d'eloquence par le Père Bourdaloue, Iesüite, en Présence du Prince de Condé, du Duc et de la Duchesse d'Anguien, du Duc de Bourbon, du Prince de Conti, du Prince de la Roche-sur-Yon, de Mademoiselle de Bourbon & de plusieurs personnes de grande qualité. »

2. Celle que Bossuet a pu rester.

Bourdaloue : « C'est notre maître à tous. » Villenave, dans sa notice sur Bourdaloue, en tête de l'édition de Versailles, cite le « mot historique » sous cette forme : « Cet homme sera éternellement notre maître à tous ; et il parloit ainsi, ajoute-t-il, après avoir entendu l'oraison funèbre du grand Condé prononcée par Bourdaloue dans l'église de la Maison professe¹ ». M. Profillet, dans sa notice en tête de la prétendue *Rhétorique de Bourdaloue* répète la même anecdote².

Elle n'en est pas plus sûre³, bien qu'aucun *alibi* tiré des lettres de Bossuet ne vienne établir son absence. Je ne déclare pas le mot invraisemblable. Bien d'autres

1. *Ed.* Lebel, t. 1, p. xx. Ce serait donc au 26 avril 1687 qu'il faudrait rejeter l'anecdote. Autant la discuter ici, puisque nous trouvons une tradition sur Bossuet, auditeur possible de Bourdaloue, en cette première oraison funèbre.

2. « Après avoir entendu la seconde (des oraisons funèbres), Bossuet s'écria : « Cet homme est éternellement notre maître. » P. 16.

3. Voici une lettre de Floquet à Rochebilière qui l'avait consulté sur cette question ; elle est du 5 février 1866 et je l'ai copiée sur l'autographe communiqué par M. Raffet.

Rue de l'Arcade, 25.

Paris, 31 mars 1866.

Monsieur,

Charles-Maurice Le Tellier, Archevêque de Reims, parlant de Bossuet, a dit : « *C'est notre Maître à tous* ». Bossuet, (j'oserais l'affirmer), ne parla jamais de Bourdaloue en ces termes. Le Cardinal de Bausset (*Histoire de Bossuet*, liv. VII, n° 27), s'exprime ainsi : « Nous regrettons que les Manuscrits de l'abbé Ledieu ne nous aient pas fait connaître avec quelque détail l'opinion de Bossuet sur Bourdaloue. » Le 3 août 1694, Bourdaloue, à la prière de Bossuet, prêcha dans la Cathédrale de Meaux le Panégyrique de St-Etienne, 1^{er} Martyr. Le Prelat, écrivant le lendemain 4, à M^{me} d'Albert de Luynes, Religieuse à Jouarre, lui mande : Le Père Bourdaloue qui va à Jouarre, a bien voulu être le porteur du paquet où sera incluse cette lettre. *Il nous a fait un Sermon qui a ravi tout notre peuple et tout le Diocèse.*

C'est, Monsieur, jusqu'ici du moins, tout ce que j'ai pu découvrir sur ce que Bossuet pensait de Bourdaloue. Vous verrez, quoi qu'il en soit, que je ne vous mets point en oubli, et que je n'ai point perdu votre nouvelle adresse.

A vous, Monsieur, de tout mon cœur,

Votre bien dévoué serviteur,

A FLOQUET.

D'où tiré (mots ajoutés au crayon avec le renvoi, par Rochebilière repassés à l'encre par M. Raffet).

1683 expressions polies ont affirmé des contre-vérités plus palpables que celles-ci, et il est très possible que Bossuet entendant une oraison funèbre aussi « chrétienne », aussi voisine du sermon, que fut celle de Bourdaloue, ait signalé cet exemple, lui qui avait le premier tourné vers « l'utilité des enfants de Dieu, suprême loi de la chaire », à son avis, des discours avant lui trop profanes et sacrifiés à de pompeuses et peu sincères louanges. C'est l'absence de source que je reproche à cette anecdote. Je ne demanderais qu'à la dater d'une assistance certaine de Bossuet à un discours de Bourdaloue¹.

M^{me} de Sévigné, dans sa lettre du 15 décembre, écrit une appréciation enthousiaste comme celle des contemporains :

Auriez-vous jamais cru aussi que le P. Bourdaloue, pour exécuter la dernière volonté du président Perrault², eût fait depuis six jours aux Jésuites la plus belle oraison funèbre qu'il est possible d'imaginer ? Jamais une action n'a été admirée avec plus de raison que celle-là. Il a pris le prince dans ses points de vue avantageux ; et comme son retour à la religion a fait un grand effet pour les catholiques, cet endroit manié par le P. Bourdaloue a composé le plus beau et le plus chrétien panégyrique qui ait jamais été prononcé. Je vous l'enverrai si on l'imprime³.

1. M. l'abbé Follioley dit dans son *Histoire de la littérature française au xvii^e siècle* (5^e éd., t. III, p. 273) : « Bossuet, on le sait, ne fréquentait guère la maison professe. » C'est exact ; toutefois, outre le sermon du 1^{er} janvier 1687*, on pourrait signaler non seulement plusieurs visites à Bourdaloue et à d'autres Pères dans les dernières années de la vie de l'évêque de Meaux, mais la cérémonie d'abjuration qu'il vint y présider peu de temps après sa nomination à l'évêché de Meaux. Cf. *De munere pastoralis Bossuet*, p. 33. D'ailleurs le 10 décembre 1683, il répondait à une invitation de Condé.

2. M. Profillet s'est montré bien mal informé au sujet de l'éloge funèbre de Henri de Bourbon quand il écrivait cette phrase. « C'est en 1646 que mourut Henri de Bourbon, et ce n'est qu'en 1683, trente-sept années après, que Bourdaloue prononça son oraison funèbre. Les regrets avaient eu le temps de se calmer » (P. 16, note 1). Le trait final semble indiquer que l'auteur prend ce cours pour un oraison funèbre analogue aux autres, mais retardée ; il ignore l'histoire du legs Perrault.

3. Sévigné, lettre à Bussy, t. VII, p. 251.

* Le P. Chérot rappelle à ce propos ce sermon de 1687. (*Bourdaloue inconnu*, p. 62, n. 3.)

1683

La réponse de Bussy, écrite à Chasteau, le jour même où il y recevait la lettre de la marquise, le montre surtout pressé de voir ce chef-d'œuvre, sans étonnement de succès de Bourdaloue :

Je comprends bien que l'oraison funèbre de feu Monsieur le Prince a été un chef-d'œuvre entre les mains du P. Bourdaloue, la matière étoit heureuse. Envoyez-la moi, je vous en supplie ¹.

Par malheur aucune lettre de Bussy pour 1684 ne nous vient donner son jugement après lecture. Il est permis de penser qu'il fut peu différent de celui de Condé lui-même que le P. Chérot retrouve dans cette phrase du *Cérémonial contenant la relation de la cérémonie* portant « la trace de son inspiration. »

Le P. Bourdaloue a fait l'oraison funèbre d'une manière si noble, si éloquente et si solide qu'il est assez difficile de le surpasser et peut-estre mesme de l'imiter.

C'est par des hyperboles du même genre dans le goût du temps, et de l'histoire telle qu'elle est rédigée dans ces relations, que les *Lettres annuelles* de 1683 concluent le récit qu'on peut lire en appendice du *Bourdaloue inconnu* :

Aussi cet éloge funèbre fut donné cette année pour la première fois devant les personnes les plus considérables de la Maison du Sérénissime prince de Condé, par le prince incontesté de l'éloquence religieuse parmi nous, le P. Louis Bourdaloue, avec un tel applaudissement de tous les auditeurs qu'on ne saurait rien rêver de plus ².

Cette oraison funèbre, de la part du prédicateur qui aimait à composer à loisir, dans un genre surtout si étranger à sa manière, dut demander qu'il ne fût inscrit pour aucun avent. Aussi la *Liste* est-elle muette à son égard, relativement à cette station ³.

1. *Ibid*, p. 253.

2. *Itaque haberi coepit (laudatio) hoc anno coram Serenissimi Condaeï familiae principibus, ab oratorum sacrorum in his regionibus facile principe, Patre Ludovico Bourdalouë, tanto omnium auditorum plausu, ut nihil supra.*

3. Cueillons-y le nom de l'évêque d'Agen, Mascaron, à la cour, pour le cinquième avent devant le roi, Boileau, à Saint-Eustache, Treuvé à Saint-Germain le Vieil, et Faydit, chez les Prémontrés de la rue Hautefeuille

1683 **Dimanche 21 novembre, Fête de la Présentation.** — Bourdaloue reçoit le renouvellement des vœux des sœurs de la Visitation de Chaillot, le jour de la Présentation de la sainte Vierge, 21 novembre 1683.

... Nos retraites se sont passées avec les bénédictions dont Notre-Seigneur gratifie toujours cette maison, où il est parfaitement servi, le Reverend Père Bourdaloue nous fit la grace de les conclure, en recevant nos vœux le jour de la Présentation, après avoir fait un sermon digne de lui, la reputation qu'il s'est acquise est si grande qu'il est impossible que plusieurs de vos charités ne le connoissent de nom pour le premier prédicateur du Royaume sans qu'il soit besoin de vous en dire davantage. Notre Eglise avoit ce jour là un nouvel ornement par la libéralité de M^{lle} de Frémont. ... ¹

Nous retrouverons au 14 novembre 1685, M^{lle} de Frémont entrée dans ce monastère le 25 juillet 1685, après y avoir fait son éducation et longtemps aspiré à y pouvoir revenir. Quant à la réflexion ajoutée par Rochebilière pour reconnaître le discours imprimé, elle ne me paraît pas suffisamment sûre. Sans doute, le passage auquel fait allusion Rochebilière, peut à la rigueur désigner la Visitation, bien qu'il ne semble pas tellement significatif :

Presentez-vous à luy (Notre-Seigneur) dans le mesme esprit que Marie la Reine des Vierges, lorsqu'elle fit à Dieu la premiere oblation de sa personne. C'est vostre mere: adressez-vous à cette mere si misericordieuse & si tendre... Son nom que vous portez, ce nom qui vous honore et que vous honorez... l'intéressera à vous écouter... ²

Toutefois, même à supposer qu'aucun nom de congrégation religieuse de femmes ne vérifie, sinon les religieuses de Sainte-Marie, — « les Saintes-Maries » comme on les appelait —, le passage allégué par Rochebilière, il faut

1. Lettre-circulaire des religieuses de la Visitation de Chaillot, datée de Chaillot, 25 avril 1684. Bibl. nationale Ld. 173-2, maison de Chaillot, signée à la main : « S^r Françoise-Angélique Priolo. »

(Cette exhortation sur le renouvellement des vœux de religion est au t. I, p. 227 des *Exhortations* de Bourdaloue, éd. originale de 1721, in-8. Il n'y a pas de doute, il dit à la fin que ce sont des sœurs de Sainte-Marie.) (R.)

2. T. XII, pp. 246-247.

1683-1684

objecter que l'année reste problématique. A mainte reprise Bourdaloue put donner le sermon de rénovation des vœux, le même au besoin, et nous le retrouvons explicitement signalé au 21 novembre 1692, pour un sermon donné dans la même cérémonie. Il est vrai que l'analyse assez vague que contient la circulaire écrite en 1693, ne répond qu'imparfaitement, et par le troisième point seulement, au sermon imprimé auquel renvoie Rochebilière.

Je relève enfin comme élément à conserver en vue de l'identification du sermon imprimé de Bourdaloue *sur le Jubilé*, cette note de la *Gazette* du 31 décembre 1683 (la *Gazette* au G imprimé en rouge ¹) :

Le 27, on fit dans l'Eglise Metropolitaine l'Ouverture du Jubilé pour implorer l'assistance Divine sur les armes chrestiennes contre les infidèles ².

Aucune prédication n'est signalée, et il semble qu'elle l'eût été, s'il eût été question d'une prédication extraordinaire. Y en eut-il une ?

IV. Les sermons de 1684. — Le second avent à la cour.

Ministère à Paris.

On ne rencontre point le nom de Bourdaloue sur la *Liste des prédicateurs* du carême de 1684 ; il paraît s'être absenté de Paris durant les premiers jours de cette année. La lettre du P. Alleaume relative à l'impression ³ de l'éloge

1. Une note manuscrite annexée à la *Gazette*, donne l'explication de cette lettre rouge. Un « fidèle sujet » du roi, ayant fait parvenir à Louis XIV des renseignements sur un danger qui le menaçait, demanda comme accusé de réception que le jour où ce danger aurait été conjuré la lettrine (G percée d'une flèche) qui figure en tête de chaque numéro de la *Gazette* parût imprimée en rouge, ce qui arriva le 31 décembre 1683.

2. Cf. plus haut, 1671, p. 344, 1677, p. 420, et 1682, p. 537.

3. Pour les discours d'apparat comme les *Oraisons funèbres*, les droits de l'auteur pour l'impression et le texte de son œuvre paraissent quelque peu restreints. Nous ignorons le nombre des corrections que Bourdaloue a pu être amené à faire, plus ou moins spontanément. Voici un autre

1684 funèbre de Henri de Bourbon, écrite de Paris à la fin de janvier 1684, nous apprend « qu'il est à la campagne et l'on ne sait pas au juste en quel endroit. » Le correspondant de Condé croit que c'est à l'abbaye du Lys, près Melun. J'ai vainement cherché ce qui pouvait avoir amené Bourdaloue au fameux monastère des religieuses cisterciennes : une vêtue ou profession à y prêcher peut-être ou une retraite à donner aux religieuses. C'était une des sœurs de Colbert ¹ qui, nommée abbesse depuis deux ans, gouvernait cette maison. Aurait-elle désiré apprendre de la bouche de Bourdaloue tous les détails sur la mort du ministre ? Ni l'*Inventaire sommaire des Archives de Seine-et-Marne*, ni l'*Histoire de l'Abbaye du Lys* ² ne fournissent de données sur ce séjour, qu'il faut d'ailleurs donner seulement comme possible.

exemple relatif à l'oraison funèbre de Bossuet prononcée par La Rue, le 23 juillet 1701. On voit par le *Journal* de Ledieu que des retouches y ont été faites en dehors de celles de l'auteur :

« Ce mardi 5 août, écrit Ledieu..., M. l'abbé Bossuet m'a appelé pour relire avec moi l'oraison funèbre du père de La Rue, dont il a le manuscrit en main ; nous l'avons lue tout entière ce matin et soir ; il y a fait quelques corrections pour le style : il en paroît très content, hors de l'affaire du quietisme, où M. l'archevêque de Cambrai est fort ménagé*... »

Ainsi la famille qui payait les frais de l'impression se tenait autorisée à faire dans le style les retouches qui lui agréaient.

1. Claire-Cécile Colbert, xxx^e abbesse du monastère du Lys, avait été d'abord abbesse de Sainte-Geneviève de Paris. Après s'être démise de ses fonctions en 1698, elle se retira au couvent de la Miséricorde, rue du Cherche-Midi.

2. « Les dames de la noblesse de robe et d'épée, écrit l'historien de l'abbaye, venaient à l'envi prendre gîte au Lys, dans le bâtiment dit des hôtes, préparé à leur intention. Il étoit du suprême bon ton de passer partie de l'été et de l'automne en compagnie des chères sœurs, de prendre part à leurs exercices et de s'affilier à leur ordre (?) Il y avoit alors un grand mouvement dans l'antique abbaye, surtout pendant les séjours d'automne de la cour à Fontainebleau.

Colbert sollicita et obtint pour sa sœur Claire-Cécile la direction d'un monastère si renommé. Installée le 23 avril 1678, la nouvelle abbesse resta au Lys jusqu'au 20 mars 1698. » (*Notice sur Dammarie-les-Lys*, par Gabriel Leroy. Meaux, 1893, in-12, 44 pp. P. 23. Cf. *Gallia christiana*, t. XII, p. 247; *Mercure galant*, mai 1678, p. 242).

* La Rue devait bien ce dédommagement à Fénelon en réparation du panégyrique de saint Bernard où il l'avait satirisé devant Bossuet, aux Feuillants, le 20 août 1698. (V. Chérot, *Autour de Bossuet*, p. 30, et ci-dessous, au carême de 1697.)

A l'époque où la lettre du P. Alleaume nous montre Bourdaloue « peut-être » à l'abbaye du Lys, la saison n'était pas propice pour les réunions mondaines et le monastère devait être plus silencieux qu'en automne. Renonçons, jusqu'à nouvel ordre, à savoir le motif de ce problématique voyage près de la sœur de Colbert, ainsi que la durée du séjour hors de Paris. Bourdaloue était-il encore absent durant les pourparlers échangés au mois de mars suivant entre le P. de Jouvancy chargé de traduire la nouvelle oraison funèbre et Condé, ou son chargé d'affaires, le P. Alleaume ? Une lettre de celui-ci, en date du 7 mars nous apprend qu'il a mandé à Bourdaloue le dessein récemment conçu de mettre en latin le discours du 10 décembre et n'a point encore reçu de réponse ¹.

Un document recueilli par le P. Le Lasseur et emprunté sans doute à une gazette janséniste nous fait connaître, sans donner de dates, que Bourdaloue a prêché aux *Invalides*. La lettre est du 8 avril, six jours après Pâques ; s'il s'agit d'un sermon isolé, serait-ce celui du 2, fête de la Résurrection ? Ce jour-là peut-être Louvois aura voulu donner quelque éclat à son institution et invité Bourdaloue, son ancien précepteur, ainsi qu'une assistance triée sur le volet, pour une fête d'apparat. Notre nouvelliste anonyme interprète ce choix de l'auditoire avec une malignité trop évidente :

8 avril 1684. — Le P. Bourdaloue a prêché aux Invalides et la vanité jésuitique, de tous temps odieuse aux honnêtes gens et maintenant insupportable, n'a pas été oubliée. Car il y avoit des gardes à la porte avec des haliebardes, qui ne laissoient entrer que les carrosses.

1. *Bourdaloue inconnu*, p. 81.

2. (Bibl. nation., ms. fonds français, 23506). Donné par le P. Le Lasseur. Y prêcha-t-il le carême ? Le *Journal des Prédicateurs* * ne le dit pas. Ou bien fit-il le sermon du jour de Pâques (2 avril), ou ceux de la semaine sainte ? (R).

* Il faudrait répondre à Rochebilière que l'église des *Invalides*, desservie du reste par les Lazaristes (Cf. plus bas, 1692), n'est pas inscrite sur la *Lisle*, et que Bourdaloue y eût-il prêché le carême, on ne le saurait point par cette voie.

1884 C'est à l'année 1684, mais sans indication plus précise que Rochebilière a placé dans sa chronologie en projet un extrait du chansonnier Maurepas, reproduit avec ses annotations, qui, elles aussi, méritent d'être remarquées, celles surtout qui confirment ce que nous savions déjà et ce qu'assure la chanson, les *redites* de Bourdaloue.

Voici le texte de ces *Alleluia* sur plusieurs prédicateurs célèbres, chanson qui se donnait, comme tant d'autres du même temps, et moins décentes, sur l'air de l'*O filii et filiae*, de Pâques. Est-ce assez pour fixer le mois de la chanson ?

CHANSON SUR L'AIR : *O filii et filiae*.

Sur plusieurs prédicateurs célèbres.

Bourdaloue peut tout d'une voix
Répéter un sermon vingt fois
Et vingt fois on l'écouterait ¹

Alleluia.

.....

On prédit de l'abbé de Brou ²
Qu'il copiera tout Bourdaloue ³
Qu'original il deviendra

Alleluia.

.....

Les couplets ont été composés sans doute à l'occasion du carême de 1684, et l'abbé de Brou qui avait paru déjà sur la *Liste des prédicateurs* surtout pour des sermons isolés donnés aux *Nouvelles catholiques*, aura sans doute,

1. « Le P. Bourdaloue, jésuite le plus éloquent et le plus habile prédicateur qui ait jamais été et dont les discours allant au cœur et persuasifs l'ont fait préférer avec raison à tous ceux qui l'ont précédé. Ses sermons étoient des chefs d'œuvre et on les entendoit la 10^{me} fois avec autant de plaisir que la première. »

2. « Henry Feydeau de Brou, D^r en théologie de la Faculté de Paris et aumônier du Roi. »

3. « Il commençoit alors à prêcher et prêchoit avec grand succès. » (*Recueil de Maurepas*, t. v, p. 359).

durant cette station et au risque de faire « des marmousets¹ », essayé d'imiter les portraits de Bourdaloue².

Dimanche 14 mai. — Le « petit sermon (*inédit*) prononcé au pied de la Croix du Bois de Boulogne », trouvé dans le ms. F., et que j'ai récemment publié³, semble un spécimen de quasi improvisation. Sans doute on l'aura demandé à Bourdaloue, dont la voix très forte et très étendue ne devait point redouter une prédication en plein air. Ce serait à la première « station » d'un pèlerinage de congrégation ou de paroisse au Mont-Valérien⁴, que ce petit discours aurait été donné. Les rapprochements que j'ai indiqués entre le texte de cet inédit et les passages parallèles de l'édition officielle, me permettent de tenir pour l'authenticité sûre de ces quelques pages. Sauf la date qui nous est garantie par le manuscrit, on ne peut guère avancer que des

1. Se rappeler ce qu'on lit dans le *Menagiana* 1^{re} éd. 1693. « M^{me} de Termes disoit que ceux qui vouloient imiter Bourdaloue ne faisoient que des Marmousets. » (R.)

2. Parmi les orateurs de ce carême, outre Mascaron (sixième et dernier carême à la cour, Cf. note **h** du L. III, p. 619), qui remonte en chaire aussitôt après l'avent devant le roi, ce qui économisait un voyage à Agen, il faut noter Gaillard, à Notre-Dame, Fléchier, aux *Nouvelles catholiques*, pour un sermon au 4^{me} vendredi du carême, Faydit, à Saint-Landry et Anselme, au Carmel du faubourg Saint-Jacques.

3. *Sermons inédits*, pp. 331-339. Je me permets de renvoyer à l'introduction mise en tête du sermon, pour me borner ici à quelques détails sur le pèlerinage du Mont-Valérien. Cf. *De munere pastorali* Bossuet, p. 246. A part les renseignements sur cette dévotion à la croix, gracieusement communiqués par M. l'abbé Urbain, et par le savant bibliothécaire de Saint-Sulpice, M. Levesque, je ne puis guère poser ici que des points d'interrogation sur ce curieux « sermon en plein air. »

4. Sur le calvaire du Mont-Valérien, l'institution des Prêtres du Calvaire, celle des ermites, etc. V. Picot, *Essai historique sur... le XVII^e siècle*, t. I, p. 260., t. II, p. 77. On y voit qu'après la mort d'Hubert Charpentier, 10 décembre 1650, le supérieur des Prêtres du Calvaire fut « son ami », Pierre Loysel, curé de Saint-Jean-en-Grève. (Cf. plus haut, p. 34, note 2). A l'occasion de démêlés regrettables, « l'autorité ecclésiastique intervint ». On unit ensemble les prêtres de Bétharam et ceux du Mont-Valérien, et les curés de Paris s'affilièrent à la congrégation, 1666. *C'est depuis ce temps qu'il est d'usage que les paroisses de la capitale aillent en pèlerinage au calvaire du Mont-Valérien, dans l'octave des fêtes de la sainte Croix.* »

* Cf. *Le Calvaire profané*, etc., 1670 (Barbier d'Aucour). V. Viollet le Duc, *Catalogue de la Bibliothèque poétique*. Paris, Hachette, 1843, p. 609.

1684 conjectures, sur l'occasion de ce sermon, prêché peu de temps après l'Invention de la Sainte-Croix, 3 mai.

L'accroissement de dévotion au calvaire du Mont-Valérien, datait de 1633, depuis Hubert Charpentier, prêtre de Coulommiers en Brie, au diocèse de Meaux, le même qui avait rétabli Bétharam et Garaison¹.

La dénomination commune de Montagne des trois Croix, ou de Calvaire, donné au Mont-Valérien, et l'expression de notre manuscrit, disant explicitement « croix du bois de Boulogne, » portent à juger qu'il s'agit ici de la croix Catelan². Ce serait au pied de ce calvaire du bois de Boulogne que l'allocution de Bourdaloue aurait été prononcée, devant un groupe de fidèles en pèlerinage, faisant là une première halte. Avant l'époque des abus qui obligèrent l'archevêque de Paris d'interdire,

1. *Histoire du Mont-Valérien dit le Mont de Calvaire près Paris*. Paris, 1658, in-12. « La dévotion à la Croix sur le mont Valérien était fort ancienne, même avant l'établissement de la congrégation qui y est à présent (celle de Hubert Charpentier) » (p. 108). « Les contrats de 1634 portent que ce lieu s'appelait autrefois la montagne des trois croix. » (p. 109) (Communication de M. l'abbé Urbain). L'article intitulé : *Le dernier ermite du Mont-Valérien*, Claude-Constant Rougane (*Revue des Questions historiques*, 1^{er} oct. 1900, p. 564, et suiv.), qui n'a pas à s'occuper de notre époque, cite seulement Mercier, *Tableau de Paris*, t. VII, p. 110 : « Le calvaire ou Mont-Valérien, petite montagne à deux lieues de Paris, habitée par des ermites qui sont en possession de ce lieu depuis quatre ou cinq siècles. C'est pendant la semaine sainte et aux fêtes de la croix un concours étonnant de peuple et de bourgeois de Paris, qui y viennent admirer les chapelles et le grand crucifix où Jésus-Christ est mis en croix entre le bon et le mauvais larron. On s'y rendait en foule de Paris, surtout les lundis et vendredis saints. »

Piganiol de la Force, après avoir décrit la maison des Prêtres du Calvaire et l'église, ajoute : « Trois grandes croix ornent le devant de la terrasse. On voit des deux côtés en descendant la montagne plusieurs chapelles dans lesquelles on a représenté par des figures de grandeur naturelle, les différentes circonstances de la Passion de Notre-Seigneur. Leurs attitudes font un bel effet & inspirent beaucoup de dévotion pour ces saints Mystères. Il y a deux de ces Chapelles sur chaque terrasse, l'une à droite & l'autre à gauche. Elles ont été construites aux dépens de quelques personnes de piété parmi lesquelles on compte S. A. S. Madame la Princesse de Condé Douairière... » T. II, pp. 265-266.

2. En mémoire de Arnould de Catelan, messager de la comtesse de Provence, assassiné en cet endroit Cf. Alphand, dans la *Grande Encyclopédie*, t. VII, p. 686, au mot *Bois de Boulogne*.— V. *Sermons inédits*, p. 313, note 1.

par ordonnance du 16 mars 1697, les stations du bois de Boulogne durant la nuit du jeudi au vendredi saint¹, il y avait sans doute, aux octaves des fêtes de la Croix, des arrêts en cet endroit, de la part des pèlerins du Mont-Valérien. Ne serait-ce pas le sens de la phrase archaïque par laquelle débute ce sermon inédit :

Voicy, ame chrestienne, le premier gist que nous rencontrons dans notre voiage².

Les quatorze stations du Chemin de la croix, dues aux libéralités de M^{mes} de Guise, de Liancourt, de la princesse douairière de Condé, mettraient peut-être sur la voie d'une découverte.

Bourdaloue aurait-il été invité par une de ces fondatrices³ ? Est-ce par la communauté des prêtres du Mont-Valérien ou du Calvaire, ou encore par Saint-Sulpice lié alors à cette fondation qu'il avait contribué à réformer ?

« Pierre Coudere, dit Lebeuf (il faut lire Couderc⁴), prêtre Toulousain et Vicaire de Saint-Sulpice de Paris fut celui qui travailla.... le plus à rétablir la régularité de cette maison.... Il le fit comme député de l'Archevêque en 1666. Quelques mois avant qu'il en fût élu supérieur, les Curés de la Ville et Fauxbourgs de Paris s'étoient unis a cette Congrégation; en conséquence de quoi plusieurs y vont encore officier dans *le temps des Fêtes de*

1. Lebeuf, éd. Cocheris, t. III, p. 89, *ibid.*

2. *Ibid.*, p. 332.

3. Nous verrons qu'en 1685 Bourdaloue devait prêcher l'avent aux protestants d'Alençon, sur l'invitation de la duchesse de Guise. V. plus bas, p. 598².

4. Jean-Pierre Couderc, fils d'un conseiller au parlement de Toulouse, fut un des premiers disciples de M. Olier. Devenu curé de Privas et supérieur du séminaire de Viviers, il fut un des missionnaires les plus remarquables, au temps de la révocation de l'édit de Nantes, et mourut dans le Vivarais, le 21 février 1686. (Picot, II, p. 200.)

Pierre Couderc, supérieur des Prêtres du Calvaire, de 1666 à 1672, eut pour successeur Gabriel de Queylus, revenu du Canada, qui refit à ses frais la plus grande partie des bâtiments. A celui-ci succédèrent Jacques Hardy puis M. de Lescure. *Vie de M. Olier*, Poussielgue, 1873, t. III, p. 277). (Communication de M. Eug. Levesque).

1684 *Sainte-Croix*. De même que ce fut en conséquence de la résidence que le Vicaire de Saint-Sulpice y fit, que fut formé l'attachement du clergé de cette paroisse pour la même maison. Ce nouveau Supérieur.... fut fait curé de Ruel (en 1669). *Louis de Marillac*¹, prêtre parisien, docteur de Sorbonne, en fut élu supérieur en 1680². Il fut depuis curé de Saint-Jacques de la Boucherie³. »

Lebeuf signale comme ayant été transportée au Mont-Valérien, — mais ce ne fut qu'après la mort de Bourdaloue, en 1706, — une relique léguée aux religieux de Saint-Germain des Prés, le 29 septembre 1684, par la Palatine. Ils en coupent une partie qu'ils donnent à Messire Hugues Jannon⁴, prêtre, ancien obédiencier de l'église collégiale de Saint-Just de Lyon. Celui-ci obtient une attestation de Claude Bretagne, prieur de l'abbaye et vicaire général de Paris⁵.

Puisse l'histoire de Paris religieux, écrite par quelque nouvelliste à la manière du P. Léonard de Sainte-Catherine, préciser les détails de la cérémonie du 14 mai 1684 ? C'est fort bien d'avoir la certitude morale que le sermon conservé dans le ms. F est l'œuvre de Bourdaloue. Il sera

1. Sur M. de Marillac. V. plus bas, après 1697, *Les Exhortations sans dates*.

2. Est-ce après Jacques Hardi et M. de Lescure indiqués comme successeurs de M. de Queylus que Louis de Marillac devint supérieur à son tour en 1680 ? Cela supposerait une succession bien rapide.

3. V. Lebeuf, t. III, p. 86.

4. Hugues Jannon était un parent de Bossuet; ce fut lui qui alla le 20 octobre 1670, prendre possession en son nom de l'évêché de Condom et fit son entrée solennelle le 9 novembre (A. Plieux, *Bossuet à Condom*, p. 16). Il est qualifié ancien procureur général de la cour des aides du Dauphiné, conseiller du roi et chanoine de Saint-Just de Lyon. — Cf. Floquet, *Etudes sur Bossuet*, t. III, pp. 499 et 500, note 1 et 2 (cette note 2 de Floquet est erronée et il a eu tort de contester l'affirmation de Ledieu sur le titre de procureur général, etc.). On voit, p. 501, ses relations avec Saint-Germain des Prés, d'autant moins étonnantes que Claude Bretagne, prieur de Saint-Lucien de Beauvais était lui aussi parent de Bossuet et peut-être du cousin de Bossuet, Jannon.

5. *De la Dévotion à la croix de Notre Seigneur Jesus-Christ*. Paris, Giffart, 1706, pp. 14 et 16 (Communication de M. l'abbé Ch. Urbain).

mieux encore d'obtenir du moins quelque détail sur cette cérémonie et ce *sermon du Bois de Boulogne*, dont nous n'avons en somme que la date.

Avant le **13 août** de cette année nous retrouvons Bourdaloue dans son ministère charitable de l'assistance des mourants. C'est près du lit d'André Le Fèvre d'Ormesson¹, dont la mort est annoncée ainsi dans le *Mercure galant* :

Messire André le Fèvre d'Ormesson, Maistre des Requestes & Intendant de justice à Lyon, mort le 13 de ce mois. Il avoit esté conseiller au Grand Conseil, & auparavant Avocat du Roy au Chastelet, & s'estoit acquis beaucoup d'estime dans tous ses Emplois par sa vertu & par sa probité qui est héréditaire dans sa Famille... (Suit l'éloge de toute la Maison des d'Ormesson et les différentes branches, avec l'indication de leurs armes *d'azur à trois Lys de Jardin d'argent*.)

Ce qui vaut mieux, mais n'est pas au *Mercure*, c'est l'émouvant récit de cette mort par le vieux maître des requêtes honoraires, racontant dans son *Journal* la mort édifiante de son fils. Ce n'est point proprement un inédit, car on rencontre ces belles pages dans l'introduction au *Journal* de d'Ormesson édité par Chéruei. Elles avaient semblé sans doute si touchantes à Gaignières que celui-ci les avait détachées sous ce titre : *Sentiments d'un père sur la mort de son fils*. C'est de ce manuscrit du fonds Gaignières que j'extrais les passages qui appartiennent au ministère de Bourdaloue².

Mon fils ne croioit pas que ce sacrifice (de tous les biens du monde) fust grand, au contraire il se faisoit une obligation de remercier Dieu de ce qu'il vouloit le priuer de tous ses biens par sa mort comme d'une tres grand grace, Et ce fut dans ce sentiment qu'il dit en ma presence au P. Bourdaloüe qui luy parloit de toutes les graces qu'il auoit receües de Dieu, ces paroles que je n'oublieray jamais. Vous ne dites pas, mon Père, la plus grande, qui est celle de ma mort, car

1. Fils de l'ancien juge de Fouquet.

2. V. Ed. Chéruei, t. p. LVIII, note. Bibl. nat. Fr. 25.404 (ancien 1.387 et non 2.819 comme on lit dans Chéruei, du fonds Gaignières), f. 11, verso et suiv.

1684 n'est ce pas une tres grande grace que Dieu me fait de me retirer du monde à mon âge, et dans le commencement d'un employ agréable, parce que j'estois capable de me remplir le cœur de l'esprit du monde, de vanité d'ambition, d'intérêt et de mille desirs qui pouuoient me corrompre et m'engager au péché, Je regarde cette grace, mon Père, comme la plus grande que Dieu m'ait faite. . . . Dans cette mesme conversation il fit connoistre la grandeur de sa Foy, lorsque le Père Bourdaloüe l'excitant à faire des actes de foy, il se leua sur son lit avec une force surprenante qui marquoit le mouvement de son cœur, et luy dit : Oui ; mon Père, je crois en Dieu, je crois en sa parole, et parce que je crois en sa parole, et qu'il n'y peut manquer, car elle est éternelle et ne changera jamais, je ne doute point de mon salut, Il est mon Pere, et je suis son fils, j'ay donc part à son royaume, oui, j'ay ma part dans le ciel, Je suis coheritier avec Jesus-Christ, je partageray donc avec luy tous ses biens, Je le crois et je n'en puis douter, et puis se retournant vers le Pere Bourdaloüe, il luy dit, mais, mon Pere, ma confiance n'est-elle point trop grande, car ie sçay que ie n'en dois auoir qu'en la misericorde de Dieu parce que ie suis pecheur, mais je ne puis aussy douter de la verité de son Evangile, ni des promesses qu'il m'a faites.... Non seulement durant sa maladie il ne tesmoigna point la moindre foiblesse en parlant de sa mort, mais il fortifia ceux qui paroïssoient en estre affligez. J'en puis parler certainement puisque dans cette mesme conuersation qu'il eut avec le Pere Bourdaloüe, a laquelle j'estois présent debout au pied de son lit le regardant et ecoutant avec attention tout ce qu'il disoit, ayant remarqué que les larmes me tombaient des yeux, aussy tost que le Pere Bourdaloüe l'eut quité, voyant que ie le suiuis il me fit rappeler, et lorsque je fus aupres de luy, il me dit : quoy, mon pere, vous vous afoiblissez ; où est vostre force ? Il faut auoir plus de courage, et prenant un air gay, etc.

J'ignore si Bourdaloue revint plusieurs fois à ce lit d'agonie ¹, les faits rapportés ici paraissant appartenir à une même entrevue ; mais à coup sûr, il n'en avait pas besoin sinon pour s'édifier lui-même ; car les exhortations étaient superflues pour préparer à la mort un chrétien de ce caractère.

1. V. note b, L. IV, à propos du 4 nov. 1686. Quelques fragments de lettres inédites de l'abbé d'Ormesson, Doyen du Chapitre de Beauvais, sur cette mort d'André son frère et d'un des fils d'André, vers le 8 septembre 1684.

Second Âvent (septième station à la Cour).

1684

Liste des Prédicateurs, Âvent 1684, p. 4. En la Ville au Chasteau du Louvre, devant Sa Majesté. Le Reuerend Pere Bourdaloüe, Jesuite.

La Rue donnait cet âvent à la Maison professe, Treuvé à Saint-Jacques du Haut-Pas; Faydit à Saint-Louis en l'Isle; enfin aux Nouvelles-Catholiques, on entendait tour à tour l'abbé de Bretteville, Anselme, du Jarry, et la station devait être couronnée, au 6 janvier de l'année suivante, par le curé de Saint-Barthélemy, Pierre Cureau de la Chambre, dont le plus beau titre de gloire n'est pas d'avoir été nommé, comme son père le médecin, à l'Académie française, où il entra en 1670, sans avoir rien écrit ¹, mais d'être mort en 1693, dans l'exercice de la charité, en visitant les malades de sa paroisse.

Mercredi 1^{er} novembre. — Ouverture de l'âvent à Fontainebleau.

De Fontainebleau ², le 3 novembre 1684.

.... Le 1^{er} de ce mois feste de tous les Saints le Roy communia par les mains du Cardinal de Bouillon Grand Aumônier....

1. Son recueil de *Sermons et discours*, in-4°, ne parut qu'en 1686. On n'a réimprimé de lui dans les *Orateurs sacrés* de Migne que l'oraison funèbre prononcée au Louvre, devant les Académiciens, le 24 janvier 1684, celle de la reine Marie-Thérèse. Migne, *Orateurs sacrés*, t. xvii, col. 229-251. — On y rencontre sur la mort inopinée de la reine et sur l'évêque qui l'assista et qu'il nomme son pasteur (serait-ce Harlay?) un bizarre développement, ainsi qu'une explication trop ingénieuse, pour essayer de tourner en vue providentielle le fait que la reine ne put être administrée. V. p. 347 : « Oserais-je prendre la liberté d'avancer ici par forme de pieuse conjecture qu'il semble que Dieu ait permis qu'on n'eût pas le temps d'administrer à cette princesse la sainte onction des mourants ; comme s'il avoit voulu nous montrer par là visiblement en quelque sorte l'innocence et la pureté de ses mœurs ; la bonne odeur et l'onction miraculeuse de sa vie véritablement chrétienne, suppléant en quelque sorte au défaut de celle-ci. » Bossuet, dans son *Oraison funèbre*, y a fait allusion plus discrètement : « Sa mort si précipitée et si effroyable pour nous, n'avait rien de dangereux pour elle. » Ed. Lebarq, t. vi, p. 162. Cf. aussi, p. 187 : « Cette princesse est venue à sa dernière heure sans qu'elle eût besoin d'apporter à ce terrible passage une autre préparation que celle de sa sainte vie. »

2. *Gazette de France* du 4 novembre 1684, n° 59, p. 708. Dangeau, que nous rencontrons désormais pour les sermons prêchés à la cour, ne dit rien de

1684 L'après dînée Sa Majesté accompagnée de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine et de Madame, entendirent la prédication du Pere Bourdaloue Jésuite, les Vespres et l'Office des morts chantées par la Musique.

Le P. Luras place à cette année le sermon de la Tous-saint *Sur la récompense des saints*, qui ouvre le premier *Avent* des éditions. Il s'appuie pour cela sur les mêmes paroles qui faisaient attribuer le sermon par Rochebilière à l'année 1670. C'est assez pour démontrer que les allusions sont vagues. Passons et n'affirmons que ce qui est certain.

3 décembre, 1^{er} dimanche de l'avent, à Versailles. — De Versailles, le 8 décembre 1684.

Le 3, premier Dimanche de l'Avent, le Roy entendit la Prédication du P. Bourdaloue Jésuite, dans la Chapelle du Château, où estoit aussi Madame la Dauphine. (*Gazette de France*, 9 décembre 1684, p. 780.)

Dimanche 3. — Le roi et Monseigneur allèrent au sermon du P. Bourdaloue, qui devoit precher ici tout l'Avent (Dangeau, t. 1, p. 76.)

Vendredi 8 décembre. — De Versailles, le 15 décembre 1684.

Le 8 de ce mois Feste de la Conception, le Roy entendit dans la Chapelle du Château la prédication du Père Bourdaloue Jesuite, et ensuite Vespres chantées par la Musique. Monseigneur le Dauphin, Madame la Dauphine, Monsieur et Madame y assisterent. (*Gazette de France* du 16 décembre 1684, p. 792)

Vendredi 8. — Le roi et Monseigneur ne sortirent point; ils allèrent au sermon du Pere Bourdaloue, à vêpres, et au salut, le soir il y eut appartement. (Dangeau, p. 78.)

10 décembre, second dimanche de l'avent. — De Versailles, le 11 décembre 1684.

Le 10, second Dimanche de l'Avent, Sa Majesté accompagnée de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, de Monsieur et de Madame, entendirent aussi dans la même Chapelle (du château

celui-ci. Il écrit seulement que le roi et le dauphin (qui s'étaient confessés la veille au P. La Chaise) « firent leur bon jour », c'est-à-dire communierent, et il ne parle ensuite que de la distribution des bénéfices, parmi lesquels deux sont accordés à Fléchier. V. ci-dessus, p. 122, note g.

de Versailles) la prédication du Père Bourdaloue. (*Gazette de France* 1684 du 10 décembre 1684, p. 792.)

Dimanche 10. — Le roi ne sortit point ; il entendit après le dîner le sermon du P. Bourdaloue, et dit en sortant qu'il n'en avait jamais entendu un si beau ; tous ceux qui étoient au sermon furent de cet avis-là. (Dangeau, p. 79.)

17 décembre, troisième dimanche. — De Versailles, le 22 décembre 1684.

Le 17 de ce mois, troisième Dimanche de l'Avent, le Roy accompagné de Monseigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, de Monsieur et de Madame, entendit dans la Chapelle du Château, la prédication du Pere Bourdaloue, Jésuite. (*Gazette de France* du 23 décembre 1684, p. 804.)

Dimanche 17. — Le roi et Monseigneur ne sortirent point de tout le jour ; ils allèrent au sermon du Pere Bourdaloue qui fut parfaitement beau, le soir il y eut comédie. (Dangeau, p. 80-81.)

On n'appliquait donc pas à l'*avent* ce que le roi avait réglé, dit-on¹, qu'il n'y aurait plus de comédie à Versailles le dimanche durant le carême, ni d'opéras à Paris².

24 décembre, quatrième dimanche de l'avent, mais veille de Noël, il n'est point parlé du sermon.

Samedi 23. — Le roi ni monseigneur ne sortirent point de tout le jour ; le roi se confessa pour faire demain son bon jour ; il n'y eut ni comédie ni appartement. Les spectacles recommenceront mardi.

Dimanche 24. — Le roi fit son bon jour et passa presque toute la journée à la Chapelle³.

Lundi 25 décembre, Noël. — De Versailles, le 29 décembre 1684. —

Le 25, jour de Noël, Sa Majesté assista à la grande Messe....

L'après disnée, le Roy accompagné de Monseigneur le Dauphin, et de Madame la Dauphine, entendit la predication du Père Bourdaloue Jésuite et Vespres chantées par la musique... (*Gazette*, 30 déc., p. 816.)

25 décembre 1684. — Le P. Bourdaloue prêcha à la cour d'une manière bien forte et comme dit M. Floriot³ en sortant d'un de ses

1. F. Bélin, *La Société française*, etc., p. 8. « En 1684, le roi, ... vient de régler (16 février) qu'il n'y aura plus de comédie à Versailles, le dimanche, etc. Cf., plus bas, au 16 déc. 1691.

2. Bourdaloue ne prêcha-t-il pas ce dimanche ? Etoit-ce l'usage lorsque le roi communiait ? La *Gazette de France* ne mentionne pas non plus Bourdaloue. (R.)

3. Ami de Port-Royal, préfet des études aux Granges, auteur de plusieurs ouvrages. Voy. la Table de la 3^e éd. de *Port-Royal*, par Sainte-

1684 sermons, ce *n'est pas un jésuite, c'est un vrai chrétien*. Le bon-homme dit cela tout naturellement ¹.

Lundi 25. — Le roi et Monseigneur passerent presque toute la journée à la Chapelle. Le P. Bourdaloue prêcha, et, dans son compliment d'adieu au roi, il attaque un vice qu'il conseilla fort à S. M. d'exterminer dans sa cour. Ce compliment là fut remarquable aussi bien que son sermon. (Dangeau, t. I, p. 76-83.)

L'identification du sermon *sur la Nativité de Jésus-Christ* du premier volume des *Mystères* peut fort bien être admise. Si l'on ne veut pas supposer que les mots d'« hérésie abattue », sont une insertion qui témoignent que le même sermon a été repris après 1686, on peut fort bien les accorder avec bon nombre des mesures prises durant ces dernières années pour battre en brèche l'édit de Nantes, avant de le révoquer. Depuis la « Déclaration du Roy » de février 1669, et surtout depuis 1679, il ne s'était point passé d'année que quelque déclaration ou locale ou générale ne concernât « ceux de la Religion prétendue Réformée ² », mais en

Beuve (t. VII, p. 134). En 1664 (novembre) il y avait un ordre du roi (j'ai vu l'autographe) de le mettre à la Bastille. Il y échappa, je crois (Voy. Besoigne, *Histoire de Port-Royal*). — Selon une étude sur La Bruyère, par M. Allaire, dans le *Correspondant* du 25 novembre 1874, p. 780 et suivantes, le sermon prêché le jour de Noël 1684 serait celui qui se trouve dans le t. I, p. 235 de l'édition originale des *Mystères*. Cela concorde bien avec ce que dit Dangeau ; une chose me gêne cependant c'est le mot « l'hérésie abattue » ; ce mot, s'il n'a pas été intercalé, ne peut avoir été dit qu'une année plus tard (fin de 1685). (R.) Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. IV, p. 89, note 1.

1. *Nouvelles ecclésiastiques*, ms. in-4 de la Bibliothèque nationale, fonds français, n° 23506 ? *. (R.)

2. V. par exemple cette simple mention de la *Gazette*, peu de mois après l'Assemblée du clergé de 1681-1682 dans laquelle avaient été prises des mesures contre les protestants et décrétés des moyens de réunion adoptés en dehors et en défiance de l'action du Pape ** :

Gazette, 26 septembre 1682, p. 617, n° 91. Le 20 le sieur de Menars, Intendant de la Généralité de Paris, alla à Charenton avec le sieur Chéron official, pour signifier au Consistoire de ceux de la Religion prétendue réformée l'*Avertissement pastoral* que

* Pour un certain nombre des références de Rochebilière que j'ai accompagnées d'un point d'interrogation, la vérification n'a pu être faite faute de précision ou d'exactitude dans l'indication de la source ou par suite d'erreurs de transcription dans des chiffres.

** Cf. Ch. Guérin. *Le Pape Innocent XI et la Révocation de l'édit de Nantes*. *Revue des Quest. histor.*, oct. 1878, p. 386 ; sur l'*Avertissement pastoral* de Harlay Cf. Legendre. *Mémoires*, p. 63.

1684, le *Mercur*e qui ne signale cependant que les principales, en cite deux dans son numéro de décembre, réglant « l'article VII », celui qui concédait l'exercice du culte « à tous Seigneurs... (réformés).. ayans... haute justice ou plein fief de Haubert (comme en Normandie) ¹. »

La seconde déclaration relative à l'article 24 des articles particuliers, reprend la question des synodes touchée en 1663, puis par arrêt du 10 octobre 1679 portant leur suppression. Les deux déclarations sont données par le *Mercur*e comme ayant été enregistrées le 21 novembre 1684.

Ce serait peut-être assez pour expliquer l'expression dont s'embarrassait trop Rochebilière ². En tous cas, le témoignage de Dangeau sur le vice que Bourdaloue

nostre Archevesque avoit dressé suivant le résultat de la dernière assemblée du Clergé. Tout se passa avec un grand respect pour les ordres du Roy, & avec beaucoup de douceur & de charité de part & d'autre : ce qui doit faire espérer que Dieu benissant cet ouvrage, il aura un heureux succez pour le bien de la Religion (p. 336).

1. Soulier, *l. c.* pp. 34-52. Cf. p. 522, p. 531, déclaration donnée contre le sieur de la Mezangère, lui interdisant exercice du culte en cette terre tant qu'il sera domicilié à Rouen, 13 juillet 1682.

2. Les scrupules de Rochebilière sur les mots l'« hérésie abattue » dans le sermon que Dangeau nous aide à dater du 25 décembre 1684 auraient disparu à coup sûr, s'il avait fait attention aux nouvelles courantes relatives à la religion protestante. Outre les édits de 1684, qu'on lise, au *Mercur*e de janvier 1685 les pièces de toute sorte, sonnets ou autres « rimes » qu'on envoyait de partout avec ces titres : *sur l'Hérésie aux abois, sur les étits contre les prétendus réformés, etc.* et les nouvelles de conversions isolées ou en masse. Cf. note I, du livre III.

Ainsi un certain M. de Grivagere, de Falaise, envoie un sonnet à l'occasion des nouveaux édits, où on lit ces vers :

Détruire l'Hérésie insolente et rebelle
C'est l'unique triomphe où prétend ce grand Roy.
Quel autre peut donner une gloire plus belle ?

Le *Mercur*e de février rappelle les arrêts du 8 et 17 janvier relatifs à la Taille, et il donne, p. 14, cette nouvelle concernant la cour : « M. de Sourche grand Prevost ayant receu ordre de Sa Majesté, de ne souffrir aucun Calvinistes ni autres Heretiques parmi les marchands Privilegiés qui sont sous sa charge, a fait aussi publier une Ordonnance du 9 dernier Mois... » — On lit, p. 319, un nouveau sonnet *sur les soins que le Roy prend de détruire l'Hérésie*.

Ses Ennemis destruits estoient tous aux abois
Il leur donne la Paix, & n'a plus d'entreprise
Que contre des Sujets qui dechirent l'Eglise...

1684 demande à Sa Majesté d'exterminer date suffisamment le compliment final du sermon des *Mystères*, pour qu'on puisse placer, par une conjecture probable, à cette année, tout au moins cette allusion « aux monstres qu'il s'agit de bannir de la cour. » Les documents contemporains ne manquent pas pour établir que le honteux désordre stigmatisé par l'orateur était bien du temps. Monsieur, qui était à Saint-Eustache ce jour-là, aurait pu, d'après les bruits qui couraient sur son compte, prendre sa part des applications.

Un point cependant fait difficulté dans les documents cités par le P. Luras, d'après les *Mémoires* de Sourches, sur les expulsions faites par le roi des divers seigneurs reconnus coupables de ces honteuses pratiques. Elles sont signalées par le grand prévôt comme appartenant à l'année 1682, et le texte de Bourdaloue ne paraît pas indiquer que des réformes aient été commencées déjà dans le sens indiqué par lui ¹. Toutefois la difficulté d'assigner une autre date à ce sermon de Noël, force à passer par dessus cette objection ².

Parmi les auditeurs non indiqués par les gazettes de ce sermon du 25 décembre 1684, le *Journal de La Bruyère dans la maison des Condé*, de M. E. Allaire, nous permet d'enregistrer le duc de Bourbon, qui, nous est-il dit « se rapprochait de plus en plus du roi et de mademoiselle de

Mais bien loin de les perdre il fait comme un bon pere
 Qui ne leve le fouët sur des Enfans ingrats
 Que pour les obliger d'obéir à leur Mere.

On peut dire de l'auteur du sonnet, comme du roi qu'il glorifie que, si ses intentions étaient droites, le résultat n'en vaut pas mieux.

1. V. Luras, t. II, p. 598. T. I, p. 437. Sur l'allusion de Dangeau. V. Feugère, p. 48. Cf. Pauthe, p. 70, mais ce sermon n'est pas « prêché à Fontainebleau ».

2. Ne faut-il pas rattacher au « compliment remarquable » et à l'avis que Bourdaloue y avait enveloppé ce détail relaté, le mercredi 28, par Dangeau: « On sut que le roi avoit parlé à Monsieur sur les mœurs de beaucoup de ses domestiques, et qu'il l'avoit prié de faire cesser le commerce de M. le chevalier de Lorraine avec madame de Grancey, ce que Monsieur lui promit ». (Dangeau, t. I, p. 85.)

Nantes » et entendit à Versailles ce compliment remarqué par Dangeau. Trop ambitieusement M. Allaire l'appelle « le programme politique d'un nouveau gouvernement ¹. »

A noter à la fin de cette année 1684 la lettre datée du 9 décembre que le P. Général, Charles de Noyelle, envoyait à Bourdaloue pour le remercier de l'envoi de son éloge funèbre du père du grand Condé (Henri II de Bourbon), prononcé l'année précédente, presque à même date ².

Remarquons surtout un témoignage, sur lequel je reviendrai, en 1698, à propos de la troisième édition du livre, celui de Germain Brice ³, nommant, parmi les pères de la Maison professe « qui font à présent le plus de bruit », Bourdaloue, « dont les Sermons sont fort courus et écoutez avec beaucoup de fruit et d'applaudissement. Son vray caractere est la Morale qu'il débite avec une éloquence si délicate, si vive et si pénétrante, qu'il enlève tous ses Auditeurs. » Le P. Giroust est signalé aussi ⁴.

V. Le Carême de Saint-Roch. — Les préparatifs de la Révocation de l'édit de Nantes.

Liste des Prédicateurs (p. 4). A Saint-Roch. Le Reuerend Pere Bourdaloue, Iesuite.

A Saint-Côme, est signalé Treuvé qui est qualifié de « sous-vicaire de S. André des Arcs. » On annonce ses prédications des dimanches et fêtes, et la preuve que ce

1. Celui de M^{me} de Maintenon « que le roi épousa vers cette époque », continue l'historien, auquel il faut laisser la responsabilité de ses affirmations. V. *Correspondant*, 25 nov. 1874, p. 786. Cf. plus bas, note f du livre IV.

2. V. *Bourdaloue inconnu*, p. 86, et pièce justificative XII, p. 154. — *Bourdaloue, sa correspondance*, 215.

3. *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*, par M. B^{***} [Brice]. *Bibl. nat.* L. k/7 6000. 2 tomes en un vol. T. I, p. 189. Cf. plus bas, 1698, où je cite les éditions diverses du livre qui, à partir de 1694, cesse d'être anonyme.

4. « Le Père Girou dans un genre tout différent de prêcher, ne fait pas moins de bruit & ne mérite pas moins de louanges. »

1685 protégé de M^{me} de Sévigné est fidèle à son genre des « bons petits sermons par forme d'homélie », c'est la teneur de cet avertissement de la Liste « & tous les Jeudis à quatre heures du soir il expliquera en forme d'homélie l'Evangile du jour ¹. »

A remarquer parmi les noms des capucins qui à Saint-Etienne du Mont « feront la Mission pendant tout le Caresme, durant lequel temps il y aura tous les jours quatre Actions », le P. Honoré de Cannes, que nous rencontrerons à l'occasion du carême de 1686 à Montpellier ².

Parmi les confrères de Bourdaloue, La Rue occupe la chaire de la Maison professe, et Gaillard prêche pour la seconde fois devant le roi.

C'est le 2 février que commençait selon l'usage, sa station. « L'après-dinée, dit sèchement Dangeau, il y eut sermon. Le père Gaillard prêcha. » Et il ajoute, n'ayant pu encore consigner ce détail dans son *Journal* qui ne commence qu'au 1^{er} avril 1684 : « C'est toujours le prédicateur qui doit prêcher le carême qui prêche le jour de la Chandeleur ³. » Le P. Alleaume, précepteur du duc de

1. Faydit donnait ce carême aux religieuses de la Visitation du faubourg Saint-Jacques ; M. Brisacier, supérieur, et M. Tiberge, directeur des *Missions étrangères*, étaient inscrits pour l'abbaye royale de Notre-Dame des Bois. Fénelon, outre le sermon du vendredi saint au Carmel du faubourg Saint-Jacques, est marqué pour « tous les Dimanches et Fêtes » dans sa maison des Nouvelles-Catholiques, où M. l'abbé Bertier (David-Nicolas) un de ses amis et anciens collaborateurs de Saintonge, premier évêque de Blois en 1697, était inscrit pour tous les vendredis. Au Carmel de la rue du Bouloy, on devait entendre du Jarry.

2. Après avoir parlé des capucins établis à Montélimart, le *Mercure* du mois de mars parle au long de la mission clôturée le 17 mars, mardi saint dans l'Eglise de Saint-Sulpice « Mission que vient d'achever le Pere Honoré de Cannes, avec le Pere Claude de Paris & vingt autres capucins. Elle a eu tout le succez qu'on en pouvoit souhaiter, tant par le nombre des Restitutions considérables qu'on y a faites, que par des conversions surprenantes, de grandes reconciliations & plusieurs pratiques de Penitence, qui ont fait connoistre la parfaite resolution où l'on estoit de renoncer aux plaisirs du Monde... Cette Mission estant achevée les mesmes Capucins en recommencèrent une dès le lendemain dans l'Eglise de Saint-Etienne du Mont. » (P. 301). Sur le P. Honoré de Cannes, v. plus bas, en 1696.

3. Dangeau, *Journal*, t. 1, p. 116.

Bourbon et qui en cette qualité s'extasie devant tous les « mots » de son élève, en cite un qui se rapporte à ce sermon. M. Allaire l'avait signalé déjà, mais avec peu d'exactitude ¹. 1685

Le P. Chérot qui le qualifie d'inédit, n'a pas tout à fait tort : il le cite rectifié d'après la source autographe, et le témoignage en valait la peine. S'il ne dirime pas la controverse sur les succès relatifs de Gaillard ², il apporte sur la vogue reconnue de Bourdaloue à la ville comme à la cour, un fait nouveau qui était bien à rapprocher de la lettre de M^{lle} de Lamoignon sur la presse étouffante aux sermons de Saint-Paul dès le début du carême de 1683.

... Je lui ai demandé tantôt (à Mgr le Duc), écrit Alleaume, de Versailles le 6 février, comment il avoit trouvé vendredi le sermon du P. Gaillard. Il m'a répondu que M. de Chapuiseau, l'exempt aimait beaucoup mieux qu'il prêchât que le P. Bourdalouë, et comme il m'a vu surpris de cette proposition, il m'a dit qu'il avoit beaucoup moins d'embarras et de peine à placer les gens ³.

Retenons ce témoignage de l'exempt, c'est-à-dire de l'huissier chargé de la police et du service d'ordre de la chapelle royale, malicieusement raconté par le prince frappé de la différence des auditoires entre l'avent de 1684 et l'ouverture du carême suivant. A l'encontre de l'anecdote des « bougies » narrée par Saint-Simon, il prouve que la présence du roi ne faisait pas seule l'assistance, mais que la valeur du prédicateur contribuait aussi à en régler le nombre.

Nous verrons dans une sorte de récapitulation finale donnée par le *Mercure* à propos de la semaine sainte, quelques autres noms de prédicateurs auxquels Visé accorde la faveur d'une mention. Bourdaloue sera, comme

1. *Correspondant*, 25 nov. 1874, p. 805.

2. Cf. Legendre, *Mémoires*, p. 21; cependant v. plus bas, carême de 1689.

3. Chérot, *Lettre inédite de Bourdaloue au cardinal de Bouillon*, p. 34, note 3 de la page 33. Papiers de Condé, série P., t. 10, fol. 298.

1685 il convient, de ces privilégiés, son nom étant une réclame pour le *Mercure*.

M^{me} de Sévigné, encore aux Rochers, où elle résidait déjà durant le dernier avent, ne peut « aller en Bourdaloue », pour nous rapporter quelque relation précieuse ou nous dire « si la presse était à en mourir. » M^{me} de Grignan ne tient point la place de sa mère, car elle préfère « le tourbillon de Versailles. »

Je vous admire dans ce tourbillon, lui écrit la marquise, le 11 avril; vous me faites pâmer de rire; je vous vois avec le morceau au bec, allant au sermon, et puis toute touchée du sermon allant à la comédie.

« Cela est peint » et nous donne à merveille la composition d'une bonne partie des auditoires du temps. Dames de la cour ou du grand monde, alternant les réceptions ou dîners, l'assistance à quelque prédication en vogue ou à la pièce nouvelle¹. Mais il nous faut contenter de soupçonner que M^{me} de Grignan entendit Gaillard.

Il est moins probable qu'elle ait été écouter Bourdaloue, car si elle avait quitté Versailles pour Saint-Roch, ce n'eût pas été sans en écrire aux Rochers, et, par cette voie indirecte, nous aurions quelque écho dans une des réponses de la marquise. Nous ne rencontrerons celle-ci, sur Bourdaloue, qu'à propos du séjour à Basville, comme nous le promet la même lettre du 11 avril².

11 mars, premier dimanche de carême. — Sermon devant Monsieur et Madame.

De Paris, ce 17 mars 1685.

Le 11, Monsieur et Madame entendirent à S. Roch la prédication du Père Bourdaloue Jésuite (*Gazette de France* du 17 mars 1685, n° 13, p. 144).

20 avril, vendredi saint. — Passion devant Monsieur et Madame.

1. V. plus haut, pp. 468 et 581¹.

2. « Je le prie (Coulanges) de dire à M. de Lamoignon que j'accepte bien volontiers le rendez-vous de Bâville pour le mois de septembre avec vous. » (Sévigné, t. VII, p. 375 et 377.)

De Paris, le 21 avril 1685.

1685

Hier, Monsieur et Madame entendirent ici le sermon de la Passion du Pere Bourdaloue Jésuite, a l'Eglise de S Roch : et ensuite l'office en l'Eglise des Feuillans. (*Gazette de France* du 21 avril 1685, p. 104 ¹).

Avant de raconter, au 21 avril, samedi saint, que le roi a fait ses pâques, le marquis de Sourches, dans ses *Mémoires*, relate la nouvelle « ... de la communion de M. le Prince (Condé) qui surprit beaucoup de monde. »

On assuroit que ce prince n'avoit pas fait ses pâques depuis dix-sept ans et que de son propre mouvement il avoit envoyé quérir un jésuite nommé le père de Champs ².

Cette nouvelle de la conversion de Condé se rapporte à l'histoire de Bourdaloue et au texte même d'une de ses œuvres imprimées, qui a le mérite d'être parfaitement authentique, ayant été revisée par lui. Il s'agit de l'éloge funèbre prononcé le 10 décembre 1683. On lit dans *Bourdaloue inconnu* l'histoire de cette oraison funèbre, et

1. Le jour de Pâques, 22 avril, Leurs Altesses Royales entendirent le sermon à Saint-Eustache, où prêchait le P. d'Orléans. Celui-ci qui devait être appelé à Rouen pour l'avent de 1685, est nommé parmi les prédicateurs distingués par le *Mercur*.

2. Sourches, t. 1, p. 209. Sourches ajoute en note que ce père avait refusé d'être le confesseur du roi après la mort du P. Annat. Il joint aussi cette anecdote : « Le roi étant toujours fortement amoureux de Mme de Montespan et revenant à Versailles après la prise de Gand et d'Ypres, quelques jours avant Pâques en l'année 1678, le P. de la Chaise, son confesseur demeura à Lille en Flandre étant ou feignant d'être malade ; le P. de Champs ne voulut pas confesser le roi qui n'était pas déterminé à rompre. » — Le P. de Champs, qui ne ménagea point les jansénistes, n'est pas davantage épargné par eux. V. par exemple dans la *Correspondance de Quesnel*, t. 1, p. 117, la lettre du 17 décembre contre le livre où le P. de Champs, alors provincial a eu l'audace d'écrire que « les conciles, et même les généraux, ne possèdent jamais (l'autorité souveraine), que le Saint Siège n'ait confirmé leurs arrêts. » « Cela est bien hardi et bien effronté, dit Quesnel, d'avoir mis cela dans un livre, pour l'impression duquel il faut demander au roi même permission, et dans ce même temps qu'on est si animé contre Rome. » V. surtout la lettre du 17 juillet 1693. « Le P. Bourdaloue disait dernièrement qu'il n'y avait plus que l'animal dans le P. Deschamps. Il ne laisse pas de se remuer beaucoup, cet animal. » *Ibid.* p. 275. Cf. plus bas, en 1691, la note h, du livre IV.

1685 l'auteur a relevé le passage dans lequel Bourdaloue exprimait ses espérances ¹.

Avant de retrouver, au mois d'août de cette même année une trace certaine de la présence de Bourdaloue à Paris, c'est le lieu d'émettre ici une conjecture, ou mieux de poser une question.

Ne serait-ce pas vers cette époque que Gilbert Burnet, le futur évêque de Salisbury, rencontra Bourdaloue? C'est après la mort du roi Charles II qu'il vint en France. Le roi d'Angleterre étant mort le 16 février 1685, il semble bien qu'il faille attribuer à une erreur de dates la note que Sainte-Beuve a citée comme étant de l'année 1683 :

Le théologien et futur évêque anglican Burnet, qui était venu en France peu de temps auparavant (1683), et qui avait vu les hommes

1. Chérot, *l. c.* p. 71. « C'est pour ce Fils et pour ce Héros, » etc., V. ed. *princeps*, t. VIII, p. 439. Le P. Chérot qui cite, d'après Dangeau, les dévotions faites à Saint-Sulpice, au 10 juin pour la Pentecôte, aurait pu apporter un témoignage plus ancien, celui de Sourches. Il a eu raison de souligner aussi dans l'oraison funèbre de Condé les mots par lesquels l'orateur rappelle la réalisation de ce pressentiment qu'il avait exprimé quatre ans auparavant (p. 72, et dans l'éd. des *Sermons*, t. VIII, p. 487.) — Sainte-Beuve qui insinuait tant de choses dans les notes, après avoir reconnu que, peu de temps après le discours de 1683, le vœu de Bourdaloue, qu'il cite, avait été exaucé et que Condé s'était sincèrement converti, se demande insidieusement si la parole de Voltaire donnant à entendre que « deux ans avant sa mort, l'esprit de Condé s'était totalement affaibli », ne serait pas fondée. Il oppose la façon affirmative dont Bossuet parle des derniers moments de Le Tellier à ce qu'il dit de Condé mourant. Il est vrai que Sainte-Beuve en appelle pour se rassurer au témoignage de Bourdaloue, qui, dit-il, « assista et prépara le héros dans les deux dernières années » et « l'entendit à l'heure de la mort... » Le critique avait raison de maintenir la lucidité d'esprit que Condé avait à l'heure de sa conversion, et même à ses derniers moments, mais ce n'est pas à Bourdaloue qu'il faut demander une réponse de *visu*. C'est une erreur de montrer Bourdaloue près du lit de mort du héros : Bourdaloue n'y fut point présent ; mais ce serait un scepticisme étrange de ne s'en point rapporter aux témoins de « la fin du grand Condé », Bergier, de Champs, Gourville enfin, dont la parole vaut amplement les doutes de Voltaire. V. Chérot, *Trois éducations princières*, p. 290. Sainte-Beuve, *Causeries*, t. IX, p. 278, n. 1 ; *Revue des Questions historiques* du 1^{er} janvier 1901. *La mort du grand Condé, d'après Hérault de Gourville*, par M. Albert Hyrvoux, p. 194 et 206. Il y faut joindre aussi le témoignage très contemporain d'une lettre de Quesnel au P. du Breuil, du 15 janvier 1687 sur la mort chrétienne de M. le Prince, *Correspondance...*, t. I, p. 74. « Il y avait déjà plus d'un an, écrit-il, qu'il avait fait une confession générale au P. Deschamps... p. 75. »

les plus distingués en doctrine et en piété (sans oublier M. de Trévillé qui venait de reparaitre dans le monde) n'avait pas manqué de chercher Bourdaloue : « Je fus mené par un évêque, dit-il, aux Jésuites de la rue Saint-Antoine ; j'y vis le Père Bourdaloue estimé le plus grand prédicateur de son temps et l'ornement de son ordre. C'était un homme d'un caractère doux et de si peu d'emportement contre les protestants, qu'il croyait que les gens de bien parmi eux pouvaient être sauvés ; je n'ai jamais rencontré ce degré de charité chrétienne chez aucun autre théologien catholique ¹.

Je dois reconnaître pourtant que le P. Chérot rappelant, dans une note de *Bourdaloue inconnu*, cette entrevue du ministre anglican avec notre prédicateur, assigne aussi l'année 1683 ².

La révocation imminente de l'édit de Nantes, préparée

1. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. ix, p. 296. Sainte-Beuve, dans *Port-Royal*, t. v, p. 88, dit de Trévillé : « Il se rengagea peu à peu dans le monde, vers 1683.... Burnet qui le vit alors dans un voyage qu'il fit à Paris. » A la p. 320, il répète la même date à propos de Saint-Amour, avec qui Burnet a aussi un entretien « dans son voyage en France en 1683 ». J'ignore si Burnet, dans sa relation de voyage, note exactement les dates. Mais s'il faut rapporter son passage en France à l'époque indiquée par ses biographes, ce ne doit être qu'après 1685. On lit dans Lingard, parlant de la mission de William Penn, près de Guillaume d'Orange (1687), traversée par l'influence de Burnet : « Ce conseiller était Burnet, l'historien, qui ayant profondément offensé le Roi et le duc, sous le règne de Charles II, avait demandé et obtenu la permission de voyager lors de l'avènement de Jacques. D'Italie, il était revenu en Hollande... » Trad. Pichot, 1831, t. xiv, p. 213. — On sait que M^{me} de Sévigné, esprit curieux, lisait, avec l'ouvrage de Sanders, le *Schisme en Angleterre*, la réfutation malhonnête qu'en essaya Burnet dans son *Histoire de la Réformation*. La traduction en 2 vol. in-4 de cet ouvrage, par Rosemond, parut à Londres, en 1683, pour le tome I, et 1685, pour le second. V. Sévigné, notice p. 164, lettres du 16 sept. 1676, t. v, p. 61, note 6 : 4 octobre 1684, VII, p. 297, note 10 ; 26 nov. 1684, *ibid.* p. 325.

2. Du passage, tel que je le vais citer d'après lui, peut-on déduire une date qui tranche le débat ? Du moins le problème est à résoudre. Mais le témoignage de Burnet étant indépendant de sa date, recueillons-le au passage. On lit dans l'édition de 1833, 6 vol. in-8, t. II, p. 398. *Bishop Burnet's History of his own time*. Oxford, 1833 : « Here I saw P. Bourdalou, esteemed one of the greatest preachers of the age, and one of the honours of his order. He was a man of a sweet temper, not at all violent against protestants : on the contrary, he believed good men among them might be saved, which was a pitch in charity that I had never observed in any of the learned of that communion. »

1685 par une série de mesures restrictives ¹, avait été l'objet d'une harangue au roi le 21 juillet. C'était le coadjuteur de Rouen, le même dont Bourdaloue était allé entendre au 24 juin 1678 le début oratoire ², qui portait la parole.

On dit que son discours avait été fait par Racine, et de fait on le peut lire dans les œuvres de celui-ci ³.

Le dernier éditeur a relevé une grave erreur de l'édition de 1807, répétée par M. Aimé Martin, prétendant que le principal objet de son discours était de remercier Louis XIV de l'édit du 22 octobre 1685, portant révocation de celui de Nantes: Aimé Martin avait fait des réflexions sur « cette action déplorable du plus grand poète de la France », aimant mieux croire à une erreur de Louis Racine. « Il eût été assez simple, avant de s'émouvoir ainsi, dit fort justement M. Paul Mesnard, d'abord de lire avec quelque attention le discours, où dominant les sentiments les plus honorables de tolérance, qui paraissent d'ailleurs avoir toujours été ceux de l'abbé Colbert... » N'oublions pas non plus que l'orateur du clergé en cette réception solennelle du samedi 21 juillet, où le roi donnait audience aux membres de l'assemblée de Saint-Germain, parlait au nom des « archevêques, évêques et autres députés de l'assemblée générale. » Il serait donc légitime de tenir compte de ce document, avec les précautions nécessaires en matière de harangues officielles, pour ne point dire que le clergé de France demandait la persécution. Racine qui prêtait sa plume à

1. Il en a été question plus haut, p. 582 et je cite quelques traits à l'année 1686, à propos des dragonnades, pour montrer quelle était la condition faite aux « missionnaires » non bottés, arrivant après les autres.

2. V. plus haut, p. 450 et 452².

3. Ed. Hachette, t. v, p. 356 et suiv. Il a été imprimé par les soins de Louis Racine (1747) en appendice à ses *Mémoires*. Cf., t. I, p. 452, de l'édition des Grands Ecrivains, ce que dit L. Racine de cette harangue « prononcée par une autre bouche que la sienne en 1685 » et qui « se trouve dans les *Mémoires du Clergé*. » L'édition originale, in-4 de 10 pages, parue chez Léonard en 1685, a été reproduite dans l'édition Hachette. Cf. t. I, p. XIX.

cette déclaration du clergé, y fait entendre, comme l'a remarqué d'Alembert « des conseils de charité évangélique.... une leçon importante et chrétienne » donnée au roi, « une leçon vraiment digne du ministre d'un Dieu de paix. » Il en faut citer le passage qui commente certains des éloges de Bourdaloue, félicitant le roi de la conclusion du traité de Nimègue, bien que le panégyriste oublie que, sous prétexte de la non-exécution de ce traité, le roi avait repris les armes dès novembre 1683. « Il semble, dit l'orateur du clergé, que vous n'ayez combattu et triomphé que pour Dieu, et le fruit que vous retirez de la paix nous fait assez connoître quel étoit le principal but de vos victoires.... Si c'eût été la seule ambition qui vous eût armé, jusqu'où n'auriez-vous point étendu votre empire? Vous vous êtes hâté de finir la guerre, lorsque vous en pouviez tirer de plus grands avantages. Ne sait-on pas que ce n'a été que par l'empressement que vous aviez de donner tous vos soins aux progrès de la religion? La conversion de tant d'âmes engagées dans l'erreur vous a paru la plus belle de toutes les conquêtes et le triomphe le plus digne d'un roi très chrétien.... »

Il est peut-être plus poétique que conforme à l'histoire de parler, comme le fait plus loin Colbert, « du chemin semé de fleurs ouvert par le roi aux hérétiques », mais on ne peut qu'applaudir aux déclarations qui déplorant les répressions violentes, prônent comme unique moyen de combattre l'hérésie, « la douceur et la sagesse du gouvernement ¹. »

1. Racine, t. v, p. 361 et 362. — Il faudrait relever dans le même discours des allusions à la déclaration du mois d'août 1679 (p. 361, v. plus haut, p. 504.) Peut-être avons-nous à noter, — bien que les grandes assemblées soient de tous les cinq ans seulement, les députés des petites assemblées étaient reçus chaque année — que les allusions se produisent bien longtemps après les événements. Pour louer le roi, on reprenait volontiers l'histoire même un peu ancienne ; c'est donc une raison d'être prudents dans la date à déduire de certains décrets ou faits rappelés dans les discours. Il ne faut pas se trop presser de conclure que, l'orateur les mentionnant, ils

1685 **9 août.** — Une lettre du P. du Rosel nous montre Bourdaloue auditeur de Bossuet, à l'oraison funèbre de la princesse palatine, au couvent des Carmélites du faubourg Saint-Jacques.

Il n'y a qu'une heure que le service de feu madame la Princesse Palatine est fini. LL. AA. SS. Mgr le Duc et Mgr le duc de Bourbon y étoient au dehors, et madame la Duchesse, madame la duchesse d'Hanovre et mademoiselle de Bourbon au dedans. La cérémonie s'est fort bien passée dans toutes ses parties. La parure de l'église et la représentation étoient fort propres : il y paroissoit beaucoup de grandeur et point d'affectation. L'oraison funèbre a été touchante, parsemée de beaux endroits, et prononcée avec beaucoup de zèle. Il n'a pas caché les défauts de la personne dont il faisoit l'éloge, mais il a fait voir aussi s^{es} bonnes qualités, et particulièrement sa piété. Je suis sûr qu'il a bien renouvelé la douleur de S. A. S. madame la Duchesse. Il s'y est trouvé un grand nombre de jésuites. Nos supérieurs, les PP. De Champs, Jourdan, Bourdaloue et plusieurs autres y étoient. Il n'a point fait d'autre division que celle de sa vie mondaine et chrétienne. Il a pris pour texte un passage d'un prophète par la bouche duquel Dieu dit : « Je l'ai attirée à moi des extrémités du monde, et je ne l'ai point abandonnée. » Tout s'est passé avec beaucoup d'ordre et je n'y ai rien vu de déréglé que la voix et le chant de M. de Tournay¹. S. A. S. Madame la Duchesse est demeurée à dîner avec les Carmélites. Mgr le Duc de Bourbon retourne ce soir à Versailles et nous le suivrons.

A Paris, jeudy 9 aoust, à 3 h. apres midy².

doivent être de date récente. Voici ces allusions précédées d'un éloge sur les mesures réitérées contre les blasphemateurs :

Ne pensons plus à ces jours de ténèbres, où la plupart de ceux qui étoient encore dans le sein de l'Eglise sembloient n'y être demeurés que pour l'outrager de plus près, où les blasphèmes et les railleries de ce qu'il y avoit de plus saint éclatoient avec audace : ces monstres d'infidélité ont disparu sous votre règne heureux ; et si les remontrances tant de fois réitérées sur ce sujet, ne nous donnoient connoissance de ce désordre, nous l'ignorierions à jamais.

Qu'est devenu cet autre monstre produit par l'esprit de vengeance toujours altéré du sang des hommes, mais plus encore de celui de la noblesse française ? Nous n'avons qu'à le laisser dans l'oubli éternel, où *depuis tant de temps*, vous l'avez enseveli....

1. Gilbert de Choiseul-Praslin. Cf. plus haut, p. 545¹.

2. *Lettre du P. du Rosel à Condé, Papiers de Condé*, t. 1, fol. 326. (Copie du P. Chérot). M. Allaire avait reproduit cette lettre avec son inexactitude ordinaire, dans le *Correspondant* du 25 janvier 1875, p. 371. Son commentaire est encore moins sûr que son texte, et ce n'est pas peu dire. Par exemple le P. Alleaume, mis pour le P. du Rosel et donné comme auteur de cette lettre ; plus loin, p. 377, Molinos, pris pour le

1685

La *Gazette*, dans son numéro du 11 août, annonce ce service solennel du bout de l'an, pour la « princesse Palatine », sans donner du reste aucun détail qui ne soit connu par la lettre du P. du Rosel ¹.

A la mi-septembre, nous constatons par la lettre de M^{me} de Sévigné à Bussy, en date du 5 octobre, que Bourdaloue est à Basville « dans la liberté de la campagne. »

A Paris, ce 5 octobre 1685.

..... Je revins de ma Bretagne le 15^e du mois passé ; J'arrivai droit à Bâville, où M. de Lamoignon me fit trouver ma fille et tous les Grignans : il y a longtemps que je n'avois eu une plus parfaite joie. Si notre Corbinelli eût voulu être de la partie, j'aurois oublié Paris ; mais son tour vint deux jours après, et vous pouvez juger de mes sentiments par l'amitié que j'ai pour lui. Je fus donc fort contente et du maître de la maison, et de la compagnie. Le P. Rapin et le P. Bourdaloue y étoient. Je fus fort aise de les voir dans la liberté de la campagne, où l'un et l'autre gagnent beaucoup à se faire connoître, chacun dans son caractère. Nous parlâmes de vous, je leur appris l'heureux accommodement de ma nièce de Coligny ; j'avois reçu sa lettre et la vôtre avant que de partir des Rochers. Elle fut louée de son bon esprit, et admirée surtout de M. de Lamoignon, qui croyoit la chose plus impossible que les autres ²...

Il semble, à lire ces lignes, que M^{me} de Sévigné n'avait guère rencontré auparavant Bourdaloue dans l'intimité. C'est donc à ce séjour que se rapportent les éloges envoyés sur ce sujet dans la lettre au président de Moulceau, le 3 avril 1686.

P. Le Moyne * etc. Tout est habituellement de la même force dans cet auteur dont on ne saurait trop contrôler les informations.

1. Je n'ai pu voir le *Mercur* de ce mois, absent de la Bibliothèque nationale ; j'ignore s'il mentionne Bourdaloue dans l'auditoire, soit à cette occasion ou pour quelque autre cérémonie racontée dans la même lettre. Le silence des notes de Rochebilière rassure sur ce point.

2. *Lettres de M^{me} de Sévigné*, éd. Hachette, t. VII, p. 462.

* La phrase est une perle, mais on peut les ramasser au boisseau, et celle-ci servira d'échantillon. Parlant des impressions des auditeurs de l'éloge funèbre du 9 août : « Les autres, écrit-il, louèrent la morale sévère dans la bouche de Bossuet : ils venaient d'apprendre que l'auteur de la *Dévotion aisée*, le R. P. Molinos (!), venait d'être condamné à Rome. Ne parlons pas de l'écart des dates, bien que les rapprochements historiques supposent le devoir de s'informer ; mais Molinos, condamné le 28 août de cette année n'est ni un Révérend Père, ni l'auteur de la *Dévotion aisée*.

1685 La lettre de M^{me} de Sévigné est par suite à rapprocher de l'éloge fait par Bretonneau de cette affabilité charmante. Ce qui eût pu passer pour la louange complaisante d'un panégyriste, obligé de grossir les qualités de son héros, en prend plus de couleur et de relief :

Bien de l'agrément dans la conversation, un air engageant, des manières aisées quoique respectueuses & graves, *une douceur qui lui devoit couster, du tempérament dont il estoit*¹ : mais par dessus tout une modestie qui lui attiroit d'autant plus d'éloges; qu'il avoit plus de peine à les entendre (*Préface*).

Les lettres de M^{me} de Maintenon à son frère, du 10 et du 25 octobre 1685, nous apprennent non seulement que Bourdaloue était sans doute de retour à Paris au commencement de ce mois, mais même que selon toute apparence il était averti pour le prochain avent à la cour. C'est le 25 octobre qu'elle parle d'entendre le P. Bourdaloue à la Toussaint, la veille du jour où Dangeau annonce le changement survenu. Le P. Luras² s'est trompé en disant que Bourdaloue prêcha le sermon de la Toussaint. Ce fut l'abbé de Brou³.

Voici la série des témoignages contemporains relatifs à la destination de Bourdaloue à Montpelier.

1. Ce trait paraît bien « vécu », et il y a moins lieu de s'étonner des petites vivacités prêtées à Bourdaloue dans des anecdotes relatives à ses relations avec Boileau à Basville. Notons que le *feu* dont parlent les admirateurs, soit pour le débit du discours, soit pour la véhémence et la passion, s'en explique d'avantage. — On peut étendre cette remarque à Bossuet ; les incidents qui le montreraient vif et échauffé dans la controverse, et plus encore dans la dispute avec des catholiques, n'ont rien qui surprenne et le contraire serait merveilleux. Il n'est guère possible que le tempérament oratoire et la prompte sensibilité qu'il demande, soit compatible avec ce qu'on nommerait la douceur naturelle. C'est ce qui rend à mes yeux plus belle la « bénignité » louée dans Bossuet. Les traits qu'on objecterait à l'encontre, prouveraient seulement que cette affabilité célébrée par des familiers de Bossuet, était aussi l'effet de victoires sur un tempérament ardent et sensible à la contradiction. Certains éloges de Ledieu célébrant cette douceur de son héros, montrent bien qu'elle n'était pas sans nuage, et parlant supposait une lutte intime ; ce n'est pas pour la diminuer dans notre admiration. Sur les traits de caractère de Bourdaloue. Cf. *Les Exhortations sans dates* (après 1697.)

2. T. II, p. 337. — 3. Dangeau, t. I, p. 243.

M^{me} de Maintenon à M. d'Aubigné, à Paris.

1685

A Chambord, le 10 octobre 1685

..... Voyez M. l'abbé Gobelin ; s'il vous plaît, demeurez en là ; sinon, voyez le père Bourdaloue, nous avons tous besoin de secours ; il y a peu de gens éclairés dans les provinces ; vous voilà à la source, profitez-en et vous trouverez le bonheur de cette vie ici et de l'autre ¹...

A Fontainebleau, ce mercredi 25 octobre 1685.

..... divertissez-vous ; ne jouez guère ; voyez le P. Bourdaloue et M. Gobelin, confessez-vous et venez passer la Toussaint ici, vous entendrez le P. Bourdaloue, vous verrez le roi faire ses dévotions, ce qui en donne aux plus libertins ²...

Journal de Dangeau. On sut que le roi avoit résolu d'envoyer des Missionnaires dans toutes les villes nouvellement converties. Le P. Bourdaloue qui devoit prêcher l'Avent à la Cour, va à Montpellier, et le roi lui dit : « Les courtisans entendront peut-être des sermons médiocres, mais les Languedociens apprendront une bonne doctrine et une belle morale. » Tous les ordres religieux fourniront des Missionnaires, et les jésuites plus que tous les autres. (T. I, p. 223. Mardi 16 [octobre]. A Fontainebleau.)

Lundi 22 octobre. — Ce jour là on enregistra dans tout le royaume la cassation de l'édit de Nantes et l'on commença à raser tous les temples qui restoient. (*Ibidem*, p. 237.)

Lettre de M^{me} de Sévigné. Je voudrois que vous eussiez pu augmenter la bonne compagnie de Bâville ; elle eût été parfaite. J'aime toujours le P. Rapin ; c'est un bon et honnête homme. Il étoit soutenu du P. Bourdaloue dont l'esprit est charmant, et d'une facilité fort aimable. Il s'en va, par ordre du Roi, prêcher à Montpellier, et dans ces provinces où tant de gens se sont convertis sans savoir pourquoi. Le P. Bourdaloue le leur apprendra, et en fera de bons catholiques. Les dragons ont été de très bons missionnaires jusques ici : les prédicateurs qu'on envoie présentement rendront l'ouvrage parfait. Vous aurez vu, sans doute, l'édit par lequel le roi révoque celui de Nantes... (Lettre du 28 oct. 1685, t. VII, p. 469.)

C'est à cette lettre que Bussy répondait de Chaseu, 14 décembre 1685 :

1. Autographe appartenant à M. Feuillet de Conches (R). *Correspondance générale de M^{me} de Maintenon*..... Paris, 1865, t. II, p. 421.

2. Autographe du cabinet de M. Feuillet de Conches. (*Ibid*, p. 429-430).

1685

« J'admire la conduite du roi pour ruiner les huguenots : les guerres qu'on leur a faites autrefois et les Saint-Barthélémy ont multiplié et donné vigueur à cette secte. Sa Majesté l'a sapée petit à petit et l'édit qu'il vient de donner, soutenu des dragons et des Bourdaloues, a été le coup de grâce. (*Ibid.*, t. VII, p. 474.)

Sans cette destination pour Montpellier, due sans doute aux Lamoignon — Bâville avait été nommé intendant au mois d'août ¹, — c'est Alençon que devait évangéliser Bourdaloue, à l'appel de la duchesse de Guise; La Rue remplaça notre prédicateur ².

Nous verrons plus loin par la date même de l'arrivée de l'orateur dans cette ville, et dès maintenant par ses divers ministères à Paris qu'il n'est nullement exact de dire que « Bourdaloue a prêché l'avent de 1685 à Montpellier. » Comment M. le chanoine Pauthe n'a-t-il pas profité de ce que le P. Luras avait déjà démontré si explicitement, soit dans son chapitre sur Bourdaloue et les protestants, soit dans la table chronologique ³?

Feugère avait commis cette erreur ⁴, mais il était facile de la rectifier et lui même eût dû l'éviter, puisque la note de Boileau sur la lettre du 25 novembre 1685, parue en *fac-simile* dans la *Vraie histoire* insinuait que Bourdaloue n'était guère loin de Paris à cette date ⁵.

29-30 octobre, lundi et mardi, Bourdaloue assiste Le Tellier mourant.

M. le Chancelier (Michel Le Tellier) mourut mardy (30 oct. 1685) à 2 heures après midy après une maladie de 10 jours, fort regretté de

1. *Gazette* du 18 août 1685.

2. Pauthe, p. 13 : « A l'heure de la révocation de l'édit de Nantes, quand la duchesse de Guise, Elisabeth d'Orléans, fille puinée de Gaston de France, voudra faire évangéliser les protestants d'Alençon, elle pensera tout d'abord à lui pour cette œuvre. » Nous avons ainsi perdu un « retour de Bourdaloue en Normandie. » Cf. plus haut, p. 575³.

3. Pauthe, p. 172; Luras, I, xxxiv & II, 339.

4. Feugère, p. 36.

5. Cf. Chérot, *Bourdaloue, sa Correspondance*, p. 67. V. aussi plus bas, au 25 novembre, p. 602.

tout le monde. Dès le lundi il pria sa femme de ne le plus voir parce que cela ne feroit que l'attendrir, et l'empêcher de songer à son salut. Il resta entre les mains de son curé ¹, du P. Bourdaloue, du P. de Mouchy, de l'Oratoire et d'un autre ecclésiastique (31 oct. 1685) ². 1685

Mercredi, 14 novembre. — Vêture de Marie-Gabrielle de Frémont, à la Visitation de Chaillot ³.

M^{lle} Frémont prit mercredi (14 novembre 1685) le voile aux Religieuses de Chaillot, sans considérer plusieurs millions qu'elle avoit eu dans la succession de son père et de sa mère (17 novembre (samedi) 1685) ⁴.

.... elles arrivèrent (M^{lle} de Frémont et une D^{lle} de compagnie) icy (Chaillot) à 7 heures du soir, le 25 juillet 1685. M^{lle} de Frémont portant encore sur elle tous les vains ornements du siècle.... les donna le lendemain avec plusieurs autres riches habits qui lui appartenoient pour faire des ornements à notre sacristie le jour de sa vêture fut fort célèbre ⁵....

1. Le curé de Saint-Gervais. C'était M. Sachot * qui avait eu de la réputation pour assister les mourants. La Bruyère en parle et le nomme *Théotime*, Bourdaloue lui succéda, dit la clef. (Voy. La Bruyère, éd. Walckenaer, p. 496 et 720.) (R.) V. plus bas La Bruyère et Bourdaloue en 1687 et 1696.

2. *Lettres historiques et anecdotiques* 1682-1687. Biblioth. nat. mss. fr. 10265 in-f^o.

3. Voy. plus bas, 30 décembre 1686.

4. *Lettres hist. et anecdot.*, 1682-1687. Bibl. nat. ms. fr. 10265, in-fol.

5. Le 5^e jour de sa maladie elle se confessa au R^d père Sanadon de la C^{ie} de Jésus qui possédoit sa confiance depuis plusieurs années.... rendit son âme à Dieu sans agonie.... son mal n'a duré que sept jours.... elle est enterrée dans notre cave des mortes au-dessous de l'avant-chœur († 22 décembre 1713).

S^r Anne-Elisabeth MOUTTE, supérieure.

(Registre de Chaillot, Visitation, Etat-civil, N^o 105, p. 232 et sqq.) Il est dit dans cette notice qu'elle savait le latin, l'histoire, etc. « Il faudrait, disait Rochebilière, faire un extrait plus ample de cette notice manuscrite de l'Hôtel-de-ville. » Ce n'est plus possible.— Il s'agit, dans la notice, du P. Nicolas Sanadon, l'oncle du P. Noël Etienne, connu par sa traduction d'Horace. Né à Rouen, le 14 décembre 1651, admis le 9 octobre 1674, professeur d'humanités, puis durant 8 ans, de philosophie à Paris, il

* Le *Mercur*e *galant* (mars 1686, p. 268) annonce la mort de Messire Jacques Sachot, Docteur en Théologie de la Maison de Sorbonne de Saint-Gervais (cure dépendante de l'abbaye du Bec. Colbert (abbé) du Bec et coadjuteur de Rouen la donne à M^r Feu, Docteur en Théologie.) » Le *Mercur*e du mois d'avril 1687, après un mot sur Mademoiselle de Lamoignon, annonce aussi « la mort de Mademoiselle Sachot, sœur de M. le curé de Saint-Gervais qui mourut l'année dernière, » p. 289. C'était donc bien lui qui assistait Le Tellier, avec Bourdaloue, le 30 octobre 1685.

1685 Elle prit le saint habit, la cérémonie fut faite par M. le curé de S. Gervais alors notre Pere spirituel, à deffaut de M. de Harlay nostre archevesque qui se trouva indisposé. Il y eut une illustre assemblée, et une très belle prédication par le Reverend Pere Bourdaloue.

A ces documents tirés des papiers de Rochebilière, il faut joindre tout au moins la référence aux divers appendices que M. A. de Boislisle¹ a ajoutés à son édition de Saint-Simon et auxquels avaient contribué les cartes de Rochebilière².

L'Année sainte, dans la *Vie de la T. H. Mère Marie-Louise Croiset*, professe du monastère de Chaillot³, raconte l'arrivée, ou mieux le retour au couvent de M^{lle} de Frémont :

fut 27 ans directeur des retraites à la Maison professe, et mourut au noviciat de Paris, le 21 juin 1720. Il écrit à Fénelon, pour l'engager à se soumettre, une lettre qu'on trouve imprimée dans la *Correspondance générale de Fenelon*, t. II, p. 480. Il semble avoir été le conseiller de Fénelon. V. *Lettre inédite de Bossuet au cardinal de Noailles*, 5 juin 1702, p. 11, où j'ai cité une lettre dans laquelle il est nommé à ce titre — Son neveu, Noël-Etienne, né aussi à Rouen, le 16 février 1676, admis le 8 septembre 1691, professeur d'humanités à Caen et de rhétorique à Louis-le-Grand, 1711-1717, avec le P. Porée, mourut à Paris en 1733. V. *Sommervogel*, t. VII, col. 507 et 509.

1. Outre les documents cités, M. A. de Boislisle rappelle que M. Ernest Bertin a consacré aux Frémont les pages 538 à 540 de ses *Mariages dans l'ancienne société française*.

2. T. II, p. 263, note 5 ; appendice t. XXII, p. 488 ; XI, appendice X, p. 546 ; Cf. plus haut, l'exemple cité p. XIX² ; noter la référence à la *Gazette* du P. Léonard, fr. 10265, fol. 67 verso et 83 verso ; Arch. nat. Y, 251, fol. 36 verso. Cf. les cartes de Rochebilière données à la Bibliothèque nationale par M. Raffet.

3 « M. de Frémont étoit son oncle (à Marie-Louise Croiset), chacun sait que nous lui sommes redevables de posséder notre très honorée sœur Marie-Gabrielle Frémont, sa proche parente, après l'avoir élevée céans, elle a eu le bonheur de recueillir les fruits de la bonne semence qu'elle avoit mis en elle de nous édifier de sa vertu et de ressentir les grands bienfaits de sa famille.

(*Abrégé des vertus de la... Marie-Louise Croiset, décédée au monastère de la Visitation Sainte-Marie de Strasbourg*, le 13 mars 1706).

(Bibl. nationale. Circulaires imprimées de la Visitation de Strasbourg. Mais c'est à tort qu'elle y est placée, la circulaire est écrite par les sœurs de la Visitation de Chaillot, elle était professe de cette maison et en avait été supérieure, il y a seulement un fragment de lettre sur la mort de Marie-Louise Croiset). (R).

1685

En 1685, la s^r Marie Louise Croiset fut élue Supérieure du M^tère de Chaillot avec un applaudissement universel....¹ La première grâce qu'elle estima tenir de Dieu par la médiation de la Reine du ciel fut le retour au M^tère de M^{lle} de Frémont, sa cousine et la sœur de M^{me} la duchesse de Lorge. Dès l'âge de 9 ans cette jeune parente lui avoit été confiée, et l'on avoit admiré sa rare intelligence et son ardeur pour le bien. Retournée dans le monde, elle éprouvoit le désir de répondre à la voix de Dieu qui l'appelait à lui; mais violemment combattue par son propre cœur et par sa famille, elle ne savait à quoi se résoudre. Enfin elle implora la protection de la très sainte Vierge et promit de faire bâtir l'église du Monastère, sous le titre de l'Immaculée Conception, si elle obtenait la force d'accomplir la volonté de Dieu. Cette faveur lui fut accordée; elle rentra au couvent le 25 juillet 1685² et ce fut le R. Père Bourdaloue qui prêcha sa prise d'habit et sa profession. M. et M^{me} de Frémont accomplirent généreusement la promesse que leur chère fille avoit faite à la très sainte Vierge, et fournirent la somme nécessaire pour bâtir l'église, le chœur, la sacristie et la tribune³.

Les rapports que Bourdaloue semble avoir eus avec les Frémont tiennent-ils seulement à son carême de Saint-Roch, paroisse dont M. de Frémont étoit premier marguillier d'honneur³, ou sont-ils plus anciens? En ce cas on peut conjecturer que la première des filles, aussi religieuse, d'abord à Nevers, puis à Jarcy, près Brie-Comte-Robert, Suzanne de Frémont, bénédictine, eut aussi pour prédicateur de sa vêtue ou profession, Bourdaloue, ainsi appelé

1. V. *Mercurie galant*, sept. 1703, sur la mort de M^{me} de Frémont, et son épitaphe dans le couvent de Chaillot, reproduite dans l'édition de Saint-Simon, t. III, p. 496. Il faut rectifier ce qui est dit au t. XI, appendice x, p. 548, que M. et M^{me} Frémont firent construire cette église « à l'occasion de la prise d'habit... le 25 juillet 1685, avec une prédication de Bourdaloue. » Ce n'est là que la date de l'entrée au monastère, qui se fit sans aucune cérémonie religieuse, ni prédication, comme on le voit dans les notes extraites par Rochebilière du registre de Chaillot. D'ailleurs la note 3 de ce même appendice, donnant la date de la prise de voile au 14 novembre (jour vrai du sermon de vêtue) montre que nous n'avons là qu'une confusion entre la prise d'habit ou de voile blanc et la date d'entrée.

2. *Année sainte*, t. III, p. 312. (Communication du premier monastère de la Visitation de Rouen.)

3. A. de Boislisle, t. III, p. 493.

1685 pour les deux sœurs, comme il le fut par exemple pour les demoiselles de Sully. C'est une question à éclaircir.

25 novembre. — Lettre de Bourdaloue à Boileau.

Bien que le billet adressé à Boileau pour recommander des pauvres à sa charité, soit sans lieu d'origine ou de destination, on y voit que Bourdaloue n'était pas à Paris mais probablement à Basville.

Ce 25 nov.

Je receûs ce matin une lettre de Mademoiselle de la Moignon, je vous l'enuoie. Rien ne peut estre plus sage ni plus chrestien que ce qu'elle escrit. Lisés, Monsieur, et iugés ensuite de ce que votre prudence iugera conuenable de faire. Sitost que ie serai à Paris, ie me donnerai l'honneur de vous voir.

Rien ne peut diminuer l'attachement d'amitié avec lequel je suis

Votre tres humble et tres obéissant seru.

Bourdalouë s j.

(Adresse) : Monsieur Despréaux.

Avec cette annotation touchante de la main de Boileau :

Du Pere Bourdaloue [[25 nobre 1685.] [l'ai veu M^{lle} de L. Tout est réparé, les pauvres gens sont pourvus ¹.

La perte de la lettre si « chrétienne » de M^{lle} de Lamoignon est regrettable, mais aussi l'omission du lieu de départ de cette lettre envoyée par Bourdaloue. Il n'est point vraisemblable que pour arriver le 17 février à Montpellier, il ait été déjà en route pour ce voyage. Du reste les mots « sitost que ie serai à Paris, » ne paraissent pas indiquer le retour lointain que supposerait le départ pour Montpellier déjà effectué. On chercherait sans doute longtemps où pouvait bien être Bourdaloue, et mieux vaut sans doute y renoncer. A noter cependant, dans le registre de procure du collège de Rouen, une mention de Bourdaloue en date du 24 novembre, la veille de cette lettre. Hâtons-nous d'ajouter que loin de signifier un très invraisemblable voyage à Rouen, ce qui n'eût guère été la route vers Montpellier, elle le contredirait

1. Chérot, *Bourdaloue, sa Correspondance*, p. 67.

plutôt, étant l'indication d'une somme avancée sans doute 1685
par le procureur de Rouen, et rendue par Bourdaloue, à
Paris même et au procureur de Paris, pour être remise à la
maison de Rouen. Sous le titre : « Receptes du R. P.
Cesar Pallu pour Roüen », on lit :

Le 24. nou. 85, le P. Bourdaloue a donné au P. maignan
que j'auois donné icy pour luy. 3 £ 15 s

Ces trois livres, quinze sols, n'aident guère à éclaircir
la chronologie de Bourdaloue : il les fallait pourtant men-
tionner, ne fût-ce que pour marquer leur place aux
Archives de la Seine-Inférieure¹.

Signalons ici une conjecture plausible du P. Lauras, plaçant
entre le mois d'avril et le mois d'octobre 1685, l'*Exhortation
sur la charité envers les nouveaux catholiques*. Dans les
paroles du début, il reconnaît, un peu hardiment peut-être,
la paroisse Saint-Roch, et remarquant que Bourdaloue y
a prêché le carême cette année même, il conclut que ce
sermon de charité en faveur des « Nouveaux convertis, » doit
avoir été prêché entre le carême et la promulgation de l'édit
pour la révocation de l'édit de Nantes. C'est peut-être beau-
coup préciser, en l'absence de documents positifs ; mais,
dans le domaine des probabilités, cette supposition
vaut la peine d'être notée. Avouons-le toutefois, l'identi-
fication avec la paroisse de Saint-Roch, « sur le terrain de
laquelle se trouvait en effet la maison des Nouvelles
catholiques », fût-elle absolument sûre, ne nous donne pas
cependant le droit de conclure que c'est nécessairement en
l'année de son carême à cette paroisse que Bourdaloue fit
cette exhortation. En tout cas, pourquoi exclure la durée
même du carême ? Pourquoi même restreindre à une date
antérieure à la révocation promulguée, la possibilité de
cet appel à la charité ? En effet la phrase : « On prépare
des missions pour leur instruction », qui paraît au P. Lauras

1. Archives départementales, D. 55. Fol. 236, Collège de Rouen.

1685 viser uniquement les grandes missions de 1685-1686, fort bien être postérieure à l'édit de révocation ? Nous savons que Bourdaloue demeura à Paris jusque sur la fin de cette année. Il a donc pu parler en faveur des convertis même après l'édit publié, et le début de l'exhortation justifierait cette hypothèse : il indique en effet une mesure récente, occasion d'une charge nouvelle :

Pax fratribus et caritas cum fide (aux Ephes. chap. vi).

Voicy, Mesdames, une nouvelle charge pour vous : mais ce seroit, j'ose le dire, vous rendre indignes du nom de chrestiennes que vous portez, si vous la regardiez comme une charge, & si vous ne benissiez mille fois le Ciel, de vous avoir ainsi reduites à l'heureuse necessité de redoubler vos soins & vos aumosnes. Vous comprenez qu'il s'agit des nouveaux catholiques, ou de ceux qui sont dans la disposition de le devenir, & qui n'attendent peut-estre plus pour cela que vostre secours. Ils sont repandus dans toute la France, repandus dans tous les quartiers de cette ville capitale : mais par une providence particuliere, nulle autre paroisse n'en est plus abondamment pourveüe que celle-cy, & ne doit plus s'employer à leur soulagement.....¹

D'après le texte même de l'exhortation, l'édit de révocation était apparemment promulgué, puisqu'on lit cette phrase :

... *Tant que leur religion a esté tolerée*, & qu'ils ont vescu dans l'église protestante, il y estoient assistez & bien assistez. On ne les voyoit point alors s'adresser à nous, ils ne venoient point nous exposer leur pauvreté, ils ne nous faisoient point entendre leurs gémissemens & leurs plaintes : marque infaillible qu'ils ne souffroient pas, & qu'ils trouvoient mesmes sans peine, parmi leurs freres, ce qui suffisoit à leur condition & à leur estat...² mais depuis que ces pauvres, renonçant à l'erreur qui les seduisoit se sont soustraits à la conduite des faux pasteurs qui les égardoient ; depuis qu'ils sont sortis de leurs mains pour se jeter dans les nostres...³

Il semble donc bien que des foules de convertis aient passé au catholicisme, et cela par suite de la proclamation

1. T. XII, pp. 110-111.

2. Cf. plus bas en 1686 (éloge de la charité des hérétiques.)

3. T. II, pp. 112-114.

de l'édit déclarant que la religion réformée cessait d'être tolérée. 1685

... Quelles seront, dit encore Bourdaloue, les railleries & les insultes des heretiques opiniastres & endurcis, lorsqu'ils verront le déplorable estat de ces troupes de catholiques tout récemment entrez dans l'Eglise, après s'estre separez d'eux ? ¹

Comme la phrase qu'on lit dans la seconde partie de cette instruction : « On prépare des missions pour leur instruction ² » ne permet guère de supposer que l'exhortation n'a été dite qu'après le retour de Montpellier, il faudrait presque restreindre le laps de temps assez étendu proposé par Lauras, entre le 22 octobre 1685, date de la révocation, et le départ de Bourdaloue pour sa mission, postérieur certainement au 14 novembre, date connue de la vêtture prêchée à Chaillot, postérieur même au 24 peut-être, où l'annotation de Boileau sur la lettre de Bourdaloue ³ insinue que celui-ci ne devait pas être encore en route pour Montpellier. Pourquoi ne le pas rapporter enfin, du moins comme possible, aux premiers jours de l'année 1686, car il faut penser que pour arriver le 17 février au lieu de sa mission, Bourdaloue n'eut pas besoin de partir dès les derniers jours de l'année précédente.

En tout cas, les conseils de Bourdaloue, ou mieux ses pressantes instances, prouvent qu'il ne se faisait pas illusion, au moment de partir pour sa mission, sur la nécessité de « convertir » les plus sincèrement réunis ; il distinguait fort bien le retour sérieux à la foi catholique de ces changements de religion un peu suspects, même quand ils avaient été faits sans arrière-pensée.

On lit au début de sa seconde partie :

Toute conversion, mesmes sincere, n'est pas, Mesdames, dans le sens que je l'entends, une conversion parfaite : & je n'appelle

1. *Ibid.*, p. 118.

2. P. 123.

3. V. plus haut, p. 602.

1685 conversion parfaite, que celle où l'ame demeure bien affermie, sans estre sujette à ces incertitudes qui rendent sa foy chancelante, ni à ces retours qui l'entraignent dans ses premiers égarements & detruisent en elle l'œuvre de Dieu. Suivant ce principe, nous pouvons dire, que s'il y a beaucoup de catholiques nouvellement convertis, il y en a peu qui le soient pleinement & parfaitement, pourquoy ? parce qu'il y en a peu en qui la foy ne soit encore bien foible, & dont on ne doive craindre de scandaleuses rechutes... Que faut-il pour cela (pour les fortifier ?) gagner leur esprit & leur cœur ; leur esprit, en leur persuadant toujours de plus en plus la verité de nostre religion, leur cœur, en les affectionnant à cette mesme religion et en la leur faisant aimer... ¹

Plus loin, montrant à son auditoire l'obligation rigoureuse d'assister dans leur détresse les âmes plus encore que les corps :

... Ne savez-vous pas, Mesdames, que c'est là le peril où se trouvent une infinité de pauvres à demi convertis ? Je dis à demi convertis : car malgré toutes les demonstrations exterieures & toutes les paroles qu'ils ont données, nous ne devons pas supposer qu'à leur égard tout soit déjà fait, & *nous devons plustost supposer que tout est encore à faire*. En effet, les uns, ainsi que je vous l'ay d'abord marqué, quoyque convertis de bonne foy, ne sont pas neanmoins bien establis dans la grace de leur conversion. D'autres sont dans le trouble & dans l'agitation qu'a dû leur causer un changement qui les éloigne de tout ce qu'ils avoient de plus cher, & qui les engage à une creance & à des pratiques où ils n'ont point été élevez. Quelques-uns demeurent dans une indifferance & une froideur, qui ne les attache à rien ; & plusieurs enfin ne sont soumis que par force, & catholiques au dehors, ne le sont gueres dans le cœur... Il est donc vray que cette nombreuse multitude de nouveaux catholiques est exposée à retomber dans l'heresie, à renoncer la foy & à se damner... ²

Il serait précieux, on le voit, de pouvoir dater à coup sûr ce morceau, qu'une conjecture vraisemblable permet déjà de placer aux approches de la mission de Montpellier. Bourdaloue ne se méprenait donc pas sur les

1. T. XII, p. 121.

2. *Ibid*, pp. 127-128.

dispositions vraies des populations qu'il allait essayer de convertir. Il est important de le constater, car cette remarque atténue singulièrement la portée d'une opposition assez malveillante dont nous rencontrerons bientôt l'expression, entre la méthode de controverse à outrance, attribuée à Bourdaloue, et les procédés plus insinuants qu'un document nous montrera mis en usage par le P. de Chevigny ¹. 1685

Quand on fait un mérite à celui-ci d'avoir su gagner des artisans de Montpellier, « à la faveur de quelques discours tendres, en les accompagnant de ses exhortations de quelques aumônes qu'il avoit fait couler doucement », on a tort d'établir un contraste entre cette manière d'agir et celle de Bourdaloue. C'est oublier que dans l'exhortation en faveur des *Nouveaux convertis*, le jésuite professe le désir d'en agir de même :

On prépare des missions pour leur instruction, disait-il, & je ne puis assez louer un dessein si digne du zèle apostolique. Mais du reste il faut avant toutes choses que vous soyez vous-mêmes leurs missionnaires (Bourdaloue s'adresse aux dames charitables devant qui est prêché son sermon) : par où ? par vos libéralitez. Car pour appliquer icy la parole de saint Paul, *Prius quod animale ; deinde quod spirituale* : le temporel ouvre la voye au spirituel, & c'est un des préparatifs les plus efficaces. Voilà ce qui conciliera aux ministres du Seigneur l'attention de ces nouveaux disciples. Voilà ce qui donnera de la force à leurs paroles, & ce qui appuiera leurs predications. Quand ces pauvres, que l'Eglise a recueillis dans son sein, verront des Dames de qualité les chercher elles-mêmes, les visiter, les encourager, les aider, c'est ce qui les touchera. Ils conclueront qu'une religion qui inspire une charité si pure, n'est point aussi affreuse que leurs ministres la leur depeignoient.... Il y a plus : en persuadant leurs esprits, vous gagnerez leurs cœurs. Car rien ne gagne plus le cœur que l'affection qu'on nous témoigne, & que le bien qu'on nous fait. Ils trouveront de la douceur dans la foi catholique, & par là ils la goûteront ; elle leur deviendra chère et aimable. Tel est le moyen dont se servoit le sauveur mesme du monde. Pour sauver les ames, il guérissoit les corps, & à peine a-t-il opéré l'un de

1. V. plus bas, au 17 fév. 1686.

1685 ces miracles sans l'autre. Cela paroist intéressé; mais Dieu, dont la providence est adorable, employe tout à la vocation & au salut de ses élus. Les riches & les pauvres se gagnent différemment, ceux-là d'une certaine manière et ceux-ci par les dons. Mais qu'importe, pourvu qu'en effet on les gagne tous, & qu'à l'exemple de nostre divin Maître nous profitons de leur indigence pour la gloire et les intérêts de Dieu ? Moyen le plus proportionné à leur foiblesse : convertis ou non convertis, ce sont les membres de Jesus-Christ; mais les membres souffrants et languissants, qu'il faut par consequent ménager, & mettre en estat de bien digérer la sainte nourriture qu'on leur destine. Comme pauvres, ils doivent estre evangelisez, *Pauperes evangelizantur* : mais il est nécessaire à leur égard que l'evangile soit accompagné d'amples largesses & d'utiles secours....

J'ai cru devoir citer au long ces extraits; non seulement ils jettent quelque lumière sur les dispositions intérieures de Bourdaloue au moment de son départ pour Montpellier, mais aussi ils montrent comment l'étude attentive des œuvres de Bourdaloue permet de retrouver plus vivante sa physionomie, pourvu qu'on se garde des analyses vagues destinées à fortifier des idées préconçues ou à justifier, vaille que vaille, des opinions banales souvent lancées à la légère, à la suite de généralisations aventurées. Elles sont nombreuses en effet les idées « convenues », maintenant cristallisées dans les manuels, qui représentent la prédication du xvii^{me} siècle comme une espèce d'éloquence académique, règne incontesté du sermon thèse, de forme immuable, savamment limé, « écrit » en un mot comme tout ce que les « auteurs, » instruits par Boileau, ne livraient au public qu'après l'avoir remis « vingt fois sur le métier. » On ne s'est pas demandé si les sermons imprimés étaient bien les sermons entendus, et pour ce qui regarde Bourdaloue, on l'a traité comme un écrivain, alors qu'il s'agissait d'un prédicateur, moins à l'aise sans doute devant un bureau et une écritoire que dans les chaires de Paris ou de Montpellier.

NOTES DU LIVRE TROISIÈME

a. — (P. 414¹ et 416¹). *Précis analytique des travaux de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen* pendant l'année 1848. Rouen, imprimerie de Alfred Péron, rue de la Vicomté, 55 (1848), pp. 220-225, *Bourdaloüe à Rouen*, par M. l'abbé Picard, séance du 21 janvier 1848.

« Dans la nef principale de l'église métropolitaine de Rouen, s'élève une chaire que je suis loin de proposer comme un modèle d'élégance et de bon goût. A quel style appartient cette œuvre bâtarde dont l'auteur, fort heureusement pour lui, a vu son nom se perdre dans l'oubli de la postérité ? Je laisse à plus habile que moi le soin de donner à cette question une réponse catégorique. Autant qu'il peut m'être permis d'en juger, je dirais assez volontiers qu'il s'approche du style Renaissance¹. Mais quelle Renaissance ? A coup sûr, ce n'est pas celle qu'eussent avouée les Bernin, les Philibert Delorme, ni même l'auteur du riche et tout à la fois malencontreux *jubé* qui orne, ou, si vous l'aimez mieux, qui dépare l'entrée du chœur de notre magnifique cathédrale.

A mon avis, la seule gloire, la seule consolation artistique de la chaire de la cathédrale de Rouen, c'est d'avoir pu, contre toute attente, trouver des admirateurs, et qui plus est, des imitateurs. L'église Saint-Ouen, comme chacun le sait, possède une chaire construite absolument dans le même goût et sur le même modèle. Merci à MM. les anciens marguilliers ou intendants de Saint-Ouen ! En ma qualité de champion de la cathédrale, je leur dois une vive et sincère reconnaissance, et certes, il me faut toute l'ardeur de ce sentiment pour ne pas appliquer à leur admiration quand même, un vers bien connu de notre grand satirique. Mais paix aux marguilliers ! et brisons sur cet article.

Quoi qu'il en soit, cette chaire, toute disgracieuse qu'elle se montre, n'est cependant pas sans se recommander par de nobles et précieux souvenirs. Plus d'un orateur de renom a gravi au péril de sa vie l'escalier, ou plutôt *l'échelle* qui conduit à cette roche tarpéienne de nouvelle espèce¹ ; plus d'une voix éloquente s'est fait entendre, du haut de ce triple rang de colonnes superposées que prendrait volontiers pour de simples barreaux quiconque est étranger à la poésie de l'art, et ne sait pas se prêter à ses illusions quelquefois faciles et accommodantes à l'excès.

1. Dans la chaire de la cathédrale de Rouen, le prédicateur a immédiatement derrière ses talons un vrai précipice.

Parmi les hommes illustres qui montèrent dans la chaire de la cathédrale de Rouen, je citerai tout particulièrement le P. Bourdaloue. Les registres du Chapitre métropolitain, que j'ai eu l'occasion de consulter, nous donnent sur une station de carême qu'il prêcha à Rouen, des détails peu importants sans doute en eux-mêmes, mais qui ne sont pas sans intérêt, lorsqu'on pense qu'il s'agit d'un grand homme et d'une cité qui nous est chère, etc..

b. — (P. 428⁴). Voici la lettre annonçant la mort du P. de Canapville.
Mon Reverend Pere

Pax Christi,

J'annonce à votre Révérence la mort d'un des plus dignes et des plus respectables Jesuites de la province. C'est celle du Pere François de Canapville: une hydropisie de poitrine... nous l'enleva hier vers les neuf heures du soir dans la soixante-seizième année de son âge et la soixantième depuis son entrée dans la Compagnie... Le Pere de Canapville né d'une famille des plus considerables du parlement de Rouen entra fort jeune dans la compagnie... Au bout de trente années passées avec réputation dans les fonctions du St Ministère, on l'en retira... On le fit recteur de cette maison... Il passa ensuite au gouvernement du collège de Paris et c'est de là qu'il revint dans cette maison où depuis dix-huit ou dix-neuf ans il étoit chargé de la conduite des retraites....

Le Forestié J.

Au noviciat de Paris le 7^e may 1746.

François de Canapville, missionnaire sur les vaisseaux de l'Etat, ensuite recteur du noviciat de Paris où il est mort en 1746 en grande réputation de piété, (Documents inédits. *Etablissement de la Compagnie à Brest par Louis XIV.* Document F, 1864, in-8, p. 77. Publiés par le P. Auguste Carayon).

(Recueil de lettres autographes et nécrologiques des Pères de la Compagnie de Jésus de 1693 à 1761. Bibliothèque de la rue des Postes, n° 173.)

Au dos :

Au Reverend Pere

Suff. (Suffrages)

Le Reverend Pere Petit de la
Compagnie de Jésus Supérieur
de la Residence

A Pontoise.

Rochebilière avait aussi recueilli les documents qui suivent sur la vie de M^{lle} de Canapville :

Notice sur les Carmélites de la rue du Bouloi, etc., à Paris publiée en 1851 et rédigée par la sœur St Jérôme du Couvent des Oiseaux. — *Histoire du monastère* parue à Troyes en 1866, imprimerie Ch. Bertrand-Hu (p. 867).

« M^{lle} de Canapville, la Mère Cécile, restée dans le siècle, aurait eu l'étoffe d'un homme politique, d'un homme d'Etat. » (P. 870).

Après la Mère Thérèse de Jésus (M^{lle} de Remenecourt¹) devint prieure, le 4 mai 1708, la Mère Marie-Cécile (M^{lle} Papavoine de Canapville), jusqu'au 14 mai 1714.

1. Antoinette de Tomexon, fille de Ch. de T. chr S^{sr} de Remenecourt 1^{er} gentilh. de la chambre de S. A. le duc de Lorraine et de Judith de Mouron, fille d'honneur de S. A. R. M^{me} Marguerite de Lorraine, duchesse d'Orléans, grande vivacité d'esprit et agréments naturels, † rue du Bouloi, 49 juin 1685 à 60 ans (p. 902) prieure jusqu'au 28 juin 1680.

Elle avait « rompu avec un brillant avenir mondain qui l'attendait. Ses deux frères haut placés dans l'armée se précipitent au parloir pour ramener leur sœur. Point du tout, M^{lle} de Canapville fait une telle impression sur ses deux frères qu'au parloir même ils jettent leur épée de côté, et tous deux quittent le monde et embrassent la carrière ecclésiastique. » (P. 876).

... « M^{lle} de Reuville, M^{lle} de Canapville eurent d'abord des retours vers le monde avant de s'engager définitivement. » (P. 887).

Extraits de l'abbé H. Duclos : *Madame de la Vallière et Marie-Thérèse d'Autriche*, Paris, Didier, 1890, in-12.)

... Nous trouvons d'abord la fille du haut et puissant seigneur de Canapville, M^{lle} Marie-Cécile de Canapville (en religion la très-honorée Mère Marie-Cécile de Jésus) n'eut-elle pas à déployer en 1709 une énergie et un caractère vraiment virils ? Ne montra-t-elle pas à un degré éminent ces qualités de solidité et de fermeté qu'on attribue à la race normande ? Elle étoit prieure du monastère de la rue de Grenelle, lorsque se présenta une affaire délicate. La duchesse de Noailles, nièce de M^{me} de Maintenon, avait obtenu du Pape un bref qui lui permettait d'entrer chez les Carmélites de la rue de Grenelle avec deux ou trois personnes... C'étoit une belle et forte nature que M^{lle} de Canapville, elle honorait Rouen, sa ville natale, son éducation avait été brillante, ses connaissances étoient vastes et son caractère fortement trempé. Elle n'avait que 15 ans lorsque la reine Marie-Thérèse voulut qu'elle eut l'honneur d'être auprès de Marie-Louise d'Orléans, sa nièce, depuis reine d'Espagne. M^{lle} de Canapville se montra à l'âge de quarante-neuf ans, étant prieure des Carmélites, ce qu'elle avait été, alors que faisant partie de la Cour, et se trouvant obligée d'aller aux spectacles, elle s'armait d'un instrument de pénitence qu'elle avait composé elle-même et dont la vue fit frémir lorsqu'on le découvrit...

Par reconnaissance, la communauté consentait à recevoir la duchesse de Noailles, mais on lui demandait d'entrer seule (pp. LVI et suiv.).

29 (c'est-à-dire 29^e novice reçue dans le monastère depuis 1635 et y ayant vécu). — 1676. — D^{lle} Papavoine de Canapville, la révérende mère Marie-Cécile de Jésus.

.... Marie-Cécile de Canapville, née à Rouen, fille de messire Jean de Papavoine, seigneur de Canapville et autres lieux, et de dame Catherine Le Seigneur. Il est resté quelques écrits de sa propre main où elle s'est peinte elle-même ; on voit dans ses écrits combien Dieu se faisait sentir à cette âme dès l'âge le plus tendre. Elle entra aux Carmélites à 15 ans. On l'avait remarquée à la cour de Louis XIV à cause de ses facultés exceptionnelles, toutefois, notre chanoinesse d'Épinal, car elle avait ce titre, renonça au monde avec une générosité qui attendrit. Elle a raconté, dans ses écrits, ses combats, dans les dernières années qu'elle passa dans le monde, et les grâces insignes dont Dieu combla cette âme privilégiée (*Ibid.*, t. II, p. 138).

On sait que dans le XVIII^e siècle, le jansénisme chercha à s'insinuer partout ; la Mère Marie-Cécile en préserva la maison de la rue du Bouloi et celle de la rue de Grenelle. Étant prieure, elle repoussa avec indignation un inconnu qui l'avait demandée au parloir, pour lui passer des livres subtils dont on se servit pour la propagande janséniste. Cet inconnu n'engageait-il pas la Mère Cécile à donner ces livres aux religieuses, moyennant quoi il promettoit que toutes les dettes de la maison seraient payées en 24 heures. Morte en 1742 à 82 ans. — L'illustre Mère Françoise de la Croix, qui étoit sa tante, n'épargna pas sa nièce. Marie-Cécile reçut

donc, comme carmélite, une éducation très rude; elle s'exerça à renoncer à tout ce qui pouvait lui faire plaisir.

Elle fut prieure dans des circonstances très difficiles. En outre, Dieu parut communiquer à sa fidèle servante, sur l'avenir, des connaissances qui ne pouvaient être que surnaturelles; et lui découvrit souvent les plus secrètes dispositions de plusieurs personnes.

On a trouvé tels de ses écrits, où elle consigne, pour sa propre pratique, des maximes pour vivre en charité avec le prochain. J'estime ses maximes supérieures à bien des idées de Socrate et de Platon. Décédée en 1742, à l'âge de 82 ans (*Ibid.*).

c. — (P. 463¹.) Voici, à propos de la vêtue de M^{lle} d'Elbeuf, une notice sur son père, extraite d'un opuscule déjà ancien, dont la préface dit, sous une forme un peu vive, des vérités bonnes à répandre.

Recherches sur Elbeuf. — Esquisses ou silhouettes de ses Seigneurs de la Maison de Lorraine, par M. Parfait Maille, d'Elbeuf. En vente chez les libraires de la ville et du département, 1859, p. in-12, pp. 208, imprimé, Louviers, typ. M^{lle} Boussard et frère.

Préface. — Tout ce qu'on a imprimé sur Elbeuf n'est que fable, fiction, roman, imagination, supposition gratuite, pure invention.

Y rencontre-t-on quelque rare vérité, le faux où elle se trouve mêlée et confondue, la rend méconnaissable, outre que partout elle est altérée, travestie, défigurée, détournée, dénaturée, et jamais exprimée dans sa simplicité, naïveté, candeur, sincérité, fidélité.

Or qu'est-ce que l'histoire sans vérité, sinon de toutes les jongleries, mystifications, duperies, dérisions, déceptions, la plus indigne?

Se jouer de la bonne foi est des abus le plus coupable.

Il faut qu'un auteur ait en tout de bons garants de ses assertions et puisse toujours justifier de ses autorités.

Où il n'existe que le doute et le néant, la probité impose silence et défend d'y substituer des contes en l'air, des visions cornues et des rêveries.

Si l'opuscule qu'on se hasarde à produire au grand jour, est favorablement accueilli, on en publiera les corollaires indispensables, les notions que l'on a sur la ville, les notices de ses premiers seigneurs, les sires d'Harcourt et de Meulan, et les pièces justificatives de l'ouvrage entier. Autrement, *ad cineres*.

Parfait Maille.

(P. 131.) Charles III, troisième duc d'Elbeuf.

Premier né de Charles II, Charles III devint d'emblée duc d'Elbeuf, en 1657, après la mort de son père.

De tous les princes lorrains d'Elbeuf, Charles III fut le plus nul. Il n'est guère resté de lui que le souvenir de sa naissance en 1620, des époques de ses trois mariages, et de sa mort arrivée en 1692.

(P. 135.) Charles III maria (*sic*) trois fois.

De sa première femme, Elisabeth, fille unique du comte de Lannoi, et veuve du comte de Laroche-Guyon, il n'eut que deux enfants, une fille qui épousa le comte de Vaudemont, bâtard de Lorraine, et un fils surnommé le Trembleur.

La fille brilla de quelque éclat à la cour qu'elle ne quittait guère avant son mariage qui la rendit cosmopolite et lui fit habiter tour à tour l'Espagne, la Flandre, l'Italie et la Lorraine où elle finit sa vie.

C'était une personne maniérée et toute occupée de sa grandeur.

Elle assista la reine Anne d'Autriche dans ses derniers moments et

secourut Louis XIV évanoui à la vue de sa mère morte, et près de laquelle, il n'avait cessé de veiller à son heure suprême.

Le fils dut son surnom à une brutalité de son père.

Colère et violent, il s'emporta si étrangement contre sa femme qui était enceinte, qu'il la prit entre ses bras pour la jeter par la fenêtre. La frayeur qu'elle en eut la saisit à un tel point que le fils dont elle accoucha naquit tremblant de tout son corps et trembla toute sa vie.

Son état et l'aversion de son père pour lui, firent prendre le parti de l'engager aux vœux de Malte, à se contenter de cette condition et à tout céder, grandeurs, titres et droits d'ainesse, à son cadet du second lit. Le pauvre trembleur habita Le Mans et y mourut à l'âge de cinquante-neuf ans.

Son savoir, son esprit, sa politesse et sa dignité, lui attiraient la considération de sa famille.

Il s'appelait le chevalier d'Elbeuf.

En 1657, deux ans après avoir perdu sa première femme, Charles III contracta alliance avec la fille aînée du duc de Bouillon à qui lui et sa famille ne voulurent jamais, non plus qu'à ses parents, passer la qualité de princes dans le contrat de mariage, malgré le lustre dont brillait alors le célèbre Turenne, oncle et tuteur de la mariée. (Cf. p. 614. *Gazette*, 26 oct. 1680).

Cette demoiselle de Bouillon est celle qui, pendant les troubles de la Fronde, se sauva, avec sa mère, par le soupirail d'une cave, et qui, tombée malade de la petite vérole, fut cause de l'arrestation de sa mère, cette même mère qui voulut la soigner et dont on découvrit la retraite, d'où elle passa à la Bastille pour y subir une courte détention.

Mademoiselle de Bouillon, devenue duchesse d'Elbeuf, mit au monde beaucoup d'enfants, et parmi les filles dont plusieurs furent cloîtrées, une entre autres, qui serait devenue reine, si, malgré les instances de Turenne, Louis XIV n'eût refusé de la marier au duc d'Yorck, frère du roi d'Angleterre et héritier présomptif de la couronne.

Cette fille était pourtant en faveur, dame du palais, et occupait à Versailles le bel appartement qui fut plus tard celui de M^{me} de Maintenon. Mais aujourd'hui sourire et demain rebuffade.

Les deux fils du second lit de Charles III furent Henri et Emmanuel, successivement ducs d'Elbeuf.

Après la mort de leur mère, il convola et prit pour troisième femme la fille aînée de la duchesse de Navailles qui la laissait mourir de faim. Comme la nécessité fait loi, cette fille se mêlait tant qu'elle pouvait de la dépense pour grapiller dessus, et se procurer avec sa sœur un morceau en cachette quand leur mère dormait.

De ces troisièmes noccs, il ne naquit qu'une fille, qu'à force d'intrigues les Lorrains de France parvinrent à faire duchesse de Mantoue, maison dont ils étaient naguère ennemis et jaloux.

Rien de plus piquant dans Saint-Simon, que le récit de cette union de Lorraine et Mantoue, d'une jeune beauté et d'un vieux débauché, union poursuivie et formée par l'ambition, célébrée malgré les deux conjoints, solennisée dans une auberge, contractée malgré les défenses réitérées de Louis XIV, passée dans les soupçons, la défiance, les dégoûts, les querelles, la clôture, l'isolement, les larmes et l'infortune, et dénouée en peu de temps par la mort des deux époux.

La troisième femme de Charles III, connue sous le nom de douairière, quoique brusque en apparence, légère et peu spirituelle, était néanmoins rompue au manège et fut une habile intrigante.

Elle rehaussa ce petit talent par de solides qualités; le tourbillon du

monde ne lui fit pas oublier ses affaires domestiques; elle y porta l'esprit d'ordre et de sagesse, et quand la dépense excédait la recette, une retraite dans ses terres de Saintonge lui servait à rétablir l'équilibre....

La douairière d'Elbeuf mourut en 1717...

Second duc et pair, aîné de la maison de Lorraine en France, mais peu éclairé, Charles fut très vif sur toutes les prétentions qui intéressaient son orgueil et sa fatuité, sa pairie et dignité ducale.

En 1664, il fut un des premiers qui réclamèrent pour qu'on remit les conseillers et présidents du parlement à leur rang, d'opiner après le dernier des ducs et pairs, chute sensible à la robe. Il eut la jambe cassée au siège d'Ypres en 1678.

Gazette de 1680, n° 90, p. 568. De Paris le 26 octobre. « Elisabeth de la Tour d'Auvergne, Duchesse d'Elbeuf, après une maladie dans laquelle elle a fait paroître une patience & une piété exemplaire, mourut le 23 âgée de quarante-cinq ans. Elle estoit fille de Frédéric-Maurice de la Tour d'Auvergne, Duc de Bouillon & de Eléonor de Bergh. Cette princesse fut mariée en 1656 à Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf, à présent chef de la Maison de Lorraine en France. Elle a laissé cinq enfants qui sont le Prince d'Elbeuf, l'abbé de Lorraine, le Prince Emanuel & deux Princesses de l'ordre de la Visitation. »

d. — (P. 477, 483¹, 487², 493², 495¹, 526³, 545³). Au chapitre viii^e de son second volume des *Mémoires*, livre iv, avec le seul titre : *L'année 1675*, se lit la fameuse anecdote de Clagny, que LA BEAUMELLE amène et raconte comme il suit, après avoir parlé des bizarreries et des inégalités d'humeur de M^{me} de Montespan :

« Elle voyoit, poursuit-il, qu'il ne falloit qu'un regard jetté sur une autre femme, & répondu par un autre regard, un mal de tête, une confession, un moment de repentir ou de dégoût pour la précipiter dans un cloître. Au sortir d'un sermon où Bourdaloue avoit dit la vérité sans fard & sans insolence, le Roi alla chez M^{me} de Maintenon, déplora son aveuglement & gémit de ses foiblesses. M^e de Maintenon s'unit au Jésuite & à la grace, & depuis, M^{me} de Montespan n'eut du Roi que ses besoins et ses égards. Bourdaloue prenant congé du Roi : « Vous serez bien content de moi, lui dit Louis, M^{me} de Montespan est à Clagny. Dieu, répondit le Prédicateur, le seroit bien plus, si Clagny étoit à quarante lieues de Versailles (Mém. de M^{me} du Perou & de M^{me} de Bouju). »

Cette note est de La Beaumelle qui, on le voit, a cité ses garants; mais ils ne nous rassurent guère sur le congé que put prendre de Louis XIV, en 1675, le prédicateur du carême de Saint-Germain-l'Auxerrois, car c'est en 1676 seulement que Bourdaloue donne à la cour sa quatrième station (3^e carême). Quant au récit déjà rappelé (p. 410, note e) de la rechute racontée par M^{me} de Caylus (car tous ces *racontars*, de loin au moins, tiennent au *Tu es ille vir*), M. de Lescure, dans son édition des *Mémoires* de M^{me} de Caylus, en rectifie la date par la note suivante de M. Asselineau :

« M^{me} de Caylus tombe ici dans une erreur de date qui a été partagée par Rulhières, etc. La séparation passagère du Roi et de M^{me} de Montespan n'eut pas lieu à l'époque du jubilé de 1676, mais pendant la semaine sainte de l'année 1675. M^{me} de Caylus, qui n'arriva à la Cour qu'en 1681, rapporte ici ce qu'elle a entendu dire; cette erreur a pu facilement lui échapper. » (*Souvenirs de Madame de Caylus*, nouvelle collection Jannet, Paris, Lemerre, 1873, in-12, p. 77, note 1.)

La Beaumelle, avant de parler de l'année 1675, et dès le chapitre iii de ce même livre, place son épisode du *Tu es ille vir*. Après le récit assez

fantaisiste de la réponse de Marsillac (voy. plus haut, p. 480¹), il continue :

« Les Jésuites, dont le zèle est si prudent, parlèrent avec autant de liberté que s'il ne l'étoit point. *Un d'eux* expliquant la parabole de Nathan, en osa faire l'application au Roi, & s'échauffant contre lui, l'apostropha vingt fois de ces mots : *tu es ille vir*. Le Roi demanda ce que signifioient ces paroles. Personne n'osoit les traduire : l'un disoit qu'il ne les avoit pas entendues, l'autre qu'il avoit oublié le Latin : « On dit, Sire, que tu es cet homme-là », répondit le Duc de Montausier. Le Roi ne put se défendre d'un mouvement d'indignation. Les Courtisans qui, peut-être, n'étoient pas fâchés qu'on dit une parole dure à leur maître, mais qui l'auroient été qu'on les crût capables de ne pas s'offenser de toute vérité, tachèrent d'entretenir le ressentiment du Roi contre cet Apôtre imprudent. Mais Louis dont les oreilles étoient encore frappées des reproches de Madame de Maintenon, qui auroit sacrifié une Province à un trait de grandeur d'âme, leur répondit : Il a fait son devoir, faisons le nôtre. » (*Mémoires et Lettres de Madame de Maintenon*, t. II, p. 95.). On reconnait à certains traits que là, en effet, est la source de Chevalier de Saint-Amand, ou mieux du P. Cahier, S. J. Le même auteur avait inspiré Oroux et Anquetil qu'on va lire.

OROUX, *Histoire de la Chapelle royale*, t. II, p. 509, 1675. — Après avoir dit que le confesseur du roi épiait le moment favorable pour lui reprocher ses scandales, Oroux continue : « Un temps favorable pour ces salutaires remontrances se présenta bientôt. On touchoit au Carême : Louis, qui jusque-là s'étoit tant de fois dérobé aux momens (mouvemens) (?) de la grâce, sembloit n'en plus craindre si fort les approches; il résolut d'entendre régulièrement tous les sermons. On fit venir les Prédicateurs les plus renommés, Mascaron, évêque de Tulles¹ & Bourdaloue que la Cour ne se lassoit pas d'écouter.

Ces ouvriers évangéliques remplirent leur mission avec une liberté qui trouve rarement chez les grands de la terre des approbateurs (*Mémoires de Madame de Maintenon*, livre VI). On assure qu'un d'eux expliquant un jour devant le Prince la parabole de Nathan, osa lui en faire l'application, & l'apostropha plusieurs fois de ces quatre mots : *Tu es ille vir*. Le roi demanda ce qu'ils signifioient. Personne n'avoit la hardiesse de les traduire : l'un répondoit qu'il ne les avoit point entendu; l'autre qu'il avoit oublié le Latin. Le seul duc de Montausier, dont l'austérité franchise ne connoissoit pas ces timides ménagements, répondit : Sire, on dit que vous êtes cet homme-là. Louis, ajoute-t-on, ne put se défendre d'un premier mouvement d'indignation : mais comme les courtisans tachoient d'entretenir et d'envenimer son ressentiment contre le prédicateur : « Il a fait son devoir, leur dit-il, faisons le nôtre. »

Le récit du chapelain Oroux, de seconde main du reste, offre des confusions. Ce ne peut être la même année qu'on appela les deux orateurs. Notons cependant que les carêmes de 1674-77 alternent entre eux pour les carêmes. Que les renseignements de Oroux soient pris dans La Beaumelle, il n'y a pas à en douter; lui-même indique en marge cette source. Il ne se prononce pas non plus entre Mascaron et Bourdaloue, sur le héros de de l'aventure, mais son expression *un d'eux*, au lieu de tomber sur les

1. Jules Mascaron, évêque de Tulles, fut honoré en 1672 d'un Brevet de Prédicateur du Roy. Ayant été transféré en 1679 à l'évêché d'Agen, il eut un nouveau Brevet de Prédicateur ordinaire de Sa Majesté, pour laquelle charge il presta serment entre les mains du cardinal de Bouillon le 29 de juin de la même année (Oroux). Cf. plus haut, p. 477.

jésuites, porte sur Mascaron et Bourdaloue. C'est ainsi que les textes évoluent.

ANQUETIL, *Louis XIV, sa Cour et le Régent*, 1819, t. 1, p. 159 : Il (Louis XIV) y était disposé (aux remontrances) par les cérémonies de la religion... par la solennité des fêtes, par un jubilé qui survint et qui remua les consciences, enfin par les exhortations, tantôt fortes et véhémentes, tantôt douces et touchantes. On se rappelle la fameuse apostrophe du jésuite, imitée du prophète Nathan reprochant à David son adultère avec Bethsabée : *Tu es ille vir*. Ces traits lancés d'une main sûre, faisaient de profondes blessures aux cœurs coupables...»

Dans la série des témoignages, il y a progrès vers l'attribution précise du *Tu es ille vir*, avec quelques retours en arrière. La Beaumelle dit : un d'eux (un jésuite) mais ne nomme pas Bourdaloue. — Irailh, après une phrase qui ne désigne que Bourdaloue, dit un orateur.... — Oroux, qui invoque La Beaumelle, met en face de Louis XIV Mascaron et Bourdaloue, sans dire auquel des deux il attribue l'anecdote. — Anquetil est le premier qui nomme formellement Bourdaloue, ou du moins le jésuite, mais en anecdotier qui n'a rien de l'historien, il montre maladroitement « un petit bout d'oreille », lorsque pour justifier son antithèse sur les exhortations entendues par le roi, — les épithètes de « fortes et véhémentes » étant évidemment réservées à Bourdaloue, — il prétend corroborer les deux autres adjectifs « douces et touchantes » par le récit du « beau jeune sermon » que M^{me} de Sévigné dans sa lettre du 1^{er} avril 1671 disait avoir entendu de l'abbé de Montmor, devenu dix ans après évêque de Perpignan. Anquetil semble croire que le sermon a été prêché devant Louis XIV, ce en quoi il se trompe fort. Ce sermon des environs de Pâques, sinon du jour de cette fête tombant cette année-là le 29 mars, ne fut pas donné à la cour où prêchait le Feuillant Dom Côme, pas même à l'occasion de la Cène, dont la prédication fut faite en 1671 par le futur évêque de Fréjus, Antoine Benoit de Clermont-Tonnerre-Crusy, cousin du vaniteux évêque de Noyon ¹.

e. — (P. 542²).

Gazette du 28 juin 1681.

« Les commissaires de l'Assemblée du Clergé tenue en cette ville, au mois de Mars & May dernier, ont informé le Roy de la Délibération qui y a esté faite. Ils ont représenté à Sa Majesté que les matières que l'on y avoit traitées, ont paru d'une telle importance à tous les P[re]lats qu'ils ont cru ne pouvoir prendre une dernière resolution sur ces affaires que dans un Concile National, ou dans une Assemblée Generale du Clergé de France. Ils ont supplié le Roy de vouloir accorder l'un ou l'autre, afin que l'Eglise de France représentée par ses Deputez puisse aviser aux moyens de maintenir les libertés de l'Eglise Gallicane, l'exécution des Concordats faits avec le Saint-Siege, & la Jurisdiction des Evesques contre les entreprises de la Cour de Rome. Sa Majesté a bien voulu accorder aux instances qui luy ont esté faites par les Commissaires la Convocation d'une Assemblée générale du Clergé de son Royaume Pays et terres de son obéissance. Elle sera composée de deux députés du premier Ordre de chaque Province, & de deux Deputez du second Ordre... »

1. *Gazette*, p. 315, Hurel, p. 75, t. 1.

Alf. Maury, dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* du 1^{er} août 1880, sur les assemblées du clergé à la fin du XVII^e siècle, d'après divers ouvrages (Guérin, Loyson, Lauras, etc.), a nettement résumé les phases de cette lutte, bien que tout ne soit pas également exact dans son travail. Il a montré le rôle de la Petite Assemblée (cf. Gérin, p. 63) à la suite de laquelle fut décidée la convocation d'une Assemblée générale, évitant « les dangers et les difficultés d'un concile. Le roi avait toute raison d'espérer qu'il trouveroit dans une telle assemblée des dispositions favorables à ses vues. On prit d'ailleurs des mesures pour qu'il en fût ainsi. On prépara l'opinion du clergé par l'envoi du procès-verbal de la Petite assemblée, » Les divers communiqués de la *Gazette* devaient avoir le même rôle à l'égard du public.

En attendant de plus amples citations dans une étude *ex professo*, voici l'article de la *Gazette* paru le 24 janvier, et auquel est empruntée apparemment la citation de l'édit enregistré ce jour-là au Parlement :

11 décembre, assemblée du clergé sur les affaires de la régale.

« Le 11^e décembre ; l'archevesque duc de Reims leur fit rapport des délibérations des commissaires nommez pour examiner l'affaire de la Régale. Apres avoir expliqué avec beaucoup de sçavoir les principales difficultés de cette matière, il fit lecture a l'Assemblée du resultat des Deliberations des commissaires qui s'étoient assemblés deux fois sur ce sujet chez l'Archevesque de Paris. Ce resultat portoit que Sa Majesté seroit suppliée de vouloir bien qu'aucun Ecclesiastique ne pust estre desormais pourveu dans toutes les Eglises cathedrales de son Royaume, des Doyennéz, des Archidiaconéz, Theologales... et autres benéfices comportant fonctions spirituelles s'il n'a l'age, les degrez & les capacitez prescrites par les saints canons, &c, &c.... »

« Ces propositions avoient esté portées au roy par l'Archevesque de Reims & sa Majesté les a approuvées par sa Declaration qui fut leue à l'Assemblée le 15^e de ce Mois. Elle fut receue avec un applaudissement general de la Compagnie, qui témoigna une extreme reconnaissance de cette nouvelle marque de la pieté du Roy & de son zele pour l'Eglise. Le 17^e elle fut vérifiée en Parlement... » *Gazette* n° 10 ; p. 68. Cf. p. 92, « les remerciements votés par l'Assemblée, l'Archevesque de Paris représentant combien la dernière Declaration du Roy estoit avantageuse à l'Eglise en luy conservant sa juridiction, & que cette marque singulière de la pieté de Sa Majesté méritoit une reconnaissance extraordinaire. Le résultat étoit que l'Assemblée iroit au plus tost temoigner au roi son extreme reconnaissance... et écriroit une lettre au Pape. »

On voit ce qu'étaient les droits prétendus auxquels renonçait le roi, mais comment aussi la reconnaissance, au moins officielle, adopte partout le même langage. Le compliment du 2 février en devient à la fois plus clair et plus banal. Il est superflu d'y chercher un témoignage de gallicanisme, mais excessif d'y vouloir découvrir des réserves et une leçon indirecte. En regard des faits et des façons de parler du temps, il a moins de portée.

f. — (P. 546¹.) Le P. Charles de Noyelle, vicaire général à la mort du P. Oliva, lui succéda ; Bourdaloue avait été député par sa province pour prendre part à cette élection, mais ne fit pas ce voyage de Rome.

On lit dans la *Gazette* du 20 décembre 1681, p. 748, n. 112 : « On a eu avis de Rome que le Père Jean Paul Oliva Général des Jésuites y mourut le 26 du mois dernier âgé de 82 ans... Il a nommé à sa mort pour Vicaire général le Père Charles de Noyelles, Flamand, & assistant d'Alle-

magne. Ce Père exercera cette charge jusqu'à l'élection d'un nouveau Général, qui se fera par tous les Provinciaux & par deux députés de chaque Province, qui seroient choisis par des Congrégations particulières des Provinces.

g. — (P. 546¹.) Le *Mercure* de juillet signale la mort de l'abbé de Saint-Martin dont il avait relaté le succès durant le carême de 1682, à Saint-Germain l'Auxerrois (Cf. p. 536)

Voici la notice qu'il lui consacre ; je la relève ici, ainsi que je ferai d'un mot sur Fromentières en 1683 (Cf. note i, p. 619), de ses articles sur Le Boux, mort en 1693, et sur le P. Honoré de Cannes en 1696, enfin de diverses mentions sur Mascaron, Fléchier, etc. (Cf. note h p. 619). Ce n'est pas que je veuille donner, à propos de Bourdaloue, une encyclopédie de la prédication au xviii^e siècle. Mon dessein est de mettre mon orateur dans son cadre réel, et aussi de signaler, dans la langue du temps, le ton et la valeur de ces éloges officiels, qu'il ne faut ni prendre au pied de la lettre, en leur attribuant un mérite de véracité historique, ni dédaigner absolument, car ils sont au moins le témoignage d'un état de l'opinion régnante :

(Juillet, pp. 164 et suiv.). « L'Eglise a fait une grande perte en la personne de M. l'abbé de St Martin, Curé de la Basse Sainte-Chapelle. Il mourut le Samedi onzième de ce mois, à l'Hostel de Sens de cette Ville¹ où M. l'Archevesque luy avoit donné un Appartement C'estoit un Homme d'un mérite extrêmement distingué. Il en avoit donné des marques dans tout ce qu'il y a de chaires considérables, à commencer par celle de Notre-Dame où il prescha un Caresme avec un si grand succès & une si grande affluence d'Auditeurs, qu'à moins d'user de précaution, il estoit mal-aisé d'y trouver place. Il n'y a aucune paroisse qui n'ait brigué l'avantage de l'avoir pour Prédicateur. Celle de Saint-Germain l'Auxerrois fut si satisfaite du premier Caresme qu'il y prescha qu'elle le voulut encore avoir le Caresme passé, & les applaudissements qu'il y reçeut, justifient assez qu'on ne peut finir plus glorieusement sa carrière.

Cependant, Madame, quoy que je vous aye dit de luy jusqu'à présent, je lui déroberois la partie la plus essentielle de son Eloge, si je ne vous apprenois pas qu'il a eu l'honneur de prescher un Avent à S. Germain

1. Le Ms. O. (Bibl. nat. fr. 24855), provenant du fonds Gaignières pourrait fort bien lui avoir appartenu, ou du moins contenir des sermons de Bourdaloue recueillis par lui. Ce seraient du coup des sermons certainement antérieurs à 1683. Mais il est malaisé de savoir si ce recueil factice ne contient pas des pièces de dates bien différentes. Il renferme en tous cas des mentions expresses de l'abbé de Saint-Martin, par exemple celles que M. l'abbé Hurel a citées déjà. Le compte rendu de l'oraison funèbre de Turenne par Mascaron, 30 octobre 1675, a été fait dans une lettre anonyme (de Gallois probablement) datée du 31, avec cette suscription : « A Monsieur l'abbé de Saint-Martin à l'Archevesché, à Sens » (ms. cité, fol. 50). Ce qui montre que l'appartement de l'Hostel de Sens suppose d'autres relations avec l'archevêque de Sens et à Sens même. En 1675, l'archevêque de Sens était l'ancien archevêque de Bourges, Jean de Carbon de Montpezat, déjà plusieurs fois rencontré (V. plus haut, p. 270) successeur de Louis-Henri de Pardaillan de Gondrin, mort le 20 septembre 1674. L'abbé de Saint-Martin qui avait été curé de Noisy-le-Sec (doyenné de Chelle.) V. Lebeuf, *Histoire de Paris*, t. II, pp. 639-643 fut peut-être à deux reprises l'orateur du synode de Paris, sous l'archevêque Harlay, (cf. mon étude *De munere pastoralis Bossuet*, pp. 125, 176, note 1, 246.

M. l'abbé Hurel a encore cité de ce même ms 24855, cette curieuse mention : « Sermons de M. l'abbé de Saint-Martin fort aidé par M. l'abbé de Blanchefin. » (Cf. Hurel, t. I, p. 415, t. II, p. 425.)

devant Leurs Majestez, encore avec plus d'approbation que dans la Ville; car comme il preschoit fort délicatement & que c'est à la Cour que regne la delicatesse, il y avoit là des Juges à qui rien n'échappoit de toutes les beautez qu'il mettoit dans ses Sermons. Mais ce qui luy doit avoir acquis une gloire plus grande & et plus solide que toute celle dont je viens de vous parler, c'est l'usage qu'il a fait des derniers moments de sa vie. Il avoit coûtume de prier Dieu de luy faire sentir la mort à loisir, afin qu'il pust faire une plus digne pénitence & laisser moins de matière à sa justice, & Dieu a exaucé sa priere. Une maladie de six semaines luy donna le temps de se familiariser avec la mort, & de la voir venir sans la redouter. Quelques jours avant qu'il expirast, il se preschoit luy-mesme, mais avec tant de ferveur que tous ceux qui estoient présens n'ont pas besoin d'autre Prédicateur pour apprendre à bien mourir. Enfin il est mort ce qu'on appelle de la mort du Juste; & je l'apprends avec plaisir à tous ceux qui l'ont entendu pendant sa vie, afin que s'ils ont profité de ses conseils, ils puissent encore profiter de son exemple.

h. — (P. 573².) Dangeau, tout au début de son *Journal* (t. I, p. 2) signale cette dernière prédication: « M. d'Agen, qui avoit prêché tout le carême, acheva ses prédications par un des plus beaux sermons et un des plus beaux compliments au roi qu'on puisse faire: C'est toujours ce jour-là que les prédicateurs font leur compliment d'adieu au roi. »

A ce spécimen d'éloge de l'orateur, on peut joindre comme modèle de « réclames » un des « premiers » articles en faveur de Mascaron et de Fléchier, publiés par le *Mercure galant* (janvier-mars, 1677, pp. 120 et suiv.):

« Je croy, puisque nous sommes sur le Chapitre des Evesques, pouvoir parler icy de M^r de Tulles, ce fameux prédicateur si connu sous le nom du Pere Mascaron, a esté obligé de venir à la Cour et de quitter son Diocese, où il avoit mis un ordre si grand, que leurs Majestez ont crû qu'ils l'en pouvoient faire revenir pour prescher l'Evangile devant Elles pendant ce caresme. La delicatesse des courtisans et le goût qu'ils ont pour les bonnes choses, oblige le Roy à choisir pour ces emplois des Hommes tous extraordinaires, comme il avoit fait pour l'Avent dernier M^r l'abbé Fléchier qui confirma par ses Sermons à la Cour la grande opinion que ses Ouvrages & ses Oraisons funebres qu'il a faites pour les premieres Personnes de l'Estat, avoient donnée de luy & l'idée qu'on en devoit avoir dès que le Duc de Montausier (de Sainte-Maure¹) ayant connu le merite de cet excellent Homme, le retira auprès de luy pour estre de la Cour de ce jeune Prince dont l'education luy a esté confiée par un roy, qui comme il est le premier Prince de la Terre, et aussi l'Homme du monde qui a le plus de discernement, & sçait le mieux connoistre les gens. »

i. — (P. 583².) Voici le compte rendu d'une abjuration reçue par Fromentières en septembre 1683. Elle sert de prétexte au *Mercure galant*, d'octobre, pour rappeler les anciens triomphes oratoires de l'évêque d'Aire:

(P. 11.) « Le 4 du dernier mois, M. de Bordenave, Ministre de Castelnaudren-Bigorre, Diocèse de Tarbes, abjura l'Hérésie de Calvin entre les mains

1. La parenthèse est une note manuscrite de l'exemplaire du *Mercure*, à la Bibliothèque Nationale; les premiers numéros de l'une des collections sont annotés par un des lecteurs du temps, qui complète ainsi les divers titres nobiliaires ou substitue aux noms de terres usités dans le *Mercure* ceux de famille ou *vice versa*.

de M^r l'Evêque d'Aire en Gascogne, en présence de M^r l'Evesque de Tarbes ¹ & d'une nombreuse Assemblée. Il avoit eu plusieurs conférences par écrit avec ce Prélat, & il en avoit reçu un éclaircissement si fort sur ses doutes, qu'estant convaincu entièrement de la vérité, il l'a fait connoître à plusieurs Personnes de son party qu'il a ramené à l'Eglise avec cinq de ses Enfants. M^r l'Evesque d'Aire est celui qui s'est acquis tant de gloire dans les meilleures chaires de Paris, sous le nom de M^r l'abbé de Fromentières. Tout le monde l'admira dans la célèbre Action qu'il fit à la Profession (*sic*) ² de Madame la Duchesse de Vaujours (de la Vallière). Si sa santé égaloit son zèle ³ la force de son Eloquence jointe à sa profonde érudition, rendroit à l'Eglise beaucoup d'âmes égarées, mais il peut seulement écrire sans pouvoir beaucoup parler. »

On peut lire la *Notice nécrologique* que le *Mercure galant* du mois de janvier 1685 (p. 81) consacre à Fromentières — on en trouve amplement les principaux traits dans la préface de ses *Sermons* par l'avocat Richard (Migne, *Orateurs sacrés*, t. VIII, col. 9-18).

Sur la parenté de Fromentières avec les Perrot et les Bretonvilliers, voyez mon *De munere pastorali Bossuet*, p. 43, note 2. Il suffit de renvoyer, pour une étude littéraire complète, à la remarquable thèse de M. l'abbé Lahargou, et la très intéressante analyse (avec compléments) qu'en a donnée M. l'abbé Léonce Couture. V. plus bas, au carême de 1688.

1. François de Poudenx, désigné depuis 1677, administrateur du diocèse de par le roi, ne reçut ses bulles qu'en 1692.

2. Lisez, bien entendu, la vêtue ; de tous temps l'information des journaux a été aussi sûre.

3. Nous avons vu que le carême de 1681 ne put être donné par lui, « a cause d'une indisposition imprévue », dit le *Mercure*. V. plus haut, p. 525, note 1.

LIVRE QUATRIÈME

DEPUIS LA MISSION DE MONTPELLIER

JUSQU'A LA MORT DE BOURDALOUE

(1686-1704).

CHAPITRE PREMIER.

CARÈME DE MONTPELLIER. — AVENT A LA COUR EN 1686.

I. Carême de Montpellier.

La mission de Montpellier en 1686 mériterait une étude spéciale et nous voulons espérer qu'en vue du prochain second centenaire de la mort de Bourdaloue, un historien au courant des choses de la ville et à portée des anciens documents d'archives privées et publiques, voudra bien entreprendre cette monographie ¹.

Qu'on ne cherche donc ici qu'une lointaine contribution à un essai ayant pour titre *Bourdaloue à Montpellier*.

1. Nous espérons surtout cette étude du livre de M. F. Castets dont le second volume est impatiemment attendu.

1686 Malgré les pages consacrées à ce sujet par le P. Luras, cette histoire n'est pas faite. M. le chanoine Pauthe qui, pour la mission de Montpellier renvoie au chapitre où il traite de l'apostolat de Bourdaloue auprès des dissidents, nous y donne une étude plus littéraire qu'historique. Il s'est contenté, à l'aide de fragments de sermons habilement groupés, de nous montrer « l'esprit évangélique qui inspira son ministère auprès des protestants¹. » Mais il n'a point essayé de tirer parti des documents déjà connus de Luras et la preuve, c'est qu'il répète une erreur de Feugère², facile à réfuter par le texte même de Bourdaloue³. « Le missionnaire, dit M. l'abbé Pauthe, durant les stations de l'avent de 1685 et du carême de 1686, consacra toutes les ressources de son talent... à l'évangélisation des réformés⁴. » Il parle aussi du sermon des Cendres prononcé par Bourdaloue « à Montpellier durant la seconde partie de sa mission auprès des réformés⁵. »

Or le P. Luras avait cité cet extrait des *Mémoriaux consulaires de la ville de Montpellier*, qui nous marque la première arrivée du prédicateur :

Le 17 février, dimanche de la Sexagésime, arriva en cette ville le R. P. Bourdaloue, de la Compagnie de Jésus, prédicateur du roy envoyé par Sa Majesté pour prêcher le Carême en cette ville pour l'édification et l'instruction des nouveaux convertis à la religion catholique apostolique et romaine, lequel MM. les consuls furent visiter en chaperon au collègue des PP. Jésuites, quoiqu'ils ne fussent dans aucune obligation, ce que pourtant ils voulurent bien faire sur la grande réputation et mérite extraordinaire du R. P. Bourdaloue et à la considération de M^{me} la marquise de Castries qui avait écrit de lui rendre tous les honneurs dus à sa vertu et à son mérite⁶.

1. Ch. VII, p. 305.

2. Feugère, p. 15 et 36.

3. V. plus haut, p. 598, et plus bas au 27 février, p. 634.

4. Pauthe, p. 172 et 295.

5. *Ibid.*, p. 296.

6. *Mémoriaux*... t. XII, in-f°, ann. 1685 à 1701, folio 17, cité par Luras, t. II, p. 340. Sur les Castries, v. *Saint-Simon*, t. III, p. 327-329, et appendice xxx, p. 537.

D'après l'indication, malheureusement incertaine, fournie à Rochebilière par le R. P. Le Lasseur, et qui paraît provenir de « Nouvelles ecclésiastiques », c'est-à-dire de gazettes écrites à la main et toujours sujettes à caution, ce serait seulement le 18 février, c'est-à-dire le lendemain de son arrivée, qu'un correspondant anonyme, de Paris peut-être, écrivait cette nouvelle déjà vieille :

Bourdaloue va à Montpellier dans une chaise roulante que Louvois lui fait faire de la part du roi avec laquais et postillon et un homme à cheval pour marquer les logis ¹.

On s'était du reste occupé dans les délibérations du chapitre de la cathédrale, de sa prochaine arrivée, dès le samedi 9, veille de la Septuagésime.

A cause qu'il y a un habile prédicateur ce carême, les Intendants et Recteurs de la Charité et Hôpital général demandent permission de faire faire un amphithéâtre à la Cathédrale... Pour se dédommager des frais, ils demandent qu'on leur permette de louer des chaises dans la nef, moyennant six deniers. Mais le chapitre décide qu'il fera faire « à ses dépens le dit amphithéâtre, pour servir aux nouveaux convertis, sans rien payer. » On permet aux « Lieutenant et Major » de la Citadelle de faire mettre un banc dans la nef, pour entendre le Prédicateur, *comme l'an passé* et de l'agrandir de quelques places, pour après le carême, le remettre en son premier état... M^{me} la marquise de Villeneuve est autorisée à mettre un banc, mais exclusivement à son usage personnel, « *autrement*, on l'ôtera, pour le remettre quand elle viendra ². »

Le détail « *comme l'an passé* » est à noter. Il ne faut pas croire que Bourdaloue arrivât sur un terrain non défriché encore. Avant de relater les témoignages qui constatent son succès, il est bon de se rappeler que l'année 1685, ainsi que la précédente, avait été marquée par un mouvement très prononcé de conversions. Sans qu'on

1. Biblioth. nationale, mss. fonds français, N° 23498 (?). Donné par le P. Le Lasseur. (R.).

2. Communication du P. L.-M.-J. Cros, S. J. (copié en 1875); lettre du 14 novembre 1898.

1686 pût dire qu'il n'y avait plus rien à faire, du moins doit-on reconnaître qu'il est plus difficile de faire une récolte abondante, là où des moissonneurs viennent de passer, et c'était le cas à Montpellier.

En 1685, un Père de la Merci, le P. Laplace, avait donné le carême, et son succès était méritoire après une grande mission en 1684. Mais c'est surtout à la fin de l'année 1685 que se déployèrent les efforts du pouvoir, dépensés pour préparer et légitimer aux yeux de la cour de Rome, avec laquelle on était plus qu'en froid, la mesure de la révocation.

Bien qu'aucun des gouverneurs militaires ou intendants de la région, les Noailles, La Trousse, etc., n'aient manqué de préparer avec grand zèle le mouvement visé par le roi depuis si longtemps, on peut penser que la nomination de Bâville, remplaçant d'Aguesseau le 8 septembre 1685¹, fut pour beaucoup dans le renouveau des conversions signalées par le registre des délibérations des pénitents du Saint-Esprit au 20 octobre 1685 :

Nos freres errants, après avoir réfléchi sur ce qui étoit de leur devoir et de leur salut, se sont réunis *tout d'un coup* dans le sein de l'Eglise notre bonne mère, dont leurs auteurs s'étoient séparés par le caprice et par l'erreur : mais cette réunion a été faite avec tant d'ardeur et d'empressement, que dans moins de 4 ou 5 jours, particulièrement en celui de la fête saint Michel, 29 septembre dernier, notre grand prélat, Messire Charles de Pradel, poussé du même zèle infatigable, en cette sainte et admirable réunion, comme il l'est en toutes les autres fonctions épiscopales, reçut et fit recevoir par de très dignes ecclésiastiques l'abjuration de sept mille six à sept cents religionnaires qui restoient d'une plus grande quantité de personnes de cette hérésie dans Montpellier, outre le grand nombre de ceux du diocèse ou mondit Seigneur s'est donné la peine de se transporter pour recevoir aussi leur abjuration. (L'évêque a ordonné des prières d'actions de grâces) ce qui a esté fait avec beaucoup de dévotion...

1. La nomination est antérieure, Cf. *Gazette de France*. « De Paris, le 18 Aoust 1685 Le Roy a fait le sieur de Lamoignon de Bavillon Intendant de Languedoc, à la place du sieur d'Aguesseau Conseiller d'Estat. Le sieur Foucaut a esté fait à sa place intendant de Poitou. »

... Et parce que c'est aujourd'hui que nous célébrons la fête de la délivrance de cette ville qui étoit autrefois en la main des religieux... nous avons été à la procession aujourd'hui, à laquelle Mgr a voulu que nous ayons assisté, quoique nous ne fusions pas en possession de cet avantage. Il est vrai que *c'est à présent l'entière extirpation de cette hérésie*, et que *comme tout est consommé à cet égard*, il étoit juste que notre Compagnie qui n'est pas moins intéressée que les autres Ordres à remercier Dieu de cette réunion salutaire, eût aussi l'honneur d'assister à cette action ¹...

Le secrétaire des confrères pénitents du Saint-Esprit, on le voit, rapproche complaisamment de l'anniversaire du jour où la ville revint au pouvoir des catholiques, 20 octobre, ce qu'il regarde comme l'ouvrage « consommé » de la réunion. Ce mouvement des conversions en masse, précédant de si peu la révocation, signée le 17 octobre, enregistrée le 22, et publiée dans la *Gazette de France* du 27, pouvait faire illusion aux esprits qui ne voyaient que les dehors.

Dès le commencement de l'année 1684 la mission donnée par le P. Honoré de Cannes, avait dû marquer profondément ².

D'après les habitudes bien connues du P. Honoré de Cannes ³, on peut croire qu'avec les vingt missionnaires de son ordre qui l'accompagnaient, il fit à Montpellier à peu près les fruits dont parlait le *Mercur* de 1685, à

1. Communication du P. L.-M.-J. Cros.

2. Témoignage la relation dont parle, avec un enthousiasme qui par malheur n'exclut pas le vague des renseignements, le *Mercur galant* de mars 1684. Pâques étant cette année-là le 2 avril, Visé fait de cette nouvelle son actualité : « Je reçois, dit-il, une grande relation des fruits qui ont esté faits à Montpellier, par le Pere Honoré de Cannes, & les Capucins Missionnaires de la Province de Languedoc ; Cette Article qui est aujourd'huy de saison, ne laisseroit pas que de vous donner de la joye en toute sorte de temps. On n'a jamais entendu parler ny de tant de zele de la part de ceux qui ont fait la Mission, ny d'une Penitence si edifiante & si exemplaire du costé des Habitans de Montpellier. Il est impossible de se représenter tous les changemens qui sont arrivez en cette Ville dont le Peuple pourroit estre présentement appelé le Peuple Saint. » (*Mercur*, mars, p. 343-344.) La « grande relation » reçue étoit apparemment plus explicite.

3. Voir son éloge funèbre plus bas en 1696.

1686 propos des missions données à Saint-Sulpice et de Saint-Étienne du Mont ¹.

Les fruits de ses prédications de 1684 à Montpellier, autant qu'on en peut juger par le communiqué du *Mercure*, ajoutèrent sans doute à l'ébranlement constaté dans la région par les lettres de toute nature affirmant le nombre des conversions déjà faites, avant l'arrivée de Bourdaloue.

On voudrait pour l'honneur des conseillers du roi, quels qu'ils aient été, démentir les chiffres fantastiques des conversions, mis sans doute sous ses yeux chaque jour, en preuve de l'extinction de l'hérésie dans son royaume. On souhaiterait au moins que ces conversions en masse, dues surtout et aux derniers édits, précurseurs de la révocation, et, chose plus déplorable, à l'usage fait par Foucault et plusieurs de ses imitateurs, des troupes massées sur la frontière d'Espagne, aient été le pur résultat de missions comme celle du P. Honoré ².

Mais il faut dire, pour être d'accord avec l'histoire, que les « retours à l'unité » comme on les nommait, avaient

1. V. plus haut, p. 586. Nous retrouverons en 1696 la méthode et les procédés du missionnaire capucin, sévèrement jugés par un historien de la prédication. La mise en scène et les effets audacieux d'éloquence populaire, dont il usait et abusait, frappaient l'imagination, et appuyés sur un zèle indéniable et une foi des plus communicatives, ses efforts amenaient de merveilleux résultats ; Bossuet l'appela dans le diocèse de Meaux où il donna dans la ville épiscopale une mission en 1692, du 27 avril au 4 juin, avec quinze autres capucins.

2. Il est difficile de croire à la pleine sincérité du roi, et peut-être trop commode de rejeter sur Louvois seul, la responsabilité de ces dragonnades à jamais déplorables. Un mot de Sourches, bien placé pour observer et en même temps esprit modéré, sans parti pris, en dit long sur les mesures de contrainte et la faveur qu'elles pouvaient rencontrer auprès du roi. Il écrit au 12 juin 1685 : « En ce temps là le parlement de Rouen fit abattre tous les Temples des huguenots qui restoient en Normandie, à cause qu'ils avoient contrevenu à quelques articles des dernières déclarations du Roi » ; et ils poussèrent même leur sévérité au-delà de celle des déclarations. Tous les plus célèbres ministres de cette province quittèrent la France et s'en allèrent en Hollande ou en Angleterre. »

« On leur faisoit souvent des querelles d'Allemand, et le Roi n'étoit pas fâché de voir les parlements pousser leur sévérité plus loin que lui. » La note est de Sourches, et elle me semble significative.

pour la plupart une tout autre origine. Le procédé ne saurait être plus nettement décrit que par les dépêches des intendants ou les nouvelles froidement enregistrées par les annalistes de la cour. L'exposer est le flétrir, mais la faute n'en est pas à l'historien ; et il est trop juste de montrer en quelles conditions impossibles étaient placés les missionnaires, que M^{me} de Sévigné (qu'elle ait ou non « imperceptiblement... ri, au moins des yeux » en l'écrivant¹), nous représente comme chargés de parfaire l'œuvre des dragons et d'aller apprendre aux foules pourquoi elles avaient eu raison de se convertir².

On sut alors, écrit Sourches au 20 septembre 1685, que le marquis de La Trousse étoit allé commander les troupes en Dauphiné, et sous lui le Comte de Tessé, mestre de camp général des dragons, et que M. le duc de Noailles étoit allé faire la même chose en Languedoc, où M. de Saint-Ruth étoit passé pour commander sous lui. Les conversions des huguenots continuoient dans tous ces pays-là, et l'on entendoit parler que de dix ou de vingt mille convertis en six semaines de temps³.

Rulhière⁴ a cité les lettres de Louvois à Le Tellier, dans lesquelles les « retours » se chiffrent aussi par milliers :

1. C'est l'avis de M. L. Crouslé (*Fénelon et Bossuet*, t. 1, p. 93, note 7) qui est peut-être moins entré qu'il ne le suppose dans la psychologie de la marquise, s'exposant à lui prêter des sentiments en avance d'un siècle pour le moins, sinon les idées du nôtre. En ce cas, elle serait bien à blâmer de n'avoir employé, dans l'intimité du moins, que cette ironie imperceptible, et d'avoir si légèrement parlé de ces tristes expédients de la politique religieuse de Louis XIV. J'aime mieux croire, à sa décharge, qu'elle n'en voyait guère plus que ses contemporains. N'est-ce point là d'ailleurs le ton, nullement ironique de la lettre du 28 octobre 1685, annonçant la mission de Bourdaloue à Montpellier (cf. plus haut, p. 597. « Vous aurez vu sans doute l'édit par lequel le Roi révoque celui de Nantes. Rien n'est si beau que tout ce qu'il contient, et jamais aucun roi n'a fait et ne fera rien de plus mémorable. » (T. VII, p. 470.)

2. Sévigné, t. VII, p. 469 ; cf. plus haut, p. 597.

3. Sourches, t. I, p. 307.

4. Sans me croire dispensé de vérifier les affirmations de Rulhière, comme du reste de tous les autres écrivains, je ne puis assez réprover la singulière et déplorable méthode apologétique employée à cette occasion par le P. Luras. Se trouvant en face d'allégations de cet auteur, qui lui semblaient embarrassantes pour sa thèse, le P. Luras a pris le parti, de

1686 « Il s'est fait 60.000 conversions dans la généralité de Bordeaux, 20.000 dans celle de Montauban. » Le vieux Le Tellier pouvait pleurer de joie aux lettres de son fils, mais celui-ci devait être moins dupe quand Noailles lui rendant compte de sa mission bottée, lui écrivait :

Les conversions qui ont suivi depuis le 15 octobre, ont été si générales & avec une si grande vitesse, qu'on n'en sçauroit assez remercier Dieu, ni songer trop sérieusement aux moyens d'achever entièrement cet ouvrage, en donnant à ces peuples toutes les instructions dont ils ont besoin, & qu'ils demandent (?) avec instance ¹.

Le nombre des Religionnaires de cette province est d'environ deux-cents quarante mille hommes, & quand je vous ai demandé jusqu'au 25 du mois prochain, pour leur entière conversion, j'ai pris un terme trop long ; car je crois qu'à la fin du mois cela sera expédié ².

la meilleure foi du monde, de les contester, et d'insinuer que les lettres de Fénelon en Saintonge alléguées par Rulhière étaient apocryphes. (V. Luras, t. II, p. 309). Après avoir cité la fameuse lettre de Fénelon, contenant les mots : « Les Jésuites de Marennes sont quatre têtes de fer qui ne parlent aux nouveaux convertis pour ce monde, que d'amende et de prison... Nous avons eu des peines infinies à empêcher ces bons pères d'éclater contre notre douceur... », le P. Luras conclut : « Les lecteurs qui connaissent Fénelon ne retrouvent ici ni son langage, ni son esprit, etc. » Et il ajoute que « l'avocat des protestants, Rulhière, est un imposteur »... Ces aménités ne rendront jamais une cause meilleure, et avant de crier à l'imposture, il est sage de prendre ses sûretés. Il eût fallu surtout consulter les *Lettres inédites de Fénelon* publiées en 1874 par M. l'abbé Verlaque, et ne point trancher si hardiment en 1884 : « Nous sommes heureux de le retrouver tout entier (Fénelon) dans sa correspondance authentique avec le marquis de Seignelai, publiée en 1827 »... Cette manière de récuser les documents qui ne cadrent point avec l'idée qu'on s'est formée d'un personnage, est aux antipodes de la « manière d'écrire l'histoire et de défendre efficacement la vérité. » Si le P. Luras avait vécu assez longtemps pour lire le livre du P. Boutié, apologie de Fénelon pourtant, il y aurait lu, p. 25, tirées d'ailleurs de la publication déjà ancienne de M. l'abbé Verlaque, ces phrases où il déclarait ne reconnaître ni son langage, ni son esprit. A l'encontre de ces procédés, qui, heureusement perdent du terrain, bien qu'ils aient encore des partisans attardés, je me plais à répéter, et de tout mon pouvoir, à mettre en pratique le mot du Souverain Pontife Léon XIII, avertissant tout historien qu'une de ses obligations est de ne pas craindre de dire tout le vrai « *ne quid veri non audeat* ». (V. ci-dessus, p. 1). Boutié, S. J., *Fénelon*, Paris, Retaux, s. d. (1900), in-8.

1. C'est plus que douteux ; mais tous répètent cette gamme. V. plus bas, p. 630, la lettre de Bâville.

2. Rulhière, p. 304.

Il était grand temps en effet de faire venir les prédicateurs : si Bourdaloue en avait cru les relations officielles, il eût pu se dire envoyé en pays catholique. Dès le 6 octobre, le marquis de Sourches avait enregistré ces faits divers :

On reçut en même temps nouvelle que *tous* les huguenots de Montpellier, de Lunel et de plusieurs autres villes de Languedoc s'étoient convertis au nombre de vingt mille ; et l'on espéroit que dans peu de temps l'hérésie de Calvin seroit entièrement banni de cette province où elle avoit régné si longtemps et qu'une année ou deux pourroient la bannir entièrement du royaume ¹.

Louvois devait se promettre d'aller plus vite encore ; dans sa réponse du 15 octobre à Noailles, il lui mande :

J'ai lu à Sa Majesté vos lettres des sept & huit de ce mois. Elle y a vu avec beaucoup de joye la continuation des progres des conversions, & l'assurance que vous lui donnez que dans les quinze premiers jours du mois prochain la R. P. R. sera entièrement abolie en Languedoc ².

Nous avons vu, dans l'*Exhortation* de Bourdaloue *sur la charité envers les nouveaux convertis*, qu'il ne se faisait pas d'illusion sur la spontanéité de ces prétendus retours à l'unité³, et par suite sur la valeur de ces changements où le cœur n'était pour rien. Attendait-il beaucoup de la mission de Montpellier, faite dans des conditions aussi déplorables ? Impossible de le savoir ; mais nous constatons, par les lettres les plus triomphantes d'alors, qu'il était aisé de deviner que tout restait « encore à faire », ou mieux, que la besogne avait été plus que gâtée par cette manière d'entendre la conversion et la conviction ⁴.

1. Sourches, t. I, p. 311.

2. Rulhière, p. 320.

3. V. plus haut, p. 606.

4. Qu'en pensait-on à Rome ? Je n'ai point à me le demander ici. J'ai essayé de le déterminer, dans mon étude *De munere pastoralis Bossuet* (p. 156.) Je dois ajouter aux témoignages produits par Ch. Gérin dans son article *Innocent XI et la révocation de l'édit de Nantes*, que le premier bref pontifical envoyé à Louis XIV après cette mesure et pour

1686 L'historien de M^{me} de Maintenon a cité une lettre du P. de la Chaize au P. Fabri, alors à Rome, en date du 25 novembre 1685, dans laquelle on lit : « Seize ministres firent la semaine passée tous ensemble abjuration d'hérésie à Montpellier ¹. » Mais il a eu raison d'y joindre aussi un autre extrait, du cardinal de Bonzy écrivant de Montpellier même à Louvois, le 16 octobre précédent :

Vous ne doutez pas, Monseigneur, que le plus grand nombre des conversions ne sont pas sincères... La plupart ne songent qu'à sortir du royaume dans quelque temps, sous l'ombre d'une conversion simulée.

C'est bien aussi ce qu'est obligé d'avouer Bâville dans ses dépêches au contrôleur général Le Peletier :

Je crois pouvoir vous mander présentement la conversion de tout le Languedoc ; du moins les Cévennes sont entièrement converties... Voilà un grand ouvrage ; mais en vérité, il ne faut pas encore le croire entièrement consommé. Il demande bien des soins. *Il est question de gagner les cœurs*, et de faire comprendre à ce grand nombre de convertis qu'ils ont bien fait de prendre ce parti, qu'ils n'ont pris que par une obéissance aveugle aux ordres du Roy. Ils m'ont paru fort disposés à recevoir l'instruction et la souhaiter ardemment ²....

On peut mettre en doute ce souhait ardent, *ignoti nulla cupido*, et c'était une singulière méthode que se proposer,

l'en féliciter, est ainsi annoncé par le marquis de Sourches : « 13 décembre. On montrait alors un bref que le Pape avoit écrit au Roi, par lequel il lui donnoit de grandes louanges de ce qu'il avoit révoqué les édits que les rois ses prédécesseurs avoient donnés en faveur des Huguenots ; mais on remarquoit qu'il ne lui donnoit que le titre de roi de France et non pas celui de Navarre, ce qui ne pouvoit être agréable au roi. » — Le dépit royal, dont j'ai cité (*De munere pastorali Bossuet, ibid.*), diverses preuves authentiques, dissimulait-il, sous le mécontentement de ce vice de forme, une déception plus profonde, celle, non-seulement de n'être pas célébré comme un nouveau Constantin, mais surtout de ne point voir le pape céder à des prétentions longtemps poursuivies en vain ? Pour tant de ces « changements de religion » que le roi et ses ministres appelaient des conversions, on eût voulu un autre salaire. *Inde irae*.

1. De Noailles, *Histoire de Madame de Maintenon*, t. II, 1848, p. 483.

2. A. de Boislisle, 15 & 19 octobre, *Correspondance des Contrôleurs généraux*, I, p. 55, n. 207.

après des voies de contrainte, de « gagner les cœurs. » 1686
Bâville qui comptait pour cette difficile besogne, dans une œuvre ainsi entreprise à rebours, sur l'éloquence de Bourdaloue, lui faisait vraiment la part trop ingrate. Ces manières de voir, si communes alors, étaient bien de ce christianisme extérieur et administratif que Fénelon, dans une lettre célèbre et dure, mais point injuste, reprochera à Louis XIV ¹.

Un document jadis communiqué à Rochebilière est à citer à ce propos. Il a besoin cependant d'être jugé, car il manque d'équité et fausse l'histoire. Les préventions dont il procède accentuent à tel point des divergences imaginaires, qu'il présente les faits sous un jour inexact en prêtant à Bourdaloue une méthode de controverse contentieuse qui n'a jamais été son fait. Avouons toutefois que la prédominance trop marquée des raisonnements et une surabondance de preuves, quelque peu accablante, déjà reprochée à notre orateur ², ont pu nuire à un succès que les circonstances de toutes sortes rendaient certainement précaire.

Cette pièce, bien que sans date, aura du moins l'utilité de nous montrer Bourdaloue à l'œuvre dans quelque conférence d'apparat, instituée durant ce carême. Rien d'étonnant du reste sur un terrain préparé par les dragons, que plus d'une fois Bourdaloue « après avoir longtemps et bien parlé, » n'ait gagné personne.

An 1685-86.

..... Etant aussi autorisez qu'ils estoient (les PP. de l'Oratoire) non-seulement auprès de M. de Bâville, mais encore auprès des commandants du pays, le marquis de la Trousse, le comte de Tessé (depuis maréchal), le duc de Noailles, qui avaient tous pour la personne du P. de Chevigny ³ (leur ancien camarade d'armes) une

1. V. *Revue des Sciences ecclésiastiques*, mai 1901, p. 444.

2. V. plus haut, p. 468.

3. Nicolas Guyet de Chevigny. V. note a du livre IV.

1686 veneration singulière fort augmentée par la grande benediction qu'ils n'ignoroient pas que Dieu avoit répandue sur les travaux.

C'est à cause de cette grande reputation que M. l'intendant voulut l'engager dans une mission qu'il faisoit faire, par les jésuites, à la ville de Montpellier pendant le careme, pour laquelle ils avoient fait venir de Paris leur fameux P. Bourdaloue, il s'y transporta (le P. de Chevigny) mais ce ne fut que pour faire trouver bon à M. de Baviile, qu'il retournât à son premier gîte, pour soutenir l'ouvrage que Dieu par sa grace avoit mis en si bon train, plutôt que d'en commencer un autre avec de tels compagnons....

L'expérience lui avoit appris qu'il suffisoit de desabuser les esprits des preventions qu'on leur avoit inspirées contre l'Eglise et d'établir solidement et nettement la vérité de ses dogmes et la pureté de son culte mais qu'on avançoit peu, par la voye de la dispute, les esprits ne faisant alors que s'agrir et se roidir d'autant plus qu'on faisoit plus d'efforts pour les convaincre, il en avoit vu de ses yeux la preuve recente dans Montpellier, dans une fameuse conference où le P. Bourdaloue, devant le Card. de Bonzy, et plusieurs autres grands seigneurs avoit longtemps et fort bien parlé (sans gagner personne) au lieu que luy P. de Chevigny, à la faveur de quelques discours tendres, qu'il avoit tenus à des artisans de Montpellier, chez qui le P. Gardey l'avoit conduit, en accompagnant ses exhortations de quelques aumosnes, qu'il avoit fait couler doucement ¹, il avoit eu la consolation de les ramener à la foy ²....

1. M. O. Douen, dans son livre *De l'Intolérance de Fénelon*, a jugé avec indignation ce procédé de « faciliter les conversions » ; il nous semble qu'entendu à la façon dont Bourdaloue le propose dans l'Exhortation citée plus haut, il doit bénéficier de la réponse faite par M. L. Crouslé. « Cet argent, avait écrit M. Douen... Fénelon l'employait au besoin comme saint François de Sales, pour faciliter les conversions » ; cela résulte de la note insérée plus haut (p. 78), où les secours accordés à celles qui, *après être devenues catholiques, sont en besoin après être sorties*, figurent parmi les dépenses de l'établissement. » M. Crouslé reprend très judicieusement : « Ce passage que nous reproduisons scrupuleusement en soulignant ce que l'auteur a souligné, pourrait donner lieu sans doute à de longues discussions. Que M. Douen s'indigne de voir des personnes soustraites au protestantisme, cela nous paraît fort naturel de sa part. Mais, que des secours aient été accordés à des personnes qui en avaient besoin après s'être séparées de leur communion et même de leur famille, c'est ce que la simple humanité, autant que la charité (sans tenir compte du zèle du prosélytisme) pouvait souvent exiger. J'en crois sans difficulté le P. Bourdaloue, lorsqu'il dit... (dans l'exhortation citée) : « De quel œil désormais les regarde tout le parti qu'ils ont abandonné ? On les dénonce aux assemblées comme des déserteurs, etc. » (T. XII, p. 114), Crouslé, *Fénelon et Bossuet*, t. I, p. 39, note 16.

2. Mission du diocèse de Nismes. T. II d'un ms. in-4 sur l'Oratoire,

La conférence à laquelle fait allusion le document oratorien sur le P. Chevigny ¹ est sans doute une des controverses prêchées par Bourdaloue, dans l'église des jésuites de Montpellier, car les mémoires du temps nous apprennent que « quatre fois la semaine (à dix heures et demie du matin), il faisait le sermon du carême à la cathédrale, et les autres jours, prêchait, l'après-midi, la controverse et répondait aux questions qui lui étaient proposées ¹, » menant de front ainsi le carême de la cathédrale et une active participation à la mission prêchée dans le même temps par les jésuites.

27 février, jour des Cendres. — Ce fut le début de la station de carême, et c'est la première date de prédication constatée, bien que, du jour de son arrivée (17 février) à ce premier sermon, Bourdaloue ait pu se faire entendre. Toutefois, d'après le texte conservé de l'apostrophe aux nouveaux réunis, imprimée dans le second sermon *pour le Mercredi des Cendres*, celui sans doute qui fut donné à cette date, il s'agit d'un véritable salut de bienvenue et d'une entrée en matière adressée aux habitants de la ville.

C'est ce que j'entreprends de vous faire voir (l'institution salutaire de la pénitence figurée par les cendres), & par où je commence à m'acquitter auprès de vous du ministère dont Dieu m'a chargé & que j'ay à remplir pendant tout ce saint temps de Carême. Vous, mes Freres, qui par la miséricorde du Seigneur avez enfin renoncé au schisme pour vous réunir à l'Eglise. Vous pour qui je suis particulièrement envoyé ; que je regarde icy comme le premier objet de mon zèle... (T. II, p. 53).

Ces paroles de l'orateur, datant un des discours de Bourdaloue, n'ont pas été assez remarquées, bien que

appartenant à la Bibl. de l'Oratoire de l'Immaculée Conception située rue du Regard. Le P. Trochon me l'a prêté et j'y ai copié ce qui précède sous le n° 235 ; il n'est pas paginé. (R)

1. Luras, t. II, p. 342.

1686 citées souvent. Avec la note marginale de Bretonneau ¹, elles eussent empêché Feugère de parler d'un avent à Montpellier en 1685 ² et ceux qui l'ont en cela suivi à tort, de regarder le sermon des cendres comme le début « de la seconde partie de sa mission ³ » chez les protestants du midi.

Cette conciliante entrée en matière, le seul passage, daté sûrement de Montpellier, pourrait jusqu'à un certain point, nous indiquer le ton de sa prédication. La plupart des historiens ou critiques ont implicitement supposé que tout ce qui est demeuré dans l'œuvre imprimée de Bourdaloue, relatif à la controverse protestante a été « dit à Montpellier. » C'est abuser de l'induction, mais non sans raisons spécieuses. Si nous avons le droit de juger sur ce trait de toute la prédication de Bourdaloue, on pourrait répéter, avec J. J. Weiss :

Il est remarquable que parlant des protestants, il dit simplement « les protestants » et affecte de ne point employer le terme dédaigneux d'Eglise prétendue réformée « consacré par la loi et les traités. » Deux ou trois fois même, il lui est arrivé dans la chaire des jésuites d'opposer hardiment aux vices du siècle le tableau de la forte discipline domestique, des mœurs austères et de la charité active des réformés de France ⁴.

1. *Sur la cérémonie des Cendres*, t. II, p. 52, en face des mots : « Vous, mes Freres » l'éditeur ajoute cette manchette : « Le pere Bourdaloue fût envoyé par le Roy à Montpellier en faveur des nouveaux convertis pour y prescher le Carême. »

2. Feugère, pp. 15 et 36. Cf. plus haut, pp. 598 et 634.

3. Pauthe, p. 295.

4. *Bourdaloue; La Morale et la politique chrétienne*, conférence du 24 avril 1866, *Revue des cours littéraires*, 15 septembre ; pp. 680-694. Il faut regretter qu'avant de louer Bourdaloue de cette mission « conciliante », dont nous ne savons rien, dit l'auteur (mais que par plusieurs endroits des sermons il suppose avoir été telle), J. J. Weiss ait cru devoir opposer à la manière de Bourdaloue, celle de Bossuet pour qui il se montre injuste. Quand donc saura-t-on louer un grand homme, sans lui immoler ceux qu'on lui compare, dès qu'ils ont agi autrement que lui ? « Bourdaloue, dit Weiss, n'avait pas, comme Bossuet, la passion de la controverse ; il ne ressentait ni le besoin de haïr, ni l'âpreté d'orgueil théologique qui produit les persécuteurs. » Il y avait mieux à dire, et il fallait être juste à l'égard de Bossuet comme envers Bourdaloue. Cf. mon étude *De munere pastoralis Bossuet*, p. 46, note 2.

La remarque de détail sur l'expression « église prétendue réformée » peu exacte du reste ¹, ne prouverait pas assez peut-être; car cette manière de dire, pour avoir été celle des édits et des conversations courantes, a pu être évitée dans les sermons par bien des prédicateurs plus contentieux que Bourdaloue. D'autre part, la trouver sous la plume ou dans la bouche d'un prêtre ne suffit pas à indiquer en lui une passion de controverse; un catholique pouvait et peut encore protester par ce langage contre l'exactitude et le monopole de ce nom de Réforme, sans manifester de haine « théologique » contre ceux qui s'en paraient. Il est plus légitime de mettre en relief la justice que sut rendre à ses adversaires notre orateur proposant en modèle aux auditeurs catholiques la charité des protestants. Feugère lui aussi note ces détails dont il tire bon parti pour peindre l'attitude de Bourdaloue vis-à-vis du protestantisme ².

Mais les passages où Bourdaloue oppose les qualités des protestants aux torts qu'il veut combattre dans ses auditeurs, ne nous peuvent guère renseigner sur la mission de Montpellier, si tant est qu'ils s'y rapportent. *L'Exhortation sur la charité envers les nouveaux catholiques* de laquelle est tiré l'un des plus saillants ³, a été certainement prononcée à Paris ⁴. Quant à *l'Instruction sur l'humilité de la*

1. V. plus bas, p. 637¹.

2. Feugère, p. 201. « Ajoutons, écrit-il, que Bourdaloue n'est point de ces apologistes excessifs qui ne voient dans leurs adversaires que crimes et qu'iniquités, et qui leur refusent le droit de n'être point des scélérats. Bien loin de méconnaître que beaucoup d'hérétiques méritent le nom d'honnêtes gens, il exalte quelquefois leur vertu pour faire honte aux catholiques de n'en point montrer autant... » Rappelons aussi le témoignage de Burnet en 1685. Cf. plus haut, p. 591.

3. T. XII, p. 111. « En effet la pauvreté, parmi nos heretiques, n'estoit ni negligée ni delaissée. Il y avoit entre eux, non seulement de la charité, mais de la police & de la religion dans la pratique de la charité... Soyons de bonne foy, & ne leur refusons point la justice qui leur est due... » Cf. plus haut, p. 604.

4. Cf. plus haut, pp. 603 et suiv.

1686 *foy* qui est une lettre écrite à une personne « qui avoit de la peine à se soumettre aux décisions de l'Eglise », les phrases qu'on en tire comme preuve que Bourdaloue rend justice aux hérétiques, sont singulièrement infirmées par le contexte et par la thèse générale développée dans cette lettre ; l'objet de l'auteur est en effet de montrer par l'exemple d'hérétiques dont il fait un portrait fidèle et peu flatté, les dangers d'une insuffisante soumission d'esprit en matière de foi. Toutes les concessions que l'on cite, en les détachant : « Ils ont eû l'érudition et la science ; ils ont eû la finesse... ils ont esté charitables... etc. », sont reprises ensuite, et la rigueur du blâme empêche de citer ce passage comme un de ceux où Bourdaloue rend hommage aux qualités de ceux qu'il combat :

Avec toute leur science, dit-il, ils se sont évanouïs dans leurs pensées. Leur pénétration & leur finesse d'esprit n'a servi qu'à les rendre plus artificieux... Leur morale severe (n'a esté) qu'apparence fastueuse, & leur sainteté, qu'hypocrisie ¹.

Enfin le troisième point du sermon *sur la Trinité*, qui fait allusion de nouveau à l'union des protestants entre eux, ne cite guère le fait sans graves restrictions qui ne permettent pas d'attribuer ce passage à l'époque de Montpellier. Par le sujet d'ailleurs, le sermon appartient à une autre saison que le temps du séjour de Bourdaloue dans le Languedoc :

Comme la difference de religion a toujours esté, pour ainsi dire, le glaive de division parmi les hommes...; aussi de tout temps a-t-on considéré l'unité de religion comme le plus sacré nœud de l'amitié. Il n'est pas jusques à nos hérétiques qui ne le pensent de la sorte. Dès là qu'ils font secte & qu'ils composent une Eglise prétendue (*le mot y est donc, quoi qu'en ait dit Weiss*) ils commencent à s'entr'aider. Vous en estes temoins, mes chers Auditeurs, & vous sçavez comment ils sont unis ensemble, comment ils prennent les intérêts les uns des autres, comment ils se prestent secours dans leurs besoins, comment

1. T. xiii, p. 399.

leurs pauvres sont assistez, comment ils visitent leurs malades : qui fait cela ? ce n'est pas l'unité de la foy, puisque hors de l'Eglise, ils ne peuvent avoir la foy : quoi donc ? l'unité d'erreur, l'unité de mensonge, l'unité de schisme. Ce petit troupeau où ils sont tous ramassez, voilà ce qui les lie, voilà ce qui arrête leurs querelles... Quelle honte, que l'unité de la foy où nous vivons, fasse moins sur nous que ne fait sur eux l'unité d'une fausse reforme ¹ ?

1686

Mais fût-il certain que les divers endroits des sermons où le protestantisme est en cause doivent être rattachés à la mission de Montpellier, nous n'aurions point pour cela beaucoup de dates exactes. La chronologie de ce carême est en effet ce qui nous manque le plus. N'est-ce pas un rêve d'assigner aux diverses « journées liturgiques » qui composèrent ce carême commençant au 27 février, les sujets que put traiter le prédicateur ? Evidemment, nous le savons par les habitudes connues de Bourdaloue, et par l'exemple du sermon des Cendres, c'étaient des sermons déjà prêchés que devait reprendre l'orateur, mais comment en conclure que des titres, même indiqués formellement par des relations, nous puissent conduire sûrement à retrouver le texte prononcé à Montpellier à telle date.

On doit donc se demander sur quelle base repose cette double note, recueillie dans les papiers de Rochebilière relativement au carême de Montpellier ² :

30 mars 1686. — On assure que M. de Montpellier (Charles de Pradel), a écrit au P. Bourdaloue d'une manière peu avantageuse ³.

Avril 1686. — Sermon du P. Bourdaloue sur la Madeleine ⁴.

Je n'accorde point grande confiance au renseignement

1. T. v, p. 457. On voit que Feugère avait dû négliger de contrôler dans leur contexte les passages qu'il allègue p. 202, et que l'affirmation de Weiss est sujette à caution.

2. Mss. de la Bibl. nationale, fonds français, n° 23498. Donné par le P. Le Lasseur. (R.)

3. *Id. Ibid.*

4. *Panegyrique*, t. 2, p. 1, éd. originale. Lundi de la semaine sainte, t. 3, p. 241, édit. originale. Jeudi de la 5^e semaine de carême, t. 3, p. 120, (R.) éd. originale.

1686 qui signale au 30 mars (c'était le samedi, veille du cinquième dimanche) une lettre de l'évêque de Montpellier, désobligeante pour le prédicateur. Il faudrait des documents plus précis, et ils ne s'accordent pas de tout point avec le fragment suivant en date du **13 mars (mercredi après le second dimanche)**, prêtant à Bourdaloue de grands succès :

Le P. Bourdaloue fait de grands fruits à Montpellier où il presche le carême (13 mars 1686) ¹.

Rochebilière semble se prononcer pour le sermon du jeudi de la cinquième semaine *sur la conversion de Magdelaine*, ce qui, à supposer très gratuitement que le discours fût prononcé au jour liturgique où le place l'édition, fournirait la date du **4 avril**. On me concédera qu'elle est trop incertaine pour pouvoir être proposée sur des indices aussi fragiles.

Toutefois, outre le document cité plus haut ² des archives de l'Oratoire, ces bruits défavorables pourraient bien indiquer que tous n'étaient pas peut-être également satisfaits de l'orateur, et que les esprits étaient partagés sur son compte. Au moins dut-il y avoir quelque déception, si l'on peut donner ce sens à la lettre que suppose la réponse de M^{me} de Sévigné au président de Moulceau. Toute rassurée qu'elle semble se dire sur le succès de Bourdaloue et sur sa faveur près de son correspondant, la marquise, dans une sorte d'apologie, réfute des objections, sinon des plaintes, sur la longueur sans doute des sermons de l'orateur. Elle paraît plaider les circonstances atténuantes de l'« augmentation considérable » que les morceaux « cousus par le sujet des nouveaux frères » faisaient dans les discours entendus et déjà goûtés à Paris.

1. *Lettres historiques et anecdotiques*, 1682-1687, Biblioth. nat. mss. français 10265 in-f°. (R.)

2. P 631.

A Paris, le 3^e avril 1686.

1686

.... Pour le P. Bourdaloue, ce seroit mauvais signe pour Montpelier s'il n'y étoit pas admiré, après l'avoir été à la cour et à Paris d'une manière si sincère et si vraie. Je comprends que ces endroits cousus par le sujet des nouveaux frères à la beauté ordinaire de ses sermons, font une augmentation considérable. C'est par ces sortes d'endroits tout pleins de zèle et d'éloquence qu'il enlève et qu'il transporte : il m'a souvent ôté la respiration par l'extrême attention avec laquelle on est pendu à la force et à la justesse de ses discours, et je ne respirois que quand il lui plaisoit de les finir, pour en recommencer un autre de la même beauté. Enfin, Monsieur, je suis assurée que vous savez ce que je veux dire, et que vous êtes aussi charmé de l'esprit, de la bonté, de l'agrément, et de la facilité du P. Bourdaloue dans la vie civile et commune, que charmé et enchanté de ses sermons. Je crois que vous saurez bien vous démêler de l'embarras de cette grande fête ¹, qui pourroit causer tant de sacrilèges, si par une adresse et une habileté chrétienne et politique, vous ne preniez d'autres chemins que ceux de la violence... Dites-nous quelquefois de vos nouvelles ; et si vous voulez assurer le P. Bourdaloue de mes sincères respects, et M. de la Trousse ² de ma fidèle amitié, vous ferez plaisir à votre très-humble servante ³...

A mon avis, l'excès du raisonnement trop continu et prolongé, peut-être aussi l'absence d'ornements et de couleur comme en devait attendre et aimer encore la province, dut déconcerter plus d'un auditeur. Sans doute, comme on l'a ingénieusement supposé ⁴, le correspondant de M^{me} de Sévigné s'était fait l'écho discret de cet étonnement, et ce serait à ses critiques que la marquise essaierait de donner satisfaction. Les sortes d'« endroits pleins de zèle... » par lesquels l'orateur avait « souvent ôté la respiration » de son admiratrice, pendue « à la force et à la justesse de ses discours, » ne seraient-ils pas les tirades ou mieux les interminables séries d'arguments où la

1. La fête de Pâques, 14 avril en 1686.

2. Le marquis de la Trousse commandait les troupes. (R.)

3. *Lettres de M^{me} de Sévigné* (au président de Moulceau), éd. Hachette, t. VII, pp. 489 et 494.

4. Lauras, t. II, p. 343.

1686 logique passionnée de Bourdaloue, comme l'éloquence plus libre de Bossuet « livrait un combat à outrance avec son auditoire ¹ », au risque de lasser ou de décevoir ceux

1. Il faut avouer que ce mot ne se rencontre point dans les lettres de la marquise. Feugère qui le cite (p. 151) n'indique point de source et se contente de dire : « C'est encore à M^{me} de Sévigné, juge exquis, malgré des préférences quelquefois exclusives, qu'on attribue ce mot : « M. Bossuet se bat à outrance avec son auditoire ; tous ses sermons sont des combats à mort. » Les réflexions qu'ajoute le savant critique sont très justes, mais dans le parallèle qu'il y joint pour faire ressortir la différence de méthode des deux lutteurs, il a peut-être tort de trop insister sur cette phrase : « Comme lui (comme Condé) il (Bossuet) trouble, il étourdit, il culbute l'adversaire : ce sont de grands coups qui étonnent. Personne au xvii^e siècle n'était mieux fait que Bossuet pour comprendre, pour admirer et pour louer dignement Condé. » Il ne faut pas oublier en effet l'espèce de mécontentement que souleva l'oraison funèbre de Condé par Bossuet chez les contemporains, presque fâchés que Turenne y ait été trop compris et admiré. On sait par les lettres de M^{me} de Sévigné l'histoire du parallèle, qui faisait dire à Bussy, écrivant de loin et sur des rapports qui reflètent l'opinion : « Comme j'ai ouï parler de l'oraison funèbre qu'a faite Monsieur de Meaux, elle n'a fait honneur, ni au mort, ni à l'orateur. On m'a mandé que le comte de Gramont, revenant de Notre-Dame, dit au Roi qu'il venoit de l'oraison funèbre de M. de Turenne. » (Sévigné, t. viii, p. 33.) Madame de Sévigné disait elle-même : « Le parallèle de Monsieur le Prince et de M. de Turenne est un peu violent... » Enfin Corbinelli mande à Bussy : « Le parallèle... n'est pas de votre goût, à ce que j'ai vu dans votre lettre ; il n'est pas non plus de celui des connoisseurs de ce pays-ci ; et je pris l'autre jour la liberté de dire à Monsieur de Meaux qu'il auroit pu ne pas le pousser jusques à la comparaison de leur mort. » A quoi l'exilé de Chateauvieux répond : « Ce que vous avez dit à Monsieur de Meaux pourra peut-être l'empêcher une autre fois de s'entêter de son ouvrage. » Cf. Souches. *Mémoires*, t. ii, p. 28.

Notre sujet n'est point d'expliquer ni de justifier le parallèle de Turenne et de Condé, même en rappelant que la disgrâce des Bouillons, amenés par leur vanité à se mettre au-dessus des autres familles, peut fort bien être pour quelque chose dans ce mécontentement de commande. Pour rester dans la question Bourdaloue, je ferai seulement une réserve sur ce parallèle entre la méthode des marches savantes de Turenne et celle de notre orateur. Mieux que personne sans doute Feugère a analysé les procédés de Bourdaloue. Toutefois outre ce qu'il y a d'un peu forcé dans le « procédé » des parallèles, il faut toutefois reconnaître que cette page de son livre n'est point des plus justes. Le grand tort est surtout d'y comparer des orateurs qui ne sont pas du même ordre. Je ne crois pas que le parallèle en règle se puisse établir entre Bossuet et Bourdaloue, sans refuser quelque chose à tous deux. Pour n'être pas injuste envers l'un et l'autre, c'est à part et chacun selon le point de vue qui lui est propre qu'il les faut considérer. On risquerait, comme pour Condé, de donner trop à l'heureux génie de Bossuet, réservant pour ainsi dire à Bourdaloue la savante ordonnance, ce qui est faux. L'ordre statique et l'ordre dynamique s'opposent, mais ne se comparent pas ; et

qui espéraient du prédicateur une éloquence fleurie ou imagée. 1686

Ce plaidoyer ému de M^{me} de Sévigné, si prévenue qu'on la suppose en faveur de Bourdaloue, ne doit pas être dédaigné pour la parfaite intelligence de sa manière oratoire. La phrase qui nous montre la marquise « suspendue aux discours » ou raisonnements du prédicateur, mérite surtout d'être soulignée. Sans doute on la peut expliquer même à peu près dans le sens du janséniste de 1679, et trouver que peut-être la « tension excessive » que semble indiquer cet éloge se tournerait en demi-critique¹. Mais il est légitime aussi d'y faire remarquer une puissance oratoire non commune. Rien, semble-t-il, n'en montre plus vivement la valeur, qu'une page des souvenirs de Wiseman, racontant l'impression produite par un orateur italien du commencement de ce siècle, le P. Pacifico Deani².

« Je me sentis comme effrayé, raconte-t-il, par le silence que seule peut produire la respiration contenue d'une multitude, quand quelque passage d'une beauté peu ordinaire et d'une force empoignante fait suspendre chez l'auditeur autant qu'il est possible, les fonctions de la

il en serait ainsi du style, de l'action, des conditions différentes des deux orateurs. C'est donc à dessein et pour d'excellents motifs que je ne crois pas possible la comparaison entre Bossuet et Bourdaloue, ne faisant nulle difficulté d'avouer que le premier me semble l'emporter à bien des égards, mais sûr aussi qu'un parallèle en forme, — genre heureusement démodé — lui ferait perdre quelque chose, comme à Bourdaloue.

1. Cf. plus haut, p. 464

2. Le P. Pacifico, fils d'un paysan italien, fut remarqué par un religieux qui l'entendit prêcher à un groupe d'enfants pauvres de son âge. On constata qu'après avoir entendu une fois un sermon il était en état de le répéter à peu près mot pour mot. Il fit ses études et fut un des prédicateurs les plus éloquents de son temps. Il avait l'habitude de dicter ses sermons à un secrétaire et de les prêcher ensuite sans les avoir relus. Il les relisait seulement quand il voulait les prêcher de nouveau après quelques années. (*Souvenirs*, p. 150). Evidemment, d'après ces renseignements, le P. Pacifico n'a pas le même tempérament oratoire que Bourdaloue; cependant ce que le cardinal Wiseman a dit de lui éclaire ce qu'écrivait de Bourdaloue la marquise de Sévigné.

1686 vie.... Et à peine moins impressionnant est le soupir de soulagement, qui s'exhale en un universel murmure, en une seule et profonde respiration qui s'échappe de toutes les poitrines oppressées et dont la rumeur grandissante constitue un applaudissement plus expressif que le battement de deux fois autant de mains ¹. »

La date de la lettre de M^{me} de Sévigné ne laisse guère supposer qu'elle porte seulement sur un sermon en particulier : elle doit concerner l'ensemble du carême, sans doute bien près de finir quand cette lettre parvint à Montpellier. Bourdaloue ne séjourna guère dans cette ville au-delà de la clôture de sa mission, puisque son départ eut lieu le samedi qui suivit Pâques. En voici la preuve dans une lettre datée du 19 écrite par Bâville au contrôleur général Le Peletier.

M. de Bâville, intendant en Languedoc, au Contrôleur général.

19 avril 1686.

Le P. Bourdaloue part demain pour s'en retourner à Paris, après avoir eu icy tout le succès que l'on pouvoit espérer. Il a ému toute la ville et a très-bien disposé la plupart des nouveaux convertis, qui se sont approchés des sacrements à Pasques ; mais, quoiqu'il ait beaucoup travaillé, *il reste encore bien des choses à faire* pour achever ce grand ouvrage icy et dans tout le Languedoc ². (Mémoire sur la manière dont se distribuent les aumônes envoyées par le Roi pour les nouveaux convertis.)

Nous connaissons donc le terme ce séjour à Montpellier, dont la date initiale fut, nous l'avons vu, le 17 février.

1. Wilfrid Ward, *Le Cardinal Wiseman, sa vie et son temps*, trad. par l'abbé Joseph Cardon, t. 1, p. 47. Paris, Lecoffre, 2 vol. in-12, 1900.

2. *Correspondance des contrôleurs généraux des finances*.. publiée.. d'après les documents conservés aux Archives nationales, par M. A. de Boislisle. Paris, impr. nationale, 1884, in-f°, t. 1, p. 67. Si les mots « il reste encore bien des choses à faire » laissent entendre que le succès, quant aux fruits, ne fut pas plénier, la faute en dut être aux conditions très défavorables d'un auditoire de convertis par force. L'affluence apparemment demeura jusqu'à la fin ce qu'elle avait été dès les premiers jours. On lit dans les registres du chapitre de Montpellier : 4 mars. — « On députe des Messieurs (du chapitre) pour voir l'argent que le Bedeau et le Campanier reçoivent pour les chaises qu'ils fournissent pendant la prédication. » (Communication du P. Cros.)

Le P. Luras a signalé parmi les sermons imprimés, celui de la Sexagésime, *sur la Parole de Dieu*, comme ayant été prêché devant un auditoire de nouveaux convertis, et par suite probablement à Montpellier, mais il doute, avec raison, que ce soit au jour liturgique indiqué dans l'édition. En effet le dimanche de la Sexagésime, en 1686, coïncide avec le jour même de l'arrivée du prédicateur, et l'on ne peut guère supposer, qu'au sortir même du carrosse qui l'amenait, il ait ainsi ouvert, par ce sermon, le carême qu'il avait mission de donner dans cette ville. Ce serait donc là un des nombreux discours de cette station, dont on ne peut trouver que par conjecture la place ou l'emploi. Encore même faut-il être discret dans ces suppositions et ne pas admettre comme certain que Bourdaloue ne s'adressa, par la controverse, ou par des apostrophes directes, aux convertis du protestantisme, que dans la seule ville de Montpellier. Ce fut un peu le tort de Luras, quelque peu aussi celui de Feugère, de voir dans les passages relatifs au protestantisme, des traces probables de la mission de 1686. Ainsi, le chapitre presque entier consacré par le P. Luras à ce qu'il semble donner comme une analyse de ce carême de Montpellier, serait à reviser avec soin. Il en faut probablement exclure et l'essai d'octave du Saint-Sacrement, et le sermon sur la fête de saint Pierre, qui ne trouvent pas leur place à cette époque de l'année. Par contre, on peut relever, avec le P. Luras, au même chapitre¹, un passage du second sermon *sur l'Annonciation* (elle tombait, en 1686, le lundi après le quatrième dimanche de carême), où l'apostrophe aux nouveaux réunis *peut* désigner un sermon de Montpellier, mais aussi avoir été faite à Paris. Il était loisible aux prédicateurs, après la révocation surtout, de paraître supposer dans leur auditoire, des

1. Luras, t. II, p. 368 et suiv.

1686 nouveaux catholiques, dont la présence fictive ou non, leur offrait une occasion de répondre aux principales difficultés opposées par le protestantisme.

Voici le passage remarqué par Luras :

Voilà, mes Freres, ce que nous croyons ; & c'est sur ce dogme ainsi établi que sont fondez tous les honneurs que nous rendons à Marie : c'est, dis-je, sur sa maternité divine, qui dans l'ordre des decrets de Dieu, l'a élevée au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu. Nous n'en faisons pas pour cela une divinité. Ecoutez cecy, vous qui réunis à l'Eglise, avez besoin d'estre instruits à fond de sa doctrine, & achevez de vous detromper des fausses idées que vous aviez conceûs du culte de la Mere de Dieu ¹...

Il faut remarquer que ce sermon dans Bretonneau est donné comme prêché à la cour et devant le roi ; et il n'est pas impossible que, même à la chapelle royale, ce mot aux nouveaux convertis ait été dit ; si l'on admet que le morceau date uniquement de Montpellier, il faut en déduire cette conclusion, que l'éditeur prenait dans les divers sermons de dates différentes de quoi composer une rédaction : mais cette conséquence serait peu appuyée, car nous savons trop peu ce qui a ou n'a pas été dit par Bourdaloue.

Un des documents dont le P. Luras s'est servi pour reconstituer la physionomie de Montpellier à l'époque de Bourdaloue, savoir un rapport de Bâville, conservé dans la correspondance de Bossuet, est aussi à écarter, comme un anachronisme. En effet le fragment du mémoire cité ² comme faisant connaître « la composition de l'auditoire de Bourdaloue ³ », date de la fin de l'année 1700. Il est donc imprudent de chercher dans ce « rapport » l'état du catho-

1. T. vi, p. 111.

2. Luras, t. II, p. 342.

3. Lachat, t. xxvii, p. 121. « Ma dernière réflexion est que l'on doit certainement compter que tous les nouveaux convertis, qui sont dans cette province au nombre de plus de deux cent mille, se réduisent à trois espèces ; la première de ceux qui sont sincèrement catholiques, dont le nombre n'est pas grand... »

licisme à Montpellier au moment du séjour qu'y fit 1686 quatorze ans auparavant notre orateur.

Il est probable que tous les fruits de conversion produits par la mission de 1686 ne furent pas publiés et que Bourdaloue ne s'était pas borné à instruire les nouveaux catholiques, mais avait aussi prêché la morale au point d'exiger quelques réformes. Espérons que de plus amples renseignements locaux nous mettront à même de mieux connaître la période passée dans le midi, du mois de février au mois d'avril 1686¹.

1. J'ai recueilli, dans des *Nouvelles ecclésiastiques*, de source janséniste et d'un esprit particulièrement haineux, un passage qui fait évidemment allusion à quelque réforme de ce genre exigée sans doute par Bourdaloue, et qui peut-être ne tint pas après son départ. Il s'agit d'une demoiselle de Gévaudan, calomniée peut-être, mais dont la réputation paraît mise en doute dans cette correspondance assez venimeuse. Les allusions resteront peut-être obscures, à moins que des recherches locales ne réussissent à préciser les faits ; mais dans l'état actuel où se présente le document sujet à caution, on peut supposer que la personne ici mise en cause, fut une des auditrices de Bourdaloue.

Le P. Luras (p. 338) signale la marquise de Castries, sœur du cardinal de Bonzi ; c'est bien la nièce du cardinal, ici nommée Mademoiselle de Castres*. Sous la date de juillet 1688 (fr. n. a. 1732, p. 28) on lit : « ... Les deux cardinaux (de Bouillon et de Bonsi) se sont separez sans aucune marque de leur ancienne amitié. Celuy de Bouillon fut bien inuité à la noce de la nièce du cardinal de Bonsi, mais il ne s'y trouua pas. Trois éveques y assisterent, contre l'assemblée des quels les bons peres ne fairont pas tant de bruit que contre de moindres, plus ecclésiastiques. Il s'y passa une chose mémorable. M. de Montpellier, aprez auoir fait une petite exhortation sur les deuoirs du mariage aux deux futurs époux, demande à Mad^{lle} de Castres si elle ne consentoit point à épouser le marquis de Gants, elle se leua en pleurant et alla consulter ou prendre la permission de son oncle le cardinal de Bonsi. Il luy dit ce qu'il luy plut pour dire ouy et ensuite luy donna une couronne de fleurs, luy disant de prier une demoysele qui fût vierge de luy mettre sur la tete cet ornement uirginal. La demoiselle sans hésiter la présenta à Mademoiselle de Geuaudan, qui la reçut fort bien et la luy mit sur la tete pendant la ceremonie du mariage. Aussy, depuis ce jugement canonique et cette purgation plus commode que les anciennes par le feu et par l'eau, la demoiselle ne bouge plus de son ancienne cour, soit à Villemagne, soit à Montpellier. Son palais se continue, mais sous un autre nom que le sien ; mais on convertit les dorures et les rares peintures projetées, en ocre et en circure (sic). Vous voyez qu'il fait bon d'avoir des amis en cour et que ce que l'on avoit dit contre les auis du pere Bourdaloue étoit une pure fausseté. »

* Castries se prononce Castres. Cf. *Mémoires de Saint-Simon*, t. III, p. 537.

1586 Le P. Luras assigne au jour de Pâques, 14 avril, la clôture du carême, et c'est assez probable, étant donnée la délibération du chapitre, tenue le 16 avril suivant :

Le chapitre a député MM. de Crouzet, Largier, vic. gén., et MM. les syndics, pour visiter le R. P. Bourdalou (*sic*), Jésuite, qui a prêché à la cathédrale le carême dernier ; qui doit partir bientôt pour Paris ¹.

Toutefois la date du 20 que nous savons être celle du départ laisse place pour des sermons postérieurs à celui du jour de Pâques, et peut-être, comme en plus d'une station analogue le carême comporta-t-il un dernier discours le mardi après la Résurrection.

1. Communication du P. Cros. Il y a un désaccord entre le texte de la délibération du chapitre tel que le présente le P. Luras (t. II, p. 373) et la transcription ci-dessus. Une divergence de dates, — le P. Luras indique le samedi saint 13 avril, — ne ferait pas grande difficulté, si l'on imagine que le 13 fut le jour où fut décidé en chapitre l'envoi de la députation, qui probablement ne s'acquitta pas de cette démarche avant que le prédicateur eût donné son dernier sermon. Les différences des noms sont plus à remarquer : le texte du P. Luras porte « députa MM. Trouzet, abbé de Franquevaux, Ouvrier et Laugier, vicaires généraux, et MM. les Syndics... » Je me demande si le second des trois noms ne désignerait pas simplement la qualité de Marguillier ; il est fort possible que *ouvrier* ait ici cette signification. La différence des deux textes m'avait conduit à le soupçonner, et je rapprochais cette possibilité du mot *œuvre*, (demeuré dans *banc d'œuvre*), et très usité alors pour signifier le corps de la fabrique de l'église, la fabrique elle-même en ses divers sens. ; témoin le document sur Saint-Sulpice cité plus haut à l'occasion du carême de 1678 où on lit (p. 437²)... « sans pouvoir prétendre autre chose de l'œuvre » (œuvre est pris évidemment ici au sens de fabrique, puisque ce sont des marguilliers qui stipulent cette convention). Mes soupçons ont été confirmés par une communication de M. F. Castets, qui, parlant de ses recherches sur Bourdaloue à Montpellier, écrit : « par exemple, trouvant le mot : « ouvrier », je traduirai, au lieu d'inventer un M. Ouvrier qui n'a jamais existé : cela veut dire « marguillier. » (Lettre du 29 avril 1901). Sans nul doute, il s'agit de la pièce que le P. Luras, après d'autres peut-être, a mal comprise et de ce nom d'ouvrier, au sens de marguillier. Bien qu'aucun dictionnaire ne signale cette acception, c'est l'*Encyclopédie* qui fournit la confirmation la plus sûre. Après la définition du mot marguillier, on lit : « Les marguilliers sont nommés en Latin, *matricularii*, *aeditui*, *OPERARII*, *administratores*, *hierophylaces*, & en François, dans certains lieux, on les appelle *fabriciens*, *procureurs*, *luminiers*, *gagers*, &c. (*Encyclopédie*, éd. de Lausanne et Berne, 1780, t. XXI, p. 67.) N'est-il pas légitime de supposer que cet *et cetera* autorise la traduction *ouvrier* pour *operarii*, et que le document transcrit par le P. Luras contient un nom propre « à traduire » en marguillier ?

1686

J'ai émis plus haut ¹ l'hypothèse, assez gratuite, d'un passage à Bourges au retour de la mission de Montpellier ; il faut avouer surtout que nous ne savons rien de ce voyage soit à l'aller, soit au retour, sinon que dans une de ses exhortations, que nous essayerons de dater plus bas, après 1697, Bourdaloue fait allusion à cette année 1686 durant laquelle il eut occasion de traverser la France. Parlant du zèle des ouvriers apostoliques sortis du séminaire pour lequel il sollicitait la charité des fidèles :

Je l'ay veû, dit-il, & j'en puis rendre temoignage. Honoré des ordres de nostre incomparable Monarque, & envoyé pour annoncer l'Evangile à des peuples éloignez, j'ay veû sur ma route de ces missionnaires & de ces dignes pasteurs du troupeau de Jesus-Christ. Mais avec quelle consolation les ai-je veûs ? avec quelle admiration ! j'en ay encore le souvenir vivement imprimé dans la memoire, & je ne le perdray jamais.... ²

Le voyage de Bourdaloue dut s'effectuer rapidement et dès la fin d'avril il était, sinon de retour, du moins prochainement attendu, si l'on s'en peut rapporter à cette phrase d'une lettre écrite de Paris, le 29, par M^{me} de Sévigné au président de Moulceau, son correspondant de Montpellier :

A Paris, lundi 29 avril 1686.

..... Tout ce qui est ici vous salue, et notre ami ne sait rien de cette lettre précipitée. Je parlerai bien de vous avec Bourdaloue... ³

Troisième avent (huitième station) à la cour.

Entre la date approximative du retour à Paris et l'avent à la cour, il ne se rencontrè aucune mention de Bourdaloue. Pendant l'absence « du grand Pan » comme parle la marquise, la *Liste des prédicateurs*, pour le

1. P. 276.

2. T. XII, p. 150.

3. *Lettres de M^{me} de Sévigné* (au président de Moulceau), éd. Hachette, t. VII, p. 501.

1686 carême de 1686, ainsi que le *Mercur* du mois d'avril, met en relief les trois prédicateurs qui se partagent la station à la cour : le P. Soanen, l'abbé Anselme et l'abbé Boileau ¹.

Dans la *Liste de l'Avent* de 1686, nous retrouvons : La Rue, à Saint-Sulpice; Treuvé à Saint-André-des-Arts, et il a rencontré enfin un poste fixe, car il est qualifié de « Prestre habitué de la dite Paroisse »; Le Gendre, prêche à Saint-Barthélemy; Faydit, à Saint-Nicolas-des-Champs et Fénelon, aux Nouvelles-Catholiques. Enfin on lit, bien qu'écorché, le nom d'un « rival » de Bourdaloue, le P. Cheminais (Cheminet, dit la *Liste*), qui prêche le premier dimanche de l'Avent aux religieuses du Saint-Sacrement. Il ne fait que paraître dans la *Liste*, ayant à peine le temps, jusqu'à sa mort arrivée en septembre 1689, de se faire, dans la chaire, un nom qui cependant est resté, et mérite de faire relire ses sermons ¹.

Liste (p. 4): Au chasteau du Louvre, devant Sa Majesté, le Reverend Pere Bourdaloue, Jesuite.

Vendredi 1^{er} novembre, fête de la Toussaint, à Fontainebleau :

De Fontainebleau, le 5 novembre 1686.

Le 31 de ce mois veille de la feste de tous les Saints.... Madame la Dauphine communia en la chapelle de la Cour de l'Ovale....

¹ L'abbé Faydit prêchait à Saint-Jacques du Haut-Pas, après avoir donné l'avent précédent à Saint-Josse. Le P. de la Blandinière, de la Merci, et le P. Hubert, de l'Oratoire, sont signalés par le *Mercur*, ainsi que le P. de la Rue; celui-ci, qui durant l'avent de 1685, avait paru avec un certain éclat, avec le P. Gaillard, l'abbé Le Gendre, et quelques orateurs de circonstance, chez les Bénédictines de l'Adoration perpétuelle, rue Saint-Louis, au Marais, occupait au carême la chaire de Saint-Eustache. L'abbé de Bretteville, qui a donné le dernier avent à Saint-Thomas du Louvre, ne reparait dans la *Liste* que pour deux sermons « chez les Carmélites de la rue du Bouloir »; tandis qu'on ne voit pas mentionnés au carême Treuvé ni le P. de la Tour, qui donnaient l'avent de 1685, le premier à Saint-Christophe, le second à Saint-Louis en l'Isle.

1. Cf. plus haut, p. 205 I. Partie note c du livre II, et plus bas, 15 sept. 1689.

Le 1^{er} de ce mois, le Roy y communia par les mains de l'évesque d'Orléans. . . . L'après disnée, Sa Majesté entendit la prédication du P. Bourdaloue, Jésuite, et tout l'office du jour. (*Gazette de France*, du 9 novembre 1686, p. 663).

Vendredi 1^{er} novembre, jour de la Toussaint, à Fontainebleau.

Le roi fit ses dévotions, Monseigneur les fit aussi; ils entendirent la grand messe célébrée par l'archevêque de Sens; l'après dinée, ils furent au sermon du P. Bourdaloue et à tout l'office du jour. (*Dangeau*, t. 1, p. 408.)

Et l'après-dinée, après avoir entendu un excellent sermon du P. Bourdaloue¹, jésuite, et ensuite les vêpres chantées par la musique, il distribua les bénéfices qui étoient vacants. . . .

J'avoue ne proposer que par pure conjecture pour le sermon de la Toussaint de cet avent à la cour, celui qu'on lit en tête du second *Avent* dans l'édition, et uniquement appuyé sur cette phrase du compliment final :

Je parle à un Roy, dont le caractere particulier est d'avoir sceû se rendre tout possible, & mesme facile, quand il a fallu exécuter des entreprises, ou pour la gloire de sa Couronne, ou pour la gloire de la Religion. Je parle à un Roy, qui pour triompher des ennemis de son Estat, a fait des miracles de valeur que la postérité ne croira pas, parce qu'ils sont bien plus vrais que vraysemblables; & qui pour triompher des ennemis de l'Eglise, fait aujourd huy des miracles de zèle, qu'à peine croyons-nous en les voyant, tant ils sont au dessus de nos esperances. Je parle à un Roy suscité & choisi de Dieu pour des choses, dont ses augustes Ancestres n'ont pas mesme osé former le dessein; parce que c'estoit luy, qui seul en pouvoit estre tout à la fois et l'auteur & le consommateur. Ce zèle pour les interets de Dieu & pour le vray culte de Dieu, c'est, Sire, ce qui sanctifie les Roys, & ce qui devoit estre le terme de vostre glorieuse destinée. Car puisque Vostre Majesté estoit audessus de tout ce qu'il y a de grand dans le monde; puisqu'elle ne pouvoit plus croistre selon le monde; puisqu'elle avoit comme épuisé la gloire du monde,

1. Le plus célèbre et le plus grand prédicateur de son temps et d'ailleurs un très homme de bien; il étoit natif de Bourges. Note de Souches. *Mémoires*, t. 1, p. 450.

1686 il estoit pour elle d'une heureuse necessité qu'elle consacrast desormais à Dieu, & sa vie, & ses héroïques travaux ¹.

En marge de ces phrases, Rochebilière avait écrit dans son édition annotée : « Bourdaloue prêcha l'avent à la cour en 1686, puis en 1689, 91, 93 et 97. » .

Cette dernière date est à éliminer puisque les allusions à la paix de Ryswick ont fait reconnaître, dans les *Mystères* le sermon sur la Toussaint du dernier avent prêché par Bourdaloue à la cour.

M. l'abbé Pauthe se prononce pour l'année 1691 :

Il est très probable, nous dit-il, après avoir parlé des témoignages qui mentionnent cette année-là l'ouverture de l'avent, que le sermon en question est celui *sur la Sainteté*, dans lequel le prédicateur félicite le roi des miracles de son zèle pour le triomphe des ennemis de l'Eglise (*sic*), et que le P. Bretonneau a placé à l'ouverture du second Avent ².

Mais selon une coutume malheureuse l'historien ne nous dit pas les raisons de cette probabilité. Elles tiennent sans doute à cette phrase du P. Lauras :

Le second sermon pour la fête de la Toussaint a dû être prononcé après la révocation de l'édit de Nantes en 1686 au plus tôt, ou plus vraisemblablement en 1691 ³.

Mais ici encore aucun motif n'est indiqué pour écarter les années 1689 et 1693, ni justifier la plus grande probabilité accordée à l'attribution du sermon à l'avent de 1691. A quoi bon proposer des dates, quand elles sont ainsi offertes *au jugé* et sur les préférences toutes subjectives de chacun ? Pour légitimer mon choix de l'année 1686, sans prétendre exclure la possibilité des suivantes, je me borne à remarquer que la mention accordée à la révocation de l'édit de Nantes, considéré comme le couronnement des travaux guerriers du roi,

1. T. I, p. 326.

2. Pauthe, p. 180.

3. Lauras, t. I, p. 418.

me semble en situation l'année même des grandes missions qui suivirent l'édit, et avant les péripéties de la Ligue d'Augsbourg, peu de temps après l'érection de la statue du roi sur la place des Victoires (28 mars 1686), plutôt que dans l'une des années de cette rude guerre des coalisés contre la France. A la fin de 1689, le roi faisait porter à la Monnaie sa vaisselle d'argent et il n'eût plus été vrai de le représenter partout triomphant. Toutefois la déclaration de guerre à l'Angleterre et au prince d'Orange, le 25 juin 1689, pouvait être regardée comme une sorte de croisade contre l'hérésie, et c'est ainsi qu'elle fut envisagée par bon nombre de sujets de Louis XIV, témoin cette lettre de Bossuet, écrite de Coulommiers, le 9 octobre 1688, plusieurs mois avant cette déclaration de guerre et au moment où les menaces de prises d'armes contre la France étaient bien en effet la revanche de l'édit de 1685 et des rigueurs de Louvois, au dedans comme au dehors :

Je suis venu ici célébrer la fête de saint Denis, dans une paroisse qui lui est dédiée, afin d'exciter les peuples à la prière dans ces menaces terribles qu'on fait autant contre l'Eglise catholique que contre l'état. C'est le cas plus que jamais d'invoquer Dieu et de demander les prières de l'ancien protecteur de nos rois et de la France ¹...

A prendre les paroles du sermon telles qu'elles sonnent, il serait surtout question de la grande entreprise qu'aucun roi n'avait osée, c'est-à-dire de cette révocation que Bossuet appelait « le miracle » de son temps ² bien plus que de guerres extérieures, même ayant pour but de maintenir cette mesure. Je penche donc pour l'attribution à l'année 1686 du sermon *sur la Sainteté* imprimé avec le compliment final qui se lit dans l'édition.

1. Lachat, t. xxvi, p. 445, *lettre à Mabillon*. Cf. *De munere pastoralis Bossuet*, t. I P, c. III, p. 57.

2. Lebarq, t. vi, p. 321. *Oraison funèbre de Le Tellier*. Cf. *De munere pastoralis Bossuet*, II P, c. IV, p. 155 et suiv. Cf. Sévigné, ci-dessus, p. 627¹.

1686 Rappelons-nous que plus d'une fois peut-être le même discours avait été prêché à la cour, mais que suivant toute apparence, le passage relatif à la révocation de l'édit de Nantes, a été inséré et donné le 1^{er} novembre 1686 ¹.

Premier dimanche de l'avent, 1^{er} décembre, à Versailles. — Le mal du roi va toujours de mieux en mieux. Monseigneur et Madame la Dauphine allèrent au sermon du P. Bourdaloue, et de là, Monseigneur monta en traîneau et alla faire le tour du canal. Le soir il y eut comédie française ².

Second dimanche, 8, à Versailles. — On a encore donné quelques coups de ciseaux au roi ce matin. M^{me} la Dauphine a fait ses dévotions ³.

On ne parle pas de sermon de Bourdaloue. Le sermon, comme la fête de la Conception aura été remis au lendemain.

Lundi 9, à Versailles. — On fit de grandes incisions au roi le matin, il souffrit plus que le jour qu'on lui fit l'opération. Les chirurgiens assurent fort qu'il n'y a plus rien à couper, et que sa guérison est assurée. Le mal que Sa Majesté a souffert ne l'a point empêché de tenir son conseil et de voir les courtisans à l'ordinaire. Monseigneur et Madame la Dauphine allèrent au sermon du P. Bourdaloue et à Vêpres ⁴.

Troisième dimanche, 15, à Versailles. — Madame la Dauphine fut au sermon du P. Bourdaloue. Le soir il y eut apparemment.

Quatrième dimanche, 22, à Versailles. — Le roi vint à la messe à la tribune de sa chapelle et donna audience à milord Haram, etc. — Madame la Dauphine alla au sermon du P. Bourdaloue, après avoir donné audience : le soir il y eut comédie française ⁵.

Mardi 24, à Versailles. — Le roi entendit dans la chapelle les trois messes de minuit, et il ne descendit pas en bas, il donna

1. A signaler au 4 novembre la mort d'Olivier Le Fevre d'Ormesson, le père de l'intendant de Lyon assisté par Bourdaloue, le 13 août 1684. Cf. p. 517 et plus bas note b, du livre iv.

2. Dangeau, t. i, p. 408.

3. *Ibid.*, p. 425.

4. *Ibid.*, p. 426.

5. *Ibid.*, p. 434.

1686

audience le matin au comte de Rivera, envoyé de Bavière, sur la naissance de Monseigneur le duc de Berry, il y avoit déjà quelque temps que cet envoyé étoit ici, mais S. M. n'avoit pu lui donner audience. — Madame la Dauphine fit ses dévotions le matin ¹.

Mercredi 25, jour de Noël, à Versailles. — Le roi entendit dans la tribune de la chapelle la grand'messe célébrée par l'évêque de Boulogne, et l'après dinée, il fut au sermon du P. Bourdaloue, à Vêpres et au salut. Le P. Bourdaloue à la fin de son sermon, fit un compliment au roi sur le rétablissement de sa santé, le plus touchant et le plus pathétique que j'aie jamais entendu. — Monseigneur et Madame la Dauphine accompagnèrent le roi à toutes ses dévotions ².

De Madame de Maintenon à Madame de Brinon.

Ce 25 décembre 1686.

Le roi a été à une partie de matines cette nuit: il a entendu trois messes aujourd'hui, après laquelle il est venu voir Madame où il a été une grosse heure. Il a été chez Madame la Dauphine; il est venu au sermon; il a assisté à Vêpres tout du long en musique. Tout cela vous marque qu'il est guéri. On ne met quasi plus rien sur la plaie; elle est guérie. Tout le monde est ravi de joie de le voir sortir. Le pere Bourdaloue a fait le plus beau sermon qu'on puisse jamais entendre; il en fait toujours de très beaux; mais il me semble que celui d'aujourd'hui surpasse de beaucoup les autres. Il s'est adressé au roi sur la fin, il lui a parlé sur sa santé; en vérité, il a bien touché du monde à ce qu'il m'a paru; mais l'on voyoit son cœur parler plutôt que sa voix. Vous saurez bien ce que je veux dire. Je suis toute à vous de tout mon cœur. Madame se porte fort bien. La joie est peinte sur son visage de la guérison du roi. Je crois que vous n'en doutez pas ³.

De Versailles, le 27 décembre 1686.

Le 25^e jour, Sa Majesté y entendit la grande Messe célébrée par l'Evesque de Boulogne et chantée par la musique. L'après disnée, Elle entendit le sermon du Pere Bourdaloue Jésuite, et Vespres chantées par la musique, et le mesme Prelat officia. Monseigneur le Dauphin et Madame la Dauphine s'y trouvèrent ⁴.

1. Dangeau, t. 1., p. 436.

2. *Ibid.*, p. 436.

3. *Correspondance générale de Madame de Maintenon...*, manuscrits de Mademoiselle d'Aumale, lettre LXXXIV, par Th. Lavallée, t. III, p. 54.

4. *Gazette de France* du 28 décembre 1686, p. 785.

1686

De Paris, le 27 X^{bre} 1686.

..... Le Roy jouit d'une si parfaite santé, qu'il entendit mardi au soir les trois messes de minuit dans la tribune du château de Versailles. S.M. entendit le lendemain vespres et le sermon du Pere Bourdaloue ¹.

Sainte-Beuve paraît avoir cru que le compliment signalé par Dangeau et par la lettre de M^{me} de Maintenon n'était pas perdu, contredisant ainsi à l'avance² l'affirmation de Feugère, qui donne ce sermon de Noël 1686 comme un exemple de sermon qui, certainement prononcé par Bourdaloue et attesté par les contemporains, n'aurait pas été conservé par l'éditeur³. L'exemple au fond pourrait être contesté, car à supposer que le compliment n'ait point subsisté, il reste bien probable qu'un des sermons de Noël, conservés dans l'édition, fit la clôture de cet avent de 1686. Je l'avouerai même, le passage de Sainte-Beuve qui reconnaît dans le sermon de la Nativité du second avent, les félicitations sur la santé du roi recouvrée, m'aurait presque égaré, comme il avait trompé Rochebilière, soit dans la note ci-dessous, soit dans l'annotation judicieuse qu'il a écrite en marge de son exemplaire. Je donnerai quelques spécimens de ce commentaire extrait du volume, malheureusement seul retrouvé jusqu'ici. Voici d'abord le passage remarqué par Sainte-Beuve :

C'est pour cela, Seigneur, puis-je dire à Dieu, que vous ajoutez jours sur jours à la vie de ce grand Roy, *Dies super dies Regis adjicies* ; & que vous prolongerez ses années de generation en generation, & *annos ejus usque in diem generationis & generationis*...
... Mais encore une fois, ô mon Dieu, c'est pour cela mesme que vous multipliez les jours de cet auguste Monarque, & que vous le conserverez, non seulement pour nous, mais pour vous-mesme ⁴. Car avec

1. *Gazette de Hollande* du mardi 7 janvier 1687. (R.)

2. *Causeries du lundi*, t. XI, p. 30, article du 2 octobre 1854, sur Dangeau.

3. P. 40.

4. Il serait aisé de tourner en parole d'adulation excessive, ce mot, susceptible d'une interprétation qu'on doit au caractère connu de l'orateur

une ame aussi grande, avec une religion aussi pure..., que ne fera-t-il pas pour vous, après ce que vous avez fait pour luy?.... Qu'il me soit donc permis, Seigneur, de finir icy en le felicitant de vostre protection divine, & en lui disant a luy-mesme ce qu'un de vos Prophetes dit à un Prince bien moins digne d'un tel souhait : *Rex in æternum vive...* Vivez pour ce grand dessein de consommer la réunion de l'Eglise de Dieu. Vivez pour la destruction de l'iniquité, de l'erreur, du libertinage qui sont les ennemis de Dieu... ¹ 1686

Séduit sans doute par cette citation, qui a le tort d'être incomplète, Rochembilière ajoute une annotation, tendant à confirmer la conclusion qu'il tirait contre l'opinion du P. Demontézon, partisan pour ce discours de l'année 1697 ².

Il est à croire que Rochembilière l'aurait réformée, car plusieurs ratures sur les additions marginales les moins solides, indiquent que sa certitude première d'être en présence du sermon de 1686, fléchissait quelque peu et

qui le prononce, et qu'exige aussi la convention inévitable dans ces sortes d'éloges. Mais ne faut-il pas aussi faire la part du prestige exercé par le roi et de cette « insolation » à laquelle sa cour n'échappait guère? Sans ces réserves, on le rapprocherait d'un autre mot trop célèbre : « Sire, Dieu a besoin de vous. » V. plus bas, 25 août, p. 669.

1. T. I. pp. 541 et 543.

2. En marge de la phrase : « Votre grand ouvrage de l'extinction et de l'abolition du schisme a subsisté, ou plutôt il s'est affermi », Rochembilière notait : « Révocation de l'édit de Nantes, 22 octobre 1685. Il y avait plus d'un an à cette date (14 mois). La ligue d'Augsbourg entre l'Empereur, les rois d'Espagne et de Suède, les Provinces-Unies, etc..., fut conclue en 1686. »

En face des souhaits de longue vie, il remarquait : « Le roi avait subi l'opération de la fistule, le 16 novembre 1686. Dangeau parle du compliment pathétique que Bourdaloue fit au roi le 25 décembre 1686 et Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, XI, p. 26-27. »

C'est du reste une annotation dans le même sens que la conclusion ci-dessous tirée de sa chronologie des sermons :

« Le P. de Montézon (*sic*) me dit que vers la fin du sermon de Bourdaloue on voit qu'il fait allusion à la paix de Ryswick (1697) et je crois aussi au mariage d'un prince.

C'est sans doute celui du duc de Bourgogne avec la princesse de Savoie qui eut lieu le 7 décembre 1697.

Après nouvel examen je crois que le sermon cité est de 1686 (second Avent). Voy. mes notes sur l'exemp. de l'édition originale et Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, XI, p. 26-27. »

1686 qu'il n'était pas éloigné d'admettre la position prise par le P. de Montézon, d'abord écartée¹.

Dans une note de la page 283, à laquelle il renvoie ici, il écrit, parmi des remarques sur ce second avent :

Je crois que cet avent est de 1686. Voyez la lettre de M^{me} de Maintenon à M^{me} de Brinon du 25 décembre.... *Peut-être bien* 1697. Voyez p. 542 où il est fait allusion au mariage du duc de Bourgogne, mais cette allusion n'est pas dans le sermon de La Toussaint, mais dans celui de Noël, et il n'est pas du tout certain, que tous les sermons de cet avent soient de la même année.

Il y avait une raison excellente pour que la phrase : « l'heureux mariage qu'elle vient de faire » ne se trouvât point dans le sermon de La Toussaint, puisque la date du mariage du duc de Bourgogne est du 7 décembre 1697 (nous rencontrerons au sermon du 8 décembre un compliment formel aux nouveaux époux.) Disons-le, plus hardiment que Rochebilière, il est même certain que les sermons de cet avent ne sont pas tous de la même année. C'est dans les *Mystères* qu'on a reconnu celui de la Toussaint de 1697, à cause des allusions au traité de Ryswick. Feugère a donc eu raison de faire remarquer que Bretonneau, ayant entre les mains deux sermons de la même année 1697 « au lieu de les placer l'un et l'autre dans le même avent a rejeté l'un dans une tout autre

1. Après avoir écrit comme commentaire des mots du sermon : *Un jour elle verra les fruits de cet heureux mariage qu'elle vient de faire* : « Est-ce le mariage de M. le Duc avec Mademoiselle de Nantes, fille légitimée du Roi, le 24 juillet 1685, » il combat, dans l'opinion du P. Demontézon, une erreur de date, le mariage du duc de Bourgogne en 1696.

« Ce ne peut-être, dit Rochebilière, 1696, ni le mariage du duc de Bourgogne. En 1696, le P. Bourdaloue ne prêcha ni l'Avent, ni le Carême à la cour ni ailleurs. (Voy. la *Liste des prédicateurs*. C'est sans doute 1686). »

Mais précisant la date du mariage, il ajoute :

« Le mariage du duc de Bourgogne n'eut pas lieu en 1696, mais le 7 décembre 1697, et cet *Avent* est *peut-être* de cette année où il prêcha l'avent à la Cour... »

Enfin il faut donner acte à Rochebilière qu'il a corrigé cette dernière phrase qui avait le tort de supposer le second avent comme un bloc unique.

partie des œuvres de Bourdaloue ¹. » Il faut donc renoncer, 1686
comme je l'ai dit déjà, au langage au moins inexact, sinon
décevant, qui fait citer un sermon du second avent, sous
cette rubrique erronée : Avent de 1697.

Il eût suffi à Sainte-Beuve, pour ne pas rapporter aussi
assurément à l'année 1686 un sermon que tous s'accordent
à placer en 1697, de remarquer certaines phrases qui
excluent son hypothèse, à moins qu'on n'admette une
conjecture qui, sans être invraisemblable, a besoin d'autres
preuves. Il faudrait en effet supposer qu'au lieu d'être en
présence d'un compliment final se rapportant à une cir-
constance unique, nous avons par le fait de l'éditeur, ou du
prédicateur lui-même, une refonte, unissant en une seule
finale, deux péroraisons différentes. Plus probablement, le
compliment sur le rétablissement de la santé du roi,
semblant à l'éditeur faire double emploi avec la conclusion
du sermon de 1697, a été complètement laissé de côté.
Souvenons-nous que dans le plan adopté par Bretonneau,
pour classer et publier tous les sermons gardés par Bour-
daloue, et sans en rien perdre, il n'y avait pas place pour
tous les exordes ou péroraisons spéciales que l'orateur,
donnant à tant de reprises ses mêmes sermons de fêtes,
avait été amené à composer. Donc à les supposer conser-
vées par Bourdaloue, Bretonneau, même les ayant entre
les mains, était forcé de choisir, et sans peine il devait
le faire, uniquement attentif à donner au sermon son unité
et sa force, et peu soucieux des allusions historiques.

Rien n'excuse en tous cas Sainte-Beuve de n'avoir pas
lu ces mots qui infirmaient son hypothèse, car ils n'eussent
pas été vrais dans un sermon de 1686 :

1. Feugère, p. 43. L'explication qu'imagine Feugère pour donner une
raison à cette séparation de deux discours de même date, peut n'être pas
de première valeur, mais elle vaut mieux que celle d'oubli ou d'ignorance
que M. l'abbé Pauthie ne trouve pas « inacceptable. » (p. 184). La connaissance
des préoccupations d'éditeur de Bretonneau, telles que nous les ont mon-
trées ses propres aveux et sa façon de concevoir le « Cours de prédication
pour l'année liturgique » suffisent à expliquer comment les précautions
« chronologiques » furent le dernier de ses soucis.

1686

... Depuis l'établissement de la Monarchie, aucun de nos Roys a-t-il regné, & *si long-temps*, & si heureusement, & si glorieusement que Vostre Majesté ? Et pour le bonheur de la France, non seulement Vostre Majesté regne encore ; mais nous avons des gages solides, & presque des asseürances qu'elle regnera jusqu'à l'accomplissement le plus parfait qu'ait eü jamais pour un Roy cette sainte prière, *Dies super dies Regis adjicies*. Depuis l'établissement de la Monarchie aucun de nos Roys a-t-il veü dans son auguste famille autant de degrez de generations & d'alliances que Vostre Majesté en voit aujourd'huy dans la sienne ? Et sans estre, ni Oracle, ni Prophete, j'ose predire avec confiance à Vostre Majesté, du moins j'ose espérer pour elle, qu'elle n'en demeurera pas là, mais qu'un jour elle verra les fruits de cet heureux mariage qu'elle vient de faire, & qui étendra ses années à une nouvelle generation ; *et annos ejus usque in diem generationis & generationis*. (T. 1, p. 541-542.)

Sainte-Beuve et Rochebilière eussent pu remarquer encore, un peu plus loin, ces mots qui reportent ce passage après le 7 décembre 1697 :

... Un Fils digne héritier de vostre Throsne & qui n'eût jamais d'autre passion que de vous plaire ; un Petit-fils, formé par vous & déjà établi par vous ; *une Princesse, son épouse*, vostre consolation & vostre joie ; de jeunes Princes dont vous devez tout vous promettre...

La duchesse de Bourgogne dont l'histoire vient d'être écrite avec charme et sûreté d'information¹, est aisément reconnaissable ici. Le *Rex in aeternum vive*, que Sainte-Beuve avait détaché comme un témoin de 1686, est trop bien lié à cette péroration pour qu'on puisse sérieusement hésiter à placer ce morceau, comme l'ont fait avec raison Feugère, Lauras, et après eux M. le chanoine Pauthe, à la fin du dernier avent de Bourdaloue, qui fut son adieu à la cour.

Il faut donc exclure l'hypothèse de l'année 1686, mais, à ce sermon du 25 décembre 1686 ou mieux à sa péroration, connue seulement par une mention, se pourraient rattacher ces mots, comme allusion à la guérison du roi :

1. *Revue des Deux-Mondes*. M. le comte d'Haussonville, *La duchesse de Bourgogne et l'alliance savoyarde sous Louis XIV*, 1^{er} mars, 1^{er} avril, 1^{er} mai 1899, 15 mars, 15 avril, 1^{er} juin 1900.

Mais je n'en suis pas réduit, Sire, à former là-dessus de simples vœux. Dès maintenant mes vœux sont accomplis; & la prière que j'en ay faite cent fois à Dieu, sans prejudice de l'avenir me paroist déjà exaucée. Car depuis l'establisement de la Monarchie....

Peut-être s'agit-il seulement des prières que rappelle et promet au roi notre orateur, plutôt que des compliments ou souhaits officiels qu'il déclarerait avoir adressés en chaire.

Lundi 30 décembre. — Profession de Marie-Gabrielle de Frémont au couvent de la Visitation de Chaillot ¹.

... Le don que Dieu a fait à notre Communauté en la personne de notre très honorée sœur Marie-Gabrielle de Frémont nous comble de consolation. Les bons exemples qu'elle a reçus ayant été élevés céans luy ont fait prendre le dessein de s'y engager dans des veüs si fortes de l'avantage qui se trouve de se donner à Dieu que celle de la gloire du monde où elle auroit eu un grand établissement n'en n'ont pu arrêter l'exécution... Elle offrit hier son sacrifice... Le sermon que fit le Révérend Père Bourdaloüe ravit en cette occasion son Auditoire comme il avoit fait à la vesture. Jamais il ne s'est rien entendu de si beau, de si fort et de si digne d'estre loué. Son mérite est si connu qu'il suffit de nommer son nom pour estimer que c'est une grâce singulière à cette Maison que la bienveillance et la considération dont il l'honore. Monsieur et Madame de Frémont qui sont de ses amis, ont exprès différé de six semaines cette cérémonie où ils n'ont rien oublié pour donner des marques de leur généreuse piété.... signé : Marie, S^r M. Louise Croyset ².

Marie-Gabrielle était la seconde et dernière fille de Nicolas Frémont et de Geneviève Damond, sa seconde femme ³, qu'il avait épousée le 1^{er} août 1655. Elle avait

1. Voyez plus haut, p. 599, sur le sermon de vêtue du 14 nov. 1685.

2. Circulaire du 31 décembre 1686 : Communication du monastère de la Visitation d'Annecy.

3. *Lettres circulaires des religieuses de la Visitation* à la Bibliothèque nationale, Ld², 173^a, Monastère de Chaillot. (Datée de Chaillot 31 décembre 1686). — Voir sur le père et la mère de Marie-Gabrielle de Frémont et sur sa sœur, qui épousa le maréchal de Lorges, la note 2 du t. iv, p. 395 de *Mme de Sévigné*, éd. Hachette in-8. Les noms sont tirés de La Chesnaye-Desbois à *Frémont*. Bussy appelle Frémont un laquais (20 février 1688).

« Le sermon qu'il y prononça est le deuxième sermon sur l'état religieux ou le troisième plutôt; j'avais cru qu'il était celui de la fille du comte d'Harcourt, mais je crois plutôt que c'est le suivant (le quatrième). Bourdaloüe parle dans celui-ci de la fermeté qu'elle a montré en s'arrachant

1686 un frère, Nicolas Frémont, Il du nom, du même lit. Sa sœur avait épousé en 1676 le maréchal de Lorges et son père avait eu deux filles du premier lit, qui étaient religieuses. Marie-Gabrielle de Frémont mourut le 22 décembre 1713 à 43 ans¹ et 27 de profession. Dans la circulaire du monastère de Chaillot, écrite après sa mort, on lit :

Le Père Bourdaloue qui prêcha avec son éloquence accoutumée s'attacha à rendre le plus sensible qu'il put cette proposition : « Qu'il n'y a rien de plus difficile dans le chemin le plus étroit de l'évangile dont on ne puisse venir à bout quand on a le cœur plein des vérités éternelles. » Mais qu'y avoit-il de plus persuasif que le spectacle d'une jeune personne qui se consacroit en véritable holocauste, d'une personne qui devoit avoir part aux grandeurs, aux biens et aux plaisirs du monde, et qui les quittoit avec joie pour les promesses de l'éternité ²?

du monde... puis il parle des connoissances plus particulières qu'il a pu avoir, ceci montre une intimité dans la famille et la lettre circulaire dit qu'il était ami de la famille. J'ai la carte mortuaire de Geneviève Damond à S. Roch. (Voy. ma carte Frémont). » (R.) Cf. plus haut, p. xix ².

1. 45 ans, suivant le Registre 105 de l'Hôtel-de-ville. (R.)

2. Cette petite analyse convient très bien au troisième sermon. (*Renoncement religieux et récompenses qui lui sont promises*). « M^{lle} de Frémont se rendit le (mercredi) 25 juillet 1685 à 7 heures du soir à l'insu de son père au couvent de Chaillot accompagnée seulement d'une demoiselle qui était auprès d'elle. » (Circulaire de sa mort, Chaillot, 22 décembre 1713, p. 3). « Elle demanda son essai la veille de l'Assomption (15 août) L'essai est sans doute une première probation. » (R.)

« ... Nous voicy au jour de sa profession... la cérémonie fut plus célèbre que celle de sa prise d'Habit, il y avoit une illustre et nombreuse assemblée »... (Circulaire de sa mort, 22 décembre 1713, pp. 4 et 5.)

« Je Sœur Marie-Gabrielle de Frémont ai par la grâce de Dieu ce jourd'hui 30^e du mois de décembre célébré mes vœux : en l'an 1686 pour vivre et mourir en la congrégation de Notre-Dame de la Visitation, veuille mon Sauveur bénir cette journée et me la rendre profitable pour l'éternité. »

Sœur Marie-Gabrielle de Frémont.

Suivent les renouvellements de vœux sans interruption jusqu'au 21 novembre 1713 inclusivement, puis la notice, dont un extrait est plus haut (p. 599), à 1685 à la prise d'habit de M^{lle} de Frémont. (Hôtel-de-ville, registre n° 105 de la Visitation de Chaillot. Etat civil, f°s 231 et suivants). Le père de Marie-Gabrielle de Frémont, Nicolas, grand audienier de France, marquis d'Auneuil (*Ibid.*, p. 6, verso.)— Il semble que l'archevêque de Paris étoit présent à cette Profession ; la circulaire dit que l'assemblée étoit si nombreuse que l'archevêque ordonna de faire entrer les dames. (R.)

CHAPITRE SECOND

ANNÉES 1687 à 1689

L'Oraison funèbre de Condé et les stations
dans les paroisses.

I. L'année 1687.

Faut-il compter, comme il est probable, Bourdaloue parmi les auditeurs du sermon *sur la Circoncision*, prêché par Bossuet dans l'église de la Maison professe le 1^{er} janvier de cette année ? La question vaut la peine d'être posée, bien qu'aucun document ne nous vienne indiquer la composition de cet auditoire. Absent ou présent, notre prédicateur était évidemment sous-entendu dans l'apostrophe finale, souvent citée :

Et vous célèbre compagnie qui ne portez pas en vain le nom de Jésus... à qui Dieu a donné vers la fin des temps, des apôtres, des docteurs, des évangélistes, afin de faire éclater par tout l'univers... la gloire de l'Evangile, ne cessez, selon votre sainte institution d'y faire servir tous les talents de l'esprit, *l'éloquence*, la politesse, la littérature ¹...

L'éloquence, en ce moment, pour la Maison professe, c'était, à côté de Bourdaloue, Gaillard, qui donnait à la

1. Ch. Urbain, *Bossuet, Sermons choisis*, p. 557-558. Cf. plus haut, pp. 54 et 565.

1687 cour le carême de 1687, La Rue, qui allait lui succéder pour l'avent, Cheminais, inscrit pour ce même avent, dans la chapelle des Nouvelles-Catholiques ; Menetrier, qu'on rencontre dans la *Liste*, à côté de Legendre et de Fénelon pour des sermons de l'avent chez les Religieuses du Saint-Sacrement, le P. de Villiers dont nous lisons, grâce au *Mercure*, un fragment longuement analysé, presque tous ceux enfin qui, à des titres divers, sont mentionnés par le chanoine Le Gendre en ses *Mémoires*, Gonnellieu, d'Avril, Jobert, etc.

Est-ce la fatigue de la dernière mission, suivie aussitôt de l'avent à la cour qui venait de clore l'année 1686, est-ce surtout la préparation de l'oraison funèbre de Condé, qui a fait exclure Bourdaloue de la *Liste des Prédicateurs* ? Nous ne l'y retrouverons qu'en 1688. Les mentions qui nous le signalent à Paris sont par bonheur suffisantes pour ne le point laisser perdre de vue.

Une note de Rochebilière qui nous le montre appelé à la fin de février auprès du président de Maisons malade, contient au moins un chiffre évidemment erroné, puisqu'elle signale le 29 février en une année qui n'est point bissextile. La voici telle que je l'ai transcrite, sans avoir pu vérifier, la référence manquant d'exactitude.

29 février 1687. Le Président de Maisons malade à la mort. Sa femme et sa sœur M^{me} Fieubet, amènent le P. Bourdaloue à Maisons ¹.

Lundi 14 avril. — Mort de Madeleine de Lamoignon.

Gazette du 19 avril : La demoiselle de Lamoignon, sœur du feu sieur de Lamoignon, Premier Président, mourut ici le 14 de ce mois âgée de 78 ans dont elle avoit passé la plus grande partie dans des exercices continuels de piété & de charité.

1. *Nouvelles ecclésiastiques*. Biblioth. nationale, mss. fonds français 23 498 (?). Donné par le P. Le Lasseur.

« M. de Poissy, fils aîné de M. le Président de Maisons, destiné à remplir sa place, est mort ce matin d'apoplexie à Paris. Le Président de Maisons, n'a plus qu'un fils, qu'il voulait faire d'église. » (Dangeau, vendredi 3 mai 1689.) M. de Maisons ne mourut donc point cette année. La note du P. Le Lasseur est-elle exacte ? (R.)

Voici la relation d'un récent biographe :

1687

Dans l'automne de 1686, des souffrances plus vives et une faiblesse plus grande l'empêchèrent d'aller à Basville avec M. de Lamoignon. Celui-ci consentit qu'elle se retirât pendant son absence à la Visitation où après avoir eu une sœur bien aimée, elle avait actuellement des nièces. Lui-même la conduisit dans la sainte maison, disant aux religieuses qu'il leur confiait ce dépôt pour un temps, mais aussitôt son retour viendrait le retirer. Elle passa dans le monastère une partie de l'hiver... (C'est chez son frère qu'elle mourut, assistée par son confesseur le P. Dubois et par Bourdaloue.)

Le 14 avril : On fit venir le P. Dubois... (p. 289).

P. 291 : Le pere Bourdaloue, en qui elle avait une grande confiance, étant venu au point du jour, elle le reconnut et parut répéter intérieurement les paroles pieuses qu'il lui suggérait. Cet état dura jusqu'à onze heures. Elle conservait un air tranquille et je ne sais quoi de doux sur son visage qui révélait la paix de son âme. Elle était dans sa chaise, son oppression ne lui permettant pas de garder le lit. Ce fut là qu'elle rendit l'esprit sans convulsion et sans effort, ayant cessé de craindre la mort dès qu'elle l'avait envisagée de près ¹...

Samedi 26 avril. — Oraison funèbre de Condé.

On connaît la lettre de M^{me} de Sévigné, envoyée aussitôt après la cérémonie :

A Paris, ce 25^e avril 1687.

Je commence ma lettre aujourd'hui, et je ne l'achèverai qu'après avoir entendu demain l'oraison funèbre de Monsieur le Prince par le P. Bourdaloue...

Je suis charmée et transportée de l'oraison funèbre de Monsieur le Prince, faite par le P. Bourdaloue. Son texte fut : *Que le roi l'avoit pleuré, et dit à son peuple : « Nous avons perdu un Prince qui étoit le soutien d'Israël. »* C'est dans la *Sagesse* ².

1. M^{lle} Louise Masson, *Madeleine de Lamoignon*, Lyon, Vitte, 1896, in-12, Ch. xxiii, p. 255. Cf. note c du livre iv, épitaphes de M^{lle} de Lamoignon et de sa famille.

2. M^{me} de Sévigné cite ce texte de mémoire ; il n'est pas tiré du livre de la *Sagesse*, mais du second livre des Rois (chapitre iii, verset 38 et 33, et non, comme il est dit dans les éditions de Bourdaloue, chapitre xxxiii). Le voici sans altération. Le Roi dont il est parlé est David ; le mort Abner : « Le Roi lui-même touché de douleur, et versant des larmes, dit à ses serviteurs : Ignorez-vous que le Prince est mort, et que dans sa personne nous venons de perdre le plus grand homme d'Israël ?... Il est mort, mais non pas comme les lâches ont coutume de mourir. » — Les mots : « C'est dans la *Sagesse* » ont été supprimés dans l'édition de 1697 et dans toutes celles qui ont paru depuis. *Lettres de M^{me} de Sévigné*, t. viii, p. 47, note 6.

1687

Il étoit question de son cœur (car c'est son cœur qui est enterré aux Jésuites) ¹... Il fit voir que son cœur étoit solide, droit et chrétien.

Solide, parce que... etc. Cela fut traité divinement.

Un cœur droit... que son cœur dans ses dérèglements étoit droit.. entraîné à une guerre et à une séparation qu'il détestoit intérieurement, et qu'il avoit réparées de tout son pouvoir après son retour, soit par ses services, comme Tollus ², Senef, etc...

Un cœur chrétien, parce que... Je gâte même cette pièce par la grossièreté dont je le croque... voilà qui vous doit toujours donner une assez grande curiosité pour voir cette pièce imprimée... (Sévigé, t. viii, p. 45-50).

Bussy répond le 18 mai suivant :

... Vous me donnez une grande idée de l'oraison funèbre de Monsieur le Prince par le P. Bourdaloue, en me disant que ce que vous m'en envoyez n'est que croqué. Bon Dieu quel est donc l'original ! car la copie me paroît très belle... (*Ibid.*, p. 52).

On pourra avec intérêt y comparer un autre résumé, donné aussi comme fait de mémoire, par un autre témoin, savoir la relation écrite par Donneau de Visé ³. Rédigée de souvenir, tout au moins sur des copies puisqu'elle est antérieure à la publication, elle est un précieux témoignage pour l'histoire de cette oraison funèbre. Aussi bien cette histoire n'est plus à écrire depuis le livre du P. Chérot, *Bourdaloue inconnu*, auquel je me borne à renvoyer ⁴.

1. Le cœur du grand Condé avoit été porté solennellement, de Fontainebleau à la maison professe des Jésuites (rue Saint-Antoine, à Paris) le 24 décembre 1686, c'est à dire le surlendemain du jour où le corps avoit été porté à Vallery non loin de Sens, lieu de la sépulture des Condé. (Voy. le *Malherbe* de M. Lalanne, t. iii, p. 10, note 13). Le prélat qui présida à cette translation fut l'évêque d'Autun « qui avoit toujours été attaché par un respect particulier à la personne du prince défunt. » (*Gazette de France* du 3 mai 1687. Sévigé, *ibid.*, p. 48, note 7.)

2. V. t. iii, p. 108, note 1. — Il n'est question ni de Toluys ni du passage du Rhin dans l'endroit de Bourdaloue dont parle ici M^{me} de Sévigé. Il se pourrait que le discours imprimé ne fût pas tout à fait conforme dans les détails au discours prononcé. (*Ibid.*, p. 49, note 10.)

3. V. notes du livre iv, note d.

4. « *P. Lud. Bourdaloue funebrem laudationem habuit mense Aprili Ludov. Borbonii principis Condae in templo domus professae aderant tres regio sanguine principes et innumera virorum nobilium multi-*

Mais il faut lire d'abord dans le *Mercure galant* de 1687, 1687 le récit de la réception du cœur de Condé à la Maison professe, à la fin de décembre 1686. Elle éclaire l'oraison funèbre.

Le lendemain (de cette réception) feste de Noel, le Pere de Villiers, à qui l'éloquence est naturelle, & qui presche depuis La Toussaint dans cette Eglise, prit occasion sur les ornemens lugubres qu'on voyoit à la Chapelle où le Cœur a esté mis, de faire un Eloge de Monsieur le Prince; qui charma tout ceux qui l'entendirent. Il n'y a rien de surprenant en cela. Ce Pere a l'esprit aussi fin que delicat & l'*Art de prescher*¹ que vous avez veu de luy, vous a fait connoistre il y a longtems qu'il a le talent de faire briller par les plus grands traits tout ce qu'il veut peindre. Cet Eloge fut trouvé si beau que plusieurs de ses Auditeurs ont rappellé ce qu'ils avoient entendu. Je le juge ainsi par la diversité des copies qu'on m'en a données. Je vais me servir de celle qui m'a paru la plus juste. La Morale estoit sur l'obligation de vivre en chrestien, & le Pere de Villiers, apres avoir etably cette obligation conclut en ces termes.

C'est apres tout où il faut revenir. C'est où nous rappellent les lumières de la raison et du bon sens. Les plus Illustres Vies ont joint tost ou tard la qualité de Chrestienne à toutes les eclatantes qualitez qui les ont distinguées, & quelque grand que soit un cœur, il n'est veritablement grand que quand il est veritablement chrestien. Pardonnez moy, mes chers Auditeurs, si en vous disant icy que les plus grands cœurs ont reconnu tost ou tard l'obligation, ou plutôt la nécessité de vivre chrestiennement, ie vous donne lieu de penser à celuy qui l'a si bien reconnüe & qui l'a confessée si hautement les derniers jours de sa vie. Vous voyez de qui je parle & ces lugubres ornemens qui ont d'abord frappé vos yeux, & renouvelé en vous le

tudo. Eundem principem aliquanto antè laudaverat latinâ Oratione P. Jac. de la Baune.» (Dossier du P. Luras.)

Le P. L. Bourdaloue a prononcé en avril l'oraison funèbre de Louis de Bourbon prince de Condé dans l'église de la maison professe. Trois princes du sang y assistaient avec une foule de grands. Le P. Jac. de la Baune avant lui avait prononcé l'oraison funèbre en latin. (Traduct. du P. Sommervogel.) (R.)

Chérot, p. 95 et suiv. V., p. 155, l'extrait complet des *Lettres annuelles*, mais remarquer surtout la reproduction de la gravure qui nous donne l'auditoire de Bourdaloue et l'orateur en chaire dans l'église de la Maison professe. C'est une véritable restitution due à la sagacité du critique qui a identifié cette gravure, publiée anonyme dans l'*Histoire de la langue et de la littérature française*, de M. Petit de Julleville.

1. Cf. plus haut, p. 546.

1687 triste souvenir de la perte que la France vient de faire, vous font bien juger que je vous parle du Cœur de ce Prince Illustre, dont la gloire a effacé celle des Heros les plus fameux. Mais si je vous parle de luy, c'est moins parce que la reconnaissance m'a fait voir que je devois vous en parler si près d'un jour où l'on nous a fait l'honneur de nous confier un si précieux Dépost; c'est moins par le plaisir que j'ay cru devoir vous faire en loüant un Prince qui vous fut si cher, que par l'utilité que vous pouvez retirer de son exemple. Nous estions accoutumés à loüer en luy tout ce que la grandeur du courage & de la réputation, tout ce que l'eclat des plus grandes actions, tout ce que le nombre des Victoires, tout ce qu'un Esprit au dessus des plus sublimes esprits, a jamais pû fournir de matiere aux loüanges. Il a toujours esté l'objet de nos admirations. Il a esté longtemps celuy de nos craintes; puis enfin par la misericorde de Dieu, il est devenu celuy de nostre imitation, & pour imprimer dans vos esprits les grandes veritez que j'ay tâché de vous persuader dans ce Discours, je ne fais pas scrupule, en le finissant, de ramasser vos reflexions sur le Cœur de ce grand Prince, non pas tel qu'il a esté lors que ses vastes projets balançoient la destinée des Etats, & des Royaumes; mais tel qu'il estoit lorsque des desseins plus chrestiens & plus solides regloient ses passions & sa conscience; non pas tel qu'il a esté lorsqu'à la teste des Armées, il meprisoit la mort qu'il portoit à nos Ennemis, mais tel qu'il estoit lors que dans une solitude chrestienne il estudioit la mort, pour apprendre, non pas à la mepriser avec orgueil, mais à l'attendre avec humilité, & à la recevoir avec confiance. C'est dans ce dernier estat que vous devez le considerer pour vous convaincre de l'obligation de vivre en Chrestiens, ou plutôt ne separez point ces deux états. Regardez le dans le plus haut point de la gloire humaine où il a esté élevé, pour voir dans quel néant se termine cette gloire. Regardez-le dans les exercices de la penitence, pour vous persuader que ce n'est que par là qu'on s'élève à une gloire plus noble et plus digne d'un grand cœur. C'est la gloire immortelle, &c. ¹

L'expression du *Mercur*: « la diversité des copies qu'on m'a données » (du sermon du P. de Villiers), déguise-t-elle tout simplement un communiqué officieux du texte qu'aurait fourni l'auteur lui-même? Il n'y a rien d'in vraisemblable et ce genre de réclame n'était pas inouï. Dans

1. *Mercur galant*, janvier 1687, p. 138, *Funérailles de Condé*, la réception du cœur à la maison professe.

la plupart des extraits de cette nature que le *Mercure* cite, comme lui ayant été fournis par des auditeurs bénévoles ou retenus par lui auditeur et témoin auriculaire, on sent plutôt des communications faites à dessein par les intéressés ¹. 1687

Toutefois, si le sermon du P. de Villiers a été obtenu vraiment par des copies d'auditeurs, et si les variantes dont parle le *Mercure* ont existé ainsi sur un même sermon entendu une seule fois et non répété, ne faut-il pas de nouveau conclure que les rédactions diverses, mais sur même fonds, des sermons de Bourdaloue qu'on rencontre dans les recueils d'autrefois, n'accusent pas nécessairement deux répétitions du même sermon, même quand les formes de la rédaction diffèrent ²?

Dans le présent sermon du P. de Villiers, on sent très bien le ton des prédications d'alors, assez languissantes et se répétant tout à l'aise. Tous les orateurs du temps devaient improviser (?) de la sorte dans les compliments, allusions et autres morceaux très goûtés sans doute des auditoires ordinaires.

Son morceau sur Condé, que probablement Bourdaloue entendit, est à rapprocher du développement donné par celui-ci dans son oraison funèbre, et de la très curieuse analyse de Visé, dans le *Mercure*, avant l'impression du discours de Bourdaloue, faite, sinon de mémoire, comme il le prétend, du moins sur des copies.

On peut croire que le P. de Villiers était, dès 1687,

1. C'est ainsi que, après avoir cité divers fragments de Mascaron, de Brou et autres orateurs, vers les années 1680 et suivantes, v. plus haut, p. 507, où il commence à donner les compliments qui ont émaillé les sermons de la cour, le *Mercure* est réduit à souhaiter de citer le compliment de Bourdaloue à la Dauphine. Nous avons vu, p. 515, que probablement Bourdaloue n'avait pas jugé à propos de fournir ce morceau au journal, et Donneau de Visé, qui aurait dû, au même titre, avoir des copies, se tait sur ce compliment.

2. Cf. plus haut l'exemple tiré du sermon de Bossuet pour la profession de M^{lle} de la Vallière, pp. 77 et suiv.

1687 en assez bons rapports avec l'auteur du *Mercur*e pour lui avoir communiqué le passage de son sermon du 25 décembre qui avait trait à Condé¹.

Lundi 25 août, ou peut-être 5 septembre (à l'anniversaire de la naissance du roi²), à Saint-Cyr, panégyrique de saint Louis, devant M^{me} de Maintenon.

Le P. Bourdaloue prêche à S. Cyr le jour de S. Louis. On dit qu'il y fit le panégyrique, non du saint, mais de M^{me} de Maintenon (sept. 1687³.)

La gazette janséniste qui se plaint avec une mauvaise

1. Voici un autre extrait du *Mercur*e, paru quelques années plus tard en faveur du P. de Villiers, alors sorti de son ordre et devenu M. l'abbé de Villiers. Il faut noter, que dès l'année 1687, le *Mercur*e rappelait le succès de *L'Art de prescher*, il y revient avec complaisance dans sa réclame du mois de mai 1691. Annonçant dans son numéro de mai, la mort récente de « M. de Vilette, Gouverneur de la citadelle de Nancy, » il ajoute (p. 193) : « Il avoit épousé Dame Marie Madeleine de Villiers... sœur de M^r l'abbé de Villiers, que ses Predications n'ont pas rendu moins celebre que le talent d'écrire également bien en Prose & (p. 194) en Vers comme vous avez pû juger par l'excellent poëme de *L'Art de prescher*, & par les *Reflexions sur les defauts d'autrui*, & comme on en pourra juger encore bientôt par d'autres Ouvrages qu'on dit qu'il est sur le point de donner au Public, cet Abbé employant à la composition de Livres toujours agreables et utiles, le temps que le travail de la Chaire luy peut laisser libre. »

2. Lauras, t. I, p. xxxiv et t. II, p. 20, place ce discours au 4 septembre, prétendu anniversaire de la naissance du roi*. Ce serait, d'après lui, la date fournie par les *Nouvelles ecclésiastiques*. Sans avoir pu vérifier, je penche pour la date assignée par Rochebilière, d'ordinaire plus attentif et meilleur critique que le P. Lauras.

3. (Bibl. nationale, mss. fr. 23498. Note donnée par le P. Le Lasseur.) Ces nouvelles ecclésiastiques sont d'un janséniste, on le voit bien. L'éloge qu'y fait et qu'y devait faire Bourdaloue de M^{me} de Maintenon est juste et modéré. On trouve ce panégyrique, t. VIII, p. 122 de l'édition originale (R.)

« ... Un jour que le comte d'Aubigné devoit amener dans son carrosse à Saint-Cyr le Père Bourdaloue pour faire une exhortation aux dames et demoiselles de Saint-Cyr, il lui dit en dinant à Versailles avant le départ : « Au moins, mon père, dinez bien, et ne comptez point sur la collation, car Saint-Louis est la maison de Dieu où l'on ne boit ni l'on ne mange. » On rapporta cette plaisanterie à M^{me} de Maintenon qui en rit beaucoup et dit : « Il est vrai que nous sommes sur ce pied-là, mais on ne peut réussir en tout, notre fort est l'instruction, notre faible l'hospitalité. » (Languet de Gergy, *Mémoires*, p. 298.)

* Né le 5 septembre 1638 et non le 4. (Chéruel, *Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV, etc.*)

humeur évidente que cet éloge ait été surtout celui de M^{me} de Maintenon, ne voulait peut-être protester d'une façon détournée que contre les panégyriques du roi qui cette année-là, comme le constate avec satisfaction le *Mercur* galant, s'étaient littéralement dans toutes les chaires. Les fêtes célébrées partout pour le rétablissement de la santé du roi, avaient rempli de leurs relations le *Mercur* et les autres feuilles officielles. Les « lardons » de Hollande, comme on disait, ne se faisaient pas faute de protester, témoin cet extrait du *Mercur historique et politique*, du mois de novembre 1686.

Il se plaint des portraits du roi, représenté comme une divinité, ou pour le moins, un bienheureux ou un saint canonisé :

Nonobstant le christianisme qui nous eclaire, on ne laisse pas de le tirer avec des raïons autour de la tete comme on fait des saints. Toute la rue St Jacques en est pleine et les Jésuites qui voient cela tous les jours en sortant ou en rentrant dans leur college, n'ont pas encore jugé à propos d'avertir que cela n'étoit pas bien. Si le Roi le sçavoit, il est à croire qu'il y donneroit ordre lui-même, puisque bien loin de vouloir qu'on lui donne ainsi des marques qui ne lui apartiennent pas, il n'a pas voulu souffrir que le duc de la Feuillade qui vouloit fonder une lampe ardente devant sa figure qui est dans la place des Victoires, fit une chose comme celle-là ¹.

Il est permis de supposer que les paroles mêmes qui servirent dans l'exorde du discours de Bourdaloue à faire au saint l'application des mots du texte, *Quis similis tui in fortibus, Domine, etc.*, (*Exod.*, xv, 11), n'ont pas été prises, dans la pensée de l'orateur peut-être, ou des

1. A Parme, chez Juan Batanar, p. 86. Ce *Mercur historique*, dès les volumes suivants, porte, non plus Parme, mais a Harme, puis La Haye, chez Henri Van Bulderen, L'inspiration du reste en est aisée à reconnaître. Il y est parlé, dans le numéro de mai 1687, p. 530, de MM. les Jesuites, cause des violences dans la révocation de l'édit de Nantes. « C'est leur coutume d'user de violence dans tout ce qu'ils font, et quoiqu'ils ne se montrent pas disciples de saint Paul par ce qu'ils enseignent touchant la grace, on ne sauroit dire néanmoins qu'ils aient abandonné cet apôtre tout à fait puisqu'ils se servent volontiers de son épée. »

1687 auditeurs, comme une allusion habile à la révocation de l'édit de Nantes : l'Égypte, n'était-ce pas, pour les admirateurs du règne, le parti protestant récemment abattu ? La délivrance du peuple de Dieu, ne pouvait-elle s'entendre, avec quelque complaisance, de cette unité de doctrine que le roi s'applaudissait d'avoir rétablie en France, s'imaginant apparemment servir l'Eglise, à l'heure où il l'asser-vissait ? Mais on en jugeait à Paris autrement qu'à Rome et c'était avec sincérité que beaucoup louaient Louis XIV, surtout de cette mesure si froidement accueillie par Innocent XI ¹.

Non seulement les gazettes officielles sont pleines d'actions de grâces pour la guérison du monarque ² mais le *Mercur*e constate avec satisfaction que les panégyriques du roi sont maintenant reçus dans la chaire sacrée. On lit en effet dans son supplément de mars, tout entier consacré à des adulations sans mesure :

Jamais l'Eloge d'un Prince vivant n'avait servi de matière à des discours entiers, prononcez dans la Chaire de vérité, & c'est ce qu'on vient de voir dans presque toutes les Eglises de ce Royaume. On a crû (& l'on a crû avec beaucoup de raison) qu'un Monarque qui a dompté l'hérésie étoit digne d'être loué dans un Lieu où l'on a jusques icy entendu que les Eloges des Morts & les Panégyriques des Saints ³..

Et de là Visé, dans une dédicace de son recueil, sorte de préface à la Montoron, conclut avec enthousiasme :

1. Cf. plus haut, p. 629⁴ et mon *De munere pastorali* Bossuet, p. 157.

2. *Gazette de France*, p. 51, le 7 janvier. « Les chefs conducteurs des Ouvrages de la Manufacture des Gobelins, font célébrer à Saint-Hippolyte une messe en musique, et le Père Menestrier y prêche le « panégyrique du Roy. » P. 74 : « La Communauté des maistres Ecrivains Iurez fait chanter un *Te Deum* pour la guérison du Roy. » — Je la cite, parmi un nombre infini de corporations et de villes, pour la reconnaissance due à tous ces scribes par qui nous connaissons mieux les sermons du temps. — *Gazette* du 1^{er} février : « Le 20 (janvier), on chanta dans l'Eglise cathedrale de Meaux le *Te Deum* pour le mesme sujet, et tous les corps s'y trouverent. L'Evesque de Meaux y officia pontificalement ainsi qu'il avoit fait à l'Ouverture de la Neuvaïne par une Messe solennelle. »

3. *Mercur*e galant, mars 1687 et plus haut, p. 654 ⁵, et note e du Livre iv.

Ceux de vos Peuples qui ne sont pas d'un caractère à s'instruire par la lecture des Miracles d'une vie si glorieuse, & qui n'en savent souvent que ce qu'ils en entendent dire à leurs égaux, quoy qu'ils eussent pû s'imaginer de la grandeur de V. M. ont pour ainsi dire trouvé un nouveau Roy, dans les loüanges qu'ils ont entendues, & en voyant de nouveaux sujets d'admiration pour eux, ils se sont sentis echauffez d'un nouvel amour pour V. M. 1687

Ce serait faire la part trop belle à Bourdaloue de mettre en regard de toutes les fadeurs recueillies dans ce « mois du *Mercur*, » le panégyrique de saint Louis, avec les allusions ou louanges formelles qui s'y trouvent à l'adresse du roi, mais l'on est cependant mieux au point pour apprécier ces formules, quand on les replace dans leur vrai milieu. Autant elles semblent excessives et enflées, autant peut-être ont-elles pu paraître calmes et dignes, tout en attestant un enthousiasme qui était le ton obligé. Voici les principaux traits qui, dans le panégyrique prononcé à Saint-Cyr en 1687, me paraissent avoir le mieux leur date, et nous fournir, par suite, de quoi classer ce sermon dans la chronologie de l'œuvre oratoire de Bourdaloue.

Quis similis tui in fortibus, Domine, etc... C'est ainsi que parla Moïse, quand il vit l'éclatant miracle que Dieu par son ministère, avoit opéré en faveur des enfants d'Israël, les tirant de l'Egypte.... Je me sers aujourd'huy de ces paroles pour faire l'éloge d'un Roy, qui par une heureuse & singulière conformité non seulement avec Moïse, mais avec Dieu mesme, dont le zèle l'animoit, a porté jusques dans l'Egypte ses armes victorieuses, s'y est rendu redoutable aux ennemis du nom chrestien, y a fait des miracles de valeur, aussi bien que de pitié pour la delivrance du peuple de Dieu.... (t. VIII, p. 122.)

Voulue ou non, la confusion qui put s'établir dans l'esprit des courtisans accourus à Saint-Cyr, et dont aucun ne dut manquer de songer que ce roi ne fût Louis XIV, n'était pas assurément pour déplaire. Quelques autres endroits offrent aussi de ces équivoques probablement soulignées :

... Pourquoy suis-je roy, adjoustoit-il (saint Louis) sinon pour faire regner Dieu, pour establir, pour maintenir, pour amplifier

1687 l'Empire de Dieu?... Or de là, mes chers Auditeurs, procedoit ce zèle admirable qu'il eût toujours pour tout ce qui concernoit la gloire de Dieu & de son culte. De là ce zèle pour la propagation de l'Evangile, ce zèle pour l'intégrité & l'unité de la foy, ce zèle pour la discipline de l'Eglise, ce zèle pour la reformation & la pureté des mœurs, ce zèle de la maison de Dieu qui le devoit & qui luy faisoit regarder toutes les injures faites à Dieu, comme des outrages faits à luy mesme..., (*Ibid* , p. 131.)

La façon même dont est développé chacun de ces points rend les allusions plus vraisemblables encore. Il est certain en tout cas que la mention faite de la « prétendue » pragmatique de saint Louis, que Bourdaloue, comme Bossuet¹ et bien des contemporains, croyait authentique, devait être agréable, surtout dans l'état des rapports avec Rome. Le 4 juin précédent, Bussy, qui en cela ne faisait point sa cour, avait écrit à propos de l'affaire des franchises, toujours en cause : « Les franchises sont odieuses quand elles vont à rendre les crimes impunis. Il est de la gloire d'un grand pape de réformer cet abus, et même de celle d'un grand roi de ne pas s'en plaindre². » Mais peut-être Bourdaloue ne songeait surtout en glorifiant cette pièce apocryphe qu'à réclamer contre un abus en plein exercice, celui du cumul des abbayes :

J'ay dit, zèle de la discipline de l'Eglise. Que ne fit pas saint Louis pour la restablir dans le Clergé de France, & avec quelle bénédiction & quel succès n'y travailla-t-il pas ? Un des scandales du clergé estoit dans ce temps malheureux la simonie : avec quelle autorité ne retrancha-t-il pas ce desordre, par cette celebre ordonnance, ou pragmatique sanction, que nous gardons encore comme un thresor, & que nous pouvons bien mettre au nombre de ses precieuses reliques, puisque c'est son ouvrage, & un des plus saints monuments qu'il nous ait laissez. L'abus des biens ecclésiastiques estoit, si j'ose ainsi parler, l'abomination de la desolation dans le lieu saint :

1. V. mon article un *Fragment inédit de Ledieu* (*Revue d'histoire littéraire de la France*), 15 janvier 1900, p. 133, note 2 et tiré à part, p. 8, note 2.

2. Lettre de Bussy, 4 juin 1687, citée dans Clément, *la Police sous Louis XIV*, p. 74, note 2.

avec quelle prudence & quelle force n'y chercha-t-il pas le remede. 1687
Ayant convoqué pour cela un concile à Paris, où il fit faire sur le sujet des benefices des reglements, contre lesquels ni le temps ni la coutume ne prescriront jamais. Reglements dont il voulut estre le premier & le plus religieux observateur, s'estant mesmes osté le pouvoir d'en dispenser, & par un serment solennel s'estant obligé à n'avoir jamais sur cela nulle acception de personne. Reglements, si je les rapportois, qui confondroient le relaschement de nostre siecle, & peut-estre mesmes sa pretenduë severité. Celuy qui regarde la pluralité des titres, que saint Louïs traitoit de monstrueuse, ne suffiroit-il pas pour nous humilier ? Nous nous piquons sur les anciens canons d'exactitude et de severité chrestienne ; mais nous nous en piquons en speculation, & saint Louïs par son zèle la mettoit en œuvre. (*Ibid.*, p. 133.)

N'y aurait-il pas aussi quelque souvenir des exécutions que nous avons rencontrées plus haut dans les *Mémoires* de Souches, et des exils de la cour qui frappèrent en 1682 un certain nombre de jeunes libertins, dans le récit des réformes de saint Louis ?

... Il faisoit faire de temps en temps des informations juridiques de la vie & des mœurs de tous les officiers de sa cour ; & s'il s'en trouvoit parmi eux de libertins, sur tout de libertins par profession ; s'il en decouvroit de notez & décriez par leurs debauches, quelque merite d'ailleurs qu'ils pussent avoir, il les éloignoit de sa personne : estant convaincu qu'il ne pouvoit ni ne devoit faire nul fond sur la fidelité de ceux qui par libertinage avoient secoué le joug de Dieu... (*Ibid.*, p. 137.)

Mais peut-être cette allusion est-elle moins encore un éloge des réformes déjà opérées, qu'une leçon et une invitation à répéter les applications déjà faites. La mesure reprise en 1684 avait été assurément insuffisante, si nous en croyons les lettres malveillantes, mais en somme bien informées, de la seconde duchesse d'Orléans. Le vice infâme que Bourdaloue avait prié le roi d'exterminer, régnoit encore d'après cette lettre du 20 décembre 1687, dont le commentaire, déplacé ici, serait à chercher dans le chansonnier de Maurepas¹ :

1. Edition de Leyde, 1865, t. II, p. 5. Cf. plus haut, p. 584.

1687 Je trouve, écrivait l'Allemande, (bien aise de dauber sur les Français, tout en s'amusant, plus qu'il n'eût convenu, du récit de leurs vices), je trouve la lettre de La Citardie (La Chétardie) bien gentille. Si nos chastes oreilles ne pouvoient entendre ces choses-là, il nous faudroit quitter la France... Tous les jeunes gens, et beaucoup de vieux, sont tellement entachés de ce vice, que l'on n'entend plus parler d'autre chose ; on tourne en ridicule toute autre galanterie et il n'y a que les gens du commun qui aiment les femmes... ¹

La part faite aux exagérations d'un témoin hostile porté à généraliser des faits, trop regrettables même à titre d'exceptions, il faut reconnaître que cette correspondance, de peu postérieure au sermon, est de nature à l'éclairer et à montrer dans le choix de certains développements, une intention au moins probable.

Du reste, si nous nous sommes exposés à prêter peut-être à notre orateur des pensées qu'il n'avait pas eues, il nous est possible de relever dans le discours de la fête de saint Louis, les éloges directs, non suspects d'interprétations arbitraires. Commençons par l'adresse à M^{me} de Maintenon qui, pour le correspondant janséniste, faisait le sujet du discours entier.

Après avoir tiré cette conclusion que tout chrétien devait, à l'exemple de saint Louis, exercer tous ses emplois « dans l'esprit d'une exacte religion », l'orateur poursuit :

Cette morale convient à tous, mais c'est particulièrement à vous, Ames chrestiennes, que je prétends aujourd'hui l'appliquer ; à vous que la providence a choisies pour estre élevées dans cette sainte Maison ; à vous que je puis bien appeler les éluës de vostre sexe, puisque Dieu, par sa miséricorde, vous a predestinées entre mille autres pour estre admises dans ce séjour de la vertu. C'est à vous, dis-je, que je parle ; c'est pour vous que Dieu a excité la pieté du plus grand Monarque du monde ; pour vous que le successeur de saint Louis, & l'héritier de son zèle aussi bien que de sa couronne, a formé l'important dessein de votre établissement ; pour vous qu'il a entrepris ce grand ouvrage, qui sera un monument éternel de sa religion,

1. Ed. Jœglé, t. 1, p. 62.

autant que de sa magnificence et de sa gloire. La pitié de saint Louïs sembloit avoir pourveü a tout le reste. Le soin de pourvoir à vos personnes estoit reservé à Louïs le Grand. La France estoit pleine de maisons de charité que saint Louïs avoit érigées pour cent autres besoins : mais ses veües n'avoient point esté à en fonder une, où la jeune noblesse de votre sexe trovast un favorable azile ; & vous le trouvez icy. C'est pour l'accomplissement de cet œuvre inspiré du ciel, que Dieu vous a suscité une seconde Mere, à qui vous estes encore plus redevables, qu'à celles dont vous avez reçu la vie : une mere selon l'esprit, dont la veüë pleine de sagesse a esté de vous procurer une éducation digne de votre naissance, dont l'attention & le premier soin est de vous former à tout ce qu'il y a dans le christianisme de plus parfait & de plus pur, dont toute la joye est de voir chaque jour en vous les merveilleux fruits d'une si salutaire institution... (*Ibid.*, p. 160).

Enfin, de même que l'éloge de M^{me} de Maintenon avait été précédé de celui du roi, la prière finale à saint Louis après avoir appelé sa protection sur la maison de Saint-Cyr, se termine de nouveau en la louange de son successeur, mais on remarquera que la révocation de l'édit de Nantes y tient une large place. C'est peut-être pour confirmer l'attribution à l'année précédente du sermon de Noël où régnait aussi cette même préoccupation. Il y a des idées qui restent dans l'air à une certaine époque, et qui étaient ce que nous nommons aujourd'hui de l'actualité :

Jettez les yeux sur cette maison qui vous est dévouée, sur ces vierges qui sont vos filles, & qui rassemblées dans ce saint lieu, vous invoquent comme leur pere. Regardez d'un œil favorable ce Royaume que vous avez si sagement gouverné, & si tendrement aimé. Si par la corruption des vices qui s'y sont introduits depuis votre regne, la face vous en paroist defigurée & que cela mesme soit un motif pour vous interesser, comme son Roy, à le renouveler. Si vous y voyez des scandales, aidez-nous à les retrancher. Étendez sur tout vostre protection sur nostre auguste Monarque. C'est vostre fils, c'est le chef de vostre maison, c'est l'imitateur de vos vertus, c'est la vive image de vos héroïques & Royales qualitez. Car il a comme vous le zèle de Dieu, il est, comme vous, le protecteur de la vraye religion, le restaurateur des autels, l'exterminateur de l'heresie. Que

1687 n'a-t-il pas fait pour mériter tous ces titres ? Avec quelle force n'a-t-il pas combattu les ennemis de la foy, & avec quel succès ne les a-t-il pas vaincus ? Obtenez-luy les grâces & les lumières dont il a besoin, pour achever les grands desseins que Dieu luy inspire. Que cet esprit de sainteté qui vous a dirigé dans toutes vos voyes, vienne reposer sur luy, qu'il nous anime nous-mêmes, & qu'il nous conduise tous à l'éternité bienheureuse, &c. (*Ibid.*, p. 163.)

Samedi 30 août. — Je signale dans la chronologie de Bourdaloue, ignorant si elle a quelque rapport avec les sermons, une pièce découverte par Rochebilière et qui semble concerner le mariage d'une nièce de Bourdaloue. Y eut-il assistance à la cérémonie, ou même allocution de sa part, c'est ce que j'ignore absolument, me bornant à noter ici le document ¹.

Aucune cérémonie ne nous montre Bourdaloue à Paris, durant l'avent de 1687. Il est impossible jusqu'à nouvel ordre de savoir s'il était à la Maison professe durant la fin de cette année ².

1. 30 août 1687. Mariage de Louis Busson, cons. du roi au présidial de Bourges y demeurant rue des Jacobins, veuf de Marie Perrinet, après la publication d'un ban fait en la paroisse de N. Dame du Fourchaud accordé par M^{re} Jean le Large, chanoine de Bourges, official et vicaire général de l'archevêque de Bourges et damoiselle Catherine le Large,* veuve de Silvain Pinguet, ci-devant bourgeois de Bourges, ladite demoiselle dem^t rue St Pierre, en présence de M. Jean Busson, Procureur en parlement demeurant Cloître St Benoit frère de l'époux....

(Ste Chapelle registre f^o 6.) (R.)

2. Une faute d'impression curieuse a fait écrire à M. l'abbé Pauthe cette phrase étonnante : « Un mot de Saint-Simon sur la prédication de Bourdaloue en 1687 (*sic*, pour 1697) l'année où Bossuet prêchant à Saint-Louis le premier janvier faisait l'éloge de la Compagnie, attribue au célèbre jésuite d'avoir donné le jour de l'Annonciation un sermon contre le quiétisme. » Suit la citation de Saint-Simon, sous la vague référence *Mémoires*. Nous la retrouverons à sa date en 1697. Vient enfin cette conclusion : « Or des deux sermons de notre prédicateur pour la fête de l'Annonciation, édités par le P. Bretonneau, aucun ne fait la moindre allusion au quiétisme et cela porte à supposer que celui dont parle Saint-Simon a été perdu » (p. 173). Il y avait longtemps que Feugère avait conclu ainsi, p. 40, mais sans se méprendre sur l'année. Or, à supposer le cas d'une transcription erronée, la date de 1687 avertissait suffisamment qu'il n'y pouvait avoir aucun extrait des *Mémoires* relatif à cette époque, puisque Saint-Simon ne débute qu'en 1694.

* Evidemment de la famille maternelle de Bourdaloue, une nièce peut-être. (R.)

1687

Assistait-il aux derniers moments du P. Rapin, mort à la Maison professe le 27 octobre? Les soins de l'impression de son oraison funèbre de Condé, dont le privilège est du 14 août, l'absorbèrent-ils au point de ne pouvoir accepter cette année-là aucune autre prédication? Autant de questions, sinon insolubles, au moins sans réponse aujourd'hui. D'autres recherches dans les journaux du temps permettront peut-être de les trancher. Mais *Gazette* et *Mercur*e sont aussi muets que la *Liste des Prédicateurs* qui ne nous donne que quelques noms des rivaux et émules de Bourdaloue ¹.

Notre prédicateur était-il à Paris quand eut lieu à Saint-Sulpice, le bout de l'an du prince de Condé, dont parle le *Mercur*e de décembre 1687. Le nouvelliste officiel nous donne ce détail intéressant pour la bibliographie :

Monsieur le Prince, fait graver tous ces ornements & imprimer toutes ces Oraisons funebres, que l'on verra ensemble dans un seul volume ².

1. Outre les jésuites énumérés plus haut, cet avent de 1687 ne nous présente que les noms du P. de la Tour, à Saint-Benoit (il avait prêché le carême à Saint-André des Arts), de Faydit, qualifié de bachelier en théologie, qui donne le sermon du cinquième dimanche chez les Récollettes de l'Immaculée Conception, et tout l'avent à Saint-Jacques du Haut-Pas, enfin d'un certain abbé de Bourdemarre, complètement oublié, qui avait fait son apparition dans la *Liste* au carême de cette même année et y figure trois fois, la dernière en 1688, pour la fête de l'Annonciation chez les religieuses de Popincourt. On peut se demander quel intérêt présente cet obscur orateur. Pas d'autre que celui d'avoir un nom qui commence comme le nom de Bourdaloue. Or étant donné que trop souvent les attributions des copistes ne sont qu'en abrégé Bourd., ou P. Bourd., il est bon de veiller aux confusions possibles, si tant est qu'elles se puissent produire et qu'on ait jamais désigné par cette abréviation d'autre nom que celui du prédicateur connu de tous et deviné sans peine. Comment croire, en effet, qu'un copiste, sauf le cas d'une fraude voulue, ait représenté par la syllabe équivoque *Bourd.* les noms du récollet Félix Bourdes que la *Liste des Prédicateurs* nous montre en 1647 et 1662, celui de Bourdaille, que j'ai signalé ailleurs *, ou celui de notre abbé de Bourdemarre, devenu dans la suite théologal de Senlis, comme en témoigne la liste de 1699. Il y a tout lieu de croire que, pour ces prédicateurs moins connus, le scribe eût pris la peine d'écrire en entier leur nom. Mais ne faut-il pas tout prévoir, autant que possible ?

2. P. 226.

* *Sermons inédits*, p. 41.

1687-1688

Ce sera le rôle de l'historien autorisé des *Oraisons funèbres* prononcées par Bourdaloue, de rechercher si ce projet de réunir en un seul recueil « les souvenirs de ces fêtes funèbres », reçut son exécution. Espérons que le P. Chérot, qui a déjà éclairci tant de points intéressants, grâce aux archives de Chantilly, nous donnera quelque jour cette réponse. Il trouvera, dans ce même numéro du *Mercure galant*, quelques détails officieusement communiqués sans doute sur les figures de bronze destinées à l'église Saint-Louis, pour le mausolée du cœur de Condé ¹.

Bourdaloue ne devait pas être indifférent à ces nouvelles, bien que peu soucieux apparemment de se replonger, en vue du futur recueil, dans la correction d'épreuves d'imprimerie, à supposer que les auteurs dussent, selon le plan de la collection des éloges funèbres, prendre leur quote-part du labeur de revision.

**II. L'année 1688. — Second carême à Saint-Eustache. —
Prédications à la Maison professe.**

Nous constatons par la mention faite de Bourdaloue dans la *Correspondance administrative de Louis XIV*, sa présence à Paris au mois de janvier, d'après le billet que lui adresse Seignelay sur la fin de ce mois, et il n'est pas étonnant de le trouver à la Maison professe se préparant au second carême pour l'année même à Saint-Eustache. Voici cette courte lettre, qui devra désormais prendre place à côté de la *Correspondance de Bourdaloue*:

Le marquis de Seignelay au P. Bourdaloue.

Le 29^e janvier 1688.

Je vous envoie, mon révérend Père, les ordres que le roy m'a

1. Dans le même *Mercure* encore, on trouve des détails généalogiques et autres sur un personnage qui est quelque peu du domaine du P. Chérot, car il y est question, p. 285, à l'occasion de M^{me} de Charny, des Bochart de Saron. Cf. plus bas, 5 sept. 1701.

ordonné d'expédier pour vous permettre de voir le sieur d'Harrouys ¹ 1688 dans la Bastille, et de luy parler toutes les fois que vous le trouverez à propos. Je suis, mon reverend Père, absolument à vous ².

La *Liste des Prédicateurs* nous indique Bourdaloue pour cette station, en même temps qu'un autre prédicateur,

1. Guillaume d'Harouys, seigneur de la Seilleraye, trésorier des états de Bretagne. Il ne put rendre ses comptes en 1687, fut mis à la Bastille et y mourut le 10 novembre 1699. Il était veuf depuis 1662 de Marie-Madeleine de Coulanges, sœur d'Emmanuel. (Sévigné, t. II, p. 116, note 14.) « L'unique exemple, dit Saint-Simon, d'un comptable de deniers publics avec qui ses maîtres et tout le public perdent, sans que sa probité en ait reçu le plus léger soupçon. C'est ce qui fit, ajoute-t-il, que le Roi se contenta d'une prison perpétuelle, il la souffrit sans se plaindre et la passa dans une grande piété, fort visité de beaucoup d'amis, et secouru de plusieurs. (Saint-Simon, t. VI, pp. 375-377 et additions, p. 471)

Sur le P. d'Harouys son frère, que nous avons rencontré en 1677, comme successeur de Bourdaloue dans la chaire de la cathédrale de Rouen, voyez Le Gendre, p. 18, qui le compte parmi les quatre prédicateurs de valeur des jésuites, auxquels il donne place après Bourdaloue. Voir aussi les PP. de Backer et Sommervogel, IV, col. 115-116. Il est probable que le P. d'Harouys qui avait vécu au collège de Clermont pendant que Bourdaloue y étudiait la philosophie et la théologie, fit appel à son dévouement en faveur du reclus de la Bastille, d'autant plus probable, qu'il avait ensuite retrouvé Bourdaloue à la Maison professe (il faut noter cependant qu'on ne le rencontre dans la *Liste des prédicateurs* que de 1651 à 1660). Le P. Henri Chérot a transcrit de lui ou sur lui plusieurs lettres inédites conservées à Chantilly. Il paraît avoir eu assez grand crédit, grâce à son malheureux frère alors en faveur. Ainsi, le 24 août 1681, le P. Bergier écrivait à Condé : « Je reviens de la rue St-Antoine où j'ay vu le père d'Harouys. Il est dans toutes les dispositions que l'on peut désirer de faire tout ce qu'il pourra auprès de son frère, pour le service de Madame la duchesse d'Hanovre. » La duchesse d'Hanovre était « la deuxième sœur de la duchesse d'Enghien, Bénédictine-Henriette-Philippe, née le 25 juillet 1652, mariée le 25 septembre 1658, à Jean-Frédéric de Brunswick, duc de Hanovre. Elle mourut en France le 12 août 1730 (Chérot, *Trois éducations princières*, p. 251, n. 1)

Le 24 août 1681, le P. d'Harouys écrit lui-même à Condé : « Je viens d'apprendre du P. Berger que Votre Altesse Sérénissime m'avoit fait l'honneur de me rendre quelque petit service auprès de mon frère. »

2. *Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV*, par Depping, t. II, p. 601, n° 33. Documents inédits sur l'Histoire de France, in-4. Voy. 1^{re} janvier 1689 et 29 janvier 1688.

Le marquis de Seignelay à Besmaus, gouverneur de la Bastille.

Le 20 avril 1688.

Je vous envoie un ordre du roy pour faire faire les pasques aux prisonniers de la Bastille. Vous pouvez, sans difficulté, permettre au sieur d'Harrouys de les faire; et à l'esgard des autres prisonniers il faut que vous voyiez avec M. de la Reynie ceux ausquels il n'y a pas d'inconvénient de leur faire faire, et que vous leur en donniez la liberté.

1688 absolument obscur, chargé des sermons de la matinée aux dimanches et fêtes :

A saint Eustache. Le R. Pere Bourdaloue, Jesuite : Et les Dimanches & Festes à dix heures du matin, Monsieur du Carrier ¹.

Ce fut apparemment au **mercredi des Cendres, 3 mars**, sinon au 2 février que s'ouvrit la station de Bourdaloue.

Nous avons peu de dates fixes sur ce second carême de Saint-Eustache. Une gazette janséniste nous apprend qu'un des sermons parut à l'auditoire désigner Seignelay qui était présent et qu'on ne se fit pas faute de le regarder. Elle ne précise pas le jour de ce sermon, mais le carême était commencé depuis quelque temps, car outre les dates, ajoutées peut-être après coup, on y donne la nouvelle que l'abbé Roquette ² doit prêcher le sermon du jeudi saint, ce qui n'eut pas lieu comme nous verrons. Écoutons d'abord notre nouvelliste :

1. Sont à remarquer durant ce même carême, à Saint-Gervais le P. La Tour, oratorien, le supérieur de la maison de Saint-Magloire, Le Gendre, aux Religieuses du Saint-Sacrement, Faydit *, avec l'abbé de Bellegarde, chez les Religieuses de Sainte-Madeleine, Fleury, au Carmel de la rue Saint-Jacques, du Jarry, à celui de la rue du Bouloi, ainsi qu'aux Nouveaux Convertis du faubourg Saint-Marcel, Fénelon, Langeron, etc., dans sa Maison des Nouvelles-Catholiques; enfin, parmi les confrères de Bourdaloue, le P. Gaillard, chez les Annonciades ou Célestes, en attendant son avènement de la cour.

2. L'abbé Roquette, celui qu'une épigramme bien connue a fait accuser de plagiat ** est, sans doute en faveur de son oncle, et pour son ambition, peu couronnée de succès, d'obtenir quelque évêché, encensé par le *Mercur galant* : « Bien fait, il chante bien & peint avec beaucoup de méthode, a l'esprit très vif & en a donné des marques, ayant fait ses études aux Jésuites avec un succès qui n'est pas commun, etc., etc... Tant de belles qualités ne doivent pas vous surprendre. On ne peut être Neveu de M^r l'Evêque d'Autun & manquer d'esprit. » *Mercur galant*, juin 1681, p. 266.

* Faydit prêchait aussi le cinquième dimanche « à l'abbaye royale de N.-D. des Bois. »

** J'ai cité, d'après M. l'abbé Ch. Urbain, dans mon étude sur le *Plagiat dans la Prédication ancienne*, l'épigramme de d'Aceilly. Cf. Sévigné, t. VIII, p. 38, note 5.

On dit que l'abbé Roquette
Prêche les sermons d'autrui ;
Moi qui sais qu'il les achète
Je soutiens qu'ils sont à lui.

M. A. de Coulanges dans *la Chaire française au XVIII^e siècle*, cite :

On dit que l'abbé *Barbette*

C'est une réédition pour user de la même rime.

L'abbé Roquette, neveu de M^r d'Autun, doit prescher la scene devant le Roy qui va entendre les iours ouriers aussy bien que les festes et dimanches le pere Soanin de l'oratoire, fort estimé, ce que Sà Majesté ne faisoit pas aux peres Bourdaloue, Larue, jésuites et autres. Ce pere Bourdaloue a fait un sermon en presence de M^r de Seinelay qui y étoit, qui paroissoit tout sur luy ; aussy fut-il fort regardé ¹.

Saisissons d'abord ce dernier détail, bien que sans pouvoir conjecturer, sinon au hasard, en quoi un sermon de Bourdaloue put être pris pour une satire ou un portrait de Seignelay. Il y a bien un sermon des manuscrits Phelipeaux, *sur l'Ambition*, dont le troisième point traite d'une façon fort vive l'embarras d'un homme que la faveur ou la naissance ont fait arriver à une charge trop lourde pour son talent. Ce sermon serait de nature à vérifier cette application. Serait-ce bien rencontrer que le supposer ? Toutefois ce qui vaut mieux que la conjecture, c'est le trait de mœurs pris sur le vif de cet auditoire tenant les yeux braqués sur le personnage dont il croit reconnaître la silhouette, ce qui ne devait pas moins gêner le prédicateur que le malheureux se sentant mis en cause. Il faut en effet rapprocher de cet incident celui du sermon prononcé par La Rue devant le roi, 25 mars 1697, suivi, d'après le dire de Saint-Simon de « *peintures d'après nature*, par lesquelles on ne pouvoit méconnoître les principaux acteurs pour ou contre. »

Ce supplément, continue l'auteur des *Mémoires* dura une demi-heure avec fort peu de ménagement pour les expressions... M. de Beauvillier, assis derrière les princes, l'entendit tout du long et *il essuya les regards indiscrets de toute la cour présente*. (Cf. Chérot, *Autour de Bossuet*, p. 39.)

C'est donc bien la même scène, et en attendant qu'on puisse préciser les allusions, dater et identifier le discours, ce sont des faits à relever, qui dépeignent un siècle et la situation imposée aux prédicateurs.

1. Bibl. Ste-Geneviève, Df. 15, t. v, fol. 87, recto.

1688

Pour l'opposition que la malveillante gazette essaie d'établir entre les sermons et les succès de Soanen et ceux de ses prédécesseurs, c'est bien à tort ; ce n'est pas une innovation que l'assistance du roi à des sermons de la semaine. On sait que même plus jeune et pris par des passions qui lui faisaient impatiemment supporter les leçons de morale de la chaire, Louis XIV n'avait pas laissé d'entendre plus d'un sermon de Bossuet, même hors du dimanche et des fêtes, et il suffit d'ouvrir les *Mémoires* du temps ¹ pour trouver le roi aux sermons de semaine de Bourdaloue. Est-ce erreur ou mauvaise foi de l'auteur anonyme, qui prétend opposer Soanen à Bourdaloue ? Cette rivalité maligne n'existait pas du reste entre les deux orateurs. Nous avons vu par la préface des sermons de Soanen que Bourdaloue l'entendit volontiers et le goûta ² et je dois à une aimable communication faite au P. Chérot l'extrait d'un manuscrit du temps où le biographe très janséniste de Soanen est obligé de constater que cette estime était réciproque :

L'auteur du manuscrit — bien à regret, semble-t-il, — constate que Soanen fut en relations avec quelques pères Jésuites, les pères Girou, Gaillard et Bourdaloue (p. 14). On y lit même : « Il (Soanen) l'a regardé (Bourdaloue) comme le premier prédicateur de son siècle ³. »

Rectifions enfin, grâce à la savante annotation du La Bruyère de M. Servois la nouvelle, donnée ici, du sermon *de la Cène* par l'abbé Roquette. Ce sermon resta en projet.

1. V. par exemple le second carême à la cour en 1674, plus haut, p. 374, et notez que c'est en pleine époque des désordres du roi.

2. V. plus haut, p. 457.

3. Extrait d'une lettre adressée au P. H. Chérot, 14 décembre 1900. « Ce témoignage d'admiration et d'affection rendu par Soanen à Bourdaloue, ajoutait avec raison l'auteur de cette lettre, fait, il me paraît, un curieux pendant au même témoignage fourni par Boileau. » — En 1687, pour une fête donnée par l'Académie de peinture, Soanen avait prêché le sermon de circonstance.

Sur la pensée 13 du chapitre de la chaire, dans les *Caractères* : 1688
L'on peut faire ce reproche à l'héroïque vertu des grands hommes
qu'elle a corrompu l'éloquence des prédicateurs.

... On est heureux si à l'occasion du héros qu'ils célèbrent jusque
dans le sanctuaire, ils disent un mot de Dieu... Il s'en est trouvé
quelques uns qui ayant assujéti le saint Evangile, qui doit être
commun à tous, à la présence d'un seul auditeur, se sont vus
déconcertés par des hasards qui le retenaient ailleurs, n'ont pu
prononcer devant des chrétiens un discours chrétien qui n'était pas
fait pour eux, et ont été suppléés par d'autres orateurs qui n'ont eu
le temps que de louer Dieu dans un sermon précipité.

Sur cette pensée les clefs racontent l'anecdote suivante : « L'abbé de
Roquette, neveu de l'évêque d'Autun, devant prêcher le sermon de
la cène en présence du roi, avoit composé un discours tout à la
louange de ce prince ; mais Sa Majesté ne pouvant s'y trouver, l'abbé
n'osa prononcer un discours où il était parlé beaucoup du roi et peu
de Dieu. »

« Cette mésaventure de l'abbé de Roquette, poursuit le
commentateur, est parfaitement authentique. » Le jeudi saint
15 avril 1688, Louis XIV, retenu par la goutte, ne put
assister à la cérémonie de la cène : « L'abbé de Roquette,
qui s'était préparé à prêcher devant le roi, dit Dangeau,
s'excusa et la cérémonie s'accomplit sans qu'il y eut de
sermon ¹. » Le sermon ne fut pas perdu, car l'abbé Roquette
le donna le 7 avril 1689 ².

23 mars, mardi après le troisième dimanche. — Nous
pouvons être sûrs qu'il y eut sermon en cette avant-veille
de l'Annonciation, et sans en connaître le sujet, nous
savons que Bourdaloue y trouva le moyen d'apprendre à
son auditoire que le Dauphin et la Dauphine assisteraient
au sermon du jeudi, celui de la fête.

Jeudi 25 mars, fête de l'Annonciation. — Il y eut
bien sermon au jour dit, mais Monseigneur et la Dauphine
n'y vinrent pas, au grand déplaisir de notre prédicateur,

1. Dangeau, t. II, p. 130. La Bruyère, p. 226 et 423, t. II.

2. Dangeau, *ibid.*, p. 369.

1688 malignement interprété par la gazette manuscrite, dont Rochebilière avait recueilli l'analyse :

Monseigneur et la Dauphine furent vendredi à la foire et à l'opéra. Le P. Bourdaloue les attendoit la veille à son sermon, jour de l'Annonciation et par une vanité pardonnable à sa robe, l'avoit dit à son auditoire deux jours auparavant ; mais il fut un peu mortifié de ce qu'ils ne vinrent pas ¹.

26 mars, vendredi de la troisième semaine. — Sermon *sur la Samaritaine* ? Si le sermon sur ce sujet fut, comme il est probable, donné à Saint-Eustache à son jour liturgique, on peut conjecturer que M^{me} de Sévigné l'entendit. Cela semble ressortir de la lettre écrite de Paris à M^{me} de Grignan le 28 mars 1689 :

... Laissons tout entre les mains de Dieu : je ne trouve de soutien et d'appui contre le triste avenir que je regarde, que la volonté de Dieu et sa Providence : on seroit trop malheureux de n'avoir point cette consolation : *Si vous connoissiez le don de Dieu* ; je me souviens de la beauté de ce sermon ²...

Nous retrouverons du reste cette lettre qui constate à une année de distance le succès de ce carême de 1688. Relevons une dernière date précise, attestant la présence au sermon de Bourdaloue de Monsieur et de Madame :

18 avril, fête de Pâques. — De Paris, ce 24 avril 1688.

Le 18, jour de Pâques, Leurs Altesses Royales (Monsieur et Madame et peut-être le duc de Chartres et Mademoiselle) communierent et assistèrent à la Grande Messe, en l'Eglise de Saint Eustache leur Paroisse : & l'après dinée, Elles y entendirent Vespres et la Predication du Pere Bourdaloue Iesuite ³.

1. Bibliothèque Sainte-Geneviève mss. in-4°, Df. 16 v° vol. sans pagin.

2. Sévigné, t. VIII, p. 558. Il y avait dix jours en 1689 que le sermon *de la Samaritaine* avait été prêché : il est du 18 mars ; M^{me} de Sévigné avait entendu celui de Soanen. « J'en entendis un beau ce jour-là du P. Soanen : la Samaritaine ne fut point déshonorée ; quelle douleur de la voir défigurée par des prédicateurs indignes ! Cela m'afflige. » Elle nous apprend aussi dans la lettre du jour même, 18 mars 1689 : « Le P. Gaillard a prêché ce matin très parfaitement la Samaritaine (à Saint-Germain-l'Auxerrois) ; c'est le Bourdaloue de cette année. »

3. *Gazette de France* du 24 avril 1688, p. 204.

Il serait bien désirable de connaître à quelle date se terminait le carême dans la paroisse de Saint-Eustache. Elle était bien une des quatre églises où, même après 1686, furent continués les grands avent¹, mais le carême s'y clôturait-il le jour de Pâques ou le mardi, ou le dimanche de Quasimodo? Si c'était à ce dernier jour, il y a bien des chances pour que le sermon *sur la Paix chrétienne* dont le manuscrit est conservé à la bibliothèque du Séminaire Saint-Sulpice, soit de cette année 1688, à moins qu'il ne faille reculer jusqu'au premier carême de 1673². Peut-être à cette époque la nouvelle duchesse d'Orléans³ était-elle plus avide d'assister aux sermons de Bourdaloue. Il est dit de l'une et l'autre de ces stations que « Leurs Altesses Royales entendirent le sermon » du jour de Pâques à Saint-Eustache. Pourtant je préfère supposer que Madame qui, en 1673, « à cause de sa grossesse, dit la *Gazette*, fait en chaise ses stations du jubilé », fut plus difficilement assidue aux sermons, qu'au carême de 1688. Peut-être aussi le prédicateur dans son sermon de clôture eût-il dit un mot du jubilé, si le sermon était de 1673. Toute problématique que soit cette date assignée au sermon du dimanche de *Quasimodo* (car reste à voir si Saint-Eustache clôturait ses carêmes, comme Saint-Sulpice au dimanche de *Quasimodo*⁴), il est utile de citer ce compliment final

1. V. plus haut, p. 341.

2. On peut croire que la présence de Madame, au 17 avril 1678, eût été signalée, ainsi que le compliment qui supposerait à Saint-Sulpice sa présence assidue. Il est possible cependant que Madame qui a suivi Monsieur à Saint-Eustache le jour de la fête, ait désiré entendre de nouveau le prédicateur à son dernier sermon. Est-ce pour cela que le sermon se trouve dans les papiers de Saint-Sulpice? V. plus haut, p. 448².

3. Faudrait-il supposer que nous avons ici affaire à la première duchesse d'Orléans? C'est bien difficile; car la présence assidue aux sermons de la Maison professe en 1669 serait signalée de façon plus expresse dans les lettres annuelles de 1670. Nous avons vu du reste au 7 avril 1670 (V. p. 308.) que le sermon du lundi de Pâques, qui semble clôturer ce premier carême de Bourdaloue à Paris, fut sans doute le dernier — peut-être l'unique — sermon de ce prédicateur entendu par la première duchesse d'Orléans.

4. Cf. *supra*, p. 371, 17 avril 1678.

1688 à Madame, qui est à joindre aux morceaux analogues dont nous avons eu occasion de parler. Voici cette fin du sermon :

Voilà, Madame, le souhait que je fais pour vous et pour toute cette assemblée, car quoique votre Altesse soit dans un rang et dans une qualité à être au-dessus de toutes les attaques de la fortune, si à la béatitude à laquelle je vous considère, je n'ajoutois cette béatitude dont il est parlé dans l'évangile et qui consiste à entendre fidèlement la parole de Dieu, je ne me croirois pas en droit de dire que vous êtes parfaitement heureuse.

Votre Altesse a *dans l'extérieur* ¹ tout ce que l'on peut souhaiter dans l'intérieur pour rendre une personne heureuse. Mais j'ose néanmoins assurer que, sans cette soumission à la loi de Dieu, où l'on vous voit si publiquement attachée, votre bonheur ne seroit jamais comblé. Car si la divine Marie, toute Mère du Verbe incarné qu'elle étoit, n'a été heureuse que parce qu'elle a été fidèle à entendre et observer la parole de Dieu, vous ne devez pas attendre un autre sort. Mais Votre Altesse a tant fait paroître d'assiduité et de fidélité pendant cette quarantaine, que je ne ferai point de difficulté d'assurer tout ce peuple que vous jouissez de cette double béatitude.

Peuples chrétiens, vous honorez les grands du monde, vous admirez toutes leurs actions, mais imitez aussi leur fidélité & par là vous participerez à leur grandeur ; vous participerez à leur béatitude dès cette vie, qui vous fera jouir, après, d'un bonheur éternel dans l'autre, que je vous souhaite au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. *Amen.*

Parmi les témoignages qu'il n'est pas possible d'assigner à un jour certain, mais qui se rapportent à quelqu'un des sermons de notre présent carême de Saint-Eustache, il faut compter ce fragment d'une lettre datée de mai 1688, et par suite relative apparemment à la dernière partie de la station de notre prédicateur :

Le nommé Paparel (ou Papavel) fils unique d'un homme dans les affaires, revenu de Pologne où son pere l'avoit enuoyé pour le rendre sage et le mettre à couert de la justice, alla le lendemain de son retour au sermon du pere bourdaloüe, et y fit tant de querelles et d'impertinences que peu s'en fallut qu'il n'y uint à des voyes de fait avec des honnestes gens apres en auoir exercé avec des laquays ².

1. Est-ce synonyme de *en apparence* ?

2. N. a. fr. 1732, *Nouvelles ecclésiastiques*, p. 5.

Cet incident montre que la foule était parfois bien houleuse aux sermons de Bourdaloue, comme nous l'avons constaté à propos du carême de Saint-Jacques de la Boucherie en 1679¹. Mais ces désordres dans les églises ne devaient pas être des cas isolés. Les divers traits analogues qu'il est aisé de relever dans les mémoires du temps, prouvent que les mesures prises peu de temps auparavant par l'autorité royale et par l'archevêque étaient aussi motivées qu'inefficaces. On lit dans la *Gazette* du 9 mars 1686 :

De Paris, le 9 mars 1686. On a aussi publié un Mandement de nostre Archevesque, par lequel il ordonne aux Doyens, Abbez, Prieurs, Archiprestres, Curez, Vicaires, Superieurs & Superieures, d'establi dans leurs Eglises des Ecclesiastiques qui prendront soin d'empescher qu'on y parle et qu'on y soit en posture indecente : & de dresser des Procez verbaux, avec les noms de ceux qui contreviendront à cette ordonnance, afin qu'il en puisse informer le Roy².

Le *Mercur*, dans un communiqué plus curieux de sa lettre du même mois, raconte la publication faite à Saint-Jacques du Haut-Pas de ce mandement archiépiscopal *sur le Respect que l'on doit garder dans les Eglises*. Ce fut l'abbé Faydit, qui, prêchant le carême dans cette église, en donna lecture, et, nous dit la feuille, informée sans doute par l'auteur même de ces éloges plus que fades, « apres l'avoir leu à ses Auditeurs, leur parla de cette sorte :

Messieurs, vouloir ajoûter quelque chose de nouveau à l'eloquence & aux lumieres de M. l'Archevesque, c'est vouloir ajoûter de nouveaux rayons au soleil ; j'ay appris de Saint Augustin que, lorsque le ciel gronde & menace les hommes par le tonnerre & les eclairs, la Providence divine fait taire les petits oiseaux dans l'air, et oblige les vils insectes des marais à se cacher dans leur boüe & à ne pas rompre la teste davantage au monde par leurs cris grossiers & importuns. *Caelum tonat, ranae taceant*. Ainsi apres avoir lû les remontrances egallement fortes & eloquentes que ce grand Prelat fait dans ce

1. Cf. plus haut, p. 473.

2. *Gazette de France*, 1686, n° 10.

1688 Mandement aux Profanateurs des Eglises, je n'ay garde d'y rien ajouter du mien, de peur d'affoiblir par la bassesse de mes expressions les mouvemens vifs & les impressions puissantes que cette lecture doit avoir produit dans vos esprits.

Ces phrases amphigouriques ne sont que l'exorde d'un sermon que le *Mercure* est censé donner d'après quelque copie dérobée, et qui se continue par des éloges outrés et de l'archevêque et du roi. Faydit poursuivait :

C'est à ces deux grands maux, à ces deux funestes & dangereuses playes que Dieu, ayant regardé ces temps de malice d'un œil de miséricorde, veut remédier souverainement & efficacement (à l'Herésie & à la Profanation des Eglises). Pour cet effet il nous a donné un Roy incomparable, etc., etc.

D'un autre costé il a mis sur le Chandelier de l'Eglise de Paris, c'est à dire sur le plus illustre theatre de l'Univers le plus savant & le plus aimable Prelat qui fut jamais...

Le morceau se termine par une citation de saint Augustin dont l'application maladroite fait songer au mot de Charles Quint méditant devant le cercueil de Charlemagne :

Ces deux moitiés de Dieu, le pape et l'empereur

Regem et sacerdotem quibus omnis terra caput inclinat.

J'ignore ce que pouvait attendre ou désirer du roi et de l'archevêque le pauvre abbé Faydit, quand il prononçait ce prône, et surtout le faisait insérer dans le *Mercure*, mais il me semble que c'est là un document pour l'histoire de la prédication et la connaissance plus complète du siècle. Il reste trop convenu ou pour le moins sous-entendu qu'après que Bossuet avait passé, la chaire était pour jamais affranchie, et que les successeurs du grand orateur n'ont eu qu'à recueillir le bénéfice de son passage. Nous devons cependant nous dire que, malgré les réclamations de La Bruyère contre le *Mercure galant*, les lettres de Donneau de Visé étaient un organe que ne dédaignaient pas de prendre pour appui dans le désir d'avancer leur fortune, les Fléchier, les Mascarons et plus d'un de leurs imitateurs. Or, pour qu'un prône dans le goût de celui de

Faydit ait été supportable et dans une église comme Saint-Jacques du Haut-Pas, qui était quelque peu la citadelle du jansénisme, pour qu'il ait surtout été proposé dans le *Mercure* à l'attention des *Précieuses* du temps, il fallait bien que la réforme ne fût pas aussi complète qu'on l'imagine d'ordinaire. Ce ne sont donc pas des hors-d'œuvre que les « pièces authentiques » qui nous permettent de mesurer au vrai le niveau courant de la prédication vers le dernier quart du grand siècle. C'est ici le lieu de répéter une parole trop peu remarquée :

Une histoire sérieusement étudiée de la prédication aux deux derniers siècles est encore à faire. Quand on aura bien caractérisé les trois ou quatre moments qui en ont plus ou moins renouvelé la rhétorique, la méthode d'exposition doctrinale, les tendances sociales et enfin le langage, on aura moins de peine à comprendre, à juger, à mettre à son rang chacun de nos prédicateurs célèbres, soit qu'ils aient produit ou aidé le mouvement de leur époque, soient qu'ils y aient simplement obéi ¹.

1. M. l'abbé Léonce Couture (*Bulletin théologique, scientifique et littéraire de l'Institut catholique de Toulouse*) : la thèse française de M. l'abbé Paul Lahargou, docteur ès lettres : *Messire Jean-Louis de Fromentières...* IV, décembre 1893, p. 247. — C'est aussi dans ce sens que le premier volume publié par M. le doyen de la Faculté des Lettres de Montpellier : *Bourdaloue, la vie et la prédication d'un religieux au dix-septième siècle*, est une importante contribution à cette histoire vraie de la prédication. La préoccupation morale qui fait le fond de cette étude et qui lui donne sa haute portée a rendu l'enquête plus profonde et plus littérairement solide que les brillantes généralisations qui, d'ordinaire procèdent d'idées banales, rarement appuyées sur les faits. Il est dans l'histoire de la littérature plus d'une légende à détruire, que les ouvrages de vulgarisation et autres œuvres de seconde main ne contribuent qu'à fortifier, mais que combattront seuls les livres sérieusement préparés. Le *Bourdaloue* de M. F. Castets est de ce genre et il y a beaucoup à apprendre chez lui pour l'histoire exacte de la prédication du grand siècle. Il a eu raison de penser qu'à côté de Bossuet, Bourdaloue et autres maîtres de la chaire, un bon nombre de prédicateurs avaient travaillé et que la résultante de cette immense action devait être analysée, documents en main. Son livre qui recherche les influences subies par Bourdaloue dans sa formation oratoire, nous fait pénétrer davantage dans l'âme de ce prédicateur, et sera un de ceux qui auront le plus efficacement aidé à connaître Bourdaloue. Son premier volume est une introduction véritablement suggestive et solidement appuyée. Elle a sa place désormais à côté de l'œuvre de Feugère ; ce n'est point là un mince mérite, car je ne connais aucune étude sur Bourdaloue, sans en excepter les deux articles de Sainte-Beuve ni les deux volumes du P. Lauras, dont on puisse faire le même éloge.

1688

Pour clore les renseignements relatifs au carême de 1688, il faut continuer de citer la lettre de M^{me} de Sévigné (du 18 mars 1689), dont il a été donné un fragment au 26 mars à propos du sermon *sur la Samaritaine*¹. Elle est un témoignage rétrospectif sur le carême qui nous occupe et constate le succès éclatant (du moins au dire de la marquise) qui éclipsait tous les autres. Même à tenir compte de l'engouement de M^{me} de Sévigné, il reste que l'absence de Bourdaloue devait singulièrement aider, ou sa présence entraver le succès des prédicateurs ses rivaux².

M^{me} de Sévigné dans sa lettre du 28 mars 1689 dit³ :

..... tous ceux de cette année (les prédicateurs de 1689) sont écoutés, quand le *grand Pan* ne prêche pas : ce *grand Pan*, c'est le grand Bourdaloue, qui faisoit languir l'année passée le P. de la Tour, le P. de la Roche même, M. Anselme qui brille à S. Paul. Le P. Gaillard fait des merveilles à S. Germain l'Auxerrois.....

Le *Mercur*e d'ailleurs, dans un témoignage donné à l'occasion du sermon de Pâques, mais plus général et concernant le carême entier, confirme, malgré ses formules banales, l'enthousiasme de M^{me} de Sévigné :

Le jour de Pasques, Monsieur entendit le Sermon du P. Bourdalouë qui a presché tout le caresme à Saint Eustache avec une si grande affluence de monde & des Applaudissements si extraordinaires, qu'il est difficile que jamais Predicateur en ait davantage.

C'est durant ce carême, au mois de mars⁴, que fut mis en vente le livre de La Bruyère imprimé sur la fin de

1. V. plus haut, p. 684.

2. V. plus bas, au carême de 1694, la lettre de Quesnel.

3. T. VIII, p. 558-560.

4. « C'est au commencement de 1688, ou à la fin de 1687, que parurent les *Caractères* de la Bruyère, où Bourdaloue est désigné sous le nom de *Théotime*, p. 496, n° 1, éd. Walckenaer. La Bruyère parle plusieurs fois de Bourdaloue (Voy. la table de l'édition Walckenaer.) Le livre paroïssoit certainement à l'époque du carême de 1688. » (R.) Cette note ne concorde pas avec ce que nous avons vu plus haut, p. 599¹. N'y a-t-il pas quelque confusion, car d'après les clefs, c'est Sachot, curé de Saint-Gervais, et non Bourdaloue qui serait désigné par *Théotime*, lequel serait *supplanté par* Bourdaloue ? Cf. Legendre, *Mémoires*, p. 59, sur Sachot directeur et les *bouillons* de ses pénitentes.

l'année précédente. On trouve dans la gazette janséniste récemment citée un écho de l'émotion produite par cet ouvrage. 1688

Il y a icy, écrit à la date du 5 mai le correspondant anonyme, un liure qui fait du bruit, c'est le *Theophraste* ou le caractere des mœurs de ce siècle. On y fait les portraits de Mr le Cardinal de Bouillon, de Mr de Paris, de Mr de Meaux ¹.

Sans doute les contemporains y virent plus d'une allusion qui nous échappe, mais peut-être aussi de nos jours y mettons-nous des intentions que l'auteur même ne soupçonna jamais. On ne peut nier cependant qu'une phrase du *Discours sur Théophraste* n'ait visé la mode des portraits sur laquelle reviendra plusieurs fois l'auteur ².

Discuter la responsabilité qui incomberait à Bourdaloue dans ce que La Bruyère estimait sans doute une déviation de l'éloquence de la chaire, nous conduirait loin de la chronologie. Relevons le passage à son année d'apparition, sauf à revenir ³ sur certains jugements de La Bruyère en matière d'éloquence sacrée. A côté de fines et justes remarques, il en est de fort contestables. Voici son « allusion » à la vogue des peintures de mœurs :

Quelques savans, dit-il, ne goûtent que les apophthegmes des anciens et les exemples tirés des Romains, des Grecs. . . . Ils ne sont point touchés des hommes qui les environnent et avec qui ils vivent, et ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes au contraire, les gens de la cour, et tous ceux qui n'ont que beaucoup d'esprit sans érudition, indifférents pour toutes les choses qui les ont précédés, sont avides de celles qui se passent à leurs yeux et qui sont comme sous leurs mains ; ils les examinent, ils les discernent, ils ne perdent pas de vue les personnes qui les entourent, si charmés

1. Fr. N. A. 1732, p. 8.

2. Dans le commencement du *Discours sur Théophraste*, t. 1, p. 10 et note 2 de l'édition. Hachette, La Bruyère fait une allusion certaine à Bourdaloue. M. Feugère dans sa thèse sur Bourdaloue a oublié ce petit fait et M. Saint-René Taillandier le lui a rappelé dans la soutenance de sa thèse en Sorbonne (4 novembre 1874.) (R.)

3. V. plus bas en 1696.

1688 des descriptions et des peintures que l'on fait de leurs contemporains, de leurs concitoyens, de ceux enfin qui leur ressemblent, et à qui ils ne croient pas ressembler, que jusque dans la chaire l'on se croit obligé souvent de suspendre l'évangile pour les prendre par leur faible, et les ramener à leur devoir par des choses qui soient de leur goût et de leur portée ¹.

Il suffirait de transcrire ici l'annotation que M. Servois, sinon Rochebilière lui-même, ajoutait à ce passage, pour corriger ce que pourrait avoir d'excessif pour ou contre Bourdaloue, cette remarque sur la nécessité de parler aux auditoires le langage de leur temps, mais sans suspendre l'Évangile. Nous examinerons, à propos du P. Séraphin, le premier qui, pour La Bruyère, reprend l'évangile, les jugements et les idées de l'auteur des *Caractères*.

Parmi les annotations de Rochebilière relatives à ces allusions, plus d'une mériterait d'être discutée. Il ne me paraît guère vraisemblable de reconnaître Bourdaloue dans Théotime, étant donné que ce début du chapitre sur la mode date de la première édition :

Ce seroit, dit La Bruyère, pécher contre la mode que de guérir la fièvre par la saignée. De même l'on ne mourroit plus depuis longtemps par Théotime ; ses tendres exhortations ne sauvoient plus que le peuple, et Théotime a vu son successeur ².

Je ne me fais point fort d'identifier le confesseur ³ en vogue qui, appelé d'abord près du lit de mort des seigneurs, se vit supplanté par un autre devenu à la mode, mais il ne semble pas que Bourdaloue ait cessé jamais d'être demandé pour ce ministère de l'assistance des mourants.

Même s'il s'agissait d'une addition faite à la 9^e édition et si l'addition était de La Bruyère, à peine pourrait-on

1. T. I, p. 10, note 2.

2. La Bruyère, Hachette, t. II, p. 135.

3. Sachot, d'après les clefs, V. plus haut, p. 599¹ et 690⁴.

1688

croire que le fait portât sur Bourdaloue. Après 1697, il est plus rarement appelé dans les chaires pour les stations de carême ou d'avent, mais ne s'en consacre que davantage au ministère des dernières confessions. Nous avons vu au début même de cette année 1688, la lettre de Seignelay accréditant Bourdaloue auprès d'Harouys, mis à la Bastille depuis 1687, jugé seulement le 29 mars 1689 ¹.

Bien qu'il ne soit pas question là d'un mourant, on voit cependant que ce parent de M^{me} de Sévigné, désireux de faire ses pâques, appelle Bourdaloue. Nous retrouverons du reste à la Bastille notre orateur, à titre de confesseur extraordinaire ².

La pensée 70, au chapitre *de la Cour*, qui appartient aussi à la première édition, est-elle une réminiscence de quelque sermon de Bourdaloue entendu à Versailles ? Il est vrai qu'il peut n'y avoir là qu'une pure rencontre amenée par la similitude des sujets. Où l'orateur avait dit : « L'ambitieux a dans une cour autant de maîtres dont il dépend qu'il y a de gens de toute condition dont il espère être secondé et dont il craint d'être desservi », l'écrivain remarque : « L'esclave n'a qu'un maître ; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune ³. »

Le dernier éditeur de La Bruyère a contesté, et à bon droit, ce semble, l'exactitude de l'application que firent au xviii^e siècle les clefs qui imprimaient à côté des mots : « L'on écrit régulièrement depuis vingt années ⁴ », « le P. Bouhours et le P. Bourdaloue, tous deux jésuites. » Sans entrer dans le débat, il est aisé de constater que les auteurs de ces clefs n'ont pu songer à Bourdaloue que grâce aux retouches qu'a fait subir à son style son éditeur Bretonneau.

1. V. plus haut, p. 678. Cf. Sévigné, t. viii, p. 563. Dangeau, 30 janvier 1689, t. ii, p. 314, et 29 mars, p. 362.

2. V. 25 déc. 1691.

3. T. i, p. 326.

4. Ouvrages de l'esprit, 60.

1688 C'est par lui seulement qu'a dû se présenter le souvenir de Bourdaloue, à côté des mots « on écrit régulièrement. » Quant à *l'esprit*, il suffit de se rappeler le mot de Bourdaloue, sur l'abbé Boileau, pour se dire que notre orateur n'a jamais songé à en mettre dans ses discours¹.

Ne faut-il pas aussi mettre au compte de l'éditeur Bretonneau l'erreur ou la distraction de Walckenaer, substituant au nom bien invraisemblable de Gonnelieu proposé par la clef du xviii^e siècle, celui de Bourdaloue, en face de cette pensée 10^e du chapitre de la chaire :

Un beau sermon est un discours oratoire qui est dans toutes ses règles, purgé de tous ses défauts, conforme aux préceptes de l'éloquence humaine, et paré de tous les ornements de la rhétorique. Ceux qui entendent finement n'en perdent pas le moindre trait ni une seule pensée, ils suivent sans peine l'orateur dans toutes les énumérations où il se promène, comme dans toutes les élévations où il se jette : ce n'est une énigme que pour le peuple². (Ed. 4^e.)

Il est à croire que La Bruyère ne connaissait pas ce Bourdaloue régulier dans ses allures, quelque peu fleuri de rhétorique et énigmatique pour le peuple.

Au risque d'anachronisme, signalons, pour en finir avec la Bruyère, le prétendu parallèle entre Bossuet et Bourdaloue qui, datant aussi de la quatrième édition, dont l'achevé d'imprimer est du 15 février 1689, nous fait quelque peu anticiper ici sur les événements.

1. Toutefois il faut se rappeler le sens ancien de ce mot, qui ne signifie pas uniquement un emploi de concetti et de traits, comme nous le fait figurer l'acception actuelle du mot. C'est ainsi que M^{me} de Sévigné, dans sa lettre sur le sermon du commencement du carême de 1683 (p. 550), écrivait : « ...Traiter cette matière si adroitement et avec tant d'esprit... » De même encore dans la lettre où elle raconte son succès à la représentation d'*Esther*, le 12 février 1689 (le 21 février, t. viii, p. 478) : « Le Roi me dit : Racine a bien de l'esprit. » Je lui dis : « Sire, il en a beaucoup... » On peut citer nombre d'exemples de cette signification du mot esprit, pris au sens de talent. Ainsi, à l'occasion de cette même pièce d'*Esther*, M^{me} de Caylus disait : « Je crois que si l'on fait attention au lieu, au temps, et aux circonstances, on trouvera que Racine n'a pas moins marqué d'esprit dans cette occasion que dans d'autres ouvrages plus beaux en eux-mêmes. » (*Souvenirs de M^{me} de Caylus*, p. 136.)

2. T. II, p. 225.

L'(évêque) de Meaux et le P. Bourdaloue me rappellent Démosthène et Cicéron. Tous deux, maîtres dans l'éloquence de la chaire, ont eu le dessein des grands modèles : l'un a fait de mauvais censeurs, l'autre de mauvais copistes ¹.

Probablement toutefois, dès l'année 1688, La Bruyère avait eu sous les yeux ces mauvais copistes de Bourdaloue (peut-être l'abbé de Brou qui avait prêché à la cour l'avent de 1685) et une année de plus n'ajouta pas grand'chose à l'agacement de rencontrer dans les chaires ces « singes de Bourdaloue » qui ne faisaient dans leurs essais de portraits, que des « marmousets », sinon des caricatures ².

Quant à une autre mention expresse de Bourdaloue qu'on lit aux œuvres de La Bruyère, elle est plus récente encore, étant postérieure à son discours de réception à l'académie, du 15 juin 1694 ³, et c'est dans la préface à ce discours qu'on lit :

Prose, vers, tout est sujet à leur censure (les critiques envieux de La Bruyère)... On ne sait plus quelle morale leur fournir qui les agrée : il faudra leur rendre celle de la Serre ou de des Marets, et s'ils en sont crus, revenir au *Pédagogue chrétien* et à la *Cour sainte*. Il paroît une nouvelle satire écrite contre les vices en général, qui d'un vers fort et d'un style d'airain, enfonce ses traits contre l'avarice, l'excès du jeu, la chicane, la mollesse, l'ordure et l'hypocrisie, où personne n'est nommé ni désigné, où nulle femme vertueuse ne peut ni ne doit se reconnoître ; un Bourdaloue en chaire ne fait point de peintures du crime ni plus vives, ni plus innocentes : il n'importe, c'est médisance, c'est calomnie. Voilà depuis quelque

1. T. II, p. 320.

2. V. plus haut, p. 573¹.

3. Aussi est-ce à cette année 1694, dans son essai chronologique, que Rochembilly relevait ce détail, allusion tirée de la préface du discours à l'Académie française (t. II, p. 444, éd. Hachette) : « Un Bourdaloue en chaire ne fait point de peintures du crime ni plus vives ni plus innocentes : il n'importe, c'est médisance, c'est calomnie. »

M. Feugère avait oublié de mentionner ce petit fait dans sa thèse sur Bourdaloue, M. Saint-René Taillandier le lui a doucement reproché dans la soutenance en Sorbonne. (R.)

1688 temps leur unique ton, celui qu'ils emploient contre les ouvrages des mœurs qui réussissent ¹...

Bourdaloue, qui d'ailleurs ne paraissait pas cette année-là à la cour, put se tenir sans doute en dehors des regrettables conflits qui divisaient le roi et ses conseillers d'avec Rome. Ce fut une époque de crise aiguë qui marqua bien autrement dans l'histoire des luttes du gallicanisme, que l'année de l'assemblée de 1682. On trouve au *Mercure*, mais surtout à la *Gazette*, organe plus officiel, des traces de cette lutte. Après avoir cité l'appel au futur concile que le président de Harlay avait été notifier devant le notaire apostolique, et le discours de Talon, du 23 janvier 1688, le *Mercure* du mois de février rapporte un long extrait de Faydit. Celui-ci qui semble avoir vraiment cherché des occasions de se signaler au service de l'archevêque, dit, en terminant dans l'église de Saint-Jean-en-Grève, un sermon en l'honneur de saint Polycarpe, dans un passage où il prétend montrer la grande prudence de ce saint, dans la question de la Pâque, contestée entre le pape Victor et les églises d'Asie :

Je vous dis toutes ces choses chrestiens... pour vous faire voir que les plus grands saints et les plus illustres personnages ont eû quelquefois des démêlez avec Rome...

Son dessein était ouvertement de calmer l'opinion des fidèles, assez inquiète malgré les avis officiels, mais il avait à faire pour persuader le peuple de cette assimilation entre saint Polycarpe et le prélat tout à la dévotion de Louis XIV,

1. T. II, p. 444. Il est permis de faire remarquer à propos du titre d'ouvrage cité : le *Pédagogue chrétien*, que le commentateur de La Bruyère, M. Servois, a eu tort de chercher cet ouvrage dans : le *Pédagogue des familles chrétiennes*, qu'il attribue à Cerné, Paris, 1662 ; le livre existe en effet sous le titre exact de *Pédagogue chrétien* (seconde édition du livre *Le vray Chrétien catholique*, paru en 1622 et réimprimé dès 1625 sous ce nouveau titre) ; c'est d'ailleurs plus en rapport avec la *Cour sainte*, qui est de 1623 ; et le *Pédagogue* est aussi l'œuvre d'un jésuite, le P. Philippe d'Outreman ou d'Oultreman, né à Valenciennes en 1585, mort au même lieu en 1652. (Cf. Sommervogel, t. VI, col. 31 et 32.)

1688

qui, d'après un de ses historiens¹, refusait de proclamer la canonisation de saint François de Sales, parce que le roi ne l'y avait pas invité par lettres patentes. Harlay, en effet, était le digne parent de ce procureur qui disait du pape : « Il faut lui baiser les pieds et lui lier les mains² », et comme il était l'âme de l'assemblée du clergé de 1688, la situation déjà tendue auparavant ne faisait que s'aggraver. C'est au 22 janvier qu'avait eu lieu l'appel que « le sieur de Harlay, Procureur General du Roy », avait été faire au parquet « en présence & par l'avis du sieur Talon & du sieur de Lamoignon, contre la Bulle du 12 may touchant les Franchises des quartiers » et contre l'excommunication dont avait été frappé l'ambassadeur de France, et c'est au mois de septembre de cette même année que se tiennent les assemblées remplies du même esprit. Harlay en avait appelé « non pas à Nostre saint Père le Pape mieux informé, mais au premier futur concile général, comme au Tribunal véritablement souverain & infaillible de l'Eglise, auquel son chef visible est soumis, ainsi que les autres membres³ » et le 27 septembre, le même procureur général allait à la chambre des vacations présenter « un appel extrajudiciaire interjetté au Concile universel de toutes les procédures que le Pape pourroit avoir faites ou faire à l'avenir... au préjudice du Roy. » C'était d'ailleurs le 6 de ce même mois que Louis XIV avait écrit au cardinal d'Estrées la lettre qui menaçait le pape d'une descente en Italie et de l'occupation d'Avignon⁴,

1. G. d'Avenel, *les Archevêques de Paris*, t. II, 465.

2. *Ibid.*, 368.

3. *Gazette* du 31 janvier, N. 5, p. 59, 60.

4. Il faut relire à ce propos le très curieux mémoire rédigé par Fénelon, pour éclairer et retenir Seignelay dans les bornes d'un gallicanisme, déjà fort avancé, mais plus politique que les prises d'armes dont la lettre royale venait de menacer Rome. M. Gazier a publié cette pièce dans la *Revue politique et littéraire* du 23 janvier 1875, p. 695 et suiv. Le mémoire éclaire beaucoup les événements de cette année, et est à son tour éclairé par le cadre historique dans lequel il est nécessaire de le replacer.

1688 lettre qu'il devait rendre bientôt publique pour y faire donner l'adhésion de l'assemblée des Evêques et Archevêques réunis, le 30, chez Harlay, du chapitre de Notre-Dame et des diverses communautés religieuses ¹.

Entre ces deux dates de janvier et de septembre et durant toute cette année, déchirée par ces querelles, quelle fut l'attitude de Bourdaloue? Sans doute, comme en 1683, il se garda de mettre dans les sujets de son carême à Saint-Eustache l'*Infailibilité du pape*, bien qu'on ne puisse guère se méprendre sur ses sentiments à lire son sermon *sur saint Pierre*. Mais ce n'était pas à la Maison professe qu'on l'eût encouragé à chercher des « actualités. » En effet, bien que le P. de la Chaize et presque tous les « anciens jésuites » désapprouvassent « les quatre articles de 1682 ² », on y devait être bien embarrassé par des ordres comme celui que relate le marquis de Sourches au 23 octobre 1688 :

Le roi fit écrire à toutes les maisons de jésuites de son royaume qu'elles eussent à ne point reconnoître les ordres qui leur viendraient de la part de leur général ³.

Mais au lieu de conjecturer les sentiments de Bourdaloue à la nouvelle de mesures de ce genre, constatons sa présence à la Maison professe durant l'été de cette année, par deux mentions à cueillir dans la *Liste des Prédicateurs*, (à l'année 1689, car cette indication est de l'avent de 1688, en vue de l'année suivante).

Bourdaloue d'ailleurs se renfermait le plus qu'il pouvait dans la composition de ses sermons. C'est du moins la raison qu'il oppose aux demandes de M^{me} de Maintenon, lorsque celle-ci le prie de se charger de la direction de sa conscience. Je n'ai pas à refaire l'histoire des rapports de Bourdaloue avec M^{me} de Maintenon, que le P. Luras avait

1. *Gazette*, pp. 492, 504, 514, etc.

2. *Gazette* ms, mars 1688. Bibl. Sainte-Geneviève, Df. 15, t. v, fol. 68, r^o.

3. Sourches, t. II, p. 252.

traitée au long¹, et que le P. Chérot a résumée dans sa notice sur les deux lettres de Bourdaloue écrites en cette année 1688, l'une au 30 octobre, l'autre au 25 novembre. Je me borne à détacher des notes de Rochebilière relatives aux deux lettres de cette année, le passage qui signale l'excuse et la laborieuse préparation de Bourdaloue apprenant de mémoire ses sermons : 1688

Il fit connaître à M^{me} de Maintenon qu'*ayant sans cesse des sermons à composer, à apprendre de mémoire et à prêcher*, il ne pourroit guère la voir qu'une fois en six mois.

1. Luras, t. II, pp. 194-399 et Chérot, *Bourdaloue, sa Correspondance*, pp. 69-199. V. Languet de Gercy sur Bourdaloue. On trouvera à la note f du livre IV, les notes de Rochebilière sur cette lettre. L'intérêt qu'il portait à tout ce qui regarde Bourdaloue s'y montre à l'évidence.

CHAPITRE TROISIÈME

LES ANNÉES 1689 ET 1690. — DOMINICALES A LA MAISON
PROFESSE. — QUATRIÈME AVENT A LA COUR. — AVENT DE
NOTRE-DAME-DES-CHAMPS.

I. L'année 1689.

La correspondance administrative nous présente une lettre de Seignelay au gouverneur de la Bastille attestant que Bourdaloue s'est excusé d'y aller confesser d'Harouys.

Le marquis de Seignelay à Besmaus gouverneur de la Bastille.

Le 1^{er} janvier 1689.

Le roy trouva bon que vous fassiez venir un confesseur pour M. d'Harrouys ; et comme le P. Bourdaloue s'en est excusé, vous pouvez en demander un autre au recteur du couvent de la rue St Antoine, dont il soit seur.

La date du 1^{er} janvier ferait-elle supposer que la coutume indiquée par la lettre du P. Martineau, de consacrer à sa retraite annuelle les premiers jours de l'année, aura été l'obstacle ? Pure conjecture, qui ne dispense pas de relater les documents sur lesquels elle s'exerce :

Les premiers jours de chaque année, il les consacroit à la retraite ; et afin de conserver la ferveur qu'il y avoit pris, il donnoit chaque jour un temps considérable à la prière... (Lettre du P. Martineau, éd. *princeps*, t. iv (à la fin).

¹ *Correspondance administrative sous le règne de Louis XIV*, par Depping, t. II, p. 601, n° 33. Documents inédits sur l'Histoire de France in-4. Voy. 20 avril et 29 janvier 1688.

Une gazette manuscrite nous montre Bourdaloue à l'une des premières représentations d'*Esther*¹. Elle donne la date du 29 janvier et c'est bien ce qui semble ressortir de la lettre du 31 janvier (lundi) de M^{me} de Sévigné à sa fille. On sait que la première représentation avait eu lieu le mercredi 26², la seconde, trois jours après :

Le roi et toute la cour, écrit la marquise, sont charmés de la tragédie d'*Esther*. M^{me} de Miramion et huit jésuites dont le P. Gaillard étoit, ont honoré de leur présence la dernière représentation³.

La *Liste des Prédicateurs* désigne le P. de La Rue, pour le carême à la cour.

Sans prétendre expliquer comment il n'ouvrit pas la station du 2 février, nous savons par le témoignage très sûr de Dangeau, corroboré par la *Gazette*, que Bourdaloue donna à Versailles le sermon de la Purification.

1. Le 29 janvier 1689, représentation d'*Esther* à S. Cyr. Les PP. de la Chaize, Bourdaloue, de la Ruë, Gaillard, Menestrier, et cinq autres et M^{me} de Miramion.

(Biblioth. nationale, fonds français 23,499. — Note donnée par le P. Le Lasseur. C'est une copie de gazette à la main. Cf. plus bas, janvier 1690.

2. « 1689 janvier. Mercredi 26, à Versailles. A trois heures, le roi et Monseigneur allèrent à Saint-Cyr où l'on représenta pour la première fois la tragédie d'*Esther*, qui réussit à merveille. M^{me} de Maintenon avoit disposé de toutes les places... Le roi, les dames et les courtisans qui eurent permission d'y aller en revinrent charmés. Il y avoit de courtisans MM. de Beauvillier, la Rochefoucauld, de Noailles... et MM. de Louvois, de Chevreuse, les évêques de Beauvais, de Meaux et de Châlons sur Saône... » (Dangeau, t. II, p. 310). On voit donc que Bossuet devança Bourdaloue à la représentation d'*Esther*. Dangeau ne parle plus de représentations d'*Esther* avant le 3 février où il écrit : « Jeudi 3 à Versailles. Après diner, le roi, Monseigneur et Madame la Dauphine, et toute la maison royale allèrent à Saint-Cyr où on joua la tragédie d'*Esther*. Il n'y vint que les dames et les courtisans que le roi nomma, et tout le monde en fut également charmé... » (P. 322.)

« Samedi 5, à Versailles. Le roi dina de bonne heure et en sortant de table alla à Saint-Cyr. Sur les trois heures, le roi et la reine d'Angleterre y arrivèrent. Le roi les reçut dans le chapitre et ensuite les mena voir la tragédie d'*Esther*. »

3. Sévigné, t. VIII, p. 445. Une note de Monmerqué cite ici Th. Lavallée et ajoute : M. Lavallée ne nous donne pas les noms de ces huit jésuites qui virent *Esther* en février (?) 1689, mais il nomme, p. 100 (de M^{me} de Maintenon et Saint-Cyr) les PP. Bourdaloue, Delarue, Gaillard, comme étant de ceux qui y allèrent au commencement de 1690.

1689 **Mercredi 2 février.** — A Versailles. Tous les chevaliers de l'ordre se rendirent à onze heures dans la chambre du roi, et l'on marcha à la chapelle. . . . L'archevêque de Reims officia. — L'après-dinée, le P. Bourdaloue prêcha. Le roi et toute la maison royale furent au sermon, à vêpres et au salut ¹.

De Versailles ce 11 février 1689.

Le 2 de ce mois feste de la Purification le Roy accompagné de Monseigneur le Dauphin de Madame la Dauphine, de Monsieur & de Madame entendit dans la chapelle du Chasteau, la prédication du P. Bourdaloue, Jésuite, & Vespres chantées par la musique ².

Sur ce sermon du carême royal, ouvert par Bourdaloue et prêché par La Rue, nous rencontrons un essai d'identification tenté par le P. Luras qui attribue à cette année le troisième sermon *pour la Purification*, classé dans les *Mystères*, dont le sujet est le domaine de Dieu ³.

Avouons que le compliment au roi qui termine ce discours est trop vague pour comporter une date et faire affirmer que nous avons ici le sermon de 1689. La cérémonie de la procession des chevaliers de l'ordre de saint Michel, à laquelle Luras voit une allusion, très contestable à mon sens, est de tous les ans à pareille date, et quant à l'éloge, assez banal, qui « montre le roi au comble de la grandeur humaine », il n'a rien qui fasse pencher pour cette année plutôt que pour un des avants qui précèdent, celui de 1684, ou mieux encore de 1686, quelque temps avant l'érection de la statue de la place des Victoires. Les mots : « Ce que toute l'Europe attentive à vous considérer, est forcée de reconnaître elle-mesme & à quoy elle ne peut refuser des eloges, d'autant plus glorieux qu'elle aurait d'autant plus d'intérêt à les diminuer & à les obscurcir », me paraissent un peu retarder sur la guerre de la ligue d'Augsbourg, commencée depuis 1688, et l'Europe, en 1689,

1. Dangeau, t. II, p. 321-322.

2. *Gazette de France*, p. 35.

3. Luras, t. I, p. 438.

était occupée à toute autre chose qu'à admirer Louis XIV. 1689

Il est plus vrai de dire que le sermon du 2 février 1689 n'est pas connu¹.

Le silence de Bourdaloue durant ce carême est attesté par la lettre de M^{me} de Sévigné, du 18 mars, rappelant son succès d'antan. Nous l'avons lue à la vraie date qui lui convenait à propos du carême de 1688. D'ailleurs Bourdaloue ne pouvait rester absent de la pensée de M^{me} de Sévigné et de ses amis. On voit partout qu'ils le plaçaient haut dans leur estime, témoin l'anecdote que raconte à Bussy, dans une lettre ajoutée à celle de M^{me} de Sévigné au 16 mars, Corbinelli lui conseillant de faire le récit de la dernière guerre et le panégyrique des deux rois :

Un irlandais écrivait dernièrement à un Anglois, son ami, qui étoit à la cour de France, et le prioit de lui mander comment leur roi y avoit été reçu. L'Anglois ne lui répondit autre chose que ce verset du psaume : *Dixit Dominus Domino meo* : « *Sede a dextris meis, donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.* » Je défie M. de Meaux, d'Autun, Fléchier et Bourdaloue, ces *grands panégyristes*, de faire un plus bel éloge du roi que cela².

Il faut avouer toutefois que le voisinage de Bossuet qui honore Bourdaloue comme panégyriste, au-delà peut-être de son mérite en ce genre, est fortement corrigé par le

1. Nous rencontrons cependant (et nous retrouverons encore à la fin de cette année) des affirmations bien confiantes de M. l'abbé Pauthe, qui, sans dire où il a pris sa conjecture, se prononce pour ce sermon des *Mystères* (p. 174). Mais ce qui est plus grave, trop fidèle à une funeste coutume de donner des références vagues et inexactes, il nous dit :

« Nous devons encore un détail à Dangeau sur les stations du grand orateur à la cour en 1689 ; il nous informe en effet que le « Carême y fut en partie prêché par lui et ouvert le jour de la Purification, ce qui ne l'empêcha pas d'y donner l'Avent ».

A cette phrase, si peu dans le goût de Dangeau, et qu'il met entre guillemets, l'auteur ajoute cette indication : « *Journal*, Décembre 1689. » Il va de soi qu'il ne faut espérer rencontrer dans le *Journal*, que la mention de Bourdaloue au 2 février, puis, en novembre et décembre, l'indication des sermons d'avent entendus par le roi. Mais pourquoi, par un étalage de citations qui ne peut qu'égaler l'opinion, vouloir insinuer que Dangeau a remarqué que le prédicateur du mois de décembre avait donné *en partie* le carême ? Il est inexact d'ailleurs, pour un sermon unique d'ouverture, de dire que Bourdaloue « a prêché en partie » le carême de 1689.

1689 nom de Roquette. Mais Fléchier n'étant pas, dans l'espèce, un rival à dédaigner ¹, c'est, en fait, comme dans l'intention, l'éloge qui domine.

Lorsque, des Rochers, au commencement de l'année suivante, M^{me} de Sévigné racontera à sa fille ses lectures de l'« exil », c'est encore Bourdaloue panégyriste, c'est-à-dire dans ses oraisons funèbres, qui sera signalé. On n'en pouvait guère lire autre chose, à moins d'avoir recours aux copies manuscrites, ou, après 1692, aux éditions subreptices. Mais quand on cherchait comme M^{me} de Sévigné « des chefs-d'œuvre d'éloquence qui ravissent l'esprit », on entendait plutôt des morceaux retouchés pour l'impression, dans le goût du panégyrique de la grande Arthénice (datant du 2 janvier 1672), que les copies des sermons pris sur le vif et dans leur incorrection, dont avaient seuls souci les prédicateurs, et pour des raisons moins désintéressées.

O imitatorum servum pecus!

1. Un des historiens de Fléchier, M. l'abbé Delacroix, dans son livre déjà cité, *Histoire de Fléchier, évêque de Nîmes*, Paris, s. d. (1865), le tient pour le « maître du genre » dans le panégyrique des saints. Voir ch. VII, p. 245 et suiv. et plus haut, p. 123, note h. Il y a du vrai, mais l'autorité de Laharpe et de Ducreux ne suffira pas à convaincre tout le monde, et quant aux preuves, l'auteur s'en est peut-être un peu trop rapporté à la préface de Fléchier. Or si la théorie de Fléchier est excellente, il reste à juger si la supériorité ne lui est point accordée par son historien, à cause d'une sévérité excessive dans l'appréciation des rivaux. Bossuet plus que tous est sacrifié : « La théologie, nous dit le critique, y est (dans ses panégyriques) plus explorée, plus exaltée que la vie du saint .. la grâce y absorbe la nature ; enfin Dieu, bien plus que l'homme se trouve être le héros de ses éloges magnifiques. »

Mais n'est-ce pas le programme même que s'était tracé Fléchier dans son avertissement, plein des préoccupations d'apologétique indirecte dont le loue son historien ? Quant à Bourdaloue, le jugement de Maury le proclamant le premier de nos panégyristes peut sembler favorable à l'excès ; toutefois sa conception du panégyrique dont il veut faire plutôt un discours de religion qu'un éloge quelque peu académique, en le rapprochant des visées de Bossuet lui donne un avantage sur Fléchier lui-même, que sa pente et son éducation littéraire prédisposaient, même quand il rêvait autre chose, à l'éloge académique. Ce n'est qu'en faisant prédominer ce caractère dans la définition, contestable alors, du panégyrique des saints, qu'on peut accorder à l'évêque de Nîmes le premier rang.

Écoutons les confidences de la marquise sur ses lectures préférées : 1689

Je relis même avec mon fils de certaines choses que j'avois lues en courant à Paris, et qui me paroissent toutes nouvelles. Nous relisons aussi, à travers nos grandes lectures, des rogatons que nous trouvons sous notre main, par exemple toutes les belles oraisons funèbres de M. de Meaux, de M. l'abbé Fléchier, de M. Mascaron, du Bourdaloue : nous repleurons M. de Turenne, M^{me} de Montausier, Monsieur le Prince, feu Madame, la reine d'Angleterre ; nous admirons ce portrait de Cromwell : ce sont des chefs-d'œuvre d'éloquence qui charment l'esprit. Il ne faut point dire : « Oh ! cela est vieux ; » non, cela n'est point vieux, cela est divin ¹.

On avouera donc que dans les lectures et jugements de la marquise et de ceux qui fréquentaient chez elle ; Bourdaloue est en bonne compagnie. Ceux qui la consolaient de son silence durant le carême de 1689 semblent être surtout et Soanen dont elle entendait, le 18 mars, à Saint-Gervais, le sermon *de la Samaritaine*, et l'abbé Anselme, qui brillait à Saint-Paul, et le P. Gaillard, « qui, disait-elle, fait des merveilles à Saint-Germain l'Auxerrois. » M^{me} de Sévigné a aussi un faible pour le P. Gaillard, sinon peut-être à cause de son éloquence même, du moins à cause de son frère, l'avocat d'Aix ² qu'elle avait en haute estime. M. l'abbé Pauthe s'est mépris dans sa citation de la lettre du 3 novembre 1688, où la marquise raconte l'anecdote du compliment improvisé par l'orateur sur la prise de Philipsbourg : il y voit de « l'amertume » et suppose qu'elle souffre pour son prédicateur préféré, Bourdaloue, « du voisinage du

1. Lettre du mercredi 11 janvier, t. IX, p. 409.

2. La lettre de 29 décembre 1688 montre M^{me} de Sévigné s'intéressant à une élection des consuls d'Aix, en vue du frère du P. Gaillard (p. 363). M^{me} de Sévigné disait de cet avocat du parlement d'Aix « qu'il n'y avait point de physionomie qui lui fût demeurée plus agréablement dans l'imagination que la sienne » (P. 529, note 24), à la lettre du 16 mars, où on lit : « Que dit M. Gaillard de cette victoire ? (le gain d'un procès). Ah ! je vois sa mine et ses yeux. Son frère fait des merveilles à St-Germain l'Auxerrois. »

1689 P. Gaillard aux Tuileries ¹. » Plus attentif à consulter lui-même les sources qu'il exploite et à regarder au contexte, il eût compris les vrais sentiments de M^{me} de Sévigné. Pourquoi substituer des interprétations fantaisistes aux textes qu'il suffisait de lire et de grouper ¹ ?

La marquise nous fait la confidence des prédications qu'elle suit, durant ce carême, moins assidument que M^{me} de Coulanges. Au 4 mars, vendredi de la première semaine, elle écrit :

Vous êtes bien fatiguée des sermons ; vous avez grande raison, ma chère enfant, c'est un martyr : c'est là où votre grandeur est bien incommode ; faut-il tous les jours représenter ? cela est cruel : j'en ferai vos plaintes au P. Gaillard. Je vais quelquefois à Saint-Gervais avec M^{me} de Coulanges, qui n'en perd pas un ; c'est le P. Soanen, qui fait fort bien. Le P. Gaillard brille dans Saint-Germain l'Auxerrois ².

1. Pauthe, p. 174. « En 1688, Bourdaloue prêchait le carême à Saint-Eustache et y avait le plus grand succès. La marquise ne tarit pas d'éloges sur ses sermons, mais comme si elle eût alors souffert pour le prédicateur de son choix du voisinage du P. Gaillard aux Tuileries (lisez Fontainebleau), elle ne peut s'empêcher de dire sur celui-ci avec une certaine amertume (?) : le roi et la cour, etc. » (V. plus bas, note 2, la citation non retouchée.) « ... Enfin l'humilité d'un jésuite * a dû être pleinement contenue. » Et l'auteur ajoute : « ... Cette réflexion malveillante prend à notre grande surprise, sous la plume de la marquise, un caractère de généralité qui semble atteindre Bourdaloue lui-même. » — Il n'y avait pas lieu de s'alarmer pour peu que l'on prit la peine de lire les lettres de M^{me} de Sévigné dans leur texte.

2. Dès le jour de la Toussaint, à neuf heures du soir la marquise annonce, sans les détails, l'incident du sermon interrompu par la nouvelle du succès de Monseigneur. (Sév., t. VIII, p. 247.) Dès le 3, après le récit d'une aventure de chasse, tragiquement terminée, elle ajoute : « Celle du P. Gaillard est plus agréable : il prêchoit le jour de la Toussaint ; M. de Louvois vint apprendre que Philisbourg étoit pris ; le roi fit signe, le P. Gaillard se tut ; et après avoir dit tout haut la nouvelle, le Roi se jeta à genoux pour remercier Dieu ; et puis le prédicateur reprit son discours avec tant de prospérité, que mêlant sur la fin Philisbourg, Monseigneur, le bonheur du Roi, et les grâces de Dieu sur sa personne et sur tous ses desseins, il fit de tout cela une si bonne sauce que tout le monde pleuroit. Le roi et la cour l'ont loué et admiré ; il a reçu mille compliments ; enfin l'humilité d'un homme de son état a dû être pleinement contenue » (P. 240.)

2. T. VIII, p. 508.

* Le texte « l'humilité d'un jésuite » est de l'édition de 1754. Il est vrai que dans sa très vague bibliographie, M. l'abbé Pauthe, qui ne s'avance pas beaucoup, indique : M^{me} de Sévigné, *Lettres*, sans se soucier d'une édition quelconque.

Et le 9 mars, mercredi après le second dimanche, de
nouveau elle console sa fille : 1689

Je vous plains d'être obligée d'entendre de mauvais sermons : c'est une véritable peine. J'en entends de fort bons : le P. Soanen à Saint-Gervais, M. Anselme à Saint-Paul, mais non pas tous les jours ; c'est une contrainte que donne la place où vous êtes ¹. . . .

Enfin, le 18 mars, vendredi de la troisième semaine, elle revient au P. Gaillard qu'elle n'a pas entendu, mais dont elle sait déjà le succès :

Le P. Gaillard a prêché ce matin très parfaitement la Samaritaine : c'est le Bourdaloue de cette année ².

Ainsi, pour la marquise, même quand Bourdaloue se tait,

Lui toujours, toujours lui !

au moins comme terme de comparaison ou comme synonyme de parfaite éloquence, et nous ne nous éloignons jamais de Bourdaloue et de sa chronologie en citant les lettres de M^{me} de Sévigné.

Aussi peut-on négliger en quelque sorte les prédicateurs de la *Liste* qu'elle n'honore pas de son attention ³.

C'est encore à M^{me} de Sévigné qu'il faut avoir recours pour éclairer une mention faite de Bourdaloue dans un recueil de *Nouvelles ecclésiastiques* consulté par Rochebilière :

1689, p. 16. Le P. Bourdaloue avoit donné à la supérieure des filles de S^{te} Marie du faubourg S^t Germain un billet par lequel il lui répondoit en quelque façon de la conduite de M^{lle} de Vaubrun

1. *Ibid.*, p. 514.

2. *Ibid.*, p. 537.

3 Rappelons toutefois La Rue, à la cour, Fleury, aux Enfants-Rouges ; le P. de la Tour à Saint-Benoît et aux Religieuses anglaises où prêchait aussi, avec Treuvé, « vicaire de Saint-André des Arts. » M. Morel, docteur de Sorbonne, celui sans doute qui avait assisté Charles de Coulanges, dont M^{me} de Sévigné raconte « l'histoire sainte et tragique », c'est à dire la mort édifiante, dans sa lettre du 19 novembre 1688, t. VIII, p. 270. Toutefois le confesseur est appelé ici le P. Morel.

1689 (Bautru) qui a été volontairement enlevée par le Comte de Béthune ¹.

Dans sa lettre du 25 mars 1689 et les suivantes, elle raconte cet enlèvement concerté entre Mademoiselle de Vaubrun et Henri de Béthune, comte de Selles, frère aîné du marquis de Béthune, surnommé Cassepot, aventure qui compromet non seulement le gouverneur de Paris, M. de Gesvres, qui avait prêté ses gardes pour enfoncer la grille du couvent, mais tous ceux qui prirent part à l'affaire. Il est probable que la gazette janséniste est bien aise de faire entendre que Bourdaloue s'était porté garant pour M^{lle} de Vaubrun, reçue sur sa parole, dans le couvent du faubourg Saint-Germain ².

Au sortir du carême, six jours après Pâques, nous rencontrons un sermon de vêtue que Rochebilière a réussi à identifier. Ses conjectures semblent exactes.

Nous avons donc la date et l'occasion du cinquième sermon sur l'état religieux, intitulé : *Comparaison des personnes religieuses avec Jésus-Christ ressuscité*.

Samedi 16 avril, dans l'octave de Pâques, pour la vêtue de la sœur du duc de Berwick, aux Religieuses anglaises de Pontoise.

De Paris, le 23 avril 1689.

Le 15 de ce mois, la reine de la Grande-Bretagne fit sa communion Paschale en l'Eglise paroissiale de S. Germain en Laye... Le 16. Elle alla à Maubuisson visiter la princesse palatine abbesse de ce monastère ³ où elle dina. Ensuite elle alla à Pontoise : où elle fut

1. Biblioth. nationale mss. fonds français, n° 23498, *Nouvelles ecclésiastiques*, donné par le P. Le Lasseur)

(Voy. sur cette aventure, Sévigné, édit. Hachette, t. viii, p. 550 et sqq.) L'enlèvement eut lieu en mars, mais la retraite à la Visitation et, par suite, le billet, semblent antérieurs de deux mois.

2. Outre les lettres de la marquise racontant l'événement et ses conséquences, il faut consulter aussi le récit de la marquise d'Huxelles, dans une lettre du 28 mars au comte de la Garde, citée par l'édition Hachette de M^{me} de Sévigné, t. viii, p. 556, note-26.

3. Le roi et la reine d'Angleterre allaient souvent faire visite à l'abbesse de Maubuisson, laquelle étoit fille de Frédéric V, l'électeur palatin et d'une fille de Jacques I^{er}. (*Lettres historiques et édifiantes*... par M^{me} de Maintenon, Paris, Charpentier, 1856, in-12, p. 122.)

1689

complimentée par le sieur de Mouthiers Lieutenant general de la Ville, à la tête du corps de justice. Elle assista à la vesture d'une sœur du duc de Berwick, dans le monastère des religieuses angloises. Le P. Bourdaloue jésuite fit la prédication ¹; et l'abbé de Verthamont Grand vicaire de Pontoise fit la ceremonie ².

On lit dans le *Mercur galant* du mois d'avril :

La reine d'Angleterre ayant fait plusieurs fois ses devotions pendant son séjour dans le monastère de Chaillot, ne laissa pas étant de retour à S. Germain en Laye d'y faire sa communion pascalle dans la paroisse le Jeudy après Pasques et elle y communia par les mains de M. l'abbé de Villetterre qui en est curé. Cette princesse alla voir le lendemain Madame la Princesse Palatine, abbesse de Maubuisson et elle y fut traitée à disner avec toute la délicatesse et toute la propreté imaginable. Elle se rendit ensuite à Pontoise qui en est tout proche et M. de Mouthiers Lieutenant général l'y complimenta à la teste du corps de la Justice et de la Ville. Ses reponses spirituelles et ses manieres honnestes lui attirèrent l'admiration et l'estime de tous ceux

1. Voici à ce sujet les conjectures de Rochebilière : « Je crois que ce sermon de Bourdaloue se trouve au t. II, pour les fêtes de saints et vêtures et professions religieuses, éd. orig. de Rigaud, 1711, p. 322, intitulé : Comparaison des personnes religieuses avec Jésus-Christ ressuscité. Le texte est tiré de l'épître aux Romains, ch. VI. « Si nous sommes entrés en J.-C. »... Il parle de sa conversion, de ses périls. Il fait dans la péroraison l'éloge d'une grande dame qui pourroit bien être la reine d'Angleterre ou M^{me} de Maintenon. Il y a dans le même volume des sermons analogues qui me semblent moins convenir que celui-ci. — Il me paroît évident que c'est bien le sermon indiqué ci-contre, après avoir lu la biographie du maréchal duc de Berwick. La reine d'Angleterre a été à Maubuisson à la vêtue d'une fille du roi, son mari, sœur du duc de Berwick (Dangeau, 16 avril 1689). — Maubuisson étoit à un quart de lieue de Pontoise, mais c'est à Pontoise même chez les religieuses établies par Christine Forster que la cérémonie eut lieu : Dangeau a confondu. — Anne-Sophie Fitz-James Berwick mourut à la Visitation de Paris (3^e monastère), le 25 avril 1763, à 45 ans. Est-ce une fille du maréchal duc de Berwick ? (Voyez ma carte Berwick). — Il faudrait savoir les prénoms, l'âge, etc., de cette sœur du maréchal de Berwick, fille comme lui d'Arabella Churchill, maîtresse de Jacques II, roi d'Angleterre, ses noms de religion, sa mort, etc. — L'article de la *Biographie générale* dit qu'il eut de nombreux bâtards, dont le plus célèbre est le duc de Berwick, créé duc de Berwick en mars 1687. — Il eut encore Henri Fitz-James, plus tard duc d'Albemarle, qui épousa à S. Germain, le 22 juillet 1700 (mort en 1702) M^{lle} de Lussan, fille du Comte (Dangeau, 22 juillet 1700), fils d'Arabella Churchill, et de la même Henriette, née en 1670, morte en 1730. (*Mémoires de Gramont*, éd. Charpentier (2^e), 1863, p. 309). (R).

2. *Gazette de France*, p. 136.

1689

qui eurent l'avantage de le voir. Elle assista à la prise d'habit d'une sœur de M. le duc de Berwick ¹ dans le monastère des religieuses Anglaises de Pontoise ². Le P. Bourdaloue y prêcha avec l'éloquence et la manière édifiante qui lui sont ordinaires et la cérémonie fut faite par M. de Verthamont ³ grand vicaire de Pontoise ⁴.

Le jour suivant continuant ses visites dans les lieux saints alla voir ce beau monastère des Religieuses de St Dominique de Poissy, où elle fut reçue par M^{me} de Chaunes qui en est prieure perpétuelle ⁵.

Bretonneau a-t-il connu l'histoire de ce sermon? Il ne nous a gardé que cette note marginale assez vague : « Le P. Bourdaloue fit ce sermon pour le temps de Pâques. » Heureusement le texte, tout démarqué qu'il est, est encore assez clair pour retrouver quelque couleur. Il est très possible, probable même, que le sermon, s'il était nouvellement composé en 1689, servit tout au moins depuis pour quelque autre occasion. Tout n'y parle point seulement de vêtue et sans doute dans une profession, — car Bourdaloue durant sa carrière prêcha bien aussi pour des professions au temps pascal, — le même sujet fut repris. Je n'en veux pour preuve que la phrase :

... Voilà, mes chers Auditeurs, ce que fait excellemment une vierge chrestienne qui quitte le monde, & qui se consacre à Dieu par les vœux de la religion. Car pour vous en convaincre sensiblement, & pour vous donner une idée juste de la profession religieuse, en la comparant avec la resurrection du Fils de Dieu, voicy mon dessein ⁶...

Sans doute la vêtue, acheminement vers la profession, et début de la vie religieuse eût comporté ces

1. Maréchal de France en 1710.

2. Bénédictines anglaises établies à Pontoise par Louis XIV, en 1658 et 1659. « Le monastère étoit dit de la grâce de Dieu, l'Eglise sous l'invocation de la Conception de la Ste Vierge. Il y avoit un tombeau en marbre blanc de la princesse Honorée, femme de Jacques Fitz-James, duc de Berwick, morte le 16 janvier 1698 (*Recherches sur Pontoise*, par l'abbé Trou, 1841, in-8, p. 235, L. 791², bibl. Ste Geneviève.) V. note g.

3. Jean-Baptiste, 1687-1692.

4. *Mercurie galant* d'avril 1689, p. 203.

5. *Mercurie galant*, avril 1689, pp. 301 et suivantes.

6. T. VIII, p. 326.

développements sur les trois vœux. Il faut plutôt croire cependant que ce sont là des traces d'un remaniement du même sujet adapté à une profession proprement dite. Ainsi encore au cours du premier point :

Hors de la religion... sans une grace toute extraordinaire, pour peu qu'une femme du monde vive selon l'esprit du monde, ce ver qui infecte aujourd'hui ce qu'il y a de plus sain dans le christianisme, ce ver de l'impureté se forme peu à peu dans son cœur :... Mais votre estat, mes cheres Sœurs, est un preservatif infaillible contre tout cela... Preservatif contre les occasions, par le divorce que vous avez fait avec le monde ¹...

Or après le tableau de la vie religieuse où l'orateur s'est presque constamment adressé aux religieuses de la communauté, tant le sujet supposait une profession déjà faite, et par suite peut-être un ancien sermon adapté à cette vêtue, viennent les particularités et les apostrophes à la nouvelle postulante :

Telle sera, ma chere Sœur, l'unique occupation de votre vie, & de là vous comprenez encore mieux que moy, ce que vous devez aux miséricordes infinies de votre Dieu, qui vous appelle à une si éminente perfection.

Car voilà, digne épouse de Jésus-Christ, ce qui doit estre aujourd'hui le sujet de votre reconnaissance ; & je m'asseûre que dans cette ceremonie religieuse, la reconnaissance est de tous les devoirs celui dont votre ame est plus vivement touchée. Voilà ce qui doit vous faire dire.... Que rendray-je au Seigneur... pour les soins paternels qu'il a pris de moy, pour les miracles de providence qu'il a operez en moy ? Que luy rendray-je pour les ressources qu'il m'a fait trouver au milieu de mes malheurs, pour l'azile qu'il m'a préparé dans son sanctuaire & dans sa sainte maison, pour le bonheur inestimable que *je vais avoir de vivre avec ses épouses, & d'estre du nombre de ses épouses* ².

Ici la vêtue reparait, et quoique rien de ce qui a été dit ne le puisse être de n'importe quelle religieuse, les

1. *Ibid.*, p. 335.

2. *Ibid.*, p. 355-356.

1689 allusions vont se précisant. Toutefois des traces d'un sermon de profession se distinguent encore.

Voilà pourquoi à la face du ciel & de la terre... je vais au pied de cet autel, au milieu de cette bienheureuse Jerusalem qui est vostre Eglise, me dévouer à vous pour jamais. *Vota mea Domino reddam...* ¹

Mais voici enfin la page décisive dans laquelle, à l'histoire des traverses essuyées par la nouvelle religieuse et de sa conversion de l'hérésie, se rattache l'éloge de la protectrice qui a servi de seconde mère à cette convertie. Rochebilière veut voir dans la « dame chrétienne », dont l'orateur fait l'éloge, la reine d'Angleterre ou M^{me} de Maintenon. Les traits paraissent mieux convenir à la reine qui était présente, bien que la mère adoptive puisse être fort bien quelque dame de la cour s'intéressant aux religieuses anglaises, la duchesse de Richelieu par exemple, ou la fondatrice Christine Forster (?), ce que les dates rendent plus difficile. En tous cas, il faut noter qu'un détail ne se rencontre plus qui devrait accuser la présence de la reine, c'est-à-dire l'apostrophe *Madame* avec un compliment direct ² :

Ainsy, dis-je, ma chere Sœur, devez-vous parler ; mais l'esprit de Dieu dont vous estes remplie, vous en inspirera plus dans un moment, que je n'en puis exprimer par toutes mes paroles. Vous le sçavez, & vous voulez que je le publie icy hautement : vous estes la fille de la providence ; & qui jamais dût estre plus convaincu que vous, qu'il y a un Dieu dans le ciel, protecteur des ames affligées ? Ce Dieu qui donne la mort et qui rend la vie, qui perd & qui sauve, qui précipite dans l'abisme & qui en retire, a fait paroistre en vous l'un & l'autre, & a voulu que vous en fussiez un exemple éclatant, tandis qu'il vous faisoit servir de spectacle au monde, aux Anges & aux hommes. Dans le dessein qu'il avoit formé de faire de vous une predestinée, il vous a conduite par les voyes dures des adversitez les plus desolantes. Il vous a fait voir & sentir les horreurs de la mort, pour vous rendre aimables & douces les austeritez de la vie où il vous destinoit. Par les événements les plus funestes & tout ensemble les plus singuliers,

1. P. 357.

2. V. le début du sermon pour la Pentecôte, 29 mai 1689.

il a menagé votre élection, votre vocation, votre conversion, votre sanctification. Des crimes mesmes des hommes (par un secret de cette sagesse éternelle, qui sçait tirer des plus grands maux le bien de ses élus) de l'iniquité des hommes il a fait l'occasion precieuse de votre salut. Au comble de l'infortune il vous a suscité dans le siecle une seconde mere, une mere selon la grace; une mere dont la pieté, dont la charité liberale & bienfaisante vous donne aujourd'huy une naissance toute nouvelle, par l'entrée qu'elle vous procure dans la religion : une mere à qui vous ne pensiez pas, mais à qui le Seigneur pensoit pour vous ; & qui vous adoptant pour sa fille, s'est fait un merite de vous pourvoir & de vous establir : une de ces femmes de misericorde, comme parle l'Ecriture, dont le cœur s'attendrit sur toutes les miseres, & dont les bonnes œuvres n'ont point de bornes : une dame chrestienne encore plus distinguée par sa vertu que par son rang ; & qui peu touchée de sa naissance & de son rang, conserve avec toute la grandeur & tout l'éclat du monde, toute la moderation & toute la perfection de l'humilité Evangelique. Que n'en dirois-je point, si cette humilité mesme ne m'imposoit silence, & ne m'empeschoit de m'expliquer. Ainsi, ma chere Sœur, Dieu vous a traitée, comme il a traité son Fils unique, le chef des predestinez. Il a voulu que vous entrassiez dans la religion par la mesme porte que Jesus-Christ est entré dans sa gloire ; il vous a menée au port à travers les orages & les tempestes ; il vous a conduite par les souffrances & par les croix au séjour de la paix & de la sainteté, jusqu'à ce qu'il vous fasse arriver un jour à ce Royaume celeste qu'il vous prepare, & que je vous souhaite &c. ¹.

Pouvons-nous espérer rencontrer quelque jour et les noms et l'âge et les aventures de cette religieuse, fille naturelle de Jacques II d'Angleterre, et savoir quelle est cette mère selon la grâce, cette dame chrétienne de si haut rang qui ouvrait à cette jeune fille l'entrée de la vie religieuse ? C'est déjà un point acquis que de pouvoir poser le problème dans ces termes.

Sous toutes réserves, il faut signaler comme possible au plus tôt cette année, le sermon de la Pentecôte prêché devant la reine d'Angleterre¹. Le P. Lauras, dans le

1. T. VIII, 357-319.

1. Ed. *princeps*, t. v, pp. 389-432. *Repleti sunt omnes...* Madame *.

* La reine d'Angleterre (note marginale de Bretonneau).

1689 chapitre où il parcourt les compliments adressés par Bourdaloue aux personnages de marque dont une mention est faite dans les sermons conservés, ne tranche pas formellement la date de ce discours, bien qu'il semble le proposer comme ayant été prononcé aussitôt après la révolution de 1688. S'il en est ainsi, ce serait le **29 mai** 1689, et probablement à Chaillot, bien que rien n'en témoigne dans les gazettes. On sait seulement par Dangeau qu'il y eut sermon à la cour de Versailles ; mais il ne nomme pas le prédicateur. Celui-ci fut, nous apprend la *Gazette*, l'abbé de la Montagne, un de ceux qui s'étaient partagé la station du carême de 1686 ¹ ; mais ce n'est pas à Versailles, pas même à Saint-Germain que nous devons placer le sermon de Bourdaloue, s'il est de cette année. Ce serait, d'après le *Journal* de Dangeau, à Chaillot, au monastère de la Visitation :

Jeudi 19 mai... La reine d'Angleterre alla mardi au couvent de Chaillot où elle demeurera jusqu'à dimanche au soir ; elle y retournera encore passer les fêtes de la Pentecôte, elle se plaît fort dans cette maison ².

Une conjecture permet donc de hasarder dans ce cadre et à cette date le sermon inséré aux *Mystères*, qui se termine par cette péroraison :

Comme Pierre parloit encore, rapporte saint Luc, le Saint Esprit descendit sur tous ceux qui écoutoient sa parole. Que ne puis-je, mes chers Auditeurs, obtenir pour vous & pour moy le mesme miracle ! Faites, Seigneur, que ce que je dis, ne soit pas un simple souhait. Donnez benediction à ma parole, ou plutost, à la vostre. Repandez sur toute cette assemblée la plenitude de vostre esprit. Et vous, ô Esprit de mon Dieu, principe de toutes les graces, auteur de toute sainteté, venez nous éclairer & nous fortifier. *Venez sanctifier cette maison qui vous est devouée & qui ne veut estre gouvernée que par vous*, parce que tout autre esprit que vous, ne la maintiendrait pas dans l'ordre qui y regne, & dans cette parfaite charité qui y a toujours

1. *Gazette* de 1689, p. 268. Hurel, t. I, p. xxxii, t. II, p. 137.

2. T. II, p. 396.

entretenu la paix de Dieu. Vous nous mettez icy devant les yeux un exemple aussi éclatant qu'édifiant, seul capable de nous convaincre du souverain empire que vous avez sur les esprits & sur les cœurs : *une des plus grandes Reines du monde* sanctifiée par la pratique de toutes les vertus chrestiennes, *qui dans l'élevation de son rang* a sçeu conserver l'esprit d'une profonde humilité, d'une solide pieté, d'une sainte & exacte regularité... ¹.

Si ces mots, par leur banalité même, ne décourageaient les conjectures, il les faudrait rapprocher de l'éloge de cette dame inconnue que nous venons de rencontrer dans le sermon de vêtture de la fille de Jacques II, auquel assistait, un peu plus d'un mois auparavant, le 16 avril, la reine d'Angleterre, éloge qui, peut-être, s'adressait alors à elle.

De même dans la « maison dévouée au saint Esprit, maison de paix et de charité qui ne veut être gouvernée que par lui », peut-on voir la Visitation de Chaillot; mais il faut reconnaître que dans le reste du discours rien n'avait laissé soupçonner un sermon prononcé devant des religieuses, car, outre les apostrophes « Chrétiens » ou « chers auditeurs », le ton même indique, ainsi que les applications pratiques, des chrétiens du siècle. Serait-ce encore le même phénomène d'un ancien sermon d'une thèse générale, laissée par l'éditeur en son état ancien et impersonnel, mais suivie de cette péroraison particulière qui ne se présenta qu'une fois ?

Achevons de lire le compliment final à la reine d'Angleterre, et sans oublier qu'il peut être postérieur à 1689, reconnaissons que les allusions historiques aux revers passés et à l'espoir d'un retour de fortune sont plus vraisemblables aux premiers temps de la guerre de la ligue d'Augsbourg qu'aux années suivantes :

... Une Reine qui a tout sacrifié, & qui s'est sacrifiée elle-mesme pour sa religion : une Reine victime de sa foy, & persuadée de la verité catholique jusqu'à la défendre aux depens de trois Royaumes : une

1. T. v, p. 430.

1689 Reine dont les malheurs n'ont ni ébranlé la constance, ni ralenti le zèle : enfin une Reine qui sert aujourd'hui de spectacle au monde, aux Anges & aux hommes, mais encore plus à Dieu qui l'éprouve. Voilà, divin Esprit, ce que nous regardons comme le chef d'œuvre de votre grace & telle est aussi, Madame, l'heureuse & glorieuse destinée de votre Majesté. Dieu vous a choisie pour estre une preuve, mais une preuve illustre & memorable de la toute-puissance de son Esprit. Il vous a choisie pour allier dans votre personne toute la perfection du christianisme avec toute la grandeur du siècle. Il vous a remplie de l'esprit de vérité, de l'esprit de sainteté, de l'esprit de force ¹, pour faire de vous un modèle des plus heroïques vertus. C'est ce qui nous inspire pour votre Majesté une si profonde veneration. C'est ce qui nous fait esperer que la suite reparera les pertes passées ; que Dieu, suivant le mot du sage, vous ayant trouvée digne de luy dans l'affliction, non seulement vous consolera, vous relevera, vous glorifiera sur la terre, mais vous couronnera dans le ciel, où nous conduise, &c. ²

Bourdaloue, sinon dès cette époque, du moins dans la suite eut occasion de voir de près la reine d'Angleterre. Voici ce que disent à ce sujet les *Annales de la Visitation de Chaillot* :

... L'esprit vif de la princesse (Marie Béatrix de Modène, Reine d'Angleterre), joint aux desseins de pureté que Dieu avoit sur elle, formoit en son âme une disposition intérieure presque toujours violente et pénible qui lui rendoit necessaire le secours des plus habiles directeurs, ce qui nous porta de lui conseiller de s'ouvrir au Père Bourdaloue, comme à l'un des plus capables et des plus éclairés. Sa Majesté nous dit, en suite des entretiens qu'elle eut avec ce Père : « J'en suis fort contente... C'est un homme de mérite, fort bon directeur, qui n'a nul soin des affaires du monde, qui n'a point de respect humain. Il m'a dit plusieurs choses utiles pour le bien de mon âme ; il m'a conseillé de ne me point inquiéter de mon état, d'être fort soumise à Dieu et de me faire une règle de conduite. » Quant au Père Bourdaloue, continue la Mère Marie Louise Croiset, il ne pouvoit qu'admirer les dispositions de la reine, m'ayant dit : « Je ne connois personne de si saint et plus digne de vénération. Depuis que je l'ai entendue, je bas ma poitrine et je dis à moi-même : Cette reine nous jugera un jour ³.

1. C'est la division même du discours.

2. PP. 431-432.

3. Communication du monastère de la Visitation d'Annecy.

Concédon, tant qu'il plaira, que Bourdaloue, prompt à s'édifier, ce qui est le propre des belles âmes, et soucieux de la chrétienne plus que de la souveraine, n'avait point à juger les actes du roi Jacques II, ni de Béatrix de Modène. Lingard, dans son *Histoire d'Angleterre*, et Ch. Gérin, dans son étude sur *Le Pape Innocent XI¹ et la Révocation de l'édit de Nantes* ont montré un certain nombre de mesures impolitiques et maladroites qui ne permettent pas de récuser complètement un jugement plus mondain, mais plus sévère, de M^{me} de Caylus sur les exilés de Saint-Germain en Laye :

La reine d'Angleterre s'étoit fait haïr, disoit-on, par sa hauteur, autant que par la religion qu'elle professoit en Italienne ; c'est à dire qu'elle y ajoutoit une infinité de petites pratiques, inutiles partout et beaucoup plus mal placées en Angleterre. Cette princesse avoit pourtant de l'esprit et de bonnes qualités, qui lui attirèrent de la part de madame de Maintenon, une estime et un attachement qui n'ont fini qu'avec leurs vies ².

Lorsque, en dépit des instructions pontificales et de sa prudence personnelle, le nonce fut forcé par le roi « d'étaler aux yeux de tous l'appareil de nonce apostolique ³ », c'était sous l'influence de la politique française, mais aussi des inspirations de la reine. Cependant ces fautes dans le gouvernement sont parfaitement compatibles avec le jugement si élogieux porté par Bourdaloue sur la rectitude des intentions et la générosité de vie chrétienne de la souveraine détrônée. On voit donc que l'éloge officiel renfermé dans le sermon *sur la Pentecôte* concorde avec la pensée intime de l'orateur.

1. *Revue des Questions historiques*, oct. 1878.

2. *Souvenirs*, éd. Jannet, p. 185.

3. Le pape, dit Gérin, refusa longtemps et offrit d'accréditer M. d'Adda seulement comme représentant d'un prince italien, donnant à la fois le précepte et l'exemple du respect pour le génie formaliste de la nation anglaise. (P. 431, n^o 1.) Macaulay a rendu hommage à la sagesse de cette politique, seule capable d'amener le retour à la foi de tout le peuple. (Cf. *ibid.*, p. 395.)

1689 Pour le reste de l'année 1689, c'est la *Liste des Prédicateurs* qui est, pour ainsi parler, notre unique recours, avec Dangeau pour l'avent. Par un oubli étrange, le P. Luras n'a point relevé dans sa chronologie l'indication des dimanches du mois d'août prêchés par Bourdaloue à l'église de la Maison professe. Elle est mentionnée à deux reprises dans la *Liste*, d'abord à l'avent de 1688, puis au carême de 1689. Mais il s'agit de part et d'autre de la même année 1689, et non de 1688, la *Liste*, qui ne paraissait que vers l'avent, n'eût pas notifié les noms des prédicateurs du mois d'août précédent. Rochebilière semble y avoir été trompé. Il s'est demandé si Bourdaloue n'avait pas, dès l'année 1688, prêché ces dominicales¹. La comparaison des deux listes prouve qu'elles se rapportent au même mois d'août 1689 :

Avent de 1688. En l'Eglise des Jésuites. Le R. Pere d'Avril prêchera l'Avent : le Pere de Gonnellieu depuis l'Avent jusques au Caresme : le Pere d'Orleans le Caresme : le Pere de la Ruë depuis Pasque jusqu'à la Pentecôte : le Pere Gaillard depuis la Pentecoste jusqu'au mois d'Aoust : le Pere Bourdaloue le mois d'Aoust : le Pere de Villiers depuis le mois de septembre jusqu'à la Toussaint (pp. 6 et 7).

Evidemment d'après la date de publication il s'agit de l'année à venir et du temps qui suivra le présent avent. Aussi, dans la *Liste* du carême de 1689, retrouve-t-on, à partir du P. d'Orléans, la même série reprise, sauf un changement pour le P. de Villiers. Comme cette nouvelle notification est plus explicite, il importe de la donner aussi :

1. 1689 (août jusqu'au 15 septembre.) Bourdaloue prêche aux Jésuites le mois d'août jusqu'à la Notre-Dame de septembre peut-être exclusivement. (Nativité de N.-D., 8 sept. 1689). *Liste des Prédicateurs*.

Je ne vois pas dans les *Œuvres de Bourdaloue* de sermon sur la Nativité de la Vierge : l'Assomption est le 15 août et Bourdaloue a, je crois, deux sermons sur l'Assomption (table in-12 de 1778) et même une *Instruction pour l'octave de l'Assomption* dans les *Exhortations*. (R.)

Liste.... Carême 1689 : En l'Eglise des Jesuites. Le R. P. Dorléans (*sic*) prêchera les Dimanches et Festes principales, le R. P. Grangeron fera les Méditations sur la Passion les Mercredis et Vendredis : Le R. P. Bobynet fera le Catechisme tous les leudis et petites Festes de l'année : Le R. P. De la Rue preschera depuis Pasque close jusqu'à la Pentecoste : le R. P. Gaillard, depuis la Pentecoste jusqu'au mois d'Aoust ; le R. P. Bourdaloue, le mois d'Aoust jusqu'à la N. Dame de Septembre : le R. P. Jobert, le reste de Septembre jusqu'à la Toussaint (p. 6).

1689

Il serait intéressant d'avoir chaque année une série aussi complète des prédicateurs de l'église de la rue Saint-Antoine ; mais cette énumération détaillée est une exception dans la *Liste*. Elle fournirait pourtant matière à une étude comparative que ce n'est point le lieu d'entreprendre. Rappelons seulement que les PP. d'Avril et de Gonnelieu, nommés pour l'avent de l'année 1688 et le début de la suivante, sont tenus en médiocre estime par Le Gendre : il leur refuse le nom d'orateurs, les donnant l'un et l'autre comme les représentants d'un genre inférieur :

Je ne mets point dans ce rang (des prédicateurs) ces prédicateurs populaires qui en croyant mieux inculquer quelques vérités effrayantes tonnent et tempêtent à tout moment. Le pieux tintamarre de ces hommes de feu qui déchirent leur surplis en chaire n'est tonnerre que pour le peuple, il n'y a que lui qui s'en effraye, et bien loin de faire impression sur l'esprit des personnes graves, elles les font rire souvent ; tels étoient un P. d'Avril et un P. de Gonnelieu... (*Mémoires*, p. 18.)

Le document est bon à recueillir et nous avertit nettement que pour réagir contre la légende du Bourdaloue aux yeux fermés, il n'est pas nécessaire d'admettre que le Bourdaloue dont M^{me} de Sévigné écrit qu'il « tonne ¹ », et qu'il « frappe comme un sourd, disant des vérités à bride abattue ² », eût rien de ceux de ses confrères dont

1. V. plus haut, p. 66.

2. V. plus haut, p. 515.

1689 Le Gendre ajoutait : « Quand on se possède si peu, on ne mérite point le nom de prédicateur. » Ce nom, les *Mémoires* de Le Gendre l'accordent au P. Jobert, le remplaçant jadis de Bourdaloue ¹, et, en 1689, du P. de Villiers désigné d'abord. Nous avons vu quelle vogue un peu mondaine s'attachait à celui-ci, à propos de la réception du cœur de Condé, décembre 1686, au moment où il prêchait l'avent à la Maison professe ². La Rue et Gaillard sont assez connus par ailleurs, et nous arrêter aux autres n'éclairerait pas beaucoup la manière de Bourdaloue. Mais c'est le lieu de mentionner la disparition du rival qu'était venu, pour ainsi parler, supplanter Bourdaloue. Giroust, dont nous avons eu à nous occuper ³, comme ayant partagé l'infortune de notre orateur, celle d'être édité par l'homme de goût, expert en pastiche littéraire que fut Bretonneau, avait quitté la chaire depuis plus de sept ans. Ce fut peu avant le « temps de prédication de Bourdaloue » qu'il mourut à la Maison professe, le 19 juillet 1689 ⁴.

Le *Mercure galant* de juillet lui donne place dans sa liste des morts illustres ⁵, avec ce court éloge :

Le Pere Girou, Jesuite. Il avoit une erudition profonde, & a occupé long-temps avec beaucoup de succès les meilleures Chaires de Paris ⁶.

1. V. plus haut, pp. 343 et 526.

2. V. plus haut, p. 665.

3. V. plus haut, p. 194.

4 Et non le 19 octobre, comme on lit dans le P. C. Sommervogel, t. III, col. 1459.

5. On l'y trouve à côté d'un parent de Bossuet, messire Pierre de Maridat, seigneur de Servières, reçu au grand Conseil le 3 mai 1640 et mort doyen de ce corps. Cf. Floquet, *Etudes sur Bossuet*, t. I. p. 92 : « J.-B. Bossuet lui envoya, en 1655, un exemplaire de sa réfutation du catéchisme de Ferry, et écrivit sur les gardes du livre : « Pour M. de Maridat, conseiller du roi en son grand conseil, par son tres obéissant serviteur et cousin, J.-B. Bossuet. » Cf. Huet, *Commentarius*, p. 173, où est mentionnée la riche bibliothèque de cet amateur. Cf. Floquet, *ibid.*, p. 341.

6. Il fut aussi, comme nous avons vu, p. 585⁴, nommé par Germain Brice, dans la première édition (1684) de sa *Description nouvelle de Paris*.

La *Gazette* du 6 août, p. 388, écrit :

1689

Le Père Jacques Giroust Jésuite, mourut icy le 19 du mois dernier, âgé de soixante cinq ans. Il avoit presché pendant plusieurs années dans les principales Chaires de cette Ville, avec l'applaudissement & l'édification du public.

La notice nécrologique de ce prédicateur donne des détails qui pourraient contribuer à mieux faire connaître son rival¹. C'était aussi peu de temps après, le 15 septembre, que mourait cet autre prédicateur d'avenir que nous avons déjà signalé, le P. Cheminais, une victime encore, si le mot n'était dur, du zèle d'éditeur de Bretonneau².

Dans la série des prédications de cette année, Rochebilière conjecture un sermon de l'Assomption **lundi 15 août**, et celui de **saint Louis, 24 août**, qui était le patron de cette église de la rue Saint-Antoine dans laquelle Bourdaloue donnait son « mois » des Dominicales et fêtes.

Le sermon pour la fête de saint Louis, dans l'édition Bretonneau fut évidemment, nous l'avons vu³, donné à Saint-Cyr. Est-ce une raison pour que, malgré la proximité des dates, Bourdaloue ne l'ait point repris, en laissant de côté quelques particularités ?

Pour l'Assomption, nous verrons plus loin la possibilité de dater, par conjecture, le second sermon sur la *Dévotion envers la sainte Vierge*. Restent attribuables à cette année 1689 le premier sermon *sur l'Assomption* et aussi les trois points traités sur ce mystère dans les *Exhortations*, sous le titre, dû peut-être à l'éditeur, d'*Instruction pour l'octave de l'Assomption de la Vierge*. Le début de ces

1. Né à Beaufort en Anjou en 1624. Son éloge dit que « sa parole était celle d'un orateur, d'un théologien et d'un religieux uniquement préoccupé des intérêts des âmes et de la gloire de Dieu. Cf. Luras, t. II, p. 563, et *Mémoires de Trévoux*, 1701, p. 42.

2. V. plus haut, p. 206, note c, et avant de 1686, p. 648. Bien que mort à Paris, d'après le P. Sommervogel, t. II, col. 1108, je ne le trouve mentionné ni à la *Gazette*, ni au *Mercure* de cette année. Timoléon Cheminais, né à Paris, 3 janvier 1652, mourut à 38 ans.

3. V. plus haut, p. 668.

1689 « énoncés » qui ressemblent au canevas d'une série d'instructions suivies, promet vraisemblablement les exhortations d'une octave entière. La triple division : la mort des saints ; le bonheur des saints ; la vraie dévotion envers la sainte Vierge, est partagée en paragraphes offrant sans doute les canevas de cette octave. Cette année 1689, où nous savons que certainement Bourdaloue prêchait alors par office à la Maison professe, pourrait être proposée. Cela n'empêche pas d'admettre comme possible cette année le sermon de fête tel qu'il se lit dans l'édition, au second volume des *Mystères* ¹.

Le sermon est pour ainsi dire d'un bout à l'autre impersonnel et rien n'aide à le dater. Aussi bien, l'auditoire de la Maison professe ne présentait pas, comme ceux de la cour, matière aux compliments officiels, les seuls endroits où des allusions historiques, — et combien vagues ou incertaines encore, — se peuvent découvrir. On conclurait d'une phrase de la péroraison, que le petit livre intitulé *Monita salutaria B. V. M. ad suos cultores indiscretos* ², avait déjà paru ; on y trouve une évidente allusion.

C'est là un maigre renseignement, car, le livre clairement désigné datant de 1674, il est malaisé de croire que Bourdaloue ait attendu jusqu'en 1689 pour s'en occuper. Notons que notre orateur, qui a soin de ne donner dans aucun excès, ne fait venir cette réclamation contre les censeurs du culte de Marie, ou mieux des indiscretions de dévots mal éclairés, qu'après avoir fait lui-même une censure modérée et juste des défauts à éviter dans la manière d'honorer Marie. Après la série des motifs qui nous incitent à invoquer son intercession, il avait dit :

1. T. vi, pp. 279-317, sur le texte de l'évangile de la messe de la fête : *Maria optimam partem elegit quae non auferetur ab ea.*

2. Nous en reparlerons bientôt, à l'avent de 1691.

Voilà ce que j'appelle nostre esperance : mais en voulez-vous voir l'abus? c'est icy, mes chers Auditeurs, que j'ay besoin de toute vostre application, en finissant ce discours. L'abus de cette invocation de Marie, ...c'est qu'au lieu d'envisager Marie, comme la mediatrice qui peut par son intercession nous procurer les veritables graces du salut... les graces victorieuses qui doivent combattre en nous nos passions... ; par de secrettes & de funestes erreurs qui nous trompent, nous nous formons de Marie une fausse idée, jusqu'à nous promettre de sa protection des graces chimeriques & impossibles... Nous invoquons Marie, mais par une temerité, qui bien loin de l'honorer luy est injurieuse, nous esperons obtenir par elle une bonne mort après une vie toute mondaine... Elle est toute puissante pour nous attirer à Dieu & pour rapprocher Dieu de nous, toute puissante pour disposer Dieu à estre touché de nos larmes, toute puissante pour luy faire agréer nos vœux, nos satisfactions, nos sacrifices ; mais non pas toute puissante pour aneantir l'obligation de tout cela, ni pour faire que Dieu oubliant ses plus essentiels attributs, devienne, si j'ose ainsi parler, prevaricateur de sa sainteté & fauteur de nostre iniquité ¹.

Après s'être aussi vigoureusement prononcé contre la dévotion mal entendue, Bourdaloue, dans la prière finale, commentant le *Salve Regina*, se sépare non moins nettement des partisans du livre des *Avertissements salutaires de la bienheureuse Vierge à ses dévots indiscrets* ²:

Comme Reine, dit-il, nous vous reclamons, *Ad te clamamus* ; mais nous n'implorons vostre secours, que pour pouvoir marcher sur vos pas en imitant vos exemples... Nous ne nous mettons sous vostre protection que pour obtenir par vous la grace de nostre conversion. Sans craindre d'être du nombre *de vos devots indiscrets*, nous vous appelons mere de misericorde, source de vie, consolation de nos ames, *Mater misericordiae, vita, dulcedo* ; mais nous ne prétendons point que ces titres nous autorisent dans nos foiblesses, ni qu'ils nous rassèrent dans nos désordres. Malgré les critiques censeurs de

1. T. VI, p. 311-314.

2. Non seulement l'allusion au titre des *Monita* est de toute évidence, mais le contenu du livre est directement visé. Un des reproches que la mère de Dieu est censée faire à ses devots, dans ce petit opuscule, c'est de l'appeler « Médiatrice & avocate (p. 8 de la première édition de Gand)... « Ne dites point que je suis la Mère de Miséricorde (p. 25).

1689 votre culte, nous nous confions en vous ; mais nostre confiance ne nous fait point oublier, que pour estre recompensé comme vous, il faut par proportion le meriter comme vous ; & que jamais nous ne parviendrons autrement à ce Royaume éternel où nous conduise &c.

Ces divers sermons sur l'Assomption, ainsi que l'instruction sur le même sujet, ont pu être antérieurs à l'année 1689 ; il est même aisé de reconnaître, dans un discours *sur l'Annonciation*, non daté sans doute mais semblant remonter aux premières prédications de Paris, la plupart des éléments de notre premier sermon sur l'Assomption, notamment ce qui concerne la grandeur de Marie fondée moins sur sa maternité que sur son obéissance et son humilité (premier point), ou encore le passage sur l'imitation possible à tous, des vertus de la sainte Vierge¹.

Faut-il conjecturer qu'après le sermon de la fête, par hypothèse, le premier de l'édition, l'octave, si Bourdaloue la prêcha, se continua le mardi 16 août 1689, par les sermons dont nous aurions le canevas au volume des *Exhortations*, soit un sermon *sur la mort de la sainte Vierge* dont les trois points sont au premier paragraphe de cette instruction sommaire, un second (troisième de l'octave), *sur sa gloire au ciel* ; les six divisions *sur les vertus de Marie*, comprenant le second paragraphe, ont pu même fournir deux sermons (quatrième et cinquième de l'octave). La troisième division *sur le vrai Culte à rendre à Marie* répondrait à la suite des prédications de

1. On peut, en effet, reconnaître ce sermon *de l'Annonciation*, surtout d'après le manuscrit de Grenoble (*Revue des Sciences ecclésiastiques*, mars 1900). Second point, p. 23 du tiré à part : « Non, la gloire de Marie ne vient pas de ce qu'elle a été la mère de Dieu, mais de ce qu'elle a été fidèle à Dieu... de ce qu'elle a été soumise... Fidélité et humilité de Marie, etc. » Ce passage est à rapprocher du premier point de notre premier sermon de l'Assomption qui n'en est qu'une reprise ou qui a été repris là. Cf. pp. 287 et suiv. et sur l'humilité, la p. 289. Sur l'imitation de Marie à notre portée, comparer la p. 28, du sermon *sur l'Annonciation* avec la p. 297 du premier sermon *sur l'Assomption*.

l'octave, et le sermon que nous rapportons au jour de la fête se trouverait être ainsi comme une manière de discours programme recevant dans la suite un développement détaillé. C'est être là en pleine conjecture, puisque nous ignorons même s'il y avait prédications durant les jours de l'octave. Ces hypothèses étaient néanmoins à suggérer en une année qui sûrement comprenait dans le cycle assigné à Bourdaloue cette fête de l'Assomption.

Quant au second sermon sur cette fête, des documents rencontrés aux années 1691 et 1692 nous invitent à le remettre, sinon quant à la date, du moins pour le sujet et la matière traitée, à l'avent de 1691 devant la Cour.

Rochebilière constatait que l'édition de Bourdaloue ne nous offre aucun sermon pour la Nativité de la sainte Vierge. Si, comme il est probable, il prêcha quelque jour pour cette fête, durant sa longue carrière, sans doute il adapta un de ses sermons *sur la sainte Vierge*, sans en composer un *ex professo*. Peut-être du reste la fête de Notre-Dame de septembre revenait-elle comme ouverture au P. Jobert, successeur de Bourdaloue cette année-là dans la chaire de la Maison professe. J'ignore comment Rochebilière supposant la fête de la Nativité (y compris une octave) assignée à notre prédicateur, a pu écrire, en invoquant la *Liste*, que Bourdaloue prêcha à la Maison professe, le mois d'août jusqu'au 15 septembre. Sa première hypothèse était préférable, d'autant que cette année même, le prochain avent à la cour, à ouvrir au premier novembre, devait presser Bourdaloue d'aller au plus tôt, s'il le faisait encore, composer sous les ombrages de Basville quelques sermons nouveaux. Mais nous ne retrouvons aucune trace de lui jusqu'à l'avent ouvert à Versailles le 1^{er} novembre¹.

1 L'avent royal des exilés à Saint-Germain en Laye était donné par le P. de la Rue. Treuvé prêchait quelques sermons chez les religieuses de Saint-Magloire, dites les Pénitentes, et Le Gendre celui de la *Circoncision* à l'abbaye de Notre-Dame des Bois. Signalons enfin chez les Petites-

1689 A Versailles, au Chasteau Royal du Louvre devant Sa Majesté. Le Reverend Pere Bourdaloüe Iesuite ¹.

En somme même dans son ordre, Bourdaloue ne rencontrait guère de rivaux pour la prédication, et sauf les noms de Gaillard et La Rue qui reviennent sans cesse, le sien règne à peu près incontesté. Est-ce pour cela que les renseignements prennent un caractère plus banal que jamais quand la *Gazette* ou le *Mercure* signalent quelqu'un de ses sermons ? C'était un sujet usé que son éloge, et nous n'avons sur cet avent de 1689 que les sèches mentions du *Journal* de Dangeau. Au moins nous donnent-elles les dates ; la présence du roi semble restreinte aux dimanches.

Mardi 1^{er} novembre. — De Versailles, ce 4 novembre 1689.

Le premier de ce mois Sa Majesté revêtu du grand Collier de son Ordre communia dans la chapelle... L'après disnée Sa Majesté entendit la prédication du P. Bourdaloüe Jésuite, et Vespres chantées par la musique. (*Gazette de France*, p. 263.)

Le prélat officiant mentionné dans la *Gazette*, était M. de Tulle, Humbert Ancelin, le successeur de Mascaron, qu'il faut ainsi compter parmi les auditeurs de ce sermon de la *Toussaint*. Faut-il essayer d'identifier ce discours, un des trois apparemment que l'édition nous a conservés. Comme les compliments trouvés dans ces trois sermons les ont déjà « placés et datés », du moins par conjecture, on peut supposer que l'éditeur qui disposait de trois sermons, mais d'un plus grand nombre de compliments, s'est borné à choisir parmi les différentes péroraisons celles qui lui semblaient plus intéressantes, se résignant

Cordelières au faubourg Saint-Germain, l'apparition d'un nom peu fréquent dans la *Liste des Prédicateurs* : « Le Reverend Pere Sanadon, Iesuite. » Il ne s'agit pas cependant du traducteur d'Horace, Etienne-Noël, né à Rouen en 1676, le professeur d'humanités du Collège de Caen et de Louis-le-Grand (celui-ci ne devait entrer chez les Jésuites qu'en 1691), mais de son oncle Nicolas, déjà rencontré (v. plus haut, p. 599), alors directeur des retraites à la Maison professe, charge qu'il remplit pendant vingt-sept ans.

1. *Liste des Prédicateurs*, p. 2.

à sacrifier le reste. Si l'on trouve que trois sermons de la Toussaint sont bien peu pour les nombreux avents donnés par Bourdaloue, qu'on ajoute, si l'on veut, le sermon *sur l'Ascension*, au premier volume des *Mystères*, sermon dont Bretonneau écrivait dans son *Avertissement* :

Ce sermon est tout moral, & hors l'exorde & quelques endroits très courts qui regardent le mystere, il n'y est parlé que de la gloire du ciel & du merite requis pour l'obtenir.

Rien de plus aisé réellement, par un changement d'exorde et la suppression de quelques traits au début de la première partie ¹, que d'adapter au jour de la Toussaint ce sermon où l'orateur disait :

Mon dessein est donc de vous parler de la gloire du ciel, & de vous la proposer comme le motif le plus touchant, le motif le plus propre à faire impression sur vos cœurs, & à vous faire tout entreprendre & tout supporter dans la vie ².

La division même n'est point malaisée à conserver, en substituant à Jésus-Christ les saints qui ont suivi la même voie :

Le Sauveur du monde nous fait connoître par son exemple que cette gloire est une recompense ; & il nous fait au mesme temps entendre, que cette recompense est sur tout le fruit & le prix des souffrances. Arrêtons-nous à ces deux pensées, & faisons-en le partage de ce discours. Cette gloire où nous appelle après luy Jesus-Christ, est une recompense ; il faut donc la meriter, ce sera la première partie. Cette recompense est sur tout le fruit & le prix de ses souffrances ; c'est donc en particulier par le bon usage des souffrances, qu'il la faut meriter ; ce sera la seconde partie.

Je ne prétends nullement que Bourdaloue ait ainsi fait servir à quelque ouverture d'avent, ce sermon *sur l'Ascension*, que l'édition ne nous donne point comme prêché devant le roi ; mais l'occasion était engageante et la fête de l'Ascension, étant de celles où notre prédicateur

1. T. v, p. 356.

2. *Ibid.*, p. 352.

1689 dut être moins souvent appelé, lui offrait ainsi un sermon presque neuf, qu'il a pu utiliser. S'ensuit-il qu'il l'ait fait? Cette conjecture, qui n'a rien de spécial à l'année 1689, répond seulement à la difficulté qui s'offre à l'esprit en face de si peu de sermons conservés pour les séries de stations d'avent prêchées par Bourdaloue.

1^{er} novembre, mardi fête de la Toussaint. — Le roi fit ses dévotions avec sa piété ordinaire et toucha les malades des écrouelles; l'après midi, il assista aux Vêpres et au sermon que le célèbre Père Bourdaloue, jésuite, fit avec un succès digne de sa réputation ¹.

Mardi, 1^{er} novembre, à Versailles. — Le roi et Monseigneur firent leurs dévotions; ils entendirent le sermon du P. Bourdaloue et demeurèrent à Vespres ².

Dimanche 27, à Versailles (1^{er} dimanche). — Le roi et toute la cour allèrent au sermon du P. Bourdaloue et au salut.

Dimanche 4 décembre, à Versailles (2^e dimanche). — Le roi alla à la messe dans la tribune, et y entendit le sermon l'après dinée. Il se fait traîner en roulette parce qu'il a eu cette nuit une petite attaque de goutte.

Dimanche 11, à Versailles (3^e dimanche). — Le roi entendit la messe à son ordinaire en bas, il alla au sermon et au salut.

Dimanche 18, à Versailles (4^e dimanche). — Le roi entendit le sermon et le salut et ne sortit point de tout le jour.

Dimanche 25, jour de Noël, à Versailles. — Le roi et Monseigneur ont assisté à la grand messe, au sermon du P. Bourdaloue et à toutes les dévotions de la journée ³.

Le prévôt de Souches, qui ne mentionne pas le sermon de Noël, et Dangeau qui le signale sans noter aucun incident ont donc été plus discrets ou moins bien informés que la gazette manuscrite où nous est rapportée l'aventure nullement invraisemblable de Bourdaloue trahi par sa mémoire.

1. *Mémoires du M^{rs} de Souches*, t. III, p. 170.

2. Dangeau, t. III, p. 16.

3. Dangeau, t. III, pp. 16-42. Dangeau ne mentionne Bourdaloue que le jour de la Toussaint, le 1^{er} dimanche de l'avent et le jour de Noël. Il est probable, cependant, qu'il prêcha les trois autres dimanches de l'avent. Il se sera contenté d'indiquer que le roi entendit le sermon. (R.)

Jour de Noël 1689. Le P. Bourdaloue faisant l'éloge du Roi 1689
demeura court ¹.

Les morceaux ajoutés que les compliments de circonstance appelaient lui devaient être beaucoup moins familiers que les développements maintes fois répétés de ses sermons ².

Quel est ce sermon? Je suis plus embarrassé pour le décider que M. le chanoine Pauthe, lequel écrit, sans éprouver aucun scrupule :

On trouve dans l'Avent de 1689 un sermon sur la Nativité qui lui aussi porte sa date Le P. Bretonneau l'a placé dans le premier Avent. On ne peut *avoir des doutes* (sic) sur le temps où il fut prononcé, c'était aux débuts de la guerre causée par la ligue d'Augsbourg. Le prédicateur parle en effet de toutes les puissances liguées et conjurées. Tout ce sermon roule sur la paix et en énumère les bienfaits, etc. ³

Il est vraiment fâcheux que M. l'abbé Pauthe, qui ne doute vraiment pas assez facilement, décide ainsi, sans prendre la peine d'y regarder ni même de discuter leurs arguments, à l'encontre de ce que ses devanciers avaient plus patiemment étudié. Nous verrons en son lieu comment l'attribution que le P. Lauras avait faite à 1693 de ce sermon de la Nativité peut être très vraisemblablement admise. Mais on souffre de voir que les difficultés ne sont pas même soupçonnées et que les affirmations sont prodiguées à plaisir. Les contradictions abondent dans ces conjectures hasardées données comme des certitudes. C'eût été en effet bien de saison, « aux débuts de la guerre » de la Ligue d'Augsbourg, et quelques mois après la déclaration de guerre à l'Espagne, de parler de la paix comme d'une affaire en cours de négociation !

1. Bibl. nation., mss. fr. 13083, donné par le P. Le Lasseur.

2. V. plus bas, p. 738 et suiv., cette question de la mémoire de Bourdaloue.

3. Pauthe, p. 176.

1689-1690

Trop souvent se rencontre dans le livre de M. Pauthe cette méthode regrettable qui ne peut que retarder la constitution si délicate de la chronologie de Bourdaloue. Ce n'est vraiment pas la peine, quand on prend des libertés de ce genre de s'écrier, comme il fait au début du chapitre suivant :

Il est même des moments où la critique, *en dépit de ses recherches* (!), ne réussit pas à fixer un seul des sermons prononcés durant ces intervalles. On ne trouve alors aucune indication qui autorise à affirmer que tel sermon appartient à telle année et à tel jour ! ¹

C'est trop souvent vrai, mais il serait de bonne critique alors de s'abstenir, au lieu de lancer « au petit bonheur » des dates nouvelles, en face de celles qui ont déjà été proposées ² et étudiées.

II. L'année 1690.

Est-ce bien au mois de janvier de 1690 que se rapporte l'aventure du compagnon de Bourdaloue aux prises avec Boileau dans une réunion chez les Lamoignon ?

Aux Rochers, ce dimanche 15^e janvier 1690.

... A propos de Corbinelli, il m'écrivit l'autre jour un fort joli billet ; il me rendoit compte d'une conversation et d'un dîner chez M. de Lamoignon : les acteurs étoient les maîtres du logis, Monsieur de Troyes, Monsieur de Toulon, le P. Bourdaloue, son compagnon, Despréaux et Corbinelli. On parla des ouvrages des anciens et des modernes ; Despréaux soutint les anciens, à la réserve d'un seul moderne, qui surpassoit à son goût et les vieux et les nouveaux. Le compagnon du Bourdaloue qui faisoit l'entendu, et qui s'étoit attaché à Despréaux et à Corbinelli, lui demanda quel étoit donc ce livre si distingué dans son esprit ? Il ne voulut pas le nommer. Corbinelli lui dit : « Monsieur je vous conjure de me le dire, afin que je le lise toute la nuit. » Despréaux lui répondit en riant : « Ah ! Monsieur vous

1. P. 179.

2. Lauras, t. I, p. 425, ayant mis en avant la date de 1693, il valait au moins la peine de le remarquer et de discuter la question.

l'avez lu plus d'une fois j'en suis assuré. » Le jésuite reprend, et presse Despréaux de nommer cet auteur si merveilleux, avec un air dédaigneux, un *cotal riso amaro*. Despréaux lui dit : « Mon Père, ne me pressez point. » Le Père continue. Enfin Despréaux le prend par le bras, et le serrant bien fort, lui dit : « Mon Père, vous le voulez : eh bien ! c'est Pascal, morbleu ! — Pascal, dit le Père tout rouge, tout étonné, Pascal est beau autant que le faux peut l'être. — Le faux, dit Despréaux, le faux ! Sachez qu'il est aussi vrai qu'il est inimitable ; on vient de le traduire en trois langues. » Le Père répond : « Il n'en est pas plus vrai. » Despréaux s'échauffe, et criant comme un fou : « Quoi, mon père, direz-vous qu'un des vôtres n'ait pas fait imprimer dans un de ses livres, qu'un chrétien n'est pas obligé d'aimer Dieu ? Osez-vous dire que cela est faux ? — Monsieur, dit le père en fureur, il faut distinguer. — Distinguer, dit Despréaux, distinguer, morbleu ! Distinguer, distinguer si nous sommes obligés d'aimer Dieu ! » et prenant Corbinelli par le bras, s'enfuit au bout de la chambre ; puis revenant, et courant comme un forcené, il ne voulut jamais se rapprocher du Père, s'en alla rejoindre la compagnie qui étoit demeurée dans la salle où l'on mange : ici finit l'histoire, le rideau tombe. Corbinelli me promet le reste dans une conversation ; mais moi, qui suis persuadée que vous trouverez cette scène aussi plaisante que je l'ai trouvée, je vous l'écris, et je crois que si vous la lisez avec vos bons tons, vous la trouverez assez bonne ¹.

Si le récit envoyé par Corbinelli à la marquise est celui d'un repas pris en janvier à Paris, et s'il n'est pas à reculer jusqu'à la dernière villégiature à Basville, délai peu vraisemblable, il faut renoncer à voir dans le compagnon de Bourdaloue le P. Cheminais, nommé dans quelques clefs du temps, comme étant le jésuite mis en scène dans l'épître *sur l'Amour de Dieu*. Sans doute il faut distinguer l'histoire de la prosopopée de Bourdaloue de l'aventure de la discussion sur Pascal. L'une et l'autre feraient partie « des nombreuses disputes que Despréaux disait avoir soutenues en plus d'un endroit au sujet de *l'Amour de Dieu* ². »

1. Sévigné, t. ix, pp. 415-417.

2. Monmerqué, annotation de M^{me} de Sévigné, p. 416, note 20.

1690 Peut-être ai-je eu tort de les identifier en essayant la conciliation des récits, mais je puis rappeler cependant que dans une lettre contemporaine de l'épître *sur l'Amour de Dieu*, on lisait :

L'histoire dont parle Despréaux à la fin de son épître *sur l'Amour de Dieu* est véritablement arrivée à Basville entre lui et le defunt P. Cheminais ¹.

La représentation d'*Esther* à laquelle est dit encore avoir assisté Bourdaloue cette année ², à moins de confusion avec 1689, et surtout la vêtue que nous rencontrons au 5 février, nous le montrent à la Maison professe au début de cette année 1690.

Pour le carême, la *Liste des Prédicateurs* ne nous parle pas de Bourdaloue ³.

1. Lettre de l'abbé Dubos, 12 janvier 1695, dans la *Revue Bossuet*, 25 avril 1900, p. 88.

2. 1690 (5 janvier au 10 février).

Les représentations d'*Esther* recommencèrent au commencement de 1690, elles eurent lieu les 5, 10, 19, 23 et 30 janvier, 3 et 10 février. Le roi amena « bon nombre de Jésuites qui le demandèrent, entre lesquels étaient les Pères Bourdaloue, Delarue, Gaillard. » *Mme de Maintenon*, par Théophile Lavallée, et la *Maison royale de Saint-Cyr*, 2^e édit. Paris, Plon, 1862, in-8, p. 100. Cf. la note du t. VIII, p. 445, note 15 de l'édition Hachette de M^{me} de Sévigné qui reproduit ce texte. (R.)

Dangeau écrit, au jeudi 5 janvier : « Le roi dina à son petit couvert et alla à Saint-Cyr, où l'on rejoua *Esther*. » (P. 48.) Le 10 février, il ne parle plus de la présence du roi, mais ajoute seulement : « On joua pour la seconde fois de cette année *Esther* à Saint-Cyr. » (P. 51.) Le 19 jeudi : « Le roi, après son diné, alla à Saint-Cyr, voir représenter *Esther* ; la reine d'Angleterre y vint de Saint-Germain. » (P. 55.) Le 23, lundi : « Le roi, après son diner, alla à Saint-Cyr, voir jouer *Esther*. » (p. 57.) Lundi 30 janvier : « Le roi alla après-diner, à Saint-Cyr, voir jouer *Esther*. » (P. 61.) Ni le 3, ni le 10 février, il n'est question, dans le *Journal* de Dangeau, de représentations d'*Esther*. On pourrait même se demander si quelque erreur de date n'a point égaré l'affirmation de Th. Lavallée, citée par Rochebilière. Il y a une ressemblance bien étrange entre la phrase de M^{me} de Sévigné dans sa lettre du 31 janvier 1689 : « M^{me} de Miramion et huit jésuites dont le P. Gaillard était », et la phrase de Lavallée : « Bon nombre de jésuites qui le demandèrent, entre lesquels étaient les Pères Bourdaloue, Delarue, Gaillard. » Cf. plus haut, p. 701. Il est donc difficile de trancher cette question, peu importante, au reste, pour l'histoire de la prédication de Bourdaloue, mais de nature à mettre en défiance sur les documents de seconde main comme ceux de Lavallée.

3. Notons-y seulement, à Saint-Eustache, le P. La Tour ; du Jarry, « Docteur en Sorbonne » pour des sermons isolés en divers monastères :

1690

Les prédicateurs allaient pouvoir briller cette année, en l'absence du « grand Pan », même le P. Dom Jean-Chrysostome Bourseault, auquel le *Mercur*e reconnaissant, payant la dette contractée envers son père, venait de faire, dans la lettre de janvier, une naïve réclame. On y lit que Monsieur, s'étant rendu le 24 décembre précédent, dans l'église des Théatins, reçut du prédicateur ce compliment, qui nous étonne, mais peint vivement l'époque :

Monseigneur, qu'il est beau de voir le Fils de tant de Rois abandonner le Dais & le Balustre pour se prosterner aux pieds d'un Enfant ¹.

Pour un peu et par commande officielle, les prédicateurs eussent dû s'extasier que le roi et sa famille daignassent condescendre à faire comme de simples mortels, l'adoration de la croix !

Combien leur parole devait être plus libre et plus à l'aise (sauf la convention qui les y pourchassait), dans les cérémonies plus intimes des vêtements et professions. Les notes de Rochebilière nous indiquent les vœux de M^{lle} de Bertillac, le **5 février** ², à la Visitation du quartier Saint-Germain :

..... Le Dimanche (c'étoit en effet le dimanche de la Quinquagésime) jour de l'octave (de St François de Sales) fut doublement celebre par la Profession de nos chères Novices, le Reverend Pere Bourdaloue Jesuite, qui en estoit le Predicateur, nous fit un discours si admirable sur le bonheur de notre estat ³, qu'il enleva nos esprits

Religieuses de Saint-Thomas, Carmélites du faubourg Saint-Germain, Abbaye de Panthemont; Monsieur Navarre, docteur de Sorbonne, que nous verrons bientôt prêcher de concert avec Bourdaloue et qui donnait les dimanches et vendredis aux *Nouvelles catholiques*; enfin La Rue, à Notre-Dame, et Gaillard, à la cour.

1. *Mercur*e galant, janvier, p. 138.

2. III^e monastère de Paris (Communication du Monastère d'Annecy.) Cf. Bibl. nation., catalogue imprimé de l'Histoire de France, LII, 173², 3^e monastère rue du Bac Circulaire de la Visitation en date du 3^e monastère de Paris, quartier S. Germain, 5 mai 1690, p. 2.

3. Il sembleroit que ce sermon est le premier sur le *Trésor caché dans*

1690 et nos cœurs, et ce n'est pas sans raison, nos intimes sœurs, qu'on le nomme par excellence *la merveille de son siècle* ; les fréquentes cérémonies de nos chères novices, nous ont donné le plaisir d'entendre souvent de très excellents prédicateurs. . . .

C'est le seul document qui nous montre durant ce carême la présence de Bourdaloue à Paris¹.

la Religion, mais je crois avoir trouvé que c'est celui qu'il prêcha aux Carmelites en 1677. (Voy. à cette date, plus haut, p. 429.)

Il prêchait sans doute plusieurs fois le même sermon. (R.)

C'est Marie-Anne de Bartillac, fille de Nicolas Jeannot, écuyer, Sgr de Bartillac, maréchal de camp, et de feu Anne-Louise Habert de Montmor, qui prononça ses vœux le 5 février 1690.

« Je Marie-Anne de Bartillac, fille de messire Nicolas Jeannot, escuier, Seigr de Bartillac et autres fiefs, maréchal de camp dans les armées du roy et de feu Anne-Louise Habert de Montmort demeurant dans la rue St Thomas du Louvre paroisse St Germain de l'Auxerrois, aagée de 18 ans et quatre mois, certifie à tous qu'il appartiendra, que de mon propre mouvement et sans aucune contrainte iay ce iourd'huy 5^e fevrier 1690 fait solennellement les vœux et la profession en foy de quoy iay signé ce present acte avec N^{re} tres H^e mere sup^{re} et deux témoins qui sont mesire Seigriere de Boisfran et M^{re} Seigriere abbé de la Bouldiere.

Sœur Marie-Louise de Bartillat.

L'abbé de la Bouldiere.

Seigriere.

(Hôtel de ville, Etat-civil, registre N^o 107 de la Visitation de la rue du Bac, f^o 10).

Marie-Anne ou Marie-Louise (l'entête porte Marie-Anne, et elle signe Marie-Louise de Bartillac) devint supérieure de la Visitation de la rue du Bac vers 1724. Leur mère (elle avoit une autre sœur aussi visitandine) avoit été tuée par l'inviscération de Caderousse en 1680, comme le raconte M^{me} de Sévigné. (Voy. mes cartes Bertillac. Cf. plus haut, p. 516³). Elle avoit pris l'habit de novice, le 3 février 1639. (Hôtel de ville, même registre.) Peut-être Bourdaloue y prêcha-t-il).

Cette autre sœur est Louise-Madeleine de Bertillac, née en 1667 ou 1668, qui prit l'habit le 7 juillet 1683 à 15 ans et demi rue St Antoine, professe 11 juillet 1684, morte à la Visitation de la rue du Bac, le 11 janvier 1705, à 37 ans. (Voy. mes cartes Bertillac.) (R.)

1. A relever, dans le *Mercurie galant* de mars, un détail, corrigé du reste, dans un numéro suivant, relatif à l'abbé Le Gendre, un des contemporains de Bourdaloue, plusieurs fois appelé à témoigner sur son compte. Il s'agit de l'annonce de sa nomination au canoniat, ainsi notifiée au public : « M. l'Archevesque de Paris qui fait toujours de dignes choix à donné son canoniat (celui de Nicolas Parfait, mort récemment) à M. l'Abbé Le Gendre. Il est de Rouën & avoit abjuré le Calvinisme, il y a déjà quelques années. Il a paru avec applaudissement dans des chaires très considérables de Paris, où il s'est acquis beaucoup de réputation par son Eloquence. » (P. 311.) Il en faut lire le récit piquant dans les *Mémoires* même de Le Gendre p. 94. — Une réclamation parvint au *Mercurie* qui rectifia dans sa lettre du mois de mai : « Je ne vous ay rien dit que de très vray sur les applaudissemens que cet abbé a reçeus dans les

De l'avent à Saint-Nicolas des Champs, rien ne nous est parvenu que l'indication de la *Liste des Prédicateurs* : 1690

A saint Nicolas des Champs. Le Reverend Pere Bourdaloue, Iesuite : & Monsieur l'Abbé Carbonnier preschera le matin.

Ce fut sans doute un *petit avent*, qui comprit seulement les sermons des dimanches, si toutefois l'avis de la *Liste*, restreignant l'avent aux quatre églises de Saint-Séverin, Saint-Sulpice, Saint-Germain-l'Auxerrois et Saint-Eustache, avait toujours vigueur depuis 1686¹.

On aimerait à rencontrer quelque détail sur cette prédication dans cette église où reposaient les restes de Guillaume Budé depuis 1540, de Gassendi, inhumé en 1655, et de l'érudit Henri de Valois mort en 1676 et que son frère Adrien y devait rejoindre en 1692. Celui-ci fut-il par hasard parmi les auditeurs de Bourdaloue, ainsi que Madeleine de Scudéry qui devait n'y venir dormir son dernier sommeil qu'en 1701? Ce qui ne veut nullement faire entendre qu'on dormit aux sermons de notre prédicateur. Mais pourtant²!

A côté de Treuvé qui, en ce même avent, prêcha à Saint-Etienne-du-Mont, signalons, à Saint-Gervais, le P. Séraphin de Paris, qui n'est pas un nouveau venu dans la liste et que nous rencontrerons bientôt à la cour³.

principales chaires de Paris, mais il n'est pas vray qu'il ait esté de la Religion prétendue Réformée. C'est une erreur où m'a fait tomber un faux Mémoire. » — Il est certain que dans l'autobiographie en tête de ses *Mémoires*, Le Gendre ne laisse rien entendre de pareil.

1. Cf. plus haut, p. 341.

2. V. Lebeuf, *Histoire de Paris*, t. I, p. 205 et 205.

3. La liste complète de ses prédications et de celles de ses homonymes a été soigneusement relevée dans l'édition de La Bruyère de M. Servois, t. II, p. 416, note 3; c'est en 1692 que nous le trouvons pour la première fois à la cour. Dans la *Liste* de 1690, le P. André Séraphin de Paris, capucin, est désigné pour la station au Royal Monastère de Sainte-Elisabeth. S'agit-il d'un homonyme, d'autant que le prénom et le nom de famille Claude-Robert Hurtault indiqué dans les *Orateurs sacrés* de Migne, ne concordent pas avec ce prénom d'André? Je remarque pourtant dans les sermons du P. Séraphin celui de Sainte-Elisabeth de Thuringe (19 novembre, Migne, t. XXXIII, p. 293) mais c'est un faible lien.

1690

Avant de clore cette année 1690, il faut signaler ici la lettre inédite que le P. II. Chérot a publiée dans l'Appendice de *Bourdaloue, sa correspondance et ses correspondants*. Le 30 décembre, le général de la compagnie de Jésus, successeur du P. de Noyelle, le P. Thyrsé Gonzalez, faisait écrire à Bourdaloue, une longue lettre où abondent les éloges et les regrets d'un long silence ; car à en juger par le début, une première lettre écrite, trois ans plus tôt, au moment où le nouveau Général venait d'être élu, s'était égarée. Le P. Gonzalez s'en montre très affecté :

Que la lettre envoyée à Votre Révérence au moment où je venais d'entrer en charge, ne lui soit point parvenue, j'en ai été aussi surpris qu'affligé ; rien ne me pouvait arriver de plus fâcheux que de sembler ainsi négligent à l'endroit d'un homme à qui je voulais et devais rendre tous les égards possibles. Je ne sais comment cette omission s'est produite ; ce que je sais, c'est qu'elle a eu lieu sans faute de ma part, mais à mon grand regret. Je reconnais combien sont redevables à Votre Révérence et la Compagnie en France et la Compagnie entière, grandement illustrée partout par votre remarquable éloquence, appréciée non seulement par une cour d'élite, mais ce qui vaut tout un éloge, goûtée de plus en plus d'année en année, par le plus éclairé des rois. Aussi la renommée de Votre Révérence, loin de se borner aux limites de votre pays, s'est répandue à travers toute l'Europe. A ce titre déjà je devais à Votre Révérence des actions de grâces toutes particulières ; mais si je veux en outre avoir égard à d'autres mérites de plus grand prix, par exemple à votre zèle intense pour le bien, tel qu'il m'est connu, je ne puis que désirer vivement vous donner de ma reconnaissance les plus éclatants témoignages. Je l'aurais fait beaucoup plus tôt s'il avait été en mon pouvoir, mais ce que je voudrais vous exprimer, que Votre Révérence me permette de différer à un moment plus opportun.

En attendant si Votre Révérence daignait accepter sa part du gouvernement de sa province, en recevant la charge de consultant pour aider la province des conseils de sa prudence, je lui en serais fort reconnaissant ¹.

1. Le P. Chérot, à qui je signalerai ici une faute typographique dans son texte latin : *obeundo manus* pour *munus*, disait en note, après avoir fait remarquer que le P. Général offre ici à Bourdaloue la charge de consultant de la province de France : « L'affaire eut une suite. Bour-

J'apprends que le P. Brossamin aura dans quelques mois terminé la période de deux années que doit durer cette charge ; il pourrait alors la transmettre à Votre Révérence, par les mains du P. Provincial, ce que je le prierai de faire. Que ce mince témoignage de ma grande affection envers Votre Révérence, soit agréé par elle et qu'elle veuille bien se souvenir de moi dans ses saints Sacrifices. 1690

A quoi le P. Gonzalez ajoutait de sa main :

A distance, je n'embrasse que plus étroitement de tout cœur celui qui honore ainsi, pour la gloire de Dieu, notre Compagnie.

daloue fut conformément à cette offre désigné comme consulteur de province dans une lettre du P. Général du 31 mars 1691, et il cite le passage de la lettre au P. Gènevray, provincial de France, dans laquelle le P. Gonzalez prie celui-ci de transmettre au P. Bourdaloue le témoignage de sa gratitude. H. Chérot, op. cit. p. 216., note 2. Cf. plus bas, au mois de mars 1691.

CHAPITRE QUATRIÈME

LA QUESTION DES DIFFICULTÉS DE « MÉMOIRE » DE BOURDALOUE ET LA LÉGENDE DES YEUX FERMÉS.

Sans vouloir lier à la chronologie cet épisode, de sa nature sans date précise, nous le plaçons ici, comme nous avons fait en 1680 pour la légende du *Tu es ille vir*, car plusieurs allusions du temps nous y invitent. On lit dans des mémoires anciens consultés par Rochebilière :

Le P. Soulage (?) Jésuite, m'a dit que le Père Bourdaloue étoit sept heures chaque jour à apprendre ses sermons par cœur ¹.

Cette note recueillie avec la date d'octobre 1691, quel que soit le nom incertain de l'intermédiaire à qui l'on doit le renseignement, paraît confirmer l'accident de mémoire constaté au 25 décembre 1689 ², dans le compliment final de la station d'avent, et qui n'est point un fait isolé. Il pourrait donc y avoir quelque fondement au récit anecdotique rapporté dans la notice de Labouderie. M. le chanoine Pauthe le raconte en ces termes :

Un autre mot prouve encore combien il s'appréciait peu flatteusement. Il répondait à un ami qui lui demandait quel était celui de ses sermons auquel il donnait la préférence : « C'est celui que je sais le mieux, parce que c'est celui que je dis le mieux. »

1. *Mémoires de Feydeau et Flambart*. Biblioth. nat. fr. 10500, t. 1, p. 490. (R.)

2. V. plus haut, p 729.

Il faudrait cependant se défier de mots historiques de ce genre, quand on les voit mis dans la bouche de plusieurs, comme il arrive à celui-ci, prêté aussi à Massillon. Or nous avons vu qu'à Massillon aussi, à propos de la gêne que lui apportèrent les éditions clandestines de ses sermons, on attribuait une mémoire ingrate. N'avons-nous pas là des explications trouvées après coup, pour excuser le désaveu que l'un et l'autre fit des sermons parus de son vivant ? D'ailleurs, bien que la mémoire tenace puisse s'accorder avec des grandes difficultés à apprendre, il est difficile d'accorder à un orateur auquel on rapporterait une série d'accidents de ce genre le bénéfice *d'une mémoire fidèle*. C'est cependant un des jugements de la notice sur Bourdaloue parue au *Mercure* après sa mort, et il faudrait peut-être opter entre Labouderie avec ses *ana* et le témoignage du *Mercure*.

Si complaisant qu'on le suppose, il eût craint les démentis, si les arrêts et accidents de mémoire eussent été du domaine public. M. l'abbé Pauthe qui relate aussi ¹, ce témoignage du *Mercure*, aurait donc pu ne pas admettre absolument ² le dire de Labouderie qui, selon sa coutume, donne peu de garants.

S'il est bon de recueillir, sauf à les discuter eux aussi, les témoignages contemporains, il faut regarder de plus près, souvent pour les exclure, les affirmations sans base, apportées par les anecdotiers ou ceux qui s'inspirent à ces sources suspectes. Il suffit de citer pour en faire justice le morceau de Maury sur le sujet qui nous occupe. Dans son chapitre *De la mémoire*, il écrivait :

Bourdaloue et Massillon, nés l'un et l'autre avec une mémoire ingrate, et d'ailleurs surchargée d'un si grand nombre de discours qu'ils pouvoient prêcher toutes les stations, toutes les solennités et

1. P. 222.

2. P. 208.

presque chaque semaine de l'année, sans jamais en répéter aucun (?), étoient quelquefois obligés d'avoir recours à leur manuscrit, surtout Bourdaloue qui ne voulut jamais s'assujettir à l'assistance d'un souffleur dans l'exercice du ministère sacré, mais il devait sentir avec une espèce d'humiliation combien cet état pénible d'un auditoire déconcerté et interrompu dans la jouissance d'un si beau talent diminuait l'intérêt et le charme qu'on trouvoit à l'entendre.

L'évêque de Clermont, *excédé* disoit-il, *d'apprendre tous les jours sa leçon comme un écolier*, en conçut un tel dégoût pour la chaire qu'il ne voulut plus y monter pendant les vingt-cinq dernières années de sa vie. Il se réduisit durant tout le cours de son épiscopat, à lire ses discours synodaux dans son séminaire. On sait qu'étant un jour pressé d'indiquer celui de ses sermons dont il étoit le plus content, il répondit avec une ingénieuse franchise, de la manière la plus propre à bien faire sentir à quel point la fidélité de la mémoire influe sur l'effet du débit, et par conséquent sur le succès de la plus belle production oratoire : *c'est celui que je sais le mieux* ¹.

N'est-ce pas là l'origine de tant de récits vagues, mis en circulation par cette page de Maury, mais les sources de Maury, quelles sont-elles ² ?

Sans vouloir traiter à fond, à l'occasion d'une simple note contemporaine, la question de la mémoire chez Bourdaloue, il ne faut cependant pas omettre parmi les témoignages du temps, celui du P. de La Rue, dans la curieuse préface qu'il écrivit en 1719, pour l'édition de ses sermons. C'est un plaidoyer sans doute, qui s'efforce de réunir toutes les raisons qu'aurait l'orateur sacré de s'affranchir de l'obligation d'apprendre ses sermons, mais

1. *Essai sur l'Eloquence de la chaire*, ch. LXXVII, Paris, Warée, 1810, t. II, p. 262.

2. On est singulièrement mis en défiance, lorsqu'on retrouve sous le nom de nouveaux interlocuteurs, les prétendus faits divers contemporains, par exemple, en face de l'anecdote que M. l'abbé Pauthe met en scène, p. 208 (Bourdaloue répondant à Louis XIV, à propos du P. Séraphin : « Sire, il est bien plus prédicateur que moi, car on restitue à ses sermons, les bourses qu'on a volées aux miens » ce trait reproduit dans les *Discours académiques et Mélanges historiques* sur Massillon (Besançon, 1823, p. 94) : « On coupe les bourses à vos sermons, » lui dit (à Massillon) un courtisan. « Oui, répondit Massillon, mais le P. Bourdaloue les fait rendre. »

les faits allégués n'en sont pas moins à recueillir en ce qui regarde Bourdaloue, clairement désigné. Après avoir opposé Bossuet et Fléchier, celui-ci récitant ses discours, le premier improvisant sur des notes dont La Rue, trompé comme Ledieu et par Ledieu¹, diminue outre mesure l'importance, il ajoute :

De ces deux modèles éminents dans chaque genre d'éloquence, l'avantage est sans contredit à celui des deux qui sut se mettre davantage à couvert des caprices de la mémoire. Et sur cela j'oserai encore enchérir par l'exemple du prédicateur à qui la France a donné la vogue la plus constante : on ne me dira pas si j'ajoute aussi la mieux fondée ; et sans le nommer, ces seuls traits disent son nom. Cet homme avoit délivré la chaire de vérité de l'éloquence des paroles et du fatras des inutilités, pour y rétablir l'éloquence de la foi, de la raison, et du bon sens. L'éclat de ses deux premiers sermons dans Paris attira d'abord toute la cour à sa suite, comme à un nouvel oracle attendu et souhaité, mais non encore vu depuis longtemps. *Cependant, pour ne s'être pas d'abord affranchi de la servitude de la mémoire, il en fut gourmandé jusqu'à la fin de ses jours*².

1. On sait que Ledieu, dans ses *Mémoires* qui, sous leur forme primitive, ont servi à l'oraison funèbre de Bossuet, est inexact sur la question des sermons de Bossuet. On n'est donc pas étonné que La Rue ait dit : « On n'a pu recueillir après sa mort (Bossuet) que de simples feuilles qui ne contenaient que l'économie du discours, la naissance des mouvements et des traits qui en devaient faire les nerfs et les ornements. Sur ces plans, il s'exerçait à faire, en se promenant, le choix et l'essai des termes et des expressions convenables à l'effet qu'il se proposait. »

Ledieu, réfuté depuis par des critiques mieux informés, généralisa des observations incomplètes, et étendit à la vie presque entière de Bossuet ce qui fut la méthode de l'époque de Meaux. Cf. Lebarq, *Histoire critique de la Prédication de Bossuet*, p. 22, où le docte historien montre qu'il y a même plus qu'une confusion, et que les recueils de notes de Bossuet ont été pris pour les « sermons eux-mêmes », tels que les décrit Ledieu dans ses *Mémoires* : « Il jetait sur le papier son dessein, son texte, ses preuves, en français ou en latin indifféremment. » Comme La Rue fit son oraison funèbre d'après les notes fournies par Ledieu, son erreur s'explique et s'excuse.

L'inexactitude de Ledieu est d'autant plus étrange que, dans le passage cité plus haut pour accuser de plagiat l'abbé Bossuet, il constate l'existence des portefeuilles de sermons dans lesquels le neveu de l'évêque de Meaux a pu trouver de quoi prêcher sur la Toussaint en 1703. V. plus haut, p. 155, note 1.

2. Migne, *Orateurs sacrés*, t. xxviii, col. 207-208.

Cette dernière phrase rend donc assez vraisemblables divers récits d'accidents de mémoire, et surtout ceux qui nous montrent Bourdaloue péniblement préoccupé dans sa préparation par ce souci d'apprendre ses discours.

Le reste du témoignage est encore à citer, soit pour autoriser les variantes des copistes, soit pour attester deux carêmes, dont l'un tout au plus serait indiqué dans la *Liste*, si toutefois même, il est certain que le carême de 1692, à la Salpêtrière, vérifie bien la définition. En tout cas, il faut au moins supposer qu'en l'une des années assez nombreuses durant cette dernière période, dans lesquelles nous ne trouvons pas Bourdaloue inscrit dans la *Liste*, se place la seconde de ces deux stations populaires dont La Rue nous voulait parler.

Il est pourtant vrai, écrit-il, qu'il eût pu s'en affranchir aisément, par la fécondité de son génie et par sa méthode régulière de distribuer son sujet en parties et en subdivisions, en l'embrassant toujours par ce qu'il renfermait de plus grand et de plus intéressant. Aussi quand il suivait avec pleine liberté les mouvements de son zèle en prêchant aux pauvres, *ce qu'il a fait deux carêmes entiers dans les hôpitaux autour de Paris*, il y trouvoit toujours le même concours du grand monde et les mêmes applaudissements parce qu'il y portoit toujours le même art de peindre les mœurs, quoique avec des couleurs moins brillantes, et la même force à convaincre le pécheur, soutenue d'une voix enlevante par son éclat et par sa rapidité¹.

Tout serait à souligner dans les phrases de La Rue, les dernières surtout, dans lesquelles la restriction : « quoique sous des couleurs moins brillantes, » établit une distinction entre les sermons récités par Bourdaloue, et ceux où la forme tout au moins était plutôt improvisée. On cherche en vain, sous les retouches de Bretonneau, cette différence, qu'il n'est véritablement pas impossible de remarquer dans les recueils manuscrits contemporains. Il y a en effet dans ces manuscrits, à côté des sermons

1. *Ibid.*, col. 207.

dont les phrases incorrectes, interminables, mal équilibrées, ne peuvent être supportables que « dites », avec les inflexions de voix, les arrêts, le secours de l'action ou du geste, des sermons véritablement bien écrits, subissant avec avantage l'épreuve difficile de la lecture publique ¹ *recto tono*, et dans lesquels Bretonneau n'a eu sans doute à retrancher que quelques expressions vieilles ou trop familières pour l'idée qu'il se faisait de l'éloquence de la chaire.

Est-ce au défaut de mémoire, est-ce au manque d'action que se doit rapporter certain témoignage de l'abbé Fleury, conservé dans le manuscrit Saint-Fonds. M. Poidebard qui a rapporté dans son introduction, nombre de paroles et d'anecdotes recueillies par Bottu de Saint-Fonds, de la bouche de l'abbé Claude Fleury, n'a point imprimé celle-ci :

L'abbé Fleury disait : « Le P. de Lingendes était le plus parfait Prédicateur que j'aie jamais ouï, au dessus même du Père Bourdaloue. Le P. Bourdaloue n'a jamais osé parler sur le champ, et peut-être n'était-il pas capable de le faire. Comme donc sa mémoire travaillait toujours, il était obligé de penser uniquement à ce qu'il disait et non à la situation de ses auditeurs. Qu'ils l'écoutassent ou qu'ils s'endormissent, il n'était pas maître de s'accommoder à leurs besoins présents, et comme un ressort qui se débande, il fallait absolument aller jusqu'au bout. Il criait donc et parlait avec beaucoup de feu, mais ce n'est pas ce qui touche davantage.

Ce jugement est certainement à remarquer. Qu'il soit ou non l'écho ou même l'origine de la célèbre critique du second des *Dialogues sur l'éloquence de la chaire*, il s'y rattache certainement. C'est le lieu donc, sinon de traiter à fond cette discussion, au moins d'en dire notre pensée.

Rappelons d'abord la date assez probable que le regretté M. Ch. Revillout, dans ses *Essais de philologie et de littérature*, vient d'assigner aux *Dialogues sur l'Eloquence*

1. De ce caractère serait le sermon intitulé le *Triomphe de la Croix*, pour le dimanche des Rameaux. V. *Sermons inédits*, p. 201.

de la chaire. Par une série de déductions fort ingénieuses et de rapprochements motivés, il est arrivé à les placer vers 1679. Cette date n'est pas pour nous déplaire, et volontiers on la confirmerait par la lettre ouverte de notre janséniste, critique de la méthode de Bourdaloue, citée à l'occasion du bruyant carême de Saint-Eustache. Néanmoins le portrait, pour ne pas dire la caricature, de notre prédicateur, que l'on a voulu voir dans ce dialogue, vise-t-elle si assurément Bourdaloue ? Pour un grand nombre de critiques ou d'historiens, il n'y a pas le moindre doute. M. Profillet, par exemple, qui croit, il est vrai, aussi et au sermon *sur l'Adultère*, brûlé par Bourdaloue, et au *Tu es ille vir*, qui, pour lui, sont un même discours daté et entendu par M^{me} de Sévigné¹, a entrepris la démonstration de ce rapprochement. Sachons-lui gré toutefois d'avoir avoué d'abord² combien l'éclatant et universel succès de Bourdaloue est difficile à concilier avec ce portrait du second dialogue. Il s'efforce toutefois d'y parvenir.

Je ne me propose point ici de le réfuter, ni de dirimer la question. Fût-il démontré que c'était bien Bourdaloue et non l'un de ses maladroits imitateurs que visait l'auteur des *Dialogues*, il n'y aurait point à s'en ébranler. Sans plaider aucun, il suffit de montrer la faiblesse des preuves historiques par lesquelles on a conclu parfois, soit pour, soit contre cette interprétation du passage de Fénelon appliqué à Bourdaloue. Le rapprochement triomphalement apporté parfois entre ce jugement défavorable et une phrase du *Mémoire à l'Académie*, pour conclure que Fénelon n'a pu viser Bourdaloue, était déjà fort infirme, même lorsque l'on croyait le *Mémoire* de la composition de Fénelon. Aujourd'hui la preuve est pleinement caduque depuis la belle découverte de M. l'abbé

1. P. 160.

2. P. 5.

Urbain, démontrant que l'auteur du *Mémoire* n'est nullement celui de la *Lettre à l'Académie*, mais très vraisemblablement Valincour ¹.

Il faut donc chercher d'autres arguments que « ces contradictions graves » relevées entre la lettre et le *Mémoire* et il est fâcheux que dans une série d'articles pleins de chaleur intitulés *Bourdaloue prêchait-il les yeux fermés*, M. l'abbé Berthucat défende par des raisons hors d'usage une thèse excellente ². Il en a d'autres aussi et bien meilleures, ce qui est d'autant plus méritoire qu'il ne les a point trouvées dans le livre de M. l'abbé Pauthe, qu'il semble ignorer ³.

1. V. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 juillet 1899, p. 367-407.

2. Conférence donnée à la Réunion d'études ecclésiastiques de Bourges, par M. l'abbé Berthucat, agrégé de l'Université, préfet des études à l'Institution Sainte-Marie. Le conférencier y parle au nom du pays qui a la gloire d'avoir possédé Bourdaloue : « Si Bourdaloue appartient à la Compagnie de Jésus, il nous appartient un peu à nous aussi, prêtres du Berry ; il était à nous avant d'être à elle. » (*Semaine religieuse du diocèse de Bourges*, 13, 27 avril, 4 mai 1901).

3. M. l'abbé Berthucat, qui a surtout, sinon uniquement, tiré ses déductions ingénieuses de l'étude du P. Lauzas très heureusement dépassée, aurait lu avec profit le très chaud plaidoyer de M. l'abbé Pauthe. Cet auteur parlait au nom du clergé, non seulement du diocèse de Bourges, mais du pays entier à qui appartient Bourdaloue. Il ne faut pas craindre, en effet, que « sa Compagnie » le confisque et tire à elle les paroles par lesquelles il lui exprimait sa gratitude, déclarant « lui devoir tout. » M. Pauthe a pris chaleureusement, un peu trop peut-être, cette cause de l'orateur, comme s'il était « impossible » que le fait fût vrai. Ce zèle vient-il du repentir des restrictions faites jadis contre Bourdaloue ? Pour louer Bossuet, M. l'abbé Pauthe avait parfois diminué Bourdaloue : « Bossuet, avait-il écrit dans son *Bossuet*, .. ne fut point le flatteur du roi, il le fut moins que ne l'avaient été M^{me} de Sévigné, Bourdaloue et Fénelon lui-même » (P. 163). On se fait une idée du trouble que celui-ci (Bourdaloue) devait éprouver quand il voyait son incomparable devancier se mêler à son auditoire. Quoi qu'on en ait dit, Bourdaloue ne remplaça jamais Bossuet et ne le fit point oublier. Les esprits d'élite, si nombreux au XVII^e siècle, ne se consolèrent pas du silence de l'évêque de Meaux et ne mirent l'éloquence des prédicateurs, ses contemporains, pas plus celle de Bourdaloue que celle des autres, en parallèle avec la sienne... Entre l'éloquence de Bossuet et celle de Bourdaloue il y avait des abîmes... » (P. 201.) — Certes, je suis de ceux qui mettent le génie oratoire de Bossuet bien au-dessus des dons accordés en matière d'éloquence à Bourdaloue, mais quoique je fuie tout parallèle (cf. plus haut, p. 640¹), je suis

* En note : Lettres d'Antoine Arnaud. (La signification de cette note m'échappe.)

Son argument négatif, démontrant que si le passage de Fénelon visait Bourdaloue, il ne serait pas à ce point dépourvu de confirmations contemporaines, est une preuve de très bon aloi. M. l'abbé Berthucat se pose en champion résolu de Bourdaloue¹, au nom du clergé de ce pays dont le nom de Bourdaloue est la gloire, et il a grandement raison. Toutefois, quelle que soit la note défavorable qui en pourrait rejaillir sur notre orateur, s'il m'était prouvé par de réels témoignages, que Bourdaloue, esclave de sa mémoire, prêchait les yeux fermés, j'en prendrais mon parti, et ce n'est point parce que, ce qui est vrai, « il y a un grave défaut à prêcher les yeux fermés », que la critique de Fénelon ne me paraît pas applicable à Bourdaloue. Si quelques-uns de ses confrères, mettant à le défendre de ce grief quelque ardeur un peu vive, ont par aventure, traité à cette occasion Fénelon « d'une manière irrévérencieuse de petit jeune homme qui ne sait pas ce qu'il dit et ne mérite pas d'être pris au sérieux² », ils ont pris là de mauvaises façons de défendre une bonne thèse, mais il en est d'autres qui ont traité le sujet d'une manière plus sérieuse. Si M. Berthucat avait connu l'*Iconographie* dans laquelle

bien obligé de compter avec l'histoire et de me demander si les contemporains ont vu « ces abîmes. » Aussi la vigueur de ces plaidoyers successifs m'empêche de renvoyer avec aussi grande confiance au chapitre où M. le chanoine Pauthe défend Bourdaloue contre la possibilité même d'une critique de Fénelon. — Toutefois il y avait à prendre dans ce livre d'utiles indications, par exemple l'avertissement que l'argument tiré du *Mémoire* de Fénelon à l'Académie était infirmé par la découverte de M. l'abbé Urbain. Chose étrange, M. l'abbé Pauthe qui signale en note cet article de M. Urbain, n'en tient guère compte. Le siège était-il fait et l'empressement à « faire flèche de tout bois » l'a-t-il emporté pour défendre la mémoire et le talent de Bourdaloue ? Il est fâcheux de retrouver l'usage de ces armes dans la discussion. La cause valait mieux que l'emploi des arguments.

1. En indiquant le livre de M. l'abbé Pauthe à M. l'abbé Berthucat, je me permets de le mettre en garde contre son propre désir de réduire à néant à tout prix et pour l'honneur de Bourdaloue et du Berry, la légende issue des *Dialogues* de Fénelon. Tout ne serait pas perdu si l'on trouvait des preuves historiques que Bourdaloue ait fermé les yeux en prêchant, mais son succès, qui est historique, en serait plus difficile à expliquer et la rareté de cette constatation, tout à fait étrange.

2. Berthucat, l. c., p. 244.

le P. Chérot a discuté l'an passé les origines de la « légende des yeux fermés, » il eût rencontré là quelques témoignages autrement précis que la fin de non-recevoir à laquelle il fait allusion. Nous sommes heureux de saluer en lui un auxiliaire convaincu, s'étant fait, et avec toute la réserve à laquelle conduit une discussion raisonnée, la conviction que l'hypothèse des yeux fermés « est une légende. » De cette affirmation, je crois la démonstration faite, sinon par le P. Luras dont plus d'un argument est inefficace, sinon encore dans le chapitre que M. l'abbé Pauthe a consacré à cette question, au moins depuis que, pièces en main, l'auteur de l'*Iconographie* a expliqué la genèse du portrait et de la tradition qui l'a suivi.

Ainsi à côté des *Querelles littéraires* de l'abbé Irailh que le P. Chérot signalait comme le premier document saisissable, marquant la date de naissance de la légende, il faut placer les *Dialogues de Fénelon*, ou du moins leurs commentaires. Historiquement il faudrait retrouver le premier témoignage donnant cette « clef » au second dialogue et l'appliquant à Bourdaloue. Il serait curieux de voir si quelqu'un des commentaires signés nommant ici Bourdaloue est par hasard antérieur au portrait de Jouvénat. La parole de l'abbé Fleury que j'ai citée d'après le manuscrit de Bottu de Saint-Fonds, m'a semblé à signaler dans son rapport possible avec le passage des *Dialogues*, à condition cependant de n'en être pas le pur écho. Encore faut-il noter qu'elle ne dit rien des yeux fermés, et ce silence est, ce semble, des plus significatifs. Il est bien étrange que, seul de ses contemporains, Fénelon ait remarqué et signalé cette particularité si notable et que même dans ce témoignage de Fleury, où plus que partout ailleurs on aurait droit de l'attendre d'après le sujet traité, il n'en soit aucunement fait mention.

Ce serait certainement pour nous mettre fortement en défiance. Aussi avons-nous le droit de regarder de près ce que valent les conclusions et les arguments de tous les

critiques qui ont reconnu Bourdaloue dans le passage des *Dialogues sur l'Eloquence de la chaire*, auquel s'est adapté le « portrait de Jovenet », popularisé par l'édition Bretonneau. Sans discuter ici la genèse de cette application, il faut se demander, en oubliant le portrait « tiré sur le visage du mort », et d'après le texte seul des *Dialogues* « si c'est de lui que parlent les dialogues¹. » M. l'abbé Berthucat a fort bien fait de poser nettement cette question, avant même d'examiner si l'on peut se fier au témoignage de Fénelon.

C'est un problème préalable que bien des critiques ont supposé résolu, préoccupés uniquement de justifier ou de réfuter Fénelon. Ceux mêmes qui l'ont discuté ont été parfois satisfaits par des conjectures bien incertaines. Ainsi, M. Profillet, tout en avouant, par une formule trop indulgente, que le passage renferme « des réserves sévères », ajoute : « Il est trois traits principaux auxquels on ne peut méconnaître Bourdaloue. 1^o Des raisonnements qui demandent de la contention d'esprit ; 2^o Beaucoup de force ; 3^o Des portraits fidèles². » Puis, comme raison démonstrative, il cite des passages des lettres de M^{me} de Sévigné, dans lesquelles ces « caractéristiques » de Bourdaloue serait confirmées. Ce serait surtout le trait des yeux fermés qu'il faudrait rencontrer dans M^{me} de Sévigné, ou tout au moins dans une de ces gazettes jansénistes que nous avons déjà citées. Comment ces *Nouvelles ecclésiastiques*, souvent contraintes à regret d'enregistrer les succès de Bourdaloue, ne se sont-elles pas dédommagées par cette courte et insinuante réserve : « Il est fâcheux que cet orateur soit contraint par sa mémoire de fermer les yeux ? » Il doit donc y avoir à cette absence de tout témoignage ancien corroborant celui de Fénelon, quelque raison excellente. Je ne

1. *Ibid.*, p. 276.

2. Profillet, p. 7.

me fais point fort d'expliquer tous les détails de la peinture tracée par l'interlocuteur du second dialogue hostile aux sermons récités de mémoire. L'interprétation de M. Berthucat, qui voit là « un prédicateur idéal pour le portrait duquel Fénelon aurait pris quelques traits à Bourdaloue, est assez vraisemblable, plus naturelle peut-être que la défaite du P. Luras¹, déclarant qu'il s'agit d'un des imitateurs de Bourdaloue. Mais nous n'avons point ici à expliquer les *Dialogues sur l'Éloquence* et peu importe que le passage en cause reste une énigme. Il demeure certain qu'y voir Bourdaloue n'est pas une solution appuyée par les documents contemporains, et que, restant à ce point sans base et toute gratuite, cette application des *Dialogues* pourrait être simplement tenue pour non avenue, jusqu'à preuve du contraire. Que nous ne puissions fournir au problème soulevé par le second dialogue de Fénelon, une solution sans réplique, c'est possible; mais la pénurie de témoignages, pour la thèse qui veut reconnaître Bourdaloue dans le portrait anonyme tracé par Fénelon, laisse toute liberté d'attendre des preuves plus péremptoires.

En simple rapporteur, je reproduis le texte même de Fénelon avec les doutes que me font éprouver les affirmations de ses commentateurs pour y reconnaître Bourdaloue, puis par série chronologique allant jusqu'à

1. Luras, I, p. 203 et suiv., et *Etudes*, S. J., mai 1876, pp. 705-733; voir surtout p. 718. — Sans tenir pour cet expédient du P. Luras, je crois devoir faire remarquer qu'un prédicateur réel, alors en vogue, parfaitement oublié depuis, ne sera pas une explication invraisemblable, si l'on songe aux singulières illusions d'optique dont sont coutumiers les contemporains de tous les temps. On trouvera à la note **h** du présent livre un quatrain de l'abbé de Marolles nommant parmi les hommes célèbres du temps, et au même titre que Bourdaloue, trois autres orateurs, ses confrères, dont deux sont, pour ainsi parler, « absolument inconnus. » Sauf le P. de Champs, que d'autres motifs ont empêché d'oublier, on ne soupçonne plus qu'ils ont brillé dans la chaire. Cet exemple est de nature à laisser une certaine probabilité à l'explication essayée par le P. Luras, à l'usage de ceux qui repousseraient l'hypothèse d'un portrait fantaisiste.

nos jours, les principales manifestations de cette opinion. On y verra la genèse de ce que je tiens pour une légende formée autour des *Dialogues* parus en 1718, sous l'influence surtout du portrait de Jouvenet, vulgarisé par les exemplaires du premier volume de l'édition Bretonneau, en vente depuis onze ans, quand les *Dialogues* furent connus du public.

1° Fénelon (date de composition, vers 1680 peut-être¹ ; date de publication : 1718).

Son style est tout uni, il n'a aucune variété : d'un côté, rien de familier, d'insinuant et de populaire ; de l'autre, rien de vif, de figuré et de sublime : c'est un cours réglé de paroles qui se pressent les unes les autres ; ce sont des déductions exactes, des raisonnements bien suivis et concluants, des portraits fidèles, en un mot c'est un homme qui parle en termes propres, et qui dit des choses très sensées. Il faut même reconnaître que la chaire lui a de très grandes obligations ; il l'a tirée de la servitude des déclamateurs, il l'a remplie avec beaucoup de force et de dignité. Il est très capable de convaincre ; mais je ne connais guère de prédicateur qui persuade et qui touche moins. Si vous y prenez garde, il n'est pas même fort instruit ; car outre qu'il n'a aucune manière insinuante et familière, il n'a rien d'affectueux, de sensible. Ce sont des raisonnements qui demandent de la contention d'esprit. Il ne reste presque rien de ce qu'il a dit dans la tête de ceux qui l'ont écouté ; c'est un torrent qui a passé tout d'un coup et qui laisse son lit à sec. Pour faire une impression durable, il faut aider les esprits en touchant les passions : les instructions sèches ne peuvent guère réussir. Mais ce que je trouve le moins naturel en ce prédicateur est qu'il donne à ses bras un

1. Je n'éprouve aucun embarras à accepter la date proposée dans le livre de feu M. Ch. Revillout, bien qu'il y soit parvenu en supposant que le second dialogue visait Bourdaloue. Les preuves de détail tirées de la langue et autres allusions sont assez nombreuses pour justifier la conclusion indépendamment de la base de cette enquête, et l'on peut admettre que dans le portrait de fantaisie tracé par l'ennemi des sermons appris par cœur des traits ont pu être pris à Bourdaloue, ce que je ne crois pas nécessaire de concéder. Du reste peu importe la date de composition puisque le livre qui eût eu besoin du contrôle des contemporains, n'a paru qu'après Bourdaloue, et surtout après l'œuvre de Jouvenet. Le seul témoignage intéressant serait celui d'un critique appliquant la page de Fénelon, connue sous le manteau, avant le tableau de 1704. Fleury aurait dû être ce critique, si le trait « des yeux fermés » avait une base historique.

mouvement continuuel, pendant qu'il n'y a ni mouvement, ni figure dans ses paroles. A un tel style il faudroit une action commune de conversation, ou bien il faudroit à cette action impétueuse un style plein de saillies et de véhémence, et la rendre moins uniforme. Je conclus que c'est un grand homme qui n'est point orateur.

L'interlocuteur B. répond, à une phrase du personnage A. sur l'effet d'un regard jeté à propos :

Vous me faites souvenir que le prédicateur dont nous parlions a d'ordinaire les yeux fermés : quand on le regarde de près, cela choque.

A. C'est là qu'on sent qu'il lui manque une des choses qui doivent animer son discours.

B. Mais pourquoi le fait-il ?

A. Il se hâte de prononcer et il ferme les yeux parce que sa mémoire travaille trop.

B. J'ai bien remarqué qu'elle est fort chargée : quelquefois même il reprend plusieurs mots pour retrouver le fil du discours. Ces reprises sont désagréables et sentent l'écolier qui sait mal sa leçon : elles feroient tort à un moindre prédicateur.

A. Ce n'est pas la faute du prédicateur, c'est la faute de la méthode qu'il a suivie après tant d'autres.

Cette réflexion a semblé décisive à plusieurs critiques. De ce que Fénelon par l'organe de ces personnages anonymes, combat ici la thèse du sermon appris par cœur, on a cru pouvoir affirmer que l'orateur dépeint par lui comme ramassant en sa personne les défauts de cette méthode, était nécessairement un portrait idéal, dont les divers éléments pouvaient avoir été pris sur le vif en différents prédicateurs du temps, et pour une bonne partie empruntés à Bourdaloue. C'est fort possible ; il reste cependant une grave difficulté que je ne veux pas dissimuler, dussé-je troubler la quiétude de ceux pour qui il est certain que Bourdaloue n'a pu être visé par Fénelon. Je ne suis pas aussi rassuré sur la pensée et l'intention de l'auteur des *Dialogues*. Ce peut bien être en effet de Bourdaloue que Fénelon a voulu tirer le portrait. Il voyait en lui, sans doute, le représentant attitré

de cette méthode de réciter des discours appris, dont La Rue s'est fait le critique très inconséquent.

Un certain nombre des détails, loin d'être contredits par les contemporains, notamment par la critique de Fleury et par la lettre anonyme de 1679¹, en seraient plutôt confirmés, et c'est assez pour ne point accepter sans réserve l'explication, plausible cependant, d'un portrait de fantaisie créé pour les besoins de la cause à plaider. Au lieu de les dissimuler, j'admets que, supposé certaine prévention, Fénelon ait pu dire de Bourdaloue, et voulant le peindre : « Son style n'a aucune variété... c'est un cours réglé de paroles qui se pressent... Ce sont des déductions exactes, des raisonnements bien suivis et concluants, des portraits fidèles... il est très capable de convaincre ; mais je ne connais guère de prédicateur qui persuade et qui touche moins... il n'a rien d'affectueux... ». De même il a pu très bien dire aussi : « il n'a rien de vif, de figuré et de sublime. » C'est qu'en effet le « sublime » de Bourdaloue n'avait rien de ce qu'il fallait pour « s'amalgamer » avec celui de Fénelon. Mais à supposer même que « le peu de sympathie que Fénelon éprouva d'abord, dit M. Profillet, pour un genre d'éloquence d'un génie si opposé au sien »², rende compte de ce qu'on a appelé une appréciation rigoureuse, d'autres ont dit une partialité injuste, tout ne sera pas expliqué. Des traits comme celui-ci : « Il a tiré la chaire de la servitude des déclamateurs, où plusieurs ont voulu voir une claire désignation de Bourdaloue, me laissent tout au plus perplexe, et je ne suis point très sûr que Bourdaloue soit visé par là ; mais il en est surtout en qui je ne reconnais guère Bourdaloue. Passe encore pour l'action, ou mieux, le geste excessif ; car Legendre, après avoir parlé de sa voix, d'une étendue prodigieuse, de sa rapidité de prononciation, mais si distincte qu'on ne perdait pas une de ses

1. V. plus haut, p. 468.

2. Profillet, p. 6.

paroles, nous dit: « Quoiqu'il gesticulât un peu trop, son action ne déplaisoit pas¹. » Ni les paroles de Legendre et des autres contemporains ne seraient à la rigueur incompatibles avec les jugements de Fleury et de Fénelon, critiquant le ton tendu et uniforme d'une récitation gênée par la mémoire. Il serait malaisé cependant que l'action de l'orateur décrit par les *Dialogues* n'ait point déplu. On a peine à l'accorder avec l'incontestable succès de Bourdaloue. Il y a enfin des traits que toutes les préventions qu'on peut supposer de la part de l'auteur du second dialogue ne paraissent pouvoir aucunement faire coïncider avec ce que nous savons certainement sur notre orateur. Qu'on admette, après lecture de l'édition, que Bourdaloue n'a rien de familier, d'insinuant, de populaire, on le conçoit à la rigueur. C'est plus étonnant lorsqu'on entre en contact avec le Bourdaloue des copistes. Or l'auteur des *Dialogues* n'en pouvait connaître d'autre, et il n'a point écrit d'après l'édition. Enfin il est, selon moi, un argument décisif, même abstraction faite du grand succès de Bourdaloue, des éloges donnés précisément à son action, à sa mémoire heureuse, et de tous les autres traits difficilement compatibles avec la description donnée par les deux interlocuteurs A. et B. : le complet silence de tous les contemporains de Bourdaloue, amis et adversaires, sur un détail aussi choquant (c'est B. qui l'avoue et le constate) que la gesticulation continuelle d'un prédicateur aux yeux clos, empêche raisonnablement d'appliquer à Bourdaloue la peinture du prédicateur « anonyme » de ce morceau de Fénelon. Jusqu'à preuve meilleure, je ne crois pas que les ressemblances (je ne les ai point affaiblies du reste) entre la manière de Bourdaloue et l'orateur décrit par Fénelon, puissent prévaloir sur cette difficulté capitale. On ne reconnaît point assez Bourdaloue pour dire sans hésiter :

1. V. plus bas, p. 763, une appréciation de Sainte-Beuve sur ce passage de Legendre, où la « conformité des témoignages » est exagérée.

c'est lui; et d'autre part, si c'est bien lui que le portrait dépeint, comment ses auditeurs l'ont-ils goûté? Comment aucun des écrivains de son temps n'a-t-il songé à noter ce bizarre travers? Il est bien étonnant qu'on ait songé à dire de la peinture de Fénelon : c'est Bourdaloue qu'il décrit de la sorte, ou du moins qu'on y ait songé si tard. Suivons du moins la genèse de ces commentaires ajoutés par mode de clef au passage de Fénelon qui est à l'origine de cette opinion, avec les raisons données par chacun des critiques.

2° Le premier anecdotier qui semble se référer, très inexactement du reste, au détail attribué à Bourdaloue des *Dialogues* de Fénelon, est de nouveau l'auteur déjà cité¹ des *Querelles littéraires*, l'abbé Irailh. Il écrivait, en 1761, dans son chapitre sur la *Déclamation de la Chaire* :

Bourdaloue, avec un air concentré en lui-même, faisant très peu de gestes, les yeux le plus souvent fermés, pénétrait tout le monde par un son de voix uniforme et terrible².

Ce dernier détail, à rattacher peut-être aux mots qui suivent sur un orateur sacré prononçant le *Tu es ille vir*, doit avoir été pris à La Beaumelle ou à une source analogue. Pour l'attitude de l'orateur, Irailh l'aura sans doute empruntée à la légende courante tirée de la vue du portrait plutôt qu'aux *Dialogues sur l'Éloquence* qui parlent de gestes excessifs et d'un mouvement continu des bras. S'il ne faut donc point voir ici un écho des *Dialogues*³, c'est du moins une étape de la tradition écrite sur l'identification avec Bourdaloue d'un orateur aux yeux fermés.

1. V. plus haut, p. 494.

2. Irailh, *Querelles littéraires*, t. 1, p. 225.

3. Rien d'étonnant qu'en 1761 Irailh ait connu les *Dialogues*. Il en parle et les cite explicitement (t. II, p. 215) à propos des divisions : « (Fénelon) les condamne dans ses *Dialogues sur l'Eloquence*. Il fait sentir, avec le style enchanteur et persuasif qui lui est propre, » etc. Très vraisemblablement le passage d'Irailh peut être tenu pour un écho du dialogue sur les sermons appris par cœur.

On ne peut pas assigner à La Harpe un rang dans cette série de témoignages, ni le rendre responsable de cette tradition, comme l'a fait M. l'abbé Pauthe¹. Bien que La Harpe ait dit, il est vrai, que « Bourdaloue était un savant catéchiste plutôt qu'un savant prédicateur », « ayant peu, ajoutait-il, de ce qu'on peut appeler les grandes parties de l'orateur, qui sont les mouvements, l'élocution, les sentiments », on ne doit en rien le compter parmi les commentateurs des *Dialogues* de Fénelon².

3° Maury, que le P. Chérot a cité dans son *Iconographie* peut marquer une date lui aussi dans l'application du

1. Pauthe, p. 244. — La Harpe, *Lycée*, éd. 1822, t. VII, p. 22.

2. Il eût été légitime aussi de tenir compte de ce que La Harpe converti a depuis ajouté à cette leçon sur l'éloquence de la chaire, qui lui parut incomplète dès qu'il eut pris contact avec Bourdaloue. C'est justice de joindre aux leçons de 1788 les additions de 1799. « Je commencerai cet article, écrivait La Harpe, par réparer une omission qui est une sorte d'injustice, car c'en est une dans toute espèce d'appréciation, de ne pas insister assez sur un mérite éminent. Il s'agit de Bourdaloue dont j'ai parlé trop succinctement lorsque j'ai traité de l'éloquence du dernier siècle. Ce n'est pas que j'aie rien à rétracter dans l'article qui concerne ce célèbre prédicateur; tout ce que j'y ai énoncé me paraît encore vrai, mais je n'y ai pas dit tout ce que je devois dire. J'ai pu en considérant Massillon et lui sous des rapports purement littéraires, ceux d'orateur et d'écrivain, ne mettre aucune comparaison entre eux; et en effet, je ne pense pas que sous ce point de vue Bourdaloue puisse la soutenir. Mais il n'est pas moins vrai qu'en parlant d'orateurs chrétiens, je ne devois pas régler mon jugement entier sur le seul plaisir que je cherchois alors de leurs ouvrages, celui d'une lecture agréable. J'étois tenu d'examiner ce que l'un et l'autre étoient et devoient être pour des chrétiens, puisque c'est pour des chrétiens qu'ils ont écrit et parlé. J'avois alors beaucoup lu Massillon, et fort peu Bourdaloue, et cette différence étoit en raison du plus ou moins d'attrait dans l'élocution. Cet attrait seul ne devoit point tout décider; il étoit de l'équité de voir à quel point Bourdaloue avoit atteint les différents résultats du ministère de la parole évangélique, puisqu'il y en a de plusieurs espèces, tous essentiels, et peut-être tous d'une égale efficacité à proportion de la diversité des esprits. Tous ces effets étant également l'objet du prédicateur, sont également pour lui dès qu'il les obtient, les palmes de son art; et il en est deux où j'ai trouvé Bourdaloue supérieur à tout, depuis que je l'ai lu comme j'aurais dû toujours le lire. Ces deux mérites, qui lui sont particuliers, sont l'instruction et la conviction... (*Lycée*, 3^e partie, livre II, sect. I, éd. 1824, in-32. Paris, Ledoux, t. XIII, p. 158). Le *Lycée* de La Harpe n'est pas un livre rare, et on trouvera sans peine la suite de cette rectification. Il m'a paru bon de la signaler, sans prétendre pour cela que La Harpe soit un des appréciateurs les plus exacts de Bourdaloue.

texte de Fénelon à Bourdaloue. Très sommairement dans ses *Principes d'éloquence pour la chaire et le barreau*, il avait écrit (1805) :

L'action de Bourdaloue était très imposante, quoiqu'il eût toujours les yeux fermés quand il prêchait.

Cinq ans après dans son *Essai sur l'Éloquence*, il reprend la même déclaration avec preuves à l'appui, mais preuves qui, nous édifiant sur la puissance de généralisation du critique, nous rassurent du même coup sur la valeur de son témoignage. Ce n'est pas, en effet, qu'il ait trouvé la moindre confirmation authentique l'autorisant à croire que Fénelon avait désigné Bourdaloue. Sa démonstration repose sur l'iconographie de Bourdaloue, et ainsi peut-être se rapproche-t-il à son insu de la véritable origine de l'interprétation donnée à l'écrit publié en 1718 :

L'action de Bourdaloue étoit aussi très dominante et très noble. Il avoit une voix pleine et touchante, et toute la dignité d'un prophète; sa mémoire le préoccupoit et l'inquiétoit si habituellement, que pour éviter toute distraction dans son débit, il s'imposoit la loi d'avoir sans cesse les yeux fermés; c'est ainsi que tous ses portraits nous le représentent ¹.

Nous voilà suffisamment fixés sur l'érudition de Maury, et comme nous savons maintenant l'histoire du type aux yeux fermés dérivé du dessin pris par Jouvenet sur le visage du mort, le commentaire donné aux *Dialogues* de Fénelon ne nous semblera point décisif. On voit du moins que Maury, un des anneaux de la chaîne qui a porté jusqu'à nos jours la tradition des yeux fermés, nous ramène à cette question de la mémoire qui a été l'occasion pour nous de discuter le témoignage de Fénelon.

Nous pourrions, après 1810, descendre jusqu'au dernier historien des sermons de Bourdaloue, dans l'*Histoire de la langue et de la littérature française*. M. Dejob y écrit :

1. *Essai sur l'Eloquence*, éd. 1810, t. II, p. 283. Chérot, *Iconographie*, p. 32.

On nous prouve par des anecdotes que Bourdaloue ne fermait pas toujours les yeux en parlant; mais c'est déjà trop qu'il les fermât d'habitude ¹

Il y aurait lieu peut-être de retourner la formule et de demander qu'on nous prouvât par quelque anecdote authentique que Bourdaloue fermait parfois les yeux en prêchant, car jusqu'ici on attend la preuve de la légende des yeux fermés; s'est-elle produite jamais en dehors de la méprise due au portrait?

Il serait aisé de remonter de ce dernier témoignage attestant la persistance des légendes, pour retracer, dans un ordre régressif, la marche de cette interprétation du prétendu verdict de Fénelon à travers notre siècle. On est péniblement surpris de trouver dans Feugère, non pas seulement la conviction que les *Dialogues* désignent Bourdaloue (le contraire est trop rare, pour qu'on s'étonne de cette opinion communément reçue), mais une curieuse justification de la tradition « des yeux fermés. » Par une espèce de sophisme assez bizarre, obligé de convenir que la raison iconographique de Maury est sans valeur, Feugère n'en défend pas moins la tradition des yeux fermés :

Bourdaloue fermait-il les yeux pendant qu'il prêchait? C'est une tradition fort répandue. L'abbé Maury l'accepte sans hésiter : mais il a l'exquise maladresse de la faire considérer comme douteuse, par le faux argument dont il prétend la confirmer. (Feugère réfute ici la raison tirée des portraits)... Si donc la tradition n'avait pas d'autre origine, il faudrait la rejeter comme une fable. Mais un passage des *Dialogues sur l'Eloquence* ne le permet pas. Dans ce passage tous les caractères que Fénelon prête au prédicateur qu'il critique s'appliquent manifestement à Bourdaloue. Ce trait seul, qui n'est point assurément banal ni commun à beaucoup de prédicateurs, aurait été ajouté par l'imagination de Fénelon? Et ce seul détail de son invention, par une étrange combinaison du hasard, se trouverait précisément d'accord avec une opinion accréditée sur Bourdaloue? La tradition vulgaire a donc une raison d'être plus sérieuse que l'attitude des portraits, et jusqu'à démonstration du contraire, il convient de l'accepter comme probable.

¹ T. v, p. 361.

Comment Feugère n'a-t-il pas vu que le prétendu accord de pure rencontre qu'il déclare invraisemblable entre le portrait de Fénelon (déjà très gratuitement accordé ressemblant) et la « tradition vulgaire », ne pourrait faire preuve que si, de cette tradition, nous connaissions des manifestations et des origines distinctes du passage des *Dialogues*. Isolée à ce point, la page de Fénelon, loin d'autoriser des traditions existantes, aurait besoin d'être corroborée par d'autres témoignages, cherchés en vain. Il faut donc conclure au contraire que, jusqu'à démonstration de l'existence de cette tradition, nous sommes pleinement fondés à la tenir pour une interprétation gratuite d'un texte incertain. Il eût été plus conforme à la vraie méthode historique de chercher les bases et les manifestations de cette tradition, que d'essayer, dans une intention excellente, pour justifier Bourdaloue de la critique de Fénelon, de tourner en mérite oratoire une attitude aussi spéciale :

Cette habitude, ou, si l'on veut, ce travers de Bourdaloue, qu'il faut sans doute attribuer à un trop grand effort de la mémoire et à une crainte excessive des distractions extérieures qui auraient pu rompre le fil du souvenir, nuisait-il sensiblement à l'effet de ses discours ? Je n'en suis pas persuadé, et je n'ajoute pas sur ce point une foi entière à la critique un peu chagrine de Fénelon. Fermer les yeux est naturel à tout homme qui poursuit intérieurement un raisonnement rigoureux et complexe. Et même cette manière d'être ne convenait-elle pas assez bien à ce juge libre et hardi des mœurs contemporaines, qui frappait, nous le verrons, d'une main sévère et rude princes et courtisans, nobles et prêtres, tout le monde, sans rien craindre et sans vouloir regarder sur qui tombait ses coups. Il en est des yeux fermés de Bourdaloue comme du bandeau de la justice : la clairvoyance intérieure n'en est que plus redoutable. Dans ces parties morales où le prédicateur disait des vérités à tous sans ménagement et à « bride abattue », l'auditeur éprouvait le double effroi qu'inspire la pénétration lucide que rien ne trompe, et la force aveugle que rien n'arrête ¹.

1. P. 156.

C'est évidemment trop ingénieux, et il ne faut point, parce que Bourdaloue frappait comme un sourd, en conclure aussitôt qu'il criait en aveugle. Ces manières de disserter, à l'appui de la tradition des yeux fermés, rappellent l'histoire de la prétendue dent d'or, si joliment imaginée par Fontenelle ; avant de chercher des raisons pour expliquer ou justifier le phénomène (c'en est un après tout qu'un prédicateur agitant les bras les yeux fermés), n'est-il pas plus opportun de se demander s'il est réel ?

Feugère cependant, ainsi que les autres critiques de nos jours ayant admis le fait (*sans* bénéfice d'inventaire), a cru prudent de se rallier à un système mixte qui évite les objections embarrassantes¹.

On a fait sur la légende née des *Dialogues*, ce que les graveurs ont essayé en reproduisant le portrait aux yeux clos ; on entr'ouvre les yeux, ce qui donne le type « clignotant » contre lequel le P. Chérot a eu toute raison de protester. Feugère est donc pour les intermittences, et il trouve même des phrases de Bourdaloue où celui-ci a dû ouvrir les yeux. Pour un peu ce sera un effet d'éloquence comme celui qu'une autre légende prête à Massillon².

C'est bien ainsi que l'entendrait déjà Feugère :

Il est d'ailleurs permis de penser que les paupières ne restaient pas constamment baissées, et laissaient parfois passer de rapides éclairs.

1. Lui-même avait en effet remarqué que la lettre d'Arnauld sur l'incident de la princesse de Conti (V. plus haut, p. 324), ne cadrerait pas avec sa tradition ; il y voit donc une preuve « que Bourdaloue n'avait pas toujours les yeux fermés ». C'est une concession, mais inefficace.

2. Sainte-Beuve, nous le verrons (p. 762), a paru accorder quelque crédit à la tradition sur Massillon, et ainsi a fait encore le P. Chérot, dans la dernière phrase de son *Iconographie*, pour piquer au jeu sans doute les biographes de Montalembert et de Massillon, les deux orateurs qu'il met en cause. Pour Montalembert cet instant fugitif qui accompagnait le trait d'ironie décoché contre un adversaire ne constitue pas une attitude. Et quant à Massillon, pour qui la légende a dû généraliser, lui appliquant peut-être des traits pris ailleurs, je laisse le soin de discuter le fait à M. l'abbé Legrand, le futur historien de la *Prédication de Massillon et de ses contemporains*.

Quand Bourdaloue montrait, par exemple comment les hypocrites seront confondus au jugement, et qu'il s'écriait : Je vous le demande, de quelle confusion seront couverts tout à coup et accablés tel peut-être et telle qui sont ici présents, qui portent au fond du cœur de quoi les diffamer... » j'imagine qu'en arrivant à ces mots : « tel peut-être et telle qui sont ici présents » Bourdaloue ouvrait les yeux tout à coup, et chacun craignait que le regard révélateur ne vint se fixer sur lui.

Cette façon « d'imaginer » Bourdaloue est peut-être un procédé de critique littéraire de nature à mettre en relief ce que pouvaient avoir de pénétrant les phrases les plus simples de Bourdaloue. En matière de critique historique (si celle-ci n'était présumée par la première), c'est un précédent des plus fâcheux, et il est permis de déplorer que Feugère, esprit assez ferme pour s'affranchir de légendes trop convenues, se soit prêté à ces complaisantes interprétations.

Du moins faut-il avouer à sa décharge qu'il avait à remonter tout un courant contre lequel il n'eût pas osé marcher. Ce qu'il écrivait en 1874 n'était qu'une variante de très fines, mais fragiles adaptations modernes de la légende déjà ancienne.

Ainsi dans sa préface de l'édition des *Pensées* imprimée en 1868 chez Techener, Silvestre de Sacy, essayant d'évoquer le cadre de Bourdaloue, et de se transporter « en plein siècle de Louis XIV, vers l'an 1670¹ », contredit formellement la critique des *Dialogues* de Fénelon, et pourtant ne s'en affranchit pas. Il trouve, lui, un plein accord entre le style et l'action de Bourdaloue, mais ne dispose-t-il pas de l'action à sa guise, et en usant, sauf à la déformer, de la tradition qui nous vient par Fénelon :

Bourdaloue y est encore tout entier (dans ses sermons de l'édition Bretonneau²). Il y a des orateurs qu'il faut entendre ; ils perdent

1. *Pensées*, éd. Techener, t. I, p. 1.

2. L'éloge est ici sans réserve pour Bretonneau : « Grâce au ciel, Bourdaloue se survit à lui-même dans ces fameux sermons qu'un éditeur intelligent, un confrère, un ami, le P. Bretonneau a recueillis et publiés

trop à n'être que lus. Je croirais qu'on ne perd rien de Bourdaloue en le lisant ¹. La simplicité de son débit et de son geste s'imagine aisément à la simplicité de son style. Quand je le lis, il me semble

après sa mort.» — Le 4 mai 1852, dans un article sur l'édition de Massillon, S. de Sacy avait été plus sévère, mais se bornait toutefois à blâmer les incorrections typographiques de l'édition : « Pour le papier et pour le caractère, l'édition est très belle ; elle est fameuse parmi les amateurs et se paie fort cher. On l'appelle l'édition Rigaud. Je prévien ceux qui l'ont dans leur bibliothèque, si jamais ils la lisent, qu'ils la trouveront très fautive. » *Variétés littéraires*, 5^e édit., 1884, t. I, p. 78. — Le verdict, sur ce point, est trop rigoureux pour Bretonneau ; sans nier les fautes, moins nombreuses que ne le fait entendre ce superlatif, je persiste à penser qu'elle l'emporte sur les éditions suivantes, où les corrections typographiques ont pu être faites, mais où des modifications de disposition n'ont pas été toujours heureuses. V. plus haut, p. xxiii, et ma *Bibliographie critique*, p. 12.

1. On doit reconnaître que Feugère a exprimé un sentiment tout opposé, mais presque à condition de faire entendre que nous perdons peu à lire Bossuet. La clarté qui jaillit des contrastes n'obligeait cependant pas à cette concession. Outre la vérité très universelle que tout orateur perd à n'être que lu, malaisément on mesurera, au xix^e siècle, les mérites non soupçonnés de nous, que goûtaient les contemporains des orateurs du passé. Pourquoi Feugère veut-il que nous retrouvions dans une certaine mesure l'action de Demosthène, de Cicéron, de Bossuet et point celle de Bourdaloue ? Le besoin de justifier quand même la critique de Fénelon n'est-il pas au fond de ces contradictions, et l'action « factice » qu'il lui prête n'est-elle pas celle du critique A. ou B. des *Dialogues* ? C'est trop accorder à un passage « problématique » dans son interprétation, trop peu à toutes les paroles des contemporains sur l'action de Bourdaloue. « Le discours de Bossuet et son action, écrit Feugère, ne font, pour ainsi dire, qu'une seule et même chose ; si bien qu'en le lisant, nous croyons entendre au moins un écho de sa voix, et nous reproduisons involontairement l'accent et le geste (?). Voilà l'éloquence qui reste vraiment vivante à travers tous les siècles. Bourdaloue, au contraire, ajoutait par l'action à son discours une animation extérieure, factice, que ce discours, par lui-même, n'avait pas. Le sermon débité par lui était tout autre chose que le sermon lu par nous. Cette force de l'action, indépendante du discours lui-même, comment la sentir à la lecture ? C'est là, sans doute, une des causes qui expliquent comment les sermons de notre orateur nous laissent aujourd'hui plus froids. Nous ne connaissons Bourdaloue qu'à demi : ses auditeurs seuls l'ont pu connaître tout entier. » (P. 153). — Il eût été de meilleure critique de se demander si nous avons, bien fidèlement reproduits, les sermons dits par le prédicateur. Ce doute n'effleure même pas Feugère. C'est en quoi le P. Luras, qui n'avait pas qualité pour le juger sévèrement, pourrait justifier quelque peu une réserve que j'estime trop rigoureuse dans l'éloge qu'il a fait du livre de Feugère. Il y insinuait « qu'on y retrouve bien le rhéteur. » (Luras, t. I, p. xiii.) Le mot est trop dur, sauf pour les passages que je viens de relever, et qui ont vraiment vieilli. Mais rappelons qu'ils sont rares dans ce beau livre.

le voir, assis dans sa chaire, les yeux fermés, tête à tête, en quelque sorte, avec son vaste auditoire, et dialoguant, à la manière de Socrate, avec cette foule qui n'est plus pour lui qu'une seule âme pécheresse...

Avant Sacy, D. Nisard dans son quatrième volume de l'*Histoire de la littérature française*, paru en 1861, avait, sur la question de l'action de Bourdaloue, pris un moyen terme :

On avait peur, dit-il, d'être aperçu de cet œil pénétrant qui regardait entre ses paupières à demi fermées ¹.

Est-ce l'influence des portraits aux yeux demi-clos qui présentent l'orateur à demi éveillé, pour exprimer, pensent-ils, l'éloquence recueillie, ou une préparation méditée dont ce n'est plus l'heure. En tous cas, c'est une infidélité au texte original de la légende, où il n'est question que des yeux fermés ; il est vrai que Nisard n'aimait pas Fénelon. De toute façon, la légende n'est pas absente de cette manière de présenter les faits, et pour éluder la question, on ne l'éclaircit pas.

Eluder, n'est-ce pas encore ce qu'avait fait Sainte-Beuve dans ses articles de l'année 1852 ? Celui du 19 décembre laisse la question incertaine à la faveur d'un rapprochement avec Massillon :

On a dit qu'il baissait volontiers les yeux en parlant, et qu'il s'interdisait cette éloquence du regard que Massillon s'accordait quelquefois : cela est possible ; mais dans tous les cas cette forme de débit n'était qu'une convenance de plus, une manière de pousser plus avant et comme tout droit devant lui, dans sa démonstration inflexible et sévère ²,...

On voit que Feugère avait des précurseurs pour expliquer par des raisons de convenance, ce dont la réalité était surtout à mettre en question. Une occasion aurait obligé Sainte-Beuve à prendre parti, qu'il insinue à la fin de son article du 26 décembre, mais qui n'est jamais venue :

1. Nisard, t. IV, 13^e éd., p. 478.

2. *Causeries du lundi*, t. IX, p. 268.

Il resterait, dit-il, à citer et à discuter un portrait de Bourdaloue tracé par Fénelon dans ses *Dialogues sur l'Eloquence*, portrait où la diversité et presque l'antipathie des natures se fait sentir, et où Fénelon exprime déjà sur ce talent trop uni et trop réglé à son gré quelques-uns des dégoûts modernes : mais il s'y juge peut-être lui-même encore plus que Bourdaloue, et c'est en parlant de Fénelon qu'il y aurait à y revenir un jour ¹.

L'article sur Fénelon n'ayant jamais été écrit, nous n'avons pas *ex professo* l'opinion de Sainte-Beuve sur la critique des yeux fermés. Gageons qu'il eût développé, pour l'en défendre contre Fénelon, que lui non plus ne goûte guère, nombre de raisons ingénieuses et très littéraires, anecdotiques même, sinon historiques, et constatons aussi qu'il n'émet aucun doute sur l'original du portrait tracé par Fénelon, lequel pour lui représente Bourdaloue. Ce n'en est point pour cela chose jugée.

En un autre endroit de ses œuvres (*Nouveaux lundis*), après avoir cité le passage des *Mémoires* de Legendre sur l'action de Bourdaloue, Sainte-Beuve conclut :

En ce qu'il dit là de la rapidité de prononciation et de la gesticulation continue et trop uniforme de Bourdaloue, l'abbé Legendre se trouve d'accord avec Fénelon, dans ses *Dialogues sur l'Eloquence* ; mais il n'en prodigue pas moins les éloges à l'orateur, et il n'y met pas les mêmes restrictions que ce suprême homme de goût qui avait le droit d'être si difficile ².

Bien que les *Mémoires* de Legendre soient connus, ne faut-il pas citer ici le passage que Sainte-Beuve trouve en tel accord avec le second des *Dialogues* de Fénelon ?

Il avoit un air prévenant ; sa voix étoit d'une étendue prodigieuse ; il prononçoit fort vite, et cependant si distinctement qu'on ne perdoit pas une seule de ses paroles. Quoiqu'il gesticulât un peu trop, *son action ne déplaisoit point*.

Vraiment Sainte-Beuve n'accentuait-il pas les ressemblances, et la seule délicatesse de Fénelon pouvait-elle

1. *Causeries du lundi*, t. ix, p. 300.

2. *Nouveaux lundis*, t. v, p. 155.

sentir ce qu'il y eût eu de *déplaisant* dans le mouvement continuel des bras d'un homme aux yeux fermés? L'orateur des *Dialogues* et Bourdaloue décrit par un témoin prévenu en défaveur comme l'est Legendre, outré de « l'ingratitude » de Bourdaloue, n'ont de points communs que le débit rapide et un excès de geste. Est-ce assez pour que les deux portraits se ressemblent ¹ ?

Quoi qu'on pense d'ailleurs de ce fait qui demeure, à mon avis, discutable, la légende des yeux fermés, même si l'on suppose que Fénelon a visé Bourdaloue, me paraît attendre encore sa preuve historique. L'invraisemblance d'une affirmation unique et isolée sur un détail aussi saillant, la contradiction entre l'attitude de l'orateur aux yeux clos dont les bras s'agitent sans cesse, et les témoignages contemporains de Bourdaloue sur son « action », s'opposent aux solutions données et laissent subsister le « problème. »

Rien n'oblige d'appliquer à Bourdaloue le second dialogue, en dépit des assurances de ses derniers commentateurs². Quand même leur certitude « à peu près » complète deviendrait une assurance tout à fait entière, l'isolement de ce grief reste une présomption fort inquiétante, et avant de passer condamnation sur la tradition des yeux fermés, on peut lui demander de produire d'autres titres.

1. Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, t. v, p. 155; Legendre, p. 20. — Il faut reconnaître que le mot de jaloux mécontentement attribué à Giroust sur le compte de son rival et rapporté par Legendre, insinue cependant que la rapidité de Bourdaloue était excessive. « Sa jalousie, écrit Legendre, alloit jusqu'à dire du Père Bourdaloue : « On se plaint qu'il prononce trop rapidement, et moi je dis qu'il ne va pas encore assez vite; s'il donnoit le temps de réfléchir sur ce qu'il dit, on verroit que ce n'est pas merveille. » (*Ibid.*, p. 19.)

2. Par exemple Despois, cité par Ch. Revillout (p. 66, note 1): « Il est à peu près certain que ce prédicateur était Bourdaloue. »

CHÂPITRE CINQUIÈME

LES ANNÉES 1691 ET 1692. — CINQUIÈME AVENT (DIXIÈME STATION) A LA COUR. — CARÊME A LA SALPÊTRIÈRE. — AVENT A SAINT-PAUL.

I. L'Année 1691.

On ne trouve pas mention de Bourdaloue dans la *Liste* pour le Carême ¹.

Grâce à une lettre privée ², qui prouve avec quel soin Rochebilière s'enquérât de toutes parts, quelques mots d'une chronique latine des Barnabites de Passy nous renseignent sur un sermon de vêtüre prêché à la Visitation de Chaillot devant la reine d'Angleterre.

Mardi, 20 février, dans la semaine de la Sexagésime.

Voici la traduction du *diarium* des Barnabites.

Le mardi 20 février vinrent chez nous (au presbytère de Passy) nombre de personnages illustres de Paris, attirés par une cérémonie vraiment solennelle et remarquable qui eut lieu à l'église de la Visitation de Chaillot. Là l'illustre et pieuse reine d'Angleterre, exilée de son royaume donna le voile de la religion à une jeune fille de haut rang. L'évêque de Troyes officiait et le sermon fut donné par

1. J'y relève seulement, à Saint-Louis en l'Isle, le P. La Tour, du Jarry à l'abbaye de Panthemont et aux Religieuses de Saint-Thomas; Gaillard, à Saint-Nicolas des Champs, La Rue, à Saint-Roch; enfin à la Cour, le P. La Roche, de l'Oratoire.

2. On la trouvera aux notes justificatives du livre IV, note i.

- 1691 le R. P. Bourdaloue, jésuite, avec son éloquence accoutumée, c'est-à-dire admirable.

Rochebilière dans sa liste ¹ des sermons de vêtture, met à cette date une profession ; il semble bien qu'il ait mal traduit *velum religionis*, bien que cette version puisse se défendre ².

Ni la *Liste*, ni le *Mercure* ne nous disent ce que fit Bourdaloue durant ce carême. Aussi tous les éloges des feuilles officieuses vont-ils librement aux rivaux de Bourdaloue, notamment à La Rue ³.

Est-ce que Bourdaloue, pendant qu'il laisse ainsi le champ libre à celui qui aspira certainement à lui succéder, était confiné dans un de ces ministères obscurs des hôpitaux, dont La Rue lui-même nous disait tout à l'heure ⁴ les succès, ou bien se bornait-il, en préparant son avent à la cour, pour cette année, à ces exhortations de réunions pieuses, dont Bretonneau nous a gardé de trop rares spécimens ⁵ ?

1. V. Appendice A.

2. Rochebilière avait recueilli des notes sur la nomination de Bourdaloue, comme consultant de province. Le titre de confesseur à l'église de la Maison professe : *confes[sarius], in T[emplo]*, ou bien date de septembre précédent ou doit être remis à la fin de 1691. Au mois de mars 1691 Bourdaloue est appelé au conseil de Province. (Le P. Luras. Notes prises à Rome). C'est le général qui nomme les consultants de province comme il nomme le provincial et son admoniteur. (P. Ravignan, *Inst. des Jésuites*, 7^e éd., p. 104). *Conc[ionator] conf. in T.* (confesseur à l'église.) *Consult. Prov. a marie 1691*. Prédicateur de la maison professe de Paris. Consultant de Province en mars 1691. (Le P. Luras). Les Consultants sont nommés par le Général sur la demande du Provincial. (R.)

3. Est-ce comme ami de Corneille qu'il reçoit de Visé une mention particulière parmi les orateurs de la station de 1691 ? « J'ay entendu donner de grandes louanges, dit le nouvelliste dans sa lettre d'avril, au Père Soanen & au Père Hubert, tous deux de l'oratoire, à Dom Jérôme, Feuillant, au Père Chaussemer, Jacobin, à M^{rs} les Abbez Boileau, Riqueti et Anselme ; au Père Gaillard, Jésuite, & au Père de la Rue aussi Jésuite, qui s'est distingué mesme parmi ceux qui se sont le plus distinguez, en s'attirant l'applaudissement d'une infinité de personnes qui ont esté en foule l'entendre à Saint-Roch. » *Mercure galant*, mai, p. 146 et 147.

4. V. plus haut, p. 742.

5. Il est certain que durant ce carême, il eût eu l'occasion de parler en faveur des Séminaires, comme il le fit à une date qu'il nous est impos-

Cinquième avent à Versailles.

1691

Liste des Predicateurs. En la Ville, à Versailles, Au Chasteau royal du Louvre, devant Sa Majesté. Le Reverend Pere Bourdaloue, Jesuite.

Il faut noter, en cette même année, à la paroisse de Versailles, une mission donnée par les pères de la Maison professe aussi annoncée dans la *Liste* ¹.

Serait-ce à ce propos que l'auteur de l'*Espion turc dans les cours des princes chrétiens* a imaginé la lettre ¹ intitulée: *Relation d'un accès surprenant de Dévotion qu'a*

sible de déterminer. — Le 10 avril, mardi saint, mourait à Paris le createur d'une œuvre qu'il est permis de reconnaître, au moins par conjecture, dans la première exhortation sur la *Charité envers un séminaire*, François de Chansiergues. Il fut le fondateur d'une œuvre très intéressante, celle des petits séminaires, c'est-à-dire de maisons destinées à des ecclésiastiques trop pauvres pour être reçus dans les séminaires exigeant des pensions. Au moment de crise qui suit toujours la disparition d'un fondateur d'œuvre, Bourdaloue a pu être appelé à prêter son concours pour un sermon de charité. Nous verrons qu'il parla en faveur de ce séminaire de M. de Chansiergues, mais comme une date plus probable encore que 1691, s'offrira bientôt de traiter au long ce sujet, nous le retrouverons après l'année 1697. — A cette même occasion il sera question du séminaire des Irlandais, dont l'un des bienfaiteurs insignes, M. Bailly, mourut aussi vers la même époque que M. de Chansiergues. Picot marque au 17 mars 1691 la mort de Guillaume Bailly, se plaignant que le *Gallia christiana* l'indique au 7 mars 1695. Probablement l'un et l'autre se trompent, car Grandet, qui cite l'építaphe placée en l'église Saint-Eustache donne le 7 mars 1692 *.

1. « A la Paroisse les Peres Jesuites de la Maison professe de Paris feront une Mission qui commencera le 30 de Novembre Feste de S. André par une Procession solennelle qui se fera apres le sermon. Durant cette Mission on fera le premier sermon à six heures du matin, le second à dix heures, le catéchisme à une heure, & le troisieme sermon à cinq heures, après lequel on dira le salut et fera la Benediction du saint Sacrement. On fera aussi chaque jours plusieurs Instructions dans les Corps de garde à une heure après midy, et à trois heures aux Officiers du petit & du grand Commun, & à ceux de la grande & de la petite Ecurie. De plus, les Mercredis & Vendredis on fera des Conferences particulieres aux Ecclesiastiques. » — A noter encore, parmi les prédicateurs désignés dans la *Liste*, Treuvé, à l'abbaye royale de Montmartre, et avec le titre qu'il vient d'échanger contre son vicariat de Saint-André des Arts : « theologal de Meaux ». On sait en effet que Bossuet l'appela dans son diocèse, où il demeura jusqu'après la mort du prélat.

* Grandet. *Les saints prêtres français*, t. 1, p. 243.

1691 *eu le Roi de France & toute sa cour à Versailles & du véritable sujet qui en fut la cause*¹, avec la date de 1691. On y lit une satire assez vive de la « mode » se mettant à la dévotion. Mais dans cet engouement, dont la duchesse d'Orléans avait dit déjà au 14 janvier 1688 : « On porte, il est vrai, des croix de diamants, mais ce n'est pas par dévotion, c'est pour se parer² », faut-il voir aussi quelque relation avec le sermon *sur l'Hypocrisie* que nous rencontrerons au 16 décembre ? Bien que la paroisse et le prédicateur de la cour n'aient eu sans doute aucun rapport, on peut se demander si cette année-là, à l'occasion de la mission, Bourdaloue ne prêta pas son concours à ses confrères ?

La station s'ouvrit le **jeudi 1^{er} novembre**.

Jeudi 1^{er} novembre, à Versailles. Le roi et Monseigneur firent leurs dévotions, entendirent le sermon du P. Bourdaloue, Vêpres et salut. (Dangeau, t. III, p. 425).

De Versailles, le 2 novembre 1691.

Le 1^{er} de ce mois, feste de tous les Saints, le Roy revestu du collier de son ordre communia.....

L'après disnée, Sa Majesté entendit la Prédication du Pere Bourdaloue Jésuite, et vespres..... (*Gazette de France* du 3 nov. 1692, p. 632).

De ce sermon Bourdaloue écrivait dans une lettre latine du 3 novembre, cette allusion qui a déterminé le millésime :

Me trouvant à Versailles, le jour de la Toussaint, après le sermon prêché devant le roi, j'ai vu M. le Marquis de Barbezieux, fils de feu M. le Marquis de Louvois et présentement secrétaire de la guerre à sa place³.

Nous supposerons donc parmi les auditeurs de cette ouverture de l'avent le nouveau secrétaire des guerres. Louvois, en effet, emporté « plus subitement que l'on ne

1. Lettre xxx.

2. Jaeglé, t. II, p. 63.

3. H. Chérot, *Deux nouvelles lettres de Bourdaloue*, 1898, p. 23.

peut se l'imaginer », comme écrivait son fils ¹, n'avait pu 1691
comme son père, ni comme son rival Colbert, appeler à son lit de mort son ancien précepteur Bourdaloue. La lettre immortelle de M^{me} de Sévigné sur la mort foudroyante du 16 juillet eût pu servir d'argument au prédicateur, s'il avait voulu montrer « la nécessité d'être prêts toujours au second avènement du Fils de Dieu. »

Nous avons vu, à propos de l'avent de 1686, que M. l'abbé Pauthe, après le P. Luras, assigne à l'année 1691, sans raisons concluantes, le sermon *sur la Sainteté* qui ouvre le second avent. Il m'a paru plus vraisemblable d'assigner au passage qui regarde la révocation de l'édit de Nantes une date plus voisine de cette mesure ².

Notons toutefois, sauf les cas toujours possibles et de répétitions et surtout de fusion de plusieurs compliments en un seul, qu'un détail inviterait à reculer, parmi les avents postérieurs à 1685, le plus tard dans la carrière oratoire de Bourdaloue. Or nous verrons que le premier sermon de l'avent de 1697 est identifié. Il faudrait donc descendre, non seulement à l'année 1691, mais même à 1693, si nous ne pouvions expliquer que par là les mots soulignés à bon droit par le P. Luras :

Voilà, Sire, ce que Dieu vous dit par ma bouche, & ce qu'il vous a dit *depuis tant d'années* que j'ai l'honneur de vous annoncer sa sainte parole ³.

Mais cette phrase ne peut même s'opposer à l'attribution du discours à l'année 1686, car dès lors, après le laps de temps écoulé depuis 1670, c'est-à-dire quinze ans, long espace, suivant le mot usé de Tacite, Bourdaloue, qui donnait son troisième avent et avait prêché cinq carêmes, pouvait déjà parler ainsi.

1. Barbezieux à Tessé, 21 juillet 1661. *Histoire de Louvois*, par Camille Rousset, 4^e édition, 1872, t. IV, p. 498.

2. V. plus haut, p. 495.

3. T. I, p. 328.

1691 **2 décembre, 1^{er} dimanche de l'avent.** — De Paris, le 8 décembre 1691.

Le 2 de ce mois, premier dimanche de l'Advent, le Roy entendit dans la Chapelle du Chasteau de Versailles, la Prédication du Pere Bourdaloue, Jésuite. (*Gazette de France* du 8 décembre 1691, p. 704.)

Dimanche 2, à Versailles. Le roi entendit le sermon du P. Bourdaloue qui prêchera tout l'Avent. (Dangeau, *ibid.*, t. III, p. 427.)

Samedi 8 décembre. — De Paris, le 15 décembre 1691.

Le 8 de ce mois, feste de la Conception, le Roy accompagné de Monseigneur le Dauphin, de Monsieur et de Madame, entendit dans la Chapelle du Chasteau de Versailles, le sermon du Pere Bourdaloue Jésuite, et Vespres chantées par la musique. (*Gazette de France* du 15 décembre 1691, p. 716.)

Ce sermon du 8 fit tomber sans doute le sermon du lendemain. En tout cas il mérite de nous arrêter quelque temps. Le manuscrit des *Nouvelles ecclésiastiques* déjà cité à propos de la mission de Montpellier et du carême de 1688 à Saint-Eustache ¹ nous offre ce détail qu'avait déjà relevé sans doute le P. Le Lasseur :

A propos de prédication on dit que le père Bourdaloue Jesuite, comme les Gazettes ne l'omettent jamais, s'est déchainé pendant son audent à Versailles d'une étrange maniere contre feu M. l'Eueque de Tournay de tres illustre mémoire touchant le traité qu'il a fait de la fausse et véritable dévotion à la sainte Vierge. Je suis seur que ce Jesuite l'auroit loué de son vinant, mais c'est leur coutume d'attaquer et auteurs et ouvrages quand les premiers sont morts, et que les autres vivent dans la gloire dont ils sont jaloux. M. de Rheims fut fort scandalisé du sermon de sa reuerence le jour de la Conception. Ce prédicateur qui autrefois cherchoit l'honneur du désintéressement veut retenir dans sa société un crédit qui lui échape par où il se l'est attiré en preschant. On en peut dire, comme les Vénitiens le disent d'eux-mesmes qu'ils sont premièrement Vénitiens, puis chrétiens : *primum quod animale*. Le Pere Bourdaloue ayme mieux être bon Jesuite que predicateur sans partialité ².

1. N. a. fr. 1732, intitulé *Nouvelles ecclésiastiques*, février 1692.

2. Nous rencontrons à foison les appréciations du même genre dans les nouvelles à la main qui furent le commencement du recueil imprimé au XVIII^e siècle sous le nom de *Nouvelles ecclésiastiques*. Cf. plus haut, p. 410, note f. On trouvera d'autres spécimens notamment une réflexion d'Arnauld dans un mémoire à rapporter aux environs de 1676. V. notes du livre IV, note j.

Il est question ici, non seulement de l'avent en général, mais suivant une conjecture plausible, du sermon *sur la Conception*. C'est à cette fête, en effet, que nous verrons Bourdaloue reprendre le même thème durant son avent de Saint-Paul, en 1692. Il y faut reconnaître le sermon *sur la Dévotion à la sainte Vierge*, que l'édition a gardé, mais qui provient d'une adaptation du même sujet au sermon de l'Assomption.

Le P. Luras avait placé en 1674 ce sermon du 15 août ¹, mais ses raisons ne m'ont pas paru démonstratives et comme le sujet de ce sermon (réfutation du livre des *Monita salutaria*), avait à l'année 1691 et à la suivante une date historiquement contestée, il a semblé bon d'en différer la discussion jusqu'à cette époque certaine.

Je n'ai pas à faire l'histoire de ce livre des *Avis salutaires* ²: le P. Luras l'a résumée et elle a été écrite dans la belle monographie intitulée : *Histoire de l'église collégiale et du chapitre de Saint-Pierre de Lille*, par Mgr Hautcœur ³.

1. V. plus haut, p. 379.

2. L'auteur était un juriste de Cologne, Windenfeldt. V. Luras, t. II, p. 478.

3. T. III, pp. 144-147. Les *Monita* regardent l'histoire du chapitre de Lille, parce que, outre le mandement de l'évêque de Tournai, ils avaient les approbations très formelles de deux membres de ce chapitre de Saint-Pierre, du doyen de Saint-Pierre, Philippe Van Campenhout, et du théologal, Jacques Boudart. Ces deux pièces sont antérieures à la lettre pastorale de Gilbert de Choiseul qui s'y réfère ; elles sont datées du 7 mars 1674. L'inspiration janséniste que Bourdaloue combat dans l'opuscule auquel il consacra son sermon de la dévotion à la sainte Vierge, ne pouvait être démentie par l'appui que prêtait l'évêque de Tournai : « Il (le jansénisme) écrit M^{sr} Hautcœur, se produisit sous la forme d'un rigorisme outré, qui rebutait les fidèles et les éloignait des sacrements. Il apparut enfin dans la guerre faite aux dévotions populaires et même au culte de l'auguste mère de Dieu. Sous prétexte d'abus que l'esprit de secte exagérait à plaisir, on s'attaquait à l'essence même de ces dévotions. Tel est le caractère d'un petit livre qui fit beaucoup de bruit dans nos contrées. Il s'y présentait sous le patronage d'un prélat plein de zèle et de belles qualités, mais trop lié avec les jansénistes et trop engagé dans leur parti. » Cependant, ni l'un ni l'autre des théologiens qui signèrent l'approbation du 7 mars, « n'est en aucune façon suspecté... sur le fait du jansénisme. » *Ibid.*, p. 146.

1691 Il faut en tout cas rappeler ici la préface de Bretonneau qui, après avoir montré que dans les *Mystères*, Bourdaloue a pour méthode constante de traiter « la fin de chaque mystere, les desseins que Dieu s'y est proposez, ses adorables perfections qu'on y découvre, etc. », signale deux exceptions : le sermon de l'Ascension, *sur le Ciel*, que nous avons vu susceptible d'avoir été prêché à l'ouverture d'un avent¹, et celui qui nous occupe.

On doit dire à peu près la mesme chose du second sermon de l'Assomption de la Vierge, & parce qu'il a rapport à un fait dont tout le monde n'est pas instruit, ou dont la mémoire commence peut-estre à s'effacer, il est bon, pour rendre le sermon intelligible, d'ajouter à quelle occasion le Pere Bourdalouë le composa. Il y a plusieurs années qu'il parut un petit ouvrage intitulé, *Avis salutaires de la bienheureuse Vierge à ses devots indiscrets*, avec ces paroles de S. Paul au bas du titre *Que vostre culte soit raisonnable*. Il sembloit que l'Auteur n'est (*sic* pour eût) eût en veüe, que de regler le culte de la Vierge; mais ce libelle tendoit à le détruire. C'est ce qu'aperceurent d'abord toutes les personnes bien intentionnées qui prirent soin de l'examiner, & ce qui alluma le zèle des vray catholiques en France, en Italie, en Allemagne, en Espagne & ailleurs. L'ouvrage donc, très injurieux à la Mère de Dieu, & capable de troubler la piété des fidelles, fut deferé de toutes parts au Saint Siege, et authentiquement condamné. Le Pere Bourdalouë entreprit de le combattre dans un sermon sur la devotion à la Vierge, qui est celuy mesme dont il s'agit. Ce n'est, ni une controverse de l'école, ni une longue declamation de la chaire, mais un discours solide, où ces avis prétendus salutaires sont refutez avec autant de moderation & de brieveté, que d'ordre et de précision.

La façon même dont Bretonneau s'exprime ne semble pas autoriser la date du 15 août 1674 que propose le P. Lauras. D'après son texte, il ne paraît pas que la voix de Bourdaloue ait devancé le jugement et les condamnations officielles qui proscrivirent le livre. Sans doute un décret de l'*Index*, en date du 19 juin 1674, autoriserait à la rigueur la conjecture de Lauras, plaçant deux mois après,

1. V. plus haut, p. 727.

au 15 août, la réfutation faite en chaire par Bourdaloue. Et en effet, à cette année 1674, en pleine guerre de Hollande, Luras applique l'allusion finale, tirée de la prière qui termine ce sermon :

Éteignez le feu d'une guerre allumée dans tout l'Europe, & qui divise les princes chrétiens, donnez-nous la paix avec les ennemis de cet Estat ¹.

Pourtant, à mon sens, ces mots désignent plutôt la guerre de la ligue d'Augsbourg que celle de Hollande. Bien que, depuis le 30 août 1673, l'empereur et l'Espagne aient pris parti pour la Hollande, et qu'abandonné par l'Angleterre qui fait sa paix avec la Hollande, le 15 février 1674, Louis XIV ait alors trois armées en campagne, Condé venant de livrer le sanglant combat de Senef, il est plus exact de dire de la guerre de 1687 qu'elle mit le feu à l'Europe et divisa les princes chrétiens. Mais les raisons de supposer le sermon postérieur à 1674, seraient surtout tirées de la polémique même soulevée autour du livre et des condamnations. Faut-il supposer que la protestation de Bourdaloue a suivi aussitôt la traduction française à peine parue au 15 août 1674 ?

On serait plutôt amené par une discussion minutieuse, mais problématique jusqu'à l'année 1689, date des prédications du mois d'août à la Maison professe, date à laquelle nous avons entrevu la possibilité de ce discours comme aussi du sermon parallèle *sur l'Assomption* ².

En effet, la condamnation de la version en langue française, *Avertissemens salutaires de la Bien-heureuse Vierge à ses dévots indiscrets*, par M. W. *donec corrigantur*, n'eut lieu que par décret du 30 juillet 1678 ³, et

1. T. VI, p. 362. 2. V. plus haut, p. 540.

3. Le P. d'Avrigny, dans ses *Mémoires chronologiques* (2^e éd., Nîmes, 1781, t. II, p. 57) parle, à l'année 1674, d'un décret de l'inquisition romaine condamnant le livre dès cette année. Ce qu'il dit du sermon composé par Bourdaloue paraît être emprunté à l'*Avertissement* de Bretonneau. Il faut noter que dans la première éd. in-12 des *Mémoires*, comme dans la seconde in-8, la table des matières, par une faute typographique, renvoie au mois de juin 1664.

1691 c'est en 1676, le 22 juin, que fut condamnée une défense du livre ¹.

Si donc les expressions de Bretonneau, sur le soulèvement que provoqua le libelle et les condamnations qui le frappèrent, doivent être entendues d'événements antérieurs au sermon de Bourdaloue, il faut reculer son intervention en chaire jusqu'aux années 1689 et suivantes.

En effet, si Bourdaloue ne parla qu'après le décret de l'*Index* de 1678, nous devons exclure du coup une série assez considérable d'années durant lesquelles ne pourrait se placer la prière finale citée plus haut. « Éteignez le feu d'une guerre allumée dans toute l'Europe, et qui divise les princes chrétiens. » La paix de Nimègue conclue en avril 1678, élimine en effet la fête de l'Assomption de cette année-là, et ce ne sont ni la guerre d'Espagne (1683-1684) ni les bombardements d'Alger, de Tripoli et de Gênes qui peuvent être désignés par cette allusion ; à plus forte raison cette conclusion du sermon fera-t-elle écarter résolument les années de paix de 1678 à 1683.

Restent donc comme dates possibles à ce sermon de l'Assomption les années 1674 à 1677 ², que rien n'exclut

1. Elle avait pour titre : *Monita salutaria B. V. Mariæ vindicata per notas salutare ad libellum intitulum : Cultus B. V. Mariæ vindicatus p. Hieryonimi Henneguiet et similes scriptores, aulhore quodam Regulari, orthodoxi cultus beatissimæ virginis Mariæ zelatore. Cui accedit Appendix contra defensionem B. Virginis Mariæ Ludovisii Bona.*

2. Si les expressions de la préface de Bretonneau n'amènent pas à conclure que le sermon suivit la série des condamnations portées contre le libelle et les oppositions qu'il rencontra dans les différentes nations catholiques, Italie, Espagne, etc., on peut admettre que ce sermon de l'Assomption fut prêché le 15 août, en 1674 ou 1675, 1676 ou 1677. Les quatre dates sont possibles, bien que les occupations de Bourdaloue en dehors des stations signalées par la *Liste des Prédicateurs*, soient inconnues ou à peu près. Il faut noter seulement qu'en 1674 Bourdaloue ne put satisfaire au désir de M^{lle} de la Vallière qui, au défaut de Bossuet empêché, voulait lui confier le sermon de sa prise d'habit (2 juin), dont Fromentières fut chargé. Une prise d'habit prêchée le 18 juillet 1676 à Montmartre, une autre au mois de juin 1679, aux Carmélites de la rue du Bouloi, seraient presque des raisons de suspecter un sermon du 15 août, quand on se rappelle combien Bourdaloue semble attentif à ne point trop rapprocher les sermons de circonstance et à se ménager de longues préparations.

absolument, puis les années 1689 à 1697 pendant lesquelles la guerre de la ligue d'Augsbourg (24 septembre 1688, manifeste contre l'empire) vérifie du reste les paroles de Bourdaloue mieux que la guerre contre la Hollande. 1691

Mais à cause même du document manuscrit qui nous représente l'évêque de Tournai, mort depuis le 31 décembre 1689, mis en cause par Bourdaloue, il est bon d'attirer l'attention sur la lettre d'un nouveau converti, écrite, d'après Gilbert de Choiseul, au traducteur de la version imprimée à Lille en 1674 (dom Gerberon, selon toute apparence), lettre à laquelle l'évêque de Tournai donna place dans son Mandement du 4 juin de la même année.

Lisez, s'il vous plaît, écrivait-il, la lettre qu'un homme de condition, d'un mérite extraordinaire & très estimé à la Cour, écrivit au traducteur devant qu'il eût fait imprimer cet écrit. Elle me fut communiquée, & comme je connois et estime fort celui qui l'avoit écrite, qu'il a été longtemps de la prétendue religion réformée, qu'il en est sorti après s'être éclairci à fond par son étude propre & s'être lui-même détrompé avec le secours de la grace, & que je sçai que les fautes qui se commettent parmi nous dans les dévotions extérieures lui avoient fait une extrême peine devant que Dieu l'eût retiré de ses erreurs : j'avoue, que je fus fort touché de sa lettre, & qu'il me sembla que Dieu se servoit de lui pour me faire connoître mon devoir ¹.

1. Voici cette pièce si avantageusement annoncée :

A S. Germain, le dernier décembre 1673.

Monsieur,

J'ai lû avec édification & plaisir le petit Livre que vous m'avez fait la grâce de m'envoyer, plein d'esprit et d'une piété solide. Ce n'est pas à moi de le publier en ce pais-ci. Il perd de sa force entre les mains d'un Proselyte, toujours suspectes à ceux qui ont le plus besoin de ce remède. Les anciens et véritables catholiques sont plus propres à le faire valoir, & devoient même, si je ne me trompe, le traduire en plusieurs langues vulgaires pour le petit peuple à qui le latin n'est pas connu. C'est dommage que par des excès de zèle et de bonne intention sans connoissance, on corrompe une source de consolations et de biens, car c'est ainsi que je nomme la prière des saints et la Bien-heureuse Vierge en particulier, dont je crois moi-même avoir reçu de très grands avantages. J'y ay eu dans mon erreur une extrême répugnance, parce que j'en regardois seulement les abus ; j'y trouve une extrême douceur aux termes où l'Eglise nous la recommande & nous l'ordonne. Votre Auteur

1691 Comme je crois possible, à l'aide des traits qui décrivent ce « converti » anonyme, de lever son incognito, il me semble bon d'essayer cette identification.

Il s'agit, sauf meilleur avis, du comte de Fontaine-Berenger dont il est parlé à plusieurs reprises dans le *Mercure galant*, notamment au mois d'avril 1691, à l'occasion d'un de ses livres¹, non moins pompeusement annoncé que sa lettre de 1673²:

D'ailleurs l'antiquité de sa noblesse & le rang que sa famille a toujours tenu dans l'Estat & parmy les Pretendus Reformez, doivent donner un grand poids à son Ouvrage. Vous en serez convaincüe, quand je vous diray qu'il part du genie du jeune comte de Fontaine Berenger, l'un des premiers capitaines du bataillon de Saint-Montan, du régiment de Champagne. Il a commencé au sortir de ses Etudes à servir sa Majesté & a passé par tous les degrez qui peuvent conduire au Poste où il est. Lorsqu'il a changé de Religion, il ne l'a fait qu'après avoir eu de longues Conferences avec les plus habiles

en a fort bien jugé. Plût à Dieu que MM. les Evêques fussent aussi soigneux de séparer peu à peu cette ivraye d'avec le bon grain ! Il y faut de l'adresse, de la discrétion et de la retenue comme en toutes les bonnes et justes Reformatons, mais non pas de la négligence et de la mollesse. Je vous rends grâces, Mr, de ce présent et de l'honneur de votre souvenir. Je vous souhaite une bonne et heureuse année, & je suis toujours avec toute sorte d'estime et de passion, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

P. F.

1. Le titre de l'ouvrage est : *Avis fraternel aux nouveaux convertis de France & particulièrement à ceux qui habitent les provinces de Picardie, Maine, Anjou, Bretagne et Normandie, pour les exhorter à se comporter en fidèles sujets du roi...*, par une personne de naissance du nombre de ceux qui ont abjuré nouvellement les erreurs de Calvin. Suit une assez longue analyse du livre. (P. 119).

2. L'année suivante la feuille officieuse mentionne les fêtes données par le même comte de Fontaine-Berenger, sorte de fondations d'un genre à part. « Le comte de Fontaine Berenger, dit le *Mercure* de mai, capitaine au Régiment de Boufflers, outre toutes les réjouissances qu'il a faites pour chaque avantage particulier qu'ont remporté les François, a voulu encore consacrer deux jours de chaque année pour deux Festes solennelles pour demander à Dieu qu'il luy plaise benir tous les projets de sa Majesté. Une de ces Festes se célèbre le premier jour d'Octobre, Feste de Saint Remy en sa terre de Fontaine Berenger, près Trun, diocèse de Sez, & l'autre le mardy de la semaine de Pasque en sa terre d'Herengerville, Diocèse de Coutances. »

Theologiens. Feu M^r du Plessis Praslin, Evêque de Tournay dont le sçavoir egaloit le zele y a fort contribué, etc. 1691

Si le sermon de Bourdaloue *sur la Dévotion envers la sainte Vierge* est bien celui que notre gazette janséniste dit avoir été dirigé contre Choiseul, il faut l'attribuer à la date que nous venons de proposer. Ce que le manuscrit nomme inexactement le *traité* de l'évêque de Tournai sur la fausse et véritable dévotion à la sainte Vierge, est à coup sûr le mandement de 1674, écrit pour défendre et recommander les *Avis salutaires*. Selon toute vraisemblance, Bourdaloue fit venir à ce sujet son ancien ou futur sermon de l'Assomption, appliqué ce jour-là à la fête de la Conception. Nous en verrons une nouvelle preuve à l'avent de 1692.

16 décembre, 3^{me} dimanche. — De Paris, le 22 décembre 1691.

Le 16 de ce mois, le Roy entendit dans la Chapelle du Chasteau de Versailles, la Predication du Pere Bourdaloue Jésuite, et Vespres chantées par la Musique. (*Gazette de France* du 22 décembre 1691, p. 728.)

Dimanche 16, à Versailles. — Le roi et Monseigneur furent au sermon du P. Bourdaloue, qui prêcha sur l'hypocrisie ¹ et fit le plus beau sermon du monde. (Dangeau, t. III, p. 443.)

1. Le sermon *sur l'hypocrisie* est au t. II, p. 307 des *Dominicales*, éd. orig. de 1716. Rien n'indique qu'il ait été prêché devant le Roi, il est donné, non comme prêché devant le Roi pendant l'Avent, mais comme le 7^e après la Pentecôte. Mais enfin Bourdaloue prêcha le 17 décembre 1691 un sermon *sur l'hypocrisie*, et l'abbé Mauroy, curé des Invalides, venoit de se sauver ayant fait banqueroute, etc. (Voy. le même Dangeau au 5 décembre 1691 et la note de Saint-Simon.) Cette coïncidence est bien remarquable et ne peut guère être fortuite. Il y a encore dans le même volume des *Dominicales*, p. 219, un sermon *sur la vraie et la fausse piété* qui pourrait convenir ici. (R.)

Quesnel, dans sa lettre datée de Bruxelles, janvier 1692, à du Vaucel, à Rome, montre bien, en parlant de l'affaire de Mauroy, que les jansénistes n'ont jamais pardonné à saint Vincent de Paul son éloignement pour Saint-Cyran, et son animosité contre les Lazaristes éclate, en rapportant un mot de M. Joly, supérieur de la congrégation, à qui avait été confiée l'aumônerie des Invalides : « Le sieur Mauroy, curé des Invalides, écrit-il, est enfin arrêté. M. Joly, allant voir M. le contrôleur général pour le redemander et pour lui faire faire pénitence, dit à cette occasion à M. de Pontchartrain : « Plût à Dieu que cette affaire nous pût faire chasser de la cour. Nous reconnoissons que nous ne sommes point propres pour le

1691

Je donne pour ce qu'elles valent les remarques de Rochebilière sur ce sermon du dimanche 16. Il faut avouer que la coïncidence avec l'affaire scandaleuse du P. Mauroy, l'aumônier des Invalides, est à noter. Il faut cependant prendre garde de forcer les rapprochements. Madame ne parle, dans ses lettres, que le 27 décembre, de cette affaire Mauroy, et cependant elle n'est pas en retard pour recueillir des bruits de cette nature¹.

Il est difficile de se prononcer entre les deux sermons que propose Rochebilière, mais le sujet signalé par Dangeau a dû être prêché à plus d'une reprise à la cour².

Dimanche 23, à Versailles. L'après dinée il n'y eut point de sermon à la chapelle (rien non plus dans la *Gazette*, nulle mention de Bourdaloue). (Dangeau, t. II, p. 445.)

N'y a-t-il pas à noter la coïncidence de cette date avec celle d'une lettre de Pontchartrain au gouverneur de la Bastille, l'autorisant à laisser Bourdaloue pénétrer près du comte de Morlot.

Le comte de Morlot, lit-on dans les papiers de la Bastille (Bibl. de l'Arsenal), était un « pensionnaire du prince d'Orange à Paris, et qui sous le prétexte d'un procès poursuivi au nom de sa femme, entre-

grand monde. » Il auroit pu ajouter, « ni pour gouverner des séminaires et donner des prêtres à l'Eglise. » — (*Correspondance de Quesnel*, t. I, p. 176.) Evidemment aux yeux du futur successeur d'Arnauld, MM. de Port-Royal avaient seuls grâce d'état pour de si saints ministères.

1. Jaeglé, t. I, p. 89. Il est vrai qu'elle suppose que sa correspondante sait déjà l'aventure.

2. M. Taschereau, *Vie de Molière*, 3^e éd., p. 47, dit que Bourdaloue attaqua Molière dans son sermon pour le 7^e dimanche après Pâques « comme la vraie et la fausse religion ont un grand nombre d'actions qui leur sont communes ; et comme les dehors de l'une et de l'autre sont presque tous semblables, les traits dont on peint celle-ci, défigurent celle-là. » Il en conclut que Molière, qu'il ne fait que désigner mais plus que suffisamment, a tourné en ridicule les choses les plus saintes.... M. Taschereau dit à tort après Pâques mais il faut dire 7^e dimanche après la Pentecôte, t. II, p. 313 et suiv. des sermons pour les dimanches de l'éd. orig., in-8 de 1716. Cette faute est encore dans la 5^e éd., p. 189. (R.) — La remarque de Rochebilière sur le passage de Taschereau dans lequel Molière est reconnu à ce même sermon du 7^e dimanche après la Pentecôte, prouverait seulement que Bourdaloue reprenait d'anciens sermons, ce que nous savons de reste.

tenait une correspondance suivie avec le Prince d'Orange ». Il avait été arrêté le 24 octobre 1684, et sortit le 29 octobre 1697 ¹. 1691

Voici la lettre de Pontchartrain ² :

A Versailles le 23 décembre 1691.

Le Roy veut que vous permettiez au Pere [Bordes] ³ de voir le Comte de Morlot prisonnier à la Bastille lorsqu'il le jugera nécessaire. Je suis entierement à vous.

PONTCHARTRAIN.

M. de Besmaux.

Faut-il supposer que Bourdaloue, n'ayant pas à prêcher ce jour-là, se rendit, porteur de la lettre, à la Bastille? Il est évident qu'une étude même très détaillée du long dossier de Morlot n'amènera aucune révélation sur ce point. Mais il faut remarquer que c'est de Versailles et à la date même où un des sermons de son avent tombe et le rend libre, que Bourdaloue est substitué au P. Bordes, aumônier habituel des prisonniers.

25 décembre. — Sur le sermon de clôture, nous n'avons que ce que dit la *Gazette*, Dangeau se taisant sur le sermon.

Le 25 Elle (Sa Majesté) assista à la grande Messe célébrée par l'Evesque de Condom... ⁴ & l'apresdînée, Elle entendit la Predication du Père Bourdalouë Jésuite. (*Gazette* du 29 déc.)

1. *Catalogue des manuscrits de la bibl. de l'Arsenal*, Archives de la Bastille, t. ix, p. 72 au n° 10.417.

2. La lettre est d'un scribe, sauf la correction Bourdaloue, la signature et la suscription. Bibl. de l'Arsenal, dossier 10.492, année 1691 : Au mot Bourdaloue, une couverture renvoie au dossier du comte de Morlot, 1691, dans lequel on lit cette pièce au milieu de permissions diverses, p. 196 ; c'est une feuille double (autrefois cousue) de 210-158 millim., pliée en quatre pour être classée, elle porte au revers : « 23 décembre 1691. Lettre de M. de Ponchar[train] po[ur] laisser voir le père Bourdaloue au comte de Morlot. »

Au même dossier, 15 janvier 1696 : « Ordre du roi pour permettre au comte de Mourlot d'entendre la messe. » L'acte de mise en liberté, signé Torci, est du 20 octobre 1697.

3. Au-dessus du mot *Bordes*, barré, on a écrit en interligne : *Bourdalouë*.

4. Il s'agit du successeur de Bossuet, Jacques de Matignon, né en 1643, à Thorigny sur Vire, qui démissionna en 1693.

1692 On trouve à la date de 1692, dans les notes de Rochebilière, une relation attestant la part que prit Bourdaloue à l'examen d'une vocation religieuse, celle de Marie-Françoise Durye, fille d'un avocat estimé par Lamoignon. C'est sans doute chez ce magistrat que le père de la postulante avait appris à connaître et estimer Bourdaloue, jusqu'à s'en remettre à son jugement dans un sacrifice de cette importance. C'est apparemment par la date d'entrée au couvent de la visitandine, morte supérieure de Moulins en 1747, que Rochebilière a conjecturé le temps de cette entrevue de Bourdaloue avec M. Durye. Il le place à 1691 ou 1692. Comment se prononcer? Tout au plus faut-il dire que la prédication de l'avent à Saint-Paul en 1692 rapprocha peut-être encore Bourdaloue de Lamoignon.

Au début de cette année, et avant le carême de la Salpêtrière, est à signaler la lettre du P. Général Thyrese Gonzalez, relative à l'autorisation demandée par Bourdaloue de conserver dans sa cellule le portrait du roi. Elle est du 8 février. Je puis renvoyer à la *Correspondance* de Bourdaloue qui donne intégralement le texte original¹.

Jeudi 7 février, sermon de Bourdaloue pour la profession de M^{lle} de Maupeou, à l'abbaye de Saint-Antoine².

Nous n'avons sur ce point que la relation officielle du

Lundi 24, à Versailles, veille de Noël. Le roi fit ses dévotions et passa presque toute la journée à la chapelle.

Mardi 25, jour de Noël à Versailles. Le roi a passé presque toute la journée à la chapelle en dévotion, et a été entendre le salut à la paroisse. (Dangeau, t. III, p. 425-446.)

1. V. note **k** du livre IV.

2. H. Chérot, op. cit. p. 216.

3. L'abbaye de Saint-Antoine (qu'on appeloit aussi Saint-Antoine des Champs) étoit de l'ordre de Cîteaux. Marie-Magdeleine Mornay de Montchevreuil, abbesse en 1609 (Fisquet, *France pontificale*, diocèse de Paris, t. II, p. 536). Le registre de l'hôtel-de-ville ne contient que les décès à partir de 1745. (R.)

*Mercur*e, que je donne avec l'annotation copieuse due 1692
à Rochebilière :

J'oubliai de vous mander la dernière fois que le 7 du mois passé Mademoiselle de Maupeou, fille de M. de Maupeou Maître des Comptes¹ avoit fait profession en l'Abbaye de Saint Antoine. Elle fit ses vœux entre les mains de M. l'Abbé de la Charité, qui officia pontificalement en présence d'un grand nombre de ses parens, qui assistèrent à cette cérémonie; sçavoir, M. de Maupeou, Conseiller d'honneur au Parlement; M. le Président de Maupeou son fils, et Madame la Présidente; M. de Maupeou, Maître des Requestes, Intendant d'Auvergne, Madame de Maupeou, marquise de Noisy; M. de Maupeou, Capitaine au Régiment des Gardes, et Madame de Maupeou sa femme; Madame Fouquet², Madame la comtesse de Mailly, et Mademoiselle de Mailly sa fille; Madame la Présidente Feydeau; Madame de Manneville; Madame de Richebourg; Madame la comtesse de Tonnerre; Madame de Canteleu; M. San-

1. Charles de Maupeou, chevalier, Conseiller du Roi en ses conseils, ancien maître ordinaire en sa chambre des comptes de Paris, baptisé le 1^{er} mars 1627, se démit de sa charge en 1671 et mourut en sa maison rue de Vaugirard, le 3 mars 1703, à 76 ans (St-Sulpice). Marié à Madeleine le Charron, morte à Paris, paroisse S. Eustache, 7^{bre} 1680. Inh. le 18 à la Madeleine, fille de Claude, Conseiller d'Etat, Intendant des finances, et de Françoise Garnier. Voyez mes cartes *Maupeou* (Ch. J.-B. et Madeleine de). — En 2^{es} noces à Elisabeth Ruffre. — Du 1^{er} lit : Madeleine de Maupeou, religieuse à l'abbaye de Saint-Antoine des Champs, fit profession le 7 février 1692. Sa sœur du même lit, mariée à St Eustache, 14 juin 1694, à Prosper Nicolas Bauyn, chevalier Sgr d'Angervilliers, cons^r au Parlement, secrétaire d'Etat de la guerre en 1728 † le 7 mars à S. Sulpice. (Voyez ma carte *Bauyn*). 2^e lit : Elisabeth-Geneviève, mariée à S. Eustache le 10 mars 1698 à Jean Turmenies, chevalier Sgr de Nointel, conseiller d'Etat, garde du Trésor royal † à Paris le 22 janvier 1719 à 36 ans, inh. le 24 à S. Jean en Grève. Charles-Guillaume...., D^r en théologie de la faculté de Sorbonne, 18 oct. 1710, chanoine de l'église de Paris, 18 août 1713. (Extrait du dossier Maupeou à la Bibliothèque nationale, cabinet des Titres). M. le Moriyer garde dans ses vieilles archives..... 7^e un acte de « Charles de Maupeou, anc. M^e des Comptes, dem^r rue Neuve des Bons-Enfants. » (21 juillet 1692). (Jal, *Dict. critique*, art. Maupeou, p. 849, 2^e colonne). Madeleine de Maupeou, née le vendredi 20 oct. 1673 et baptisée le dimanche 22 octobre 1673 à S. Eustache elle eut pour parrain un maître boisselier et la marraine Françoise Tutenne, veuve de Laurens Beaupuis, cordonnier. Elle avoit donc 18 ans et 4 mois environ lorsqu'elle fit profession le 7 février 1692. (Voyez ma carte *Maupeou* (Madeleine de). (R.).

2. Gilles de Maupeou épousa Anne de Creil, de qui vint Marie qui épousa François Fouquet, père du fameux surintendant (Jal, *Dictionnaire critique*, art. Maupeou). (R.). Cf. Jules Lair. *Nicolas Fouquet*, t. I, p. 9-12.

1692 son, Maistre des Requestes, et Madame Sanson; M. Enjorant, Conseiller au Parlement, et Madame Enjorant sa femme; M. le Camus, frère de Madame de Mannevillette, et oncle de Madame la comtesse de Tonnerre; M. Doujat, conseiller au Grand Conseil, et Madame Doujat sa femme; M. de Turgis, Conseiller au Parlement; Madame la Présidente Molé; M. le marquis de Senectere; M. de Riant, et plusieurs autres personnes de qualité. Si une indisposition n'eust pas empêché Madame de Pontchartrain ¹ de s'y trouver, l'Assemblée des parens eust été complète. L'exhortation fut faite par le P. Bourdaloue Jesuite, qui s'en acquitta avec son éloquence ordinaire ².

Carême à la Salpêtrière.

Aux maisons de l'hospital general En l'Eglise de saint Louïs de la Salpestriere, le Reverend Pere Bourdaloue, de la Compagnie de Iesus, dans la Nef du S. Sacrement, & quatre autres R. Peres de la mesme Compagnie dans les autres lieux & Chapelles de la Maison ³.

Ce doit être là une des deux occasions signalées par la préface du P. de La Rue ⁴, qui groupèrent autour de la

1. Une Marie de Maupeou épousa Louis Phéliepeaux, ministre d'Etat et contrôleur des finances (Jal, à *Maupeou*).

2. *Mercure galant* de mars 1692, p. 254.

3. *Liste des Prédicateurs*, p. 11. La *Liste des Prédicateurs* signale encore, à la cour, le P. de la Roche, oratorien, qui déjà y avait prêché le carême de l'année précédente; à la paroisse de Versailles, le P. Séraphin que nous retrouverons en 1696, à la chapelle royale; le P. Chaussemer, « Docteur de Sorbonne, Predicateur ordinaire du Roy, Iacobi du grand Convent » (*sic*), à Saint-Germain en Laye, devant le roi et la reine d'Angleterre; La Rue, à Saint-Médéric, Gaillard, à Saint-Séverin, et le futur supérieur de Bourdaloue au moment de sa mort, et son premier biographe, le P. Martineau, qui débutait dans la *Liste* par le carême à la Visitation de Chaillot. Ajoutons le P. Hubert, à Saint-Nicolas des Champs, et le P. de la Tour, à Saint-André des Arts; à Saint-Sulpice, Monsieur Navarre, Docteur de Sorbonne, Monsieur Treuvé, théologal de Meaux, au grand hôpital de la Charité.

4. V. plus haut, p. 742. Rochebilière avait aussi remarqué ce témoignage, témoin cette note recueillie par lui : 1692 (février-avril). Le P. Bourdaloue prêche le carême à S. Louis de la Salpêtrière dans la nef du Saint Sacrement. Quatre autres pères prêchent en même temps dans les autres lieux et chapelles de la maison. *Liste des Prédicateurs*. — Le P. de la Rue (Préface de ses sermons, T. 1, 2^e éd, Lyon, 1719, in-12, D5630)¹⁵ Biblioth. Sainte-Geneviève) dit qu'il prêcha deux carêmes entiers

chaire de Bourdaloue l'auditoire distingué, auquel plurent tant les prédications plus « improvisées » de Bourdaloue. Une lettre de Quesnel confirme ce témoignage :

Quesnel à du Vaucel, 28 mars 1692.

On m'a envoyé la *Liste des Prédicateurs* de Paris pour ce carême. Il y en a sept ou huit de l'Oratoire qui remplissent les meilleures chaires et qui sont assurément des premiers. Ils ont Saint-Paul, Saint-Gervais, etc., et par dessus tout la chaire du Louvre, devant Sa Majesté. C'est un P. de La Roche qui avoit commencé l'année passée; mais le Roi étant parti pour Mons, il lui dit qu'il vouloit l'entendre cette année. Il y a des jésuites, mais hors le P. Bourdaloue, le reste est commun, et le P. Bourdaloue prêche en missionnaire à l'hôpital¹.

Peut-être le second théâtre de ces mêmes succès serait-il cet hôpital de la Charité, où prêchait cette année même le théologal de Bossuet. Ce qui est certain, c'est le concours qui dut se produire à Saint-Louis de la Salpêtrière, à en juger par ce fragment de lettre de M^{me} de Sévigné, postérieur de six jours à la fête de Pâques, et qui semble donné par un témoin auriculaire.

A Paris, ce 12 avril 1692.

..... Le P. Bourdaloue a prêché encore mieux que jamais à la Salpêtrière²...

Ce serait à ce carême de 1692, à moins que Bourdaloue n'ait prêché plus d'une fois à la Salpêtrière, qu'il faudrait rapporter une des nombreuses excentricités de Santeul. L'admiration bruyante de cet original devait être assez gênante pour le prédicateur qu'il voulait entendre à tout prix, sauf à causer dans l'église un de ces tumultes trop ordinaires alors.

dans les Hôpitaux autour de Paris où il trouva toujours le même grand monde qui le suivoit à la Ville et à la Cour. (Le *Journal des Prédicateurs* (sic) ne mentionne que cette station à la Salpêtrière en 1692.) Il y eut au mois d'avril 1692 un Jubilé pour l'Exaltation du pape. Est-ce pour ce Jubilé que Bourdaloue fit son sermon sur le Jubilé? (Voy. au 18 mars 1682 un autre Jubilé.) (R.)

1. Ed. A. Le Roy, t. I, p. 189.

2. Sévigné, t. x, p. 77.

1692 Un jour, lit-on dans le recueil de Dinouart, Santeul voulant entrer dans l'Eglise de la Salpêtrière pour entendre le P. Bourdaloue qui devoit y prêcher, les Suisses qui gardoient la porte, le voiant venir, lui dirent : Où allez-vous, Monsieur ? Où je vais, répondit Santeul, entendre le Sermon. Et qui estes-vous, pour vouloir entrer ? Qui je suis ? Je suis un homme assez connu dans le monde, je suis Santeul. Ah ! vous estes Santeul, le Poëte fou, vous n'entrerez point, repartirent les Suisses. J'entrerai, répondit Santeul et vous êtes des coquins que je ferai casser aux gages. Il se jetta dans la foule, de toute sa force, & entra malgré les Suisses ; après quoi il leur dit des injures & fit cent plaisanteries sur leur Nation, dont bien des gens rirent de tout leur cœur.

L'extravagance de Santeul, bien qu'elle renouvelle en quelque façon la scène du sieur Paparel au carême de Saint-Eustache, en 1688¹, n'est point intéressante par elle-même. Mais peut-être faut-il conclure de cette aventure et de la question posée par les Suisses apostés à l'entrée de la Salpêtrière que l'accès du carême prêché dans cette église n'était pas libre, quand les seigneurs et autres grands personnages qui, selon La Rue, s'y pressèrent, n'entraient apparemment qu'à cause de leur qualité.

Le jubilé dont parle Rochebilière comme ayant été ouvert en avril, était attendu depuis quelque temps ; on le voit dans cette note du marquis de Sourches :

Le 7 (janvier), écrit-il, on commençoit à ne plus douter que le pape accorderoit des Bulles aux évêques de France, et le bruit courroit qu'il devoit venir un légat en France, pour la paix, lequel devoit aussi apporter un jubilé.

Cette conclusion des négociations avec le nouveau pape eut lieu, et les évêques des deux Assemblées antiinfaillibilistes de 1682 et 1688, regurent leurs bulles, moyennant une formule de rétractation². Le jubilé était donné pour l'exaltation du pape Innocent XII, intronisé le 12 juillet précédent. On lit dans la *Gazette* du 12 avril, de Versailles, en date du 11, que « le roi a fait son jubilé à la paroisse. »

1. V. plus haut, p. 686.

2. V. Legendre, *Mémoires*, p. 158-159.

Apparemment à l'église de l'hôpital où prêchait Bourdaloue, le jubilé fut aussi célébré et donna occasion peut-être à notre prédicateur, de reprendre le discours sur ce sujet, conservé dans ses œuvres. Le fait est que nous n'en savons rien. 1692

31 mars, lundi saint. — Ce jour-là, d'après les relations du *Mercure* et du monastère de la Visitation de Saint-Denis, Bourdaloue communiait dans l'église de la Maison professe une de ses pénitentes, Marie-Victoire de Sully, la sœur de Louise-Henriette, dont il avait prêché la prise d'habit en octobre ou novembre 1679 ¹. Il devait donner aussi le sermon de la vêtue de cette nouvelle visitandine au mois de **mai** ou de **juin** suivant. Voici du reste les documents de la Visitation qui racontent l'entrée au couvent et la prise d'habit de la postulante :

... Il a pris grande part à notre joye (l'abbé Salmon Dr de Sorbonne et nouveau pere spirituel de la Visitation de St Denis) du retour de Mademoiselle de Sully (Marie Victoire de Sully) qui après avoir été élevée depuis l'âge de sept à huit ans dans notre Maison avoit cru devoir consentir aux désirs de M^{me} la duchesse de Sully avoient d'éprouver sa vocation dans le monde, leur a donné la satisfaction d'y demeurer près de deux ans, avec beaucoup d'applaudissement et d'estime, sans que les grands biens, les plaisirs ni la gloire de ce monde aient pu altérer la fidélité de son amour pour Dieu, mais passant au travers de toutes les grandeurs de la terre, elle a conservé la pureté de son âme, ce qui luy a fait refuser avec générosité les plus grands partis de la cour ², pour embrasser la croix

1. V. plus haut, p. 478 et 522.

2. L'annonce de son entrée en religion est ainsi libellée dans le Ms (n. a. fr. 1732) déjà cité des *Nouvelles ecclésiastiques*, à la date d'avril 1692 : « Made[mois]elle de Silly (*sic*) s'est faite Religieuse de la Visitation S. Denys au commencement de ce mois. M. de Courtenvaut (?)^{*} la vouloit épouser pour rien, mais elle a constamment dit qu'elle vouloit estre religieuse. » La coïncidence du monastère et de l'année, donne à croire qu'il s'agit ici de Marie-Victoire de Sully, la seconde des deux sœurs dont il est parlé dans Lauras, t. II, p. 123, et dans le *Mercure galant* de juin 1692, p. 40. La différence des noms de Sully et Silly, négligeable d'ailleurs

^{*} S'agit-il de Michel François Le Tellier, marquis de Courtenvaux, fils aîné de Louvois ? (Sévigné, t. IX, p. 459, note 6.) En ce cas les prétentions matrimoniales seraient antérieures au 28 novembre 1691, jour où il épouse la sœur du comte d'Estrées.

1692 de J.-C. et la vie humble, solitaire et cachée d'une fille de la Visitation. Ce fut M^{me} la Duchesse d'Orval qui nous amena cette illustre victime du Seigneur le Lundy saint (7 avril 1692), et dès le mercredi elle entra dans les exercices, qu'elle suit avec un si grand rabaissement, application et fidélité, qu'on diroit qu'elle n'a jamais veu autre chose que le cloître et les observances religieuses. Elle eut l'applaudissement unanime de tout notre chapitre et a reçu le saint habit des mains de Mgr l'évêque de Toulouse (Jean-Baptiste-Michel Colbert de Villacerf); le R. P. Bourdaloue assez connu dans la France s'est surpassé lui même en son sermon, aussi a-t-il grande part à ce sacrifice, étant le directeur de notre chère sœur; tout Paris nous en congratule et nous en félicite ¹...

Notre très aimée sœur Marie Victoire de Sully, lit-on ailleurs, a fait depuis quelques mois la Sainte Profession. Plusieurs Dames de la

dans une lettre de ce temps, ne doit pas prévaloir contre la concordance parfaite des époques. Le *Mercur* de juin qui se bornait à dire : « M^{lle} de Sully est entrée il y a quelque temps », précise ensuite en parlant de la fin du Carême, ce qui répond à merveille aux détails que le P. Luras a donnés d'après les archives du monastère d'Annecy. L'entrée au couvent serait du 31 mars, le lendemain des Rameaux, et c'est bien ce qu'insinue le *Mercur* : « Elle s'y (au monastère) rendit seule le carême dernier... » — J'ai déjà signalé (*La Correspondance de Bourdaloue*, p. 6), les divergences entre le récit du *Mercur* et celui, plus autorisé, des *Annales d'Annecy*. Elles portent particulièrement sur la date d'entrée de la sœur aînée, 1681, dit le P. Luras, trois ou quatre ans avant 1692, d'après le *Mercur*. Les noms des deux sœurs semblent aussi intervertis. Le *Mercur* qui ne donne pas celui de la postulante de 1692, appelle sa sœur Louise-Elisabeth, au lieu de la nommer Louise-Henriette, comme il semble ressortir des renseignements donnés par le P. Luras. Le détail fourni par le *Mercur* : « Elle a de l'esprit, de la beauté et du mérite, & il n'a tenu qu'à elle de choisir entre plusieurs grands partis » est précisé par l'épistolier des *Nouvelles ecclésiastiques*. Cependant il nous manque encore la date précise de cette vêtue, qui est probablement du mois de mai 1692.

1. Bibl. nationale, *Catalogue imprimé de l'Histoire de France* Ld. 173², monastère de Saint-Denis. — Daté du monastère de Saint-Denis 4 juin 1692, p. 3, signé : Marie-Madeleine Le Laboureur.

2. S. Denis, 15 avril 1694. Signé : les sœurs de la Visitation de St Denis. (Biblioth. nat., idem.) Marie-Victoire de Béthune Sully fut en 1729 supérieure de S. Denis, elle signa encore comme supérieure une circulaire du 20 mai 1731. (Biblioth. nat., monastère de S. Denis.) Elle le fut auparavant; elle signe comme supérieure de S. Denis une circulaire du 12 nov. 1719 (ou 1729) le chiffre est douteux, mais comme cette circulaire dit que son frère unique mourut en février de cette année on peut s'assurer de cette date. (R). — La solution espérée par Rochebilière paraît difficile, car le prince d'Enrichemont, fils du duc de Sully, mourut le 24 décembre 1712. Sév., t. VIII, p. 365, note 14.

cour, qui assistèrent à la cérémonie, ont vu avec admiration le courage et la joye avec laquelle cette genereuse victime a consommé son sacrifice, tous les grands avantages que le monde lui pouvoient promettre n'ont pu la détourner de se donner à Dieu sans réserve...

La relation du *Mercur*e galant complète ces détails :

Mademoiselle de Sully, dont le nom marque la haute naissance, s'est faite religieuse depuis peu de temps dans le monastère des filles de Sainte-Marie de St Denis. Elle s'y rendit seule le carême dernier, sans avoir parlé de son dessein à personne, et quand on lui en demanda la raison, elle n'en donna point d'autre, sinon que se sentant trop d'attachement pour le monde, elle vouloit s'en priver. Sa vocation a continué, et rien n'ayant esté capable de l'ébranler, elle a pris l'habit en présence de tout ce qu'il y a de personnes de distinction à Paris. Ce fut M. l'Archevesque de Toulouse qui fit la cérémonie. Le Père Bourdalouë, Jésuite, prêcha, et charma ses Auditeurs à son ordinaire. Il y eut une collation magnifique, servie dedans et dehors le couvent, et tout se passa avec l'éclat qui conyenoit à une personne telle que Mademoiselle de Sully. Elle a de l'esprit, de la beauté et du mérite et il n'a tenu qu'à elle de choisir entre plusieurs grands partis, mais la grâce a prévalu et elle a quitté sans aucun regret des biens passagers pour s'assurer un bien éternel. Elle est fille de Maximilien-Pierre-François de Bethune, Duc de Sully, Pair de France, Chevalier des Ordres du Roy, et de Marie-Antoinette Servient, fille d'Abel, marquis de Sablé, Surintendant des Finances, et Petite fille de Maximilien-François de Bethune, Duc de Sully, Pair de France, prince d'Enrichemont, mort en 1661 et de Charlotte Segulier, fille de Pierre, Duc de Villemor, Pair et Chancelier de France, laquelle prit une seconde alliance en 1668 avec Henry, légitimé de France, Duc de Verneuil, fils du Roy Henri IV. Ce fut de la main de Madame la Duchesse de Verneuil, mère de M. le Duc de Sully, qu'elle reçut le voile. Il y a trois ou quatre ans ¹ que Louise-Elisabeth de Béthune ², sa sœur aînée, prit l'habit dans le même monastère. La maison de Bethune qui a pris son nom de la ville de Bethune dans l'Artois descend de Robert I, dit Faissens, Sr de Bethune et de Richebourg, Advoüé d'Arras qui vivoit en 1001 est venu François de Bethune

1. Il y avait plus de trois ou quatre ans il y avait au moins dix ans que Louise-Henriette avait fait profession (1680). Entra-t-il à la Visitation une autre sœur nommée Louise-Elisabeth ? (R.)

2. On la nomme Louise-Henriette; on changeait souvent de nom en entrant en religion. (R.)

- 1692 Baron de Rosny, qui mourut en 1575, laissant Maximilien de Bethune I, de ce nom, Duc de Sully, Pair et Maréchal de France, Prince souverain d'Enrichemont, Marquis de Rosny, qui a le plus contribué à l'agrandissement de sa Maison, et Philippe de Bethune, comte de Selles qui a fait la branche de Charros. (*Mercur galant* de juin 1692, p. 39.)

C'est le 28, dernier dimanche de septembre, que je placerais le sermon *sur saint Chéron* qu'un couplet de Coulanges nous signale, si toutefois il est bien de cette année.

Pour le P. Bourdaloue qui prêchoit à St Cheron paroisse de Basuille le iour de la feste du saint

(sur l'air de *Griselidis*.)

C'est aujourdhuy là feste
La feste du patron
Tout le monde s'appreste
Pour entendre un sermon
Des plus exquis
Qui dira que sans teste
Dieu receut St Cheron
En pâradis ¹

Rochebilière qui avait recueilli cette note, parle du

1. (Mss. autogr. de Coulanges. Biblioth. nationale, 21 fr. 17821², f^o 56, v^o.) Cette chanson sous la date de 1692 est au *Recueil* de Maurepas, t. xxvi, f^o 421, « S. Chéron, martyr au pays chartrain vers le v^e siècle les voleurs le tuèrent à 3 lieues de Chartres comme il partait pour évangéliser Paris ils lui coupèrent la tête : c'étoit un vieillard ; l'invention de St Cheron dans l'abbaye de St Cheron le 16 juin et la translation le 28 octobre ; le 28 mai jour de son martyre ou de sa première sépulture. Ses reliques se conservent toujours dans l'abbaye de son nom près Chartres. L'an 1681 le vicaire général (M. de Brisay) de l'évêque Ferdinand ouvrit la Chasse du St Martyr à la prière des Chanoines réguliers le xv^e jour d'avril. Il en tira un os de l'épaule droite dont les religieux de cette abbaye du consentement de l'évêque firent present à M. le President de Lamoignon pour l'église de Saint-Chéron dit de Mont-Couronne l'une des paroisses de sa terre de Basville aux extrémités du diocèse de Chartres du côté de Paris. La cérémonie de la translation s'en fit le dimanche xxviii jour de septembre de la même année : et la fête s'en renouvelle tous les ans au dernier dimanche de ce mois * » (*Les Vies des Saints*, par A. Baillet. Paris. J. de Nully, 1701, in-f^o, t. II, col. 448-451. Biblioth. Ste Geneviève H 786. Au 28 mai.)

* En 1692, le 28 tombait un mercredi, le Dimanche précédent étoit la Pentecôte et le suivant le 1^{er} juin fête de la Trinité. (R.)

28 mai, qui est la date de la fête du saint, et paraît embarrassé à bon droit de choisir entre les deux dimanches voisins, dont le premier est la Pentecôte, évidemment à exclure, et le suivant, la Trinité, aussi improbable. A bien interpréter les renseignements qui lui sont dus, il semble qu'il faille indiquer pour cette fête locale de la paroisse de Mont-Couronne, le dernier dimanche de septembre, assigné comme anniversaire de la translation du 28 septembre 1681 ; il tombait à nouveau le 28 en 1692. Cette époque me paraît d'autant plus vraisemblable qu'elle était celle des vacances prises à Basville par Lamoignon et ses hôtes. Bourdaloue était souvent de ceux-ci et fut sans doute en 1692 l'orateur chanté par les vers badins de Coulanges. C'est encore un des sermons à retrouver.

A rappeler ici pour mémoire les lettres du mardi 15 juillet à Bellefonds¹ sur la démission de l'abbé de Broglie, publiées dans *Bourdaloue, sa Correspondance*² et la réclamation insérée au *Journal des savants* du lundi 1^{er} septembre, contre l'édition des sermons parue sous le nom de Bourdaloue et soi-disant chez la V^e Cramoisy³.

L'avent à Saint-Paul, quoi qu'en ait dit M. l'abbé Pauthe, a laissé quelque souvenir⁴.

1^{er} novembre (samedi) fête de la Toussaint. La *Gazette* nous signale la présence de Monsieur, Madame, etc., à

1. Bourdaloue s'y excuse d'accepter un sermon pour le 15 octobre à Vincennes à cause d'engagements pris pour ce mois.

2. Chérot, p. 115 et suiv. Lettre de Bourdaloue à M. F. de Lamoignon sur la démission de l'abbé de Broglie insérée pour la première fois dans le t. xvi de l'éd. in-8 de Lebel, Versailles, 1812, p. 280. J'ai ce volume, voir les notes que j'y ai jointes pour y fixer les dates d'années. L'original ne porte que le jeudi matin, 7 d'août. Le fac-simile est dans l'*Isographie française* de M^{me} Delpech qui est au dépôt des Estampes de la Bibliothèque nationale (R.)

3. V. plus haut, première partie, livre I, ch. II, p. 21. Cf. Chérot, p. 101.

4. Pauthe, p. 180 : « Au sujet du carême prêché à la Salpêtrière et de l'avent prêché à Saint-Paul en 1692, on ne trouve de mention nulle part. M^{me} de Sévigné ne fait qu'indiquer la station donnée dans sa paroisse. » Nous avons vu (p. 783) qu'elle mentionne aussi le succès obtenu à Saint-Louis de la Salpêtrière.

1692 cette ouverture de l'avent de Saint-Paul. C'était un témoignage aisé à recueillir.

De Paris le 8 novembre 1692 : le 1^{er} de ce Mois, feste de Tous les Saints, Monsieur et Madame accompagnés de Monsieur le Duc de Chartres, & de Mademoiselle allèrent en l'église de Saint Eustache leur Paroisse : l'après dinée Leurs Altesses Royales allèrent en l'Eglise Saint Paul entendre la Predication du Pere Bourdaloue, Jésuite. (*Gazette de France* du 8 nov. 1692, p. 407.)

Vendredi 21 novembre : Sermon pour le renouvellement des vœux à la Visitation du faubourg Saint-Germain.

Nous eumes l'avantage à la fête de la Présentation de renouveler nos vœux entre les mains du Révérend Père Bourdaloue, dont Vos Charités connoissent assez la réputation, nous restâmes toutes pénétrées de reconnaissance envers Dieu ; nous ayant fait comprendre que notre profession religieuse nous engageoit à imiter le sacrifice continuel que le Sauveur offre sur nos autels, qui est de lui-même, de tout lui-même, sans réserve et pour toujours ; que de même, nous devons nous offrir à Dieu nous mêmes, le faire sans la moindre réserve et pour toujours. Ce Révérend Père nous a honorées depuis de deux de ses sermons, à la profession d'une jeune novice, et à la vêtue de notre unique postulante. On peut dire qu'il n'a point son semblable dans ses discours touchants, éloquents et pleins d'une onction toute céleste ¹.

Nous avons dans cette circulaire l'indication de deux discours, l'un de profession, l'autre de vêtue, qui, sans date précise, se trouvent localisés entre le 21 novembre 1692 et le 7 mai de l'année suivante, jour auquel a été écrite la lettre. Tous deux avaient échappé à Rochebilière ; c'est le commencement d'une découverte.

30 novembre, 1^{er} dimanche de l'avent. — Nous avons le témoignage de M^{me} de Sévigné :

A Paris dimanche 30 novembre 1692.

... Adieu, madame, ma très-chère madame (M^{me} de Guitaut)... je m'en vais au sermon du P. Bourdaloue, au lieu de vous, j'ai

1. Communication du monastère d'Annecy. *Extrait d'une circulaire de notre troisième monastère de Paris* (Faubourg-Saint-Germain, puis rue du Bac). 7 mai 1693... Cf. plus haut, p. 568.

auprès de moi M^{me} Martel; vraiment ce n'est point du tout la même 1...

8 décembre, sermon sur la Conception. — Nous pouvons compter parmi les auditeurs M^{me} de Lamoignon et Baillet et conjecturer le sujet du sermon. C'était, (Quesnel l'atteste), une reprise de celui de l'avent de Versailles, qui, l'année précédente, avait suscité les réclamations de la feuille janséniste citée plus haut :

Quesnel à du Vaucel, à Rome, 26 décembre 1692.

... Le P. Bourdaloue qui a prêché l'avent à Saint-Paul, a répété ce qu'il avait prêché il y a un an, le jour de la Conception, contre les *Avis salutaires*. Et ce fut le même jour, et on dit cependant qu'après avoir bien crié, il avoit pris de ce livret tout ce qu'il y avoit de meilleur dans son sermon ².

Le P. Luras a parlé, à l'année 1674, de ce sermon qui fut l'occasion du livre de Baillet de la *Dévotion envers la sainte Vierge*, paru en 1693 ³. Mais il y faut ajouter des documents plus topiques et ne pas donner de l'opuscule de Baillet l'analyse passionnée que le P. Luras empruntait au *Dictionnaire des livres jansénistes* du P. Colonia ⁴.

Voici ce qu'on lit dans la vie d'Adrien Baillet, en tête des *Jugemens des savants*, de l'édition La Monnoye :

La seconde occasion qui suspendit la continuation des Jugemens des Savans fut aussi imprevûe que la première. Ce fut au sujet d'un sermon du Pere Bourdalouë sur la Conception de la Sainte Vierge en Décembre 1692 où il se laissa mener par Madame de Lamoignon qui

1. Sévigné, éd. Hachette, t. x, p. 91. (C'étoit le premier dimanche de l'avent que Bourdaloue prêchait à S. Paul.) (R.)

2. T. I, p. 242.

3. Ce serait le cas de rappeler ici, outre les témoignages jansénistes sur l'incident Conti, les écrits d'Arnauld (*Premier mémoire à présenter par M^{me} de Longueville* concernant les premiers temps de Bourdaloue à Paris, etc. V. plus haut, p. 770², note j).

4. Le P. Luras, t. II, p. 496 écrit : le mardi (lisez lundi) 8 décembre. Il cite, mais de seconde main et Frion, le neveu et premier biographe de Baillet, et le P. Léonard de Sainte-Catherine dont il a le tort de ne point rapporter les paroles. Si du moins il avait eu soin de fournir une référence exacte !

1692 luy demanda son avis, mais il ne repondit rien & pour reponse il composa son Traité de la devotion à la Sainte Vierge, & du culte qui luy est dû. Il le dédia à Madame de Lamoignon, comme à celle qui l'avoit demandé & qui l'attendoit avec impatience.

Il pouvoit faire un petit volume in-douze, & instruire tous les chrétiens. Dans cette vûe, il demanda un Privilège sur les Approbations de quatre Docteurs de Sorbonne, Robert, Pénitencier de Paris, Hideux, Curé des SS. Innocens, Mansel & Valois. Elles étoient si favorables & si precises que Mr le Chancelier accorda volontiers ce qu'on lui demandoit & que l'Auteur se nomma ¹ sans rien craindre pour un ouvrage de cette nature, & revêtu de toutes les formalités les plus exactes. Il y eut plusieurs editions qui causèrent beaucoup de disputes, & même le livre a été mis à l'Index sans qualification néanmoins avec cette formule *Donec corrigatur*. Il a subi quelques examens, enfin il s'est trouvé quelques defenseurs aussi bien que des critiques.

Le P. Luras, s'inspirant de d'Avrigny et de Colonia, est peut-être bien sévère non seulement pour M^{me} de Lamoignon à qui il attribue des préjugés de famille en qualité de nièce de Denis Talon, mais contre les intentions de Baillet. Est-il équitable d'admettre, malgré les éloges compromettants décernés par Bayle au livre de Baillet, que l'auteur s'y soit proposé de ruiner la dévotion à la sainte Vierge, comme l'insinuait Colonia dans son *Dictionnaire*? La passion

1. C'est une erreur, qui a trompé aussi M. C. Dejob. Amené dans sa thèse latine *De Renato Rapino* à raconter cet incident, il écrit : « *Postquam audita sacra quadam Burdaloei concione, uxor Chr. Francisci quid de ea sentiret interrogavit, nihil primum respondit, sed in eodem argumento, scilicet quomodo colenda sit Virgo, commentarium scripsit patronaeque dicavit, quem in Indicem referri donec corrigetur Romana sedes jussit ; ejusdem de Animorum gubernatione, de Vita Sanctorum scriptis Roma pepercit, verum ob id forsitan quod nomen auctoris non inscriptum fuerat volumini.* — Il y a ici une double inexactitude qui tendrait à faire croire que l'Index ne s'occupait de Baillet que *in odium nominis*. Or le livre de la *Dévotion à la Sainte Vierge*, quoi qu'en dise le premier biographe, n'avait pas été signé. Le nom ne figura pas sur les premières éditions, de 1693 à 1694. Il était à l'Index décret du 7 (al. 17 septembre) 1695, au mot *Dévotion* ; une nouvelle édition y est inscrite, au même endroit avec la même formule : *donec corrigatur*, par décret du 26 octobre 1701. Par contre les *Vies des Saints*, que Baillet signe figurent à l'Index, au mot *Baillet*, t. I, décret du 4 mars 1709, et t. II, contenant les mois de May, Juin, Juillet et Août, décret du 15 janvier 1714. Dejob, p. 40. Cf. plus bas, p. 563¹.

seule peut dicter des jugements de ce genre. Un des biographes récents de Baillet me paraît avoir rencontré plus juste. 1692

Cet ouvrage éclectique, écrit M. le chanoine Pihan, fut attaqué de deux endroits différents par deux pièces, l'une intitulée : *Mémoire adressé à la Sorbonne touchant le livre de la Dévotion à la Sainte Vierge*, in-12; l'autre *Lettre à M. Hideux curé des Saints-Innocents sur son approbation au nouveau livre de la Dévotion à la Vierge*, imprimé à Liège en 1694, in-12. Les protestants n'y sont pas étrangers. Le livre de Baillet fut mis un moment (?) à l'*Index*, mais avec la formule atténuante *donec corrigatur*. Comme il critique certaines pratiques que l'Eglise tolère si elle ne les autorise directement, les esprits timorés s'étaient alarmés; personne aujourd'hui ne met en question l'orthodoxie du livre de Baillet ¹.

Cependant la révision récemment faite de l'*Index* ne donne pas raison à cette indulgente formule, ou du moins on n'a pas jugé inoffensives les attaques que Baillet voulait diriger contre des abus. On lit encore à l'*Index* le nom de Baillet, pour la *Vie des Saints* (décrets du 5 septembre 1707; 15 septembre 1711, et sa *Dévotion à la sainte Vierge*, 4 août 1694 et 6 juillet 1701 ²). Convenons toutefois qu'il serait aisé de corriger ce livre, si le travail en valait la peine.

Dans le même biographe de Baillet, il y a lieu de signaler les lettres inédites de celui-ci; ces spécimens montrent que plus d'un détail intéressant se rencontrerait dans cette correspondance, par exemple, dans la lettre à l'abbé Nicaise, du 19 juillet 1694, ce trait relatif à la prédication du temps et aux rancunes que gardait Baillet contre ceux qui avaient poursuivi son livre. Toutes les

1. *Documents historiques. Couvent de Notre-Dame de la Garde à la Neuville-en-Hez (Oise) et Notice bibliographique sur Adrien Baillet*, par M. le Chanoine Pihan, extrait de l'*Annuaire de l'Oise*, 1891, p. 29.

2. *Index librorum prohibitorum SSmi, D. N. Leonis XIII iussu et auctoritate recognitus, Romæ, typis Vaticanis MCM*, p. 55 et 107. La phrase : « fut mis à moment à l'*Index*, » serait donc à modifier, puisque l'ouvrage n'a jamais été corrigé, ni par suite retiré.

1692 attaques n'étaient pas venues des protestants, lesquels n'avaient pas lieu de se formaliser de la thèse de l'auteur :

Vous avez ouï parler sans doute, écrit-il, de l'interdit du P. Ledrel ¹, jésuite prédicateur aux jésuites de la rue saint Antoine, pour avoir adressé la parole à M. le Nonce et luy avoir demandé la bénédiction à la fin du sermon.

M. l'archevesque passoit par dessus, mais le Roy a ordonné que selon l'usage on n'adresseroit la parole qu'aux princes du sang et à l'Evesque du lieu ², en quoy l'on a donné aussi sur les doits au P. Sablé, jésuite, qui prêchant l'octave du Saint Sacrement aux religieuses de la rue Saint Louis, avoit adressé la parole à M. le Chancelier ; ces deux Pères s'étoient fait remarquer auparavant par leur zele contre mon petit livre *de la Devotion à la Sainte Vierge* ³.

Peut-être Baillet regardait-il ces mésaventures comme un châtiment de ce zèle contre son livre, et en souhaitait-il de semblables à Bourdaloue, pour avoir été l'occasion et du livre et des tracasseries qu'il entraîna pour l'auteur. Le sujet même du livre de Baillet, qui se résume en une apologie des positions adoptées par l'auteur des *Monita salutaria* et par Gilbert de Choiseul, permet de croire que le sermon du 8 décembre 1692 fut une pure reprise du discours de la même date, prêché l'année précédente à Versailles. Nouvelle preuve de ces redites à bref délai, dont Bourdaloue est coutumier. C'est bien le sens du reste de la lettre de M^{me} de Sévigné en date du 28 décembre. Elle reflète des plaintes que la marquise ne partage pas, celles des auditeurs qui se rappellent les sermons de cette station de Saint-Paul. La redite du 8 décembre ne fut donc pas la seule.

Paris, dimanche 28 décembre 1692.

... Le P. Bourdaloue a fait des merveilles cet Avent. Ceux qui ont de la mémoire disent qu'ils connoissent ses sermons ; pour moi,

1. Sur le P. Ledrel ou mieux Le Dérel, v. plus bas, carême de 1695 à Saint-Germain-en-Laye.

2. V. plus haut, p. 363 et 365, l'incident de la princesse de Carignan et de M^{me} de Guise. Sur les motifs de ces difficultés d'étiquette, v. les *Mémoires de Legendre*, p. 152, cités à la note 1, du livre IV.

3. Lettres de Baillet, n. a. fr. 20256, fol. 2985, cité *ibid.* p. 46.

qui n'en ai point, ils me sont nouveaux. Rien ne vous doit consoler de les avoir perdus, que de n'en avoir point entendu du tout ; mais vous aurez eu quelque minime ¹. . .

1692

Ce témoignage clôt ce que nous savons de l'avent de Saint-Paul, et, sans nous déclarer satisfaits, nous constatons qu'on est moins au dépourvu que ne le laissait entendre le dernier biographe de Bourdaloue ². Peut-être même a-t-il aussi trop crié famine pour l'année suivante 1693. C'était pour les vivres la « chère année », mais nous n'y sommes pas en pénurie absolue de documents.

1. T. x, p. 97, lettre de M^{me} de Sévigné à la comtesse de Guitaut.

2. Les rivaux et concurrents de Bourdaloue, durant cet avent de 1692, sont aussi à énumérer en passant. A Notre-Dame paraissait un des théoriciens de la chaire, le P. Gaichies, de l'Oratoire « chanoine et théologal de l'Eglise catholique de Soissons. » Bien que ses *Maximes de la Chaire* l'aient plus fait connaître encore que ses sermons, il fut un des orateurs qui, après la mort de Bourdaloue, occupèrent le plus les grandes chaires. La station royale de l'avent de Saint-Germain, devant Leurs Majestés Britanniques, fut partagée entre les Pères Gaillard et Rousselet. Les PP. Duguet et de la Baume, de l'Oratoire, paraissaient chez les religieuses de Saint-Thomas ; le P. de la Tour, aux Enfants-Rouges ; de la Roche, avec du Jarry, aux Religieuses de la Madeleine, et chez les Carmélites du faubourg Saint-Jacques. Le frère de M^{me} Guyon, dom Dominique de la Mothe, barnabite, donnait l'avent à Saint-Sulpice ; le P. La Rue, à Saint-Jacques de la Boucherie, tandis que l'abbé Bignon occupait la chaire de la chapelle royale. A noter, enfin, peut-être comme suite de la vogue qui avait entraîné « le beau monde » autour de la chaire de Bourdaloue à la Salpêtrière, la composition de l'avent intitulé comme il suit, dans la *Liste des Prédicateurs* : « A l'Hospital des Petites-Maisons. Plusieurs célèbres prédicateurs. Le premier Dimanche de l'Avent, le R. P. Soanen, Prestre de l'Oratoire. Le jour de la Conception, Monsieur l'Abbé Boileau. Le troisième Dimanche, Monsieur l'Abbé Anselme. Le quatrième Dimanche, le R. Père Chaussemer, Jacobin du grand Convent. Le Jour de Noël, le R. Père Gaillard, Iesuite. » Enfin, le très fécond P. Séraphin de Paris, avec son avent à Saint-Nicolas du Chardonnet, prêchait les vendredis aux Nouvelles Catholiques, dont le stationnaire en titre était un confrère de Bourdaloue, le P. Eustache, dont le nom ne paraît guère avoir acquis de réputation.

CHAPITRE SIXIÈME

ANNÉES 1693 A 1696. — SIXIÈME AVENT (ONZIÈME STATION)
A LA COUR. — BOURDALOUE A MEAUX. — LE CARÈME A
SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

I. L'année 1693.

La *Liste*, pour le carême de 1693 ¹, nous présente à peu près les mêmes noms qu'à l'avent de l'année précédente, mais comme on y cherche vainement celui de Bourdaloue, il n'y a pas lieu d'en présenter le tableau. L'intérêt de la *Liste* pour nous est surtout dans le cadre dont elle entoure les stations de Bourdaloue.

Je dois à une indication de M. Levesque le premier document relatif à cette année qui fasse mention de notre orateur. Il s'agit d'une lettre de Bussy au P. Bouhours, dont l'autographe, ayant fait partie du cabinet de M. Alfred Sensier, se trouve à la Bibliothèque nationale ².

1. Sur la date de Pâques de l'année 1693, voici ce qu'imprimait le *Mercur galant*, décembre 1692 : « L'année 1693 où nous sommes prêts d'entrer, est remarquable par une chose qui n'est point arrivée pendant tout ce siècle. C'est d'avoir la feste de la Chandeleur le Lundy-gras, ce qui sera à cause que nous aurons celle de Pasques le 22 de Mars, qui est le plutôt qu'on la puisse célébrer... » (Suit une série de notions techniques sur le calendrier, puis une instruction sur la manière de trouver pour chaque année la lettre dominicale, etc.)

2. N. a. fr. 6237, fol. 8 et 9, catalogue de la collection Sensier, 1878, n. 693. L. a. au P. Bouhours, 5 p. 1/2, petit in-8, cachet.

Elle n'était pas publiée dans les œuvres de Bussy, et M. G. Doncieux ne semble pas l'avoir connue. La voici d'après l'autographe, bien qu'elle nous apprenne peu de choses sur Bourdaloue. Sans suspecter Bussy pour la sincérité de son admiration, il faut avouer que les éloges qu'il décerne un peu partout dans cette lettre assez plate, sont politiques et ont pour but une rentrée en grâce que le cousin de M^{me} de Sévigné ne cessait de ménager par toute sorte de voies.¹

A Autun, ce 3^{me} mars 93.

Je vous envoie un petit Eloge de votre ordre, Mon Reuerend Pere. Je le dois à l'estime que j'en fais, c'est en parlant du R. P. de la Chaise que cela m'a fait venir la pensée de parler de sa Compagnie, et vous M. R. P. avec les P. Rapin, Bourdaloue, et Cheminai etes les ornements de votre siecle. Si je marque l'estime que j'ay de ces bons Peres, j'ay bien plus de raison de le faire de vous qui etes dans mon cœur et dans mon esprit bien audessus d'eux.

Je vous enuoié encore un petit Eloge de Mad^e de Maintenon fait pour mettre ensuite de L'établissement de St Cyr et c'est pour cela que ie vous le demande, Imprimé ou manuscrit, vous uoiés bien M. R. P. que cela fera un bon Effet, mandes moy votre sentiment sur tout cela avec la sincerité dont nous parlons l'un à l'autre, et surtout la diligence a menuoier cet etablissement.

Je uoudrois bien auoir été au diner de ma fille de Montataire avec vous, M. R. P., nous aurions parlé de la guerre, de la Cour, des belles lettres, sans oublier le chapitre de Pelisson. Il y a pour et

1. Aussi, l'éditeur du *Catalogue d'autographes*, dans lequel était signalée cette lettre de Bussy, a-t-il écrit : « C'est la dernière lettre connue, mais non imprimée de Bussy-Rabutin. Un mois après il était mort. On voit par cette lettre que jusqu'à son dernier soupir, il fut à la fois homme de lettres, grand seigneur courtisan et qu'il mourut la plume et l'épée à la main » Vente des autographes de M. Alfred Sensier. Paris, Etienne Charavay, 1878.

Suscription de la lettre :

Au Reuerend Pere
Le Reuerend Pere Bou-
hours Iesuite au College
de Louis le grand
A Paris.

On ne voit pas trop la trace de l'épée, bien que cette supplique ne nous dise rien qui ne fût connu déjà sur le caractère de Bussy.

1693 contre sur L'irreligion, mais il est conuaincu de la longue route ¹.

Voici les éloges joints à la lettre de Bussy :

En 1675. Ce fut cette année que le R. P. de la Chaise Jesuite, fut choisy pour confesseur du Roy : cest un gentilhomme de merite et d'une grande uertu. Il succeda dans cette fonction aux R. P. Anat, et ferrier et il faut dire la uerité, ce n'est pas sans raison que depuis l'Institution de la Compagnie de Jesus, par le grand Ignace de Loyola les Roix de France ont toujours pris dans cet ordre les directeurs de leur conscience. Il n'y a point de société religieuse si utile au Public que celle la, et ou il y ait eu tant de grands hommes ; Nous en auons memes dans ces derniers tems quelques uns qui ont adiouté a la doctrine et à la uertu des premiers plus d'eloquence et de Politesse qu'ils n'en auoient, comme entre autres les R. P. Rapin et Bouhours, Illustres par leurs ourages, et les R. P. Bourdaloue, et Cheminais celebres par leurs Predications.

Voicy la suite de l'établissement de St Cyr.

C'est une des bonnes fortunes du Roy et des plus considerables, mes Enfans d'auoir connu mad. de Maintenon, et c'est une marque du discernement et du bon goust de Sa M. d'en auoir fait son amie, et d'en auoir de l'estime pour elle autant qu'il en a.

1. La mort de Péliisson était récente, et on en avait beaucoup parlé parce qu'il n'avait pas reçu les derniers sacrements. On trouve un écho de ces bruits dans les *Mémoires* du marquis de Sourches, avec quelques détails sur l'ouvrage inachevé de ce converti, ouvrage auquel se rapportent les allusions de Bussy : « Le 7, Pellisson, maitre des requêtes, que le roi employoit à diverses choses mourut à Versailles, et n'eut pas le temps de se confesser ; ce qui donna aux courtisans matière à gloser, parce qu'il avoit été huguenot ; mais l'évêque de Meaux entreprit sa défense par écrit et de vive voix et dans la vérité Pellisson étoit un très honnête homme, bon catholique et homme de bien, mais il ne crut jamais être aussi malade qu'il l'étoit. » « Quand il mourut, ajoute Sourches, en note, il travailloit actuellement à un ouvrage contre eux, qu'on disoit être admirable et que le roi fit remettre entre les mains de l'Evêque de Meaux pour l'examiner et le faire achever. » — La lettre de Bossuet sur la mort de Péliisson, ou mieux, ses lettres se lisent dans Lachat, t. xxvi, pp. 462-464 : à M^{lle} du Pré, Versailles, 14 février et à M^{lle} de Scudéry, s. d. Bossuet écrivait à celle-ci : J'ai parlé un million de fois avec lui sur des matières de religion, et ne lui ai jamais trouvé d'autres sentiments que ceux de l'Eglise catholique... Trois jours avant sa mort, nous parlions encore de l'ouvrage qu'il avait entre les mains contre Aubertin (*Traité de l'Eucharistie*)... Je souhaite qu'on cherche au plus tôt un si utile travail parmi ses papiers... » — Une troisième lettre, datée du 6 mars, mais contestée par les éditeurs de Versailles, reprend aussi ce chapitre de Péliisson. Lachat, l. c. p. 464. Un éloge de Péliisson parut au *Mercur*e de mai, p. 132, où il est parlé de Bossuet et de Huet (les évêques de Meaux et d'Avranches).

L'affoiblirois l'eloge de cette dame si ie vous disois en detail toutes ses grandes qualitez. Je vous diray donc seulement, mes enfans, que pour sa personne, pour son esprit, et pour sa vertu, c'est une femme au dessus des titres.

1693

Combien le trait si gauche de Corneille, pour rappeler au roi qu'il attend toujours l'abbaye promise, est plus touchant et plus digne :

Sire, un bon mot, de grâce, au père de la Chaise ¹.

Il y a dans les documents autographes de Bussy peu à prendre sur Bourdaloue, mais on remarquera la place accordée à Cheminais ².

Durant le carême de cette année, il semble que Bourdaloue, libre de toute station régulière, soit allé donner quelques instructions à Saint-Cyr. Cela ressort de la lettre de M^{me} de Maintenon à M^{me} du Perou, en date du 12 mars.

M^{gr} Blampignon l'avait déjà signalée ³.

A Chantilly, ce 12 mars 1693.

Ma sœur de Loubert est la seule à qui je n'ai point fait réponse.... Je suis fâchée de n'avoir pas entendu le père Bourdaloue : j'espère qu'il voudra bien venir un soir pour moi. Vous ne sauriez manquer à tout disposer pour la prise d'habit de mes filles.... ⁴

5 avril, dimanche. — Mort de M^{lle} de Montpensier ⁵.

Le dimanche 5 de ce mois.... Anne-Marie-Louise d'Orléans, mourut au Palais d'Orléans dans sa 63^e année.... d'une pierre dans l'uretère.... Elle a été assistée au spirituel avec tout le soin

1. Corneille, Grands écrivains, t. x, p. 314, à la fin de la pièce : « Au roi, donnée après l'Isis de Quinault, 6 janvier 1677, à Saint-Germain » ; la pièce parut au 1^{er} tome du *Mercure* de cette année.

2. V. plus haut, p. 206.

3. *Etude sur Bourdaloue*, p. 11, note 2.

4. *Lettres historiques et édifiantes adressées aux Dames de Saint Louis par M^{me} de Maintenon*. Paris, Charpentier, 1856, in-12, t. 1^{er} p. 282. Lettre 176.

5. Bourdaloue assiste à la mort M^{lle} de Montpensier (5 avril). (*Notice sur Bourdaloue*, par M. G. T. Villenave, t. 1 de l'éd. de Lebel, 1812, in-8, p. xxx).

Le P. Bretonneau le dit aussi dans la préface des *Sermons*. La *Gazette de France* ne le dit pas. (R.)

1693 qu'elle pouvoit souhaiter, M. le curé de S. Séverin l'ayant veue très souvent, ainsi que le P. Bourdaloue, jésuite. S. Sulpice étoit sa paroisse, mais elle obtint d'aller à S. Séverin parce que celui qui en étoit curé lui servoit de directeur depuis fort longtemps. (*Mercuré galant* d'avril 1693, p. 148 et suivantes. On y trouve son testament.)

Ce n'est pas le lieu de rappeler les démêlés de la grande Mademoiselle avec sa paroisse de Saint-Sulpice, ni le récit assez passionné qu'elle en a fait dans ses *Mémoires*. Le curé de Saint-Séverin, son directeur, qui l'assista de concert avec Bourdaloue, étoit Lizot, l'ancien vicaire de cette paroisse, au temps où nous avons vu Mademoiselle suivre simultanément, durant le carême de 1676, les prédications de Bourdaloue à Saint-Germain, et le prône à Saint-Séverin¹.

Le curé Lizot étoit des plus charitables. Dès l'année 1679, le *Mercuré* de février, énumérant différentes devises ingénieuses qu'on venait d'exécuter, cite celle du nouveau curé de Saint-Séverin :

*Fame, frigore, hoste liberat*².

S'il recueillit, en 1693, d'après le testament de la duchesse de Montpensier publié au *Mercuré*, quelques libéralités en faveur de sa paroisse, il eut occasion de les placer et de vérifier son ancienne devise. Cette année, ainsi que les années voisines, peuvent compter parmi les plus éprouvées³.

1. V. plus haut, p. 389¹,². Elle avait fait donner un évêché au curé de Saint-Séverin, afin que Lizot pût avoir la cure. Lizot étoit frère du médecin de Monsieur, nommé en 1678. On lit au *Mercuré* de cette année, novembre, p. 42, l'annonce de la mort de M. Esprit, premier médecin de Monsieur, qui a pour successeur le frère de M. Lizot, « depuis peu curé de Saint-Séverin, si considéré d'une grande Princesse (Mademoiselle) et de tous ses Paroissiens. »

2. *Mercuré*, p. 302.

3. On en trouverait des preuves, même dans les recueils officiels, par exemple dans le récit de la procession où est portée la châsse de Sainte-Geneviève, le 19 juillet de l'année précédente^{*}, pour demander un temps favorable aux biens de la terre. On eût eu besoin en effet d'une forte

^{*} *Gazette* du 19 juillet, n. 32.

Rien d'étonnant donc que l'on rencontre, dans les sermons de Bourdaloue tirés des copies anciennes, des traits comme celui-ci : 1693

Car enfin, il faut vouloir s'aveugler soi-même pour ne pas croire que ces ajustements qui excèdent si notablement votre condition, soient criminels, puisque vous ravissez aux pauvres ce qui leur appartient, et que vous êtes obligés en conscience de leur donner le superflu dans une nécessité aussi grande que celle du temps présent ¹.

Cet extrait d'un sermon pour les Rameaux, qui peut, comme je l'ai dit ailleurs, se rapporter à bien d'autres années ², est d'autant plus invraisemblable en 1693 que Bourdaloue n'est indiqué alors pour aucun carême. Toutefois cette apostrophe sans date précise est commentée par le sonnet ci-dessous, que j'ai rencontré, avec la date de 1693, dans un recueil de sermons manuscrits, non identifiés, au verso d'un discours *sur la Prière*, et avant un sermon *pour le mercredi des Cendres* ³.

récolte, car de Sourches écrivait au 10 novembre 1692 : « Le même jour 10, comme la cherté du pain augmentoit tous les jours, il y eut à Versailles une sédition contre les boulangers, et on eut bien de la peine à apaiser le peuple, en faisant mettre en prison, pour le contenter, un de ces malheureux dont la marchandise fut presque toute pillée *. Ainsi encore le *Mercur galant* du mois d'octobre 1693 signale l'Ordonnance du 5 septembre « sur les bleds » et un arrêt du 13 octobre enjoignant de semer. V. plus bas, note *m* du Livre IV.

1. *Sermons inédits*, p. 214.

2. Il serait aisé de confirmer par maint témoignage l'état de misère et de famine auquel était réduit le royaume durant cette guerre commencée en 1688. Une lettre de l'évêque de Chartres à M^{me} de Maintenon, publiée dans la *Correspondance générale*, t. III, p. 422, portant pour unique date 1694, parle d'un jubilé et d'aspirations vers la paix. Voir aussi la lettre de M^{me} de Maintenon à son intendant : « Ménagez, je vous prie ; ... nourrissez des pauvres de vos épargnes... Vous avez de l'invention, voyez si des pois, des fèves, du lait et de la farine d'orge, voyez, dis-je, si quelque chose ne pourroit point suppléer au pain qui est si cher. » (*Ibid.*, p. 424.) V. aussi la note de Lavallée. Cf. plus bas, note *m* du livre IV.

3. Le collectionneur de ce recueil pourrait bien être un des auditeurs de Bourdaloue. Il est à remarquer que résumant comme il peut, un sermon *sur les Richesses*, sur le texte *Mortuus est dives* pour le jeudi de la seconde semaine, il écrit : « Il ne me souvient presque de rien de ce

* Sourches, t. IV, p. 137.

1693

Grand Roy qu'on voit courir de victoire en victoire
pour le bonheur public tu travailles en vain
tu vas estre il est vray rassasié de gloire
mais quand le serons-nous de pain ?

De ton soin paternel rappelle la mémoire
et crains qu'un jaloux ecruain
ne dise que Louys pour uire dans l'histoire
nous a tous fait mourir de faim.

Que peux tu souhaiter ? des moissons de lauriers
te font nommer par tout le plus grand des guerriers,
ta puissance est presque diuine.

fais reuenir icy l'abondance et la paix
et ne force point tes suiets
a crier victoire et famine ¹.

Bourdaloue prit-il occasion de l'avent de 1693, pour essayer à Versailles quelque plaidoyer pour la paix ? Avant de le rechercher, notons à sa date du **2 juin** une curieuse lettre de M^{me} de Montespan à Huet, qui nous montre Bourdaloue servant d'intermédiaire à cette correspondance.

Clément avait cité déjà cette lettre ², et Rochebilière l'a

second point ; le prédicateur a montré que le désir d'amasser des richesses étoit la source de tous les crimes, que la destruction d'une province entière suffisoit quelquefois à peine pour satisfaire l'avarice d'un seul homme, que les meurtres, les empoisonnements étoient souvent le fruit de cette malheureuse passion ; il a dit là dessus ce passage d'un prophète : Vous bâtissez Sion du sang des hommes. » Ces réclamations contre l'avidité insatiable des partisans sont des idées familières à Bourdaloue, mais qui ne lui sont pas assez spéciales pour qu'on puisse rien conclure d'une analyse aussi vague.

1. Fr. 19443, f. 66. Suivent les deux mots : *de Corneille*, se référant sans doute aux quatre vers qui suivent :

A vaincre tant de fois les forces s'affoiblissent
Le prince est triomphant et les peuples gémissent
Leurs corps tous decharnez succombent sous le faix
et la gloire du throne accable les suiets.

2. Clément, *M^{me} de Montespan et Louis XIV*. Paris, Didier, Paris, 1868, p. 313. Il faudrait remonter aussi jusqu'à une lettre du 31 janvier précédent, que Clément citait aussi. On y voit le désir exprimé par la convertie, parlant des exercices de la Maison professe « qu'il y ait de la presse à ces maisons-là » La retraite définitive de M^{me} de Montespan avait eu

été reprendre sinon à la source autographe, du moins 1693
aux copies authentiques de la Bibliothèque nationale ¹.

De M^{me} de Montespan à Huet évêque d'Avranches.

A Clagny, le 2 de juin 1693.

Je vous ferai justice de chiffonne ² dès qu'on me l'aura faite de vous, je m'en suis plainte à tout le monde et rien ne vous a sauvé des marques de ma colère que de ne savoir pas où il fallait vous faire tenir mes lettres. Présentement qu'une des vôtres nous a donné la connoissance du P. Bourdaloue, je vous les enverrai par lui. Si je n'étois pas si mécontente de vous je vous dirois que le mariage ne changera rien au projet que l'on fesoit auparavant. Nous avons affaire aux personnes les plus raisonnables du monde, de sorte que le Bois de l'Espeaux ³ St Joseph et Fontevault même seront plus habités que jamais. De votre côté pouvez vous trouver cette complaisance dont on vous a tant loué, mais que l'on ne reconnoit plus présentement.

Prise au mot et condamnée par sa fausse démarche à une retraite irrévocable, l'ancienne favorite n'avait aucune

lieu en 1691, en l'absence de Bourdaloue, pendant le carême prêché par le P. La Roche, et en dehors de toute influence de prédication. Ce fut une espèce de surprise que le marquis de Sourches nous a racontée : « Le 16 (mars) écrit Sourches, la marquise de Montespan voyant que le roi menoit avec lui son fils, le comte de Toulouse et qu'il retiroit de ses mains Mlle de Blois pour la confier aux soins de la marquise de Montchevreuil, elle en conçut un si terrible chagrin qu'il lui fit oublier toutes les sages résolutions qu'elle avoit prises de ne donner au roi aucun prétexte de se défaire d'elle et dans le premier mouvement elle envoya chercher l'évêque de Meaux, et le prier d'aller dire au roi de sa part que, puisqu'il lui ôtoit ses enfans, elle voyait bien qu'il n'avoit plus aucune considération pour elle, et qu'elle le prioit de trouver bon qu'elle se retirât à sa maison de Saint-Joseph à Paris. Le prélat auroit peut-être bien voulu n'être point chargé d'une semblable commission, mais il ne s'en put défendre, et aussitôt qu'il s'en fut acquitté, le roi lui répondit avec joie qu'il donnoit à la marquise de Montespan la permission qu'elle demandoit et sur le champ il disposa de son appartement dans le château de Versailles. » « C'étoit, ajoute en note l'auteur des *Mémoires*, le moyen de lui ôter toute espérance de retour. » (Sourches, t. III, p. 365.)

1. Copies de lettres adressées à Huet. Bibliothèque nationale mss. français 15188-89 3 vol. in-4. Celle-ci et plusieurs autres de M^{me} de Montespan se trouvent au tome I (N° 15188) p. 115.

2. « On présume que ce nom de chiffonne qu'on retrouve dans une autre lettre était donné par plaisanterie à une des jeunes dames de Saint Joseph ou de Fontevault. » A cette conjecture j'ajouterais que ce nom peut fort bien désigner tout simplement une petite chienne.

3. Promenade aux environs de Bourbon.

1693 raison de tenir rigueur ni à Bossuet, son mandataire, jadis un des honorables auteurs de ses premières disgrâces, ni à Bourdaloue, qui, elle le comprenait, avait rempli un devoir sacré en combattant, lui aussi, son influence. Il est piquant en tous cas de voir notre prédicateur devenu, depuis que Huet l'avait mis en relations avec elle, et récemment sans doute, le porteur des nombreuses lettres qu'elle continua toujours d'écrire à Huet.

On a dit que M^{me} de Montespan, avec l'esprit et le dédain des Mortemart, n'ayant pas lieu du reste, au temps de sa faveur, d'être satisfaite d'un prédicateur tonnant contre l'adultère, avait médiocrement goûté Bourdaloue¹.

Le changement de vie de la marquise changea sans doute aussi « l'idée qu'elle se faisait d'un prédicateur », et peut-être, comme la future abbesse de Fontevrault, sa nièce, recherchait-elle les sermons de Bourdaloue². Elle n'entendit pas à Versailles l'avent de 1693 dont la *Gazette* et Dangeau nous fournissent quelques dates.

Liste des Prédicateurs. A Versailles, au Chateau Royal du Louvre, devant Sa Majesté. Le Reverend Pere Bourdalouë, Iesuite. (p. 4.)³

1. V. *Etude sur Bourdaloue*, p. 10, et plus haut, p. 376.

2. Il est aussi une lettre assez intéressante, mais sans date, dans laquelle la nièce de M^{me} de Montespan, prieure de Fontevrault, se plaint que Huet ne lui ait point fait savoir à temps le jour d'un sermon prêché par Bourdaloue à l'abbaye de Saint-Perrine de la Villette. M. L. G. Pelissier a publié cette lettre qu'il croit postérieure à 1695 : « Quand vous voudrez qu'on regrette quelque aventure prenez le parti d'en boudier, car dès que vous ferez tant que d'écrire, on se remerciera de tout ce qui y aura donné lieu. Cependant il est très vrai que je voulois aller à la Vilette, que j'en fus empêchée par une migraine espouvantable. Je mourois d'envie d'entendre le P. Bourdaloue : et comme il ne m'a point écrit là-dessus, rien ne me console d'avoir manqué le plus beau sermon du monde.... Cependant puisqu'il se faut assujétir à toutes les formalités, je vous convie à dîner lundi à S. Joseph. Je tacherai d'y faire trouver M^{me} de Beuvron et M^{me} de Castres pour me racomoder avec vous * . »

3. Sont à signaler parmi les voisins de Bourdaloue en cette station de l'Avent de 1693 : Treuvé, qui revient prêcher comme théologal de Meaux,

*. *Lettres et vers inédits de Françoise de Rochechouard, grande prieure, puis abbesse de Fontevrault.* — Lettres adressées par elle à Huet et qui se trouvent à la Laurentienne. *Bulletin du bibliophile*, 15 avril 1899, p. 172.

1693

1^{er} novembre, dimanche. — Grâce à la *Gazette*, grâce à Dangeau, il est exagéré de dire avec M. l'abbé Pauthe « que l'avent de 1693 à la cour reste encore lui aussi complètement inconnu. » C'est peu de chose sans doute que de simples dates : encore faut-il, quand elles sont sûres dans les documents officiels, prendre la peine de les recueillir.

Le 31 du mois dernier, veille de la feste de tous les saints, le Roy accompagné de Mgr le Dauphin, entendit dans la Chapelle du Château, Vespres.... Le 1^{er} de ce mois, Sa Majesté.... communia dans la même Chapelle. L'après disner Sa Majesté entendit la Prédication du P. Bourdaloue, Jesuite.... (*Gazette de France* du 7 novembre 1693, p. 577.)

Dimanche 1^{er} novembre, à Versailles. Le roi et Monseigneur ont fait leurs dévotions dans la chapelle ; après dîner ils ont entendu le sermon du P. Bourdaloue, vèpres et salut. (Dangeau, t. iv, p. 387.)

à son ancienne église de Saint-André des Arts, La Tour et la Roche, aux Nouvelles Catholiques, et de l'Oratoire encore, un nom nouveau, le P. de la Poze, qui donne l'Avent à Saint-Eustache, où prêche, au matin des mêmes jours, le P. Séraphin ; celui-ci toujours prodigue de sa parole étant inscrit de même pour deux sermons d'apparat, au Carmel du faubourg Saint-Germain, à côté du P. La Mothe. Des confrères de Bourdaloue il faut nommer La Rue, à Saint-Jean-en-Grève et le P. Martineau, chez les Ursulines. Cette année-là même le *Mercure* avait signalé la disparition d'un ancien rival et prédécesseur de Bourdaloue dont voici la notice tirée du *Mercure galant*, août 1693 : « Je viens d'apprendre la mort de Mr l'Evesque de Perigueux, qui par son merite, sa vive Eloquence et sa profonde erudition a fait tant de fois parler de luy avec des Eloges qui n'ont jamais esté contestez, ce qui luy faisoit tenir un rang tres considerable parmi les Prelats de France. Il y a plus de trente ans qu'il remplissoit les meilleures chaires de Paris, sous le nom du Pere le Boux, Prestre de l'Oratoire. On ne peut prescher de meilleure grace, avec plus de zele & une plus sainte ferveur. Il touchoit & charmoit ses Auditeurs & l'on s'empressoit tellement de l'entendre par le plaisir que l'on y prenoit qu'il estoit difficile de trouver place dans les lieux où l'on sçavoit qu'on l'avoit prié de donner quelque Sermon. Il a presché tres souvent des Avents & des Caresmes entiers au Louvre, & la feuë Reine-Mere l'a esté plusieurs fois entendre dans les principales Eglises de Paris. Le Roy ne croyant pas juste qu'un si grand Predicateur demeurast sans dignité dans l'Eglise, le nomma d'abord à l'Evesché de Daqs, & ensuite à celui de Perigueux, où il a mené une vie qui a repondu au zele qu'il avoit toujours fait voir pour la gloire de Dieu & pour le salut du prochain. » (PP. 241-243.)

1693 29 novembre, 1^{er} dimanche de l'Avent. — De Paris, le 5 décembre 1693. Le 29 du mois dernier, premier dimanche de l'Avent, le Roy entendit dans la Chapelle du Chasteau de Versailles, la prédication du P. Bourdaloue. (*Gazette de France* du 5 décembre 1693, p. 626.)

Dimanche 29 à Versailles. Le roi alla au sermon du P. Bourdaloue (Dangeau, l. c.)

6 décembre, second dimanche. — Le sermon du surlendemain semble avoir fait tomber celui du second dimanche ; il semble, à s'en tenir à Dangeau, que l'avent de Versailles en ces années ne comportait guère que les dimanches, la coutume s'étant de plus introduite, de remettre sans le remplacer par un autre, le sermon le plus voisin de la Conception.

8 décembre, mardi. — De Paris, le 12 décembre 1693.

Le 8 de ce mois, feste de la Conception de la Vierge, le Roy entendit dans la Chapelle du Chasteau, la prédication du P. Bourdalouë, Jésuite, et Vespres chantées par la musique. (*Gazette de France* du 12 décembre 1693, p. 638.)

Dimanche 6, à Versailles. Le roi ne sortit point, il alla au salut. (Point de mention de Bourdaloue, ni même de sermon dans la *Gazette de France*.)

13 décembre, 3^{me} dimanche. — De Paris, le 19 décembre 1693.

Le 13, le Roy entendit dans la Chapelle du Chasteau, la prédication du P. Bourdalouë, Jésuite. (*Gazette de France* du 19 décembre 1693, p. 450.)

Dimanche 13, à Versailles. Le roi ne sortit point de tout le jour, il alla au sermon et au salut.

20 décembre, 4^{me} dimanche. — Aucun témoignage n'atteste le sermon. Est-ce que le discours de la fête de Noël aurait aussi supprimé le sermon du dimanche précédent ?

Vendredi 25 décembre, fête de Noël. — Le 25, qui étoit le jour de Noël, le célèbre P. Bourdaloue, jésuite, termina ses sermons de l'Avent par un magnifique compliment qu'il fit au Roi. (*Mémoires de Sourches*, t. iv, p. 297.)

Le 25, Sa Majesté entendit la grand Messe, Vespres, et le sermon du P. Bourdaloue, Jésuite. (*Gazette de France* du 2 janvier 1694.)

Jeudi 24, à Versailles. Le roi a fait ses dévotions le matin, l'après dinée il a entendu vèpres et le salut, et, le soir après son souper, il est allé à dix heures à la tribune, et a entendu les trois messes de minuit. (Dangeau, t. iv, p. 416.)

Vendredi 25, à Versailles, le roi entendit la grand'messe, le sermon du P. Bourdaloue et toutes les dévotions de la journée. (*Ibid.*)

Le P. Luras a proposé pour cette année le sermon qui clôt le premier avent, et nous avons écarté¹ la solution affirmée sans preuve, ou mieux contre toute preuve, de M. l'abbé Pauthe, qui mettait ce sermon en 1689. Les raisons présentées par le P. Luras, ses citations rapprochées des documents et évènements contemporains rendent son hypothèse très vraisemblable. C'est bien à l'année où nous avons vu les sujets du roi aspirer à la paix pour avoir du pain, que conviennent ces paroles :

Je n'aurois pas comme ministre de vostre parole, le zèle que je dois avoir, si à l'exemple de vos prophètes, je ne vous disois aujourd'hui : *Da pacem, Domine, sustinentibus te.* (T. I, p. 275.)

Il faudrait toutefois chercher, dans l'histoire diplomatique du temps la trace de négociations entamées auxquelles fait allusion le « compliment du roi » admiré par Sourches. Louis XIV est présenté ici comme animé des intentions les plus pacifiques². C'était le sens de mainte déclaration du roi et des manifestes plus ou moins officiels qui présentaient la continuation de la guerre comme le fait des ennemis de la France. Les aspirations vers la paix, contenues dans une lettre de M^{me} de

1. V. plus haut, p. 729.

2. C'est ainsi du reste que le formulera le préambule du traité de Ryswick, 21 sept. 1697. A lire ces documents officiels, on dirait que le roi de France, non moins d'ailleurs que ses adversaires, avait été de tout temps animé de plus vif désir de faire régner la paix. Cf. Sourches, t. vi, p. 395.

1693-1694 Maintenant, du mois d'août 1693, montrent bien qu'il devait en être question depuis plusieurs mois :

Je languis de la continuation de la guerre, écrit-elle à M^{me} de Brillon, et je donnerais tout pour la paix. Le roi la fera dès qu'il pourra, et le veut aussi véritablement que nous; mais il fera en attendant une grande guerre, et ses ennemis verront combien on les abuse, quand on leur dit que nous ne pourrons la soutenir longtemps; Dieu sera pour lui contre tous; il est pieux, et les autres sacrifient la religion à leurs passions ¹.

La fin de ce passage que le P. Luras avait arrêté trop tôt, éclaire le compliment final de Bourdaloue, au 25 décembre 1693, compliment où la leçon était apparemment mêlée à l'éloge. L'orateur félicitait le roi de ce que tous souhaitaient de lui.

II. L'année 1694.

La *Liste des Prédicateurs* en 1694 ne nous donne le nom de Bourdaloue ni pour le carême, ni pour l'avent ². Est-ce que, conformément à la lettre du P. Thyrsé Gonzalez, en date du 16 février, notre prédicateur se serait appliqué cette année-là, à commencer l'édition de ses sermons? Pure conjecture, peu probable quant à la suppression du carême, qui eût été arrêté et imprimé

1. *Correspondance générale*, t. III, p. 384.

2. L'absence de Bourdaloue était remarquée par ceux qui observaient : Quesnel à du Vaucel, 26 février 1694 : « J'ai fait une petite remarque en lisant la *Liste des Prédicateurs*, qui fait connaître que les Pères n'ont ni tant d'hommes de mise ni tant d'amis à Paris qu'ils en avoient autrefois. Ils ont cette année la chaire de la cour (Gaillard) mais en considérant les seules paroisses de Paris, j'ai trouvé qu'ils n'en ont que quatre, Saint-Paul (La Rue), Saint-Louis (de la Salpêtrière ou en l'Isle?), Saint-Nicolas des Champs, Saint-Médéric, et que les Pères de l'Oratoire en ont huit, et Saint-Roch, qui est une des plus belles et un des plus beaux auditoires. » T. I, p. 293.

(A Saint-Jean en Grève : La Roche, à Saint-Séverin : La Tour, etc.). V. note n, une fable en vers, intitulée l'*Opium* où sont nommés les orateurs en vogue.

dans la *Liste*, bien avant l'arrivée de cette lettre ¹. Faut-il aussi se demander si la publication de l'édition subreptice qui commença à paraître sur la fin de 1692, ne serait point pour quelque chose dans ce conseil donné à Bourdaloue ? S'éditer eux-mêmes était, nous l'avons vu, presque l'unique moyen de défense des auteurs. Pour protéger leur réputation contre les imperfections ajoutées ou laissées à leur parole par les impressions clandestines, pour déconsidérer et perdre d'opinion les recueils désavoués, le seul remède était de se résigner à publier leurs œuvres. Du reste, ne fût-ce que pour étendre le bien produit par la prédication, Bourdaloue pouvait songer à imprimer ses sermons. C'est ce que lui demande de faire le P. Thyrese Gonzalez, après lui avoir accordé de décliner la charge de supérieur de la Maison professe, qu'on avait songé à lui confier, étant donné que ses fonctions ordinaires l'attachaient à demeure à ce domicile. Son refus est agréé d'autant plus volontiers qu'il semble avoir objecté que, dans ce cas, il serait forcé de renoncer à la prédication. Or l'intention du général était de lui voir mener de front les deux charges :

Ce qui m'a paru surtout désirable et par suite m'est infiniment agréable, c'est que Votre Révérence prépare pour l'impression ses excellents sermons, de façon que le fruit de ses travaux et de son éloquence ne soit plus limité à un seul endroit, mais s'étende à la France tout entière. Puissent aussi ces sermons servir à ceux mêmes

1. L'objection tirée de la date de la lettre, qui n'a pu faire renoncer à des stations déjà arrêtées, tomberait, si l'on voit dans cette lettre du P. Général des félicitations pour une entreprise commencée, plus encore qu'un désir exprimé de voir entreprendre cette édition. Il paraît bien qu'on doit entendre ainsi le texte : *Illud mihi gratissimum accidit quod Reverentia Vestra ad prelum adornet suas conciones lectissimas*. Sans doute, pour échapper à la charge de supérieur, Bourdaloue, dans sa lettre (perdue) à son général, aura donné, avec les autres, l'argument tiré du temps réclamé pour ce soin à consacrer à l'édition. — Faut-il traduire *lectissimas* par un choix de sermons, je ne le pense pas ; ces mots signifient plutôt à mon avis, un superlatif absolu. Peut-être pour exprimer l'idée d'un choix de sermons, le P. Gonzalez n'aurait-il pas écrit : *lectissimas e contionibus* ?

1694 qui ignorent le français, avantage que procurerait une traduction latine. Je le désire vivement et dans l'intérêt général et pour ma satisfaction privée, n'ayant rien plus à cœur que de lire ce que Votre Révérence a produit au plus grand bien de la religion et pour l'honneur insigne de notre Compagnie.

Dans le *Post-scriptum*, écrit de sa propre main, le Général revient sur cette idée d'une traduction latine :

Que je serais heureux que les œuvres de Votre Révérence fussent traduites en latin : Que Votre Révérence Veuille y songer pour le bien de tous et le plus grand honneur de notre société ¹.

Jeudi 25 mars. Le P. Chérot me semble avoir eu tort de dater du 25 mars 1694 le sermon prononcé à Saint-Eustache, dont Bourdaloue parle dans sa lettre à M^{me} de Maintenon ².

14 mai 1694. *Quesnel à du Vaucel*... M. le Dauphin n'a fait ni pâques ni jubilé. Le roi lui a fait donner quelques avis par le P. de la Chaize et par le P. Bourdaloue. Ces Pères lui dirent qu'il

1. Ce souhait ne fut réalisé qu'en partie, car la traduction parue à la Flèche, en 1713, ne fut jamais achevée. Le P. de Saliguy, envoyé à la Flèche vers 1710 « pour y traduire en latin ces sermons, » ne publia que l'avent en 1713, et les deux premiers volumes du carême en 1714 et 1715 ; il mourut en 1725, laissant le troisième en manuscrit. Cf. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. VII, col. 471.

2. *Bourdaloue, sa Correspondance*, p. 124, note 1. Ni Saint-Simon, ni Mgr Blampignon, qu'il rappelle ici, ne conduisent à cette conclusion. Il faut tenir compte de la date indiquée par Saint-Simon, que le P. Chérot a rappelée ailleurs (*Autour de Bossuet*, p. 32). C'est en 1697 que La Rue donne à la cour son sermon de l'Annonciation, si retentissant ; le même jour, d'après les *Mémoires*, Bourdaloue et Gaillard « chargeaient à fonds le quiétisme, ainsi que le jésuite prêchant à Versailles. » Pour Gaillard, c'est à Saint-Eustache précisément qu'il faut placer la scène en 1697, tandis que Bourdaloue, non désigné dans la *Liste*, nous laisse en doute sur l'exactitude de Saint-Simon. En tout cas, il ne peut être question de 1697, pour le sermon de Saint-Eustache dont parle Bourdaloue le 10 juillet 1694. Il m'a semblé plus probable de rattacher ce sermon, que Bourdaloue dit avoir fait « sur cette matière » du quiétisme, mais sans date liturgique, puisqu'il n'en indique pas à son second carême de Saint-Eustache, de l'année 1688. La poussée quiétiste, au XVII^e siècle, est bien antérieure aux *Maximes des Saints* et à l'époque où M^{me} de Maintenon commença à s'alarmer pour Saint-Cyr des doctrines de M^{me} Guyon. Du reste, le *Moyen court* paraissait avec approbations de deux docteurs de Lyon dès le 25 mai 1686, et c'est le 30 novembre 1689 qu'un décret de l'Inquisition le frappait dans son rapide développement.

devait au public un bon exemple, etc. Monseigneur répondit qu'il devait l'obéissance au roi et qu'il lui obéirait en tout, qu'il devait aussi le bon exemple au public, mais que pour ce qui était de sa conscience, il ne la devait qu'à lui-même, qu'ayant une attache qu'il ne pouvait quitter, il ne croyait point pouvoir communier ni approcher des sacrements en cet état, et qu'il aimait mieux qu'un petit nombre de gens sût qu'il n'approchait pas des sacrements, que de le faire en mauvais état ¹. 1694

Ce doit être peu de temps avant ou après le **11 avril**, que fut faite cette démarche de Bourdaloue, et nous pouvons remarquer, qu'avec sa présence à Paris, il en ressort encore que le roi l'employait volontiers pour des négociations de ce genre ².

Une lettre, du 6 août, de Quesnel à du Vaucel, nous atteste la présence de Bourdaloue à Paris vers cette époque ou peu de temps auparavant :

Voici ce qu'on m'écrit de Paris : Le R. P. de la Chaise fit, ces jours passés à Montlouis, un grand régal aux célèbres prédicateurs de la société, les PP. Bourdaloue, de la Rue, Gaillard, Gonnellieu, etc. Et apparemment, dit une personne de leurs amis, que nos bons Pères se réjouissent bien ensemble de la nouvelle réponse qui paraît aux anciennes *Lettres* que M. Pascal écrivait à un *Provincial*. Car parmi les congréganistes, cette réponse passe pour un chef d'œuvre. C'est un gros in-12, d'un caractère assez menu ³.

Mardi 3 août. — Bourdaloue prêche à la cathédrale de Meaux le panégyrique de saint Etienne, patron de cette église, le jour de la fête de l'invention du corps de ce martyr.

1. *Correspondance de Quesnel*, t. I, p. 300.

2. Les pamphlets du temps en racontent une analogue tentée par ordre du roi, auprès du dauphin, par Bossuet et l'archevêque de Paris, Harlay. Est-ce une réplique ou un décalque, mais le rôle donné à l'archevêque de Paris ressemble fort à l'attitude que la lettre de Quesnel prête ici au confesseur du roi. V. Bussy, *Hist. amoureuse des Gaules*, t. III, p. 188, de la Bibliothèque elzévirienne, à propos de M^{me} du Roure. V. Saint-Simon, t. II, p. 138. Les deux démarches se rapportent au même incident. « Ce prince, écrit Saint-Simon, ne fit point ses pâques, dont le roi fut fort fâchée, tellement qu'il chassa la dame en Normandie. »

3. *Correspondance de Quesnel*, t. I, pp. 309 et 395⁴. Il s'agit du livre du P. Daniel, *Entretien de Cléanthe et d'Euxode* (Rouen, 1694). Cf. Sommervogel, t. II, col. 1797, 6.

1694

A Germigny ce 4 août 1694.

Le P. Bourdaloue a bien voulu être le porteur du paquet où sera incluse cette lettre. Il nous a fait un sermon qui a ravi tout notre peuple et tout le diocèse.... J'enverrai dans quelques jours à Jouarre. Vous me ferez plaisir de m'envoyer par le P. Bourdaloue les cahiers dont vous me parlez.....¹

Outre la lettre de Bossuet, il faut rappeler ici le passage des *Mémoires* de Ledieu qui évidemment comprend Bourdaloue parmi les autres :

Qui pourrait dire, écrit-il, sa noblesse (de Bossuet) à Germigny ? elle y attiroit toutes sortes de personnes, les princes, comme on l'a vu, et les plus grands seigneurs, dont on n'a pas cru devoir parler. Mais on ne peut passer sous silence les plus célèbres prédicateurs du roi, qui tous, sans exception, lui ont fait l'honneur de prêcher dans sa cathédrale la fête de saint Etienne d'été, ravis de venir goûter à la campagne les délices de sa compagnie².

Le P. Luras a donc oublié ce passage quand, après avoir cité le court et substantiel éloge donné par Bossuet, relatif justement à la Saint-Etienne d'été, il ajoute cette note, où il réclame avec une mauvaise humeur chagrine contre ce qu'il nomme une « servitude honorable » ou la redevance à payer à la gloire de Bossuet :

Il était passé en usage, dit le cardinal de Bausset (*Vie de Bossuet*, t. II, p. 275) que tous les prédicateurs qui avaient prêché à la cour sollicitassent l'honneur de venir, la même année, prêcher devant Bossuet, le jour de la fête de son église cathédrale. Ils regardaient cette distinction comme le sceau des éloges qu'ils avaient reçus à Versailles et comme le titre le plus incontestable de la chaire.

Nous ne savons, ajoute Luras, sur quel document l'historien de Bossuet s'appuie pour affirmer cet usage. Il est possible que Bossuet ait invité les orateurs de la cour à venir se faire entendre à Meaux, de là à un usage constant, à une manière de redevance en l'honneur du grand évêque, il y a loin. Tous les orateurs n'auraient pas accepté cette servitude, tout honorable qu'elle fût³.

1. Lettre de Bossuet à M^{me} d'Albert de Luynes datée de Germigny, 4 août 1694, et la suivante du 11. Cf. notice de l'abbé Labouderie, 1825, p. 16 (R.)

2. *Mémoires*, p. 215.

3. Luras, t. I, p. 141, note 1.

Le P. Luras, à mon avis, exagère ici, comme trop souvent d'ailleurs, les efforts de son zèle un peu ombrageux pour la gloire de son héros. Sans prétendre approuver les procédés de généralisation du cardinal de Bausset, ni prétendre que la distinction de prêcher à Meaux, fût-elle plus ambitionnée encore, ait jamais été ou pu être sollicitée par ceux qui aspiraient à se voir invités, il faut bien reconnaître que les orateurs en renom vinrent tour à tour prêcher à Meaux ce panégyrique de saint Etienne, dont la monographie serait, à ce titre, intéressante¹.

Il n'y avait donc pas lieu de prendre de si haut le fait d'une invitation qui n'eut rien que de très honorable ; il suffisait de faire remarquer que le panégyrique de saint

1. Une lettre de Bossuet à son neveu, du 29 juillet 1696, nous dit : « Je pars jeudi matin, 2 août (de Paris), avec le P. Séraphin, qui vient prêcher Saint-Etienne. » Le P. Séraphin avait donné cette année-là son premier carême à la cour. — Est-ce de ce discours qu'une lettre, en date du 8 août (et non 16, comme imprime Lachat, disait, de Germigny à M^{me} de Béringhen : « Le P. Séraphin a fait, selon sa coutume, une homélie excellente : il a une méthode admirable à partager son évangile, et en tire une fructueuse morale. » (Lachat, t. XXVII, p. 525). J'ignore la date de celui que l'abbé Anselme imprima dans ses *Panégyriques des Saints* publiés en 1718, avec cette indication : « Prononcé dans la cathédrale de Meaux, le 3 août (Migne, *Orateurs sacres*, t. XX, col. 1080). Le compliment final est à signaler parmi les documents contemporains relatifs à Bossuet : « Quelle sagesse dans ses discours et dans ses livres... N'est-il pas le défenseur intrépide de la vérité, soit qu'on l'attaque par une guerre ouverte et déclarée, soit qu'on cherche à l'altérer ou à l'affaiblir par des déguisements captieux ? Agneau partout ailleurs, qui prévient l'esprit, ou qui gagne le cœur par sa douceur et par sa modestie, c'est ici un lion qui déconcerte, qui abat, qui renverse tout par la plénitude de sa force. » Cette dernière phrase a trait sans doute aux vifs débats du quietisme, et c'est apparemment en ce sens que dut parler aussi, le prédicateur de 1698, La Rue, dont le P. Léonard écrivait : « Tout le monde veut que ce panégyrique (celui de saint Bernard, aux Feuillants, contre Fénelon), ait été fabriqué de concert avec M. de Meaux, dans sa maison de plaisance de Germigny, après que ledit P. de La Rue eust presché, dans sa cathédrale, le panégyrique de l'invention de saint Etienne qui en est le patron, le 2^d août. (H. Chérot, *Around de Bossuet*, p. 34.) — Le *Journal* de Leduc, tout entier au récit des séances de l'assemblée du clergé à Saint-Germain, ne nous dit rien du prédicateur de 1700 ; mais il rapporte que le mercredi 3 août 1701, Bossuet « a assisté au sermon à l'heure ordinaire, que le P. Chaussemer a prêché avec un applaudissement universel, y mêlant, en passant, un éloge de M. de Meaux, fait avec beaucoup d'esprit et de délicatesse. »

1694 Étienne n'était pas tellement lié avec la station royale de l'année que semble le dire le cardinal de Bausset. Il restait exact que l'invitation était tenue pour une faveur ¹.

Bourdaloue suivit Bossuet à Germigny, après la fête ; il en devait repartir le lendemain, **mercredi 4**, mais pour y revenir. Il emporte en effet de Germigny à Jouarre le « paquet » contenant la lettre de Bossuet à M^{me} d'Albert, que nous avons citée, et il se charge de remettre à Bossuet, comme on voit par la lettre de celui-ci, datée de Germigny le 11, des « cahiers » que cette religieuse renvoie de Jouarre. Ce voyage au monastère dont M^{me} de Soubise était abbesse, suppose bien quelque prédication, mais aucun document ne nous éclaire. Le commencement de la lettre du 11 ne nous laisse même pas dater le retour de Bourdaloue, peu antérieur cependant, semble-t-il, et supposant un séjour à l'abbaye de quatre ou cinq jours :

Sur votre lettre du 3, écrit Bossuet, j'ai reçu les papiers que vous m'avez envoyés par le P. Bourdaloue... Sur la lettre du 5 vous avez bien fait avec le P. Bourdaloue. Vous ne serez jamais trompée, tant que vous exposerez vos dispositions et c'est là le remède sur contre les illusions ²...

Nous retrouverons Bourdaloue à plus d'une reprise dans le diocèse de Bossuet ; ce n'est pas cependant une formule heureuse que celle du P. Lauras :

Nous savons du reste par la correspondance de l'évêque de Meaux, que le P. Bourdaloue allait de temps en temps évangéliser ses ouailles ³.

1. Ledieu raconte celle de 1701, faite par son entremise au P. Chaussemer : « Quand je proposai, écrit-il, à ce père de faire ce panégyrique, il l'accepta sans hésiter et du meilleur cœur du monde, disant que M. de Meaux étoit son maître, qu'il n'oublieroit jamais l'honneur qu'il lui avoit fait de présider à sa tentative, qu'il avoit le droit de lui commander et qu'il étoit prêt à lui obéir... La partie fut ainsi liée... et a eu le succès que je viens de dire. Ce soir, toute cette compagnie est allée coucher à Germigny. » *Journal*, t. 1, p. 191.

2. Lettre de Bossuet à M^{me} d'Albert de Luynes, t. xxviii, p. 192-193, éd. Vivès, 1865, in-8.

3. Lauras, t. 1, p. 141.

Les divers témoignages qui nous montrent Bourdaloue en rapport avec les diocésains de Bossuet semblent, nous le verrons, relatifs uniquement à des discours de circonstance et la phrase du P. Luras laisserait trop entendre que Bourdaloue fut un des ouvriers évangéliques appelés par Bossuet. Cette inexactitude est peut-être la cause d'une affirmation plus contestable, ou du moins non prouvée, que l'on rencontre dans le *Bossuet* de M. G. Lanson :

En faisant de bons curés, c'est à ses fidèles qu'il songe. Il écrit pour eux des *Catéchismes*, des prières à dire pendant les offices. Il multiplie les missions où il appelle *Bourdaloue*, Fénelon ¹.

Pour Fénelon, c'est exact ; quant à Bourdaloue, il ne semble pas, que je sache, avoir jamais été appelé à évangéliser, au sens strict, le diocèse de Bossuet.

Faut-il rattacher au sermon de la Saint-Étienne d'été, en 1694, l'anecdote rapportée dans le *Santoliana* ² qui nous montre l'original Santeul, enfourchant le cheval de la boulangère ? Il est difficile en tous cas de retrouver dans le *panégyrique de saint Etienne*, tel que l'a conservé Bretonneau, des traces de cette prédication à Meaux. Un des sermons manuscrits pour la fête de ce saint, au iv^e tome des recueils Phelipeaux, — inédit que j'ai réussi à identifier grâce au panégyrique voisin et lié à celui-ci par sa division, qui est un doublet de l'éloge imprimé de saint Jean —, est à écarter, comme ayant été donné sûrement à la fête de décembre. Tout au plus dans le panégyrique

1. P. 449.

2. *Santoliana*. Paris, Nyon, 1664, p. 102. « M. Bossuet écrivit à Santeul que le P. Bourdaloue devait prêcher dans sa cathédrale. Il prend la résolution d'y aller ; mais il n'avoit point de voiture. Il voit dans la cour de l'Abbaye le cheval de la boulangère de la Maison ; il monte, après avoir pris un grand manteau noir pour couvrir les paniers & arrive à Meaux. Il écrit aussitôt à M. le Prieur de Saint-Victor la lettre suivante :

« Sans doute vous êtes en colère contre moi, mais comment refuser à un si grand Prélat que M. Bossuet, pour aller entendre un si excellent prédicateur que le P. Bourdaloue ? Et pourquoi la boulangère est-elle si longtemps à parler avec notre frère convers ? Je suis avec soumission. Santeul. »

1694 imprimé faudrait-il noter, au premier point, le souhait exprimé par l'orateur, de voir les hommes d'Église user des biens ecclésiastiques et des dignités, suivant l'esprit de l'Évangile. Chez Bossuet, si compatissant et charitable à ses pauvres, ce souhait pouvait prendre le ton d'un éloge détourné¹. Faut-il chercher aussi quelque allusion ingénieuse à la sagesse et à la science de Bossuet dans le développement consacré à « l'incomparable discours » du martyr devant la synagogue²? Mais c'est peut-être raffiner beaucoup et créer des intentions cachées que l'auteur ne soupçonnait pas. Plus volontiers je verrais un hommage rendu par Bourdaloue à ses prédécesseurs dans cette chaire de Meaux, c'est-à-dire aux orateurs invités à donner avant lui ce panégyrique et en même temps à l'évêque de Meaux, dans cette phrase :

Il y a si longtemps chrestiens, qu'on vous presche dans cette chaire les veritez du salut : Dieu vous a envoyé des ministres de son Évangile, qui vous ont mesmes persuadez ; des predicateurs eloquents & touchants que plusieurs ont ecoutez avec fruit...³

Il faut avouer toutefois que ces passages se peuvent rapporter à toute autre chose et ne point insister sur de si vagues rapprochements⁴. Plus incertaines encore seraient les conjectures sur le sujet possible d'une prédication à Jouarre, durant ce voyage entrepris de Germigny après la fête. Rappelons du moins que l'invitation pouvait venir de M^{me} de Soubise, l'abbesse, témoin ce fragment d'une lettre de Bossuet, du 28 juin précédent :

On me mande de Paris que M^{me} de Soubise doit bientôt aller à Jouarre ; mais on ne m'explique pas si c'est avec le P. Bourdaloue. Je ne me défie point de ce Père. (Lachat, t. xxviii, p. 186.)

Nous aurons à revenir sur ce dernier trait⁵.

1. P. 138. 2. P. 148. 3. P. 151.

4. V. plus haut, p. 555, les extraits du sermon sur sainte Madeleine, tirés du ms. R, rapprochés de passages analogues du panégyrique de saint Etienne, peut-être prêché à Meaux en 1694.

5. V. plus bas au 19 mai 1701.

III. L'année 1695.

1695

Mardi 4 janvier. — Bourdaloue assiste au lit de mort le maréchal de Luxembourg.

Voici un extrait de la lettre de M^{me} de Coulanges à M^{me} de Sévigné :

A Paris, le 14^e janvier 1695.

..... M^{me} de Chaulnes, qui est arrivée en très bonne santé.... avoit couché à Versailles; elle y avoit vu M^{me} de Chevreuse et toutes ses amies. On ne peut être plus remplie qu'elle l'est de tout ce qu'on lui a conté de la mort de M. de Luxembourg, si vous étiez ici, mon amie, elle vous diroit bien : « Gouvernante, il est mort bien chrétiennement. Monsieur a presque toujours été dans sa chambre. » Ce qui est de vrai, c'est que le P. Bourdaloue a dit qu'il n'avoit pas vécu comme M. de Luxembourg, mais qu'il voudroit mourir comme lui ¹...

On lit dans le *Mercure galant* :

Il fut attaqué d'une fausse pleurésie le vendredi 31 de l'année dernière, et tous les remèdes s'étant trouvés inutiles, il mourut à Versailles le mardi 4 de ce mois, avec tous les sentiments de fermeté et de piété que l'on peut souhaiter dans un grand homme et dans un véritable chrétien. Ce fut le P. Bourdaloue jésuite qui l'assista à la mort, et il n'eut pas de peine à le mettre dans la résignation qu'il lui inspira, pour les volontés du souverain Maître. (*Mercure de janvier*, p. 255.)

Sourches est plus précis encore dans ses *Mémoires* :

Comme la maladie du maréchal de Luxembourg augmentoit à vue d'œil, quoiqu'on l'eût saigné quatre fois, on envoya chercher Caretti ² et Monsieur, frère du Roi, l'obligea de lui donner des remèdes. — 2 janvier. Le 2, il reçut Notre-Seigneur pour viatique à six heures du matin, après avoir fait une confession générale au P. Bourdaloue *, jésuite, et toute la journée, on le regarda comme un homme qui ne pouvoit point passer la nuit.

* Il étoit de Bourges et le plus célèbre prédicateur de son temps ; il

1. Sévigné, éd. Hachette, t. x, p. 227-228, de M^{me} de Coulanges à M^{me} de Sévigné.

2. Italien qui s'étoit rendu célèbre par la guérison de diverses maladies dangereuses. (Note de Sourches.) Cf. Sévigné, t. x, p. 162, avec les références à La Bruyère, éd. Walckenaer, et Saint-Simon, t. II, p. 135, cité *ibid.*, p. 168, note 3, de l'édition in-12.

1695 étoit aussi très grand directeur, et on l'appeloit ordinairement pour assister les mourants qui paroissoient avoir plus de besoin d'un homme entendu et vigoureux.

On conçoit que cette note du marquis de Sourches demandait à être recueillie et mise en bonne place. C'est un témoignage topique ajouté à beaucoup d'autres et très nettement exprimé.

Le *Journal* de Dangeau raconte en ces termes la mort du maréchal :

Dimanche 2, à Versailles. Il (M. de Luxembourg) a reçu Notre-Seigneur, et voit approcher la mort avec beaucoup de fermeté...

Lundi 3, à Versailles. On eut quelques espérances que M. de Luxembourg trouveroit quelque soulagement des remèdes de Caret jusqu'à huit heures du soir, que le redoublement lui prit ; à minuit on lui donna l'extrême onction, et on connut que les pronostics de M. Fagon étoient plus justes que ceux de Caret. Monsieur a été souvent chez M. de Luxembourg durant le cours de son mal. Il a fait son testament, et a choisi pour l'exécuteur testamentaire l'abbé de Saillant. Il a fait venir ses quatre fils, et leur a donné sa bénédiction. Le P. Bourdaloue qui l'assiste à la mort, a désiré de lui qu'il donnât aussi sa bénédiction à M^{me} de Neufchâtel, sa fille, dont il n'étoit pas tout à fait content ; il a obéi au P. Bourdaloue, et lui a donnée. On ne croit pas qu'il puisse passer la nuit car ses forces diminuent.

Mardi 4, à Versailles. M. de Luxembourg mourut ici à sept heures du matin.... Il avoit soixante-sept ans et étoit fils posthume de M. de Bouteville, qui eut le cou coupé en 1627.... (Dangeau,) v, 131.

Sur le carême ou mieux les mercredis de Bourdaloue à Saint-Germain-en-Laye, nous n'avons guère que l'annonce officielle de la *Liste des Prédicateurs* :

A Saint Germain en Laie. Au Louvre devant leurs Majestez Britanniques ; le R. P. Bourdalouë les mercredis ; & le R. P. Ledrel Jesuites, les autres jours.

Le P. Ledrel ¹ est celui qu'une lettre de Baillet nous a

1. Pierre Le Dérel, mort à Paris le 6 juillet 1710 après quarante ans de vie religieuse, est signalé dans son éloge funèbre pour une dévotion insigne envers Notre-Dame. C'est sans doute ce qui l'anima contre le livre de Baillet. V. plus haut, p. 794.

1695

montré interdit de par le roi, pour avoir adressé la parole au nonce, contre l'étiquette assez josphiste que Louis XIV ne cessait de garder surtout dans les rapports avec Rome. Dangeau, qui s'occupe moins que jadis des hôtes royaux de Saint-Germain, ne nous a rien gardé sur ce carême.

La grosse part fut sans doute pour le P. Le Dérel, que Bourdaloue appuya en somme de l'éclat de son nom; entous cas Bourdaloue prit le temps de préparer le sermon de vêtue qu'il alla donner à Jouarre le 6 avril, mercredi dans l'octave de Pâques.

Mercredi 6 avril. — A l'abbaye de Jouarre, vêtue de Marie-Anne de Rohan-Soubise, nièce¹ de l'abbesse Thérèse de Rohan, fille du prince de Soubise, élue à la fin de 1692².

C'est encore devant Bossuet, qui donnait l'habit à la postulante, que Bourdaloue prêcha cette vêtue. Il est impossible d'identifier ce discours et peut-être comme le sermon de vêtue de M^{lle} d'Elbeuf, est-il un de ces inédits qui demeurent à découvrir, ainsi que le sermon de profession du 1^{er} mai de l'année suivante. L'une et l'autre date avaient échappé aux recherches de Rochebilière, et j'en dois la découverte à une aimable communication de M. Levesque.

Dans les notes manuscrites de l'abbé Pérau, on lit :

Madame de Rohan abbesse de Jouarre se rendit aux observations de Bossuet sur la question du scrutin secret, (Cf. lettre du 25 avril 1694³) et au mois de Janvier suivant (1695) six postulantes furent

1. Sourches dit *sœur* de l'abbesse. « 1^{er} mars 1695. Le 9, on sut que la dernière fille du prince de Soubise, qui étoit parfaitement belle, se faisoit religieuse à Jouarre ». Mais est-il toujours bien renseigné ? Il parle ailleurs de M^{me} de la Sablière, *femme ou fille*, dit-il, de Rambouillet de la Sablière.

2. V. *De munere pastoralis Bossuet*, p. 79, notes 1 et 2, pp. 90-91.

3. Lachat, t. xxviii, p. 338. V, aussi mes *Lettres de Bossuet revisées sur les autographes*. Arras-Paris, Sueur-Charruey, p. 65 note 6, où est signalée une correction à faire à une lettre du 3 octobre 1693 ; les premiers

« Belle abbaye en Brie dont sa sœur étoit abbesse. »

1695 admises par scrutins secrets. Marie-Anne de Rohan-Soubise, l'une des six, reçut l'habit des mains de M. l'évêque de Meaux, qui revint l'année suivante recevoir ses vœux et donner l'habit à M^{lle} de Guimenée. Le P. Bourdaloue qui avait prêché à la prise d'habit de M^{lle} de Soubise, prêcha encore à sa profession, et le P. Soanen prêcha à la prise d'habit de M^{lle} de Guimenée. (*Vie de Bossuet manuscrite*, par Pérau.) La vêtue de M^{lle} de Soubise fut le 6 avril 1695, sa Profession, le 1^{er} mai 1696, M. de M. était venu la veille, 30 avril, pour l'examiner. (Notes de Ledieu ¹.)

Nous pourrions fort bien posséder, à notre insu, ces deux sermons prêchés pour M^{lle} de Soubise, soit que Bourdaloue ait pris un des cinq sermons sur l'*Etat religieux*, conservés dans l'édition, et sans doute répétés nombre de fois, soit que les discours composés pour la circonstance, aient été recueillis et imprimés dans les *Essais de Panégyriques et Vêtures*, publiés en 1692 par l'abbé du Jarry. Celui de la prise d'habit de M^{lle} d'Elbeuf, sur le texte : *Fortitudo et decor vestimentum eius*, resté inédit partout ailleurs, y avait été inséré, sans nom d'auteur ². Il est possible que les rééditions ou des publications analogues à ces *Essais*, aient ramassé ainsi, en les démarquant, bien des œuvres de circonstances de Bourdaloue perdues à peu près pour nous.

La correspondance de L. Antoine de Noailles ³, évêque de Châlons, puis archevêque de Paris, avec son frère Gaston, son successeur à Châlons, publiée par la *Revue Bossuet* ⁴, nous offre, dans la lettre datée du 16 mai, une mention de Bourdaloue.

éditeurs ont lu *mépris*, au lieu de *scrutins*. On voit donc que dès 1693 l'opinion de Bossuet était ferme quand il écrivait : Je ne sens aucun mouvement de changer pour le *scrutin*, mais plutôt dans ce point-là une inébranlable fermeté fondée sur ce que autrement, les délibérations ne sont pas libres.

1. Lettre de M. Levesque, 15 juin 1899.

2. T. II, p. 578.

3. On trouvait dans les mss. de Noailles à la Bibliothèque du Louvre, tome VI, p. 329, une lettre autographe de Bourdaloue du 25 (ou 22 ?) août 1695 au maréchal de Noailles, sur la nomination de son frère à l'archevêché de Paris. (R.) Cf. Chérot, *Correspondance*, p. 136.

4. 25 janvier 1901, p. 38.

Quand vous irés, écrivait-il, de Sari, chez le P. de la Chaize faites donner, je vous prie, de mes Ordonnances pour les Pères Bourdalouë, Gaillard, Maignan et Galard, procureur général de cette province. 1695

Il est probable que Bourdaloue était alors à Paris, où nous le voyons essayer vainement de consoler M^{me} de Maulevrier de la mort de son fils, le colonel Jean-Baptiste Colbert, tué le 18 juillet au siège de Namur. La *Gazette* du 30 raconte l'affaire dans laquelle il succomba, et la lettre de M^{me} de Sévigné nous apprenant le désespoir de M^{me} de Maulevrier est du 29 juillet.

A Paris, le 29 juillet 1695.

.... Toutes les pensées sont tournées vers Namur. Ces derniers tués ont jeté une consternation qui ne laisse plus de joie ici. M^{me} de Morstein est inconsolable, la bonne chancelière pleure amèrement son petit fils de Vieuxbourg, et M^{me} de Maulevrier ¹ renvoie bien loin tous les gens qui lui veulent parler de consolation, jusqu'au P. Bourdaloue.... ¹

C'est le dernier témoignage tiré des lettres de M^{me} de Sévigné. On a pu voir par la série des citations placées en regard des siennes et les confirmant, combien il faut rabattre d'une interprétation ingénieuse donnée jadis par M. G. Lanson. Son objet était de montrer que Bossuet ne passa point, comme orateur, aussi inaperçu que nous l'imaginons. On peut certes l'accorder, sans toutefois avouer qu'il prima, pour ses contemporains, autant que son génie l'eût mérité, et sans oublier que les éloges donnés par Loret et autres gazetiers au jeune chanoine de Metz, sont les mêmes ou à peu près, au hasard des rimes et du besoin, que les louanges accordées à Le Boux ou à dom Côme ². Mais il n'était nullement besoin de faire intervenir

1. Jean-Baptiste Colbert, comte de Maulevrier, colonel du régiment de Navarre, fils aîné du lieutenant-général comte de Maulévrier et neveu du grand Colbert. Sa mère, Marie-Madeleine de Bautru, mourut le 17 mars 1700. (Sévigné, éd. Hachette, t. x, p. 300. Lettre de M^{me} de Coulanges à M^{me} de Sévigné.)

2. Cf. plus haut, p. 382

1695 l'explication de la réputation de Bourdaloue « faite » par M^{me} de Sévigné, à court de nouvelles. La chronologie des témoignages de la marquise très intermittents et plus rares sur la fin de sa vie, dément cette théorie, trop évidemment créée pour les exigences d'une thèse à défendre :

Rien d'étonnant, dit M. Lanson, rappelant que Bossuet cessa de prêcher à Paris dès 1670, que le souvenir de sa prédication se soit évanoui dans le retentissement de ses autres talents, et dans l'éclat sensible de la parole de Bourdaloue. Et puis, ne nous faisons pas illusion, c'est M^{me} de Sévigné *qui a créé la tradition de la vogue de Bourdaloue*. Si elle n'a rien dit de pareil de Bossuet, c'est que de 1660 à 1670, ses lettres sont bien plus rares que dans les vingt années suivantes ; c'est aussi, qu'ayant sa fille auprès d'elle, jeune elle-même, très entourée, elle menoit une existence plus mondaine, plus brillante ; c'est aussi que le roi, qui donnait le ton, était aussi plus éloigné que jamais des pensées religieuses : c'étaient les ballets en ce temps-là, et non les sermons, qui faisaient événement à la cour et à la ville. Séparée de sa fille, M^{me} de Sévigné parlera beaucoup de Bourdaloue, quand, écrivant beaucoup, *elle fera flèche de tout bois*, ramassera tout *pour grossir son cahier* ; elle lui fera la place plus grande, à mesure que, vieillissant, elle se tournera davantage vers les réflexions sérieuses, et que le siècle avec le roi, s'orientera décidément vers la dévotion ¹.

Le plaidoyer est des plus spécieux, mais les faits et les dates ne s'y adaptent que très imparfaitement. S'il est exact que les lettres de la marquise, antérieures à 1670, tiennent toutes en un seul volume, contre les neuf volumes suivants², les hypothèses sur la frivolité de la cour et le succès des ballets effaçant la vogue des sermons, devraient valoir pour le moins jusqu'à la mort de la reine, ou se retourner contre les préoccupations de M^{me} de Sévigné pendant la faveur de M^{me} de Montespan. Y trouverait-on d'ailleurs l'explication de la faveur de Bourdaloue au-dessus des autres prédicateurs ? Si le roi

1. Lanson, *Bossuet*, p. 156.

2. La dernière lettre publiée de M^{me} de Sévigné est du 29 mars 1696, à la p. 381 du tome x.

donne le ton (ce n'est pas dès 1670), comment les prédicateurs de la cour préoccupent-ils si peu la marquise? Supposons-lui un engouement pour notre orateur, oublions les autres témoignages contemporains, celui de la grande Mademoiselle, courant de Saint-Séverin à Saint-Germain en 1676, dédaignons même les gazettes; il reste dans les seules lettres de M^{me} de Sévigné assez de preuves, qu'elle ne crée pas un courant, mais constate un succès; la presse qui l'empêche de se risquer au sermon, ce n'est pas elle qui la provoque, la présence des mères de l'Eglise, le ravissement de M^{me} de la Fayette assistant au sermon pour la première fois, le transport de tout « le monde » au sermon du premier jeudi du carême de 1683, *sur la fréquente Communion*, ce sont des traits qui empêchent de réduire au témoignage de la seule marquise de Sévigné, la vogue de Bourdaloue. La liste des lettres de celle-ci, parlant des sermons de son orateur préféré, montrerait enfin si on la disposait chronologiquement, que les témoignages les plus nombreux, les plus topiques surtout, ne se rapportent point à l'époque où la dévotion était à l'ordre du jour, ni aux jours de la vieillesse de la marquise, ni aux époques où les nouvelles manqueraient pour grossir le recueil. Il faut chercher d'autres raisons du « succès de Bourdaloue » comme orateur; ce n'est point la marquise qui l'a « lancé. »

Je renvoie, pour la lettre de Bourdaloue au maréchal de Noailles¹, un des autographes, certainement détruit, de notre auteur, 22 août, à la publication de sa *Correspondance*, faite par le P. H. Chérot².

1. V. plus haut, p. 820³.

2. C'est peu de temps auparavant que Mascaron, après avoir prêché son sixième et dernier avent à la cour (1694) et remporté un autre triomphe oratoire à l'ouverture de l'assemblée du clergé de 1695 (Lehannet, p. 70, note 1), se fit entendre à Saint-Cyr. Ce fut l'occasion d'un madrigal où la louange de M^{me} de Maintenon s'unit à celle de l'évêque d'Agen. Tamisey de Larroque l'avait publié d'après les manuscrits Gaignières, le donnant

1695 Vers le mois de septembre¹, Bourdaloue se rendit sans doute à sa villégiature ordinaire chez Lamoignon, à Basville, et c'est de là qu'est datée la lettre à la comtesse de Mursay, du 29 septembre (jeudi)², qui nous apprend son retour à Paris pour le **jeudi** suivant, **6 octobre**.

Cette date, ainsi que l'entrevue indiquée pour le 7 à M^{me} de Mursay, nous mènent presque jusqu'à la veille du dernier avent complet indiqué, dans Paris, pour notre orateur, à Saint-André des Arts.

Liste des Prédicateurs, p. 4. En l'Université. A saint André des Arcs ; le R. P. Bourdalouë, Jésuite³.

comme anonyme. Il a été imprimé dans le *Mercur*e de mai sous le nom de M^{lle} de Scudéry.

A M. l'Evesque d'Agen allant prêcher à Saint-Cyr :

Après avoir charmé des courtisans sans nombre
Et touché fortement les plus ambitieux
Vous allez à Saint-Cyr, désert délicieux,
Où l'on voit la vertu sans nuage et sans ombre
Telle qu'elle descend des Cieux.

Dans tant de jeunes cœurs votre vive éloquence
Va fixer pour toujours l'amour de l'innocence
Comme un contrepoison des injustes desirs
Et des appas trompeurs des frivoles plaisirs.

Que vous serez surpris de voir cette jeunesse
Sans le secours des ans avoir tant de sagesse
Et remplir dignement les soins et les souhaits
De cette héroïne chrétienne

Qui par ce beau dessein a signalé la sienne
Et dont l'illustre nom ne périra jamais.

(Bibl. nat., coll. Gaignières, vol. 134. f. 73. Tamizey de Larroque. *Lettres et billets inédits de Mascaron*, Marmande 4884, p. 4.)

1. 20 septembre 1695. C'est la date de la dernière lettre retrouvée du général de la Compagnie de la Jésus, le P. Thyse Gonzalez à Bourdaloue, répondant à une lettre perdue de celui-ci, relative au P. Laurent-Louis Philippe, sorti de son ordre, et obtenant d'y être reçu à nouveau sur l'intercession de Bourdaloue. (V. H. Chérot, *Bourdaloue, sa Correspondance*, p. 219.)

2. Chérot, p. 143.

3. Son ancien compagnon du carême de Saint-Germain en Laye, est indiqué à Saint-Sulpice, le R. P. Lédrel. A Saint-Eustache, où la *Gazette* nous montre Monsieur et Madame présents à l'ouverture et à la clôture de l'avent, 1^{er} novembre et 25 décembre, prêchait le P. Rousselet ou Roucellet *. Plusieurs Pères de l'Oratoire se partageaient la station de Saint-Jacques du Haut-Pas, le P. La Tour, le P. de Saint-Palaye, supérieur

* Il s'agit apparemment du P. Joseph Rousselet, né à Orléans, le 19 novembre 1662, entré dans la Compagnie de Jésus, le 1^{er} novembre 1680, professeur à Amiens, puis directeur des Retraites, mort à Rennes, le 40 décembre 1724. Sommervogel, t. VIII, col. 235.

Sur ce dernier des avents complets prêchés à Paris, il n'est que trop vrai que nous sommes sans renseignement précis. Nous ne le trouvons mentionné que dans l'analyse d'une lettre à Santeul ¹, rapportée dans la troisième partie du *Santoliana: Démêlé de Santeul avec les Jésuites*, aussitôt après la lettre du P. La Chaize, du 18 décembre 1695 ². Cette lettre, qui ressemble fort, sauf certains traits, à celle du 20 janvier suivant et annonce aussi la conversion de La Rue, réconcilié avec Santeul, est certainement postérieure à cet avent, puisque Bourdaloue annonçait au poète « qu'il travailleroit, présentement qu'il étoit libre & quitte de son avent de Saint-André, à le justifier auprès des Pères de la Compagnie ³. »

La conjecture de Rochebilière rattachant à cet avent le *Panegyrique de saint André*, imprimé dans les œuvres,

de Saint-Magloire, et le P. de Malenguehen. Au couvent de Sainte-Madeleine du Trénel : le P. de la Roche, les abbés de Bellegarde et du Jarry, etc. La Rue prêchait à Saint-Gervais ; le P. Séraphin à Saint-Germain l'Auxerrois ; le P. Soanen à la cour. V. Fr. 19206. Lettres réunies par le P. Léonard : « On dit que le Pere Soanin n'a pas bien reussi ces fetes a Versailles », dans une lettre signée Couet de Montbayeux et datée de Paris.

1. On trouve dans le *Santoliana* de l'abbé Dinouart, Paris, Nyon, 1764, p. 135, un fragment de lettre de Bourdaloue ; il y parle de son avent de S. André des Arts et dit qu'il est libre. Il ne prêcha à S. André des Arts que l'avent de 1695 (voir la *Liste des Prédicateurs*), donc ce fragment de lettre est de 1695. Cette lettre ou plutôt ce fragment de lettre est dans la première édition de *Santoliana*, 1708, in-8 ? p. 87. (R).

2. Une anecdote qu'il m'a été impossible de retrouver, rapportait, s'il me souvient, que Santeul, dans un jour de grande presse au sermon de Bourdaloue dans l'église de Saint-André des Arts, fut soulagé de sa montre et de sa bourse par un tire-laine. Je la cherche en vain dans le *Santoliana*. Elle aurait cependant son côté intéressant, moins comme date topique nous montrant Santeul auditeur de Bourdaloue, que comme origine probable du prétendu mot : « On coupe les bourses à ses sermons et Séraphin les fait rendre. » C'est d'ailleurs une prétention folle de vouloir faire accorder ou expliquer, par des origines historiques certaines, la multiplicité des *ana*. Nous avons vu, p. 740², celui « des bourses » appliqué soit à Bourdaloue lui-même, soit à Massillon, soit à Séraphin : nous le verrons bientôt mis sur le compte du P. Honoré de Cannes et donné, comme ayant été dit par Bourdaloue.

3. *Santoliana*, p. 85.

1695 est plausible. Le discours a été prononcé dans une église dédiée à ce saint, puisque l'orateur dit :

Mon dessein est de vous montrer, qu'en conséquence de la vocation divine à laquelle votre glorieux patron saint André se rendit si fidelle ¹, etc.

Il faut remarquer dans le discours imprimé une de ces frappantes justifications de nos copies inédites que j'ai déjà eu occasion de signaler. Que l'on mette en regard, à la fin du premier point, le passage où l'orateur oppose l'accueil que recevrait saint André, s'il nous venait annoncer un autre évangile que le sien et plus conforme à notre lâcheté, avec cette finale du sermon *sur la Passion* que j'ai publié d'après le manuscrit de Grenoble ². Rien ne nous convaincra mieux que Bourdaloue insérerait par mode de développements annexés, — vulgairement «à tiroirs» — des morceaux d'anciens discours appliqués à de nouveaux sujets. Les sermons dus à des copies anciennes reçoivent de ces rapprochements une garantie nouvelle d'authenticité :

Panegyrique de Saint André,
T. VII, p. 20-21.

Ah ! mes chers Auditeurs, si saint André nous avoit presché un autre Jesus-Christ & un autre Sauveur ; si dans le conseil de la sagesse éternelle, il avoit plû à nostre Dieu de nous sauver par la joye, aussi bien qu'il luy a plû de nous sauver par la peine, & que saint André nous eust annoncé cet Evangile : ce nouvel Evangile ne s'accorderoit-il pas parfaitement avec nostre conduite ? Figurons-nous que cet

Ms. de Grenoble. — *Sermon inédit sur la Passion*, p. 43.

Si saint Paul, au lieu de vous dire : nous vous présentons Jésus-Christ ; *praedicamus Christum crucifixum*, vous disoit : nous vous présentons un Dieu riche, un Dieu glorieux, un Dieu sensuel, son école seroit l'école de tout le monde. Imaginez-vous donc qu'il monte à ma place, dans cette chaire, pour vous désabuser de ce que je viens de vous prêcher et qu'il vous dise qu'il n'est pas mort en croix,

1. T. VII, p. 4.

2. *Revue des Sciences ecclésiastiques*, mai 1900, et tirage in-8, 45 p. Lille, Morel, 1900.

Panegyrique de Saint André.

Apostre vient aujourd'huy nous declarer que ce n'est plus par la croix, mais par les plaisirs, que nous devons operer nostre salut ; figurons-nous que ce que je dis cesse d'estre une supposition, & devient une verité, y auroit-il en vous quelque chose à corriger & à reformer ? Repondez, mondain, repondez, c'est à vous que je parle. Interrogez votre cœur, & reconnoissez jusqu'où l'esprit du monde corrompu vous a porté : ce systeme de christianisme ne vous seroit-il pas avantageux, & ne se rapporteroit-il pas entierement à votre goust & à vos idées ? Il faut donc, de deux choses l'une, ou que votre vie soit un monstre dans l'ordre de la grace, ou que saint André avec toute la vertu & toute la force de son Apostolat, ne vous ait pas encore persuadé. Que votre vie soit un monstre dans l'ordre de la grace, si croyant d'une façon, vous vivez de l'autre, si, chretien de profession, vous estes juif d'esprit & de cœur.... etc.

Passion, Ms. de Grenoble.

1695

qu'il n'est ni un homme pauvre, ni anéanti, ni un homme souffrant. Si, par impossible il vous disoit toutes ces choses, ne les écouteriez-vous pas avec plaisir ? Parce que, pour vous conformer à un tel modèle, il ne faudroit ni renoncer à vous-mêmes ni porter votre croix, ni vous détacher de l'amour des richesses et des plaisirs. Interrogez votre cœur au moment que je vous parle. Cela ne vous sera-t-il pas avantageux et n'accorderez-vous pas toutes les actions de votre vie avec votre créance ? La foi cependant vous propose un modèle tout différent de celui-ci. Il faut donc que votre vie soit un monstre si croyant d'une façon vous vivez de l'autre, si adorant à l'exterieur la croix..., etc.

Il n'est pas difficile de voir que ces passages parallèles se confirment, mais rien ne nous dit si la Passion est antérieure au panegyrique. Plus volontiers je le croirais, si toutefois l'éloge de saint André était prêché par Bourdaloue pour la première fois en 1695. Quelques mots de la péroraison indiquent aussi que c'est dans une église ayant pour titulaire cet apôtre que fut donné ce panegyrique :

Ah ! Seigneur, repandez sur cet auditoire chretien l'esprit de sainteté dont fut honoré le grand Apostre que nous honorons. Repandez sur cette Eglise qui porte son nom l'abondance de votre grace.

1695 Donnez-nous cet amour de la croix, sans quoy il est impossible que nous fassions jamais le sacrifice de nous-mesmes. Inspirez-nous le mesme sentiment qu'eust saint André à la veüe de la croix, lors qu'il s'écria : O croix, source de mon bonheur ! *O bona crux!* Faites que nous le disions comme luy, que nous le pensions comme luy, & que par la voye de la croix nous parvenions à la mesme gloire que luy, qui est la vie éternelle, où nous conduise, &c. ¹

Sans avoir lieu de nous étonner, la similitude des sujets appelant cette ressemblance des péroraisons, il faut citer ici la finale d'un autre sermon inédit, dans lequel Bourdaloue use plus amplement encore de cette prière suprême de saint André. Il s'agit du sermon pour le dimanche des Rameaux, intitulé : *Sur le Triomphe de la Croix*, un des plus intéressants et des mieux « écrits » que nous fournissent deux manuscrits anciens, à peu près conformes (celui de Phelipeaux II et de Montausier II) :

Qu'avons-nous donc à faire, mes chers auditeurs, quand Dieu nous envoie des croix ? Nous devons, quand elles nous arrivent, avoir dans le cœur et dans la bouche, les paroles de saint André : *O bona crux quae decorem de membris Christi suscepisti !* O croix, croix passionnément aimée, chère croix, qui es devenue si pleine de gloire par l'attouchement du corps de Jésus-Christ, je m'approche de toi tout rempli de joie ; je te desire de toutes les ardeurs de mon cœur. *Per te me recipiat qui per te moriens redemit.* Je veux mourir entre tes bras, afin qu'ayant servi d'instrument à Jésus-Christ pour dompter le démon et racheter les hommes, tu me serves de guide à la bienheureuse éternité. Voilà les sentiments où je voudrois vous laisser, qui seront sans doute suivis de la couronne de la gloire que je vous souhaite. *Amen* ².

A côté du sermon *sur saint André* qu'il serait permis d'attribuer, avec les doutes requis, au **mercredi 30 novembre**, faut-il supposer encore quelque sermon de jubilé ? « Le Pape, lit-on dans le *Mercure galant* ³ de décembre, a fait publier un Jubilé pour la paix générale entre les princes chrétiens. » Il s'agit probablement de la

1. T. VII, p. 39.

2. *Sermons inédits*, p. 224. 3. P. 322.

bulle de Innocent XII, datée du 4 décembre, commençant par les mots : *In sublimi Sedis apostolicae fastigio*¹. 1695

Le Pape y demande qu'on reprenne les prières déjà faites dans cette intention, et nous avons vu que le sermon imprimé de Bourdaloue *sur le Jubilé*, signale, avec le motif de l'Année sainte, le secours à obtenir contre les progrès des Turcs. Il se peut donc que cet avent de Saint-André ait comporté une reprise du sermon sur le jubilé. Il est toutefois plus vraisemblable qu'une bulle promulguée à Rome le 4 décembre, suppose plutôt un jubilé célébré en France, seulement l'année suivante, en 1696, comme on le voit par cette annonce de la *Gazette* du 10 mars 1696.

Le 5 on fit dans l'Eglise métropolitaine & dans toutes les autres de cette ville l'ouverture du Jubilé (P. 120.)²

Quant à l'incident, tant de fois raconté, du *différent de Santeul avec les Jésuites*³, bien que Bourdaloue y soit

1. *Bullaire*, éd. de Turin, t. xx, p. 727. Désireux de pouvoir reprendre la défensive contre les Turcs et de terminer la guerre allumée depuis 1688, le Pontife demande des prières : *Ut christianos principes alienissimo reipublicae tempore inter se decertantes, ad pristinam concordiam revocare, eorumque consilia et vires ad Christiani nominis hostem sociare dignaretur, id nunc potissimum cum nefarius Turcarum tyrannus, diuturnis illorum discordiis illectus, vires atque animos sumit... ferventiori cordis affectu faciendum...*

2. Le même jour (10 ?) le Roi fit à pied ses stations pour le jubilé, et le lendemain, il fit ses dévotions avec une piété exemplaire. (*Mémoires de Sourches*, t. v, p. 117.) Ce fut d'ailleurs ce jubilé de 1696 qui attrista le peuple. M^{me} de Coulanges en écrivait à M^{me} de Simiane, de Paris, le 27 février 1696 : «... Le jubilé, contre vent et marée, commencera dimanche prochain, dont le peuple est affligé; il est dans l'habitude d'employer les trois jours gras à un autre usage qu'à prier Dieu. » (T. x, p. 369). Madame s'en plaint aussi : « Marly, le 1^{er} mars 1696. Nous allons bientôt mener une existence fort ennuyeuse ici, car nous avons un jubilé. La chose est bien mal nommée, vu que rien n'est plus triste. Il faut être constamment fourré dans les églises, manger force poisson, jeûner et communier. De plus, pendant tout le temps que dure la chose, pas de divertissement, ni comédie, ni opéra. » (Jaeglé, t. I, p. 123.) Cf. Dangeau, 5 mars, t. v, p. 374, *Gazette* du 10 mars.

3. Il dit qu'il est maintenant libre et quitte de son avent de Saint-André, cela peut s'appliquer à la fin de l'année 1695 ou plus probablement au commencement de 1696. La réponse du Père de la Chaise qui précède cette lettre dans l'édition de Dinouard, 1764, in-12, p. 195, est datée du 18 décembre 1695. C'est peut-être cette année qu'il prêcha le panégyrique

1695 mêlé par deux lettres au moins, il suffit de se reporter au commentaire qu'a donné de cette correspondance le P. II. Chérot¹. Cela ne touche que de loin la chronologie des sermons, bien que l'on aime à se convaincre que notre prédicateur ne demeurait pas confiné dans sa composition des discours et savait, au besoin, s'entremettre pour ses amis. Faydit et les divers narrateurs de ce débat confirment bien le dire de M^{me} de Sévigné, sur la facilité et la douceur du commerce de Bourdaloue².

de saint André des Arts à cette même église de Saint-André des Arts, le 30 novembre. (R)

Voir, sur les rapports de Bourdaloue avec Santeul, Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. XII, p. 45, art. Santeul; *Port-Royal*, t. V, p. 602. V. aussi les récents articles de M. l'abbé Ch. Urbain, *Supplément au Santoliana*, dans le *Bulletin du Bibliophile*, 15 février, mars, avril, mai 1901, pp. 53, 130, 195, 243.

1. *Bourdaloue, sa Correspondance*, p. 145 et suiv.

2. V. plus haut, p. 595 et 639; et plus bas, chapitre VIII, les *Exhortations sans date*.

CHAPITRE SEPTIÈME

LES ANNÉES 1696 ET 1697

L'année 1696. — Les deux méthodes.

Indiquons une lettre de M^{me} de Maintenon qui montrerait un entretien avec Bourdaloue le 29 janvier 1696 :

Lettre de M^{me} de Maintenon au cardinal de Noailles.

A Saint Cyr, ce 31 janvier 1696 ¹.

..... Je lui dirai (au Roi) la vérité tant que je vivrai, quoique je sois persuadée que tant que nous avons le père de la Chaise nous ne ferons rien.

Je vis dimanche le pere Bourdaloue qui me témoigna la peine de la Compagnie sur ce que je parois ne la pas aimer, par l'éloignement qui est entre le père de la Chaise et moi. Je répondis que ce n'étoit pas ma faute, et que j'étois prête à faire toutes les avances avec lui. Je dois être dans ces sentiments et j'y suis grâce à Dieu, mais je n'espère rien de ce côté là ²....

1. Cette lettre est datée par M. Lavallée de 1700, mais elle doit être de 1696, ainsi que le fait observer M. P. Grimblot dans le journal *le Temps* du mardi 13 août 1867, puisqu'il y est parlé du jubilé que le cardinal de Noailles fait commencer le *lundi gras*. J'ai vérifié et adopté cette date d'année. (*Correspondance générale de M^{me} de Maintenon*, par M. Théophile Lavallée, t. IV, p. 308-310.) (R.) Le jubilé commencé le lundi gras, 5 mars 1696, est celui dont se désole *Madame. V.* plus haut, p. 829.

2. « La Beaumelle ajoute : « Que je n'étois d'aucun parti, que je ne tenois qu'à l'Eglise; qu'il savoit l'estime que j'avois pour sa société et pour lui en particulier et pour tous ceux qui lui ressembloient; qu'il ne m'appartenait pas de protéger, ni de cabaler, que je devois penser seulement au salut du roi, et que mon unique peine contre le père de la Chaise étoit son aversion pour les dévots. » — Toute cette longue phrase est de l'invention de La Beaumelle. » (*Correspondance générale, etc.*, t. IV, p. 308-310.)

1696 Ni pour le carême, ni pour l'avent, le nom de Bourdaloue ne se rencontre dans les *Listes*. Nous n'avons relevé qu'une seule prédication certaine et à date connue, celle du **mardi 1^{er} mai**, à Jouarre, pour la profession de M^{lle} de Soubise dont Bossuet reçoit les vœux, comme il lui avait donné l'habit ¹.

Au mois de juillet, nous rencontrons Bourdaloue près du lit de mort de Colbert de Croissy, le frère du grand ministre qu'il avait assisté six ans auparavant ².

Charles Colbert de Croissy, l'ancien ambassadeur d'Angleterre et plénipotentiaire à Nimègue, le négociateur du mariage du Dauphin, nommé ministre et secrétaire d'État le 20 novembre 1679, mourut âgé de soixante-sept ans, le **28 juillet**.

Le *Mercur*e raconte brièvement sa mort, pour passer au plus tôt à l'éloge de son fils, le marquis de Torcy, reçu en survivance en septembre 1689. Celui-ci devait épouser le 13 août 1696, Catherine-Félicité Arnauld, fille du marquis de Pomponne ³.

1. V. plus haut, p. 819. Lebarq a indiqué par erreur le 30 avril comme date de cette cérémonie; ce fut le jour de l'examen canonique qu'il confondit avec celui de la profession.

2. V. plus haut, 3 nov., 1690.

3. 24 juillet 1696. — « Le même jour, on parloit beaucoup des grandes incommodités du marquis de Croissy *, ministre et secrétaire d'Etat, qu'on disoit avoir une dureté et une douleur considérable, même extérieurement à l'un des reins, ce qui faisoit croire que l'humeur de la goutte pouvoit s'être jetée sur cette partie, et cela étant, il y auroit eu apparence qu'il auroit eu de la peine à s'en tirer. »

26 juillet. — « Le 26, le marquis de Croissy fut encore plus mal.... Le 27, on sut que le marquis de Croissy avoit reçu le Viatique et qu'on n'espéroit plus rien de sa vie. »

28-29 juillet. — « Le 28 au matin, on donna l'Extrême-Onction au marquis de Croissy, et comme il perdit connoissance, on lui donna plusieurs fois de l'émétique, qui ne fit aucun effet, de sorte qu'il mourut sur les dix heures du soir. »

Le 2 août, le roi signe le contrat de mariage du marquis de Torcy. *Mémoires de Sourches*, t. v, pp. 167 et suiv.

* Charles Colbert, marquis de Croissy, étoit le second frère du contrôleur général. Né en 1625. Cf. Spanheim, *Relation*, p. 129.

Mr Colbert de Croissy, Secrétaire & Ministre d'Etat, Tresorier de l'Ordre du Saint Esprit, est mort après quelques jours de maladie avec une resignation & une fermeté dignes d'un Chrestien et d'un grand Homme, ayant esté assisté par le P. Bourdalouë. Il me reste trop peu de place pour faire ici l'eloge d'un Ministre qui a esté honoré d'un nombre infiny d'employs éclatans. Je diray seulement qu'il a eu la satisfaction de signer avant sa mort le contrat de mariage de Mr le Marquis de Torcy son fils avec Mademoiselle de Pompone, & que ce Marquis a eu toutes les charges que possedoit Mr de Croissy son pere. Ce choix du Røy pour les emplois les plus importants de l'Etat, dit tout ce que je pourrois dire à son avantage. Sa sagesse a toujours paru beaucoup au dessus de son age. Il est estimé, il est aimé, & tous les Etrangers se louent de ses manieres ¹.

Il serait peu important de relever les noms des orateurs qui brillèrent durant cette éclipse de Bourdaloue; il suffira d'en nommer un surtout qui est comme un programme, celui du P. Séraphin appelé cette année-là à la cour, par l'influence de M^{me} Maintenon.

Ce succès, à en croire La Bruyère, fut une date dans l'histoire de la chaire, et c'est le lieu de nous en expliquer plus à loisir. L'exposé d'une méthode qui se place comme à l'antipode de celle de Bourdaloue, fera mieux comprendre la position prise par celui-ci.

Nous avons vu, à propos des allusions à Bourdaloue ², dans les *Caractères*, que le satirique avait été pris d'enthousiasme pour le prédicateur du carême royal de 1696, du moins avant l'époque où il l'entendit à la cour :

Jusqu'à ce qu'il revienne un homme, avait-il dit, qui avec un style nourri des saintes Ecritures, explique au peuple la parole divine

1. *Mercure galant*, juillet 1696, p. 324.

2. V. plus haut, p. 692. Ce fut cette année même que La Bruyère mourut. Voici comment Sourches annonce sa mort : « 11 mai 1696. Le 11 on apprit que La Bruyère, célèbre par les portraits de Philostrate (*sic*) qu'il avoit composés, étoit mort la veille subitement à Versailles dans le temps qu'il se croyoit dans la plus parfaite santé. » *Mémoires de Sourches*, t. v. Cf. Jaeglé, t. I, p. 129.

1696 uniment et familièrement, les orateurs et les déclamateurs seront suivis ¹.

La Bruyère vise ici Le Tourneux et semble avoir attendu et espéré un successeur de sa manière :

Les citations profanes, poursuit-il en effet, les froides allusions, le mauvais pathétique, les antithèses, les figures outrées, ont fini : les portraits finiront et feront place à une simple explication de l'Evangile.

Les portraits dont La Bruyère (en qualité d'« orfèvre » peut-être), se déclare excédé, sont-ils ceux de Bourdaloue, ou les « marmousets » de ses imitateurs maladroits ? Peu nous importe ; il est certain que, lorsqu'en 1692 le P. Séraphin vint prêcher à la paroisse de Versailles, où la vogue commença à entraîner vers lui les courtisans, La Bruyère crut avoir trouvé l'homme de ses rêves, et dès ce moment peut-être fut écrit le morceau publié en 1694 :

Cet homme que je souhaitois impatiemment et que je ne daignois pas espérer de notre siècle, est enfin venu. Les courtisans, à force de connoître le goût et de connoître les bienséances, lui ont applaudi ; ils ont, chose incroyable, abandonné la chapelle du roi, pour venir entendre, avec le peuple, la parole de Dieu annoncée par cet homme apostolique. La ville n'a pas été de l'avis de la cour ; où il a prêché, les paroissiens ont déserté, jusqu'aux marguilliers ont disparu ; les pasteurs ont tenu ferme, mais les ouailles se sont dispersées, et les orateurs voisins en ont grossi leur auditoire. Je devois le prévoir et ne pas dire qu'un tel homme n'avoit qu'à se montrer pour être suivi, et qu'à parler pour être écouté : ne savois-je pas quelle est dans les hommes et en toutes choses, la force indomptable de l'habitude ?

Depuis trente années, on prête l'oreille aux rhéteurs, aux déclamateurs, aux énumérateurs ; on court ceux qui peignent en grand ou en miniature. Il n'y a pas longtemps qu'ils avaient des chutes ou des transitions ingénieuses, quelques fois même si vives et si aiguës qu'elles pouvoient passer pour épigrammes : ils les ont adoucies, je l'avoue et ce ne sont plus que des madrigaux.

1. Ed. Hachette, t. II, p. 221, de la Chaire, 3. Les clefs nomment ici l'abbé Le Tourneux, mort le 26 novembre 1686 (V. plus haut, p. 536), celui que Boileau vantait à Louis XIV, comme un novateur en chaire, puisqu'il y prêchait l'évangile.

Le reste du morceau de La Bruyère, et semble-t-il, 1696
l'explication de ce qu'il entend par les « madrigaux » des orateurs de son temps, est à noter plus que la première partie encore ; on y verrait presque la satire directe d'un des procédés de Bourdaloue :

Ils ont toujours, poursuit-il, d'une nécessité indispensable et géométrique trois sujets admirables de vos attentions : ils prouveront une telle chose dans la première partie de leur discours, cette autre, dans la seconde partie, et cette autre encore dans la troisième. Ainsi vous serez convaincu d'abord d'une certaine vérité, et c'est leur premier point, d'une autre vérité, et c'est leur second point ; et puis d'une troisième vérité, et c'est leur troisième point : de sorte que la première réflexion vous instruira d'un principe des plus fondamentaux de votre religion ; la seconde, d'un autre principe qui ne l'est pas moins ; et la dernière réflexion, d'un troisième et dernier principe, le plus important de tous, *qui est remis pourtant, faute de loisir, à une autre fois*. Enfin, pour reprendre et abrégér cette division et former un plan... — Encore, dites-vous, et quelles préparations pour un discours de trois quarts d'heure qui leur reste à faire ; plus ils cherchent à le digérer et à l'éclaircir, plus ils m'embrouillent. — Je vous crois sans peine, et c'est l'effet le plus naturel de tout cet amas d'idées qui reviennent à la même, dont ils chargent sans pitié la mémoire de leurs auditeurs. Il semble, à les voir s'opiniâtrer à cet usage, que la grâce de la conversion soit attachée à ces énormes partitions. Comment néanmoins seroit-on converti par de tels apôtres, si l'on ne peut qu'à peine les entendre articuler, les suivre et ne les pas perdre de vue ? Je leur demanderois volontiers qu'*au milieu de leur course impétueuse*, ils voulussent plusieurs fois reprendre haleine, souffler un peu et laisser souffler leurs auditeurs. Vains discours, paroles perdues ! Le temps des homélies n'est plus ; les Basiles, les Chrysostomes ne le ramèneraient pas ; on passeroit en d'autres diocèses pour être hors de la portée de leur voix et de leurs familières instructions. Le commun des hommes aime les phrases et les périodes, admire ce qu'il n'entend pas, se suppose instruit, content de décider entre un premier et un second point, ou entre le dernier sermon et le pénultième ¹.

Ce plaidoyer contre les sermons divisés à outrance soulève une foule de questions. Avouons d'abord, comme

1. De la chaire, t. II, p. 222.

1696 nous l'avons insinué déjà, que Bourdaloue, en ce qui concerne l'abus des partitions, y peut fort légitimement être visé. Sans avoir le monopole de cette méthode, peut-être déjà surannée, on ne peut toutefois l'en déclarer exempt, sauf à en rendre responsable son seul éditeur. Plusieurs l'ont fait, parmi lesquels Feugère¹.

Mais contre leur assertion, qui n'est qu'une conjecture, il y a des faits, savoir l'existence de manuscrits du temps qui nous offrent des sermons de Bourdaloue dignes de cette critique. Ainsi le sermon *sur la Résurrection*, assez faible, qui suit l'exorde tiré de l'idée de *Hic jacet*, emprunté, dit-on², à Texier.

Après quatre pages de diverses entrées en matières, on y lit :

Voyons-en les traits (de la résurrection du Sauveur) et je vous prie de ne rien perdre de tout ceci : jamais je ne vous prêcherai matière plus importante. Voici donc quatre grandes raisons qui font le fondement de mon premier point.

Jésus-Christ est véritablement ressuscité et il veut aussi que nous soyons véritablement convertis ; c'est la première.

Jésus-Christ a paru ressuscité, il veut aussi qu'on voit que nous sommes véritablement ressuscités ; c'est la deuxième.

Jésus-Christ après sa résurrection n'a plus vécu en homme terrestre, mais il a vécu en homme céleste, et nous devons, après notre conversion, n'être plus charnels, mais spirituels et n'avoir plus de désirs que pour le ciel, c'est le troisième.

Jésus-Christ est ressuscité pour ne plus mourir ; nous devons aussi, après notre pénitence et après avoir reçu la grâce, ne plus mourir par le péché, mais toujours vivre ; c'est la quatrième.

Toutes quatre fondées sur ces paroles de l'Apôtre : « *Consepulti sumus*, etc. Nous sommes ensevelis avec Jésus-Christ au baptême, pour ne plus mourir. » Quatre raisons, encore un coup, de la dernière nécessité. Je me contenterai de vous expliquer aujourd'hui les trois premières, réservant la quatrième pour demain. Suivez-moi, je vous prie.

1. « Nous mettrions volontiers à son compte certaines lenteurs dans les transitions, certaines reprises explicatives un peu diffuses ou redondantes. » Feugère, p. 41.

2. *Sermons inédits*, p. 63 et suiv.

Ce seul exemple peut suffire, et l'on s'explique, sans le justifier en tout, l'agacement de La Bruyère. Avant lui, — car il semble bien que les *Dialogues sur l'éloquence de la chaire* aient été composés vers la date de 1680 qu'a essayé de déterminer feu M. Ch. Revillout¹, — Fénelon jetait le ridicule sur les divisions multipliées, et peut-être visait Bourdaloue. La Bruyère, lui aussi vraisemblablement, songe tout au moins à des imitateurs de Bourdaloue, si même il ne pense pas à l'action du jésuite en personne et à sa « rapidité de prononciation » lorsqu'il se plaint de la « course impétueuse » où il voudrait mettre des temps de respiration.

Mais si l'homme que le moraliste se proposait de louer est connu, La Bruyère ayant ajouté en note : « Le P. Seraph. cap. », la question est cependant posée entre deux écoles ou systèmes. La première pensée citée plus haut, dans laquelle toutes les clefs ont reconnu Le Tourneux, montre bien que Séraphin n'était aux yeux de La Bruyère, que la résurrection d'un idéal entrevu et regretté.

Je n'entreprendrai point de discuter les idées de La Bruyère; il serait aisé aussi, en raisonnant, comme il le fait ici, par l'abus, de renverser par ses excès même, la position qu'il présente comme seule digne de la chaire chrétienne. Mieux vaut exposer les deux « méthodes de prédication » que La Bruyère a prétendu mettre en conflit. Celle de Bourdaloue nous est assez présente; elle est certainement presque à l'opposite de celle que bien des fois nous avons signalée sous les titres divers, en usage alors, de prédication à *la capucine*, à *la missionnaire*, etc. Dans un article déjà cité, intitulé : *le Carême de 1699*, M. l'abbé J.-B. Vanel, a bien mis en relief les deux genres de prédication et résolument pris partie contre l'erreur de La Bruyère. Partant d'un

1. V. plus haut, p. 750.

1696 fait indéniable, l'insuccès de l'orateur du carême royal de 1699, le P. Séraphin, mis en regard du véritable triomphe remporté par Massillon, inconnu la veille à Paris, mais se révélant d'emblée à l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, le critique pose le problème et y répond :

La station du carême de 1699, écrit-il..., se distingua... par un double événement, bien propre à déchaîner les langues et les gazettes : l'échec du prédicateur de la cour, la vogue du jeune oratorien débutant dans l'église de sa congrégation. Pourquoi cette différence ? Pourquoi le P. Séraphin, si prôné jusqu'ici, cher au roi, vanté des beaux esprits, est-il délaissé ? Pourquoi Massillon, inconnu la veille, devient-il tout à coup célèbre et entre-t-il de plain pied, comme s'exprime un de ses biographes, dans la gloire qui le suivra jusque devant la postérité ?

S'il n'y avait là qu'une question de mode ou d'engouement, l'arrêt aurait été depuis longtemps repris et cassé ; le problème ne vaudrait pas la peine d'être étudié.

Le débat est plus haut et de plus de conséquence. Il s'agit de l'existence et de l'avenir de la prédication même, de ce qu'elle doit être pour réaliser son programme, avec le plus de fruit possible : instruire, convertir et sauver. Deux méthodes étaient en présence, absolument opposées, mais l'une et l'autre chaudement patronnées et fortement appuyées.

La première consiste à traiter le discours sacré comme tout autre discours ; quelle que soit la sublimité du fond, la transcendante de la doctrine, on tâche de s'y appliquer, en suivant les règles de l'art et du bon goût, à n'être ni bas dans les expressions, ni désordonné dans les arguments, ni grotesque dans le pathétique. On soigne son style, on pèse ses preuves ; on creuse ses idées, on divise sa matière ; on l'arrange avec des proportions convenables ; on veille à toutes les exigences de la composition.

Dans la seconde manière, on prêche à l'apostolique, « à la capucine », le mot est encore de Saint-Simon ¹ ; on s'abandonne à tous les mouvements d'une conviction chaleureuse, à tous les élans d'un zèle enflammé ; on suit sa veine, on vole partout où le sujet et l'imagination emportent ; on dédaigne des ornements superflus ; on

1. *A la Cordelière*, disait-on encore : nous avons vu p. 424⁴, que le mot est plus ancien que Saint-Simon ; on sait d'ailleurs que cet écrivain est un de ceux qui ont le plus renouvelé de vieux mots tombés en désuétude et que bon nombre de ses créations sont des résurrections. Cf. Préface des *Mémoires*, t. I, p. XIV.

professe le plus profond mépris pour toutes les entraves d'une rhétorique mondaine, on prétend être ainsi simple, naturel, familier, entraînant. Les premiers disciples du Christ, soutient-on, n'auraient pas converti autrement l'univers à la divinité de leur Maître. 1696

On ne saurait mieux poser la question. Il faut ajouter que l'auteur, après avoir rappelé que cette théorie était alors appuyée par « des lettrés très délicats, des intellectuels très raffinés », comme La Bruyère et Fénelon, n'en est pas cependant ébranlé. Il maintient que « le commun des hommes agira toujours prudemment et donnera une preuve de sagesse, en fécondant le talent et la nature par l'étude, par la comparaison avec les plus beaux modèles, par le respect des préceptes généraux ¹. »

Le débat entre les deux méthodes ne datait pas de la veille. Dès le temps de saint Jean Chrysostome, comme l'a noté M. A. Puech, dans son excellente biographie du saint, de prétendus admirateurs de saint Paul avaient prôné le dédain de l'éloquence humaine :

Ils se sont abandonnés, disait S. Jean Chrysostome, à une sorte de sommeil de l'intelligence, et ont vanté l'ignorance, non pas celle que Paul s'attribue, mais une autre dont il était plus éloigné que personne. En admettant même qu'il fallût lui attribuer cette ignorance, que signifierait cela par rapport à nous ? Car il avait une force plus puissante que la parole. Comment ne rougit-on pas de se comparer à un tel homme ² ?

Mais pour demeurer dans le siècle de Bourdaloue et voir en œuvre les sophismes qui confondaient la vertu et les procédés apostoliques avec le dédain systématique et plus commode des moyens humains, la question, si vieille, avait été réveillée peu de temps avant les triomphes éphémères du P. Séraphin. En 1694 commençait à paraître une traduction des *Sermons de saint Augustin sur le Nouveau Testament*, par l'académicien Philippe

1. L. C. p. 339.

2. *Saint Jean Chrysostôme*, par Aimé Puech, 2^e édition, p. 30.

1696 Goibaud du Bois, traducteur des *Confessions*. La longue préface mise en tête de cette traduction, sorte de manifeste spécieux contre l'éloquence humaine, causa quelque émoi et fut réfutée par un traité d'Arnauld ayant pour titre : *Réflexions sur l'éloquence des Prédicateurs*¹. Bossuet, ayant occasion de parler à M^{me} d'Albert des traductions de du Bois, grande ressource pour les religieuses qui voulaient prendre contact avec saint Augustin, dit un mot de cette préface et de l'émotion qu'elle causa :

On achèvera, écrit-il, les traductions commencées par M. du Bois. Sa Préface a été fort combattue : personne n'a approuvé ce qu'il a dit à l'exclusion de l'imagination, dont il faut se servir pour prendre l'esprit².

La discussion en règle de ces théories, qui n'ont cessé de se faire jour à travers toute l'histoire littéraire du christianisme est hors de propos. Mon dessein étant de mieux faire connaître les tenants de l'école opposée à celle de Bourdaloue, parmi eux je distinguerai surtout le P. Séraphin et un autre capucin missionnaire, signalé déjà, le P. Honoré de Cannes mort en cette année 1696.

1. Le dernier écrit d'Arnauld composé à la veille de sa mort. Cf. Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. v, p. 469.

2. Lachat, t. xxviii, p. 191. Lettre du 24 juillet 1694, datée de Marly. Lachat, insérant une virgule, après le mot : « ce qu'il a dit, » se méprend, peut-être à la suite d'autres éditeurs, sur le sens de la phrase de Bossuet. *A l'exclusion de* veut dire : *pour exclure*. C'est à dire : « Personne n'a approuvé ce que du Bois disait dans sa préface contre l'imagination et les autres moyens sensibles, dont il refusait l'usage aux prédicateurs. » On voit que Bossuet n'était point pour du Bois et savait l'emploi légitime à donner à l'imagination. — Il y aura lieu de revenir sur cette préface de du Bois, qui mérite une place dans un travail d'ensemble sur les « Théoriciens de la Chaire au xviii^e siècle. » Là aussi, bien entendu, il faudra reprendre et discuter soit le chapitre de La Bruyère « sur la Chaire », soit les *Dialogues de Fénelon*. Bien que j'aie longuement exposé plus haut la série chronologique des témoignages sur l'opinion de Fénelon, je n'ai pu traiter à fond la question, ni débattre tous les arguments. D'ailleurs il reste un certain nombre d'auteurs, au nom moins connu, dont les rhétoriques sacrées sont une mine d'observations, capables d'éclairer l'histoire de la prédication du temps. Mgr Puyol a bien voulu me donner une intéressante collection des ouvrages qu'il avait rassemblés sur cette matière. J'espère en tirer un jour une étude, où viendrait la discussion des opinions de Fénelon et de La Bruyère.

Sur le P. Séraphin, il serait aisé d'accumuler des témoignages hostiles ou favorables. Parmi les premiers serait le jugement, peut-être suspect de partialité, du chanoine Legendre dans ses *Mémoires*¹. M. Servois l'a rapporté au long dans son édition de La Bruyère². Supposons si l'on veut, que, par rancune personnelle, Legendre a dépeint Séraphin « comme un Diogène, en chaire, beau dineur à table », et relevons ce détail qui peut-être n'est qu'une médisance, que « M^{me} de Maintenon, qui peut-être appréhendait la langue trop libre de ce bon-homme, lui [a] fait pour le contenter, prêcher deux carêmes au Louvre. » Les appréciations enthousiastes tombées de la plume de M^{me} de Maintenon, durant le carême de 1696, semblent indiquer un succès dès le premier jour. Elle relève l'approbation méritée par son sermon du 2 février et, plus encore, les éloges extraordinaires que lui a donnés le roi après son sermon du 20 avril³. Dangeau rapporte en effet que Louis XIV déclara que le dernier prédicateur était « plus de son goût qu'aucun qu'il eût

1. La réclame s'était d'ailleurs emparée de la réputation du P. Séraphin, et le *Mercure galant*, empressé de faire sa cour, imprimait ces lignes dans sa lettre de février 1697, p. 172 : « J'oubliais de vous dire que le Pere Seraphin, qui prescha le dernier Caresme si apostoliquement à Versailles, étoit un des Missionnaires de Saint-Hippolyte, & et que sur le bien qu'en avoit dit le Roy, M. l'Archevesque de Paris l'a choisi pour prescher le Caresme à Nostre-Dame. »

2. T. II, p. 419.

3. Lundi de Pâques, 21 avril 1696. « Le père Séraphin a soutenu son carême et le finit hier de manière à faire pleurer bien des gens. Il m'est venu voir ce matin et m'a parlé de ses affaires. Je lui ai conseillé de les traiter avec vous, monseigneur, et il s'y dispose. Il a pris congé du roi dans mon antichambre et en a reçu plus de louanges que tous les prédicateurs ensemble n'en ont donné à sa majesté depuis trente ans. M. le Maréchal de Noailles en a entendu une partie. Le roi doit vous parler là-dessus. C'est à vous, monseigneur, à voir ce que vous avez à faire. Mais comptez que c'est sans entêtement sans exagération que je vous dis que jamais homme n'eut un tel succès, et que le roi et monseigneur en particulier en sont touchés jusqu'à la tendresse pour sa personne. Je crois de la gloire de Dieu de ne pas scandaliser cet homme; du reste, il en arrivera ce qui lui plaira. » M^{me} de Maintenon, *Correspondance générale*, t. IV, p. 91. Lettre à l'archevêque de Paris, CDVI. Cf. p. 65.

1696 jamais entendu¹. » Mais plusieurs des excentricités du prédicateur, interpellant Fénelon assoupi, ou déclarant que les médecins sont les exécuteurs de la justice divine, nous permettent de ne point trouver trop mordante la réponse prêtée à Bourdaloue d'après le manuscrit de M. de Saint-Fonds :

M^{me} de Maintenon, sortant avec le Père Bourdaloue du Sermon du Père Séraphin, lui dit : Voilà, mon Père, comment il faut prêcher. Madame, lui répondit le Père, je suis bien fâché de ne l'avoir pas su plus tôt ; cela m'aurait évité bien de la peine².

D'après le récit de Saint-Simon, son trait d'audace, peut-être involontaire, qui se tourna contre Villeroi, et eût atteint Louis XIV, entiché de ce favori³ aussi irrégulier qu'incapable, expliquerait à lui seul la défaveur qui marqua sa seconde station. Les courtisans devaient peu se soucier d'être exposés à des boutades de ce genre, et sentir plus que personne la différence entre une prédication préparée, et des sermons donnés à l'aventure.

Le P. Séraphin, écrit Saint-Simon, prêcha cette année (1696) à la cour. Ses sermons, dont il répétoit souvent deux fois de suite les mêmes phrases, et qui étoient fort à la capucine, plurent fort au roi, et il devint à la mode de s'y empresser et de l'admirer, et c'est de lui, pour le dire en passant, qu'est venu ce mot, si répété depuis : *Sans Dieu, point de cervelle*. Il ne laissa point d'être hardi devant un prince qui croyoit donner des talents avec les emplois. Le maréchal de Villeroy étoit à ce sermon. *Chacun, comme entraîné, le regarda*⁴.

Nous avons déjà constaté de ces « entraînements » faisant converger tous les regards vers un des auditeurs qu'ils reconnaissent dans quelque personnalité vivement décrite⁵. Sans en vouloir rendre responsable l'orateur, qui

1. T. v, p. 376.

2. *Correspondance littéraire et anecdotique de M. de Saint-Fonds...* publiée par William Poidebard. Lyon, 1900, p. 13.

3. V. *Revue des Sciences ecclésiastiques*, mai 1901, p. 441, et *Les Sermons de Bourdaloue sur l'Amour de Dieu*. Lille, Morel, 1901, in-8 de 65 p. V. p. 60.

4. Saint-Simon, t. III, p. 78-79.

5. V. plus haut, p. 681.

put avoir rencontré plus juste qu'il ne cherchait, reconnaissons qu'un genre moins fécond en surprises ou en audaces de cette nature, avait pour le moins autant de chances de faire plus de bien. Ce n'est point le zèle des tenants de cette méthode plus primesautière et plus facile, qu'il convient de mettre en cause. Mais aussi peut-être est-il bon de ne pas attacher le mérite du zèle, comme une sorte d'apanage exclusif, à ces sermons dits « à l'apostolique. » Un zèle des plus vifs est compatible avec la préparation méthodique des sermons ; et, par contre, les écarts auxquels exposent les procédés contraires, ne peuvent pas toujours être compensés et couverts par le zèle le plus ardent, quand il lui manque d'être, comme disait saint Paul, selon la science. C'est de ce chef que le capucin Joseph Romain Joly, dans son *Histoire de la Prédication*, s'est prononcé assez vivement contre le P. Honoré de Cannes, un des représentants de la seconde école :

L'autre prédicateur célèbre au commencement (*sic*) du règne de Louis XIV, dit-il assez inexactement quant à l'époque, est un Capucin Provençal, père Honoré de Cannes ; le fameux Dominique de la comédie italienne, l'ayant entendu, lui trouvoit des dispositions extraordinaires pour son théâtre. Ce religieux en effet ne différoit de Dominique que parce qu'il avoit un autre objet ; son jeu étoit le même, il accompagnoit son discours d'actions symboliques, à la manière des Prophètes. Il porta un jour en chaire une tête de mort dont il changea la coëffure suivant les personnages qu'il lui donnoit à représenter : tantôt c'étoit un bonnet d'avocat, tantôt la couronne d'un Duc et d'un Comte ; tantôt le Plumet d'un Militaire ; enfin la Coëffure d'une Coquette. Comme il avoit un zèle d'une véhémence sans pareille, il tiroit des larmes des yeux, tandis que le pere André faisoit rire ; l'un et l'autre avoit donné dans des extrémités vicieuses.

Les Prédicateurs du genre du pere Honoré ont ordinairement beaucoup d'ascendant sur le peuple, qu'ils étonnent par un ton imposant, des éclats de voix terribles, des menaces foudroyantes & des histoires gigantesques : mais les conversions qu'ils operent ne sont guère plus solides que leurs discours ; c'est un fruit précoce qui n'est point de durée ; l'émotion n'étoit point entrée dans l'âme, elle s'étoit arrêtée sur les sens ; quand donc le Prédicateur s'est

1696 retiré et qu'on a cessé de l'entendre, la conscience se refroidit, les bonnes résolutions s'oublent, etc...¹

Sur le P. Honoré, je pourrais apporter ici un long passage de Gayot de Pitaval, dans sa *Bibliothèque des Gens de cour*. Outre le discrédit attaché à ce recueil d'ana de toute provenance, il y a contre cette citation qu'elle a trop accumulé les traits bizarres, comme le voulait son titre : *Traits burlesques de divers prédicateurs*. Il n'y a cependant aucun parti-pris dans cet article et le compilateur dit très judicieusement de son héros : « Il s'est frayé une route que personne n'avait tenuë avant lui, & où l'on ne doit point entrer. » Je n'en retiendrai que la conclusion, moins pour la mention, fort peu prouvée, d'une parole de Bourdaloue, que pour le témoignage historique de la profonde impression causée par le passage de ce missionnaire *sui generis* :

Enfin ce bon Religieux, avec ses sermons farcis de quolibets et de turlupinades, ébranlait vivement les sens. Il s'insinuoit vivement dans les esprits malgré le son de sa voix aigre et glapissante, en répétant plusieurs fois dans un même sermon : Votre ame perduë, tout est perdu, chers Auditeurs ; tout cédoit à son zèle impétueux. Ce fut le témoignage que le P. Bourdaloue en rendit au Roi qui luy demanda son sentiment sur ce Capucin extraordinaire : Sire, lui dit-il, il écorche les oreilles, mais il déchire les cœurs ; à ses sermons on rend les bourses que l'on a coupées aux miens.

Décidément ce trait a trop servi pour être encore bon² ; du moins la fin de la *Bibliothèque des Gens de cour* sur Honoré de Cannes est plus exacte :

Il a fait des Missions presque dans toute la France, il les a signalées par de grandes conversions, des restitutions abondantes, il plantait partout de grandes croix, et il a laissé des vestiges de son zèle qui ne s'effaceront jamais³.

1. *Histoire de la prédication ou la manière dont la parole de Dieu a été prêchée dans tous les siècles*. Ouvrage utile aux Prédicateurs, & curieux pour les gens de Lettres, par Joseph Romain Joly. Amsterdam, 1777.

2. Voy. plus haut, p. 740².

3. *Bibliothèque des Gens de cour*, t. 1, p. 171-175. Paris, 1732.

Les éloges accordés au zèle des Pères Séraphin et Honoré de Cannes n'ont jamais prétendu sanctionner en tout point leur méthode¹. De même que Bossuet louait dans la lettre citée à M^{me} de Béringham, l'excellente homélie donnée à Meaux par le premier, sans juger à propos pourtant d'adopter sa manière², il appelait dans son diocèse de Meaux le P. Honoré de Cannes et ses compagnons pour y donner la mission. Ce n'est pas une mince louange, et, sans y voir un jugement sur les deux modes de prédication que nous avons exposés, il en faut conclure que le zèle indéniable du P. Honoré de Cannes, comme celui de son émule, le P. Séraphin, n'était pas sans fruit.

Ne soyons donc pas surpris ni ébranlés de l'article très louangeur consacré au P. Honoré de Cannes par le *Mercurie galant* annonçant sa mort. Mais, pas plus que le véritable « dithyrambe » de La Bruyère en l'honneur du P. Séraphin prêchant à Versailles, il ne tranche le conflit entre les deux méthodes de prédication :

J'ay encore à vous parler, lit-on dans la lettre du mois de février 1694, de la mort du Pere Honoré de Cannes, Capucin. Il y a peu de noms en France plus connus que le sien. Il s'estoit acquis une si grande réputation par toutes les Missions qu'il a faites dans presque toutes les Eglises cathedrales du Royaume & dans les principales Villes, que le Public, qui a tant profité de sa vie, a quelque interest d'apprendre sa mort, car il avoit cette pratique à la fin de chaque

1. M^{me} de Caylus, dans ses *Souvenirs* a fait allusion à cette voix désagréable, et aussi au jeu désordonné du prédicateur, à propos du rôle de Joad mal tenu par l'acteur Beaubourg dans les représentations d'*Athalie* : « Il me semble même, écrit-elle, parlant de cette pièce, qu'elle produisit alors (à Saint-Cyr) plus d'effet qu'elle n'en a produit sur le théâtre de Paris, où je crois que M. Racine auroit été fâché de la voir aussi défigurée qu'elle m'a paru l'être par une Josabeth fardée, par une *Athalie*, et par un grand prêtre plus ressemblant aux *capucinades* du petit père Honoré qu'à la majesté d'un prophète divin. » *Souvenirs*, p. 170. A ce passage est ajoutée l'annotation qui suit : « La Josabeth fardée était la Duclos, qui chargeait trop son rôle... Le Joad capucin étoit Beaubourg, qui jouait en démoniane et avec une voix aigre. » (*Ibid.*, n. 170, p. 11.)

2. V. plus haut, p. 813¹.

1696 Mission, de demander des Prières & sur tout, disoit-il, lorsque vous entendrez dire que le Pere Honoré sera mort, je vous prie de demander à Dieu le repos de son ame. Il a passé trente-quatre ans à faire la Mission, allant de ville en ville sans aucune interruption. Il preschoit le jour qu'il partoît d'un lieu & fort souvent il preschoit encore ce mesme jour en arrivant dans un autre. Son talent estoit principalement pour reconcilier & pour faire restituer. Quoy que sa maniere parut simple & son style peu élevé, il avoit une eloquence naturelle qui le faisoit parvenir toujours à sa fin. Il estoit populaire avec le Peuple, mais il preschoit sçavamment devant les sçavans, comme on l'a souvent remarqué dans les retraites Ecclesiastiques. Il a esté dans les plus belles Villes estimé des grands & des petits ; cependant il n'a jamais eu de curiosité pour en voir les raretez, ny pour faire des visites. Il employoit les jours entiers au service du prochain, & la nuit pour luy en meditation, conversant rarement, mesme avec les Religieux. Il venoit d'achever une Mission à la Croutat dans la Provence, qui est sa Province naturelle, & il se preparoit à la faire pour la seconde fois dans la Cathedrale de Toulon, où estant tombé malade, il y mourut le 14 du mois passé, âgé de soixante et trois ans ¹.

On voit par cet éloge funèbre qu'il ne faut sans doute pas juger des genres par les hommes. Quelles qu'aient pu être les originalités à mettre au compte du P. Honoré, celles surtout qu'on lui a prêtées en outre, on se sent bien en présence d'un missionnaire zélé et fortement convaincu. C'est en cela que malgré la différence des procédés, des tempéraments et des habitudes oratoires, Bourdaloue se rencontrait avec les capucins ses rivaux.

Assez gratuitement sans doute, l'abbé Labouderie insinue que c'est à l'année 1696 qu'il faut rapporter la première demande de Bourdaloue de se retirer à La Flèche, d'après la lettre citée dans la préface de Bretonneau ; la date est très incertaine, mais il est sûr que dès ce moment se ralentissait le nombre des stations prêchées par notre orateur. Sans nous demander si l'absence de son nom sur les deux *Listes* de l'avent et du carême de 1696, nous permettent

1. *Mercure*, p. 321.

de croire qu'il parlait en province¹, et en réservant la possibilité du second des carêmes dans un des hôpitaux voisins de Paris², constatons que *peut-être* il travaillait à son édition. Toutefois Bretonneau ne l'insinue guère, quand il nous dit ailleurs qu'il ne prit pas le temps de revoir ses sermons. Mieux vaut renoncer à expliquer le silence de Bourdaloue.

Vers le 23 février de cette année 1696, l'abbé de Marillac légua par testament une maison qui devint bientôt le siège du Petit Séminaire de la Providence ou Saint-Louis. La fondation de M. de Chansiergues, dont nous avons indiqué la mort, le 10 avril 1691, en fut confirmée et amplifiée, et c'est peut-être à cette installation nouvelle que se réfère l'exhortation de Bourdaloue, en faveur d'un séminaire³.

A côté d'un éloge très officiel paru au *Mercure*⁴, il faut placer les « notes officielles » sur Bourdaloue, que le P. Luras avait communiquées à M. Rochebilière et que celui-ci avait classées à l'année 1696. Elles sont à rapprocher en tous cas de celles que j'ai déjà citées, au chapitre

1. « Enfin la *Liste...* ne le désigne pour aucune des paroisses de Paris ni pour la cour en 1696, » écrit M. l'abbé Pauthe, qui ajoute : « Prêcha-t-il en province, comme il devait le faire, d'après le P. Bretonneau, *durant les dernières années de sa vie.* » Nulle part, nous l'avons vu (p. 265.), Bretonneau n'a indiqué aux dernières années de la vie de Bourdaloue, le temps de ses Dominicales en provinces, où je crois légitime de reconnaître les quatre années qui précèdent l'arrivée à Paris.

2. V. le texte de La Rue, cité plus haut, p. 742.

3. V. plus haut, p. 766⁵. La date est en somme très incertaine. V. le chapitre VI, intitulé « les Exhortations » sans date.

4. Il faut au moins signaler le curieux, mais emphatique éloge de Bourdaloue, donné au *Mercure galant* de décembre 1696, par un certain abbé de Fourcroy, qui semblait chercher des raisons de se faire imprimer dans ce recueil, comme il fit assez périodiquement. Il serait intéressant de pouvoir vérifier s'il a quelque parenté avec le P. de Forcroy, dont nous avons vu plus haut les épigrammes, (pp. 272 et suiv.). Le P. Luras a publié dans un de ses appendices cette production de l'abbé de Fourcroy. (Luras, app. XIV, t. II, p. 566). Comme M^{me} de Pringy, ce correspondant attitré du *Mercure*, est l'auteur d'un certain nombre d'éloges sur les sujets les plus variés.

1696-1697 premier de cette seconde partie¹. Les voici avec le complément des abréviations.

*Ingenium optimum. — Judicium eximium. — Prudentia valde magna. Experientia maxima. Profectus in litteris. Eximius in omnibus. Complexio temperata. Aptus ad omnia, maxime ad concionandum*².

Bref le bilan établi par la réponse aux divers points de ce questionnaire portant sur les talents naturels ou acquis, la santé, les aptitudes du religieux, dont le dossier était tenu à jour, marquent que Bourdaloue pouvait être tenu en haute estime. Avec le talent remarquable, le bon sens et la prudence hors ligne, l'esprit pratique, la culture littéraire complète, la santé médiocre, mais aussi l'aptitude universelle qu'on lui constate, enfin et surtout des dispositions spéciales pour la chaire, font de lui un sujet des plus précieux.

II. L'année 1697.

Quesnel, dans sa *Correspondance*, écho des *Nouvelles ecclésiastiques* du parti, et peu favorable elle-même aux Jésuites, raconte que, le 1^{er} janvier, le P. de la Tour, général de l'Oratoire, fit à la fin du troisième point du sermon qu'il prêchait, dix ans après Bossuet, dans la même chaire, une apostrophe à la Compagnie de Jésus, à peu près semblable à celle de l'évêque de Meaux : « Et vous, célèbre Compagnie, établie pour étendre la gloire de ce nom adorable, etc.³ » Il raconte avec malignité que le compliment n'était pas goûté, par un vieux jésuite, mis en scène, semble-t-il, comme le personnage commode des Provinciales : le mot *établie* ou *destinée* lui

1. P. 230.

2. 1696. Notes du catalogue II. Ing. opt. — Jud. exim. prud. valde Mag. Exp. max. — Prof. in litt. exim. in obus. Compl. temper. ap. ad oā max. ad concion. (Le P. Luras.) (R.)

3. V. plus haut, p. 661.

paraissait une épigramme. Et Quesnel (est-ce aussi sans réticence et dans la pensée de louer ou dans celle de souligner une *habileté* de tactique ?) ajoute : 1697

Le P. Bourdaloue a dit, chez un magistrat (Lamoignon, peut-être), que le Père général avait dans cette fin de sermon donné aux prédicateurs un excellent modèle à imiter, en exhortant au devoir et s'abstenant de louer ¹.

En cette année du dernier avent de Bourdaloue à la cour, il ne faut peut-être pas chercher avec tant d'anxiété que le fit Rochebilière, comment et pourquoi Bourdaloue n'est pas nommé dans la *Liste* au carême². Il est tout

1. *Correspondance de Quesnel*, t. II, p. 2.

2. Les Jésuites, dit un mémorialiste fort suspect *, louèrent publiquement le livre des *Maximes (des Saints)*, de Fénelon),... le roi... ayant peine à le croire le redit à M^{me} de Maintenon qui écrivit au P. Bourdaloue pour savoir de lui-même son sentiment. Bourdaloue répondit à M^{me} de Maintenon « qu'il y avait dans les *Maximes des Saints* des propositions peu exactes, qu'il ne goûtait point ce raffinement de spiritualité et que ce livre étant écrit en langue vulgaire, il pouvait être dangereux pour le public. » M^{me} de Maintenon lut la lettre au roi qui le redit au P. de la Chaize. Cet incident brouilla les deux Pères et jeta la division dans la Maison professe, car le P. de La Rue, aussi excellent prédicateur et plusieurs autres Pères soutinrent le sentiment du Père Bourdaloue, mais les régents et théologiens du Collège de Clermont... persistèrent à justifier la doctrine du livre... » (*Le P. de la Chaize*, par R. de Chantelauze, 1859, in-8, p. 311.)

Il n'y a point de portrait de Bourdaloue dans Saint-Simon; il n'en parle pas dans ses *Mémoires*, à la date de sa mort, comme il fait ordinairement. Il ne l'a pas trouvé dans Dangeau et ne l'a pas annoté dans son *Journal* (Voy. t. VI, p. 89, note 2 de l'éd. de Dangeau, 1860). La table de Saint-Simon n'indique qu'une fois Bourdaloue comme prêchant contre les quiétistes. (Voy. t. IV, p. 86-87, éd. in-8 de Boislisle), cela date le sermon au 25 mars 1697 (selon Saint-Simon), c'est le sermon sur *l'Amour de Dieu*, lundi de la cinquième semaine de carême, t. III, p. 44 de l'éd. orig. des carêmes de Bourdaloue, 1707, in-8 (?). Voy. aussi Dangeau, 25 mars 1697, et l'addition inédite de Saint-Simon. Dangeau ne parle pas de Bourdaloue, mais seulement du P. Gaillard. Où Bourdaloue prêchait-il le carême en 1697 ? Je ne l'ai pas trouvé dans la *Liste des Prédicateurs*. Saint-Simon dit que le même jour que le P. de la Rue prêcha devant le roi et parla des quiétistes, le P. Gaillard en fit autant. On voit qu'il prêchait le carême à Saint-Sulpice (*erreur*) ; il ajoute que le jésuite qui prêchait le carême à la paroisse de Versailles fit de même. Le jésuite qui prêchait à Versailles était le P. Bouneau (*sic*). Enfin, il affirme que le P. Bourdaloue prêcha comme ses trois confrères, où ? je ne sais, mais cela peut être aux prisons, à la Salpêtrière, etc. (R.)

* *Relation du Quiétisme*, par l'abbé Phelipeaux, p. 249.

1697 simple qu'il ait dû se garder le loisir de la préparation de cet avent, et s'il y eut bien, comme l'a fait croire la note de Saint-Simon dont j'ai déjà parlé¹, une prédication de Bourdaloue, se déclarant contre le quiétisme², le lundi 25 mars, pendant que La Rue le faisait à Versailles, Gaillard, à Saint-Eustache (et non Saint-Sulpice), et le

1. V. plus haut, p. 810².

2. Dès l'année 1696, l'opinion était en éveil sur la question de Fénelon et du quiétisme, et les sympathies très partagées, témoin quelques documents du temps, offerts comme spécimens.

Lettre au P. Léonard, 7 janvier 1696... « un des principaux officiers du Chatelet m'a assuré que Madame Guion a été conduite à Vincennes et interrogée par Monsieur de La Reynie. Si cela est, il faut qu'il y ait quelque chose de plus des sentimens erronez, il faut qu'il y ait du crime ou de l'ordure dans sa conduite. » (Fr. 1920. Recueil de lettres reçues par le P. Léonard.)

Lettre de D. Montfaucon. A Paris, ce 25 février 1696 (à D. Estiennot). « On fait grand bruit du livre de M. de Cambray sur la prière, quelques-uns disent que le livre sera arrêté. Si cela est, ce prélat est à plaindre. Car c'est un vray homme de bien et d'exemple qui a quitté une abbaye d'abord après avoir été nommé à son Archevesché, et qui s'est taxé luy-même à 15.000 livres de capitation pour décharger le clergé de son diocèse. J'ai leu ce livre et cela près qu'il est trop métaphysique et d'une spiritualité trop relevée pour le commun des gens, je ne le trouve pas mauvais. » Tamizey de Larroque, *De la Correspondance inédite de D. Montfaucon* (extrait de la *Revue de Gascogne*, Paris, 1879, p. 12.)

Mémoires de Sourches, 22 février 1697. « Il y avoit longtemps que le livre composé par l'archevêque de Cambrai au sujet du pur amour de Dieu faisoit un très grand bruit à la cour et dans Paris, d'autant plus qu'on assuroit que l'évêque de Meaux, auparavant ami intime de l'archevêque, étoit dans des sentimens opposés, et avoit résolu de les mettre au jour. Chacun en discouroit à sa mode, les uns soutenant l'archevêque, les autres le blâmant ouvertement, les autres plus modérés disant que dans le temps où l'Eglise est attaquée par l'hérésie des Quiétistes, il auroit peut-être mieux fait de ne pas écrire sur une matière si délicate. Mais un accident imprévu qui lui arriva par l'incendie de son palais archiépiscopal de Cambrai, renouvela encore les discours et donna lieu à l'épigramme suivante :

Le feu matériel t'éprouve sans mesure
Tes meubles, ton palais, Cambrai, tout est brûlé.
Un autre auroit besoin d'en être consolé,
Mais pour le pur amour, quelle heureuse aventure ! »

T. v, p. 246.

Ibid. ; 22 fév. 1697 : « On trouva aussi à la porte des Récollets de Versailles de sanglantes affiches contre le livre de l'archevêque de Cambrai, comme ces deux-ci : *Apologie des chimères mystiques* ; *Apologie du système des simples Quiétistes*. Cependant le prélat ne laissa pas d'entrer en raillerie au sujet de son livre avec le roi et la reine d'Angleterre. » T. v, p. 249.

P. Bonnaud¹ à la paroisse de Versailles, etc.², nous ignorons dans quelle église, et cela n'entraîne pas nécessairement un station complète du carême. 1697

L'absence de station en règle est d'autant plus probable que nous rencontrons, peu de temps après Pâques, la mention d'une vêtüre et d'une profession.

Vers le **15 mai**, vêtüre de Marie-Sérâphine Amelot, à la Visitation de la rue Saint-Jacques. Les documents que nous rencontrerons au 25 mai de l'année suivante, bien qu'ils nous apprennent que la postulante fut dirigée par Bourdaloue, qui prêcha sûrement pour sa profession, ne sont pas aussi affirmatifs relativement à sa vêtüre. Ce sermon est donc au moins douteux³.

1. Le P. Bonnaud (et non Bonneau), qui prêchait à la paroisse de Versailles le carême de 1697 et donna aussi un des trois sermons anti-quiétistes signalés par Saint-Simon, était un des nombreux *Lyonnais* que le confesseur du roi attirait à Paris. Né à Lyon le 28 juin 1655, entré dans la Compagnie de Jésus le 3 septembre 1670, à Avignon, profès à Arles, le 6 janvier 1691 ; il avait commencé à prêcher en 1684, mais il n'était venu dans la Province de France que précisément en cette année 1697 qui était donc son début en haut lieu. Il y demeura jusqu'en l'année 1705, où il retourna dans la province de Lyon. Il mourut d'une attaque en prêchant, ou tout au moins au cours d'une station — *inter concionandum occupatus* — dit sa notice, le 17 février 1714, samedi avant le 1^{er} dimanche de carême. C'était à Saint-Germain-en-Laye, où il avait été demandé par la reine d'Angleterre qui goûtait son talent. (Communication du P. Van Meurs S.J.) — Est-ce par erreur de transcription que les *Mémoires* de Sourches l'appellent Donnaud, en racontant, en 1701, à propos de l'Avent ce très intéressant incident semblable à celui du P. Lombart (plus haut, p. 489.) 1 novembre 1701. « L'après-dinée, il (le Roi) entendit le sermon du P. Donnaud, Jésuite, qui ne plut pas à certains courtisans, mais que le Roi* et tous ceux qui avoient la morale solide trouverent fort bon et fort utile. » (*Mémoires* de Sourches, t. VII, p. 138). — Ce modeste et peu connu contemporain de Bourdaloue méritait sa notice (à l'ombre de Bourdaloue) puisqu'il eut son heure, une seule il est vrai, de célébrité *anonyme*, pour le sermon du 24 mars 1697.

2. Sourches dit que *tous* les jésuites prédicateurs à Paris, se déclarèrent ce jour là : « 25 mars 1697 : Le P. de la Rue, Jésuite, qui prêchoit le carême devant le Roi, parla fortement contre la doctrine des nouveaux mystiques, et l'on sut que *tous* les Jésuites qui prêchoient dans les églises de Paris, en avoient fait autant. » (Sourches, t. V, p. 255).

3. M^{me} de Maintenon, dans sa lettre de juin 1697, dit que Bourdaloue fut

* « Quoique ce prédicateur n'épargnât personne, le Roi ne laissa pas de lui donner des louanges ; mais la plupart des courtisans qui ne cherchaient que l'éloquence séculière ne trouvèrent pas son sermon à leur gré. » (Sourches.)

1697 **Dimanche 18 août.** Profession à la Visitation de Chaillot de Marie-Charlotte Chassepot de Beaumont, devant la reine d'Angleterre.

A la fête de l'Assomption..... Sa Majesté (la reine d'Angleterre) s'y trouva (au monastère de Chaillot) pour célébrer aussi la sienne. Le Reverend Pere de la Ferté jésuite y prêcha..... il en reçut les louanges de cette auguste reine, qui bientôt après entendit, à la profession de nostre sœur Marie-Charlotte Chassepot de Beaumont, le Reverend Pere Bourdaloue. Elle voulut donner le voile noir à cette jeune victime, comme elle lui avoit fait l'honneur de luy donner le blanc, et dit en sortant de la ceremonie, que le prédicateur s'étoit surpassé luy-même autant qu'il avoit toujours surpassé les autres....¹

nommé avec Bossuet et d'autres pour l'affaire de M^{me} Guyon (T. I, p. 483 des *Lettres édifiantes* publiées par M. Lavallée chez Charpentier, 1856, in-18). (Voir plus bas, 1698, commencement de l'année.) (R.)

1. (Lettre circulaire de la Visitation de Chaillot Ld 173², Bibl. nat. datée du 31 janvier 1698). Signé : Claire-Angélique de Beauvais.

« En l'année 1697 le samedi 22^e juin j'ai été examinée pour ma Profession par M. de la Barde.....notre digne père spirituel.... j'ai parlé le 27^e du même mois à Messire Jean François Chassepot de Beaumont mon pere et à dame Charlotte Henaut ma mere, lesquels rendront témoignage que c'est de ma franche et libre volonté que j'ay fait la sainte profession et les vœux sacrez entre les mains de Mgr Milon evesque de Condon désigné à cet effet par Mgr l'Archeveque de Paris : Sr Marie Charlotte Chassepot de Beaumont. »

Je Sœur Marie Charlotte Chassepot de Beaumont ay par la grace de Dieu ce jourdhuy 18^{me} du mois d'aoust en l'année 1697 célébré mes vœux pour vivre et mourir en la congrégation de Nostre Dame..... Sœur Marie Charlotte Chassepot de Beaumont.

Suivent les renouvellements des vœux sans interruption jusqu'au 21 novembre 1720 inclusivement, puis vient une notice sur la sœur, on y voit qu'elle mourut le 10 août 1721, à 6 h. du matin, à 40 ans. « Elle étoit venue à Chaillot à l'âge de 10 ans en qualité de pensionnaire et a toujours porté le petit habit. » Cette notice est signée de la sœur Jeanne-Françoise Le Vayer supérieure. On fait un grand éloge de sa vertu. (Hôtel de Ville. Etat-civil, Registre 105. Visitation de Chaillot, f^o 282 et suiv.)

Nous avons encore reçu pour le saint habit, notre chere sœur Anne Magdeleine de Beaumont, fille de M. de Beaumont l'un des plus dignes magistrats du Parlement, elle sort aussi de notre petit noviciat et a suivi le bon exemple de ses cheres aînées, dont deux sont Professes dans notre monastère de Chaillot, et une aux Carmélites de la rue Chapon, il y a tout lieu d'espérer que cette chere novice sera une très bonne et fervente religieuse. Mgr de Condom lui donna le voile et le Reverend Pere de la Ferté jésuite prêche à son ordinaire c'est à dire très bien. »

(3^e monastère de Paris, rue du Bac. Circulaire de la Visitation datée du 22 nov. 1707. Bibliot. nationale Ld 173³. Cat. imprimé de l'Histoire de France.)

14 octobre. — Une lettre à la même M^{me} de Caumartin dont M^{me} de Sévigné avait écrit, à propos du fameux sermon prêché à Saint-Paul, le 4 mars 1683, qu'elle « recevoit tous les compliments », est datée de Basville, et nous signale une fois de plus un des séjours de Bourdaloue dans cette campagne des Lamoignon. Par malheur le P. H. Chérot n'a pu citer que d'après le catalogue d'autographes de Laverdet ce fragment inédit de condoléances, sur la mort de Antoinette-Françoise-Virginie, quatrième fille de la comtesse de Guitaut, qui se noya par accident, au Moulin-Fin, près d'Avallon, dans la rivière du Serein, le 25 septembre 1697. Qui ne partagerait son regret de ne pouvoir lire entière et d'après l'autographe ignoré aujourd'hui, cette consolation adressée à M^{me} de Caumartin sur la mort de sa nièce¹ ?

Le septième avent (douzième et dernière station) à la cour.

L'avent de 1697, le dernier que Bourdaloue prêche à la cour, sans être conservé en bloc dans le second des avent

Anne Magdeleine de Beaumont Chassepot mourut au 3^e monastère le 10 janvier 1727, âgée de 36 ans et 18 de profession. (Voir la circulaire à cette date, Bibl. nat.)

Madeleine de Beaumont sœur de Marie Charlotte, prononça les vœux dans le monastère de la rue du Bac, âgée de 17 ans et 10 mois le vingt-cinq juillet 1708 son père est dit demeurer rue Bertin poirée (St Germain l'Auxerrois). (Registre 107 de l'Hôtel de Ville, Visitation de la rue du Bac).

Dans ma carte mortuaire de Chassepot de Beaumont de Rubelles (Charles) son frère est dit Jean-François Chassepot de Beaumont Sgr de Menucourt, conseiller au Parlement. « Marie-Charlotte fille de Jean-François Chassepot de Beaumont Sgr de Beaumont et de Menucourt cons^r au Parlement et de Charlotte Henault dem^t rue Bertin poirée née le 13 décembre 1680 fut baptisée le 14 à S. Germain l'Auxerrois » f^o 227 du registre de cette paroisse. Voy. ma carte Chassepot de Beaumont (Marie-Charlotte) un de ses frères né le 9 9^{bre} 1689 (même registre f^o 208). (R.)

1. Chérot, *Bourdaloue, sa Correspondance*, p. 205. Il y faut compléter et préciser la date que l'éditeur avait été contraint de laisser incertaine et lire au lieu de *septembre ou octobre*, la mention exacte, retrouvée depuis, 14 octobre, Basville. Rappelons que cette lettre de Bourdaloue a permis au dernier éditeur d'éclairer la lettre demeurée obscure de M^{me} de Grignan, en date du 9 octobre 1697. (T. x, p. 553.)

1697 de l'édition, comme on avait trop semblé le croire ¹, peut être en partie reconstitué.

Vendredi 1^{er} novembre. — *Gazette*. De Versailles, le 8 novembre 1697. — Le 1^{er} de ce mois feste de tous les Saints, le Roy communia dans la Chapelle du Chateau.

.... L'après dînée Sa Majesté accompagnée de Monseigneur le Dauphin et des trois princes Enfants de France, entendirent dans la mesme Chapelle la prédication du P. Bourdaloue, Jésuite, et l'office du jour ².

Mercuré galant. — Le premier jour de ce mois, Fête de tous les Saints, le Pere Bourdalouë prêcha devant le Roy, & charma toute la Cour. Le compliment qu'il fit à Sa Majesté sur la bonté qu'elle avoit eüe de renoncer à ses avantages pour donner la Paix à ses Peuples, receut un applaudissement general. Ce mesme jour, Messire David Nicolas de Bertier, Evêque de Blois, celebra la grande Messe qui fut chantée par la Musique dans la Chapelle du Chasteau de Versailles ³...

(*Mémoires* de Sourches.) Le premier jour de novembre, le roi communia dans sa chapelle... L'après-dînée il entendit le sermon du P. Bourdaloue, Jesuite. (T. v, p. 354.)

Vendredi 1^{er} novembre, à Versailles. — Le roi fit ses dévotions et toucha beaucoup de malades ; l'après dînée il entendit le sermon du P. Bourdaloue et Vêpres. Monseigneur, Messeigneurs ses enfants furent à toutes les dévotions de la journée. La princesse communia le matin aux Récollets. (Dangeau, t. vi, p. 220).

C'est dans les *Mystères* que se trouve le sermon qui répond, par le compliment, au signalement donné par le *Mercuré* ³. Le dernier historien de Bourdaloue, qui relève ce qu'il nomme « l'erreur inexplicable » de Bretonneau et se demande comment ce discours prononcé, le jour de la Toussaint 1697, n'a pas été, par lui « placé dans les deux avents dont il est l'éditeur ⁴, » aurait pu se répondre, que Bretonneau, ne prétendant imprimer qu'une série de deux

1. V. plus haut, p. 323, 328.

2. *Gazette de France* du 9 novembre 1697, p. 540.

3. *Mercuré galant*, novembre 1697, p. 97. Le sermon prêché en 1697 est celui qui est placé le second dans le t. II des *Mystères*, p. 405 de l'édition originale de 1709, et qui commence ainsi : « Sire, c'est pour cela que la sagesse de Dieu s'étoit incarnée... » (R.)

4. Pauthe, p. 164.

1697

avents, et n'ayant par suite que deux places libres pour des sermons de la Toussaint, était bien obligé de rejeter tous les autres sermons de cette fête prononcée devant le roi, hors de ces avents, et par suite dans les *Mystères* publiés aussitôt après.

Un problème plus embarrassant était à soulever, à propos du sermon de la Toussaint, où Feugère, Lauras, etc., avaient déjà vu au compliment final des allusions à la paix de Ryswick, c'était de faire concorder les dates avec certaines phrases du texte. L'orateur dit sa péroraison où il félicite le roi de la paix conclue :

Puisqu'il m'est permis d'entrer dans les intentions de Votre Majesté, & puisqu'elle-mesme s'en est hautement expliquée, elle n'a consenti à la paix que par amour pour son peuple.... Elle s'est relâchée de ses droits pour nous rendre heureux, &c...¹

En 1697, afin de faire passer pour glorieuse une paix nécessaire, mais fâcheuse, le roi se crut en effet obligé de « s'expliquer » et il y a bien en effet cette année-là des déclarations royales. Deux lettres existent dans les *Actes et mémoires de la paix de Ryswick*, mais ce ne peut être à ces pièces que se rapporte l'allusion de Bourdaloue, car elles sont postérieures au 1^{er} novembre. La première, lettre à l'archevêque de Paris, est du 12 novembre, la seconde du 5 janvier 1698. Cette difficulté toutefois ne suffit pas à infirmer l'allusion à la paix de 1697.

Dimanche 1^{er} décembre à Versailles². — (Aucune mention de Bourdaloue ni même de sermon ce 1^{er} dimanche de l'Avent). (*Ibid.*, p. 236).

Lundi 9 décembre, sermon pour la fête de la Conception.

1. T. IV, p. 168.

2 Je place dans mon dossier Bourdaloue la copie d'une lettre inédite de Bourdaloue datée du samedi 7 décembre 1697 à M. de Gaignières. C'est un simple billet affectueux et poli. Il est tiré de la Bibliothèque nationale, Collection Gaignières. *Lettres originales*, t. I, n° 493 A, f° 371 ; aujourd'hui : fr. 24.905. (R.) Cf. Chérot, p. 160.

1697 Le Lundi, la duchesse entendit pour la première fois la messe avec Monseigneur et, l'après-dinée, elle entendit le sermon et Vêpres en bas et dans son rang ¹. Dangeau ².

Bretonneau n'a gardé qu'un seul sermon pour la Conception, celui qui fut prononcé au dernier avent à la cour, en 1697, le 9 décembre, jour de la fête, remise, (le 8 était cette année-là le second dimanche de l'avent) de la Conception de la Sainte Vierge.

La *Gazette* nous dit :

Le 9 décembre, jour de la fête de la Conception de la Vierge, la nouvelle duchesse assista au sermon et y parut pour la première fois à son rang.

M. le chanoine Pauthe qui cite cette phrase ne paraît pas s'être aperçu que le sermon de ce jour, un des rares datés par les notes, si sobres, du premier éditeur, est clairement désigné dans Bretonneau, et cette omission n'indique pas une lecture bien profonde de l'orateur dont il fait l'histoire, en prodiguant les hypothèses. Il est étrange qu'il n'ait pas remarqué ce compliment que Maury avait signalé et peu compris du reste et que le P. Luras ³ avait expliqué et défendu contre une interprétation qui n'atteste que la frivolité de l'auteur de l'*Essai sur l'Eloquence de la chaire*.

Il suffisait d'ailleurs d'aller au texte pour trouver, en marge, en regard de ce curieux compliment de circonstance :

Le Père Bourdaloüe fit ce compliment au Roy deux jours après le mariage de Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Le mariage avait été célébré, en effet, le samedi 7, par le cardinal de Coislin, assisté du curé de Versailles ⁴.

1. *Gazette de France* du 14 décembre 1697, p. 231.

2. T. VI, p. 242.

3. T. I, p. 412.

4. Ed. *princeps*, t. VI, p. 49. Luras, *Ibid.*, p. 430.

Dimanche 15, à Versailles. — Le roi, Monseigneur le duc de Bourgogne, madame la duchesse de Bourgogne, entendirent le sermon. Madame de Bourgogne dans son rang, comme elle y sera toujours présentement. (Dangeau, l. c.)

Mardi 24, veille de Noël à Versailles. — Le roi fit le matin ses dévotions. Après dîner il entendit vêpres; ensuite il fit la distribution des bénéfices vacants. A dix heures il retourna à la chapelle et n'en sortit qu'après avoir entendu les trois messes de minuit comme il fait tous les ans. Monseigneur, Messeigneurs ses enfants et Madame la duchesse de Bourgogne assistèrent à toutes les dévotions de la journée. L'évêque de Metz, qui fut sacré il y a deux jours, y officia. (*Ibid.*)

Mercredi 25, jour de Noël. — *Gazette*. De Versailles, le 27 décembre 1697.

Le 25, jour de Noël, le Roy entendit la grande Messe célébrée pontificalement par l'évêque de Metz, et chantée par la Musique, l'après dinée la prédication du P. Bourdaloue, Jésuite et Vespres ¹...

Le 25, à Versailles. — Le roi entendit la grand'messe et assista à toutes les dévotions de la journée. Monseigneur et les princes ses enfants y assistèrent avec lui. (Dangeau, t. vi, p. 254.)

Mémoires de Sourches. — Le 25, qui étoit le jour de Noël, le P. Bourdaloue fit un excellent sermon, et son compliment auroit été merveilleux s'il n'avoit pas été si long. (Sourches, t. v, p. 375.)

Il faut remarquer que le compliment ² qui clôt l'avent de cette année, a des particularités plus intéressantes et plus explicites encore que le compliment du premier sermon ³. En tout cas, il faut se garder de penser que le premier éditeur ait prétendu reconstituer, comme spécimens des avents de Bourdaloue, celui de 1670, le premier, et celui de 1697. Rien n'est plus capable d'égarer que de raisonner dans cette hypothèse, et pour être autorisé à citer, comme le fait trop souvent M. l'abbé Pauthe : « Avent de 1670, carême de 1671, etc. », il faudrait avoir retrouvé à coup sûr la série des prédications, ce qui sans doute, grâce aux multiples reprises du même sermon par l'orateur, restera longtemps un beau rêve.

1. *Gazette de France* du 28 décembre 1697, p. 623.

2. V. éd. *princeps*, t. I, p. 539-544.

3. Une lettre de Quesnel, à M. de Pomponne, en date du 1^{er} septembre, sollicite en faveur de l'Université de Louvain, au cas où il serait temps

1697 Durant cet avent qui clôtura ses prédications à la cour, Bourdaloue, succédait dans la chaire de Versailles, au P. La Rue, qui avait donné le carême de cette année 1697, et prêcha l'avent royal de Saint-Germain en Laye¹.

Signalons aussi le P. Gaillard qui, après son carême de Saint-Eustache, n'avait apparemment que des prédications isolées, comme celle du 25 décembre, aux Religieuses de l'Assomption.

L'espèce d'adieu au roi qui se lit dans le sermon de Noël où les allusions de la paix de Ryswick ont permis de mettre une date², était presque du même coup un adieu aux stations proprement dites, même dans les églises de Paris, nous ne rencontrerons plus Bourdaloue que pour des sermons isolés. L'âge et la fatigue lui rendaient sans doute trop lourdes les séries entières de sermons que supposaient les avents et surtout les carêmes.

encore de stipuler quelque chose dans le traité. Elle regarde pourtant la paix de Ryswick comme équivalement conclue, et on ne peut s'étonner que dès le sermon de la Toussaint, les allusions qui nous pourraient embarrasser sur les déclarations du roi, et les sacrifices consentis pour la paix, ne fussent, avant leur apparition officielle, du domaine public. « Tout le monde, écrit Quesnel, à Paris comme en Flandre, publie si hautement que la paix est faite, que la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, ne devrait être qu'une lettre de congratulation. (T. II, p. 4.)

1. Le P. Séraphin, après le carême de Notre-Dame, donnait l'avent à Saint-Séverin. Le P. de la Mothe, barnabite, après avoir paru chez les Carmélites du faubourg Saint-Jacques durant le carême, avait la station d'avent à Saint-Laurent, rue Saint-Martin, et le sermon de Noël, aux Filles du Saint-Sacrement de la rue Cassette. Il devenait un des nouveaux occupants de la *Liste*, avec du Jarry, Bellegarde, M. Navarre, et un certain nombre de noms moins connus, à qui étaient attribuées les chaires.

2. V. plus haut, pp. 654 et suiv., la discussion sur l'identification de ce compliment attribué si mal à propos par Sainte-Beuve à l'année 1686.

CHAPITRE HUITIÈME

LES EXHORTATIONS SANS DATES

Un document non daté, mais antérieur à 1703, rencontré dans les « *Mémoires pour servir à la vie de M. de Sainte-Beuve, docteur de la Maison et Société de Sorbonne* », est relatif au ministère de la confession auquel Bourdaloue consacra une bonne part de son temps :

Le Pere Bourdaloue, Jésuite, apporia au docteur de Ste Beuve un flambeau d'argent qu'une femme avoit volé dans la chambre du prieur en venant voir ce docteur ¹.

De ce document il ressort que notre prédicateur recevait à son confessionnal des personnes de tout rang. Bretonneau, dans sa préface, a insisté, non sans raison, sur les heures que consacrait Bourdaloue à cet humble et laborieux ministère :

On sçait quelle estoit son assiduité à entendre les confessions. Il y passoit les cinq & les six heures de suite : & quiconque l'a connu, jugera aisément que la vue seule de Dieu & du salut des ames pouvoit accorder *une telle patience avec sa vivacité naturelle*. Soit qu'on l'appelast dans les maisons religieuses, soit qu'on vînt le consulter & prendre ses avis soit qu'il y eust des malades à visiter, il ne s'épargnoit en rien, également prest pour qui que ce fust & se

1. (Communication de M. E. Levesque). Arch. nat. M. 827, n° 827 *Mémoires*... 1703. Au n° 74, des Additions.

faisant tout à tous. Dans ce grand nombre de personnes de la première distinction dont il avoit la conduite, bien loin de négliger les pauvres & les petits, il les recevoit avec bonheur ; il descendoit avec eux, dans le compte qu'ils luy rendoient de leur vie, jusques aux moindres particularitez ; il entroit dans leurs besoins, & plus sa réputation & son nom leur inspiroit de timidité en l'approchant, plus il s'estudioit à gagner leur confiance & à leur faciliter l'accès au prez de luy. Il ne se contentoit pas de ce bon accueil. Il les alloit trouver s'ils étoient hors d'estat de venir eux-mêmes ; il adoucissoit leurs maux par sa présence, & les laissoit remplis de consolation, & charmez tout-ensemble de son humilité & de sa charité.

On ne saurait se plaindre que ce tableau ne soit pas bien fait, mais, puisqu'il y manque le détail, il est permis de montrer Bourdaloue s'offrant à reporter lui-même le flambeau d'argent que la pauvre voleuse repentante vient s'accuser d'avoir dérobé et qu'elle ne peut guère aller restituer elle-même en Sorbonne. Nous ne sommes plus au temps où il était nécessaire de s'excuser presque de ramasser ces minuties. Nous aurions d'ailleurs un excellent approbateur, du xvii^e siècle, et dont la parole, encore que répétée souvent, est bonne à entendre redire. Ce n'est pas, en somme, une mince autorité que cette note de Brossette, nous rappelant un mot de Boileau :

J'admire M. Colbert, qui ne pouvoit souffrir Suétone, parce que Suétone avoit révélé la turpitude des empereurs. C'est par là qu'il doit être recommandable aux gens qui aiment la vérité. Dans la vie des hommes célèbres, il faut relever jusqu'à leurs minuties, comme a fait Plutarque. Il n'y a rien qui intéresse tant le lecteur, et cela vaut mieux que toutes ces réflexions vagues que font nos historiens ¹.

Ne demandons pas à Boileau s'il eût été fidèle à ce programme dans son rôle d'historiographe du roi ; nous avons du moins l'avantage de pouvoir montrer, dans les petits détails de leur vie, des hommes comme Bourdaloue et Bossuet, que ces « minuties » ne diminuent pas.

1. *Œuvres de Boileau*, éd. Saint-Marc, t. v, p. 32, note de Brossette.

On a remarqué le trait, souligné déjà, de la vivacité et du tempérament de feu de notre orateur ¹. Son panégyriste, disons mieux, son historien, fait appel à ceux qui l'ont connu, pour relever sa patience à demeurer au confessionnal durant d'aussi longues séances, semblant dire qu'avec le besoin de mouvement et d'action, sinon d'agitation, que son naturel accusait sans doute, ce n'était point une inclination humaine qui le contraignait à ce labeur. Ce sont là aussi des traits à mettre en relief; nous en comprenons mieux la « brouillerie » avec le P. Bouhours, terminée par une lettre d'excuse qui semble bien indiquer quelque vivacité de parole et le regret de quelque question ironique, très mal accueillie par le P. Bouhours interrogé sur sa santé ². Il est permis de souhaiter que le plus possible de détails de ce genre nous permettent de retracer de Bourdaloue un portrait plus vivant. Soyons sûrs qu'il n'aura rien à y perdre.

La Beaumelle, racontant les rapports de M^{me} de Maintenon et de M^{me} de Richelieu écrit au tome II de ses *Mémoires pour servir à l'histoire de M^{me} de Maintenon*:

M^e de Maintenon s'efforça de conserver à son ennemie quelque considération, & de lui donner quelque goût pour le bien, en faisant tomber sur elle le choix de Supérieure de l'Assemblée de la Charité qu'on venoit de former à Versailles ³. Cet établissement étoit son ouvrage ⁴...

1. V. plus haut, p. 595.

2. V. Chérot, *Bourdaloue, sa Correspondance*, p. 173.

3. La date est aisée à retrouver par ce communiqué du *Mercure galant* d'avril 1684 : « Un exemple aussi édifiant (celui du roi, faisant construire à Versailles deux nouvelles églises malgré les dépenses de la guerre) a inspiré aux Dames du premier rang le dessein d'établir entre elles une Charité pour secourir les pauvres familles de Versailles, & tant d'ardeur a suivi leur zèle, que l'exécution a aussi-tôt accompagné le projet. Ces Dames, qui s'assemblent tous les Lundys, se taxent chaque semaine. Elles ont fait une Trésorière, & d'autres Officières, & travaillent depuis quelques mois au soulagement des Malheureux avec beaucoup de succès, sans que leur naissance, leur beauté & la délicatesse de leur tempérament, les empêchent de donner leurs soins les plus pressans aux fonctions qu'elles ont cru devoir s'imposer. » (P. 6)

4. *Mémoires*, t. II, p. 248.

La Beaumelle entre dans quelques détails sur cette fondation :

Plus affligée de faire si peu de bonnes œuvres, que sensible au plaisir d'en faire, écrit-il de son héroïne, elle s'associa quelques Dames, qui en inviterent d'autres à se joindre à elle : . . . Ces Dames se virent de temps en temps pour se rendre compte des misères qui étoient venues à leur connoissance, & pour concerter les moyens d'y remédier. De là l'assemblée de la Charité qui *commençoit par une exhortation* & finissoit par une quête, qu'on distribuoit aux pauvres honteux & surtout aux filles que l'indigence exposoit à la séduction. Les femmes de la Cour furent d'abord assidues à ces assemblées, qui se tenoient une fois la semaine. Pour être remarquées & nommées au Roi, elles faisoient à l'envi des aumônes. M^e de Maintenon, qui pénétrait le principe de cette émulation, usoit de toute sa faveur pour l'entretenir ², elle arrachoit à la vanité ce qu'elle n'auroit pu obtenir de la vertu. Dans la suite ces empressements si vifs diminuèrent : & cette institution seroit tombée, si elle ne l'eût soutenue, en faisant, par un abus de crédit assez rare, des distinctions de la cour la récompense de la charité Chrétienne ¹.

Comme M^{me} de Richelieu mourut le 29 mai 1684 ¹, elle ne dut pas garder longtemps cette charge, et ce fut M^{me} de Maintenon qui lui succéda. Après avoir parlé du refus qu'elle fit de la charge de dame d'honneur de la Dauphine, que le roi lui voulait donner, La Beaumelle ajoute :

L'indifférence qu'elle avoit eue pour la charge de Dame d'honneur, elle ne l'eut point pour la supériorité de l'Assemblée de la charité.

2. On lit dans les *Souvenirs de M^{me} de Caylus*, à propos de M^{me} de Montespan, qui « se dépiquoit de ses dégoûts, par des traits pleins de sel et des plaisanteries amères. » « Je me souviens de l'avoir vue venir chez M^{me} de Maintenon un jour de l'assemblée des pauvres ; car M^{me} de Maintenon avoit introduit chez elle ces especes d'assemblées au commencement de chaque mois, où les dames apportoient leurs aumônes, et M^{me} de Montespan comme les autres. Elle arriva un jour avant que cette assemblée commençât ; et, comme elle remarqua dans l'antichambre le curé, les sœurs grises, et tout l'appareil de la dévotion que M^{me} de Maintenon professoit, elle lui dit en l'abordant : Savez-vous, madame, comme votre antichambre est merveilleusement parée pour votre oraison funèbre ? » (*Souvenirs*, éd. Jannet, p. 173.)

1. La Beaumelle, *ibid.*, p. 249.

1. Sévigné, t. II, p. 184, note 2.

Elle avoit voué son crédit aux pauvres; & trop affamée de bonnes œuvres pour s'en fier à d'autres soins, elle craignoit toujours que tout ce qu'elle ne faisoit pas pour eux ne fût mal fait...

Les détails que donne ensuite La Beaumelle, invoquant un mémoire de M. de Saint-Yenne, doivent tenir moins du roman que bien d'autres, et ces récits des charités de M^{me} de Maintenon, assez conformes à son caractère et à sa correspondance authentique, mériteraient quelque crédit. On peut donc conjecturer que Bourdaloue fut invité pour plusieurs des exhortations à l'assemblée de charité de Versailles. Peut-être des deux exhortations sur la charité envers les pauvres qui ouvrent le tome xii de l'édition Bretonneau, bien que l'éditeur parle seulement dans sa préface des assemblées de charité qui se tiennent à Paris, quelque passage fut-il redit dans les assemblées de Versailles fondées en 1684. Il faut du moins y renvoyer ou en détacher quelques extraits qui prennent ainsi quelque couleur et plus d'à propos, du moins par le rapprochement avec cette hypothèse. Ainsi, dans la première, sur le texte *Date eleemosynam et omnia munda sunt vobis*¹, tiré de saint Luc, xi, 41, on rencontre des traits qui conviendraient à merveille à l'auditoire que La Beaumelle, nous décrit, non sans prévention en faveur de son héroïne et contre les dames dont elle excitait le zèle.

On y verra aussi que les conseils qu'il donne sur la manière de traiter avec les pauvres, sont comme une répétition du portrait que son biographe nous a tracé de lui, en nous décrivant sa conduite à leur égard :

Vous estes, dit-il dès le début, dans des conditions opulentes, dans des conditions commodes, dans des conditions agissantes au dehors & chargées de soins... (T. xii, p. 4.)

1. Le texte exact est : *Verumtamen quod superest, date eleemosynam, et ecce omnia munda sunt vobis*. Et il faut noter que le texte est détourné de son sens naturel, Notre-Seigneur faisant un reproche aux pharisiens, par ces paroles, de se contenter de pratiques tout extérieures.

Or quel est, Mesdames, le moyen que la providence vous fournit, pour vous préserver d'un danger si ordinaire & presque inévitable au milieu du monde, sur tout au milieu de ce monde perverti, de ce grand monde où vous vivez ? C'est la pratique des œuvres de charité & de miséricorde. C'est, dis-je, de vous employer pour les pauvres, de les appeler auprès de vous ou d'aller vous-mêmes à eux, d'entrer dans la connoissance & *dans le détail* de toutes les extremitez où ils sont réduits, de les interroger là dessus, de leur donner tout le temps de s'expliquer, & de les écouter avec attention ; de ne vous contenter pas de ce qu'ils vous disent, ou de ce qu'on vous en dit, mais de vous transporter sur les lieux & de vous rendre témoins des choses ; de voir comme ils sont logez, comme ils sont couchez, comme ils sont vestus, de quel pain ils usent & à quelle disette ils sont continuellement exposez... (P. 15-16.)

Dans la seconde exhortation, prêchée, d'après son texte, dans la semaine qui suivait la Sexagésime, il débute ainsi, après les mots : *Semen est verbum Dei* (Luc, VIII, 11.)

Dans l'engagement où je suis de contribuer par mon ministère à ce qui doit toujours estre la fin de cette assemblée, je veux dire au soulagement des pauvres, j'ay crû, Mesdames, ne pouvoir rien faire de mieux que de m'attacher à l'Evangile de cette semaine... (p. 33.) C'est un usage saintement établi, que chaque mois on employe la parole de Dieu à exciter vostre charité pour les pauvres. Vous assistez à nos exhortations, & cependant nous ne voyons pas que les aumônes augmentent, ni que les pauvres en soient plus secourus... (P. 35.)

Après avoir décrit les âmes volages qui ne retiennent rien de la bonne inspiration semée dans leur cœur, et que l'esprit de ténèbres leur dérobe aussitôt, Bourdaloue ajoute :

Je dis plus, Mesdames, & sans que le demon s'en mesle (car combien de choses luy imputons-nous, que nous ne devons imputer qu'à nous mêmes !) sans, dis-je, que le démon y ait part, le monde, par tous les objets qu'il leur presente & où elles se portent, les détourne des saints exercices de la charité chrestienne... S'en accusent-elles au saint tribunal ? Mettent-elles au nombre de leurs pechez, d'avoir par là rendu inutiles tant d'instructions, & par là mesme d'avoir si long-temps vescu dans l'indifférence à l'égard des pauvres ? Elles seroient étonnées qu'un confesseur leur fist sur cela quelque

peine, & ne s'accommoderoient pas d'une morale qui leur paroistroit si étroite & si peu sensée.... (P. 39.)

.... Après bien des assemblées, après bien des conférences, & des exhortations, après que les pasteurs ont mis en œuvre tout leur zèle & tout ce qu'ils ont reçu de talents, la charité demeure toujours également languissante, & chaque jour mesmes elle se refroidit davantage. Si donc la providence a conduit icy de ces femmes mondaines dont je viens de vous faire la peinture, je m'adresse à elles en concluant cet article, & voici ce que j'ay à leur dire. C'est d'opposer au desordre de leur dissipation le remède d'une sérieuse réflexion. C'est de se persuader que cette assemblée n'est point une pure cérémonie, ni cette exhortation un simple discours, mais une instruction nécessaire, mais une instruction dont Dieu leur demandera compte & sur laquelle il les jugera.... (P. 40.)

Continuant son ingénieuse application de la parabole, Bourdaloue flétrit les cœurs durs :

Une autre partie du grain, dit-il, tomba sur des pierres. Quelle image, Mesdames, & quel caractère ! des âmes dures comme des pierres, des âmes insensibles & que rien ne peut émouvoir, des âmes sans pitié, sans humanité. Que ne leur dit-on pas pour les toucher de compassion ? On leur dit qu'il y a des pauvres accablés de maladies, qui ne peuvent s'aider eux-mêmes, parce que la foiblesse les tient misérablement étendus sur la paille, & qui périssent dans leur infirmité, parce qu'ils n'ont pas de quoy reprendre leurs forces, ni le travail dont ils tiroient leur subsistance... On leur dit qu'il y a de pauvres filles exposées aux derniers malheurs, & dont elles pourroient sauver la vertu en leur fournissant de quoy conserver leur vie. On leur dit tout cela, & bien d'autres choses : mais elles écoutent tout tranquillement, & il semble que ce soient des fictions, des contes, qu'on leur débite pour les amuser... (P. 43.)

On a cité à bon droit les invectives de Bossuet contre le luxe de « cette femme ambitieuse et vaine (qui) croit valoir beaucoup, quand elle s'est chargée d'or, de pierreries et de mille autres vains ornements. Pour la parer, toute la nature s'épuise, tous les arts suent, toute l'industrie se consume¹. »

1. Pour la profession de M^{lle} de la Vallière, Lebarq, t. vi, p. 33.

Ses commentateurs ont rappelé comment il avait heureusement tiré parti des ironies de Tertullien :

Pensez-vous, messieurs, disait-il dans le *sermon sur l'Honneur*, que cette femme vaine et ambitieuse puisse se renfermer en elle-même, elle qui a non seulement en sa puissance, mais qui traîne sur elle en ses ornements la subsistance d'une infinité de familles ; qui porte, dit Tertullien, en un petit fil, des patrimoines entiers, et qui tâche d'épuiser au service d'un seul corps toutes les inventions de l'art et toutes les richesses de la nature ¹.

Bourdaloue, dans son exhortation familière, lui fait écho :

Combien une femme idolâtre de son corps & toute occupée de ses ajustements & de ses parures, pourroit-elle vestir de pauvres, qui font horreur sous l'affreuse figure où ils sont forcez de se monstrent... Combien de pauvres nourrirait-on de l'excès de certaines tables, je dis de l'excès énorme, & d'une prodigalité aussi scandaleuse qu'elle est visible ? Combien y auroit-il à retrancher de telles & telles dépenses pour un jeu, pour des spectacles, pour un train, pour un équipage, pour des ameublements, pour de pures curiositez : & combien ce retranchement profiteroit-il aux pauvres & leur épargneroit-il de chagrins & de douleurs ? Vous le pouvez mieux sçavoir que moy, Mesdames, & en vain descendrois-je à des particularitez dont vous estes mieux instruites que je ne le suis & que je ne le veux estre. (P. 44-45.)

Sur les excès et les prodigalités pour les ameublements et pour les jeux, il ne faut rappeler que les mémoires du temps ; n'en est-il pas de même aussi pour les excès de table ? Les seules lettres de M^{me} de Maintenon, sans recourir même à la Correspondance de la princesse Palatine, peu tendre pour les Français, ne sont-elles pas le

1. Lebarq, t. v, p. 46. Cf. Tertullien, lib. i, de *cultu feminarum*, cap. ix, Migne, t. i, col. 1314 : *De brevissimis loculis patrimonium grande profertur. Uno lino decies sestertium inseritur. Saltus et insulas tenera cervix fert, graciles aurium cutes calendarium expendunt, et in sinistra per singulos digitos de saccis singulis ludit. Hae sunt vires ambitionis, tantarum usurarum substantiam uno et muliebri corpusculo baiulare.* Cf. Mgr Freppel, Tertullien, t. II, p. 67, dans sa traduction de *uno lino... inseritur* : « On étend sur un léger tissu dix mille sesterces » paraît supposer qu'il s'agit de broderies. Bossuet semble avoir mieux rencontré, car il s'agit peut-être de colliers de perles : le commentateur de Tertullien cite une expression : *linea margaritarum*, et une loi d'Ulpien de *unionibus in linea*. Migne, l. c. note d.

commentaire historique de ces passages trop oubliés des *Exhortations* ? La lettre bien connue « sur les pois » est de 1696 :

Je succombe à la tristesse, écrit-elle le 28 mai à l'archevêque, à la tristesse de ne rien entendre de raisonnable ; le chapitre des pois dure toujours ; l'impatience d'en manger, le plaisir d'en avoir mangé, et la joie d'en manger encore, sont les trois points que nos princes traitent depuis quelques jours. Il y a des dames qui, après avoir soupé chez le roi, et bien soupé, trouvent des pois chez elles, pour en manger encore avant de se coucher, au risque d'une indigestion. C'est une mode, une fureur, et l'une suit l'autre. Vous avez d'étranges brebis, Monseigneur ¹.

De même des confidences peu délicates sur la vie intime du roi se renouvellent de temps à autre, celle-ci par exemple :

Le roi a été un peu incommodé ces deux derniers jours d'avoir trop mangé. Il y a bien des ragoûts nouveaux, et la gourmandise est fort à la mode ².

L'avocat des pauvres flétrit aussi un autre désordre qui est bien du temps. Molière n'avait pu que rendre plaisant M. Dimanche ; mais la plaie des dettes non payées n'en était pas moins vive. Après avoir rappelé comment le Lazare de l'Évangile s'était vu refuser les miettes de la table du riche insensible, Bourdaloue ajoute :

Car il faut l'avoüer, on trouve par tout, mais spécialement dans les conditions riches & opulentes du siècle, de ces ames de bronze, que rien n'amollit. Les cris des pauvres frappent leurs oreilles, mais ils ne peuvent pénétrer dans leur cœurs. On ne le comprend pas, on ne se le persuaderait pas, si l'on n'en étoit témoin ; on en est indigné, & l'on ne peut s'en taire ; on en parle hautement, mais ce sont des paroles qu'elles laissent passer. Ce qui met le comble à leur dureté, c'est que ces misérables dont elles tiennent si peu de compte, ne sont quelquefois devenus pauvres que pour elles, que dans leurs maisons & à leur service. Ce sont de pauvres domestiques, ce sont

1. Lettre à de Noailles, Lavallée, *Correspondance générale*, t. iv.

2. *Ibid.* 22 oct. 1699.

de pauvres manœuvres, ce sont de pauvres marchands à qui elles doivent, & qu'elles n'ont jamais payez qu'en promesses : differant toujours, éludant toujours les instances qu'on leur fait, & se rendant tout à la fois coupables d'un double attentat, l'un contre la charité, & l'autre contre la plus étroite justice. Or si la naissance, si le rang, si l'autorité, les met presentement à couvert de tout ; qui pourra les garantir de la formidable menace du saint Esprit. *Cor durum malè habebit in novissimo....* (P. 46-47.)

On ne dira pas que les dames de charité réunies pour entendre Bourdaloue aient été bercées de compliments. L'orateur lui-même sent le besoin de s'excuser de sa vigueur, mais il ne s'en repent point, et son artifice n'est qu'un moyen d'adresser plus directement la leçon :

Je vais trop loin, Mesdames, & il semble que dans une assemblée comme celle-cy, je ne devrois promettre que des recompenses. Mais entre les ames charitables qui la composent & dont je ne puis assez louer le zele, il peut s'en trouver à qui la menace que je vous fais entendre, soit necessaire. (P. 48.)

S'il y eut en effet, et c'était inévitable, de ces âmes que La Beaumelle nous représentait comme uniquement sensibles à la vanité, et peu soucieuses de secourir les pauvres, elles purent se reconnaître :

...Comment vient-on à ces assemblées de charité?.. Telle y assiste par respect humain & parce qu'elle y est invitée, qui souhaiteroit d'avoir des pretextes pour n'y paroistre jamais : pourquoy ? c'est qu'elle n'aime pas à donner... c'est qu'elle regrette tout ce qui sort de ses mains... c'est qu'elle regarde tout ce qu'on luy demande comme une contribution onereuse, comme un impost, comme une taxe ; c'est que prenant icy place parmi les autres, elle a beaucoup moins en veüe d'y repandre les dons de sa charité, que de garder certaines bien-seances & de sauver du reste tout ce que l'honneur luy permettra de menager (P. 51.)

Mais à côté de ces objurgations qui n'avaient rien d'exagéré, — l'histoire en témoigne — on trouve des éloges qui semblent viser d'ailleurs des noms connus ; on acceptera volontiers l'hypothèse que Bourdaloue songeait à Madeleine de Lamoignon, ou à M^{me} de Miramion, et à d'autres encore, lorsqu'il disait :

On en a veû de ce caractere, Mesdames ; & si ce sont des exemples rares, ce ne sont point des exemples imaginaires, ni supposez. On a veû de ces filles, de ces femmes de miséricorde, suivant l'expression de la sagesse ¹, dont les charitez, ou plustost, dont les saintes prodigalitez n'ont jamais manqué. Dans une fortune mediocre & bien audessous de leur naissance, elles ont toujours trouvé des miseres à soulager : & par un miracle du Ciel, avec un pouvoir en luy-mesme très limité, elles pouvoient tout ; elles ont tout entrepris, & tout executé. *Leur memoire encore recente* est en veneration parmi nous, & leurs noms consacrez par l'aumosne, seront éternellement écrits dans le livre de vie... (P. 57.)

Si la double conjecture se doit appliquer à Madeleine de Lamoignon, morte le 14 avril 1687 ², et à M^{me} de Miramion, le 24 mars 1696 ³, il y aurait ici un indice pour dater approximativement cette exhortation.

Toutefois en ce chapitre où les dates nous manquent, ou du moins sont fort conjecturales, nous voulons surtout recueillir le souvenir de ces sermons trop inconnus qui nous montrent un Bourdaloue plus vrai et plus naturel que celui des sermons proprement dits. Peut-être l'éditeur, moins inquiet sur la réputation de Bourdaloue, puisqu'il s'agissait d'imprimer non des sermons, mais des œuvres oratoires d'un ton familier, y a-t-il usé plus sobrement du « polissoir. »

Nous ne pouvons parcourir, pour essayer de les dater, même par conjecture, les douze exhortations conservées par Bretonneau à titre de spécimens. Ce serait la matière d'une étude fort suggestive sur le dix-septième siècle dont elle nous révélerait certains aspects. Signalons surtout la troisième exhortation, *sur la Charité envers les prisonniers*, qui, comparée avec un extrait analogue des œuvres de Fromentières, vaut la peine d'être mise en relief. Bien des traits communs y seraient à relever, sans qu'il soit néces-

1. *Eccli.* XLIV, 10. *Illi viri misericordiae sunt, quorum pietates non defuerunt.*

2. V. plus haut, p. 662.

3. V. plus haut, p. 434¹.

saire de conclure à une inspiration directe d'un des deux orateurs empruntant à l'autre. Même en admettant que le discours de Fromentières *pour la Visite et le soulagement des prisonniers* soit antérieur — et rien ne le dit —, ce n'est pas pour la comparaison de deux morceaux ayant pu influencer l'un sur l'autre, qu'il faut rapprocher les exhortations de Bourdaloue et de Fromentières. Ce serait surtout à titre d'exemples de la prédication réelle et familière du temps. Dans sa division même, Fromentières indique qu'il va traiter son sujet sans apparat. Après avoir rappelé, comme le fera Bourdaloue, que c'est Jésus-Christ qui doit être assisté dans les prisonniers, il continue :

Je ne veux pas aussi me servir d'autre motif pour exciter votre charité ; et si j'y ajoute quelque circonstance, ce ne sera que pour vous y faire voir deux choses : la première, qu'en quelque lieu que Jésus-Christ se trouve, il n'est jamais si misérable que dans la prison : *In carcere eram* ; et la seconde, qu'il n'y a par conséquent aucun lieu où il doive être plus promptement & plus abondamment assisté : *Et venistis ad me*. C'est ce que je veux vous faire voir *familièrement et en peu de mots*. (Migne, *Orateurs sacrés*, t. viii, col. 1320.)

Ce discours ou mieux cette causerie familière de Fromentières, par le sujet et la façon de l'envisager, a des points de contact nombreux avec l'exhortation de Bourdaloue. Celui-ci traite trois points : l'exemple, le précepte de Jésus-Christ et les avantages attachés à cette pratique. Peut-être, appuyé sur la condamnation portée dans l'Evangile contre ceux qui ont omis cette œuvre de miséricorde, est-il plus rigoureux et plus pressant que Fromentières :

Dire donc, ainsi que nous l'entendons dire tous les jours : chacun a sa devotion ; mais la mienne n'est pas pour les prisonniers, c'est un sentiment peu chrestien, ou plustost, c'est un sentiment directement opposé à l'esprit du christianisme. Car il ne vous est pas libre d'avoir cette devotion ou de ne l'avoir pas. Il faut l'avoir, si vous voulez estre chretiennes (p. 75).

... L'obligation de secourir les prisonniers est incontestable, puisque c'est un des poincts essentiels sur quoy nous serons jugez de

Dieu. Je sçais, Mesdames, que ce precepte est enfermé dans celuy de l'aumosne : mais je prétends que de tous les preceptes particuliers compris dans le precepte general de l'aumosne, celui-ci est d'un devoir plus rigoureux, plus pressant, plus absolu.... C'est que le precepte de la charité envers les pauvres est fondé sur leurs besoins & leur misere. Par consequent, où il y a plus de besoins, & où la misere est plus grande,... l'obligation... est plus expresse & plus étroite (p. 78).

On voit comment les deux points de Fromentières doivent, par les arguments à faire valoir, ressembler à ce développement de Bourdaloue. Le premier montre que toutes les souffrances auxquelles s'efforcent de remédier les autres œuvres de miséricorde sont comme accumulées et résumées dans les prisons. Bourdaloue détaille les misères des prisonniers, mais tous deux insistent, et, c'est leur honneur, sur les tortures de la prison préventive et sur l'emprisonnement pour dettes, une des plaies d'alors.

Y a-t-il, s'écrie Bourdaloue, une misere pareille à celle de ces prisonniers ? ce sont les plus malheureux de tous les hommes, puisqu'ils ont perdu le premier de tous les biens, qui est la liberté. Vous me direz qu'ils ont mérité de la perdre ; & moi, je vous dis, avec saint Chrysostome, que cela mesme supposé, c'est ce qui redoubleroit encore leur malheur, d'avoir perdu le plus précieux de tous les biens, & de l'avoir perdu par leur faute. Mais je dis plus & j'ajoute qu'il n'est pas vray qu'ils l'aient tous perdu par leur faute... Car combien y en a-t-il parmi eux, qui n'en sont privez que par un pur revers de fortune?... Or que peut-on imaginer de plus déplorable & de plus digne de compassion?... Ce n'est pas assez : combien mesmes parmi ces malheureux sont arrestez pour des crimes qu'on leur impute, mais qu'ils n'ont pas commis, & attendent que leur innocence soit reconnue?... Que comprenez-vous de plus desolant... Or il vous doit suffire de sçavoir qu'il y en a de tels, comme en effet il y en a presque toujours... (P. 78-80.)

Fromentières, qui décrit les angoisses de la prison, qu'il appelle, avec Tertullien, *viventis hominis sepulchrum*, ou encore, un enfer et la demeure du démon, *domus diaboli est*, ajoute, lui aussi :

Chose étrange même ! ce qui rend les misères de la prison encore plus grandes en un sens, c'est quand elles tombent sur des innocents

ou sur des malheureux... il est certain que tous les prisonniers ne sont ni également, ni nécessairement coupables... et l'expérience ne nous apprend-elle pas que souvent la prison enferme et mêle les innocents avec les coupables ? Un droit mal éclairci, une calomnie soutenue par de faux témoins, l'oppression et la cruauté d'un homme puissant... ne peuvent-elles pas tromper la prudence... du magistrat le plus intègre... D'ailleurs combien de gens qui, par des malheurs qu'on ne saurait ni prévoir, ni réparer, tombent dans l'impuissance de satisfaire un créancier... (Col. 1321.)

Fromentières fait la description des tortures du corps, du dénuement spirituel surtout, ce en quoi il l'emporte sur Bourdaloue, outre qu'il nous fournit des chiffres précis :

Ajoutez, mesdames, et voici ce qui nous doit faire frémir, que la plupart des criminels qui se trouvent renfermés dans les prisons, ayant vécu dans un entier abandonnement de Dieu, en ont souvent perdu toute connoissance, jusque-là que souvent ils ne savent pas les premiers éléments du christianisme. Je ne vous avance rien que vous ne puissiez justifier par votre propre expérience. Il y a vingt-huit prisons, dans lesquelles, qui le croiroit ? il est souvent autant besoin de faire des missions que dans des provinces infidèles... Y a-t-il misère au monde plus déplorable ? .. S'en trouve-t-il aucune que nous soyons par conséquent plus obligés de nous mettre en devoir d'aller secourir ou par nous memes ou par nos aumosnes?... Ce n'est pas encore tout, les misérables qui les souffrent ne sauraient eux-mêmes venir chercher des remèdes, et c'est encore une circonstance qui consomme, ce me semble, leur infortune et qui y met le dernier comble. La nature, sage et prudente, a mis dans toutes les misères des hommes quelque espèce de communication par laquelle les maux passent de ceux qui les souffrent dans le cœur de ceux qui les voient... Mais les prisonniers sont hors d'état de profiter de cette sympathie naturelle : la prison leur ôte la liberté, leur fait sentir l'exil et le bannissement au milieu de leur patrie, les rend absents sans changer de lieu, si bien qu'ils sont privés du secours que la nature n'a pas dénié aux plus misérables, qui est de pouvoir exposer leur misère et de nous faire de la pitié... (Col. 1323.)

On ne sera point étonné que sur un même thème les deux orateurs se soient rencontrés, ni que le passage de Bourdaloue qui touche cet argument, soit à comparer avec celui de son contemporain. C'est la fin surtout qui ressemble à la proposition de Fromentières, presque

jusqu'à pouvoir être mise en regard du passage parallèle de son discours :

Outre ces prisonniers, dit Bourdaloue, il y a d'autres pauvres ; mais ces pauvres, ou retirez dans les maisons publiques & dans les hospitaux, ont des personnes auprès d'eux, dont toute la profession & tout l'employ est de les servir ; ou maîtres d'eux-mêmes & de leur liberté peuvent travailler, peuvent mendier ¹, peuvent chercher leur vie, peuvent à vos portes, en vous représentant leur misères, forcer, pour ainsi dire, malgré vous votre miséricorde. Il n'y a que les prisonniers qui manquent de toutes ces ressources. Il semble que ce soient comme les morts du siècle, *Inter mortuos saeculi* ; il semble que ce soient des excommuniés, qui ne peuvent paroître en aucun lieu, & dont tout le monde doit s'éloigner, *Posuerunt me abominationem sibi*. (P. 81.)

L'expression *inter mortuos saeculi* rappelle le texte de Tertullien qui servait à Fromentières pour définir la prison, le lieu de toutes les souffrances réunies ; mais les similitudes sont bien plus nettes entre le début du premier point de Fromentières et le morceau dans lequel Bourdaloue prouve, lui aussi, que toutes les œuvres de charité sont comprises dans le soulagement des prisonniers :

En effet, mesdames, avait dit Fromentières, si jamais vous vous êtes transportées dans les prisons, dans ces lieux sombres et obscurs qui retiennent tant de misères cachées, pouvez-vous disconvenir que ceux qui les habitent ne réunissent en leurs personnes tous les malheurs qui se trouvent partagés entre tous les misérables du monde ? La faim, la nudité, la maladie, l'abandonnement. (Col. 1320.)

Bourdaloue est plus précis encore dans son application des paroles du juge suprême sur les œuvres de miséricorde :

Je puis dire, Mesdames, que dans la prison vous trouverez toutes les sortes de misères, dont le Fils de Dieu fera le dénombrement aux jours de ses vengeances éternelles. Venez & voyez : dans ce triste séjour vous trouverez, non seulement la captivité & l'esclavage, mais la faim, mais la soif, mais la nudité, mais la maladie & l'infirmité,

1. On peut voir cependant note *m* du iv^{me} livre que cette liberté de mendier était restreinte.

mais toutes les calamitez de la vie. Tellement que de negliger ces miserables & de les delaisser, ce seroit vous exposer à entendre contre vous de la bouche de Jesus-Christ, tous les reproches qu'il doit faire aux reprouvez... (P. 82).

Sans conclure à l'imitation de la part d'un des deux orateurs, il est au moins intéressant de remarquer la diversité des talents et de la manière sur un sujet unique. Si Bourdaloue, d'ordinaire vigoureux et pressant dans ces instructions, est ici plus vivant et animé qu'en d'autres raisonnements où triomphe la logique inflexible, Fromentières ne lui cède guère sur ce point ; en lui aussi l'exhortation familière montre un point de vue nouveau. Comme Bourdaloue, déplorant que cette œuvre de la visite des prisons, d'abord en faveur à cause de la nouveauté, est exposée à tomber tout à fait, il réfute les objections qui la pourraient faire abandonner :

Ne nous dites plus même que le temps est mauvais, dit Fromentières, et que vous en ressentez les premiers la misère ; si nous examinions là-dessus vos plaintes, je ne sais si vous y trouveriez fort votre compte.

Nous n'avons, dites-vous, que ce qu'il faut pour soutenir notre condition ; mais combien d'abus sous le prétexte de cette condition prétendue ? combien de gens dans le monde qui parlent de leur condition sans raison ? combien qui étant sortis d'une famille obscure, ou s'étant élevés au dépens du peuple par leurs concussions, n'avaient pas, il y a deux ou trois ans de condition à soutenir... J'avoue bien qu'il arrive quelquefois que les personnes effectivement de condition, sont les moins accommodées dans le monde et n'ont que le nécessaire. Mais si cela est, je leur demande s'ils n'entendent pas trop ce nécessaire, si ce n'est pas un superflu, et par conséquent, s'il n'est point acquis aux pauvres.

Car, mesdames, vous n'ignorez pas que ce qui est superflu leur appartient, *Quod superest, date*, n'y ayant point de morale, pour relâchée qu'elle soit, qui dispense un chrétien de donner ce qu'il a de trop. Prenez donc garde, encore une fois, de ne vous point flatter sur ce qui vous peut être nécessaire... Vous n'avez, mesdames, que ce qui vous est nécessaire, et qu'est-ce donc que ce luxe prodigieux qui se remarque aujourd'hui dans vos habits, dans vos équipages et dans vos meubles ? Saint Chrysostome ferma autrefois

dans Constantinople les portes de son église aux riches à cause de leur luxe.... mais aujourd'hui auroit-il moins de sujet de le faire dans Paris ? Et après cela, comment se pourroit-on encore retrancher sur le malheur du temps ? Le temps, dit-on, est mauvais. Quand ce que vous dites serait vrai, qui peut mieux supporter ce malheur du temps, ou de ce prisonnier qui languit là-bas dans une indigence universelle de toutes choses,..... ou de vous qui, quoique vous disiez, trouvez toujours de quoi satisfaire à votre luxe et à votre vanité ? Le temps est mauvais, mesdames, je n'en sais rien. En êtes-vous moins superbes dans vos maisons, en êtes-vous moins magnifiques sur vos personnes, en scandalisez-vous moins l'Eglise par votre luxe et par votre folle dépense ? Ah ! ne nous dites donc plus que le temps est mauvais, si ce n'est pour les pauvres, si ce n'est pour Jésus-Christ lui-même ? Pour conclure en un mot, mesdames, je n'ai qu'à vous demander que vous choisissiez aujourd'hui, ou que Jésus-Christ vous dise : J'ai été en prison et vous êtes venues à moi, ou bien, j'ai été en prison et vous n'êtes pas venues à moi, car soyez certaines qu'il faut, de nécessité, qu'il vous dise l'un ou l'autre.... L'assistance des prisonniers n'est point une œuvre de charité que les hommes aient inventée, et dont ils aient par caprice ou par fantaisie, rendu la pratique nécessaire au salut : c'est une condition que Jésus-Christ lui-même a posée.... (Col. 1327-1328.)

On reconnaît là, sinon le langage, du moins les arguments de Bourdaloue, au début de sa seconde partie, et rien d'étrange dans cette rencontre. Pour prêcher la doctrine évangélique, nos deux orateurs devaient bien dire la même chose :

Il y a, Mesdames, dans le christianisme des pratiques, lesquelles, quoique saintes, ne sont néanmoins que de l'institution des hommes... Il n'en est pas de mesmes de la charité à l'égard des prisonniers. C'est Jésus-Christ luy mesme qui nous l'a expressément recommandée ; c'est luy qui l'a consacrée dans son Évangile & qui en a fait un point de sa loy... (P. 74-75.)

Qu'on ne soit pas surpris de voir Bourdaloue si pressant et si formel, en apparence si dur, dans ces exhortations faites devant les dames charitables de la cour ou de la ville ; mais qu'on ne lui accorde pas davantage le bénéfice d'une sorte de monopole dans la vigueur. La parole de la marquise de Sévigné sur ce prédicateur disant « les

vérités à bride abattue », ne doit pas se restreindre à ce point. Il était bon de comparer avec des œuvres analogues de quelqu'un de ses contemporains ces instructions familières adressées avec un zèle exempt de faux ménagement par Bourdaloue, invité à prêcher souvent (nous a dit Bretonneau) dans des assemblées de charité. Si l'on veut une liste approximative des sujets qu'il y dut traiter, qu'on la recueille dans cette phrase de Fromentières, tirée de son discours en faveur des prisonniers :

Vous vous plaindrez peut-être ici et vous me direz : Quelle étrange vertu que cette charité de nous proposer tant de différents objets ? Tantôt l'hôpital général, tantôt les malades de l'Hôtel-Dieu, tantôt des enfants trouvés ; quelquefois les nouveaux convertis, souvent les pauvres honteux et enfin les prisonniers ; quel moyen de fournir à tant de frais et tant de dépenses ? (Col. 1325.)

Il suffit de parcourir le recueil des *Exhortations de Bourdaloue* pour voir qu'il eut maintes fois à répondre à cette objection. La série des sujets traités par lui est même plus vaste encore que l'énumération de Fromentières, et à ce qui nous reste, on est tenté de regretter les sacrifices que Bretonneau a faits pour ne point « grossir son volume. » Nous aurions à signaler son exhortation en faveur des orphelins et à contester au P. Luras le droit de reconnaître la présence de la reine dans l'allusion à une grande princesse, « dont l'humble modestie » obligeait l'orateur à omettre un éloge ¹.

Les deux « sermons de charité » en faveur des séminaires méritent d'être étudiés plus au long. L'incertitude des conjectures qui les rapporteraient à l'année 1696 permet de les placer ici. D'ailleurs celle qui regarde

1. Luras, t. II, p. 253. Très gratuitement Luras reconnaît la reine dans le compliment : ne s'appliquerait-il pas également à M^{me} de Guise ou à telle autre ? Sa note sur le « sentiment des convenances » que lui fait fixer de 1680 à 1683 ce discours de charité pour les *Enfants-trouvés*, n'est qu'une pure conjecture, fort discutable. V. plus haut, 1685, p. 604 et suiv., nous avons cité l'exhortation pour les Nouveaux convertis.

le séminaire irlandais, susceptible aussi d'être attribuée à plusieurs dates, a peut-être quelque connexion avec une nouvelle qu'on lit aux *Mémoires* de Sourches, et qui l'a fait assigner sans hésitation par Luras à l'année 1698. Ce serait en ce cas une des dernières prédications de Bourdaloue à Versailles, postérieure à ses adieux à la cour de l'avent 1697. Mais rien n'est moins légitime que cette assurance. Les vaines recherches que j'ai faites pour rencontrer une date plus sûre, m'ayant amené, avec de très vagues probabilités à l'année 1696, il ne sera point déplacé, pour mieux marquer que l'époque reste incertaine, de situer ces diverses exhortations dans un chapitre, pour ainsi parler, hors de toutes dates¹.

Voyant, dit le biographe des *Saints Prêtres du clergé français*, Joseph Grandet, que les jeunes gens de qualité et riches, qui se destinaient à l'Eglise ne manquaient pas d'éducation dans les séminaires où ils payaient pension, et que d'ailleurs il n'y avait pas apparence de les engager à être vicaires ou maîtres d'écoles des paroisses champêtres, quand une fois ils avaient reçu le sacerdoce, il s'appliqua à former de pauvres écoliers, enfants de grâce et d'un bon naturel, pour faire de bons prêtres de campagne².

La première des deux exhortations concerne le séminaire fondé par M. de Chansiergues dont nous avons déjà rencontré le nom³. Né à Pont-Saint-Esprit le 1^{er} janvier 1634, et arrivé à Paris vers 1675, François de Chansiergues,

1. On lit dans les *Mémoires* du marquis de Sourches, au 15 août 1698 : « On fit, en ce temps-là, de grandes quêtes à la cour, pour les pauvres ecclésiastiques Irlandais que le roi d'Angleterre avoit tous chassés de leur pays. » (T. VI, p. 55.) « C'est à cette occasion, ajoute ici le P. Luras (t. II, p. 319), que le P. Bourdaloue prononça devant les dames des assemblées de charité, l'exhortation sur la charité envers un séminaire ». — Une fois de plus, il faut déplorer cette assurance qui tranche en l'absence de toute preuve, et fixe une date, sans le moindre correctif, comme aussi cette inexactitude dans la manière de citer ; il fallait faire entendre que, dans l'œuvre de Bourdaloue, deux discours portent ce même titre. Plus rigoureusement même, il faut dire que le discours en faveur des Irlandais est intitulé par Bretonneau, qui l'avait mis le second : *Autre exhortation*, etc.

2. T. I, p. 265.

3. V. plus haut, pp. 766⁵ et 847.

demeuré diacre jusqu'à sa mort, avait repris, dit-on, l'idée d'un saint prêtre nommé René Levêque, pour la réformation du clergé des campagnes.

Pauvre lui-même, il dut avoir recours à mille industries. Quand son œuvre se développa quelque peu, il put constituer à Paris douze communautés de ces pauvres écoliers, qu'il avait nourris d'abord « leur faisant gagner de l'argent à *transcrire des sermons ou des cahiers*¹, à veiller des morts, à assister aux enterrements des paroisses, à faire des répétitions en ville ou de petites commissions à des abbés.... » Il logeait ses séminaristes « les uns dans le quatrième étage d'un collège, les autres dans des maisons à loyer, quelques-uns dans des maisons que des personnes de qualité lui prêtaient gratuitement, ainsi qu'avaient fait M. et M^{me} de Farainvillers, qui lui avaient donné la leur devant le noviciat des jésuites. » Le zélé fondateur, par un placet au roi, demanda et obtint des aumônes « pour ces pauvres écoliers qu'il faisait subsister, à Paris, disait-il, à trois sols par tête. » Cette institution était donc bien digne de celle de René Lévêque qui avait nommé ses candidats au sacerdoce *les Frères de l'abstinence* ; le solliciteur ne trompait pas Sa Majesté, quand il disait dans sa supplique qu'on pourrait « tirer de ces communautés des aumôniers d'armée, des directeurs d'hôpitaux...., des prêtres habitués de campagne.... qui n'étant pas nourris si délicatement que les gens de qualité, seroient d'un plus grand service et supporteroient mieux les travaux et les fatigues de tous ces emplois.... »

C'est bien aussi l'impression que font ressentir les divers passages de l'exhortation de Bourdaloue, qui ont permis à M. Eug. Levesque de se prononcer sur le séminaire en question dans cet appel de Bourdaloue à la charité. Bourdaloue nous fait du ministère auprès des

1. Notons cette catégorie de copistes de sermons.

habitants des campagnes un tableau qui fait songer à la fameuse description des paysans par La Bruyère, et cependant on peut être assuré qu'il n'y a, dans ce passage, aucune recherche de l'effet littéraire. C'est plutôt la sensation d'une chose vue et déplorée ¹.

Cependant, Mesdames, nous en pouvons toujours revenir à la parole de Jesus-Christ, *Messis multa, operarii pauci*: grande moisson, & peu d'ouvriers, ou si vous voulez, beaucoup d'ouvriers, mais peu par rapport à l'ouvrage & aux soins qu'il demande. Beaucoup d'ouvriers, mais peu qui réunissent dans leurs personnes toutes les qualitez requises, la doctrine, la pitié, le zèle, la discrétion, la patience, l'amour du travail. Beaucoup d'ouvriers, mais peu qui pourvus de tous les dons nécessaires, veuillent soutenir les fatigues du sacerdoce, y consumer leur vie, s'y devoüer & s'y sacrifier? Beaucoup d'ouvriers pour remplir certaines places, pour posséder certaines dignitez, pour en avoir l'honneur, les privileges, les revenus, mais peu pour en porter la charge & le fardeau. Beaucoup d'ouvriers pour les ministeres éclatants, mais peu pour les emplois obscurs; beaucoup pour les villes, mais peu pour les campagnes; beaucoup pour Paris, mais peu pour les provinces. Et je ne m'en étonne pas: car pour se confiner dans les provinces, surtout pour travailler dans les campagnes, il faut se resoudre à tout ce qu'il y a de plus penible, de plus mortifiant, de plus ennuyeux & de plus rebutant. Il faut estre préparé à la plus triste solitude, *vivre avec des hommes qui n'ont presque de l'homme que la figure, se familiariser avec eux*, s'accommoder à leurs manieres barbares, essuyer leurs grossieretez, leur repeter cent fois les mesmes instructions pour leur faire comprendre, & s'épuiser de voix & de forces pour leur donner quelque teinture de la religion.... (P. 149-150.)

C'est ici que Bourdaloue, dans le passage déjà cité²,

1. M. Ferdinand Belin avait remarqué ce passage: « Il a trouvé, dit-il, pour prendre l'habitant des campagnes, quelques traits presque aussi vifs et aussi saisissants que ceux de La Bruyère. » Toutefois l'auteur ajoute cette restriction. « Mais ce n'est pas sur l'infortuné laboureur qu'il appelle notre pitié; c'est sur des prêtres condamnés à les moraliser. » P. 18. Il suffit de lire le contexte pour corriger ce que cette réflexion peut avoir d'inexact et de désobligeant pour l'orateur. — Notons, pour être juste, que l'objet de Bourdaloue ici était d'obtenir des aumônes pour les prêtres des campagnes et que son tableau est aussi « compatissant » que celui de La Bruyère.

2. V. plus haut, p. 647.

rend témoignage à ce qu'il a vu, dans son voyage à Montpellier, du zèle des ouvriers apostoliques sortis de cette institution des séminaires de la Providence. C'était le nom que M. de Chansiergues avait donné à son œuvre. Il est malheureusement difficile de découvrir la date de cette allocution. Plus volontiers je croirais qu'elle est postérieure de quelque temps à la mort du fondateur. S'agit-il de l'époque où auraient été réunies dans la maison de la rue du Pot-de-fer-Saint-Sulpice, donnée par M. de Farainvillers, les communautés dispersées de M. de Chansiergues, ou de l'année 1696, durant laquelle ce séminaire Saint-Louis fut transporté rue d'Enfer, il est difficile de le savoir ; mais il faut bien donner quelque sens à cette phrase, qui indique une espèce de fondation, ou mieux de constitution plus solide d'une œuvre ayant déjà porté ses fruits et fait ses preuves :

Que fit donc Magdelaine, quand elle versa ce parfum sur la teste du Fils de Dieu ? Elle nous donna la première idée du devoir de charité dont vous venez vous acquitter. Elle nous traça le premier plan de cet établissement que *nous voyons enfin commencer*, & qui ne peut estre achevé que par vostre secours & par vos soins . . (P. 137).

Maintenant qu'il (Jésus-Christ) est monté au ciel & qu'il n'est plus visible sur la terre, c'est dans la personne de ses ministres que vous pouvez, & que vous luy devez rendre les mesmes devoirs. Il n'est pas besoin de les suivre & de les accompagner dans leurs travaux évangéliques. Il ne faut point les chercher loin de vous, puisqu'ils sont au milieu de vous & auprès de vous. Quand vous contribuerez, non pas à les entretenir dans une abondance sensuelle, mais à leur procurer une nourriture frugale & mesurée ; non pas à leur bastir de superbes & vastes edifices, mais à les loger modestement & dans une demeure convenable à leurs fonctions ; non pas à les vestir, à les meubler en ecclésiastiques mondains (car il y en a de mondains & de très mondains), mais en ecclésiastiques sages, humbles, retenus, ennemis d'une propreté affectée & ne voulant que la pure décence de leur estat . . . vous aurez le mesme mérite de servir chacune Jesus-Christ . . (P. 141).

Après le témoignage rendu aux anciens élèves de ce séminaire rencontrés sur la route de Montpellier, Bourdaloue reprend :

Si donc, Mesdames, vous n'êtes pas tout à fait insensibles à l'honneur de Dieu & au bien spirituel de vos freres ; si vous n'êtes pas insensibles à vos propres interests, & si vous voulez pleinement & solidement reparer tous les scandales que peut-estre vous avez donnez, les uns avec connoissance, & les autres sans le remarquer ni le sçavoir, est-il rien que vous deviez menager, & rien que vous puissiez refuser pour *maintenir* un seminaire où se forment de tels ministres ?

Quelle que soit du reste l'année ou la circonstance dans laquelle a été prêchée cette allocution, on ne peut guère douter qu'elle ne regarde l'œuvre de M. de Chansiergues.

Plusieurs passages du sermon, rappelant l'exposé des motifs de la fondation paraissent décisifs à cet égard :

En un mot, Mesdames, imaginez-vous tout ce qu'il y a dans le ministere apostolique de plus parfait & de plus divin, c'est ce qu'ont eû en veûe des hommes de Dieu, de fervents zelateurs de sa gloire & de dignes ministres de sa parole... Ils ont donc crû, que le moyen le plus court, le moyen le plus efficace... estoit de former de bons prestres... Ils ont considéré... qu'afin de tirer plus d'avantage de ces seminaires, il convenoit d'y recevoir les pauvres gratuitement & de ne rien exiger d'eux, parce qu'autrement les meilleurs sujets se trouveroient exclus... C'est par ma bouche qu'ils vous parlent & qu'ils exposent leurs saintes intentions & leurs pressants besoins... (P. 144-147.)

C'est peut-être pointiller quelque peu que vouloir chercher le nom de ce séminaire dans le sermon de Bourdaloue, et de voir une intention dans l'emploi fait à diverses reprises du mot de « providence. »

Citant le mot de saint Paul : *Christi bonus odor sumus in iis qui salvi fiunt et in iis qui pereunt*, l'orateur ajoute :

.... A l'égard de ceux qui se sauvent, parce que c'est nous qui par nos soins leur procurons les secours du salut ; à l'égard de ceux qui se perdent, parce que s'ils abusent de ces moyens & de ces secours, nous servirons un jour de temoîns contre eux, & nous justifierons la providence dont ils ne pourront se plaindre....

Or il ne tient qu'à vous, Mesdames, que je ne puisse aujourd'huy vous donner la mesme consolation & la partager avec vous. Il n'est pas juste que je sois continuellement employé à faire la censure de vos actions & de vos mœurs. Il n'est pas juste que vous n'entendiez de moy que des reproches. Vous pouvez me mettre dans l'heureuse

obligation de vous faire les mêmes conjoüissances que saint Paul faisoit à ceux de Thessalonique : car c'est par vous que la parole du Seigneur peut estre preschée..., par vous que les peuples peuvent estre instruits..., non seulement dans ce diocese, mais dans tous les dioceses du Royaume ; mais si je l'ose dire, dans tout l'univers. Et c'est ce qui arrivera quand vous aiderez de vos soins & de vos largesses, ce seminaire institué pour fournir à toutes les Eglises des docteurs de la verité... (P. 153-155)... Combien de villages en France où l'on n'a presque nulle idée des articles les plus essentiels de la religion!...

Vous me direz : j'ay des pauvres dans mes terres, que j'assiste. Il est vray, Mesdames Et qui estes-vous pour prescrire ainsi des bornes à la providence du Seigneur & à sa misericorde?... (P. 166-157)... Et en verité ne pouvez-vous pas, sans rien retrancher des aumosnes que vous distribuez dans tous les lieux de vostre dependance, trouver encore de quoi soutenir ce seminaire, & de quoy restablir par là tant d'Eglises desolées ?

Peut-estre adjousterez-vous qu'il y a d'autres seminaires dans tous les dioceses du Royaume ou presque dans tous, & je le sçais : mais là dessus voicy ce que j'ay à repondre. Car premierement c'est de là mesme que je tire la preuve de tout ce que j'ay avancé. Et en effet, d'où sont venus tant de seminaires instituez depuis quelques annees à la gloire de Dieu & à l'avantage du public ? N'est-ce pas sur le modele de celui-ci qu'ils ont esté formez, & celui-ci n'en n'a-t-il pas esté l'origine ? Ne sont-ce pas les fruits qu'on en a retirez, qui ont excité la vigilance & le zele des Prelats, pour procurer à leurs églises le mesme bien ? La plupart ne s'en sont-ils pas expliquez de la sorte ?... (P. 158-159.)

Mais en second lieu, je soutiens que les seminaires particuliers n'empeschent pas que celui-cy ne soit necessaire, et qu'ils ont besoin que celui-ci subsiste comme le seminaire universel : pourquoy ? afin d'entretenir l'uniformité d'esprit dans toutes les Eglises, en y entretenant l'uniformité de doctrine, de discipline, de ceremonies & de culte, d'observances & de loix. Car puisque ce seminaire est la regle des autres, & qu'il l'a esté jusques à présent, le mesme esprit qui regne en celui-ci doit regner dans tous les autres... (P. 159-160.)

Il semblerait au premier abord, que le séminaire désigné ici ne peut-être que Saint-Sulpice ¹, mais il faut noter qu'à

1. Voici ce que M. Levesque m'écrivait à ce propos: « Pour le discours de Bourdaloue, ce qui me paraît visé n'est pas le Séminaire de Saint-Sulpice,

la mort de Chansiergues, il y avait trente-huit de ses séminaires fondés en diverses villes. La mort du fondateur n'avait pas arrêté le développement de son œuvre : « Louis XIV, dit M. Faillon, qui avait favorisé ses entreprises, apprenant sa mort lorsqu'il était au siège de Mons, en témoigna son regret et dit que le clergé de France faisait une grande perte. » Mais ce qui valait mieux que des regrets, ce fut l'aide efficace que reçut l'institution Saint-Louis au moment de cette translation rue d'Enfer. Ce doit être là ce « commencement » dont il est parlé dans le sermon, en même temps qu'il y est question de « maintenir » une institution ayant déjà un passé¹. Chansiergues mourant avait recommandé ses séminaires « au zèle de trois vertueux ecclésiastiques, depuis évêques, Godet des Marais, La Frezelière et Le Peletier, fils du ministre² ».

qui ne faisait pas que « de commencer », puisqu'il est de 1642, ni celui des Bons-Enfants, de la même date. J'avais pensé d'abord au petit séminaire de Saint-Sulpice, fondé en 1684, pour ceux qui ne pouvaient payer la pension du grand Séminaire. Il recevait des sujets comme le grand séminaire de tous les diocèses. Ce n'était pas un petit séminaire au sens actuel, mais un vrai grand séminaire, appelé petit par opposition au grand Séminaire Saint-Sulpice. Cependant tout ce qui est dit de lui ne convient pas absolument. Bourdaloue a fait ce sermon de charité pour le Séminaire fondé par M. de Chansiergues, dans la rue du Pot-de-fer en face du Noviciat des Pères Jésuites, dans la maison de M. de Farainvilliers. Ce fut le commencement du Séminaire Saint-Louis, transporté, en 1696, rue d'Enfer. On les appela les Séminaires de la Providence (fondés pour les pauvres écoliers dont on voulait faire de bons prêtres de campagne). Sur le fondateur de cette œuvre, voir J. Grandet, *Les saints Prêtres français du XVIII^e siècle* (1^{re} série, p. 265.) *Vie de M. Olier*, par Faillon, 4^e édition en 3 volumes, t. III, p. 306-307. Le règlement de ce séminaire est à l'Arsenal, n^o 11^b jurisp. in-8^o : *Règlements observés dans le séminaire de la Providence ou Saint-Louis institué par M. Fr. Chansiergue, avec la vie de l'instituteur.* — (Lettre du 3 mars 1899) Grâce à ces renseignements, je crois pouvoir affirmer l'occasion, sinon la date de ce sermon de Bourdaloue, et je ne saurais trop remercier le complaisant et érudit bibliothécaire de Saint-Sulpice, de l'intérêt qu'il n'a cessé de prendre à ce travail. Le 28, M. Levesque m'écrivait : « Je suis de plus en plus convaincu que c'est bien le séminaire de M. de Chansiergues... En lisant sa vie par M. Grandet, et en même temps le sermon de Bourdaloue, on ne peut s'empêcher de remarquer les nombreux points de contact. »

1. V. plus haut, p. 880.

2. Picot, *Essai historique sur l'influence de la religion en France pendant le XVII^e siècle*, Louvain, 1824, t. II, p. 232.

Ce fut aussi le curé de Saint-Jacques de la Boucherie, Antoine Lauzi, qui prit sa succession et est nommé dans les lettres patentes obtenues en 1696¹; cet Antoine Lauzi était-il déjà curé du temps où Bourdaloue y prêcha le second carême de 1679, je l'ignore, et je ne sais si c'est à l'occasion de la nouvelle installation et des lettres patentes de 1696, que le sermon qui nous occupe fut prononcé. C'est cependant une conjecture plausible; aussi le texte des lettres patentes obtenues à cette date, après la mort de M. de Marillac, le curé de Saint-Jacques de la Boucherie, prédécesseur de M. Lauzi, semble se rapporter à cette allocution. Sans doute elle suivit de près les modifications auxquelles durent donner lieu les libéralités du testament de M. de Marillac.

« L'archevêque de Paris, depuis cardinal de Noailles, dit encore Picot, approuva l'établissement sous le nom de Séminaire Saint-Pierre et Saint-Louis, et lui obtint des lettres patentes. Le principal bienfaiteur de la maison fut Louis de Marillac, arrière-petit-fils du garde des sceaux². L'abbé de Marillac, successivement supérieur des prêtres du Calvaire, curé de Saint-Germain l'Auxerrois et de Saint-Jacques de la Boucherie, fit présent au séminaire Saint-Louis de la maison où cet établissement fut fondé, et il joignit à cette libéralité celle d'une maison qu'il possédait à Gentilly³. »

1. On les trouvera (note o du livre iv) transcrites en partie de la *Gallia christiana*.

2. Nous avons déjà rencontré son nom à propos du calvaire du Mont-Valérien, en parlant du discours prononcé par Bourdaloue au pied de la croix du Bois de Boulogne, le 14 mai 1684. V. plus haut p. 576.

3. Picot, l. c. La notice biographique de l'abbé de Marillac se lit aussi dans *Les saints Prêtres français* de Grandet, t. I, pp. 269-282. Né vers 1648, troisième fils de Michel de Marillac, docteur de Sorbonne, prieur de Langey, curé de Saint-Germain-l'Auxerrois en 1690, puis de Saint-Jacques-la-Boucherie en 1694. On y lit, p. 281 : « Quelque temps avant sa mort, il fit son testament, par lequel il légua ses maisons de Paris et de Gentilly à une personne de probité et de confiance pour y continuer le bien qu'il y avait commencé à l'égard de jeunes ecclésiastiques. M. le cardinal de Noailles archevêque de Paris, interprétant favorablement ses

La similitude de sujet, plutôt encore que la proximité des dates, invite à placer ici le peu que nous savons sur la seconde allocution de Bourdaloue en faveur d'un séminaire. Celle-ci, bien antérieure apparemment, regarde le séminaire des Irlandais, et par suite, selon toute apparence, la fondation de M. Bailly.

Guillaume Bailly, demeuré sous-diacre, lui aussi, comme Chansiergues, s'occupa surtout des jeunes Irlandais. L'histoire des œuvres fondées en faveur des étudiants de cette nation a été résumée par l'éditeur de Grandet, d'après les notes fournies par M. Patrice Boyle, supérieur du séminaire. La fondation date du *xvi*^e siècle; mais nous ne cherchons ici que les dates qui peuvent se référer à Bourdaloue. Il n'y a donc à s'occuper que de l'acquisition faite en 1677 du collège des Lombards, par deux prêtres irlandais, Patrice Maginn et Malachie Kelly¹. Ce fut eux que Guillaume Bailly aida de tout son pouvoir : « Il recevait tous les ans, dit Grandet, plus de soixante Irlandais, tant prêtres qu'autres ecclésiastiques ou jeunes gens qui se destinaient à l'Eglise, afin d'en faire autant de missionnaires qui pussent un jour retourner en Irlande pour y porter la foi². »

intentions et ses pieux desseins, établit dans ladite maison, située rue d'Enfer, un séminaire qui se nomme le séminaire de Saint-Louis, et y a fait faire de grands bâtiments pour y entretenir tous les ecclésiastiques répandus en différentes communautés de Paris, dont M. de Chansiergues prenait soin.» L'annotation de M. Letourneau fait remarquer que les lettres patentes de décembre 1696 permettent d'y enseigner les humanités, la philosophie et la théologie, sans que le temps qui serait passé dans ce séminaire pût être compté pour prendre les degrés dans l'université, parce que le but de la fondation était de préparer de bons vicaires de paroisses. — M. de Marillac avait, bien avant le temps de sa fondation testamentaire, commencé à s'occuper des jeunes clercs. On lit aussi dans sa biographie, p. 272 : « Après la mort de son père, qui arriva le 29 novembre 1684, M. de Marillac alla demeurer dans une maison qu'il avait acquise rue d'Enfer, à la porte de Saint-Michel, où il faisait venir tous les dimanches les jeunes clercs de plusieurs paroisses de Paris après vêpres.... » V. aussi, p. 275, ce qui est dit de sa campagne de Gentilly.

1. V. cependant note **p** du livre iv, les extraits de la *Gazette* et du *Mercur*e relatifs à cette fondation, ou plutôt à celle de 1672.

2. Grandet, l. c., p. 241.

Peut-être serait-ce à ce collège des Lombards que se rapporterait l'exhortation qu'il s'agit d'identifier. Toutefois, il faut remarquer que plusieurs traits semblent indiquer comme postérieure à l'année 1688 et à l'expédition du duc d'Orange. Les fondations de Bailly en faveur des Irlandais ne se bornèrent pas d'ailleurs à ce secours apporté au collège transformé des Lombards. Il établit en outre, d'après Grandet, « trois communautés d'Irlandais dans Paris, l'une dans la rue d'Enfer, l'autre au collège de Sainte-Barbe, où il entretenait quinze écoliers, à chacun desquels il donnait cent cinquante livres par an, la troisième, au collège de Montaignu, où il avait douze autres écoliers (théologiens et philosophes). Enfin il réunit ces trois communautés en une seule, à l'hôtel Saint-Michel, rue Traversine, paroisse Saint-Etienne du Mont. »

Ce qui me paraît à noter surtout dans les œuvres créées par M. Bailly, c'est le collège créé par ses soins à Kilkenny sous le règne de Jacques II, et qui fut dispersé après l'invasion de 1688. L'allocution de Bourdaloue ne se rapporterait-elle pas au surcroît de charges, que cette expulsion des étudiants d'Irlande a sans doute apporté aux œuvres irlandaises de Paris ? Toutes les allusions paraissent bien porter sur les malheurs de la dernière guerre et les effets de la révolution d'Angleterre, qui amena Guillaume sur le trône.

C'est encore à une assemblée de dames, aux mêmes peut-être à qui Bourdaloue adressa l'appel en faveur du séminaire Saint-Louis, que s'adressa notre prédicateur, leur recommandant dès son entrée en matière, ce « séminaire, où Dieu habite d'une façon d'autant plus particulière, que c'est la demeure de ses ministres & leur refuge dans la tribulation dont ils ont été affligés. »

Il s'agissait sans doute de parer à des éventualités fâcheuses, peut-être bien peu de temps après la catastrophe qui avait renversé Jacques II :

Ils n'en ressentent encore que trop les effets, & si la charité ne s'intéresse pour eux & pour leur soulagement, ils ne doivent s'attendre désormais qu'à une ruine totale & à une entière désolation. La laisserez-vous tomber cette maison de Dieu ? Faudra-t-il qu'une œuvre si saintement entreprise, soit tout à coup arrêtée & manque de secours?... (P. 163).

Dans sa première partie « Qui sont ces pauvres à assister », Bourdaloue décrit l'œuvre à laquelle il désire attirer des aumônes urgentes :

Ce sont, dit-il, de véritables pauvres, associés en cette qualité de pauvres, & réunis dans une communauté spécialement formée pour les pauvres... (p. 164)... Vous y trouverez des pauvres de bonne foy, des pauvres éprouvez... Je pourrois donc en demeurer là, & m'en tenir précisément à la raison générale du précepte de l'aumône... Commandement d'autant plus absolu & moins sujet aux excuses & aux prétextes, que cette indigence vous est plus connue & que vous en avez de plus évidents témoignages. (p. 165). Mais... ce ne sont pas seulement de véritables pauvres ; ce sont de saints pauvres, des pauvres qui vivent dans l'ordre, qui servent Dieu, ... qui joignent à la disette où les réduit leur condition, l'assujettissement de l'esprit, l'obéissance à leur supérieur... Tellement que ce séminaire peut passer pour le modèle d'une pauvreté évangélique, d'une pauvreté contente du pur nécessaire (p. 166)... Ce sont des pauvres qui ont choisi Jésus-Christ, & que Jésus-Christ a choisis... qu'il a distingué entre les pauvres, en les appelant à lui & les prédestinant pour son service par une vocation qui leur est propre ; des pauvres qui, répondant à cette vocation ont eux-mêmes fait choix de Dieu, ont embrassé pour cela l'état ecclésiastique, & ont consacré leur pauvreté et leurs personnes au ministère des autels... Dieu vous en commet le soin & vous ne pouvez, sans contrevenir à ses ordres le négliger. (P. 168)... D'autres ont des bénéfices, ont des pensions, ont des revenus : ceux-ci n'ont de revenus, n'ont de pensions, n'ont de bénéfices que vos libéralités...

Que diray-je encore ? ah ! voici, ce me semble, ce qui doit faire sur vos cœurs une impression toute nouvelle & plus sensible. Ce sont des pauvres étrangers, bannis de leur patrie, en haine de leur religion & de leur foy ; des pauvres persécutés, qui souffrent pour la cause de Dieu ; des pauvres à qui le lieu de leur naissance n'est interdit, que parce qu'ils sont prestres ou qu'ils se disposent à l'être, que parce qu'ils sont catholiques & parce qu'ils défendent les intérêts de l'Eglise .. Et ce n'est qu'après avoir essuyé mille périls, qu'ils ont

pû... chercher en ce Royaume un azile... Mais quel azile y trouveront-ils s'ils n'y peuvent subsister ; & que leur sert d'estre echappez aux traits de leur persecuteurs & aux attentats de l'heresie, si nous les laissons languir dans la misere au milieu de la catholicité ? (P. 170).

Dans la seconde partie, destinée à développer les motifs de cette aumône, Bourdaloue désigne plus explicitement l'Irlande :

Il est difficile, Mesdames, que vous ignoriez l'estat déplorable où se trouve reduit un Royaume jusqu'à present si fidelle à l'Eglise & si catholique. L'erreur a prevalu, non par la force de la persuasion, mais par la violence des armes. L'heresie, après avoir desolé l'Angleterre & l'Ecosse, pour comble de ses pretendus triomphes, a penetré dans l'Irlande & y a porté ses ravages. Il n'est permis à nul prestre d'y entrer ; tous les Evesques en sont chassez ; tous les missionnaires exilez. Si on y tolere encore quelques pasteurs, c'est seulement jusqu'à leur mort & sans esperance de succession... Voilà donc... la religion esteinte à moins que Dieu par son aimable providence ne daigne y pourvoir. Or il y pourvoit par l'establissement de ce seminaire, à quoy vous devez contribuer... (P. 178).

Ne résulterait-il pas de ce passage que le sermon de Bourdaloue est sans doute postérieur, non seulement au traité de Limerick (4 octobre 1691), mais peut-être même aux stipulations votées par le parlement d'Irlande en 1698, pour aggraver la situation des catholiques. La capitulation de Limerick, qui, selon Hume, fut considérée « par les catholiques irlandais et catholiques romains comme la grande charte de leurs libertés civiles et religieuses », n'était sans doute pas aussi favorable que l'historien protestant se le figure. Pour avoir fortement mécontenté les protestants d'Irlande, elle n'en devait pas moins contenir bien des restrictions, et concorder peut-être avec le tableau que Bourdaloue vient de tracer de la situation du catholicisme. « On assura, dit Hume, aux catholiques romains, autant de liberté que ces lois de l'Irlande en comportaient et qu'ils en avaient eu sous le règne de Charles II. » Or ce n'était pas beaucoup dire¹.

1. David Hume, *Histoire d'Angleterre*, trad. Campenon, t. XI, p. 143-146. De Marlès, le continuateur de Lingard, 1837, t. xv, p. 156, dit cependant

Il est certain que le bill porté contre les catholiques par le Parlement (1698 ou 1700)¹ ne fit guère qu'élever les pénalités ou offrir une prime plus riche aux dénonciateurs des prêtres proscrits, mais n'eut guère à changer les mesures restrictives déjà portées².

Ces mesures prouvent que ce n'étaient pas des chimères que les dangers auxquels se vouaient les clercs irlandais, en faveur de qui Bourdaloue plaidait dans cette allocution, en rappelant le but poursuivi par les fondateurs du séminaire :

... Dans cet établissement qu'est-ce qu'on se propose ? d'élever des sujets qui puissent un jour servir cette Eglise affligée & en reparer les ruines ; qui malgré l'injustice des loix & la rigueur des arrests, aillent remplacer les pasteurs qu'elle aura perdus, et dont elle est sur le point de se voir entierement destituée ; qui osent hazarder pour cela leur liberté, leur vie, & que nul peril, que nulle crainte ne soit capable d'arrester... Tel est, dis-je, le dessein que se sont tracé les zelez instituteurs de cette maison. Ils ont eû en veüë d'establir un seminaire conçu & formé selon l'idée du Concile de Trente..., (p. 178-179.)

que les propriétaires protestants qui, à la chute de Richard Cromwell, avaient provoqué la convention de Dublin, offrant à Charles II un subside considérable et demandant contre une prétendue insurrection des papistes, la convocation d'un parlement protestant, avaient obtenu « que les lois pénales contre les catholiques irlandais seraient rigoureusement exécutées. » (Lingard, t. XI, p. 80.)

1. *L'Histoire* de Lingard, continuée par de Marlès, t. xv, p. 378, place ce bill en 1700.

2. Or on lit dans l'*Histoire* de Hume : « Ayant reçu une pétition du clergé de la province de Lancastre, qui se plaignait de l'insolence et des entreprises des prêtres catholiques, la chambre nomma un comité pour examiner de quelle manière les lois contre les papistes réfugiés avaient été exécutées, et, sur le rapport de ce comité, on rédigea un *bill* faisant droit à cette pétition. Par cet acte, on assignait une récompense plus considérable à quiconque ferait découvrir et convaincre des prêtres papistes et des jésuites, et on condamnait à l'emprisonnement à perpétuité ceux qui seraient convaincus sur le serment d'un ou plusieurs témoins ; on décidait que tous les individus nés après le 25 mars de l'année suivante, ne pourraient, s'ils étaient catholiques, hériter d'aucun bien ou d'aucun titre honorifique dans le royaume d'Angleterre... » Hume, op. c., t. XI, p. 400.

Je dois indiquer ici une hypothèse que je n'ai point trouvé le moyen de vérifier, mais qui mérite d'être mise à l'étude. « En 1899, le P. Hogan, S. J., Irlandais, qui s'occupe de l'histoire d'Irlande, visita le supérieur du séminaire irlandais, et comme M. le Directeur lui parlait de ce sermon de Bourdaloue, il lui répondit l'avoir déjà remarqué et s'être formé l'opinion qu'il s'agit du séminaire ou collège irlandais de Poitiers. J'ignore quels résultats ont eu les recherches que le P. Hogan a, paraît-il, entreprises dans cette ville. Mais il est certain que des jésuites irlandais ont dirigé ce séminaire de Poitiers. Il existe au séminaire irlandais de Paris une pièce attestant que le séminaire parisien demanda, en 1781, d'être mis en possession des biens de la maison de Poitiers¹. »

Qu'en est-il au vrai, et faut-il supposer que l'auditoire auquel Bourdaloue demande de s'intéresser à la fondation qu'il appuie, n'est pas son auditoire ordinaire de Paris et que le sermon a été prononcé à Poitiers ? Comment résoudre la question, comment savoir si, au lieu de ces fondations de Bailly ou autres analogues, nous ne sommes pas en présence d'une institution à part, fondée, en vue des besoins spéciaux de l'Irlande, datant du plein triomphe de Guillaume sur cette île ? Peut-être n'est-il pas besoin de tant d'hypothèses, car le sombre tableau que l'orateur trace des besoins de cette église, était vrai bien avant la date de la révolution de 1688. Toutefois des détails du discours, quelle que soit la maison pour qui il fut prononcé, supposent l'expédition du prince d'Orange accomplie, et peut-être son pouvoir affermi, jusqu'à ne plus amener sur les lèvres de l'orateur un de ces souhaits comme on en eût entendu sans doute avant l'insuccès constaté de la tentative de Jacques II. D'autre part, cette page semble antérieure à 1701, du moins au 16 septembre, date de la mort du roi détrôné. Il est intéressant de voir

1. Communication du P. H. Chérot.

Bourdaloue suggérer aux dames qu'il exhorte, qu'elles soient de Poitiers ou de Paris, d'imiter en se dépouillant au besoin de leurs bijoux, l'empressement des femmes de Hollande à concourir aux armements entrepris par le duc d'Orange, en 1688.

Je pretends que cette excuse (on ne peut pas fournir à tout) cesseroit.... s'il s'agissoit de fournir à vos divertissements, de fournir à vostre jeu, de fournir à vostre luxe et à vostre faste.

Mais pour cela on se retrancheroit d'ailleurs : ouy, Mesdames, on se retrancheroit pour cela ; & et que ne se retranche-t-on aussi pour une des œuvres les plus importantes, qui est celle que je vous propose. (P. 185.)

Rappelant le trait de l'histoire du peuple juif au désert, contribuant à l'envi pour « construire un veau d'or. » « Toutes les femmes, pour y concourir, continue-t-il, se défirent de leurs plus précieux ornements. Voilà ce que leur inspira l'esprit d'idolatrie... » Et il ajoute :

Ne remontons pas si haut, ne nous éloignons point des temps où nous vivons, & des affaires presentes : vous sçavez par quelle triste revolution trois couronnes ont esté enlevées à l'un des plus saints et des plus declarez protecteurs de l'Eglise. Providence de mon Dieu, vous l'avez permis par un de ces secrets impenetrables que toute la raison de l'homme ne peut approfondir. Quoy qu'il en soit, vous sçavez, Mesdames, quelles ont esté je ne diray pas les contributions, mais les profusions du parti heretique pour susciter une guerre, où la justice a succombé, où tous les droits ont esté violez, où l'usurpateur a detrosné le Prince légitime, & où l'Eglise, par la chute de ce Prince a perdu de si belles esperances. Hé quoy ! à cet exemple, si toutefois c'est proprement un exemple & non pas un sujet d'horreur : à cette veüe, ne vous sentez-vous point piquées d'une pieuse & genereuse émulation ?... (P. 186.)

S'il n'y a pas à hésiter sur la très évidente allusion faite ici aux évènements qui donnèrent le trône à Guillaume d'Orange, se présentant comme le vengeur du protestantisme et de l'église anglicane menacée par Jacques II, il est moins facile de deviner par là, de façon sûre, la date exacte de l'allocution.

CHAPITRE NEUVIÈME

LES ANNÉES 1698 A 1703. — SERMONS ISOLÉS DANS LES
CARÈMES ET LES AVENTS. — VÊTURES ET PROFESSIONS.

L'année 1698.

En cette année, complet silence des deux *Listes des Prédicateurs* sur Bourdaloue¹. Nous y rencontrons le nom du futur éditeur de Bourdaloue, le P. Bretonneau, désigné pour le carême de la Maison professe. Malgré l'aptitude dont le louèrent depuis ses confrères à prêter à chacun de ceux qu'il édita le ton et le style qui les faisait revivre², il est permis de se demander, en le voyant signalé

1. A noter seulement comme se référant indirectement à l'histoire de sa prédication, l'apparition du titre de Prédicateur du Roy, à la suite du nom du P. Séraphin, indiqué pour le carême à Saint-Côme. Nous retrouverons plus loin ce détail complété (Cf. note u du livre iv). Apparemment ce fut à la suite du carême de 1696 que fut décerné ce titre, ou s'il date exactement de 1698, peut-être concorde-t-il avec l'invitation pour le carême royal de l'année suivante. En tout cas, c'est la première fois au carême de 1698 qu'il est mentionné dans la *Liste*. On voit aussi Gaillard qui donne le carême au Louvre et l'avent au château de Saint-Germain, devant Leurs Majestés Britanniques, l'abbé Anselme, successeur de l'avent royal de Bourdaloue, et dans cette même *Liste* de l'avent, l'abbé Bochart de Saron, imprimé dans la *Liste*, comme prédicateur « à la Charité ». C'est lui qu'ira entendre, en 1701, Bourdaloue, quand il fera l'oraison funèbre de Monsieur; cette oraison funèbre fut aussi un des premiers discours d'apparat de Bretonneau.

2. V. plus haut p. 141. Son éloge lui fait un mérite d'avoir consacré la « souplesse de son talent » à publier les œuvres de ses confrères, au risque d'oublier ou de faire oublier les siennes. Son nom survit cependant grâce à celui de Bourdaloue.

1698

pour la première fois, comme habitant de la Maison Saint-Louis, s'il résidait depuis longtemps à Paris, si par suite, il entendit jamais Giroust et Cheminais, s'il eut enfin de fréquentes occasions de suivre en ses stations, désormais closes, Bourdaloue, dont il devait bientôt éditer et défendre contre de prétendus faussaires, les véritables sermons. Des publications parues à Paris dès 1686 donnent à espérer qu'en s'inscrivant en faux plus tard contre les éditeurs des subreptices, il parlait en connaissance de cause de la prédication de Bourdaloue que sa notice nécrologique le félicite d'avoir restituée : *qualem audierant aequales*. Il sera bon en tout cas de constater que, depuis cet avent de 1698, où nous le voyons inscrit pour la première fois sur la *Liste*, il eut occasion de prêcher en divers endroits que Bourdaloue honora de quelques sermons de ses dernières années.

En 1698, malgré la « cessation » des stations proprement dites, qui s'arrêtent avec l'avent de 1697, à la cour, Bourdaloue est loin d'être oublié. Voici un témoignage contemporain qui a son prix pour montrer l'opinion d'alors sur notre prédicateur. La littérature des « Guide-Joanne » du temps de Bourdaloue n'est point à dédaigner, comme témoin et reflet fidèle de l'opinion. Germain Brice, déjà rencontré en 1684¹, publiait en 1698 la troisième édition de la *Description nouvelle de la ville de Paris*. Au chapitre intitulé *les Grands Jésuites*, c'est-à-dire ceux de la Maison

1. V. plus haut, p. 585. Voici le texte intégral de la 1^{re} édition anonyme de 1684 et l'indication de celle de 1694 (2^e éd., la 1^{re} signée). Bibl. nat. Lk⁷ 6000 (Germain Brice), 1^{re} édition, 1684, 2 t. en un v. in-12. *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*, par M. B***[rice]. Tome I, page 189 : « Je ne diray rien à la louange de cette Société, outre que ce seroit m'écarter de mon sujet, cette matière est réservée à des plumes plus éloquentes que la mienne, j'avertiray seulement le Lecteur que ceux de cette Maison qui font à present le plus de bruit, sont le Pere Bourdaloué, dont les Sermons sont fort courus & écoutez avec beaucoup de fruit et d'applaudissement, son vray caractere est la Morale, qu'il débite avec une éloquence si délicate, si vive & si penetrante, qu'il enleve tous ses Auditeurs. Le Pere Girou, dans un

1698 professe, où il ne cite nommément que trois des pères alors vivants : Bourdaloue, Menestrier, La Chaise, Bourdaloue est mentionné en premier lieu :

Il y a de tres-celebres Prédicateurs dans cette Maison Professe, entre les autres le Pere *Louïs Bourdaloue*, natif de Bourges, dont les sermons sont fort courus et ecoutez avec beaucoup de fruit & d'applaudissements ; son veritable caractere est la Morale, qu'il debite avec une éloquence si delicate, si vive, & si penetrante, qu'il enleve tous ses Auditeurs ¹.

genre tout different de prêcher, ne fait pas moins de bruit et ne mérite pas moins de louanges. »

Lk7 6000. Seconde édition, augmentée de plusieurs Recherches tres curieuses, par M. Brice. (L'ouvrage n'est donc plus anonyme.) Paris, 1694, 2 tomes en un volume in-12. T. 1, p. 179 (même notice que dans la 1^{re} édition, sauf changements insignifiants, par exemple : « On ne dira rien », au lieu de : « Je ne diray rien ». Mais pour Giroust, il y a maintenant, au parfait, au lieu du présent : « N'a pas fait moins de bruit, & ne merite pas moins de louanges ». Enfin dans l'édition de 1698, Giroust disparaît. Bourdaloue reste toujours avec le même éloge. (Communication du P. Chérot, lettre du 29 mai 1901.)

1. T. II, p. 307-318. Paris, 1698, 2 vol. in-12. Dans sa « sixième édition », revue & augmentée par l'Auteur, à Paris, chez François Fournier, M.DCCXIII, au tome II, après sa description de « La Maison Professe des Jesuites », pp. 36-49, il ajoute : « Plusieurs illustres ont paru dans cette maison, particulièrement dans la chaire, dont l'exacte recherche menerait trop loin. On se contentera seulement de nommer ceux qui se sont distingués, & qui ont été les plus suivis dans ces dernieres années. Le P. Claude Menestrier, mort en 1705, lequel avec sa maniere de prêcher qui étoit goûtée, possédoit encore plusieurs belles connoissances. Il a donné quantité de volumes... »

» Le P. Daniel s'est fait connoître par le *Voyage du monde de des Cartes*, etc... Mais le travail qui l'a le plus occupé est son *Histoire de France* en 3 vol. in-fol., à laquelle il a employé plus de vingt années. Elle va paroître incessamment.

» Entre les prédicateurs les plus renommez, on doit compter le P. Girou, dont les sermons étoient fort goûtez.

» Le P. Louis Bourdaloue, né à Bourges d'une des plus honorables familles de la Ville. Il est mort un Mardy 13 de May 1704, dans la soixante et douzième année de son âge. Ses Sermons ont été imprimez en 8 vol. in-12 *, dont la lecture peut consoler en quelque maniere de la perte d'un si grand prédicateur, qui font juger de son heureux genie & de sa profonde & vive éloquence, qui entraînoit le cœur de tous ses auditeurs. » (T. II, pp. 50-51.)

(La variante de la formule est à noter. Suit l'éloge de Gaillard et de La Rue, avec une mention du P. de La Ferté. Celui-ci devait bientôt être exilé suivant cette note tirée des *Mémoires* de Sourches : « 25 mai 1699 : On sut, ce jour-là, que le P. de la Ferté** Jésuite, avoit été exilé par

* Les *Dominicales*, commençant le 9^e volume de l'édition, 1716, n'avaient en effet point paru, et les sermons, au temps où Brice revoyait son livre, s'arrêtaient au second tome des *Panegyriques*, parus en 1711.

** Frère du Duc de la Ferté. On croyoit qu'il avoit parlé un peu trop librement en chaire.

Le *Mercur*e galant d'avril contient aussi cet essai 1698 poétique (?) où le nom de Bourdaloue est signalé.

Vous ne serez pas fâché de voir ce que Mr l'Abbé de Poissy (de Caen) a écrit au jeune Fils de M. le Comte de Crecy (le plénipotentiaire de Ryswick ¹.)

Voici les vers qui regardent Bossuet et Bourdaloue :

Bossuet, ce fidelle & sacré Conducteur
Decouvre en ses Ecrits des routes assurées
Et ramene au Troupeau les Brebis égarées
En bon & vigilant Pasteur.

Par le docte secours d'une vive éloquence
Le zelé Bourdaloue a seû charmer la France
Et son Stile remply d'une sainte Onction ² (!),
A jetté le Pecheur dans la Componction ³...

Sur Bourdaloue, outre la mention d'une *réimpression*, dit-on, de ses *Avis pour la Sainte Communion* ⁴, et de sa

ordre du Roi, et qu'ayant eu le choix des villes d'Orléans, et de Blois ou de Nantes, il avoit choisi la dernière, pour y passer deux ans suivant l'ordre de sa Majesté. » Souches, t. VI, p. 158.

1. « C'est une épître en vers mêlés de prose, dont le thème général est un éloge de l'instruction, par opposition aux ridicules qu'entraîne après soi l'ignorance, dans toutes les carrières. »

2. L'*onction* est peut-être ici amenée par la rime.

3. Ensuite est loué *Fagon* « cet Homme inestimable..., etc. »

4. *Avis pour la Ste Communion par le R. P. B...* (Bourdaloue) de la *Cie de Jésus*, nouvelle édition. A Paris, chez Jean Villette, 1698, in-16, sans approbation, 106 pages. Nouvelle édition avec le nom de Bourdaloue, 1737, in-12. (Voyez la nouvelle édit. in-f° à trois colonnes non encore imprimée de la *Bibliographie* des Frères de Backer à moi communiquée par le P. Sommervogel, t. I, col. 825, art. 13.) L'édition de 1698, qui n'est pas la première, puisqu'elle porte: *Nouvelle édition*, est à la Bibl. impériale 8° D. Inventaire N° 24.605. On n'a point trouvé la première édition, ni celle de 1737. Cet avis est imprimé (sans qu'on avertisse qu'il a déjà été imprimé) sous le titre de *Instruction pour la Communion* dans l'édition originale des *Exhortations et Instructions chrétiennes* données par le P. Bretonneau en 1721, 2 vol. in-8, t. II, pp. 450-474, douzième et dernière instruction à la fin du volume. Le P. Sommervogel qui a donné ce renseignement aux PP. de Backer l'avoit trouvé lui-même dans le catalogue du chanoine Major, Belgique, 2 vol. in-8, N° 1740. (R) — Quelle que soit la date de la première édition demeurée introuvable, nous avons donc ici un « opuscule » de Bourdaloue imprimé de son vivant que j'ai omis de signaler dans ma *Bibliographie critique*. — J'en ai aussi sous les yeux une anonyme antérieure à l'édition de 1737 : *Avis pour la sainte Communion*, Strasbourg, chez Simon Kürsner, DMCCVIII, in-32, 104 p.

1698 correspondance (prétendue) avec M^{me} de Maintenon, dont témoigne la fausse piste indiquée par Languet¹, nous n'avons de lui en 1698 que la date approximative d'un sermon pour la profession de Marie-Séraphine Amelot², prêchée après le 25 mai, à la Visitation du faubourg Saint-Jacques.

Pour donner quelque ordre à nos nouvelles nous suivrons celui du temps et nous remonterons jusqu'à la veille de la déposition de (Marie-Henriette de Chandenier³). Ce jour fut si rempli de ceremo-

1. «... M^{me} de Maintenon... désira éclairer sa docilité même ... en consultant diverses personnes telles que M. Joly, supérieur général de la Congrégation de Saint-Lazare, M. de Noailles, évêque de Châlons, depuis archevêque de Paris, avec qui alors elle n'avoit pas encore de liaison particulière, MM. Tiberge et Brisacier supérieur du Séminaire Saint-Sulpice, et le P. Bourdaloue. C'étoit au printemps de l'année 1698 (*sic*, lisez 1694) qu'elle leur écrivit à chacun en particulier, et elle eut la consolation de voir que sans se consulter, ils pensoient tous de même sur les écrits de la dame Guion.

» Madame de Maintenon, fortifiée par tant de suffrages dans l'obéissance qu'elle avoit rendue à son évêque, travailla à inspirer cet esprit à toute sa maison et à en déraciner celui que M^{me} Guion y avoit mis...»

(*Mémoires inédits de Languet de Gergy*, archevêque de Sens, publiés par M. Th. Lavallée, Paris, Plon, 1863, in-8, p. 367 et suiv.) (R.)

« M^{me} de Maintenon au Cardinal de Noailles,
archevêque de Paris.

13 mars 1698.

« Je me presse de vous renvoyer votre ouvrage, monseigneur, dont je suis parfaitement contente...»

20 mars.

« Je vous envoie l'original de toutes les réponses à la consultation que je fis *il y a quatre ans**; la vôtre n'est pas datée, mais elle est du même temps que les autres; celle qui n'est pas signée est du P. Bourdaloue. Je vous supplie, monseigneur, de me rendre tous ces originaux la première fois que j'aurai l'honneur de vous voir et de dater votre réponse, si vous le jugez à propos. » (*Correspondance générale de M^{me} de Maintenon...* par Théophile Lavallée, 1866, in-12, t. IV, p. 224). — Il s'agit de la lettre du 10 juillet 1694. Cf. Chérot, *Bourdaloue, sa correspondance*, p. 122.

2. Est-ce la fille de Michel Amelot, marquis de Gournay, président au bureau du commerce, marié au mois de juin 1679 à Catherine le Pelletier de la Houssaye, mort le 21 juin 1724? La Chesnaye-Desbois, (t. I, p. 227, in-4), indique une fille à la Visitation du faubourg Saint-Jacques dont il ne donne pas les prénoms. C'est le troisième enfant et la première fille. J'ai la carte mortuaire de son père et celle de son mariage. (R.)

3. Catherine-Henriette de Chandenier, sœur de Marie-Henriette, mourut dans le 2^e monastère de la Visitation de Paris (faub^s St-Jacques), à 94 ans et 76 de profession, elle fut 14 ans supérieure; on ne donne aucune date dans sa Circulaire du 24 novembre 1706, elle avoit eu pour directeur le

* La consultation qu'elle fit, en 1694, sur les livres de M^{me} Guyon (V. t. III, p. 406.)

1698-1699

nies que nous n'eumes presque pas un moment pour respirer, la première fut la vêtue de notre chere Marie Séraphine Amelot, petite nièce de..... Sr Marie-Thérèse, notre ancienne déposée. C'est une élève de notre petit noviciat. Nous ne faisons pas moins de fonds sur notre chere sœur Marie-Séraphine qui doit aussi dans peu de jours consommer son sacrifice. Mgr l'archevêque sera lui-même le grand Prêtre qui immolera cette jeune victime au Seigneur, et le Reverend Père Bourdaloue fera la prédication, nous ne doutons pas qu'il ne s'en acquitte avec toute la force, l'éloquence et le succès qui lui sont ordinaires ¹....

• II. L'année 1699.

La *Liste* de 1699 nous fournit quelques indications clairsemées sur le carême, pendant lequel Bourdaloue se fit entendre en deux églises, ou mieux, deux chapelles, chez les Nouvelles Catholiques, et aux Nouveaux Convertis.

Aux Nouvelles Catholiques, voici, d'après la *Liste*, quel était l'entourage immédiat de Bourdaloue :

Aux Nouvelles Catholiques, rue Neuve Ste Anne ; le 1. Dimanche, Monseigneur l'Evêque de Gap ² ; le 2. Dimanche & le jour de Pâques, le R. P. Bourdalouë, Jesuite ; le 3. Dimanche, M. le Breton, Docteur de Sorbonne & Curé de St Hyppolite (*sic*;) le jour de l'Annonciation, &

P. Bourdaloue. (Bibl. nationale Circulaire de la Visitation Ld. 173², 2^e monastère de la Visitation placée par erreur dans le 3^e monastère, datée du 25 janvier 1721, p. 4.) Marie-Henriette de Chandenier a un article étendu dans le t. 1, p. 40 de l'*Année sainte des Religieuses de la Visitation Ste-Marie*. Janvier, Annecy, 1867, in-8 que j'ai vu à la Bibl. nationale. Marie-Henriette de Chandenier étoit déposée avant le 19 juillet 1697. (Voyez la circulaire de Geneviève Cousinot du 19 juillet 1697, p. 5.) Le registre de la Visitation du faub^s St-Jacques ne commence à donner les professions qu'au 27 mai 1771. Il ne contient rien par conséquent sur Marie-Séraphine Amelot ni sur aucune des religieuses dont Bourdaloue a prêché la vêtue. On trouve au 7 juin 1711, p. 34, la vêtue de Valence Amelot de Chaillou, morte le 5 juin 1752. Marie-Séraphine ne devint pas supérieure de St-Jacques, car je ne vois pas sa signature au registre. (R.)

1. Bibl. nationale, *Catalogue imprimé de l'Histoire de France* Ld. 173², 2^e monastère de Paris, rue Saint-Jacques. Circulaire de la Visitation, p. 2, datée du 25 mai 1698.

2. L'évêque de Gap étoit sans doute Charles-Bénigne Hervé, élu en 1684, mais, à cause du délai des Bulles, sacré seulement le 7 décembre 1692. V. Jean, S. J. *Les Evêques*, etc., p. 30.

1699 le Dimanche de la Passion, M. Hideux, Docteur de Sorbonne, & Curé de St Innocent (*sic*) ; le 4. Dimanche, le R. P. Chaussemer ¹, Docteur de Sorbonne & Prédicateur ordinaire du Roy ; le Dimanche des Rameaux, M. l'Abbé Grimaut ; le Vendredi Saint, M. l'abbé de Beaujeu ; le Dimanche de Quasimodo, le R. P. Séraphin, Capucin.

A part les quelques noms obscurs sur lesquels nous n'avons pas à nous arrêter, il ne déplaît pas de rencontrer à côté de Bourdaloue et partageant cette station, le P. Séraphin, l'infatigable prédicateur, toujours prêt du reste, en cette station même, l'orateur de Versailles, puis le P. Chaussemer, un vétéran de la chaire lui aussi. Deux d'entre les orateurs nommés ici se retrouvaient avec Bourdaloue en ce même carême, dans l'église des Nouveaux-Convertis, l'abbé de Beaujeu, parfaitement inconnu d'ailleurs ² et l'abbé Grimault, dont nous ne savons que le titre, inscrit dans la *Liste* : trésorier de la Sainte-Chapelle de Montpensier. Voici d'ailleurs le détail de la seconde station partielle de Bourdaloue :

Au territoire S. Marceau. Aux Nouveaux convertis ; L'on prêchera tous les Vendredis de Carême à trois heures ; le 1. Vendredi M. l'abbé Bignon ³ ; le 2. M. l'abbé de Beaujeu ; le 3. M. l'abbé Grimault,

1. On se souvient que le curé des Saints-Innocents, un des approbateurs de l'ouvrage de Baillet, fut à cause de cela attaqué en divers écrits. V. plus haut, p. 793 et plus bas, p. 913¹. — Sur le P. Chaussemer, v. plus bas, p. 905².

2. Je crois pouvoir maintenir l'épithète, même en reproduisant ce fragment des *Mémoires* de Sourches, où nous lisons : « Le 27 (mars 1698), qui étoit le jour du jeudi saint, le Roi entendit à la Cène un sermon de l'abbé de Beaujeu qui fut un des plus beaux et des plus forts qu'on eût encore entendus à la cour sur ce sujet-là. » — Suivant sa coutume, au nom du prédicateur, Sourches ajoute une note : elle nous apprend le pays d'origine et la parenté de ce prédicateur : « Gentilhomme de Provence, neveu de d'Estoublon, ci-devant maître d'hôtel du Roi et de ce chevalier Beaujeu qu'un frère de cet abbé avoit sauvé des sept tours de Constantinople. » — M. l'abbé Hurel qui s'est occupé surtout des prédicateurs ayant donné une station proprement dite, a négligé cet abbé de Beaujeu dont le sermon de la Cène fut si fort admiré de Sourches.

3. L'abbé Bignon, dont M. l'abbé Hurel fait un portrait peu flatteur, quant à la vie privée, avait prêché l'avent à la cour en 1692. Sourches, parlant du premier sermon prêché devant le roi à la Pentecôte de 1691, (cette fête servait, comme la Cène du jeudi-saint, à l'essai de certains prédicateurs invités ensuite, s'il avaient plu, pour une des stations sui-

Tresorier de la Sainte Chapelle de Montpensier; le 4. 5. & 6., le 1699
R. P. Bourdalouë, Jesuite, & le Samedy Saint, M. l'Abbé Hennequin 1.

Cette liste des sermons de Bourdaloue en 1699, sans nous rien dire sur la composition de l'auditoire ni livrer aucun incident, nous permet du moins d'en aligner les dates.

15 mars, second dimanche de carême (aux Nouvelles Catholiques).

27 mars, 4^{me} vendredi (aux Nouveaux Convertis).

3 avril, 5^{me} vendredi. —

10 avril, 6^{me} vendredi. —

19 avril, Fête de Pâques (aux Nouvelles Catholiques).

Ce serait avant la fin de ce carême, et partant avant la prédication du jour de Pâques que se placerait le sermon de vêtue de M^{lle} d'Estrées dont la prise de voile est annoncée le 13 avril, comme ayant eu lieu peu de jours auparavant.

France, Paris, 13 avril 1699.

..... Mad^{lle} d'Estrées, fille du duc d'Estrées ², prit il y a quelques

vantes), donne sur lui un témoignage flatteur : « 3 juin : l'abbé Bignon prêche pour la première fois devant le roi avec un grand applaudissement de tous ses auditeurs qui ne furent point en cela suspects de flatterie envers son oncle, le secrétaire d'Etat de Pontchartrain, car, dans la vérité, il avoit fait un sermon très bien tourné. »

1. A signaler encore autour de Bourdaloue, sur la *Liste* du carême, avec La Rue à Saint-Gervais, et Bretonneau à Saint-Louis, chargé aussi des Méditations, le P. Laroche de l'Oratoire, à Saint-Paul; Gaichies, du même ordre, désigné par son titre de théologal de Soissons, à Sainte-Catherine de l'Hôpital; à la Mercy, près de l'Hôtel de Guise, l'abbé de Bourdemare déjà rencontré. Aux Maisons de l'Hôpital Général, à la Pitié, divers Pères Jésuites et l'abbé Bochart de Saron (Cf. p. 457 et 915¹) que l'on voit nommé encore dans le carême très composite donné au Carmel du faubourg Saint-Jacques, où figurent les PP. Chaussemer, de la Tour, de la Mothe, avec l'abbé Grimault, du Jarry, etc.

2. « C'étoit Louise-Hélène, née le 28 novembre 1683. Religieuse aux Annonciades de Saint-Denis, fille du 1^{er} lit de François-Annibal duc d'Estrées III^e, Pair de France, marquis de Coeuvres, de Chemines et de Cardaillac, comte de Nanteuil... chevalier de l'ordre du Roi le 31 décembre 1688, mort à Paris le 11 septembre 1698 dans sa 50^e année, épousa le 10 février 1670, Madeleine de Lyonne, morte le 13 septembre 1684, fille d'Hugues, marquis de Berny, ministre secrétaire d'Etat et de

1699 jours le voile aux religieuses de l'Annonciade ¹ de St Denis. Le Cardinal d'Estrées son oncle fit la Cérémonie et le Pere Bourdaloue Jesuite prêcha..... ²

C'est le lendemain de Pâques que Huet donna sa démission de son siège d'Avranches; nous verrons bientôt, durant les années où il fut le commensal de Bourdaloue à la Maison professe, son amitié envers Bourdaloue. Voici un fragment de sa correspondance dans lequel le jésuite est nommé très honorablement. On sent que l'évêque d'Avranches cite ici Bourdaloue comme un argument sans réplique. S'il ne peut disposer de la chaire sollicitée même en faveur de Bourdaloue, qui peut espérer l'obtenir de lui et n'est-ce point hors de son pouvoir ?

... Ma niece de Brucourt m'a écrit plusieurs lettres depuis deux mois pour me la demander (la station de Pontorson) pour l'année 1701, à la sollicitation du Regent de son fils, qui la demande pour un jesuite de ses amis, que je ne connais point. J'ay remontré à ma nièce que toutes mes stations principales sont engagées de telle sorte pour deux ou trois ans, et que par ma facilité à les promettre je me suis mis hors d'estat de disposer d'aucune par mon choix

Paule Payen. Marié en secondes noces, le 23 août 1688, à Madeleine-Diane de Bautru, morte le 6 février 1753, à 85 ans, et enterrée à S. Sulpice.» (La Chesnaye Desbois, à *Estrées*, et P. Anselme, iv, pp. 601 et suiv.). Jal (col. 549) à *Estrées*, dit que François-Annibal d'Estrées demeurait rue Barbette par St-Jean-en-Grève. Voir les registres de naissance de 1683. Il résulte de tous ces détails, s'ils sont parfaitement exacts, que Louise-Hélène n'avait pas 16 ans accomplis le 13 avril 1699, qu'elle perdit sa mère moins d'une année après sa naissance, qu'elle fut élevée par une belle-mère et qu'elle avait perdu son père six mois environ avant sa prise de voile. Voir dans M^{me} de Sévigné (2 août 1671), et dans Bussy, éd. Lalanne, t. I, pp. 426 et 427, le scandale de la mère de Louise-Hélène, en juin 1671. (R.)

1. « Les Annonciades Bleues furent fondées en cette ville (St-Denis), l'an 1629, par M. de Versigny, Président en la Cour des Aydes. Leur Eglise est ornée d'un beau Dôme du dessein d'Avillers, architecte du Roi Le Couvent est en entrant dans la ville par la porte de Paris à main gauche. Il est marqué sur un marbre au frontispice de l'Eglise qu'elle a été bâtie en partie aux frais de Philippe Despont, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris, et dédiée le 10 juillet 1712 par M. Humbert Ancelin, ancien Evêque de Tulle. » (*Hist. de la banlieue ecclésiastique de Paris*, par l'abbé Lebeuf, 1754, in-12, p. 237.) V. plus bas, au 31 mars 1704.

2. *Gazette d'Amsterdam* (de Hollande ?), 1699, in-4, N° xxxii, Bibl. nat. G. 1214, 1^{er} feuillet verso, 2^e col. (R.)

et fust-ce pour le meilleur de mes amis, et pour le Père Bourdaloue luy-mesme... ¹.

L'ancien évêque d'Avranches était peut-être déjà installé à la Maison professe, lorsque son successeur Roland-François de Kerohent de Coetenfao, fut sacré le 29 novembre au noviciat des Jésuites. Il y avait sans doute déjà quelque temps qu'il songeait à se retirer dans cette maison et à léguer aux Jésuites sa bibliothèque, témoin la lettre de Quesnel, qui à l'occasion de la chute de la maison de Huet, en 1693, écrivait :

Il est tombé une maison au faubourg Saint-Jacques, où était encore la bibliothèque de l'évêque d'Avranches. Comme il l'a donnée après sa mort aux jésuites de la maison professe, il vint un grand nombre de jésuites pour ramasser les livres et les manuscrits et les tirer du débris de la maison. On dit que ce prélat logera chez ces Pères, quand il viendra à Paris. On dit que ce sont les mânes de M. Descartes qui ont renversé cette maison. (Quesnel à du Vaucel, 2 juillet 1693.) ²

On a de Bossuet à Huet une lettre de condoléances sur cet accident, de même qu'une pièce de vers de Santeul ³.

Durant l'avent de cette année, Massillon, qui s'était fait connaître, comme jadis Bourdaloue, par une station prêchée dans l'église de sa maison (à l'Oratoire de la rue Saint-Honoré) fut appelé à Versailles ⁴. Il n'eut sans

1. Lettre de Huet, 21 juillet 1698. *Annales*, n° 2, p. 221. Les *Lettres de Huet au P. Martin Cordelier gardien du Couvent de Caen*, ont paru dans les *Annales de la Faculté de Caen*, 1883, n° 2, p. 211 et suiv., puis dans la *Revue catholique de Normandie*. Il y est parlé de Bourdaloue pour la première fois dans cette lettre de Huet écrite de Paris, le 27 janvier 1699, où celui-ci répond à trois lettres de son correspondant sollicitant la station de Pontorson.

2. T. I, p. 273.

3. 1^{er} sept. 1693, Éd. Guillaume, t. ix, p. 82 et *J.-B. Santolii Victorini Opera*... 1694, p. 335.

4. ...« Après avoir prêché le carême à Montpellier en 1698, Massillon fut désigné pour celui de 1699 dans l'église de l'Oratoire. Le succès de cette station fut complet et le P. Massillon fut immédiatement invité à prêcher à Notre-Dame. Le P. Bourdaloue faisait partie de l'auditoire, et comme quelques-uns de ses confrères lui demandaient ce qu'il pensait du prédicateur, il répondit avec autant d'esprit que d'humilité : *Ilunc oportet crescere, me autem minui*. Massillon ne demeura point en reste avec

1699 doute aucune peine à faire oublier le P. Séraphin, contre qui des symptômes de mécontentement, des accusations de quiétisme peut-être, se font jour à cette époque ¹.

Le père de la Chaise, écrit au 26 novembre M^{me} de Maintenon à l'archevêque de Paris, a parlé au roi du père Séraphin, dont il a reçu les mêmes plaintes que celles que j'ai eu l'honneur de vous donner, Monseigneur ².

Bourdaloue enfin est encore nommé dans la *Liste*, pour les sermons du **mardi 8**, et du **vendredi 25 décembre**, à l'Hospice des Enfants-Rouges. Voici comment il est annoncé :

Aux Enfants Rouges. Le R. P. Dom Cosme de Champigny, Supérieur des Barnabites de Passy, les 4 Dimanches de l'Avent : les jours de la Conception & de Noël, le R. P. Bourdalouë, Jésuite : Et les Fêtes de St Etienne, de la Circoncision & de l'Epiphanie, M. Mabilie, docteur de Sorbonne.

Ce ne sont donc là que deux dates, sans aucun détail complémentaire.

le célèbre Jésuite. « On coupe les bourses à vos sermons, lui disoit un jour un courtisan. — Oui, répartit Massillon, mais le P. Bourdaloue les fait rendre. » Pendant l'avent de cette même année 1699, Massillon fut désigné pour prêcher à Versailles devant la cour. Louis XIV lui adressa un jour ce compliment. « Mon père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs, j'en ai été content ; pour vous toutes les fois que je vous entends, je suis très-mécontent de moi-même. » (*L'Oratoire en France au XVII^e et au XIX^e siècle*, par le P. Adolphe Perraud, Paris, Ch. Douniol, 1866, in-8, p. 350.) V. plus haut, p. 740² et 825². Voy. plus bas à l'année 1702.

1. Rochebilière a recueilli à l'année 1700, ce fragment du chansonnier de Maurepas.

Triplet pour le P. Séraphin Capucin qui prêcha plusieurs carêmes à Versailles.

La Cour n'a plus le goût si fin
Soit qu'elle blâme ou qu'elle loue
Témoin le Père Séraphin
Elle met ce bon capucin
Au dessus du grand Bourdaloue
La Cour n'a plus le goût si fin
Soit qu'elle blâme ou qu'elle loue.

(Recueil de Maurepas, Bibl. nat. t. 28, f^o 145.)

2. T. IV, p. 301. Pendant ce temps le Capucin donnait l'avent à Saint-Benoit, La Rue, à Saint-Merry, ainsi qu'un sermon de l'octave de la Conception chez les Recollettes de la rue du Bac, avec Gaillard, l'abbé Anselme et Poncet de La Rivière. Cf. plus haut, pp. 30, 35, etc.

1699-1700

Notons enfin la date d'une lettre écrite par Bourdaloue le vendredi **27 novembre** 1699, publiée par Mgr Blampignon¹ et par le P. Chérot² avec une série de points d'interrogation sur le destinataire. On y apprend du moins que le lundi soir 22, il était à Versailles, et y passa la nuit, puisque c'est là que le mardi matin, il partait dans la chaise de poste mise à sa disposition par M. de Neuville pour aller voir à Hautebruyère une religieuse de ce prieuré, fille de ce seigneur inconnu à qui fut écrit ce billet³.

III. L'année 1700.

Nous constatons, au **mercredi 27 janvier**, la présence à Paris de Bourdaloue, écrivant au P. Bouhours son remerciement pour l'hommage des *Pensées ingénieuses*. Le P. H. Chérot, après avoir adressé, au sujet de cette lettre, un appel entendu bientôt, a pu l'éditer d'après l'autographe conservé à la Bibliothèque de Nantes⁴. La conjecture de la date, confirmée par l'accord du jour de la semaine, équivaut à une certitude⁵.

Les mentions assez générales que suppose le fragment suivant d'une circulaire du troisième monastère de Paris,

1. *Etude sur Bourdaloue*, p. 42.

2. P. 163.

3. Pour le billet au P. Bouhours, daté du 30 décembre, que le P. H. Chérot a placé entre les années 1689 et 1699 (p. 173, note 3, et 174) on peut dire sans doute, en grande rigueur, que les sermons de la Conception et de Noël de cette année, inscrits en somme dans un Avent dont Bourdaloue prend sa part, pourraient justifier l'expression : « sans les sermons de l'Avent. » Toutefois il semble plus naturel de les rattacher à un avent proprement dit, soit celui de 1697, à la cour, soit le précédent 1695 à Saint-André-des-Arts, ou toute autre des stations d'avent qui s'échelonnent entre 1689 (avent de Versailles) et le dernier avent proprement dit de 1697, savoir : 1690, Saint-Nicolas-des-Champs; 1691, Versailles; 1692, Saint-Paul; 1693, Versailles.

4. *Bourdaloue, sa Correspondance*, p. 181, et deux *Nouvelles lettres*, p. 7. 15.

5. 31 janvier 1700. — Cf. plus haut, 31 juillet 1696. Lettre de M^{me} de Maintenon (erreur rectifiée).

1700 en date du 12 février 1700, regardent probablement la fin de l'année 1699 et le commencement de 1700. La prise de voile de M^{lle} d'Estrées étant, comme nous l'avons vu, du commencement d'avril de 1699, paraît bien éloignée pour être noyée dans cette vague désignation. Il faut donc supposer que d'autres vêtures ou professions furent prêchées sur la fin de cette même année; mais comment déterminer la part de Bourdaloue et celle de Gaillard dans cette prédication collective ?

Nous avons eu plusieurs excellents sermons des RR. PP. Bourdaloue et Gaillard, Jésuites; à quelques cérémonies de vêtures et de professions, qui nous ont fait comprendre, goûter et estimer infiniment les avantages de la vie religieuse et les obligations que nous avons de tendre à la sainteté de cet heureux état. (Circulaire du troisième monastère de Paris ¹.)

En mars un des frères des PP. Chamillard épouse M^{lle} de Lussay ².

De nouveau et désormais nous ne rencontrerons plus dans la *Liste* le nom de Bourdaloue que pour certains sermons, qu'on pourrait nommer d'apparat. Au carême de 1700, il n'y est désigné que chez les *Nouvelles Catholiques*, pour trois sermons. Avant d'en voir les dates, ainsi qu'une autre prédication indiquée par la *Gazette*, notons quelques-uns des prédicateurs qui succèdent à Bourdaloue, pour ainsi dire de son vivant.

La cour entend le carême de l'abbé Boileau, dont la mort avait été annoncée à faux par le *Mercure* en février 1693 ³ et démentie en ces termes au numéro de mars :

1. Communication du monastère d'Annecy, lettre du 3 décembre 1698.

2. « Clément Chamillart Villatte, président en la Chambre des Comptes, cousin de Bourdaloue, épouse en mars 1700, M^{lle} de Lussé, fille de M. de M. de Lussé, receveur général des finances de Guyenne. » (Cabinet des titres.) Consulter le *Mercure galant* d'avril 1700, p. 261. Il meurt le 17 avril 1708, à 45 ans, demeurant rue Saint-Nicaise (Saint-Germain-l'Auxerrois, folio 60.) (R.) Cf. Tausserat, p. 34.

3. P. 329.

Au lieu de faire l'éloge de M. l'abbé Boileau, comme je m'y estois préparé en vous écrivant sa mort le mois passé, j'ay la joye de vous apprendre que cet illustre Abbé se porte fort bien. Si j'en disois davantage je blesserois sa modestie. Il vit & ses doctes Prédications vous feront souvent son éloge ¹. (P. 337.)

Massillon avait la chaire de Saint-Gervais; Séraphin, le Carême devant « Leurs Majestez Britanniques » à Saint-Germain-en-Laye; du Jarry, un sermon au Carmel de la rue du Bouloi de Grenelle. Le P. Gaillard prêchait à Saint-Jacques de la Boucherie, et Bretonneau à Saint-Nicolas des Champs, où Bourdaloue avait donné l'avent de 1690. Enfin, à la Sainte-Chapelle, on voit inscrit « le R. P. Chaussemer, Jacobin, Docteur en Théologie & Prédicateur ordinaire du Roy ². » L'annonce de la *Liste* relative aux *Nouvelles Catholiques* nous apprend le nom de l'obscur prédicateur que vint rehausser Bourdaloue de l'éclat de sa réputation en donnant trois des sermons de ce carême. Il

1. Dans les nouvelles à la main du ms. de la Bibliothèque nationale. (n. a. fr. 1732, on lisait sous la date du 2 mai 1688 : « M. l'Abbé Boileau famus (sic), predicateur qui preschoit ce Careme à St Jean en greue, tomba le dimanche de Quasimodo en apoplexie. » — Il est prudent d'atténuer l'explication que j'ai proposée plus haut, p. 548², du mot prêté à Racine sur les sermons de Boileau empêchant la *Judith* de Boyer de tomber durant le carême. Une des lettres de Madame permettrait de laisser à l'épigramme toute sa cruauté, et n'était que la réponse collective du parterre a probablement été arrangée après coup, l'application au prédicateur est formellement faite :

« De Paris, le 1^{er} mai 1695.... Je crois, que comme l'on est tellement dévot à la cour, les auteurs se sont imaginés que l'on feroit meilleur accueil à leur pièce, s'ils y mêlaient un peu de piété. Au début cela a réussi, mais à cette heure on ne peut plus souffrir leur comédie. Quand les acteurs l'annoncèrent la dernière fois*, le parterre répondit : « Nous n'en voulons plus! — Pourquoi cela? demandèrent-ils? elle a pourtant été fort goûtée » Le parterre répondit : « Cette comédie n'a pas été sifflée, parce que c'étoit le carême, et que tous les siffleurs étoient occupés à Versailles à siffler les sermons de M. l'abbé Boileau. » C'étoit une jolie réponse ». — Trop jolie même, car elle paraît bien avoir été inventée.

2. Ce titre qui reparait (V. plus haut, p. 898¹), est à noter, car il semble, d'après un document de l'année 1704, qu'à la mort de Bourdaloue, il n'y eut que deux titulaires de cette fonction, lui et le P. Séraphin, successeur de Mascaron, mort en novembre 1703. V. plus bas la note u du livre iv.

* *Judith*, tragédie de l'abbé Boyer... C'est à la Champmeslé elle-même qu'on fit cette réponse. M. de Lérès, *Dictionnaire des théâtres*. (Jaeglé, I, p. 112.)

1700 n'est pas sans intérêt de remarquer que Bourdaloue, vieillissant et affaibli, venait prêcher ses derniers sermons dans cette chaire de la maison des Nouvelles Catholiques, où le jeune abbé Bossuet, encore chanoine de Metz, s'était fait entendre lors de ses débuts à la cour, et où plus d'une fois Fénelon, supérieur de la Maison durant plusieurs années, avait donné ces improvisations aisées dont il recommandait la méthode dans ses *Dialogues sur l'Éloquence de la Chaire*.

Aux Nouvelles Catholiques, rue neuve Ste Anne, quartier S. Roch. M. de Paris Ecclésiastique, tous les Dimanches de Carême : Et le R. P. Bourdalouë, Jésuite le jour de l'Annonciation, le Vendredi saint, & le jour de Pâques. (*Liste 2.*)

Voici les dates exactes de ces trois sermons :

Jeudi 25 mars. — Pour la fête de l'Annonciation.

9 avril, Vendredi saint. — Cette *Passion* fut-elle répétée deux fois en ce jour, ou faut-il penser que la *Liste* imprimée à l'avance, et ne nous garantissant pas ce qui s'est fait, doit céder devant la *Gazette* ? Celle-ci nous montre ce jour même Bourdaloue prêchant le matin la *Passion* devant Monsieur et Madame, dans leur chapelle de Saint-Cloud :

De Paris, le 17 avril 1700.

Monsieur, Madame, et M. le duc de Chartres ont assisté à tous les Offices du matin et du soir, de la semaine sainte, dans la Chapelle du Château de St Cloud.... Le 9 (vendredi saint) Monsieur et Madame entendirent dans la Chapelle du Château, le sermon de la *Passion* par le Père Bourdaloue Jésuite..... Le 11.... Leurs Altesses entendirent dans la Chapelle du Château la prédication du P. de Trévou, Jésuite, confesseur de Monsieur.

Les deux sermons sont possibles, pourvu qu'on suppose que l'orateur vint redire l'après-midi, aux Nouvelles Catholiques sa *Passion* du matin, ou même une autre tirée de ses nombreux sermons anciens.

22 mai. — Mort de la mère de notre orateur ¹.

1. V. Tausserat, p. 22. Mme de Pringy, p. 248 du t. xvi des *Œuvres complètes de Bourdaloue*, éd. Lebel, 1812, in-8.

Dimanche 15 août. — Sermon à la Visitation de Chaillot, pour la fête de l'Assomption, devant la reine d'Angleterre. 1700

Nous avons eu la veille de la Présentation un sermon du Révérend Père Massillon, ce célèbre Prédicateur de l'Oratoire, qui remplit parfaitement l'idée que sa réputation nous avoit donnée. Nous avons souvent les plus fameux prédicateurs de Paris pour prêcher devant la reine (d'Angleterre); nous mettons le premier de tous le Révérend Père Bourdaloue, qui fit un sermon le jour de l'Assomption, dont la beauté auroit surpris, si on n'étoit assuré d'entendre de luy tout ce qu'il y a de plus parfait dans un orateur chrétien ¹...

Pour l'avent de 1700, il est étonnant que Rochebilière n'ait pas relevé l'indication, au **samedi 25 décembre**, du sermon de Noël, au monastère de la Conception, indiqué dans la *Liste*. Ce sermon est oublié aussi par le P. Luras dans sa *Chronologie* ². L'« entourage » de Bourdaloue est aussi à signaler pour cet avent mêlé :

A la Conception; Le 1. Dimanche, M. l'abbé Marotin; le 2 Dim. le R. P. Boyer, Theatin; le 3. un Abbé habitué à S. Roch; le jour de la Conception, M. l'Abbé Anselme, le jour de Noel, le R. P. Bourdaloue, Jésuite; le jour de S. Jean, M. l'Abbé Poussin; le jour de l'An, le R. P. Bourseaut, Théatin; le jour des Rois, M. l'Abbé de la Mare ³, Docteur de Sorbonne; Et tous les Jedis de l'Avent à deux heures & demie, le R. P. Séraphin, Capucin.

Cette indication de la *Liste* ne nous fournit que la date du sermon de Bourdaloue, un des « anciens sermons » apparemment, car il est peu probable que notre orateur en écrivit alors de nouveaux.

1. Communication du monastère de la Visitation d'Annecy. (Circulaire du 6 février 1701 : monastère de la Visitation de Chaillot). (Signé) Sr Claire Angélique de Beauvais.

2. Luras, t. I, p. XXXVI.

3. Il y avait deux prédicateurs de ce nom, frères peut-être, difficiles à distinguer dans les *Listes*, car tous deux étaient docteurs de Sorbonne. On trouve à ce même carême de 1700 : « En la Ville : A S. Chaumont; M. l'abbé de la Mare l'ainé, Docteur de Sorbonne. Aux Filles-Dieu; M. l'Abbé de la Mare le Jeune, Docteur de Sorbonne. » Celui-ci est désigné pour l'avent de 1700, à S. Josse.

1700 Parmi les prédicateurs de cet avent¹, on remarque Bretonneau, qui commence sans doute à se faire connaître, à la station de Saint-André des Arts, et donne en outre le sermon du 11 décembre, durant la neuvaine de la fête de l'Immaculée-Conception, aux récollettes de la rue du Bac, à côté de Boursault, ce théatin, fils de l'auteur comique, inspireur, dit-on, du P. Caffaro, son confrère, pour la fameuse lettre *sur la Comédie* réfutée par Bossuet².

1. Le P. Séraphin donnait l'avent à Saint-Thomas de la rue Vivienne, le P. Gaillard deux sermons, aux Enfants-Rouges, pour les fêtes de la Conception et de Noël, copiant donc en cela un des avents précédents de Bourdaloue. Le prédicateur de l'avent à la cour, le P. Maure, de l'Oratoire, eut un beau succès. Nous retrouverons son nom en 1701, p. 516.

2. L'histoire de cette lettre et de tout l'incident est racontée par Legendre dans ses *Mémoires*, p. 189. Mais il la faut suivre aussi dans la correspondance de Madame. (V. édition Jaeglé, t. 1.) Passionnée pour la comédie, celle-ci avait pris l'alarme : Sa lettre du 23 décembre 1694 nous la montre au sermon de Mascaron (éveillée ce jour-là, Cf. note n) et se défendant contre une application que fait pour elle le roi.

« 23 décembre 1694. Nous avons failli n'avoir plus de comédie. La Sorbonne pour plaire au roi a voulu la faire interdire. Mais l'archevêque de Paris et le P. de la Chaise doivent lui avoir dit que ce seroit trop dangereux de « banir » (*sic*) les divertissements honnête (*sic*)... Il y a quinze jours, comme on prêchoit contre la comédie en disant qu'elle « animoit les passions », le Roi se tourna vers moi et me dit : « Il ne prêche pas contre moi qui ne va plus à la comédie, mais contre vous autres qui l'aimes et y alles. » Quoy que j'aime la comédie, repondis-je et que j'y aille, mons. d'Agien (d'Agen, Mascaron) ne prêche pas contre moi... » Cf. éd. A. A. Rolland, p. 137.

Il est plus piquant encore de l'entendre, au 2 novembre 1702, se plaindre que le roi proscriit la comédie : sa lettre exigerait un contrôle qui neus manque, mais elle soulève au moins quelques questions historiques : « Le malheur pour les pauvres comédiens, c'est que le roi ne veut plus voir de Comédies. Tant qu'il y alloit, ce n'étoit pas un péché ; c'en étoit si peu que tous les évêques y alloient journellement, ils avoient une banquette pour eux et elle étoit toujours bien garnie. *M. de Meaux y étoit toujours*. Depuis que le roi n'y va plus, c'est devenu un péché. (Lettre à la duchesse de Hanovre, Versailles, le 2 novembre 1702 ; Jaeglé, t. 1, p. 277). Voilà sur M. de Meaux une accusation bien étrange ; elle ne cadre pas avec les *Mémoires* de Ledieu, nous disant (p. 24) que depuis son sous-diaconat, Bossuet qui avait vu « les spectacles dans sa jeunesse... y renonça absolument » et qu'au temps où « les opéra de Lully étoient le plus en vogue il ne fut pas possible de l'y faire aller, hors une seule fois qu'il y fut conduit comme par force ». C'est là une question que les noms de Boursault et de Caffaro, en face de celui de Bossuet, proposent à la sagacité des chercheurs. Il est possible que le banc des évêques et les médisances de Madame ne regardent que « les pièces saintes » comme *Esther* et *Athalie*, qui alors ne trouvaient plus grâce. La solution est hors de notre objet.

1700

M^{me} de Simiane écrira de lui au marquis de Caumont, le 24 décembre 1731 : « On me parle d'un théatin qui prêche à Versailles, et qui passe tous les Bourdaloues, Massillons, etc.¹ » Comme Bourdaloue ne pouvait prévoir ce succès, nous n'avons pas, Dieu merci, sur le compte de Boursault, le prétendu mot historique de Bourdaloue sur Massillon. Celui-ci avait, tout seul, la station aux Nouvelles Catholiques.

Signalons, au 15 novembre 1700², la lettre de Bourdaloue à un Père de Trèves, le P. Schrembgers³.

1. Sévigné, t. XI, p. 100.

2. Je rejette en note, mais ne veux pas omettre un certain nombre de conjectures de Rochebilière relatives à cette année. « La belle lettre de Bourdaloue à son général pour lui demander de se retirer à la campagne doit être de la fin de 1700 ou du commencement de 1701, selon L. Veuillot qui dit dans son 4^e article du 25 mai 1863, p. 271 : Ces mots : « il y a cinquante deux ans que je vis dans la Compagnie » donnent la date de cette lettre : elle est de la fin de 1700 ou du commencement de 1701. On pourroit peut-être savoir à Rome la date exacte de cette lettre. M. l'abbé Labouderie (p. 18) dit qu'il fit cette demande trois ans avant sa mort. Cela se rapporte. » (R.)

« Le R. P. Pacôme Gillotin, Prêtre, Religieux Camaldule, entra dans cet Ordre par le Conseil du P. Bourdaloue, jésuite. Il fit profession à Grosbois en 1700, ayant environ 28 ans. Sa grande régularité le fit élire en 1716 Prieur du Val-Jésus en Forez.... Il mourut en odeur de sainteté le 16 avril 1743, âgé de 71 ans... (*Nouvelles ecclésiastiques* des 21 et 28 août 1743.) (*Nécrologe des plus célèbres défenseurs et confesseurs de la vérité du dix-huitième siècle*. Seconde partie, 1760, ou t. III, 1762, p. 53.) (R.)

» L'année suivante (1700, celle dont il est question précédemment est 1699) il fut chargé (le P. Daniel) d'écrire sur les disputes qui s'étoient élevées entre les Prêtres des Missions étrangères et les Jésuites au sujet des cérémonies de la Chine. Il publia un écrit intitulé : *Histoire apologétique des Jésuites de la Chine*, imprimée en 1760. Mais on sait par des personnes instruites qu'il ne fut pas le seul à y travailler ; il est certain qu'il en dressa le plan et en rassembla les preuves. Mais ce fut le Père Bourdaloue qui les mit en œuvre et l'on y retrouve, en effet, cette éloquence mâle et sublime qui caractérise ce grand orateur. » (*Histoire de France* du P. Daniel, édit. donnée par le P. Griffet, Paris, 1755, in-4, t. I, p. 27 de l'avertissement qui doit être du P. Griffet.) « La Bibliothèque des PP. de Backer, dont on me communique la deuxième édition in-f° à trois colonnes en épreuve, dit, colonne 829, n° 16 : « Le P. Bourdaloue aurait, d'après les documents fournis par le Père Daniel, composé *l'Histoire apologétique de la conduite des Jésuites à la Chine*. Paris 1700, 4 et in-12 »... J'ai vu l'in-12 de la Bibl. des Jésuites à la rue des Postes. (Je ne vois pas d'édition in-4). Ce livre est aussi à la Bibl. nat. D. 4063 et inven-

3. Chérot, *Bourdaloue, sa Correspondance*, p. 179.

1701

IV. L'année 1701.

Un détail relevé par Rochebilière dans une lettre du 13 février prouve que Bourdaloue était en relation avec M^{me} de Louvois :

M^{me} de Louvois étoit en relation avec le P. Bourdaloue. Je lis dans une lettre que je crois être du précepteur ou du directeur de l'abbé de Louvois. « L'arrivée du P. Bourdaloue interrompit notre conversation. . . . »¹

Il sera confirmé bientôt par des fragments de la correspondance de la marquise d'Huxelles².

La *Liste des Prédicateurs* nous indique trois sermons de Bourdaloue, dont deux aux Nouvelles Catholiques, dimanche de la Passion et vendredi saint, et celui de Pâques, à Sainte-Elisabeth. Les dates sont l'unique détail qui nous en reste³.

Aux Nouvelles Catholiques, rue neuve Ste Anne, quartier S. Roch ; le 1. 3. 4 & 6. Dim. M. l'Abbé Drüillet, Docteur de Sorbonne,

taire 13078. C'est un in-8 de 3 feuillets préliminaires et 83 pages, il est au catalogue imprimé de la Théologie sous le n° que j'ai indiqué. L'exemplaire est aux armes de Huet, qui ne l'a pas annoté et n'a pas indiqué le nom de l'auteur, mais qui a mis sur la garde, en grec : « 15 novembre 1708. » C'est sans doute la date de sa lecture. L'ouvrage ne devait pas avoir paru beaucoup avant et c'est probablement vers la fin de 1700 que ce livre a été publié. » (R.) Je me suis prononcé dans ma *Bibliographie critique* (p. 11) contre l'attribution à Bourdaloue du livre du Père Daniel.

1. Bibl. Nationale, manuscrits, Résidu de S. Germain, 139, f° 193. (R.)

2. V. plus bas, octobre 1703.

3. A Saint-Roch, prêchait Gaillard et Bretonneau, à Saint-Louis en l'Isle. Le P. Chaussemer donnait un certain nombre de sermons isolés, par exemple, celui de l'Annonciation, chez les Petites Cordelières de la rue de Grenelle, et le 3^e samedi (26 mars) aux Nouveaux Convertis, à côté de l'abbé de Villiers, l'ancien confrère de Bourdaloue, désigné pour le 1^{er} et le 7^e, des abbés Anselme et Boileau, d'un orateur anonyme et d'un certain abbé, frère du jésuite Gaillard*, qui allait, durant quelque temps, rendre plus fréquent ce nom sur la *Liste des Prédicateurs*. A Saint-Jacques du Haut-Pas, c'étaient aussi un Père de l'Oratoire, le P. de Malinguehen, qui occupait la chaire. Le P. Séraphin prêchait à Saint-Jean-en-Grève, et Massillon à la cour.

* Il avait donné cette année-là le sermon de la Pentecôte devant le roi ; on lit dans les *Mémoires* de Sourches : « Le 30 mai, l'après-dinée, le Roi entendit le sermon de l'abbé Gaillard, qui réussit très bien. » Sourches ajoute cette note : « Frère du célèbre P. Gaillard, jésuite. Il étoit Provençal. » (T. VI, p. 260.)

1701

Archidiacre & Grand Vicaire du Mans : le 2. Dim. M. l'Abbé Brunet, Docteur de Sorbonne : le 5. Dim. [13 mars] & le Vendr. saint [25 mars], le R. P. Bourdaloüe, Jésuite ; le jour de l'Annonciation, le R. P. De Combes, de l'Oratoire : Et le jour de Pâque M. l'Abbé Anselme. Le R. P. de la Tour, Général de l'Oratoire, fera aussi des conférences tous les Vendredis de Carême.

A Ste Elizabeth ; le R. P. Chaussac, Prêtre de la Doctrine Chrétienne ; & le R. P. Bourdaloüe, Jésuite, le jour de Pâques.

Jeudi 19 mai. — Sermon de profession de M^{lle} de Montholon, à Jouarre. Les détails conservés sont dus uniquement au *Journal* de l'abbé Ledieu. Ils se bornent à constater que Bossuet fit la cérémonie, et entendit Bourdaloue. Ce n'était point la dernière fois, et nous retrouverons à Meaux, en 1702, notre prédicateur¹. En cette année 1701, la conversation de l'évêque de Meaux avec le religieux, son hôte du 18 mai et son compagnon de voyage vers le monastère de Jouarre, telle que l'a relatée Ledieu dans son *Journal*, ne manque pas d'intérêt psychologique.

Mercredi 18 mai 1701... Au retour il a trouvé (Bossuet à Meaux) chez lui le pere Bourdaloue et M. de Montholon, 1^{er} président au Parlement de Rouen, et M. de la Guillaumie, conseiller au Parlement de Paris² qui ont tous dîné avec lui, et sur le soir, M. de Meaux,

1. Il donnera encore un sermon de vêtue à Meaux, le 22 octobre 1702, devant Bossuet.

2. Sur la famille de Montholon, alliée aux Guillaumie, V. mes *Lettres de Bossuet révisées sur les autographes*, p. 51. — Cf. *Inventaire du mobilier du premier président de Montholon* (Extrait du *Bulletin de la Commission des Antiquités de la Seine-Inférieure*) reproduit dans les *Mélanges historiques et archéologiques concernant le département de la Seine-Inférieure*, etc... par Charles de Beaurepaire, 1897, p. 813-324. Montholon (Charles-François de), sieur d'Aubervilliers ou Notre-Dame-des-Vertus, près Paris, était conseiller au Grand Conseil depuis le 18 janvier 1674, lorsqu'il fut nommé, le 12 décembre 1691, Premier Président au Parlement de Rouen, en remplacement de Charles-François de Ris, décédé. Sa réception eut lieu le 18 du même mois. Il mourut à son château d'Aubervilliers le 9 juin 1703... Montholon s'était marié deux fois ; le 4 octobre 1679, avec Anne-Marie de la Guillaumie, fille de Jean de la Guillaumie, secrétaire ordinaire du conseil privé, et de Catherine Lallemand, fille d'un maître des Requêtes (elle mourut à Rouen en 1694) ; la seconde fois, avec

1701 cette Compagnie et sa famille sont allés coucher à Jouarre, pour la profession de M^{lle} de Montholon, fille du premier président pour laquelle M. de Meaux a dit la messe pontificale ce jeudi matin 19, et le Père Bourdaloue a prêché. (*Journal de Ledieu*, t. 1, p. 185.)

Lundi 23 mai 1701. Le matin il a écrit (Bossuet) à M. le cardinal de Noailles une lettre au sujet d'un nouveau livre des jésuites : *Question importante à l'occasion de la nouvelle histoire des Congrégations de Auxiliis* à Liège, etc... Il attaque la doctrine de ce livre, contenue au chapitre x, p. 201, 213 ; et encore p. 5 et 42, où l'auteur prend la défense de la doctrine de Molina sur les forces naturelles, auxquelles il attache la grâce ; et M. de Meaux dit que par là la censure du Clergé est directement attaquée dans les propositions 5 et 6, et que souffrir ce nouveau livre, non seulement c'est abandonner la censure du clergé, mais que c'est souffrir le semi-pelagianisme. Je garde à Meaux dans mes papiers une copie de cette lettre, parmi les écrits de la grâce.

En venant de Paris à Meaux, le long du chemin, M. de Meaux lut tout ce livre et *le loua fort*, appuyant beaucoup sur l'approbation que toutes les Universités d'Espagne et plusieurs autres avoient donnée à la nouvelle doctrine de Molina sur la Grâce. Quand le père Bourdaloue passa à Meaux et y dina allant à Jouarre, *notre prélat continua de lui faire l'éloge de cet ouvrage aussi bien que M. l'abbé Bossuet*, et le père dit qu'il ne le connoissoit pas ni l'auteur, ni que ce fut un ouvrage sorti de chez eux... (*Ibid.*)

Jadis Bossuet avait écrit, en parlant de Bourdaloue : « Je ne me défie pas de ce père¹. » Peut-être le père n'eut-il pas la même confiance envers le prélat, et bien lui en prit, semble-t-il, durant ce voyage, de ne se point trop livrer et d'éviter, grâce à la prudence qu'on lui reconnaît,

Marie-Anne-Madeleine de Canouville, marquise de Grémonville, Dame de Grosmesnil et d'Yvecrique, veuve du vidame d'Esneval, d'abord conseiller au Parlement, ensuite ambassadeur en Portugal, en dernier lieu, ambassadeur en Pologne, où il mourut. Le contrat de mariage de Montholon et de la dame de Canouville, passé devant les notaires du Châtelet de Paris, porte la date du 31 décembre 1699. Le premier président laissa pour unique héritier un fils, issu de son premier mariage, Charles-François-Adrien, encore mineur. Son second fils, Charles-François, mort à l'âge de 9 ans et demi, fut inhumé le 9 avril 1702, dans l'église abbatiale de Saint-Ouen, à Rouen (Communication de M. A. Héron, de Rouen, lettre du 2 février 1899).

1. V. plus haut, p. 816.

ce qu'on oserait presque nommer une sorte de piège. Les questions quelque peu insidieuses posées par l'évêque de Meaux portèrent sur un livre qu'il loua fort, devant le père, et sur lequel Ledieu donne plus loin, la vraie pensée du prélat. Il s'agissait du livre anonyme du P. Germon, intitulé : *Questions importantes à l'occasion de la nouvelle Histoire des Congrégations de Auxiliis*¹. Bossuet qui soupçonnait bien que l'auteur était un jésuite, espérait peut-être, par une politique assez transparente, que ses éloges feraient parler Bourdaloue. Le petit manège assez amusant que nous révèle, en l'admirant, le dévoué secrétaire de Bossuet, ne peut que faire sourire. Il serait peut-être rigoureux, encore que juste après tout, de le rapprocher d'une séance de la dernière assemblée du Clergé, tenue à Saint-Germain-en-Laye le 30 août de l'année précédente². Bossuet, qui, ce jour-là, avait combattu fortement contre les équivoques et les restrictions men-

1. Le P. Barthélemi Germon était l'auteur d'une des réfutations du livre de Baillet sur la dévotion envers la sainte Vierge, dont nous avons parlé p. 793, qu'il avait publiée sous le titre : *Trois lettres du P. Germon, d'Orléans, Jésuite, à M. Hideux, curé des Saints Innocents sur l'approbation qu'il a donnée au nouveau livre de la dévotion à la sainte Vierge*, 1693, in-12. Son livre des *Questions importantes* était anonyme. V. Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, t. III, col. 135?. Il était dirigé contre le livre de Serry. Si l'on objecte que Bourdaloue connaissait la provenance du livre et déclara que l'ouvrage n'était pas sorti de sa Compagnie, il est difficile de lui faire un crime de sa réserve, si l'on approuve la conduite de Bossuet.

2. V. Ledieu. « M. de Meaux, écrit-il, le lundi 30 août, a commencé son rapport par le titre : *De falso testimonio, mendacio, et perjurio* : ... ne s'étant trouvé qu'une seule difficulté considérable sur laquelle il a appuyé : c'est la proposition soixante-neuvième du recueil imprimé : *Patriarchæ et prophetæ*, etc... des équivoques et amphibologies, qui s'appuie sur les patriarches, les prophètes, les anges, Jésus-Christ même et les saints. M. de Meaux a posé pour principe la sincérité chrétienne commandée par Jésus Christ : *Est, est ; non, non*, suivant laquelle il n'est pas permis de se faire un langage arbitraire en détournant à son sens particulier des paroles entendues en un autre sens. Il a répondu principalement aux exemples d'Abraham appelant Sara sa sœur, à ceux d'Isaac et de Jacob, et a fait voir par les principes de saint Augustin que le discours de Jacob : *Non est mendacium sed mysterium* : il l'a prouvé par les circonstances du fait. » *Journal*, t. I, p. 115.

1701 tales, y avait hautement posé « pour principe la sincérité chrétienne commandée par Jésus-Christ : *Est, est, non, non.* » Les applications diffèrent du principe, et ce serait s'étonner outre mesure de constater que Bossuet n'échappe pas aux faiblesses de l'humanité. Cet aveu n'entraîne aucunement à méconnaître son génie.

Le 21 septembre de cette année mourait le frère François Robineau, qui avait été dix-huit ans le compagnon de Bourdaloue, comme le raconte sa notice nécrologique ¹.

De 1694 à 1701, le socius de Bourdaloue fut le frère de Montfalcon ². Celui-ci, que son éloge funèbre appelle *vir firmi iudicii et magnae prudentiae*, ne fut pas le dernier compagnon de Bourdaloue, bien qu'il lui ait survécu un bon nombre d'années. Il mourut à La Flèche le 28 janvier 1729. Nous verrons que le successeur du frère de Montfalcon suivit de très près dans la tombe le prédicateur dont il avait entendu les derniers sermons.

Mardi 1^{er} novembre. — A Chaillot, sermon de la Toussaint, devant la reine d'Angleterre, avec un éloge de Jacques II.

Le Pere Bourdaloue a prêché ici devant Sa Majesté (la Reine d'Angleterre) les fêtes de la Toussaint et de Noël et fit entrer dans le premier sermon ce petit éloge du feu roi d'Angleterre ³ par rapport au bonheur des saints dont on peut croire qu'il est participant et ce peu de mots vaut une oraison funèbre. La reine nous a avoué que c'étoit la seule consolation qui l'eut touchée depuis sa mort ⁴...

1. Né à Chartres le 23 août 1618, entré dans la Compagnie de Jésus, le 2 avril 1641, à Paris, et ayant fait ses derniers vœux à Alençon le 6 juin 1652, il fut *socius* de Bourdaloue de 1679-1680 à 1687-1688, tout en remplissant l'office de jardinier. De 1688-94, il ne fut plus que le « compagnon » de Bourdaloue, et à en juger par sa notice, de bon nombre de pères, « chacun le demandant par grâce pour compagnon. » Malgré sa belle écriture, comme la notice parle en outre de l'office de boulanger, il est probable qu'il eut peu de loisir pour transcrire les sermons de Bourdaloue. V. note **r**, la notice nécrologique du F. Robineau, et dans l'album iconographique du P. A. Hamy, S. J., son portrait d'après le Poussino. T. VII, p. 102.

2. Du diocèse de Chambéry. Né le 2 mai 1646, entré le 5 avril 1674, et ayant prononcé ses grands vœux à Bourges en 1684. V. sa notice note **r**.

3. Jacques II, mort le 16 septembre 1701.

4. *Lettre circulaire des dames religieuses de la Visitation de Chaillot*

Ce détail, recueilli par Rochebilière, ne nous était pas fourni par la *Liste des Prédicateurs*, qui n'indique pas non plus celui du jour de Noël.

On n'y voyait indiqué chez les Récollettes que le sermon du **jeudi 8 décembre**, dont voici l'annonce :

Aux Recollettes, rue du Bac ; le R. P. Henry du Bois, Récolé de la Maison. Et pendant l'Octave de l'Immaculée Conception qui commencera au Jeudi 8 Décembre, le R. P. Bourdaloue, Jésuite ; le Vendredi 9 le R. P. Crouzeil Docteur de Sorbonne ; le Samedi 10. le R. P. Gonnellieu, Jésuite ; le Dim. 11. le R. P. Dom-Jean (*sic*) Marie, Benedictin ; le Lundy 12. le R. P. Henry, Récolé ; le Mardy 13, le R. P. Quinquet, Theatin ; le Mercredi 14. le R. P. Du Ménil, Prieur des Prémontrés ; le Jeudi 15. & dernier de l'octave, M. l'Abbé du Jarry¹.

Du sermon du 8 décembre nous n'avons que la date, de celui du **dimanche 25**, prêché à Chaillot, encore devant la reine d'Angleterre, la seule mention faite par la *Circulaire* citée plus haut.

Avant de terminer cette année 1701, signalons la nouvelle édition d'une suite de La Bruyère, le curieux

sur les dernières années... de Jacques II... Paris, Christophe Remy, 1702, in-4, p. 15. Bibl. nat. Ld. 173². Achevée d'imprimer pour la première fois le 22 juillet 1702 et datée de Chaillot 1^{er} juillet 1702. Les trois sermons (le 1^{er} en tête de l'*Avent*, les deux autres t. 2 des *Mystères*) sur la Toussaint qui ont été conservés, ont tous trois été prêchés devant Louis XIV. Celui-ci, où se trouvoit un petit éloge du feu roi d'Angleterre ne l'a point été mais peut-être était-ce un de ces trois modifié par Bourdaloue. Il était dans l'usage de prononcer le même sermon approprié aux circonstances. (R.)

1. Sur cette *Liste* de l'avent de 1701, apparaît pour la première fois un des neveux de Bourdaloue, dont la sœur, Anne, née le 7 janvier 1634, avait épousé, le 24 août 1653, Henri Chamillart, sieur de Villatte, oncle de Michel Chamillart, ministre de Louis XIV. Des trois neveux de Bourdaloue, entrés dans la Compagnie de Jésus, Etienne (1656-1730), Antoine-Gaston (1661-17.) et Pierre (1664-1733), il n'est pas aisé de voir quel est celui que la *Liste* désigne comme le prédicateur de Saint-Nicolas du Chardonnet durant cette station de l'avent. — A remarquer encore, le P. Bretonneau, aux Théatins ; le P. Séraphin, à Saint-Louis-en-l'Isle, et, aux Nouvelles Catholiques, l'abbé Bochart de Saron, duquel la lettre du 5 septembre précédent, écrite par Bourdaloue, au sortir de l'oraison funèbre de Monsieur, avait fait à son oncle, l'évêque de Clermont, un si indulgent éloge. Cf. plus haut, p. 457 et 899¹.

1701 livre de Brillon, intitulé le *Théophraste moderne*. Paru sans nom, à la fin de 1699¹, ce livre fut réimprimé en 1701. Certains traits qu'en a cités Mgr Blampignon, à cause du nom de Massillon et d'un parallèle entre celui-ci et le P. Maure, méritent d'être ici relevés. Une critique de cet ouvrage, de l'abbé de Villiers, parue en 1701, sous le titre de *Sentiments critiques sur les Caractères de M. de la Bruyère*, renferme aussi des réflexions relatives à Bourdaloue.

Brillon avait écrit, mettant Massillon au rang de Bourdaloue :

Un ordre déjà célèbre par le nombre de ses prédicateurs, met en vogue ceux qui aspirent à le devenir. Tel élevé dans un corps où ses talents ne sont point connus, est faiblement estimé, qui dans un autre eût acquis le titre d'habile ; il lui manque d'être le confrère de Bourdaloue ou de Massillon.

Dans le parallèle entre les deux oratoriens, sans nommer ni l'un ni l'autre, l'auteur du *Théophraste moderne*, désignait nettement Massillon, devenu célèbre par son premier carême à Saint-Honoré, et le P. Maure qui débuta, pour ainsi parler, par un avent à la cour en 1700².

Deux nouveaux orateurs, écrivait-il, sortis d'une même province, élevés dans la même congrégation, illustres par des talents différents,

1. Le *Théophraste moderne* est annoncé, chez Brunet, au *Mercur*e d'octobre 1699, p. 263.

2. Sur Massillon et le P. Maure, son rival, il faut lire, outre la correspondance de Vuillard avec Préfontaine (Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. III, p. 606), la série des témoignages du temps. Par malheur elle est encore très dispersée : malgré les estimables travaux publiés sur cet orateur, et dont la plupart sont plus anciens que la publication d'un certain nombre de *Mémoires*, il reste vraiment à reconstituer une histoire de sa prédication. Voici, par exemple, les détails à relever dans les *Mémoires* de Sourches :

« 25 décembre 1699. — Le 25, qui étoit le jour de Noël, le P. Massillon fit un admirable sermon devant le Roi, qu'il termina par une prière pour sa Majesté, au lieu du compliment que les autres prédicateurs avoient accoutumé de lui faire. » (Sourches, t. VI, p. 214).

« 27 mars 1701. — Le jour de Pâques, qui étoit le 27, le Roi assista à tous les exercices de piété, suivant sa louable coutume, et entre autres, il entendit le dernier sermon du P. Massillon, qui fut beau ; mais on admira surtout la beauté de son compliment*. »

* « Il ne laissa pas d'avoir des censeurs. » (Sourches, t. VII, p. 38).

s'emparent des suffrages qui semblent n'être dûs qu'à Bourdaloue ; ils entrent en vogue dès le premier jour qu'ils montent en chaire. Un Avent fait la réputation de l'un ; un carême place l'autre au-dessus de tous les hommes éloquents ¹.

Je ne vous dis rien, écrivait de Villiers dans sa critique anonyme, du P. Bourdaloue, connu même de ceux qui ne connaissent pas la religion qu'il prêche...

Cette place exceptionnelle accordée à son ancien confrère ne l'empêche pas de rendre justice à Massillon :

Il y auroit beaucoup à vous dire du P. Massillon, prêtre de l'Oratoire. Quelques éloges qu'on lui donne il les mérite.

Mais des détails plus piquants sont à tirer de cet écrit ; ceux qui nous montrent Bourdaloue peut-être, ainsi que Massillon et Maure, assistant à des plaidoiries d'avocats en renom, ceux surtout qui confirment tout ce que nous savons de l'industrie des copistes :

La curiosité porte les prédicateurs aux audiences. Elle m'y a porté comme eux, Monsieur ; j'en y ai vu de très célèbres ; et quand je vous nommerai le P. B....., et les P. M..... et M....., vous n'en douterez point. Je ne sais s'ils méprisoient les avocats qu'ils venoient entendre ; mais je sais que les avocats s'honoraient de les avoir eus pour auditeurs (P. 323.)

... Si tous les orateurs apportoitent dans la chaire des discours de leur invention, Scribonius le copiste ne se fût jamais enrichi à ce métier... Il commençoit à ne plus tant valoir ; de nouveaux orateurs paraissent qui le releveront infailliblement ; chacun d'eux brigue leurs sermons ; les copistes et leurs clercs n'y peuvent suffire ; on veut du Massillon et du P. Maure.

Apparemment la vogue nouvelle favorisait ce métier lucratif, et les transcriptions de Bourdaloue, répandues d'ailleurs durant plus d'un quart du dernier siècle, devaient avoir été en ces derniers temps moins « demandées. » Massillon et Maure, devenus à la mode, réveillaient l'activité du marché des sermons. A leur tour on allait les prêcher.

1. Correspondance inédite de Massillon, appendice D, p. 203.

1701-1702

Quant aux avocats en renom que Bourdaloue est dit avoir été entendre, on peut presque à coup sûr ranger parmi eux Lamoignon. Les simples relations d'amitié auraient amené notre prédicateur à suivre quelques plaidoyers de son ancien élève. Rien d'impossible à ce que la curiosité ait aussi conduit notre prédicateur à ces séances oratoires¹. Il était en relation du reste avec d'autres magistrats, entre autres un certain président Ferrand, dont il est question dans les lettres de Huet à son neveu de Charsigné, conseiller et procureur du roi au bureau des finances de Caen².

V. L'année 1702.

Lundi 30 janvier. — Vêture de M^{lle} de Lorges à la Visitation de Chaillot³.

... La fête de notre saint Fondateur s'est passée avec la solennité ordinaire, la Reine l'ayant honorée de sa présence, qui nous inspire toujours une nouvelle ferveur. Le lendemain Sa Majesté fit l'honneur à notre très aimée sœur Louise Gabrielle de Lorges de lui donner le voile blanc ; elle eut pour prédicateur le R. P. Bourdaloüe qui fit un admirable sermon. C'est une de nos élèves⁴.

C'est au mois de février que commence la série des lettres de Huet dans lesquelles Bourdaloue est nommé. Il y est question d'un des nombreux procès de l'ancien

1. L'attention donnée par Bourdaloue aux plaidoyers du palais nous étonne peu lorsque nous lisons ce que Legendre dit dans ses *Mémoires*. V. p. 28 et suiv.

2. *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, 1900, p. 146 et suivantes. Je ne saurais trop remercier M. A. Gasté de m'avoir mis à même de puiser dans cette correspondance publiée par lui les passages qui concernent les rapports de Bourdaloue avec le président Ferrand. V. plus bas, p. 921.

3. Bourdaloue prêcha aussi sa profession. Voy. 1^{er} mars 1703. (Lettres circulaires des religieuses de la Visitation de Chaillot datée du 10 ou 20 mars 1702, p. 1, Biblioth. nationale Ld 1732.) (R.) Circulaire du 20 mars 1702, monastère de la Visitation de Chaillot. (Signé) les Sœurs de la Communauté.

4. Communication du monastère de la Visitation d'Annecy.

évêque d'Avranches. M^{me} de Chamarande avec qui 1702
Bourdaloue est chargé de négocier un accommodement, par l'intermédiaire du président de chambre Ferrand, était la fille de l'ancien administrateur de l'abbaye de Fontenay, donnée à Huet, après sa démission de l'évêché d'Avranches¹. Le procès, qui ne put être évité, est relatif à des contestations sur le temporel de l'abbaye de Fontenay. Avant de citer les fragments de ces lettres, dont le commentaire complet devra être donné dans l'édition définitive de la *Correspondance de Bourdaloue*, il est bon de dire un mot des rapports spéciaux de Huet avec notre prédicateur. Il est malaisé de déterminer la date exacte à laquelle commença la cohabitation suivie des deux amis, dont le souvenir a été gardé dans le *Commentarius* de Huet². Il est certain que, dès longtemps, Huet avait traité ou du moins entamé la question du legs de sa bibliothèque à ses « bons amis les jésuites » comme il les appelle dans une lettre à son neveu³.

Ce qui en témoigne, c'est la lettre de Quesnel en date du 2 juillet 1693⁴. Il avait son logement à la Maison professe avant l'année 1700, car on lit dans une lettre en date du 9 septembre, écrite de Fontenay, à son neveu :

1. « 20 avril 1699. — Le 20, on sut que le Roi avoit donné l'abbaye de Fontenay, chargée de mille livres de pension, à l'évêque d'Avranches *, qui avoit demandé à quitter son évêché, lequel Sa Majesté avoit en même temps donné à l'abbé Coëtenfao. » La lettre du 20 avril 1699, par laquelle Huet annonce à son neveu sa récente démission de l'évêché d'Avranches, est des plus intéressantes. « Vous serez bien surpris, mon cher neveu, lui dit-il, quand vous apprendrez, etc... » (P. 163.)

2. V. plus bas, p. 924.

3. *Lettres de Huet à son neveu de Charsigné*, op. cit., p. 177 A Fontevraud, 24 juin 1699... J'y arrivay (à Fontevrauld) hier... j'espère en partir le premier de juillet pour vous aller voir. Je me promets d'arriver le lendemain à la Flèche et d'y passer le troisième du mois, pour y voir mes bons amis les jésuites et leur disciple nostre neveu....

4. Citée plus haut, 1699.

* Ci-devant l'abbé Huet de Normandie, sous-précepteur de Monseigneur le Dauphin. (Sourches, t. VI, p. 147.)

1702

Je me suis souvenu que lorsque les jésuites me firent préparer mon logement de Paris, ils firent peindre les portes d'une certaine peinture en détrempe, de couleur feuille morte, sur laquelle on mit un vernix qui la rendoit luisante et plus belle que de la peinture en huile. Cette peinture est très bon marché et ne sent pas si longtemps ni si fort que l'huile. . . . Je vais écrire à Paris pour savoir tous les ingrediens ou recettes de cette peinture ¹.

Il serait assez singulier de retrouver quelque jour une lettre de Huet à quelque correspondant de la Maison professe, demandant ce procédé de peinture économique, ainsi que la réponse à la question, surtout si cette réponse se trouvait être une lettre autographe de Bourdaloue. Ce ne serait nullement impossible; mais au lieu de rêver cette fantaisie, mieux vaut tirer du recueil intitulé *Huetiana* divers échos des conversations que ne devaient point tarder d'avoir entre eux Huet et Bourdaloue :

Dans une conversation que j'eus un jour avec quelques jésuites, raconte Huet, on tomba sur la comparaison du mérite des Savans & de celui des Prédicateurs, savoir lequel de ces deux emplois est le préférable & le plus estimable. Le P. Brossamin, célèbre par son érudition & par son talent dans la Prédication, qui étoit présent, prit le parti des Prédicateurs, & moi celui des gens de Lettres. Le Pere Bourdaloue survint au fort de la dispute. Son autorité & le succès extraordinaire de ses Prédications, firent pancher la balance vers le parti contraire au mien. On n'oublia rien de tout ce qui se pouvoit alleguer de part & d'autre. On representa la sainteté du ministere apostolique des Prédicateurs, la conversion des ames, l'instruction des peuples; à quoi l'on ajouta le fruit présent & certain de ce laborieux emploi, dont on est payé, pour ainsi dire, en argent comptant par les applaudissemens du public, & par l'empire que l'éloquence donne sur les ames; récompense bien plus flâteuse, &, si on la regarde avec des yeux mondains, bien plus noble & bien plus éclatante que la vaine & sombre occupation d'un savant, enseveli dans la poussière & l'obscurité d'un cabinet, uniquement occupé de lui-même & inutile au monde. J'opposai à ces considérations les raisons suivantes; que ces gens obscurs sont les maîtres des Prédicateurs, & leur apprennent ce qu'ils doivent dire, & leur fournissent la matière

1. *Ibid.*, p. 265.

de leurs discours ; qu'ils ne bornent point leurs travaux au peuple d'une ville, ni au succès d'une Dominicale ou d'un Carême, ni aux louanges passageres de peu de jours ; qu'ils portent leurs vûes jusques dans les siècles à venir, qu'ils parlent à toutes les nations, & que dédaignant la multitude, ils n'adressent leurs écrits qu'aux gens habiles & intelligens. J'appuyai mes raisons par des exemples : Vous avez eu parmi vous, leur dis-je, dans ces derniers tems deux hommes illustres, l'un par la Prédication, l'autre par son grand savoir : je veux dire le Pere Castillon, & le Pere Petau : je vous fais juge lequel a le plus servi l'Eglise, & le plus fait d'honneur à votre Compagnie. A peine se souvient-on aujourd'hui du Pere Castillon ; sa reputation ne lui a guère survécu, & tout le bien qu'il faisoit a fini avec lui. Toutes les écoles de théologie de la Chrétienté retentissent du nom du Pere Petau, écoutent & profitent de ses leçons, & il continuera d'éclairer l'Eglise jusqu'à la consommation des siècles ¹.

Huet ne nous dit pas si Bourdaloue trouva ses raisons et ses exemples sans réplique ; mais il serait facile aujourd'hui de retourner la proposition du très érudit évêque d'Avranches. En dépit de sa science et de ses ouvrages, qu'aussi bien on ne lit plus guère, et sauf le culte très légitime que sa patrie garde à sa mémoire, on peut se demander qui connaît le nom de Huet, et qui ignore celui de Bourdaloue. Tant valent les hommes, tant les thèses, en ces sortes de questions insolubles dont personne ne peut trancher le dernier mot. Du moins voyons-nous, dans cet *ana*, un reflet des conversations entre Bourdaloue et son savant ami et commensal.

En février 1702, Huet pouvait avoir avec son ami de ces conversations : sa correspondance nous le montre à Paris :

Lettres de P. D. Huet à son neveu de Charsigné,

A Paris, 11 février 1701.

.... Ce que vous a dit Mr l'Intendant que mes parties tirent avantage de la recherche que je fais pour l'accommodement, M. de Beuvron me l'a dit aussi et je le crois, mais je ne vois pas que cette

1. *Huetiana*, Paris, 1722, p. 178, n. LXXV.

1702 opinion me face autre mal que de les rendre difficiles, car le pis sera de plaider, ou nous nous trouverons sur nos pieds. Je n'ai plus qu'une tentative, qui est de faire dire au Président mesme de la Chambre ou nous plaidons, et qui me reprochoit que je ne voulois pas d'accommodement, que s'il veut nous donner des arbitres je les accepteray. Ou cela réussira, et c'est ce que je demande, ou cela ne réussira pas et le President verra qu'il ne tient pas à moy qu'on ne s'accommode. *C'est le P. Bourdaloue qui luy doit parler.* Mr l'Intendant ne devoit pas me refuser une lettre. Le pis qui en seroit arrivé, c'est qu'elle seroit inutile... (P. 294.)

A Paris, 13 février 1702.

... M. l'Intendant m'a écrit aux mesmes termes qu'il vous a parlé. Je n'ay jamais douté que M^{me} de Chamarande ne vist bien clairement que je luy faisois proposer l'accommodement et que la proposition venoit de moy. *J'en ay si peu fait un mistere que le P. Bourdaloue, amy de M. le President Ferrand doit le voir aujourd'huy* de ma part pour le prier de nous donner luy mesme des arbitres. J'ecrivis cet esté à ce President tous les pas que j'ay faits pour terminer nos differens à l'amiable... (P. 296.)

A Paris, 14 février 1702.

... Il se passa hier icy une chose qui mérite que vous la sachiez. *Je vous avois mandé que le P. Bourdaloue devoit voir de ma part M. le President Ferrand.* Il le vit et luy fit connoistre que lorsque nous estions en terme de terminer nos affaires à l'amiable avec M^{me} de Chamarande, elle avoit voulu prendre les voyes de rigueur et me l'avoit ainsi déclaré, que je m'y estois opposé inutilement, que cependant et elle et son mary avoient eu l'artifice de repandre en tous lieux et de persuader à luy President que je ne voulois point d'accommodement, que Mr de Beuvron, de Montatere et Foucaud s'y estoient employez auprès d'elle inutilement, tandis que je leur offrois des blancs signez, que j'avois mesme voulu faire arbitre le Directeur de M^{me} de Chamarande, que pour mieux faire connoistre à luy President les dispositions où je suis pour l'accommodement auquel il m'a exhorté, je le suppliois de nous nommer des arbitres et que je les recevrois de sa main avec soumission. Le President repondit qu'il savoit la plus part des choses qu'il venoit d'entendre (et ce fut apparemment par une lettre que je luy ecrivis cet esté) qu'il estoit fort aise de connoistre les dispositions où je suis pour la paix, qu'il verroit M^{me} de Chamarande et l'obligeroit de nommer un arbitre, que lors qu'elle l'auroit fait il *iroit voir luy* (sic) *P. Bourdaloue pour le luy faire savoir*, et pour luy demander le mien.

1702

Après cet entretien le P. Bourdaloüe alla en une maison où il devoit disner avec le President M. de Lamoignon auquel il conta ce qu'il venoit de negotier pour mes interets avec M. le President Ferrand. M. de Lamoignon luy dit qu'il ne savoit rien de cette affaire que j'ay à demesler avec Mr de Chamarande, qu'il en estoit fasché et qu'il vouloit s'accommoder, que M^{me} de Chamarande estoit une chicaneuse, mais que Mr de Chamarande estoit bon homme, estoit son voisin à la campagne et son amy, et qu'il croioit qu'il ne le dediroit pas. *Le P. Bourdaloüe m'estant venu voir le soir pour me rendre compte de tout cela*, je le priay de faire savoir à Mr le President Ferrand l'offre que M. de Lamoignon faisoit de sa médiation, afin qu'il la propose à M^{me} de Chamarande. Voilà l'estat de cette affaire qui promet quelque bonne fin. Mais quand la paix ne s'en suivroit pas, voila nos juges et gens d'un grand (P. 299) poids, qui connoissent mes intentions, et qui ne se laisseront pas prévenir contre moy. *Mr de Lamoignon parla aussi au P. Bourdaloüe* de ce qui se passa samedy en Mr d'Avranches et moy. Il luy dit que j'avois affaire à un grand chicanier, mais qu'il croioit que ce qui le rendoit si difficileux, c'estoit son impeccuniosité, ce que je crois vray en partie. (P. 297.)

A Paris, 18 février 1702.

... A l'occasion de cette assignation, j'allay voir hier Mr le President Ferrand, il me reitera la parole qu'il avoit donnée au P. Bourdaloüe de porter M^{me} de Chamarande à l'accommodement. Je luy dis que Mr le President de Lamoignon s'estoit offert de luy mesme au P. Bourdaloüe pour nous accommoder. Il promit de le proposer, et M. de Lamoignon de son costé me promit hier de parler comme de son chef à Mr de Chamarande. (P. 300.)

A Paris, le 24 février 1702.

... Pour vous faire voir que ce n'est pas sans raison que je ne trouve pas à propos de presenter une requeste sur les nouvelles reparations, vous saurez que lundi, jour de l'assignation qui m'avoit esté donnée pour voir enteriner le procez verbal de Cardon, la cause ne fut point appelée. Cela m'a fait juger que Mr le Président Ferrand ne l'avoit pas voulu appeler dans l'esperance de nous concilier. Et ce matin *le P. Bourdaloüe lui a escrit un billet pour savoir en quel estat il a mis cette négociation*. Jugez si j'aurois eu bonne grace de luy presenter une requeste tendante à une procedure de rigueur, lorsque je tasche de l'engager à menager la paix, et si je ne donnerois pas un beau pretexte à Mr de Chamarande de refuser l'accommodement... (P. 300.)

1702

A Paris, 28 février 1702.

... Je vis hier Mr le President de Lamoignon. Il me dist qu'il avoit proposé l'accommodement à Mr de Chamarande et s'estoit offert pour médiateur, qu'il avoit repondu que nos affaires estoient presque toutes terminées, et n'estoient plus en estat d'estre terminées autrement que par un jugement. C'est la reponse qu'ils ont faite à Mr de Beuvron et à Mr Foucaud. D'ailleurs le President Ferrand n'en a rendu aucune reponse au P. Bourdaloue, ainsy il en faut decoudre et je ne m'y endormiray pas... (A la fin de la meme lettre, p. 303).. Ma requeste est présentée et je n'ay plus aucune esperance d'accommodement, le President Ferrand n'ayant pas repondu au dernier billet du P. Bourdaloue... (P. 301.)

Ainsi les fragments de ses lettres à son neveu, notamment celle du 14 février 1702, nous le montrent ce jour-là, ou mieux, la veille, **lundi 13 février**, après un entretien avec Bourdaloue, visité le soir, par ce père. Bourdaloue, en effet, au sortir d'un diner dans lequel il s'était rencontré avec Lamoignon vient rendre compte à notre processif abbé de Fontenay des efforts qu'il avait fait, durant la journée, pour accommoder son affaire.

La lettre du **vendredi 24** de ce même mois nous atteste même qu'un billet de Bourdaloue au président Ferrand pourrait bien un jour être retrouvé. En tout cas, la plus belle explication qui se puisse ajouter à ces lettres de Huet, où nous entrevoyons ses rapports avec Bourdaloue, est bien certainement ce beau et touchant passage du *Commentaire* de Huet, exhalant ses regrets de la mort de son ami, et montrant avec quelle affable prévenance le vieux prédicateur montait le soir à l'appartement de l'ancien évêque d'Avranches pour lui donner les nouvelles recueillies à son intention. C'est un vrai tableau de genre, qui fait honneur au cœur des deux amis. On lit dans le *Commentarius* de Huet :

Hos angores cumulavit alia aegritudo, gravis profecto et acerba, de morte Ludovici Burdalaei, è Societate Jesu, sacrorum Evangelii praeconum hac aetate longe principis, quo vel propter collata in me summae benevolentiae officia, vel propter amabilem quemdam animi candorem, nemo mihi fuit amior; erat enim in eo pectus apertum, et, ut ita dicam, pellucidum; neque certe

*jucundior quisquam, propter lepores ingenii, suavissimamque hilaritatem. Accesserat frequens et paene quotidianus multorum annorum usus, cum nulla penè abiret dies, quin ad me veniret sub noctem, et quidquid interdiu ad se allatum esset novi, expromeret peramanter, et in medium quaesita officiose reponeret*¹.

1702

Nous ne serons donc pas surpris de voir avec quelle sollicitude Huet suivait la nouvelle d'un sermon de vêtue que Bourdaloue dut aller prêcher à Caen l'année suivante. Mais demeurons en 1702.

La *Liste des Prédicateurs* mentionne trois sermons de Bourdaloue, deux pour l'avent, un seul au carême, ou mieux pour la clôture du carême, le dimanche de *Quasimodo*²:

A la Mercy pres de l'Hostel de Guise ; le R. P. Catrou, Jésuite du College, les Dimanches à l'heure ordinaire : Et les Jeudis & Samedis à quatre heures, ensuite la Benediction du S. Sacrement, Et le jour de Quasimodo, le R. P. Bourdaloue, Jésuite (P. 3.)

Peut-être donc ce sermôn unique de *Quasimodo* que la *Liste* indique pour le **23 avril**, « à la Mercy, pres de l'Hostel de Guise³ », où « le P. Catrou, Jésuite du College »

1. *Pet. Dan. Huetii, episcopi Abrincensis, Commentarius de rebus ad eum pertinentibus*. Amstelodami, Apud Henricum Du Sauzet, MDCCXVIII, in-12, p. 405. — On trouvera dans Feugère (p. 31) la citation de ce passage d'après la traduction de Charles Nisard, p. 241.

2. L'orateur avait pour ce jour-là un discours qu'on pourrait nommer « classique » sur le texte *Dixit ergo eis iterum : pax vobis*, du chapitre xx de saint Jean. Bretonneau l'a placé dans son édition à la fin de son carême* et nous avons vu qu'il courait en manuscrit soit isolé, soit dans les carêmes collectionnés par les amateurs du vivant de Bourdaloue. On le rencontre cependant dans l'édition clandestine des *Sermons de Fêtes* parue en 1693** comme sermon du mardi de Pâques, mais c'est peut-être la ressemblance du texte avec l'évangile du jour tiré de saint Luc, chapitre xxiv, qui l'aura fait attribuer à ce jour que les éditeurs appellent la troisième fête de Pâques. V. plus haut, p. 346, 448 et 686.

3. Il est difficile de savoir ce qu'était cette Institution située sur le territoire de Saint-Nicolas des Champs. On lit dans Lebeuf : « Un autre établissement ancien est la Chapelle qui fut fondée en 1348 par Arnoul Braque, proche de la porte du Chaume... Dans l'acte de cession qui en fut faite en 1613 aux Religieux de la Mercy, elle est dite située proche le

* Ed. *princeps*, t. iv, pp. 405 à 441.

** *Sermons pour les grandes fêtes de l'année*, Bruxelles, Foppens, M.DC.XCIII. Quatrième sermon pour le troisième jour de Pâques, pp. 89-116.

1702 avait prêché le carême, était-il ce sermon *sur la Paix de l'esprit et du cœur*, qu'on attendait de lui. Qui sait même si on ne le lui avait pas demandé nommément comme il dut arriver plus d'une fois pour tel sermon de la *Passion*¹ ou de l'*Annonciation*² plus connu et plus goûté³.

Mais comme, après tout, il est malaisé de concevoir que Bourdaloue n'ait eu dans sa longue carrière qu'un seul sermon de la fête de l'octave de Pâques, force nous est bien d'avouer que nous ignorons quel fut le discours prêché en cette clôture du carême.

Dimanche 22 octobre. — Vêture de Henriette Blanchet, aux Ursulines de Meaux, devant Bossuet.

Ce dimanche 22 (octobre 1702), M. de Meaux a dit la messe aux Ursulines de Meaux ; il y a assisté au sermon du père Bourdaloue, et a fait la cérémonie de la vêture de Henriette Blanchet, dite sœur Bénigne de Sainte-Mélanie ; il est revenu coucher à Germigny...⁴

Cette cérémonie que présida Bossuet semble bien être la dernière circonstance dans laquelle l'évêque de Meaux entendit notre orateur. Peut-être même fut-ce la dernière fois qu'il le vit. Pendant un peu plus d'une année qui lui

Palais de Guise. Comme elle étoit desservie par plusieurs Chapelains, il fut arrêté que les trois qui l'étoient alors, jouiroient de leur revenu pendant leur vie. Ces Religieux traitèrent aussi trois ans après avec M. Du Pont, curé de Saint-Nicolas.» (P. 207-208.) D'après ce texte, il semble que les religieux de la Merci desservaient encore la chapelle au temps où écrit Lebeuf, et ce doit bien être la même que la *Liste* désigne toujours : « à la Mercy près de l'Hôtel de Guise. » Le P. Lauras, t. 1, p. xxxvi et sans désigner son garant, dit : « A la Mercy, rue du Chaume (des Archives. » La rue du Chaume appartenait à la fois à la paroisse de Saint-Nicolas et à Saint-Jean-en-Grève. C. Lebeuf, t. 1, p. 93.

1. V. *Sermon inédit sur la Passion de N. S.* (*Revue des Sciences ecclésiastiques*, mai 1900, pp. 403-446, et tirage in-8, p. 45) V. p. 10 du tirage, les multiples occasions dans lesquelles ce sermon a pu être donné, même à supposer qu'il ait été prêché devant Monsieur, frère du Roi.

2. *Ibid*, mars 1900, pp. 225-258, *Un sermon inédit pour l'Annonciation de la Sainte-Vierge*, et tirage, p. 35.

3. C'est ainsi que nous avons vu, dès 1686, le sermon sur l'*Ambition* rappelé par Faydit comme un discours universellement connu sous son titre, et déjà probablement depuis un certain nombre d'années. V. plus haut, p. 322.

4. Ledieu, *Journal*, t. 1, p. 319.

restait à vivre, Bossuet fut retenu à peu près continuellement par sa cruelle maladie, et bien que séjournant à Paris, ne sortit guère. Ledieu nous le montre un jour en visite à la rue Saint-Antoine, le vendredi 21 décembre de l'année suivante :

Notre prélat, dit le secrétaire racontant une démarche faite par Bossuet près du P. de la Chaize à la Maison professe, a demandé tous les célèbres : le père Martineau, supérieur, le père Bourdaloue, le père Gaillard, le père de La Rue, qui étoient tous en ville ¹.

Liste de l'avent, p. 2. Aux Nouvelles Catholiques, rue neuve Ste Anne, quartier S. Roch ; Le 1^{er} **Dimanche [3 décembre]** & le jour de Noël [**25 décembre**], le R. P. Bourdaloue, Jésuite ; le jour de la Conception, M. l'Abbé de Gouërnét : le 2. 3. & 4. Dim. M. l'abbé Grimault : la feste de la Circoncision le R. P. Maure, de l'Oratoire ; & l'Epiphanie le R. P. Chaussemer, Jacobin, Docteur de Sorbonne.

Dimanche 31 décembre. — Vêture de M^{lle} Chevalier. C'étoit peu de jours après le sermon de Noël annoncé dans la *Liste* : si cette prédication de Noël fut faite, et rien ne nous assure le contraire, il faut avouer que Bourdaloue peu empressé cependant à multiplier ses sermons à des dates rapprochées, ne craignait pas, même septuagénaire, d'enfreindre cette espèce de règle dont il se servait naguère pour décliner des invitations ².

Laissons parler le *Mercure galant*. Son titre, à la table, promet plus qu'il ne donne, car il annonce : *Prise d'habit, extrait d'un sermon du Père Bourdaloue*. Comme nous l'avons mainte fois noté, les communiqués officieux, qui permettaient, en pareil cas, au *Mercure* de feindre avoir reçu quelque copie d'un auditeur, ce qui ne manqua jamais pour Faydit, Fléchier, Mascaron et bien d'autres, lui firent défaut, et l'« extrait » promis se borne à une analyse. Voici du moins *in extenso* ce compte rendu :

1. *Journal*, t. II, p. 36.

2. V. par exemple la lettre de refus au maréchal de Bellefonds invitant Bourdaloue à prêcher la « dédicace de la chapelle de Vincennes ». Chérot, *Bourdaloue, sa Correspondance*, pp. 90 et 101. V. plus haut, p. 789¹.

1702

Mademoiselle Chevalier 1, Fille de Mr Chevalier, Fermier General, prit l'habit dans le Monastere des Filles de Sainte-Claire de la Nativité de Jesus dans la rue de Grenelle 2, le Dimanche 31 decembre. On admira la fermeté & la constance que cette jeune Demoiselle marqua dans l'engagement qu'elle prenoit dans un Ordre Religieux dont les austeritez sont bien capables d'effrayer de jeunes personnes élevées dans la delicatesse, & souvent dans la mollesse. L'assemblée fut tres belle & tres nombreuse. Le Pere Bourdaloüe fit le Discours de Vêture. Il le fit avec cette eloquence sainte & touchante qui luy est ordinaire, ce feu & cette impetuosité qui portent jusqu'au cœur. Il fit voir dans son premier Point que la perfection de la vie Religieuse est un sujet propre à confondre les Mondains & les malheureuses Victimes de la volupté. Il fit voir dans le deuxieme, que la corruption & les desordres des enfans du siecle, de ces hommes accablez sous le joug des passions, est un motif de consolation bien grand pour les Ames Religieuses. Il fit plusieurs portraits bien naturels des peines & de l'agitation dans laquelle on vit dans le monde, de l'amertume qui-suit ses plaisirs & ses dons, de cette inquiétude & de ce trouble intérieur qui l'accompagnent toujours. Il en fit un autre bien opposé des douceurs & de l'attrait de la Vie Religieuse. Il fit voir que si d'un costé nous voyons les austeritez du Cloistre, ce detachement general, cette pauvreté volontaire & absoluë, cette mortification rigoureuse & ce crucifiement continuel qui revoltent si fort l'homme

1. Anne-Augustine Chevalier, fille de Louis Chevalier et de Marguerite Estienne Dauguy. — V. à la note 8, l'acte tiré des registres aujourd'hui brûlés de l'ancien monastère, et les nombreux détails recueillis par Rochebilière au *Mercur*.

2. Lebeuf ne donne guère de détails sur ce couvent des Petites Cordelières, situé, dit-il, à l'entrée de la rue de Grenelle, sinon qu'« il a cessé en 1750 » et que « le terrain qu'elles occupoient étoit de 3567 toises suivant les placards affichés pour la vente. » (T. I, p. 283.) Les Petites Cordelières étaient au territoire de Saint-Germain des Pres, qui « depuis cent cinquante ans ou deux cens ans au plus, écrivait Lebeuf, a été couvert de différens Couvents, Hôpitaux, Hôtels de Prince et de gens de qualité. Comme il promet de rapporter les dates de fondation et qu'il ne dit rien de plus que ce que nous avons cité, il est à croire qu'il l'ignorait. Quant aux Cordelières du Faubourg Saint-Marcel, sur la paroisse Saint-Médard, situé au bout de la rue de Lourcines — (l'ancien *locus cinerum*, *loc* donnant souvent *lor*, par exemple Lorscheim, pour Locsaint de *locus sanctorum*) — elles ont été établies là sur la fin du XIII^e siècle, » (*Ibid.*, p. 260.) Germain Brice, *Description de la ville de Paris*, 1713, 6^e éd. p. 211, ne parle que du couvent des Grandes Cordelières, qu'il dit transféré de Troyes où l'avait fondé Thibaut de Champagne. Ce serait Marguerite de Provence, femme de saint Louis qui aurait fait commencer leur église. Cf. de Guilhermy, *Itinéraire archéologique*, p. 238.

de chair & de sang, d'autre costé, nous ne voyons pas les consolations interieures des visites de l'Epoux celeste, qu'enfin nous n'y voyons que les larmes qui coulent, mais que nous ne voyons pas la main invisible qui les essuye : & par opposition il fit voir à ces saintes Filles, que si elles ne voyent le monde que du côté qu'il offre des voluptez, des biens, des honneurs, enfin par ce qu'il a de seducteur, elles ne voient pas aussi les tempestes & les orages qui s'y élevent continuellement.

Il fit d'heureuses applications a son Auditoire de tout ce que S. Bernard & de tout ce que les autres Peres ont écrit sur la douceur de la Vie Religieuse, par opposition à l'amertume qui suit les plaisirs du monde, qu'il toucha finement, et l'application en fut juste a ce qu'on rapporte que Saint Antoine dit a ses Religieux au retour de la visite qu'il avoit rendu a Saint Paul premier Hermite. — Mr l'Abbé Pilleron, du Seminaire des Missions Etrangères, & Directeur de ces Dames, fit la Ceremonie, qui fut tres edifiante ¹.

Indépendamment de l'essai d'identification qui doit être tenté pour retrouver dans l'édition de Bretonneau le discours ici analysé, il est quelques remarques à recueillir sur le genre de Bourdaloue. Sa manière, connue par ailleurs, semble se refléter assez exactement dans ce récit. Sans faire fond outre mesure sur des éloges toujours un peu convenus et enflés, on ne peut négliger de relever « cette impétuosité » qui va au cœur : elle devait paraître plus touchante chez ce vieillard encore plein de feu, et indique au moins que l'action de Bourdaloue n'avait rien de glacial, ni de méditatif ou de recueilli, comme la légende, née du portrait, le ferait croire.

D'après ce document du temps, nous voilà donc loin de cette espèce de conversation intérieure dont parlait S. de Sacy ² et de cette méditation poussée à fond par la logique du raisonnement contre l'*homme* dont l'orateur analyse en lui-même toutes les fibres, pour disséquer et discuter toutes ses passions. Ce n'est pas là le Bourdaloue de Jouvenet, les mains jointes et croisées sur un livre, creusant une pensée

1. *Mercure galant*, janvier 1703, pp. 167-173.

2. Cf. plus haut, p. 762.

1702 morale et en déduisant dans un silence imperturbable, les dernières et les plus fines applications. Quand on lit les *Pensées*, il n'y a rien qui nous avertisse que l'action de Bourdaloue devait être tout autre. Il faut bien admettre pourtant que la finesse de ses analyses ne contraignait pas l'orateur à ce ton reposé et pensif, et qu'il y mettait une vivacité, une animation et une rapidité même, que plusieurs trouvaient excessive.

Dans notre compte rendu du *Mercur*, tout est à l'éloge : on y peut démêler aussi la méthode des tableaux ou des peintures, des descriptions de mœurs ou d'états de vie : « Il fit plusieurs portraits bien naturels. » Ces mots reviennent volontiers dans les analyses que les auditeurs essayent de Bourdaloue et nous les retrouvons dans la longue relation du *Mercur* sur l'oraison funèbre de Condé¹. Mais le procédé des peintures conduit à un autre, celui des contrastes et des oppositions. Des jeux d'ombres et de lumières sont nécessaires à qui veut faire valoir les scènes qu'il prétend décrire. Les oppositions sont en effet un des moyens ordinaires de Bourdaloue. On les rencontre, en dehors même des portraits et des analyses descriptives, presque en chacun des plans de ses discours, et il suffit d'ouvrir au hasard les « Extraits » c'est-à-dire les sommaires détaillés des sermons que Bretonneau imprimait à la fin de chaque volume, pour se convaincre que cette manière était dans les habitudes d'esprit de l'orateur. Tout le sermon du 31 décembre 1702 était construit d'après cette méthode, et quiconque a pratiqué Bourdaloue convient que ce n'était point là une exception. La fin de l'analyse du *Mercur*, sur l'application concernant saint Antoine, serait obscure si elle n'était expliquée par le texte conservé du sermon².

1. V. plus bas, note d du Livre IV.

2. Cf. plus bas, p. 933. Maints traits de mœurs du passé montrent ici que la « réclame », que l'on pourrait croire un produit propre à notre siècle,

D'ailleurs le couvent de la Nativité, à l'occasion d'une 1702
vêtue faite peu après, celle de M^{lle} de Novion, eut, lui
aussi, un autre « article » au *Mercury*, qui éclaire en
quelque sorte le texte de Bourdaloue¹.

avait dès le temps de Bourdaloue, de beaux jours et un rôle plus étendu qu'on ne se l'imagine. Elle apparaît à peine dans l'article du mois de janvier 1703. Tout au plus, la famille, désireuse qu'on sût à quelle condition au-dessus de l'aisance renonçait « la fille de M. Chevalier, fermier général, » a tenu à rappeler qu'il est pénible d'embrasser la vie religieuse des pauvres Clarisses, quand on a été élevé dans le luxe et l'opulence. Il n'y a guère même de récit de vêtue ou de profession qui n'insiste sur la fermeté généreuse de la postulante. C'est le style du journalisme d'alors, et en 1703, Donneau de Visé, n'était pas un novice dans la rédaction de ces sortes d'articles. On peut douter d'ailleurs qu'il ait eu à les écrire, car c'était d'ordinaire tout faits que lui arrivaient ces récits et nouvelles. Ici la famille ou l'ami officieux ont été sobres. L'illustration de l'orateur leur a suffi et l'analyse à très heureusement fait le fond du morceau. A peine un mot est-il dit de l'officiant qui est d'ailleurs « le Directeur de ces Dames. » Aussi nous resterait-il parfaitement inconnu, si un autre communiqué, paru peu de temps après, ne nous apprenait qu'il était né pour un plus haut emploi. Ce sera mieux faire connaître le siècle de Bourdaloue que de citer cette réclame « naïve. » De même, le couvent ou peut-être les parents d'une autre novice, avaient tenu à recommander l'excellence du Monastère. « M. l'Abbé Pileron, » annonce le *Mercury* du mois d'avril énumérant les « Benefices » accordés par Sa Majesté, « a esté pourueu d'un canonicat de la Rochelle. ... Mr Pileron meritoit bien cette grace, son mérite & ses talens particuliers luy donnent droit de pretendre à quelque chose de plus considerable. Il est de Clermont où il a esté Chanoine, mais il se defit de son Benefice pour venir exercer son zele sur un plus grand Theatre. Il est aux Missions Etrangères depuis quelques années, chery et estimé de toute la Communauté. Il est aussi Directeur des Dames Cordelières de Sainte Claire de la Nativité dans la rue de Grenelle. Mr Pileron sçait parfaitement les Ceremonies de l'Eglise, il les fait toutes avec une grâce merveilleuse. Sa voix surtout est mélodieuse & jamais voix ne fut plus flexible que la sienne *. » Il est à croire que l'abbé Pilleron ou Pileron aspirait à quelque chantrerie de cathédrale, à Notre-Dame peut-être. En tout cas il désirait être connu, et grâce à cet entre-filet, nous savons que la cérémonie de vêtue pour laquelle Bourdaloue prêcha chez les Cordelières de la rue de Grenelle son dernier sermon de 1702, dut être célébrée dans les règles, et qu'il eut ce jour-là dans son auditoire un connaisseur et peut-être un rival, attentif à étudier sa voix « qu'il avait remarquable par son étendue. »

1. Le prédicateur n'est pas nommé, et il y a peu de détails sur la famille de la nouvelle religieuse, dont on rappelle seulement qu'elle est petite-nièce de M. le président de la Barde, chanoine de Notre-Dame. — Le frère de l'historien dont Racine annota de sa main l'ouvrage latin. V. mon étude *Racine et la Flandre*, extrait de la *Revue de Lille*, avril 1899.

* *Mercury Galant*, avril 1703, pp. 203-205.

1702 M^{lle} de Novion, écrit le recueil officieux au numéro de février 1703, prit l'habit dans le Monastère des filles de Sainte-Claire de la Nativité. Le Couvent que cette Demoiselle a choisi pour y finir ses jours dans le service du Seigneur & dans la pratique des Vertus Religieuses, est un de ceux de cette grande Ville où la Regle & les devoirs Monastiques sont le plus rigoureusement observez : en effet ces Dames vivent dans la pratique la plus exacte de leur regle & dans l'esprit le plus parfait de leur Institut : & elles n'ont point encore éprouvé chez elles l'effet funeste de la volubilité des choses humaines, laquelle se fesoit sentir dans la Maison du Seigneur aussi souvent qu'ailleurs, je parle du relaschement & de la tiédeur ou tombent dans la suite des temps les Compagnies & les Societez les plus austeres : car l'esprit humain se dégoute bien vite de cet esprit de ferveur & de ce zele qui se font remarquer dans le commencement des Etablissements Religieux ¹.

Cette recommandation se retrouve presque dans le sermon du dernier jour de décembre, au moins autant que permet d'en juger l'identification de l'analyse du *Mercur* avec le *Quatrième sermon sur l'estat religieux* ².

Rien n'oblige à supposer que le sermon imprimé par Bretonneau n'a été composé qu'en 1702 et que nous avons ici le texte même qui répond précisément au sommaire retracé par le *Mercur*. C'est du moins le même sermon, en ce sens que parmi les divers discours de vêtture ou profession qu'avait tout prêts le vieil orateur, et qui apparemment avaient été tous déjà prêchés, le sermon *sur l'Opposition mutuelle des religieux et des chrétiens du siècle*, fut repris pour la vêtture de M^{lle} Chevalier. Quelques particularités purent être ajoutées, quelques modifications faites, que le soin de l'édition aura fait négliger. Le texte, dans l'édition, est le 1^{er} verset du chapitre iv de l'épître aux Ephésiens : *Obsecro (itaque) vos, ego vinctus in Domino, ut digne ambuletis vocatione qua vocati estis*. C'est, dit notre rédaction, prêchée apparemment aussi pour une profession, la « vierge qui se consacre à Dieu par la

1. *Mercur*, février 1703, pp. 18-15.

2. Edition de 1711, t. viii, p. 286-321.

profession religieuse, qui auroit le droit de dire aux chrestiens du siecle qui viennent assister à son sacrifice, ce que saint Paul disoit aux Ephesiens. » 1702

... Je prétends, lit-on dans la division, bien conforme à celle du compte-rendu, que rien n'est plus capable de confondre la lascheté des chrestiens du siecle, que de leur faire considerer la perfection de l'estat religieux : c'est ma premiere proposition. Et j'ajoute que rien n'est plus propre à consoler les religieux, & à les confirmer dans leur vocation, que de leur faire envisager les malheurs presque inevitables & les obligations des chrestiens du siecle : c'est ma seconde proposition ¹...

Après avoir convoqué les chrétiens du siècle à venir voir dans les cloîtres le pur esprit du christianisme, Bourdaloue continue :

Apprenez, mes Freres, vous dont l'aveuglement fait ma douleur, & pour la conversion desquels je me sens un zèle sincere, apprenez par ce qui paroist à vos yeux, ce que c'est que d'estre chrestien... Ne mesurez pas cette vocation chrestienne par les mœurs & par les maximes d'un certain monde qui vous séduit, & dont vous estes obsédez. Pour en avoir une notion conforme à celle de saint Paul, sortez de ce monde prophane. Entrez en esprit dans ces sanctuaires fermez pour le monde, où les servantes de Dieu font leur demeure... Donnons à tout cecy plus de jour par une reflexion qui m'a toujours touché, & dont je suis asseuré que vous serez touchez vous-mêmes ².

Or cette pensée dont Bourdaloue se disait frappé, et que par suite il dut ne point omettre dans les différentes « éditions » de son discours, c'est le mot de saint Antoine, rappelé, dans une phrase peu claire, à la fin de l'analyse du *Mercur* de 1703 :

Quand saint Antoine, lit-on dans l'édition Bretonneau, eût veû saint Paul anachorete dans le desert, & qu'il eût esté luy-mesme temoin de la vie toute celeste que menoit cet homme de Dieu ; interrogé par ses disciples, qui le prierent à son retour de leur faire part de l'édification qu'il avoit tirée d'un tel exemple, dont ils le voyoient penetré, il leur répondit les larmes aux yeux, & frappant sa poitrine de douleur :

1. Éd. princeps, l. c., pp. 290-291.

2. Ibid., p. 297-298.

1702 *Vae mihi peccatori, qui tam indigne monachi nomen fero ! vidi Eliam, vidi Joannem in deserto, & ut verum dicam, vidi Paulum in paradiso.* Ah, mes Freres, malheur à moy qui porte si indignement le nom de solitaire ! J'ay veû un second Elie, j'ay veû un autre Jean Baptiste, & pour vous parler sans figure, j'ay veû Paul, non pas dans une habitation terrestre, mais dans un paradis. Voilà, hommes du siecle, mais avec bien plus de raison, ce que vous devez penser. Quand vous sortez d'un monastere, où vous reconnoissez vous-mesme que Dieu est glorifié, comme il l'est icy, par l'observance exacte de la regle ; qu'après une ceremonie aussi touchante que celle dont vous allez estre temoins, vous retournez dans vos maisons : voilà ce que chacun de vous se doit dire... ¹

Gardons-nous d'affirmer que le passage ci-dessus décrit exactement le monastere des Franciscaines de la rue de Grenelle, et disons-nous bien qu'il est assez général de sa nature pour avoir été appliqué à cette maison après avoir été composé pour une autre. Mais, avouons-le pourtant, ces citations et les extraits qui vont suivre du quatrième des sermons *sur l'État religieux* conviennent à merveille à l'analyse du sermon du 31 décembre 1702. C'est donc une bonne fortune d'avoir rencontré à coup sûr l'une au moins des reprises qui ont pu être données de ce sermon, probablement antérieur par sa composition aux dernières années de Bourdaloue. Les habitudes intellectuelles de celui-ci nous sont trop connues par l'ensemble des témoignages cités jusqu'ici, pour qu'il soit téméraire de conjecturer que le sermon donné en 1703 n'était pas sans doute de composition récente. L'analyse laissée par le *Mercur*e répond à merveille à l'œuvre imprimée : les austérités des Clarisses sont aisées à reconnaître, encore que les mêmes paroles aient pu être prononcées dans un Carmel. L'orateur compare avec la vie des religieuses celle des mondains mêmes « dont la conduite est estimée plus régulière et plus louable » :

Car, dit-il, quelque parfaits que je les conçoive, ou que vous les supposiez, que font-ils dans le monde qui soit comparable à la vie

1. *Ibid.*, pp. 298-299.

de ces saintes filles que Dieu a séparées du monde ? En quoy approchent-ils de leur pauvreté & de leur austerité ? En quoy les imitent-ils dans cette abnégation totale d'elles-mêmes ?... ¹ 1702

Ne faut-il pas rapprocher aussi, bien que la rencontre puisse être fortuite, la phrase du *Mercur* sur « la délicatesse de la première éducation » de la postulante du mois de décembre 1702, de cet extrait du sermon :

En effet, Chrestiens, quelle excuse pouvez-vous alléguer qui ne soit invinciblement réfutée par un tel exemple ?... Est-ce la naissance ? est-ce l'éducation ? est-ce l'âge, le temperament ? sont-ce les infirmités ? Mais entre ces vierges de Jesus-Christ, combien par leur naissance estoient, ou aussi distinguées, ou mesmes plus distinguées que vous ?... Combien dans la maison paternelle avoient esté élevées, non seulement au milieu de toutes les aises et de toutes les commoditez de la vie, mais au milieu de toutes les délices, au milieu de toute la magnificence du monde ? ².

La seconde partie, indiquée dans le *Mercur*, se rencontre encore très explicitement.

...La plupart des religieux, dit l'orateur, n'ont jamais assez connu le monde, mesmes en le quittant, ni apres l'avoir quitté, pour comprendre parfaitement jusqu'à quel point l'estat des chrestiens du siecle comparé avec la vie religieuse, leur pouvoit & leur devoit estre un fonds de consolation. Or, c'est, mes cheres Sœurs, ce qui me reste à vous développer. Verité que je soutiens estre la plus touchante & la plus capable de vous affermir dans vostre vocation... Un des points sur lesquels saint Bernard croyoit autrefois avoir droit de feliciter ceux qui se separoient du monde, & qui faisoient profession de la vie monastique, estoit celuy-cy. Il est vray, mes Freres, leur disoit-il, la vie que nous menons dans la religion paroît aux enfans du siecle quelque chose de triste ; mais ils n'en jugent de la sorte que parce qu'ils sont dans l'erreur & qu'ils ne nous connoissent pas. Nos abstinences & nos jeusnes, nos macerations & nos veilles leur donnent une idée affreuse, mais vaine & mal fondée, de nostre estat. Car ce qui les trompe, c'est qu'ils ne voyent en tout cela que nos croix qui sont extérieures, & qu'ils ne voyent pas l'onction intérieure de la grace qui les adoucit, & qui nous rend nos croix mesmes, non seulement supportables, mais

1. *Ibid.*, pp. 299-300.

2. *Ibid.*, p. 305.

1702 aimables : *Cruces vident, unctiones non vident*. Ainsi parloit ce Pere, touché de l'experience qu'il en avoit, & qu'en avoient ceux, qui formez & instruits à son école, l'expérimentoient comme luy. Mais si les enfans du siecle sont trompez quand ils estiment la condition des religieux malheureuse, je ne crains point, saintes épouses du Sauveur, de vous dire que vous vous trompez encore bien plus dans le jugement que vous faites des enfans du siecle, si vous les estimez heureux, & pourquoy ? parce que vous ne voyez que leurs joyes, qui quoy qu'ils en disent sont des joyes fausses & apparentes, & que vous ne voyez pas leurs amertumes & leurs chagrins, d'autant plus veritables & plus réels qu'ils sont secrets & cachez. Or ce principe supposé, il me seroit aisé, mes cheres Sœurs, de vous decouvrir icy une source feconde & inépuisable de consolations mesmes sensibles que vous n'avez peut-estre jamais goûtées & dont je voudrois que vous fussiez aussi penetrées, que Dieu m'a souvent fait la grâce d'en estre penetré moy-mesme. Car je n'aurois pour cela qu'à vous faire un plan du monde, seulement tel qu'il m'est connu : que seroit-ce, si je vous le representois tel qu'il est en effet ¹.

Il faut lire dans l'édition le développement, certainement abrégé, de « ce plan du monde » et l'on peut supposer sans témérité que cette peinture fut goûtée de l'auditoire ; sans doute l'orateur, bon psychologue, ou, comme on disait alors bon anatomiste ², y « toucha finement » le tableau des amertumes et des désenchantements de cette vie mondaine qu'il avait observée de près. Lui, aussi, comme Molière, était *contemplateur* et si ces peintures semblaient « naturelles », c'est qu'il rencontrait juste et avait bien vu. N'oublions pas de noter ici non seulement la formule qui pour attirer l'attention promet et affirme un enseignement peu remarqué jusqu'ici et inattendu, mais surtout un accent personnel, d'autant plus à considérer, qu'il a subsisté, même après *l'épuration* que l'édition imposait de tout ce qui pouvait sembler individuel et local. On a cité souvent, et à bon droit, les appels à l'expérience

1. *Ibid.*, p. 308-310.

2. V. *Sermon sur le Jugement dernier*, éd. princeps, t. I, p. 79 : « Que fera Dieu ? luy qui dans la pensée de saint Paul est le plus subtil et le plus penetrant anatomiste de nostre cœur... »

intime, et à ce *moi* haïssable et proscrit, qui percent dans l'œuvre imprimée de Bourdaloue : ainsi, au second point du premier sermon de l'avent, *sur la Récompense des Saints* un témoignage rendu à la douceur des consolations célestes¹, dans le sermon *sur la Paix chrétienne*, la péroraison connue où Bourdaloue se déclare « content de Dieu². » Ils sont moins rares qu'on ne l'imagine, et s'ils ne sont pas des procédés oratoires³, l'homme au lieu de

1. Ed. *princeps*, t. I, p. 31 : « Avoir Dieu pour partage & pour récompense, voilà le sort avantageux de ceux qui cherchent Dieu de bonne foy, & avec une intention pure. Le diray-je, & me permettrez-vous de m'en rendre à moy-mesme le témoignage ? Tout pécheur & tout indigne que je suis, voilà ce que Dieu par sa grace m'a fait plus d'une fois sentir. Combien de fois, Seigneur, m'est-il arrivé de goûter avec suavité l'abondance de ces consolations célestes, dont vous estes la source...

2. Ed. *princeps*, t. IV, pp. 439-440 : « S'il vous reste encore dans la vie des difficultés & des peines, ce n'est point parce que vous estes soumis à cette loy, mais au contraire parce que vous ne l'estes pas.. Car si vostre soumission estoit parfaite, dès-là ces peines & ces chagrins cesseroient. Voilà l'estat, ô mon Dieu, le diray-je ? où quoy qu'indigne de vos miséricordes, il me semble que je me suis quelquefois trouvé moy-mesme, & où je me trouve encore quand je me tourne vers vous. Quoyque je ne puisse sçavoir avec asseurance si je suis en grace & digne d'amour, permettez-moy néanmoins, Seigneur, de faire icy cette confession publique. Je ne sçais si vous estes content de moy, & je reconnois mesmes que vous avez bien des sujets de ne l'estre pas : mais pour moy, mon Dieu, je dois confesser à vostre gloire que je suis content de vous & que je le suis parfaitement. Il vous importe peu que je le sois ou non : mais après tout c'est le témoignage le plus glorieux que je puisse vous rendre. Car dire que je suis content de vous, c'est dire que vous estes mon Dieu, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui me puisse contenter... » V. *Sermons inédits*, p. 351, comment ce beau développement est indiqué à l'état rudimentaire.

3. Si l'on rapproche de la phrase citée plus haut : « il me seroit aisé de découvrir ici une source de consolations que vous n'avez peut-être jamais goûtées... etc... », divers passages analogues, on sera tenté de retrouver là la langue et la manière de Bourdaloue. Ainsi, dans le sermon de l'Annonciation, l'orateur promet une application inattendue : « Vous verrez, chrétiens, dans la suite, quelle conséquence je tirerai de tout ceci ; peut-être en tirerai-je une morale que vous n'attendez pas... » (*Revue des sciences ecclésiastiques*, mai 1900, p. 232, et tirage, p. 11.) Le plus souvent, Bourdaloue suppose que l'auditeur n'a jamais jusqu'ici suffisamment songé à la vérité qu'il va lui expliquer : ainsi dans le sermon de la Passion (*Revue des sciences ecclésiastiques*, mai 1900, p. 417. « Jusqu'ici vous avez conçu que la croix étoit un mystère d'infirmité... et aujourd'hui je veux vous convaincre que c'est un mystère où J.-C. fait paroître toute

1702 l'auteur transperce même dans les sermons revus et imprimés, à plus forte raison paraissait-il dans le sermon prêché, plus jeté, moins littéraire, mais plus plein de cette sincérité, de ce désir de gagner les âmes qui fut, je crois, *l'onction* de Bourdaloue. C'est, si je ne me trompe, ce que Donneau de Visé appelle dans son éloge de 1702 « cette éloquence sainte et touchante qui lui est ordinaire », phrase, qui, sous son apparence un peu banale, pourrait bien cacher le sens que j'ai essayé d'y montrer.

Pour être arrangés et par suite émondés, les développements sur les misères du monde restent encore bien cruels et bien vrais. Que devaient-ils être, pouvons-nous demander, lorsque dans le mouvement plus abandonné de la chaire, l'orateur, brochant sur sa trame invariable, ajoutait, mince mais aussi très intéressante part d'improvisation, un mot plus vigoureux, une allusion plus directe, une phrase parfois plus hardie, que le premier sermon n'avait pas comportée, et que la révision devait élaguer du texte destiné à l'impression. A nous en tenir à ce qui nous a été gardé et en attendant la bonne fortune de rencontrer une de ces vêtues saisie par un copiste, on peut juger encore ce que pouvaient être les tableaux opposés dont parle l'analyse, et surtout la peinture des déceptions mondaines dont le « nouvelliste » loue la finesse de touche :

Votre vie dans la religion, dit l'orateur, est un perpétuel exercice de pénitence, je le sçais, mais... pour vous montrer qu'en cecy vous n'avez fait que changer d'objet, & que selon le monde mesme, vous

sa force...», etc. Mais quand Bourdaloue se complait ainsi dans ces surprises destinées à éveiller l'attention, on peut dire aussi qu'il a comme d'instinct la langue du genre et du temps. Presque tous ses contemporains ont ces formules, et il est difficile d'échapper au vocabulaire d'une époque. Il faut cependant établir une différence entre certains clichés oratoires communs à tous, comme ces annonces de surprises et ces procédés destinés à piquer la curiosité, et les passages plus personnels, où l'orateur se met en scène. Bien que non spéciaux à Bourdaloue, ils sont d'autant plus à noter chez lui, qu'il passe communément pour assez impersonnel.

y avez encore gagné, dites-moy, mes cheres Sœurs, qu'est-ce que la vie de la plupart des mondains ? qu'est-ce que la vie d'un avare, ou d'un ambitieux ? qu'est-ce que la vie d'un courtisan esclave de la faveur, sinon une continuelle penitence, d'autant plus malheureuse qu'elle est inutile & forcée, au lieu que la vostre est au moins volontaire & salutaire ¹. . . Sans sortir du saint lieu où nous sommes, que ne puis-je, pour vous detromper des fausses idées que vous avez peut-estre encore du monde, vous reveler icy le secret des cœurs ; & de tous les chrestiens du siècle qui m'écoutent (car à peine y en a-t-il que je doive excepter, & qui ne puissent me servir de temoins des miseres du monde dans les conditions mesmes du monde les plus distinguées) de ces hommes, dis-je, du siècle devant qui je parle, que ne puis-je vous faire connoistre les deboires & les déplaisirs mortels ? quels troubles les agitent, quels chagrins les accablent, quelles passions les dechirent, quelles jalousies les rongent, quelles disgraces les desolent, quelles injustices qu'ils se croient faites les desesperent : quels degousts ont-ils à essuyer, & quels rebuts à supporter ! Vous vous les figurez dans les divertissements & les plaisirs : que ne puis-je vous faire comprendre ce que leur coustent ces pretendus plaisirs, & et de quel fiel sont meslez pour eux ces vains divertissements ². . . A combien d'épouses du Sauveur, l'obéissance qu'elle ont vouée dans la religion, de gesnante qu'elle peut quelquefois leur paroistre ne deviendroit-elle pas pour jamais douce & aimable, si elles concevoient bien ce que c'est que l'assujettissement de la plupart des épouses du siècle ? & combien d'ames religieuses, que Dieu eprouve de temps en temps par certains ennuis, ne guerirois-je pas tout à coup de cette tentation, si je pouvois leur donner les connoissances que j'ay, non plus des desordres & des abominations, mais des tribulations & des malheurs dont le monde est plein : je dis ce monde dont l'éclat semble plus nous éblouir, & dont la figure trompeuse a plus l'air de prospérité ³ !

L'orateur, d'après le texte du sermon imprimé, s'était proposé « de parler à deux sortes d'auditeurs, les uns engagez à vivre dans le monde, les autres consacrez à l'estat religieux. » A coup sûr, si les peintures de la douceur de la vie religieuse étaient appropriées à l'audi-

1. *Ibid.*, p. 310-311.

2. *Ibid.*, p. 312.

3. *Ibid.*, pp. 313-314.

1702 toire cloîtré de la rue de Grenelle, le tableau du monde dut trouver aussi des connaisseurs aptes à en comprendre la vérité, et c'est ce que semble indiquer le compte-rendu du *Mercure*, sur lequel, à ce titre, il a fallu insister.

Il ne sera pas moins intéressant de rencontrer bientôt, dans le même recueil, un fragment, beaucoup trop court d'un sermon non retrouvé. Quant au quatrième des discours *sur l'État religieux*, il prend désormais comme une saveur nouvelle, puisque nous connaissons au moins une des circonstances et presque l'auditoire devant lequel il fut dit ou *redit*, le 31 décembre 1702.

CHAPITRE DIXIÈME

LES DERNIERS SERMONS. — MORT DE BOURDALOUE.

UN ARTICLE NÉCROLOGIQUE.

1703-1704

I. L'année 1703.

Jendi 1^{er} mars. -- Profession de Louise-Gabrielle de Lorges, à la Visitation de Chaillot, devant la reine d'Angleterre.

Peu de temps après le service du feu roy d'Angleterre, mourut le Maréchal Duc de Lorges... Sa fille notre très-honorée sœur, Louise-Gabrielle ¹ ayant déjà pris notre saint habit..., choisit notre église pour la sépulture de cet illustre defunt, ce fut le 17 de novembre [1702] qu'on nous l'apporta ².

.... L'année du noviciat de notre chère sœur, Louise Gabrielle de Lorges étant expirée, elle eut le bonheur de faire la sainte profession le premier de mars avec une satisfaction parfaite de sa part et de la notre; la reine lui fit encore l'honneur de lui donner le voile comme au jour de sa vêtue. Madame la Princesse d'Angleterre voulut assister à cette cérémonie, n'en ayant point encore vue. Son Altesse royale en parut très-contente et édifiée, le R. P. Bourdaloue y prêcha, avec le même applaudissement qu'il a toujours... ³

1. V. plus haut la vêtue, p. 918, au 30 janvier 1702.

2. La maréchale de Lorges fut aussi enterrée à Chaillot, le 9 septembre 1727. V. ma carte Lorges (Geneviève). (R.)

3. Communication du monastère de la Visitation d'Annecy. Circulaire de Marie-Constance Gobert datée du 22 novembre 1702, pp. 4 et 5. Visi-

1703 Le sermon de la fête de l'Annonciation, **lundi 26 mars** (le 25 était cette année-là le dimanche de la Passion) est le seul du carême qui nous soit mentionné dans la *Liste des Prédicateurs* comme devant être donné par Bourdaloue. Ce fut dans la communauté des religieuses du

tation de Chaillot. — Cf. Bibl. nat. Ld. 173². Sa grand mère ne put assister à la profession elle étoit déjà malade et mourut sur St-Roch le dimanche 19 août 1703, à 78 ans, elle s'étoit mariée à Nicolas de Frémont à l'âge de 18 ans.

« Elle commença de se trouver mal dès le carême de cette année, et ne put assister à la cérémonie de la Profession de notre très honorée sœur Louise Gabrielle de Lorge sa petite fille... » (*Abrégé des vertus de M^{me} de Frémont décédée le 19 d'août 1703*, p. 6, Ld. 173²).

« En l'année 1702 le lundi 18 décembre j'ay été examinée devant ma profession par M. de la Chetardie, curé de St-Sulpice notre très digne père spirituel... j'ay parlé le lundy 26 février de l'an 1703 à M^{me} la maréchalle duchesse de Lorge ma mère lesquels rendront témoignage que c'est de ma franche et libre volonté que j'ai fait la sainte profession... »

S^r Louise Gabrielle de Durfort de Lorge. »

« Je sœur Louise Gabrielle de Durfort ay par la grâce de Dieu et aujourd'hui premier jour du mois de mars en l'année 1703 célébré mes vœux pour vivre et mourir en la sainte Congrégation de N. D. de la Visitation... »

S^r Louise Gabrielle de Durfort. »

Suivent les renouvellements de vœux jusqu'au 21 novembre 1763 inclusivement ; ensuite se trouve une petite notice non signée ; on y voit qu'elle avait été confié aux mères de la Visitation dès l'âge de 3 ans ; à l'âge de 14 ou 15 ans, le maréchal de Lorge et sa mère firent des efforts pour lui faire accepter le plus brillant mariage. Le roi de Portugal la désirait, sa famille s'opposa en vain à sa résolution ; elle entra au noviciat à 16 ans, elle fut professe à 18 ans. Elle refusa quelques années après une abbaye que le duc de Saint-Simon lui avait obtenue. Elle a été 24 ans supérieure par différentes élections*. Elle est morte le 23 décembre 1763, à 8 heures du matin âgée de 78 ans** et 60 ans et dix mois de profession. Enterrée dans l'avant-cave des mortes, sous l'avant-chœur. (Registre 105, pp. 295 et suiv. de la Visitation de Chaillot. Hôtel-de-ville. Etat-civil). Voir aussi la circulaire imprimée datée de Chaillot, 23 décembre 1763, signée de la sœur Marie-Félicité Blavet (Bibl. nat. Ld. 173². Visit. de Chaillot.) Elle a eu 7 jours de maladie, elle étoit supérieure quand elle mourut, 24 ans supérieure par différentes élections, reçu les sacrements le 4^e jour de sa maladie, conserve sa pleine connaissance jusqu'au dernier moment, est expirée à 8 heures du matin âgée de 78 ans et 3 mois de profession, 60 ans et 10 mois du rang des sœurs choristes. (Extrait de l'imprimé ci-dessus) (R).

* Louise-Gabrielle de Lorges, élue capitulairement supérieure le 12 juillet 1731, puis le 10 juin 1734, réélue le 2 juin 1740, réélue le 3 mai 1743, le 22 mai 1749, le 18 mai 1752, le 12 mai 1758, le 14 juin 1761 (Registre 105, pp. 43-46 de l'hôtel-de-ville). En 1764, Marie-Séraphine Damiette est élue supérieure. L'énumération que j'ai faite ci-dessus n'est pas complète. Il résulte d'un nouvel examen du registre qu'elle pour la première fois supérieure le 12 juillet 1731, elle fut réélue sans interruption tous les trois ans jusqu'à sa mort, en 1783 Elle fut donc supérieure 32 années et consécutives. (R.)

** Née par conséquent vers 1685.

Sang-Précieux, rue de Vaugirard que l'orateur est désigné pour cet unique sermon de fête ¹. Nous avons vu déjà qu'à en juger par les seules copies contemporaines, Bourdaloue prêcha à plusieurs reprises ce même sermon, mais comment savoir quel fut celui des deux sujets gardés dans les éditions pour la fête de ce jour qu'il reprit en cette année ? Ne nous heurtons pas à l'impossible.

A peu de jours de ce sermon, à la fin de **mars**, Bourdaloue assistait au lit de mort une de ses pénitentes, dont le décès, sans date précise, se trouve rapporté parmi les « personnes mortes depuis l'apparition du précédent numéro, » par le *Mercur*e du mois de mars. On y lisait :

Dame N. [lisez Jeanne] Jappin, veuve de Messire François Chaillou, Seigneur de Thoisy, conseiller du Roy et maistre ordinaire en sa Chambre des Comptes est morte âgée de soixante et treize ans. . . Madame de Thoisy perdit son époux dans la fleur de son âge : depuis ce temps là elle a mené une vie dégagée de soucis du mariage auquel elle n'a jamais voulu songer. Elle avoit de grands biens, tant de son chef que de ceux que luy avoit laissés son mari, personne n'avoit tant d'Art que cette Dame pour procurer les douceurs & les agrements qui font passer des jours heureux & tranquilles : elle avoit tout l'esprit du monde & dans l'esprit toute la délicatesse imaginable ; jamais femme ne sçut mieux la science des égards & celle du monde, elle avoit un arrangement & une justesse naturelle dans l'esprit qui la faisoient écouter avec un plaisir ravissant, & qui faisoient desirer son commerce aux personnes de la Cour les plus polies, aussi recevoit-elle chez elle tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la Ville et à la cour. Et depuis la mort de son mary, elle a toujours vécu sur le pied d'une personne de grande considération : plusieurs personnes qualifiées ont eu pour elle & ont entretenu avec elle des relations qui feront toujours beaucoup d'honneur à la memoire de cette Dame. Elle est morte entre les bras du Pere Bourdalouë, qui estoit chargé du soin de sa conscience depuis plusieurs années.

... La liste des héritiers de cette veuve de soixante-douze ans comprend le cardinal de Noailles et le maréchal son frère, ainsi que le cardinal d'Estrées. Il est question aussi

1. C'était une communauté de Bernardines. Lebeuf, t. I, p. 281.

1703 d'une visite que lui aurait rendue, au temps de sa dernière maladie « Monsieur le Prince » ; enfin l'on énumère parmi ses relations de famille M^{lle} de Gesvre et Madame de Pringy ¹.

Le ton même de l'article du *Mercure* indique à la fois que le nom du confesseur est ajouté comme une illustration de plus à cette énumération que dut soigner quelqu'un des héritiers ou des proches de cette dame. Les relations avec les pères de la Maison professe de Paris n'étaient pas bornées sans doute à la direction spirituelle de Bourdaloue. Il s'agissait apparemment d'une « habituée » de l'église Saint-Louis, car c'est dans les caveaux de cette chapelle de la rue Saint-Antoine que M^{me} de Toisy avait choisi sa sépulture, qui s'y voit encore ². Elle laissait douze mille

1. Voici d'autres extraits du même article: « Cette Dame estoit fille de feu Mr Jappin Commissaire général des poudres qui avoit eu de tres grands emplois dans l'artillerie & qui est mort secrétaire du Roy, Madame Dere estoit sœur de Madame de Thoisy. Feu leur pere avoit eu aussi plusieurs garçons qui ont laissé des Enfants du nom de Jappin. Mr de Thoisy avoit plusieurs freres, son puîné estoit Doyen de l'Eglise Cathedrale de Beauvais, le troisieme estoit Conseiller au Parlement & un quatrieme Auditeur en la Chambré des Comptes... » Le *Mercure* rappelle aussi que la défunte est sœur du baron de Franqueville (*sic*) près Estampes, et qu'elle a encore un frère chanoine de Verdun. — Ces divers détails de famille ne regardent que de loin l'histoire de la prédication de Bourdaloue. Ils ne sont pas cependant si indifférents qu'il pourrait paraître. Outre qu'ils mettent à même de mieux connaître quels rapports pouvait avoir l'orateur avec les principales maisons du temps et servent à la constitution de sa correspondance, restée obscure sur plus d'un point, ils donnent l'espoir de retrouver, s'ils existent encore, des héritiers de ces personnes à qui, à coup sûr, des copies des sermons de Bourdaloue devaient être précieuses. Qui sait si quelques archives de châteaux ne recèlent pas plus d'un discours recueilli alors ou accordé par l'orateur lui-même aux instances d'une amitié qu'il ne pouvait désobliger par un refus ?

2. Guilhaemy, dans les *Inscriptions de la France*, t. I, p. 506, a relevé l'épithaphe de cette pénitente de Bourdaloue :

ICY REPOSE LE CORPS DE DAME
 IEANNE IAPPIN VEUVE DE MESSIRE
 FRANÇOIS CHAILLOV CHEVALIER
 SEIGNEUR DE CHOISY (*sic*) CONSEILLER
 DU ROY MAITRE ORDINAIRE EN
 SA CHAMBRE DES COMPTES
 DÉCÉDÉE LE 20 MARS 1703
 AGÉE DE 78 ANS.

livres à la Maison professe et six mille à la Mission du Canada. 1703

Ces amples détails reçoivent encore leur commentaire du savant éditeur de Saint-Simon, car celui-ci dans les *Mémoires*, a rencontré le nom de cette riche veuve :

Deux jours après (le mariage de M^{lle} de Chevreuse avec le marquis de Lévis, c'est-à-dire le 29 janvier 1698) le comte d'Estrées épousa M^{lle} d'Ayen. Une vieille bourgeoise qui s'appeloit M^{lle} de Toisy, riche et sans enfants, qui voyoit bonne compagnie et fort au dessus d'elle, amie du cardinal d'Estrées, et fort ménagée par M^{me} de Noailles, donna une grande partie de la médiocre dot, et le cardinal d'Estrées, qui voyoit la faveur des Noailles, et qui en espéroit tout, acheva de sa bourse d'aplanir l'affaire... 1.

1. T. v, p. 28. L'annotation de M. A. de Boislisle complète cette information : « On lit plutôt Tuisy que Toisy, ici comme dans les additions à Dangeau. Saint-Simon écrit M^{lle} et non M^{me}, parce que l'usage était encore au XVII^e siècle, surtout dans la première moitié, de ne donner que le titre de demoiselle aux femmes de la haute bourgeoisie. — Jeanne Jappin, fille d'Etienne Jappin, seigneur de Farqueville près Estampes, trésorier de l'artillerie et secrétaire du roi, mort contrôleur général des poudres en 1650, avait épousé, le 31 mai 1644 (*Journal d'Olivier d'Ormesson*, t. i, p. 173 et 188), François Chaillou de Toisy, maître des comptes de 1635 à 1650. Devenue veuve de très bonne heure, elle mourut le 23 mars 1703, âgée de soixante-treize ans. L'article nécrologique du *Mercure* nomme parmi les... habitués de sa maison l'évêque de Langres (Simiane), M^{lle} de Gesvres, M^{me} d'Epernon, M^{mes} de Martel et de Pringy, et même M. le Prince. — La note 6 de ce même passage de Saint-Simon donne, d'après le chansonnier Maurepas, une sorte de chronique galante de cette personne que Coulanges appelait la « delicate M^{me} de Toisy » (la *Marquise d'Ixelles* par le comte Ed. de Barthelemy, p. 182) et dont, selon Bussy, « le père n'était qu'un bourgeois de Verdun. » (*Correspondance de Bussy-Rabutin*, t. iv, p. 276.) On y parle d'une liaison avec l'évêque de Langres, Barbier de la Rivière, qui serait la source de la richesse de M^{me} de Toisy. D'après le chansonnier (ms. fr. 12692, p. 160, 191, 249 et 251), elle prenait le titre de marquise pour attirer chez elles ducs et duchesses qu'elle retenoit en leur prêtant de l'argent : On avait cru, en 1679, qu'elle se remarierait avec le duc d'Estrées. »

Sur la prière du duc de Noailles, Monsieur le Prince avoit prêté à M^{me} de Toisy un appartement dans l'hôtel de Guise. Lorsqu'elle mourut en 1703, faisant la duchesse de Noailles sa légataire universelle. (*Journal de Dangeau*, t. ix, p. 150-152, avec une longue note de Saint-Simon ; comparez une autre addition mal placée au t. xvii, p. 5, et la suite des *Mémoires*, t. iii, p. 401-402). « M. de Lamoignon, qu'elle avoit fait son exécuter testamentaire, ne put empêcher qu'on ne fit force épigrammes sur elle. » (Le *Mercure* même, (mars, p. 322-331) publia un article piquant, que les éditeurs de Dangeau ont reproduit en regard de l'addition de Saint-Simon, t. ix, p. 151-152). Une des *Additions* de Saint-Simon porte la date du 23 mars 1703.

1703

M^{me} de Toisy étoit une femme de très peu, mais de beaucoup d'esprit et d'honnête galanterie qui avoit trouvé le moyen de voir la compagnie la plus choisie, et, quand elle eut vieilli, de la voir avec autorité. On ne laissoit pas de s'en moquer ; mais avec tout cela elle tenoit son petit tribunal dans Paris, où l'élite de la cour ne dédaignoit pas d'aller. Son mari étoit mort. Le cardinal d'Estrées et toute sa famille la voyoient souvent ; les Noailles aussi qui lui firent leur cour avec tant de cajoleries, parce qu'elle étoit riche, sans enfants, et qu'elle ne croyoit pas ses parents dignes d'elle, qu'elle donna gros pour le mariage de la duchesse de Guiche, plus gros pour celui de la maréchale de Cœuvres, puis d'Estrées, et qu'enfin son testament fut pour la maréchale de Noailles, à peu de chose près ¹.

Ces divers détails et le legs laissé à la Maison professe, et à la Mission du Canada, avec la clause d'être enterrée dans l'église des Jésuites, identifient à coup sûr cette dame de Toisy avec la destinataire de la préface de la *Dévotion aisée* du P. Le Moyne. De fait, à l'époque où parut ce livre (1652), veuve depuis deux ans, elle étoit bien, par ses relations, ses goûts, sa condition, tels que nous les décrit l'article du *Mercure*, l'héroïne cherchée par le P. Le Moyne. Très probablement, c'est à la mort du P. Le Moyne (1671), sans doute le directeur de M^{me} de Toisy, que celle-ci commença à s'adresser à Bourdaloue. Célèbre dès ses premiers sermons, notre prédicateur dut être choisi par elle tout aussitôt. Ce n'est là, il le faut avouer, qu'une hypothèse, mais vraisemblable, et peu importe du reste que nous découvriions un confesseur intérimaire, entre le P. Le Moyne et Bourdaloue, à qui, nous apprend la notice du *Mercure*, étoit confié « le soin de sa conscience depuis plusieurs années. » L'intérêt demeure dans la rencontre qui nous permet d'identifier cette pénitente de Bourdaloue, assistée par lui à sa dernière heure et l'allant précéder dans les caveaux de la Maison professe, avec la destinataire de la lettre préface qui précède et dédie le livre de la *Dévotion aisée*. L'historien du P. Le

1. Ed. de Boislisle, t. v, p. 413. M^{me} de Toisy, 23 mars 1703.

Moyne, le P. H. Chérot, dans son livre si plein de rapprochements savants sur le xvii^e siècle, avait déjà remarqué, à propos de l'ouvrage de Le Moyne, la coïncidence entre le nom de la destinataire de la lettre et cette dame de Toisy dont parlent les lettres de Bussy. A coup sûr, il ne lui déplaira point de voir s'établir nettement un lien de plus entre son héros, le P. Le Moyne, et Bourdaloue dont il a également si bien mérité. Je me plais à renvoyer à sa très intéressante monographie de Le Moyne, pour l'analyse de cette lettre pleine d'allusions personnelles dont l'auteur de la *Dévotion aisée* faisait l'introduction de son ouvrage. Au seul point de vue du succès de ce livre, ce que nous savons de la « Philothée » à qui Le Moyne dédie son œuvre, de ses relations, de l'agrément de son salon, était déjà une garantie. Les comparaisons que le chapitre du P. Chérot sur la *Dévotion aisée* a établies entre cette théorie de prétendu relâchement et la doctrine de Bourdaloue réputée plutôt sévère, n'en prennent que plus de sel et d'à-propos ¹.

Si les libéralités et les relations de la pénitente de Bourdaloue donnaient occasion au *Mercure* de rappeler le nom de son confesseur, c'est aussi à cause de la réputation du prédicateur que le cardinal de Noailles, ou plus probablement la princesse de Lillebonne, lui demanda le sermon solennel d'inauguration de l'église des Bénédictines adoratrices de Charenton. La pensée d'établir une communauté religieuse sur les ruines de l'ancien temple de Charenton commença d'être mise à exécution en 1701. Le *Mercure galant* du mois de mai rapporte avec la cérémonie d'installation des religieuses et quelques extraits

1. *Etude sur la vie et les œuvres du P. Le Moyne* (1602-1671), par H. Chérot. Paris, Picard, 1887, ch. viii, p. 208 et suiv. On sait aussi que Desmarets fut le premier qui attaqua le livre de la *Dévotion aisée*, dans sa *Lettre d'un ecclésiastique au R. P. de Lingendes* (1652, *ibid.*, p. 212). Le Moyne, dans la seconde édition de la *Dévotion aisée* (1668, *ibid.*, p. 224), supprima « le nom de M^{me} de Toisy dans la lettre à elle adressée qui sert de préface. »

- 1703 du sermon prêché le 6 de ce mois par le P. de la Motte, barnabite ¹, l'histoire de la fondation nouvelle. Le désir étant venu à une personne pieuse qu'il ne nomme pas, de faire habiter par une communauté religieuse adonnée à l'adoration du Saint-Sacrement un endroit où s'étaient produites tant de négations de la présence réelle et où avaient été proférés tant de blasphèmes contre l'Eucharistie, le cardinal de Noailles, ravi de son projet, songea à mander dans son diocèse une communauté de bénédictines du Val-d'Osne, qu'il avait connue étant évêque de Châlons ². « Il y eut, dit Lebeuf, dans son *Histoire de Paris*, des lettres-patentes expédiées en 1701 (registrées en parlement le 17 juin) pour transférer ces religieuses du lieu dit le Val-d'Osne situé à deux lieues de Joinville vers le nord, entre les villages d'Osne et d'Aubigny ³... »

1. Le P. de la Motte ou La Mothe était le propre frère de M^{me} Guyon, celui qu'elle accuse d'avoir ourdi contre le P. La Combe, soit avec le provincial des Barnabites, soit avec l'archevêque de Paris une foule de trames assez obscures. Elle a fait de lui un portrait bien noir, et le panégyriste de M^{me} Guyon prend au sérieux ces peintures : « Le P. de la Motte, dit-il, se mêlait aussi de prêcher. Il s'exerçait dans le genre ennuyeux, et débitait des sermons secs et ternes, d'un ton désagréable, avec un air béat. Il n'en était pas moins arrivé par le crédit de ses amis, aux premières chaires de la capitale; mais personne n'allait l'entendre, sauf ses pénitents, qui voulaient lui plaire, et quelques dévotes, à qui tout est bon... » (Guerrier, *Madame Guyon*, p. 146.) L'auteur emprunte aux *Mémoires de Legendre* les caractères de cette éloquence déplaisante. A ses yeux, le P. La Combe est le persécuteur intéressé, cupide et jaloux que nous présente M^{me} Guyon : « Il était directeur de l'archevêque, il était confesseur de l'Official, il était provincial (?) des Barnabites; et les Barnabites n'aimaient pas le P. La Combe à cause de sa réputation d'orateur » Guerrier, *ibid.*, p. 149. C'est un jugement simple et sommaire, trop commode, car l'histoire a plus de complexité. Aussi je préfère les distinctions et les réserves qu'a exprimées M. Crouslé. *Fénelon et Bossuet*, t. IV, ch. II, p. 441, et note 48 et suiv., p. 478.

2. *Mercurie galant*, mai 1701, pp. 191 et suiv.

3. « Charenton devint célèbre parmi les protestants de Paris au commencement du dernier siècle, écrit Lebeuf, parce que ce fut l'endroit où le Roi leur permit, le 1^{er} Août 1666, de s'assembler pour les actes de Religion, au lieu qu'auparavant, ils allaient à Ablon qui est plus éloigné d'environ deux lieues... Par la suite, nonobstant les oppositions des Le Bossu, Seigneurs, et celles du Sieur François Veron, Curé de Charenton, les Protestants y firent bâtir, sur les desseins du Sieur Jacques de la Brosse, Architecte, le Temple où il avoit deux rangs de galeries à appui, une

Le *Mercure* indique le texte du sermon prêché le 6 mai 1701 par le P. de la Motte, sur ces paroles d'Isaïe (xxxv, 1) : *Laetabitur deserta et in via et florebit solitudo*, et la date du 13 août est assignée par Lebeuf comme celle de la pose de la première pierre de l'église à laquelle présida lui-même le cardinal ¹. Moins de deux ans après il venait bénir et inaugurer solennellement, en y célébrant la messe, le mardi de la Pentecôte, **29 mai 1703**, l'édifice achevé et livré au culte. C'est le cas de laisser la parole au *Mercure*, non pour citer avec lui le compliment adressé

petite lanterne sans cloche surmontée par un globe... Ce Temple pouvoit contenir quatorze mille personnes dans les endroits seulement garnis de menuiserie... Les Protestans tinrent en ce Temple de Charenton leurs Synodes nationaux de 1623, 1631 et 1644. Sur la fin du mois d'Août 1671, quelques Catholiques voulurent la nuit mettre le feu à ce Temple, et y firent d'autres insultes. Les religionnaires en portèrent leurs plaintes au Parlement le 1^{er} Septembre par la bouche du Lieutenant de Police. Il y eut ordre d'informer. Mais l'édit de Nantes ayant été révoqué en 1685, on commença à abattre ce Temple le Mardi 23 Octobre 1686, et en cinq jours tout fut détruit, et les matériaux appliqués au profit de l'Hôpital Général.» Lebeuf, t. II, p. 376 et 377, invoquant Félibien, le *Mercure* de février 1666 (?) et les registres du Parlement. La *Gazette de France* du 31 octobre relate la démolition du temple de Charenton, comme commencée le 22 et achevée le 26 (p. 651.) Lebeuf ne se demande pas comment l'information ordonnée après les faits de 1671 ne fut suivie d'aucun effet et il semble la regarder comme terminée tout naturellement par l'exécution du 23 octobre 1686. Il est plus complet sur ce qui suivit la destruction du temple et mène l'histoire de son emplacement jusqu'à l'année qui nous occupe. « La place où avoit été ce temple, écrit-il, resta inhabitée pendant près de quinze ans. D'abord le terrain en fut donné aux nouvelles Catholiques de la rue Sainte-Anne à Paris, qui en firent leur maison de campagne. Ensuite la pensée vint à quelques personnes d'établir sur ces ruines un Couvent où l'on pratiqueroit l'adoration perpétuelle du Saint Sacrement, en expiation de ce qui avoit été prêché en ce lieu pendant tant d'années contre la foi de la présence réelle du Corps de Notre Seigneur dans l'Eucharistie. M. le Cardinal de Noailles, Archevêque de Paris, ne trouvant point de Religieuses dans son Diocèse qui voulussent y venir demeurer, se souvint qu'étant évêque de Chaalons, il avoit remarqué une Communauté de Bénédictines, membre de Molême, exposée à de fréquents pillages. De concert avec son frère, Evêque de Chaalons, il jetta les yeux sur cette Communauté pour la faire venir à Charenton... »

1. *Ibid.*, p. 378 : « M. le Cardinal de Noailles mit le 13 août 1701, la première pierre à la nouvelle Eglise que le Roy bâtissoit, et avant deux ans revols il en fit la bénédiction le Mardi de la Pentecôte, 29 mai 1703. On y entre par beaucoup de degrés. M^{me} de Chauviré fut la Prieure qui y vint du Val-d'Osne avec une partie de sa Communauté... »

1703 à l'archevêque par le P. de la Motte, supérieur de la nouvelle installation¹, mais du moins pour rapporter l'analyse, trop courte à notre gré, qu'on y fait du sermon prêché par Bourdaloue. C'est en tout cas un discours de notre orateur, qui n'avait guère été, que je sache, signalé jusqu'ici, et il convient de n'en laisser rien perdre.

Je vous ay dit aussi, écrit Donneau de Visé dans sa lettre de mai 1703, que Mr le Cardinal de Noailles, Archevesque de Paris, ayant choisy les saintes filles de ce Prieuré (de Valdosne) pour l'exécution de ce pieux exercice, elles le commencèrent peu de temps après leur arrivée dans ce lieu, dans une petite chapelle qu'elles se firent dans un Corps de logis en attendant la construction de leur Eglise. Elle vient d'estre achevée, & comme elle s'est trouvée en estat d'estre bénite au mois de May, Son Eminence a voulu en faire elle mesme la cérémonie, ce qui fut exécuté le Mardy d'après la Pentecôte. S. E. s'y rendit le matin, sa modestie luy fit ordonner qu'on retranchât l'appareil de la reception que la Prieure se proposoit de luy faire, ainsi elle se presenta simplement avec toutes ses Religieuses à son Eminence²...

1. Après avoir dit que la Prieure se présenta devant le cardinal, le *Mercure* cite au long le compliment que fit à Son Eminence le P. de la Motte et dont le texte lui avait probablement été officieusement communiqué. Il est presque à regretter que conformément à ses habitudes, Bourdaloue ait contraint le *nouvelliste* d'alors à se contenter pour son sermon, d'une simple analyse. Fléchier ne nous aurait pas privé à ce point :

« Le Reverend Pere de la Motte, Superieur des Religieux Barnabites de Paris luy fit le discours suivant en qualité de Supérieur de ce nouvel établissement.

Monseigneur,

Former un Paradis en terre, le peupler de Saints Adorateurs, faire de l'Univers un Temple où Dieu habité, & où les Anges & les hommes luy rendent de perpétuels hommages, ce fut des prodiges qu'admira le monde naissant... » — Par une phrase balancée de même sorte nous passons à la chute de l'homme et ... au déluge. L'application est faite à l'archevêque et au roi, qui l'hérésie étant détruite, « nous ramènent l'âge naissant du monde. » — Si l'on juge de l'éloquence du frère de Madame Guyon, sur les deux citations qu'en donne le *Mercure*, au 6 mai 1701 et ici, qui sont, il est vrai, du genre académique et assez froids d'allure, il semble qu'elle ait été plutôt d'un ton précieux. Ses phrases ressemblent plus au style de Fléchier qu'à celui de Bourdaloue. (V. *Mercure galant*, mai, 1703, pp. 141-145.)

2. *Ibid.*, p. 141.

Le *Mercure* raconte au long la cérémonie de la bénédiction de l'église, et il ajoute :

1703

La Prieure & les Religieuses étant ensuite venues dans leur Chœur, on prepara l'Autel où son Eminence... célébra la sainte Messe... il y exposa le Saint Sacrement ¹ & l'après midy le Reverend Pere Bourdalouë, Jesuite, y fit une Predication dans laquelle il fit voir *la gloire du Roy dans celle que la Benediction de ses armes procuroit à Dieu, en le faisant adorer a perpetuité, dans un lieu qui estoit auparavant le centre de l'heresie dont Dieu luy avoit reservé l'entiere destruction.* Il temoigna la consolation sensible qu'il avoit de prêcher les veritez de l'Evangile dans ce lieu où elles avoient esté si souvent prophénées, & il s'entendit sur le digne choix que son Eminence avoit fait de ces saintes filles pour remplir les obligations de cette Adoration perpetuelle à laquelle elles sont toujours plus animées par l'exemple de Madame de Chauviré, leur Prieure, illustre par sa naissance, & plus illustre par le merite, que la ferveur de son zele à la pratique de toutes sortes de vertus luy ont acquis.

On peut se demander si le *Mercure*, qui n'a souligné d'ailleurs que le passage mis plus haut en italique, parle ici en son propre nom et adresse lui-même son compliment à la Prieure, ou s'il résume seulement celui que dut certainement prononcer l'orateur amené à faire l'éloge du choix de son Eminence. Peut-être M^{me} de Chauviré, la prieure venue de Val d'Osne avec toutes ses religieuses, avait-elle invité Bourdaloue. Plus volontiers je croirais que l'invitation venait de la protectrice et fondatrice peut-être de cette nouvelle maison religieuse. Lebeuf nous apprend que « dès le mois d'octobre 1700, une Dame de piété donna... 6000 livres par les mains du P. de la Motte Barnabite. ² » Cette bienfaitrice anonyme pourrait bien

1. « Quoiqu'il n'y ait pas exposition perpétuelle du Saint Sacrement à découvert en cette Eglise, mais seulement les Jendis et dans quelques grandes Fêtes, cependant, il y a toujours une Religieuse en adoration devant l'autel où le Corps de Jésus-Christ est conservé dans le ciboire. » Lebeuf, l. c., p. 378.

2. Lebeuf, p. 378.

1703

être la princesse de Lillebonne, car voici comment Donneau de Visé termine son compte rendu :

Madame la Princesse de Lislebonne qui fait éclater sa Piété éminente dans toutes les occasions où il s'agit de procurer la gloire de Dieu a pris tant d'affection pour cette maison qu'elle s'y est fait accommoder un petit appartement où elle va régulièrement toutes les Fêtes & Dimanches joindre ses adorations à celles de ces saintes Filles qui sont édifiées de la piété exemplaire de cette grande princesse & qui ressentent journallement les effets de sa protection. Elle se trouva à la cérémonie & communia à la Messe avec les Religieuses. Cette solennité qui attira un grand concours de monde de Paris finit par la Benediction du très saint Sacrement. Cet établissement sera le plus glorieux trophée des Conquestes de nostre incomparable Monarque qui a esté donné de Dieu pour ecraser la teste du serpent de l'Heresie.

Cette réflexion finale du nouvelliste, avec l'allusion obligée au prénom du Roi Louis-Dieudonné, et au « triomphe » de la révocation de l'édit de Nantes qui, on le voit, ne cessait pas, même après 1700, d'être célébré dans les gazettes et dans les ouvrages de quiconque écrivait sur « le Roy », est un des nombreux témoignages qui nous éclairent sur le ton et les mœurs littéraires de l'époque ¹. Les morceaux oratoires du temps sont de même genre et il faut espérer que parmi les nombreux spectateurs attirés à cette cérémonie, quelque copiste aura recueilli le discours de Bourdaloue. Si on le rencontre jamais dans quelque poudreux manuscrit, ce ne serait pas le moins curieux spécimen des sermons qui attirèrent jusqu'au bout un nombreux auditoire. Le discours fut prononcé devant le cardinal de Paris et la princesse de Lillebonne. Est-il téméraire de conjecturer que celle-ci fut pour beaucoup dans le choix du prédicateur ? La maison de Lorraine à laquelle appartenait la princesse de Lillebonne, avait plus d'une fois appelé Bourdaloue à prononcer

1. Cf. sur le sens et le but de ces compliments officiels, comme sur le ton obligé des éloges, la note e du livre IV.

le « sermon de circonstance » aux diverses cérémonies religieuses qui intéressaient quelqu'un de ses membres ¹. 1703

A la fin de la même année, le marquis de Beuvron l'invitait à se rendre en Normandie pour prêcher le sermon d'une prise d'habit de M^{lle} de Beuvron ².

M. A. Gasté a bien voulu me donner communication de plusieurs lettres inédites de Huet à son neveu de Charsigné à Caen, dont les autographes font partie de son intéressante collection. Elles offrent la preuve que Bourdaloue vint à Caen à la fin de cette année 1703, pour prêcher à la prise d'habit de M^{lle} de Beuvron. Malgré les notes de Rochebilière ³, et malgré les recherches faites aux archives du

1. V. plus haut les sermons pour M^{lle} d'Harcourt, M^{lle} d'Elbeuf, etc. — La princesse de Lillebonne était, sauf erreur, la seconde femme de François-Marie de Lorraine IV, fils de Charles de Lorraine II, duc d'Elbeuf, et de Catherine-Henriette, légitimée de France, né le 4 avril 1627, mort le 16 janvier 1694. Elle se nommait Anne et était fille légitimée de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar, et de Béatrix de Cusance, princesse de Cantecroix. Elle mourut le 19 février 1720. (Moreri, Paris, 1732, t. IV, p. 666, au mot *Lorraine*). Les cryptes de l'église Saint-Louis contenaient le corps de sa belle-mère Catherine-Henriette, et celui de Marie-Marguerite-Ignace de Lorraine d'Elbeuf, morte à 50 ans, le 7 août 1679. Cf. op. de Guilhaume. *Inscriptions*, t. I, p. 512.

2. Il faut reconnaître cependant que si M^{lle} d'Elbeuf, fille de Charles III de Lorraine, était proche parente de la princesse de Lillebonne, il n'y a qu'une ressemblance de nom entre les Harcourt de Lorraine et ceux de Normandie, ce qui n'empêche pas la principauté d'Elbeuf d'avoir été l'apanage des princes lorrains.

3. « Marie-Henriette de Harcourt-Beuvron, fille du maréchal duc et de M^{lle} de Genlis, belle, bien faite, air noble, manières gracieuses, un grand d'Espagne veut l'épouser, l'habit qu'elle portait le jour de sa vêtüre tout d'or, † 15 janvier 1760, 69^e (?) année de son âge et la 51 de Profession. » (Visitation de Caen. Bib. nat. Ld. 173², t. III. Elle déclare généreusement à 18 ans qu'elle veut J.-C. pour époux, reçue par la mère Marie-Françoise de Harcourt, sa grand'tante, à 36 ans nommée supérieure. « Henriette-Françoise-Éléonore, Religieuse au couvent de la Visitation de Caen, fille du duc Henri d'Harcourt et de Marie-Anne-Claude Brulart. » (La Chesnaye, t. VII, p. 665.) Bourdaloue prêche à Caen à l'Abbaye aux Dames pour la vêtüre de M^{lle} de Beuvron, fille du duc d'Harcourt. — Lettre de Huet, 21 août 1703. Lettres inédites de Bossuet et de Huet. V. le journal *la Lumière* du du 3 mars 1877 (rue des SS. Pères, 11). Note à moi donnée par le P. Daniel. — Voici le texte du journal *la Lumière*, que je possède : Le P. Martin, cordelier de Caen, grand bibliophile était fort assidu à tenir Huet au courant, non pas seulement de ce qui se passait à Caen... un extrait d'une lettre du 27 août 1703, pourra servir à la biographie encore

- 1703 Monastère de la Visitation de Caen, il reste difficile d'identifier le nom et, par suite, de rencontrer la date exacte de l'entrée au couvent de cette religieuse, fille du marquis de Beuvron, dont Bourdaloue prêcha la vêtue. Une des tantes de cette postulante, Marie-Françoise d'Harcourt, qui fit profession le 28 décembre 1653 et mourut le 7 février 1703 (*alias*, 1712), fille de François II d'Harcourt, marquis de Beuvron, fut la neuvième supérieure du monastère de la Visitation Sainte-Marie, de Caen ¹. Sa

à faire de l'illustre Bourdaloue : « M. de Baieus (François de Nesmond, évêque de Bayeux en 1661, † 16 juin 1715 à 85 ans), doit emmener avec lui le révérend père Bourdaloue, qui doit prêcher à la Visitation, à la cérémonie d'une vêtue ou d'une profession. » C'était à « la vêtue de M^{lle} de Beuvron, » lettre de Huet, 21 août 1703, fille du duc d'Harcourt, que le P. Bourdaloue venait prêcher Caen, à l'Abbaye-aux-Dames « (R.) — Il faut objecter à l'identification essayée par Rochebilière que les 51 ans de profession signalés dans la notice de Marie-Henriette d'Harcourt supposent des vœux émis au plus tôt en 1709 ou 1708, ce qui ne concorde guère qu'avec la vêtue de 1707, que j'ai dû éliminer ; quant à Henriette-Françoise-Eléonore, si toutefois elle est bien sœur ou cousine de Marie-Henriette, et non cette même religieuse sous un autre nom, aucune date ne nous permet de fixer son jour de vêtue. Le plus clair est donc de reconnaître que jusqu'ici les communications bienveillantes que nous avons reçues du Monastère de la Visitation de Caen, de ceux de Rouen et de celui d'Annecy ne nous ont point mis à même de trancher la question. Rochebilière d'ailleurs n'a eu à sa disposition et encore de seconde main, comme en témoignent ses références ci-dessus, que les documents mêmes que nous avons pu consulter, c'est-à-dire les lettres à Huet ou de Huet.

1. Le monastère de la Visitation de Caen (l'ancien monastère fondé à Dol, en Bretagne, le 20 octobre 1627, transféré à Caen le 20 mai 1631) avait eu pour première supérieure la fondatrice de la maison de Dol, Jeanne-Marguerite Chahu, professe du premier monastère de Paris, morte le 27 janvier 1660. — La seconde supérieure, Madeleine-Elisabeth de Maupéau, alla mourir au premier monastère de la Visitation de Paris. — Marie-Angélique du Breuil de Ponbrian, « professe du monastère de Dol, décédée à Saint-Sauveur le Vicomte », fut la troisième supérieure. — La quatrième, Françoise-Marguerite Patin, « décédée supérieure à la Maison de Notre-Dame de Charité de cette ville, où elle a gouverné l'espace de 20 ans », fut remplacée par Marie-Renée Faber, cinquième supérieure, professe du monastère d'Annecy. — La sixième fut Elisabeth-Angélique Lecomte. — La septième, Magdeleine-Augustine de Beauvoir d'Alegre, décédée dans notre monastère de Monserrand, le 24 juin 1702, avait sans doute quitté Caen à l'époque où furent projetées les cérémonies de la vêtue de M^{lle} de Beuvron. — La huitième supérieure, fut Anne-Eléonore de Longaunay, morte le 26 mars 1720, à 84 ans. On trouve, t. III, p. 141, une circulaire de 1713 signée par elle). La neuvième était la tante de la postu-

sœur aînée, qui avait pris l'habit le 28 octobre 1646, à l'âge de dix-huit ans, était morte le 4 juin 1701¹. Or en cette même année 1701, une circulaire de la Visitation de Caen disait, en parlant de la supérieure Marie-Françoise : « Nous avons quatre de ses nièces, dont deux sont filles de M. le Marquis de Beuvron, et deux de M. le Duc de Harcourt²... » On ne peut dire à laquelle

1703

lante de 1707. — Les d'Harcourt, bienfaiteurs du monastère de Caen, y avaient leur sépulture. Ainsi, on y trouve : Odet de Harcourt, très haut et très puissant seigneur comte de Croisy, marquis de la Motte-Harcourt, de Tiry, conseiller du Roy en ses conseils d'Etat et privé, maréchal de ses camps et armées, gouverneur des ville et château de Falaise et nommé par brevet de sa Majesté pour chevalier de ses ordres. Il mourut le neuvième jour de novembre 1661. — Illustre dame Marie de Poirier Anfreville, son épouse. — Marie-Amélie de Harcourt, marquise d'Ivry, décédée le 18 décembre 1664. — Odet d'Harcourt, marquis de la Motte, décédé à l'âge de sept ans, le 1^{er} décembre 1664. (Communication du monastère de la Visitation de Caen).

1. Dans la notice écrite sur la vie de la sœur Marie-Gabrielle (*Abrégé des vertus de notre tres-honorée sœur Marie Gabrielle de Harcourt...*) on lit : « Marie Gabrielle de Harcourt Beuvron, tante de Monsieur le duc de Harcourt si connu en Europe pour la gloire de ses exploits & par l'heureux succes de ses négociations importantes » et « fille de feu M. le Marquis de Beuvron Lieutenant de Roy de cette province, entra chez nous à l'âge de dix ans... Elle demanda d'entrer au noviciat avant qu'elle eût quinze ans & l'on accorda cette grace à la force de sa vocation. Mais Monsieur son père qui l'aimoit tendrement & qui d'ailleurs avoit une grande délicatesse de conscience, pour laisser entrer Messieurs ses Enfants dans un âge si tendre apporta tant de resistances a sa prise d'habit qu'il l'éloigna de plus de trois ans... D'une constance que rien n'égalait au milieu des larmes et des regrets de ma tres honorée sœur Marie Françoise de Harcourt sa sœur, & notre unique déposée, de Mesdemoiselles de Beuvron et de Harcourt ses nièces et de toute notre communauté... elle dit les choses du monde les plus touchantes à Mesdemoiselles de Beuvron qui étoient en âge de faire un choix, leur représentant la breveté (sic) de la vie, l'inconstance & le uide de ses plaisirs passagers, & que l'Eternité étoit le bien desirable auquel il falloit tout sacrifier. (Même source.) »

2. D'après le P. Anselme à qui sont empruntés les « titres et qualifications » données à François d'Harcourt, II du nom, mort en son château de la Meilleraye, le 23 avril 1705, qui était le frère de Marie-Gabrielle, les nièces de nos deux visitandines seraient nées du second mariage de François II avec Angélique de Fabert, veuve de Charles Brulart, marquis de Genlis, et fille de Abraham Fabert, maréchal de France. Cependant il est difficile de s'en rapporter uniquement aux listes certainement incomplètes du P. Anselme. D'ailleurs ce serait s'éloigner beaucoup de Bourdaloue que d'essayer de démêler dans ces listes généalogiques, le nom de la religieuse dont il prêcha la prise d'habit. — Charlotte-Françoise-Eléonore, la seule d'Harcourt dont on trouve l'acte de vêtue, postérieur

1703 de ces quatre nièces de la supérieure du monastère se rapporte la vêtue que vint célébrer Bourdaloue. Aucun acte de vêtue ou de profession n'a été découvert qui nous mette sur la voie, sauf une attestation de prise d'habit en 1707, pour « Henriette-Léonore-Françoise-Charlotte, fille de Henry de Harcourt et de Marie-Anne-Claude Brulart de Genlis, âgée de dix-huit ans onze mois, après avoir demeuré quinze ans dans la maison portant le petit habit... » Il faut exclure, comme ne concordant pas avec notre année 1703, cette religieuse, fille de Henri d'Harcourt. Est-ce sa sœur, est-ce une de ses deux cousines qui entraît en religion quatre ans avant elle ? Mais comment aucune trace de la cérémonie religieuse n'a-t-elle été conservée au registre des vêtues et professions, et pourquoi les seules visitandines portant le nom d'Harcourt-Beuvron, dont on trouve mémoire dans les annales du monastère, sont-elles cette Henriette-Marie dont nous rencontrons la vêtue et ses sœurs cadettes, nommées comme incidemment à l'occasion de la mort de leur tante ? On lit en effet dans la circulaire qui la concerne : « Il nous reste trois nièces de cette digne Supérieure filles de M. le Maréchal de Harcourt, qui nous sont très chères. L'ainée est religieuse... » Il ne semble donc pas que la postulante qui dut être l'occasion du voyage de Bourdaloue en Normandie l'année qui précéda sa mort, soit ici désignée. Faut-il

à la mort de Bourdaloue, aux archives de la Visitation de Caen, était une *petite-nièce* de Marie-Françoise et Marie-Gabrielle, c'est-à-dire fille de leur frère Henry, né lui-même du premier mariage de François II avec Catherine Le Tellier. (V. Anselme, t. 1, pp. 877 et suiv.)

Dans le ms. 11905 du fonds français à la Bibliothèque nationale, on lit une lettre datée de Paris, 8 mai 1699, adressée à M^{me} de Saint-Everon à Caen, contenant ces courtes lignes : « Madame, Je vous suis bien obligé de l'honneur que vous me faites de vous intéresser à la perte que j'ay faite de mon frere. Je vous supplie d'estre persuadée que je vous témoigneray toujours en toutes occasions combien je suis veritablement Madame Votre tres humble et obeissant serviteur. *Beuvron*. » Quel est ce Beuvron et en quoi se rattache-t-il aux d'Harcourt, dans la série desquels je ne rencontre aucun décès relaté à l'année 1699 ? Ce sont là des problèmes que l'érudition locale peut seule aborder.

conjecturer que la novice n'alla point jusqu'à la profession et que rien n'a été gardé pour constater la prise d'habit ? La question semble insoluble, et au lieu de nous engager dans le domaine sans limites des suppositions, bornons-nous à produire les documents qui nous montrent Bourdaloue attendu à Caen sur la fin de l'année 1703. Il faut citer d'abord deux lettres du P. Martin, cordelier, le correspondant assidu de Huet, si intéressant dans ses lettres pour l'histoire locale de Caen¹. Le 20 août, il écrivait de Caen, à Huet, alors à Aunay :

M^r notre Intendant revint ici vendredi. M^r de Bayeux doit emmener avec lui le R. P. Bourdaloue qui doit prêcher à la Visitation à la cérémonie d'une vêtue ou d'une profession.

C'est, sans doute, l'intendant lui-même, qui rapportait la nouvelle, vague encore, et il est à croire que l'évêque de Bayeux, François de Nesmond², avec qui Bourdaloue devait faire le voyage, était désigné pour donner le voile à la postulante. Il s'agissait en effet de rendre honneur au « Gouverneur du Vieux Palais de Rouën, lieutenant général au Gouvernement de la Haute Normandie », du moins dans la personne de son frère ou de son fils. Dès le

1. Elles ont été publiées d'abord dans les *Annales de la Faculté de Caen*, puis dans la *Revue catholique de Normandie*. V. pour les deux lettres citées ici, la sixième année de la *Revue*, 1896, pp. 338 et 339. Elles sont publiées par M. A. Gasté, d'après la copie faite par M. Baudement, déposée à la Bibliothèque de Caen, ms. 264. Les autographes occupent à la Bibliothèque nationale deux volumes du département des manuscrits, fr. 15192, et SF. 1016. D'autres lettres autographes de Huet à Charsigné de Piedoue sont aussi à la Bibliothèque communale de Caen, ms. 501, mais les deux fragments inédits qui concernent Bourdaloue sont tirés de la collection de M. Gasté, à qui je dois la mention de ce sermon de vêtue connu seulement sans cela par les deux citations très insuffisantes tirées de la correspondance Huet-Martin. J'avoue que dans ces lettres restées manuscrites, je n'aurais pu découvrir les trop courtes mentions que l'évêque d'Avranches y a faites de son ami.

2. François de Nesmond, évêque de Bayeux fils de François Théodore président à mortier au Parlement de Paris et d'Anne de Lamoignon, né à Paris, le 1^{er} sept. 1629 † 16 juin 1715 à 85 ans 9 mois 16 jours, doyen des évêques de France et des docteurs de Sorbonne, ennemi des jansénistes, nommé évêque en 1661 (Voy. Fisquet, *Diocèse de Bayeux et de Lisieux*, p. 110-115). (R)

1703 lendemain, Huet répond à la lettre du P. Martin et, mieux informé, précise la nouvelle. Il écrit en effet d'Aunay :

21 août 1703.

Le voyage du P. Bourdaloue sera pour prescher à la vesture de M^{lle} de Beuvron.

Mais les lettres de Huet à son neveu nous disent pourquoi l'ancien évêque d'Avranches était plus favorisé que le P. Martin pour la précision des détails sur le voyage de Bourdaloue. Une invitation gracieuse du marquis de Beuvron lui était parvenue. Il écrit le lendemain :

A Aunay, 22 août 1703.

... M^r de Beuvron me mande, qu'il sera à Caen dans les premiers jours de septembre avec le P. Bourdaloue, & il me fait l'honneur de m'y souhaiter. C'est à quoy, Dieu aidant, je ne manqueray pas, & je prevois que tout cela pourra produire quelque petit séjour a Caen et quelque passade à Fontenay.

Il est donc probable que Huet, descendu à Caen, chez son neveu, ne manqua pas de lui raconter la cérémonie et de lui analyser de vive voix le discours entendu, ce qui nous prive de l'espoir de découvrir quelque lettre où soit rapporté ce qui concerne la cérémonie du mois de septembre 1703 et la vêtue prêchée par Bourdaloue.

Bien que la notice résumée par Rochebilière et portant sur la religieuse qui prit l'habit en 1707, n'ait rien de commun avec la cérémonie de vêtue qui nous occupe, relevons-y cependant un trait de mœurs qui est bien du temps. La magnificence de cet habit « tout d'or » que la postulante échange contre le vêtement religieux n'a rien de spécial à l'année et à la circonstance de sa vêtue. Le luxe des habits en pareille occurrence était une mode déjà signalée à propos de la profession de M^{lle} de Soubise, la future abbesse de Jouarre ¹.

1. V. plus haut, 29 décembre 1680. C'est au 27 novembre 1679, jour où l'abbé Colbert prêcha le sermon de vêtue de Thérèse de Rohan, fille du

Le *Mercure* du mois de mai 1698 avait cependant annoncé l'apparition d'un ouvrage contre cet étalage de toilette mondaine : 1703

Il paroist depuis peu un Livre sur une matiere assez nouvelle & qui n'a jamais esté traitée à fond. Il est intitulé *De la Modestie des Postulantes contre l'abus des parures à leur Prise d'Habit*. L'Auteur de cet Ouvrage est Mr Héron, Prêtre, Docteur en théologie de la Faculté de Paris ¹, Aumônier de la feuë Reine, & Tresorier de la Sainte Chapelle Royale du Bois de Vincennes. Il l'a dédié à Mesdames de la Chaise, Abbesses de Cusset en Auvergne, de Marsigny en Bourgogne, & de Saint Menou en Bourbonnais, ce qui fait voir que cette famille n'est point attachée au monde, & qu'elle aime la retraite ².

Peut-être en octobre 1703 (ou en 1702), d'après une lettre mal datée dans la correspondance de la marquise d'Huxelles, l'orateur passa-t-il quelques jours chez les Le Peletier, à Villeneuve ³ et, au retour, dîna chez M^{me} Louvois, à Choisy.

On lit en effet dans cette lettre :

A Choisy, ce 25^e d'octobre (avant 1706.)

A la bonne compagnie de ces deux prélats (Bouthilier, oncle et neveu) se joignirent encore hier à dîner le père Bourdaloue, venant de Villeneuve, et l'abbé Testu... venant de Paris ⁴.

Il n'est nullement étonnant de voir Bourdaloue s'arrêter à Choisy chez M^{me} de Louvois. Nous avons vu ses relations avec ce ministre ⁵.

prince de Soubise, que le *Mercure* exalte la magnificence de son costume. V. mon étude *De munere pastorali* Bossuet, p. 91, note 2, et les détails relevés dans la correspondance de Bossuet sur les préparatifs analogues faits pour la vêtue de sa nièce à Jouarre. *Ibid.*, p. 90.

1. L'auteur de ce livre fut un des collaborateurs de Bossuet dans ses missions du diocèse de Meaux.

2. Faut-il ajouter aussi : « et la publicité ? » — Le *Mercure* cite aussi une page de la préface de ce livre, en vente « chez Simon Bernard, rue S. Jacques. »

3. *La Marquise d'Huxelles et ses amis*, par Ed. de Barthélemy. Paris, Firmin-Didot, 1881, in-8, p. 215.

4. Voir les *Mélanges de Bourdaloue* p. 2 et la *Science catholique*, novembre 1899, où j'ai essayé d'établir la date de cette lettre de Coulanges.

5. V. plus haut, p. 910.

1704

II. L'année 1704.

Vers le **25 janvier**, le P. Bourdaloue prêche la prise d'habit de Suzanne-Léonine de Lamoignon, fille cadette du président de Lamoignon ¹ et nièce de la sœur Anne-Elisabeth de Lamoignon, aussi Visitandine.

Notre Sr Suzanne Léonine cadette du président de Lamoignon ², frère de Sr Anne Elisabeth de Lamoignon, prit notre saint habit quelques jours avant la fête de notre saint fondateur (29 janv.)... L'évêque de Bayeux ³ lui donna le voile... Le révérend Père Bourdaloue qui l'avoit dirigée dans sa vocation, fit dans cette cérémonie une excellente prédication. Nous ne pouvons assez regretter la perte de ce grand homme qui honoroit notre communauté et nous en particulier de mille bontés... » Signé Sr Marie-Henriette de Chandenier ⁴.

1. « Chrétien-François de Lamoignon, né le 26 juin 1644, marquis de Basville, baron de Saint-Yon, seigneur de Blancmesnil, etc., Conseiller au Parlement en 1666, avocat général en 1674 et pendant 25 ans Président à Mortier (1690) de l'Académie des Inscriptions en 1704, mort le 7 août 1709 à 65 ans. On trouve son éloge dans Moréri. Marié le 7 janvier 1674 à Marie-Jeanne Voisin, morte le 1^{er} sept. 1727 à 73 ans. Il a pour 9^e enfant Suzanne-Léonine de Lamoignon, née le 24 juillet 1688. Religieuse professe le 17 mai 1705 aux filles de Ste Marie du faubourg St Jacques. » (La Chesnaye-Desbois, t. VIII, p. 423.)

2. « Elle avoit 15 ans et demi environ lorsqu'elle prit l'habit. Voyez sa carte de baptême à S. Paul, reg. 27, f^o 315 verso, samedi 24 juillet 1688 dans mes cartes alphabétiques. Anne-Elisabeth de Lamoignon † 2^e monastère de la Visitation de Paris le 18 octobre 1734 à 80 ans dont 63 de profession (*Année sainte de la Visitation* 8^{bre}, t. x, p. 465, 1869, gr. in-8.) (R.)

3. François de Nesmond, évêque de Bayeux de 1662-1715 ; allié aux Lamoignon. Cf. plus haut p. 354 et 957².

4. Communication du monastère de la Visitation d'Annecy, lettre du 3 déc. 1898. Circulaire du 2^e monastère de la Visitation de Paris (rue St Jacques) 5 juillet 1704. — « Le registre du couvent de la Visitation du faubourg St Jacques ne commence qu'au 27 mai 1711. Il ne peut donc rien contenir des professions ou vêtures qu'a prêchées Bourdaloue. Toutefois on trouve la signature de la Sr Suzanne Léonine de Lamoignon comme supérieure de la communauté. J'ai remarqué celle du jour de la Présentation de 1750, de 1755, elle ne signe pas en 1756, je les retrouve en 1764. Mourut-elle longtemps après cette date ? (Registre in-f^o coté 106. État civil de l'hôtel-de-ville de Paris). Dans le volume des circulaires de la Visitation de la rue St Jacques de la Bibliothèque nationale, on trouve une circulaire imprimée et datée 11 avril 1753, qui est signée d'elle comme

La *Liste des Prédicateurs* montre Bourdaloue prêchant le **3 février**, au dimanche de la Quinquagésime à Saint-Etienne-du-Mont, où la station quadragésimale était confiée au P. Bérard, de l'Oratoire, un des sermons des Quarante-Heures : 1704

A St Etienne du Mont ; le R. P. Berard, de l'Oratoire : et Dimanche prochain ¹ pour les Prières de Quarante heures, le R. P. Bourdaloue, Jésuite. Le Lundy, M. l'Abbé Cousturier : Et le Mardy, M. l'Abbé Madot. (*Liste des Prédicateurs*, Carême, p. 5.)

Le quatrième, cinquième et sixième dimanches du carême, et le jour de Pâques, c'est-à-dire les **2, 9, 16 et 23 mars**, il donna le sermon aux Nouvelles Catholiques de la rue Neuve Sainte-Anne.

On lit en effet dans la *Liste*, sur une note imprimée, collée en marge après l'achèvement du tirage et surajoutée :

Aux Nouvelles Catholiques, rue neuve Ste Anne, quartier S. Roch ; Differens Predicateurs : Et les 4. 5. et 6^e Dimanches, & le jour de Pâques, le P. Bourdalouë, Jésuite.

Plus loin on lit encore :

Aux Filles-Bléuës ; M. l'Abbé Marotin, Chanoine de S. Nicolas du Louvre. Et le jour de l'Annonciation, le R. P. Bourdalouë, Jesuite. (P. 3).

J'ignore pourquoi le P. Luras ² n'a point parlé de ces deux prédications annoncées. Il cite seulement les Quarante heures prêchées à Saint-Etienne-du-Mont, mais en laissant trop croire que Bourdaloue était le seul prédicateur de cette

supérieure. Sa circulaire imprimée après sa mort n'est pas dans le Recueil de la Bibliothèque nationale, qui s'arrête pour les temps anciens au 5 février 1765. Elle vivoit donc encore très probablement à cette date. — Marie Henriette de Chandenier mourut peu après. Dans une circulaire suivante (2 7bre 1705) on parle de la profession de M^{lle} de Lamoignon, 17 mai 1705. (R.)

1. Ce dimanche prochain était le dimanche de la Quinquagésime, 3 février, dimanche gras, le lundi et le mardi étaient les jours où on faisait et où on fait encore les prières de Quarante heures. On voit par là que cette liste des prédicateurs se publiait la semaine qui précédoit celle où commençait le carême. (R.)

2. Luras, t. I, p. xxxv, Chronologie et p. 78. Même omission dans Feugère p. 37, et dans l'*Étude sur Bourdaloue* de Mgr Blampignon, p. 108.

1704 cérémonie expiatoire. Les trois jours étaient au contraire, on l'a vu, répartis entre plusieurs prédicateurs.

Peut-être fut-ce entre le sermon du jour de Pâques et celui de l'Annonciation, remise au **lundi 31 mars**, qu'il se rendit à Vincennes, lieu de résidence de la maréchale de Bellefonds, chez le marquis du Châtelet, qui avait sous sa garde, au château, dom Thierry de Vaixnes, emprisonné pour le fameux *factum* qu'on lui attribuait du *Problème ecclésiastique*¹. Le bénédictin janséniste avait, dit-on, demandé et obtenu du roi pour les fêtes pascales l'assistance du jésuite. Ce fut, selon toutes les apparences, le dernier voyage de Bourdaloue hors de Paris et l'on aimerait à en connaître quelques détails. Mais la date même en est ignorée, et l'on peut seulement supposer que c'est alors qu'il aurait promis à M^{me} de Bellefonds² de revenir prêcher dans la chapelle de sa résidence, le mardi de la Pentecôte, 13 mai. Ce fut le jour de sa mort.

La fête remise de l'*Annonciation*, fête patronale du Couvent des Annonciades, fut l'occasion d'un dernier discours.

1. C'est le récit du P. Léonard qui nous renseigne sur ces « fréquentes visites », on le lira plus bas au 16 mai.

2. V. Chérot, *Bourdaloue, sa Correspondance*, etc., p. 100. Lauras, t. I, p. 79, indique comme origine de ce renseignement : « Extrait d'une note en marge d'une lettre de Bourdaloue au maréchal de Bellefonds. Collection de M. Feuillet de Conches. » Il est fort possible qu'un annotateur ait pu inscrire sur quelqu'une des lettres adressées à Bellefonds, mort en 1692, ce détail sur les relations conservées avec la maréchale, après la mort de celui-ci. Toutefois ne s'agirait-il pas d'une de ces lettres suspectes que Mgr Blampignon n'a pas jugées assez authentiques pour être imprimées ? V. *Étude sur Bourdaloue*, p. 103. — Bien que, même sur un faux autographe, un renseignement exact soit bon à prendre, il est permis, quand on désire ne se pas contenter d'on-dit et d'ana, de souhaiter quelque pièce précise qui nous garantisse ce projet de sermon du mardi de la Pentecôte. Il paraît s'appuyer sur une tradition très vraisemblable. Le moindre document « ferait mieux notre affaire ». A ce propos, le P. H. Chérot m'écrivait : « Comme vous, j'ai été fort intrigué par ce projet de sermon du mardi de la Pentecôte et peu confiant dans la source. L'*Amateur d'autographes* vient de commencer une étude sur les mss. de Feuillet de Conches. L'*Intermédiaire* s'en est aussi occupé. Espérons qu'on trouvera la piste. »

La *Liste* annonçait Bourdaloue comme le prédicateur de cette fête de la sainte Vierge au couvent des Filles-Bleues ¹. 1704

Le jeudi 1^{er} mai, fête de l'Ascension, c'est au Carmel du faubourg Saint-Jacques, pour la profession de M^{lle} des Touches, Bourdaloue, déjà souffrant, prêche son dernier sermon.

Le premier jour de may 1704 à neuf heures du matin, au chapitre de ce monastère sœur Madelene de Jésus, nommée au monde Madeleine Michele le Menent, native de Paris, âgée de 39 ans, fille de Messire Jean de Menent ² chevalier seigneur des Touches et de dame Madelene de Pallart de Strossy, ses pere et mere, ayant pris l'habit de cet ordre de Nostre-Dame du Mont-Carmel erigé en France selon la reforme de Ste Terese en ce Monastere de l'Incarnation de nostre Sauueur, scitué dans la rue saint Jacques de Paris le 2^e janvier 1703 y a fait sa profession avec la permission de notre reverend pere superieur monsieur l'abbé Pirot ³. . . es mains de la

1. Les *Annonciades célestes* ou *Filles bleues* demeuraient rue de la Couture Sainte-Catherine, dans le quartier de la place Maubert, d'après *les Rues et les Environs de Paris*, 1745. C'était pour la fête principale de leur institut que les Annonciades célestes invitèrent ainsi le célèbre orateur. Il est possible que Bretonneau, si toutefois il cherchait déjà, ait retrouvé quelques renseignements en ce couvent où il donna le carême en 1706 et l'avent en 1708. Les Annonciades célestes tenaient rue de la Couture Sainte-Catherine un hôpital. Cf. plus haut,, p. 900¹.

2. Menant (le) Sr de la Jubandiere, de Coménan, des Touches. Déb. (debouté), réf. (réformation) 1668, ressort de Rennes. D'azur à deux épées d'argent en sautoir, les pointes en haut (G. G. [armorial de Bretagne]). Jean, anobli pour services en 1677, un maître des comptes en 1713. (*Nobiliaire et armorial de Bretagne* par P. Potier de Courcy, 1862, in-4, t. 2, p. 159, 2^e édit. Le Menan (sic). Jean le Menan, S. de la Guibaudiere dem^t à Rennes, a esté debouté à l'audience le 12 Xbre 1668. (mss. in-f^o de la Bibl. du Louvre. Réformation de Louis XIV.) Jean (sic) Le Menand Sr de Lajubaudiere avocat à Rennes a esté debouté à l'audience le 9... 1669. (Bibl. nat. mss franç. 8315 in-f^o, p. 421). Madeleine Michelle Le Menant avoit perdu depuis longtemps sa mère. Madeleine Pallard de Strossy, femme de Jean le Menant, seigneur des Touches, âgée de 48 ans étoit morte le 4 avril 1681 sur la paroisse St Sulpice. (Voy. ma carte Le Menant.) (R.)

3. C'est l'abbé Edme Pirot, celui que nous avons vu près de l'échafaud de la marquise de Brinvilliers. V. plus haut, p. 401. Comme censeur des livres et chancelier de l'Université et de Notre-Dame, il fut très mêlé aux controverses de la fin du siècle. V. *Mémoires de Legendre*, p. 59.

1704 mere Marie du Saint Sacrement ¹ prieure en la presence de la mere Marguerite terese de Jesus ² souprieure ³.

Dans un recueil ayant pour titre : *Pièces fugitives d'histoire et de littérature* ⁴, on lit, après quelques mots d'éloge funèbre ⁵ :

Il avoit célébré les saints mystères le Dimanche, feste de la Pentecoste, et le *Dimanche précédent* ⁶ il avoit prêché à la profession

1. M^{lle} de la Thuillerie, fille de l'ambassadeur. (Cousin, *Jeunesse de Mme de Longueville*, 4^e édit, p. 348, note 1. V. aussi mes *Lettres de Bossuet revisées sur les autographes*, p. 48.)

2. M^{lle} du Merle de Blanc-Buisson. (Cousin, id., p. 349, note 2. V. *Lettres de Bossuet*, *ibid.*, p. 51.)

3. Je sœur Madelene de Jesus fais ma profession....

Sr Marie du St Sacrement Sr Md de iesus.

Sr Marguerite terese de Jesus Pirot.

Sr Marie de St Gabriel*.

Ma sœur Madelene de Jesus est morte le 29 aoust 1726. » (Hôtel de Ville de Paris. Profession des Carmélites de 1700-1789) Registre N° 18, in-f°. Etat civil. — C'est le *Mercurie galant*, de Juillet 1705 qui donne, p. 275 et suivantes, le nom de M^{lle} des Touches.

4. Paris, Jean Cot, 1704, in-12.

5. Les voici : « La chaire a perdu le plus grand ornement qu'elle ait eu dans le dernier siècle en la personne du R. P. Louis Bourdaloué, de la Compagnie de Jesus, mort le 13 du mois de May dernier**, dans la maison professée des Jesuites, âgé de 72 ans dont il avoit passé 56 ans dans la société. Il avoit célébré, etc. »

6. Ce rapprochement entre le dimanche précédant la Pentecôte et le jour de cette fête, jour auquel, après sa messe, Bourdaloue fut obligé de s'aliter, en même temps qu'il est inexact, provient sans doute d'un simple calcul. La phrase du P. Martineau dans sa circulaire nécrologique a pu y donner lieu. Comme il écrivait, le 14 : « Il prescha, il n'y a pas plus de dix jours », on a conclu que ce sermon de profession était du 4 mai. L'erreur du P. Martineau peut venir de ce que, dans sa pensée, il se reportait à l'instant même où Bourdaloue, le dimanche de la Pentecôte, s'arrêtait dompté par le mal. Le sermon du 1^{er} mai, par rapport à la date du 11, donnait à peu près ce chiffre parlant. Peut-être aussi Martineau, s'il se plaçait au jour même du décès de Bourdaloue, a-t-il cru que le dernier sermon remontait au dimanche avant la Pentecôte, 4 mai, ce qui de nouveau conduit à la phrase d'après laquelle est sans doute établie la date proposée par le compilateur. Elle ne peut prévaloir contre les pièces officielles recueillies par Rochebilière, mais les détails qu'elle ajoute sur la religieuse qui par ses instances, obtint que Bourdaloue donnât le sermon du jour de ses vœux, n'en sont pas moins précieux à recueillir. D'après le récit peu documenté du P. Lauras, « peu de temps avant sa

* M^{lle} de Bellefonds (Cousin, id., p. 371, n° 212).

** 1704.

de Mademoiselle des Touches dans l'Eglise des Carmelites du Faubourg St Jacques. Cette demoiselle qui estoit sous sa direction depuis quelques années, ne voulut jamais consentir à la prière que le P. Bourdalouë luy fit plusieurs fois de remettre pour huit jours cette ceremonie, avertie peut estre par un secret pressentiment que ce delay luy oteroit la consolation d'entendre pour la dernière fois son directeur, qui a pour ainsi dire dans cette occasion fait ses derniers efforts ; Car il mourut le mardy troisième feste de la Pentecoste, d'une fièvre accompagnée d'une violente inflammation de poitrine ¹.

1704

Le sermon du jour de l'Ascension, une reprise apparemment d'un des cinq sermons sur *l'Etat religieux*, conservés par l'édition, dut contribuer à ébranler la santé déjà compromise de Bourdaloue. Il ne l'arrêta pas encore :

mort* une abbesse illustre lui demanda un sermon pour une prise d'habit, et deux ou trois jours avant la Pentecôte (11 mai), il prêchait encore.» M^{me} de Pringy dit en termes assez vagues : « Le dernier trait de son éloquence dans ce ministère saint, ce fut à la solennité des noces d'une épouse de Jésus-Christ. Ce fut là qu'il présenta à Dieu cette victime de son amour, et qu'il devint lui-même la victime du sacrifice. Ce fut là qu'il acheva le terme glorieux de sa mission. Ce fut là que son zèle pour le salut d'une âme lui faisant oublier le soin de son corps, il s'échauffa, et toute la force de l'art ne put rien contre la nature affaiblie.» *Vie du P. Bourdaloue*, éd. Lebel, t. xvi, p. 255) Toutefois, la manière dont parle M^{me} de Pringy laisserait entendre que la vêtue ou la profession à laquelle se peut appliquer l'expression des noces d'une épouse de Jésus-Christ, fut la dernière action publique de l'orateur. Luras ajoute qu'il continua de prêcher et confesser. — Bourdaloue prêcha l'avant-veille de sa mort, jour de la Pentecôte et ne se mit au lit qu'en descendant de la chaire. (*Notice sur Bourdaloue*, par l'abbé Labouderie, p. 23, 1825. in-8). Le P. Martineau dit seulement, remarque ici Rochebilière, que le jour de la Pentecôte il dit la messe comme à son ordinaire.

1. « Suit dans le recueil la mention de la mort du compagnon de Bourdaloue, le frère Le Clerc, des citations de la lettre du P. Martineau, de l'éloge de M^{me} de Pringy, de « celui de M. Vizé dans le *Mercur* de may et juin, puis cette phrase : « Ajoutons de nostre chef que ce fameux jesuite a été l'oracle de la chaire du xvii^e siècle et un des grands apostres qui ayent brillé sur le chandelier de l'Eglise de France. » — Le tout se termine par les vers du P. D'Augières cités d'une façon un peu différente du texte donné par le P. Luras**. Les *Supercherries littéraires* de Quérard*** indiquent le véritable auteur de ces *Pièces fugitives*, l'abbé Anthelme Tricaud. » (Communication de M. E. Levesque, lettre du 21 mars 1901.)

* Le P. Luras n'aurait il pas eu ici, comme source unique, le mot tout-à-fait inexact de Labouderie, ou l'erreur du P. Léonard, parlant d'un sermon prêché par Bourdaloue l'avant-veille de sa mort ?

** T. I, p. 83.

*** Ed. de 1882, t. II, p. 47.

1704 Tout incommodé qu'il estoit, dit son premier biographe, il ne laissa pas de prescher, & d'entendre selon sa coutume, les confessions.

Le **samedi 10 mai**, veille de la Pentecôte, il allait visiter le duc de Gesvres, gouverneur de Paris, gravement malade ¹, et c'est le lendemain, **11 mai**, jour même de la fête, qu'il dut se mettre au lit, dès qu'il eut, non sans peine, achevé de célébrer la messe. C'était mourir en plein combat et dans l'exercice même de ces ministères de zèle, qui l'empêchèrent, suivant le mot de Bretonneau, « de se ménager autant qu'il estoit nécessaire. » Ce n'était pas l'heure des ménagements, et le mourant n'en voulait pas de la part de ceux à qui il demandait de lui dire la vérité qu'il avait prêchée tant de fois. Ses dernières paroles, que rapporte la préface de Bretonneau, ainsi que la lettre circulaire de son supérieur, ne furent pas la moins éloquente de ces exhortations « à bien vivre pour bien mourir », qu'il avait, disait-il, tant de fois donnée aux autres.

Le récit de la mort de Bourdaloue n'est nulle part écrit avec plus de vérité que dans la relation rédigée par le P. Léonard de Sainte-Catherine de Sienne. Aussi me garderai-je de renvoyer aux notes en dehors du texte un document aussi précieux. On sait la puissance d'information dont disposait cet infatigable collectionneur de nouvelles, le soin avec lequel il les contrôlait et sa « conscience » à se rectifier lui-même. On aura des preuves dans cette relation ² :

Le R. P. Bourdaloue, Jesuite, vn des plus habiles et eloquens predicateurs de son temps. mourut le 13 ³ de ce mois, à 5 heures du

1. C'est la relation du Père Léonard qui nous donne ce détail dûment contrôlé, p. 967, v. la note 2.

2. L'éloge du P. Léonard n'est plus à faire : je puis renvoyer à la préface de M. de Boislisle, en tête du premier volume de son *Saint-Simon* (Avertissement de son édition, t. I, p. XLVI), et parmi les témoignages récents, à ce qu'écrivait de lui le P. H. Chérot dans son *Iconographie de Bourdaloue*, p. 11 et 12, où il a cité un « portrait » de ce novelliste exact, tracé par le P. J. Brucker dans les *Études* du 20 mai 1900.

3. « Le P. Léonard avait mis d'abord : « la nuit du 12 au 13 » et a effacé. » (H. Chérot.)

matin d'une inflammation de poitrine. Il dit la messe l'onze, jour de la Pentecoste. Il se trouva si mal à l'autel qu'il enuoya celui qui luy seruoit à la sacristie, auertir qu'il auoit besoin d'un prestre pour acheuer. Ce qu'il fit avec assez de peine, l'assistant le soustenant et faisant les genuflexions, etc. avec luy. Le fameux medecin Hollandois nommé Helvetius qu'on auoit enuoyé querir pour le soulager, parlant bas dans la chambre, et disant aux assistans que ce pere estoit tres mal, le malade qui l'entendoit luy dit : « Mr, nous nous sommes rencontrez souuent chez des malades, vous pour le corps et moy pour l'ame. Vous pouuez parler tout haut. Je sens la violence de mon mal qui me reduit à l'extremité, et ie sçay qu'à moins d'un miracle, ie ne puis guerir. Un pecheur comme moy ne mérite pas que Dieu en fasse. Ainsy vous pouvez vous retirer. Priez seulement Dieu qu'il me fasse misericorde. S'il me la fait, je demanderai la mesme grace pour vous. » Puis demanda les sacremens.

Selon une lettre d'un valet de chambre du Roy du 13 de ce mois à Versailles, quand M. le duc de Bethune, ou Charrost, dit à Sa Maj^{te} que le P. Bourdalouë se mouroit, le Roy en parut estre tres touché et dit qu'un home qui auoit vescu come luy, se trouuoit aux approches de la mort bien consolé ¹.

Depuis qu'il auoit confessé à Pasque dernier le p. Dom Thierry de Viainne, moine bénédictin de la congregation de S.-Vanne, prisonnier dans le chasteau de Vincennes, pour le Jansenisme, ce moine l'auoit demandé et le Roy l'auoit ordonné à ce pere. Depuis, dit-on, ce temps, il le voyoit assez souuent et mesme il auoit obtenu du Roy pour ce prisonnier plus de liberté, et qu'on luy donnât du papier, des plumes, de l'encre et mesme de dire la Messe que les autres prisonniers entendent. On ajoute mesme que le deffunct menageoit sa sortie et qu'elle n'auoit pas tardé plus.

Le P. Bourdaloue prenoit du lait et ne laissoit pas que de prescher. Il auoit monté en chaire 2 ou 3 iours auant la Pentecoste ² ce qui luy a causé l'inflammation de poitrine. Il est fort regretté de ceux de

1. Les *Mémoires de Sourches*, contiennent cette note, sobre mais élogieuse : « 13 mai 1704. Ce jour-là, mourut à Paris le célèbre P. Bourdaloue, Jésuite, le plus illustre prédicateur de son temps et d'une vertu solide. » (Sourches, t. VIII, p. 358.)

2. En marge, le P. Léonard avait écrit ce renvoi, dont il a biffé ensuite toute la partie supérieure. « Et il auoit passé 2 ou 3 nuits auprez [de M. le duc de Gesvres, gouverneur de Paris, pour l'exhorter à la mort, estant fort malade, lui parlant toujours ainsi que ce duc souhaitoit, etc.]. » « Faux. Il n'y alla que le samedi 10 may. Il tomba malade le lendemain jour de la Pentecoste. » H. C.

1704 sa Compagnie. On remarqua que tous ceux qui assistèrent à ses obseques le 14, estoient fort consternez.

Il n'auoit point pris de party. Il dirigeoit quantité de personnes de distinction et de la 1^{re} qualité, de l'un et de l'autre sexe. Quantité de moribonds l'envoyoient querir, quoiqu'il ne les confessast ni dirigeast pas, pour les exhorter à la mort.

Quelque peu de temps auant sa mort, il se fit conduire à sa chambre pour prendre quelque papier, qu'il brusla.

Le frère [Antoine Leclerc ¹]... qui estoit son Compagnon ord^{re} mourut 3 ou 4 jours aprez lui ².

Il est touchant de retrouver dans la lettre du P. Martineau le reflet des dernières préoccupations de cet orateur pénétré de foi, qui avait été aussi un homme plein de « bonté d'agrément et de facilité dans la vie civile et commune. » Ses nombreux amis durent être touchés de cet adieu posthume qui leur parvint, soit en 1704, dans l'édition in-4^o de cette *Lettre*, écrite par le P. Martineau, le 14 mai 1704, soit en 1709, lorsqu'elle parut imprimée à la fin du *Carême* publié par Bretonneau :

Tant d'illustres amis, que son merite luy avoit faits, seront peut-estre bien aises de sçavoir qu'il ne les pas oubliez dans ses derniers momens. Il pria de les asséûrer que si Dieu luy faisoit misericorde, ainsi qu'il l'esperoit, il se souviendrait d'eux devant luy, & qu'il regardoit leur séparation comme une partie du sacrifice qu'il faisoit de sa vie au souverain domaine de Dieu.

Lorsque Bourdaloue mourut ³, un communiqué de la *Gazette* annonça sa mort et rappela assez sèchement les trente-cinq années de succès de ses prédications à Paris ⁴,

1. V. plus bas note t.

2. Arch. nat. M 243. Fr. Léonard, vol. 2 (dans le premier portefeuille couvert en parchemin.) *Mémoire concernant le R. P. Bourdalouë jesuite.* (Communication du P. H. Chérot.)

3. Sur la sépulture de Bourdaloue, v. la note t.

4. Le P. Louis Bourdalouë Jésuite, mourut à Paris le 13 mai, âgé de 72* ans, il avait prêché 35** ans avec applaudissement, tant à la Cour qu'à la Ville. (*Journal de Verdun*, juillet, 1704, p. 74.)

* 1669
35
1704

** 1632	
72	exact (R.)
1704	

mais l'article officieux qui lui fut consacré dans le *Mercur* *galant*, tout au moins par un ami et partisan du P. de la Rue¹, est plus intéressant à citer, comme un témoin de ce que pensaient alors les contemporains du jésuite, et de ce qu'on pouvait affirmer à son sujet devant ceux qui venaient de l'entendre :

La mort, lit-on dans le recueil de Donneau de Visé, vient de nous enlever un des plus grands orateurs qui ait jamais été, en la personne du Reverend Pere Loüis Bourdalouë de la Compagnie de Jesus, & Predicateur ordinaire du Roy, qui mourut icy à la Maison Professe des Jesuites le 17 (lisez 13) de ce mois, âgé de soixante douze ans après avoir exercé le Ministère Evangelique à la Cour & dans cette grande Ville pendant trente-cinq années. C'est dans cet homme eloquent qu'on peut dire que cet art admiré qui faisoit regner autrefois Periclès & Demosthene sur l'esprit des hommes, ne s'estoit pas avili, puisque bien loin d'avoir été inférieur à ces grands hommes, on doit hardiment le leur associer : son éloquence aussi bien que la leur n'étoit soutenue que de la grandeur des choses, & nullement de la pompe des mots : la vérité, la raison, la clarté en étoit le but et la regle, comme elles l'étoient de celle de ces orateurs grecs : elle ne s'échappoit pas dans les enthousiasmes qui transportent un Auditeur dans des pays perdus, & qui ne le ramènent au sujet qu'après avoir épuisé son attention. Son éloquence aussi bien que celle de ces illustres Grecs, n'auoit rien que de réel & de solide : sa grace n'eclatoit jamais par des couleurs chargées & empruntées, tous les ornemens luy estoient propres & c'est uniquement par les ornemens de sa beauté naturelle qu'elle charmoit autant qu'elle persuadoit. En effet le Pere Bourdalouë sçavoit allier la sublimité de la pensée avec la simplicité de l'expression, persuadé que parce qu'une chose est grande, il n'est pas nécessaire de l'exprimer par de grands mots. Il avoit l'art de la rendre sensible & familiere sans luy rien oter de sa grandeur, de sorte qu'en sa bouche les veritez les plus abstraites & les plus elevées se laissoient comprendre aux intelligences les plus communes : tandis qu'il donnoit aux choses les plus simples & aux veritez les plus familiares, un air de sublimité par la richesse & la pompe des expressions dans lesquelles il les enchassoit. Ce grand

1. Témoin cette insinuation qui sera reprise en 1705. Cf. plus bas, note u du livre III. « Le Père de la Rue réparera la perte du Père Bourdaloue... Le Père Bourdaloue disoit qu'il preschoit mieux que lui. » (*Mercur galant* de mai 1704, p. 281.)

1704 orateur avoit naturellement en luy toutes les dispositions necessaires pour acquérir la perfection de l'éloquence, un fond de bon sens & de bon esprit, l'imagination vive, *la memoire fidelle*, la presence & le son de la voix agreables, la prononciation belle, le geste noble, une assurance honnête & une grande facilité de parler ¹...

Avouons qu'il ne convient pas de faire fond outre mesure sur ces éloges officiels et de commande. Mais s'il est périlleux de trop presser ces énumérations de mérites oratoires, et de vouloir se faire sur la foi d'un louangeur à gages, une idée de l'éloquence de Bourdaloue, remarquons cependant certaines qualités que jamais, à coup sûr, le plus déterminé nouvelliste ne se serait avisé de relever, si elles eussent été le contrepied de la vérité ².

Il y a là tout un ensemble de qualités que nous retrouvons, même à la lecture de l'édition officielle donnée par Bretonneau, et plus encore peut-être dans les copies contemporaines que le *Mercur* se croit obligé de désavouer en protestant à nouveau contre les éditions parues du vivant de Bourdaloue et qui étaient le fruit de l'industrie des scribes.

Personne, disait encore la même relation, n'a jamais rendu toutes sortes de sujets plus susceptibles d'ornemens & n'a repandu plus d'ordre dans ses desseins ni plus de liaisons dans ses pensées.

Le nouvelliste vante aussi la « diction toujours pure et propre à son sujet, riche et ornée sans fard, forte et serrée sans sécheresse » qui distinguait l'orateur.

1. Le *Mercur*, à propos des qualités qu'il vient d'énumérer, disserte sur la possibilité d'acquérir par l'étude les quatre premières, tandis que les autres ne peuvent être que le don d'une heureuse nature.

2. A ce titre il est permis de signaler ce nouveau témoignage en faveur de l'action oratoire de Bourdaloue qui insiste sur sa « prononciation », à savoir son débit, son geste noble et son assurance, qui ne sont guère compatibles avec le second des *Dialogues sur l'Eloquence*. Il faut remarquer surtout cet éloge de la « simplicité de l'expression » (ce que d'Aguesseau nommait la « popularité d'expression ») de notre orateur; elle empêche de le confondre avec l'inconnu, chez lequel Fénelon ne reconnaît « rien de vif, de figuré et de sublime, » comme rien aussi de « familier, d'insinuant et de populaire. » Cf. plus haut, p. 752.

Cet article écrit, si l'on veut, avec grande complaisance, 1704 et sans doute par un confrère de Bourdaloue, était destiné en somme à des lecteurs qui tous pouvaient contrôler dans leurs souvenirs récents les affirmations louangeuses, plus on doute qu'il y puisse être question du même personnage.

Inséré au *Mercure* dès le lendemain de sa mort, il n'eût pas appuyé sur les mérites oratoires, qui au jugement de tous, eussent manqué au prédicateur.

C'est à ce titre, et comme document, qu'il était bon d'attirer l'attention sur cet éloge¹.

1. *Mercure galant*, mai, pp. 268-275. Il serait aisé de composer une sorte de *Florilegium* des diverses pièces qui parurent à l'occasion de la mort de Bourdaloue. J'ai signalé un certain nombre des titres dans ma *Bibliographie critique* (p. 17 et 18.) La collection de ces morceaux en vers ou en prose serait hors de propos ici, ne nous apprenant du reste que peu de chose de précis sur l'orateur. Je fais exception pour deux documents du temps, parce que, outre la mention du décès de Bourdaloue, il y est question d'orateurs qui ont un rapport assez direct avec l'histoire de la prédication savoir: d'abord le Père Séraphin et, à son occasion, Mascaron; puis La Rue, le successeur désigné de Bourdaloue. On trouvera ces documents à la note u du livre iv.

NOTES DU LIVRE QUATRIÈME

a. — (P. 631³). Sur le P. Nicolas Guyet de Chevigny, ancien capitaine au régiment des gardes, entré dans l'Oratoire, le 5 août 1664; — il y résidait comme hôte depuis quatre ans, — V. Cloyseault, (*Vies de quelques prêtres de l'Oratoire*) publié par le P. Ingold, t. III, p. 210-231. C'est en faveur de la maison, alors naissante, de l'Oratoire de Montpellier que le P. de Chevigny disposa du prix de sa charge de capitaine, en partie du moins (p. 214). « Il a fait, dit le biographe, plusieurs conversions où de très habiles théologiens et de fameux prédicateurs n'avaient pu réussir. Il est vrai que les grandes aumônes qu'il faisait aux pauvres contribuaient beaucoup à le faire écouter avec respect; mais il a aussi retiré du péché et mis dans le chemin du salut quantité d'autres personnes qui n'ont point été touchées par cet endroit. » (P. 218.) — « Après que le feu roi, d'heureuse mémoire, Louis XIV, eut révoqué l'édit de Nantes, démolit tous les temples, etc., il fut nécessaire d'instruire les hérétiques [On ne peut exprimer avec plus de candeur cette énorme idée de l'instruction succédant à la réunion !], on envoya pour cet effet dans toutes les provinces... plusieurs missionnaires... La plupart leur prêchèrent la controverse avec beaucoup d'esprit¹ et de science; ils en convainquirent par ce moyen plusieurs de la vérité, mais ils en convertirent peu à la foi, demeurant toujours aussi opiniâtres dans leur ancienne créance... Le P. de Chevigny fut envoyé en Languedoc avec quelques autres Pères de l'Oratoire. Il crut que le meilleur moyen de les ramener au sein de l'Eglise n'étoit pas de disputer avec eux de controverses, mais qu'il suffisoit de leur expliquer simplement la créance de l'Eglise catholique, etc. » (P. 227). — Le P. de Chevigny, ordonné prêtre en 1667, prit part comme aumônier à l'expédition de Candie. Le P. de Chevigny aida aussi le docteur Edme Pirot à préparer à la mort la marquise de Brinvilliers. Dans sa relation, racontant comment il revient à la Bastille le matin même du jour de l'exécution : « On me fit monter à la tour, écrit-il, où je trouvai le Père de Chevigny pleurant à la fin d'une prière qu'il achevoit avec la dame... » (Funck-Brentano, *le Drame des poisons*, p. 73). — Elu assistant de sa Congrégation en 1690, il mourut le 12 janvier 1698, âgé de près de soixant-dix-sept ans. V. *Correspondance de Quesnel*, t. II, p. 7, sur la mort du P. de Chevigny : lettre du 24 janvier 1698. « *La Gazette de France* en a fait (de Le Noir de Saint-Claude, mort récemment) une mention honorable, aussi bien que d'un P. de Chevigny de l'Oratoire, qui étoit de mes bons amis

1. Nous retrouvons ici un des emplois du mot *esprit*, signalé plus haut, p. 094 4.

et avoit été autrefois capitaine aux gardes, avoit commandé dans Ypres et dans Belle-Isle, où il fut envoyé pour s'en rendre maître quand on arrêta M. Fouquet. C'étoit un homme bien à Dieu. » Toutefois Quesnel ne lui reconnaissait pas les talents nécessaires pour la charge d'assistant, car il avait écrit, au mois de mai 1691, au P. du Breuil : « N'admirez-vous point le P. de Chevigny dans cette place ? Belle-Isle lui conviendrait mieux. » (T. I, p. 174). Et l'éditeur y a ajouté ce commentaire tiré d'une lettre inédite de Quesnel : « Le bon P. de Chevigny est fort bon homme, mais très ignorant en théologie, non faute d'esprit, mais faute d'étude... » Que la raison de cette ignorance soit l'entrée tardive dans les ordres de l'ancien capitaine aux gardes, c'est fort honorable ; encore faut-il avouer qu'il avait donc des motifs excellents de ne point procéder par excès de controverse.

b. — (P. 652¹). Dans une collection de lettres autographes possédées par la Bibliothèque communale de Beauvais, et qui mériteraient d'être étudiées et publiées, il s'en rencontre une de l'abbé d'Ormesson, doyen du chapitre de Beauvais, et correspondant de Bossuet¹, qui est relative à cette mort. Le doyen du chapitre de Saint-Pierre, frère de l'intendant de Lyon et probablement appelé à Paris à l'occasion de sa mort, écrit, de Paris encore, le 8 septembre 1684 à M. de Nully, chanoine de Beauvais et promoteur du chapitre :

« Je crois que vous scaûs le sujet pour lequel ie ne m'en suis pas retourné auant hier; c'est pour une nouuele affliction que dieu nous enuoie estant à la ueille de perdre le fils aîné de feu mon frère qui est malade à l'extrémité à Lion. Vous uoies combien nous auons besoin de prières, je uous les demande. »

Ainsi, moins d'un mois après la mort de son fils, le vénérable magistrat était menacé de perdre l'aîné des orphelins laissés par ce fils. J'ignore si Bourdaloue eut alors à visiter ce vieux magistrat et à lui porter ses consolations ; je ne sais aussi s'il fut appelé près de lui deux ans plus tard à la fin de l'année 1686, quand il mourut le 4 novembre. Son fils, le doyen de Beauvais, se trouvait près de lui, témoin d'autres lettres inédites puisées à la même source où il écrit, à Nully toujours :

« Je recommande à uos prières mon pere qui a receu l'extreme onction. »

C'est le postscriptum d'une lettre du 20 octobre. Dans une autre, en date du 27 (novembre) [*sic*, ce qui paraît une inadvertance], il écrit :

« Je uous suis fort obligé des prières que uous faites pour mon pere et ie uous remercia d'auoir proposé au chapitre de dire une collecte pour lui. Je lui suis sensiblement obligé de l'auoir ordonné et ie ne manquerai pas de l'en remercier ; mon pere est tousiours tres mal et il ne se soutient que par la bonté de son temperament qui se defend mais qui sera obligé de succomber à la fin ; nous n'en attendons plus autre chose. »

La Gazette, dans son n° du 9 novembre 1686, p. 664, écrit : « M. Olivier Le Fevre d'Ormesson, ancien Maistre des Requestes, mourut icy le 4 de ce mois après une longue maladie. Il a esté fort regretté à cause de sa grande capacité et probité singulière. »

On sait que le fort intéressant *Journal* d'Olivier d'Ormesson est un des joyaux de la bibliothèque de Rouen.

c. — (P. 263.) Racine composa l'épithaphe qui fut gravée sur le tombeau de Madeleine de Lamoignon. En voici la reproduction :

1. V. *Revue des Sciences ecclésiastiques*, déc. 1900, p. 541.

ICY GIST

MADELEINE DE LAMOIGNON
 fille de CHRETIEN DE LAMOIGNON
 Marquis de Basville grand
 President du Parlement.

Elle fut uniquement occupée
 Pendant une longue vie du soin de
 Soulager toute sorte de malheureux
 Il n'y a point de province en
 France, ni de païs dans le monde
 qui n'ayent ressenti les effets de sa charité.
 Elle naquit le 18 septembre 1609
 Elle est morte le 14 avril 1687.

J'ai reproduit l'épithaphe, non d'après le livre de M^{lle} Masson, mais d'après Germain Brice, dans sa *Description de la Ville de Paris*, 6^e édition, t. II. Paris, Fournier, 1713, p. 462, mais peut-être n'est-elle pas des plus fidèles, car il ne donne pas les dates de la naissance et du décès, et s'en sera sans doute rapporté à des ouvrages de seconde main. C'est dans sa description du couvent des Cordeliers, sépulture des Lamoignon, qu'il donne ces détails et il cite les épithaphes de Charles et de Guillaume de Lamoignon en disant : « Voici quelques épithaphes que l'on y doit mettre incessamment, » p. 459. Suit l'épithaphe de Charles, m. en 1573, composée par Guillaume neveu de Madeleine, « mort président à mortier, dont la sépulture est à Saint-Leu », dit Brice, renvoyant à son premier volume, p. 338. V. du reste : *Euvres de Racine*, Grands écrivains, t. V, p. 3-5.

d. — (P. 664⁺ et 930⁺). Après avoir dit, au numéro d'avril 1687, qu'il remettait au mois suivant la relation du service funèbre de Condé « aux Jesuites de la rue S. Antoine » l'auteur du *Mercure* s'exécute, dans sa *Lettre* du mois de mai. Il semble bien avoir attendu dans l'espoir de faire à l'aise son compte rendu d'après l'oraison funèbre imprimée, qui tarda davantage. Aussi écrit-il (p. 307-331) : « L'Oraison funebre de feu Monsieur le Prince faite par le P. Bourdalouë n'est point encore imprimée, & c'est un ordre bien difficile à exécuter que celui que vous me donnez de vous en entretenir, en attendant qu'elle soit rendue publique. Ce n'est pas sans peine que je me resous à vous satisfaire. Ma mémoire chargée de toutes les nouvelles que je me suis engagé à vous mander chaque mois, ne pourra me fournir de quoy remplir l'idée que vous devez avoir d'un Ouvrage qui a fait l'admiration de tous ceux qui en ont pu juger par eux memes; & j'auray de la peine à rapeller ce que j'avois oublié dans la pensée que cette Oraison funebre seroit imprimée avant qu'il fallust finir ma Lettre. Soyez donc persuadée que je ne vous en parle que pour contenter vostre impatience, & que tout ce que je vay vous en dire ne scauroit aprocher des moindres beautez de cet excellent Panegyrique.

» Il dit dans son texte qui estoit tiré du Livre des Rois, *qu'il estoit mort, un Grand & tres-Grand*, & en fit ensuite une tres juste application à la mort de Monsieur le Prince; puis s'estant expliqué sur ce qu'il ne vouloit point faire d'Eloge, il dit qu'il parleroit seulement des qualitez d'un cœur chrestien (& ce cœur estoit celui de Monsieur le Prince) & que quoy qu'il dust passer par dessus les choses qui avoient fait briller une si belle vie, il auroit de la peine, mesme dans le peu qu'il se proposoit de dire, à remplir ce qu'on pouvoit attendre de luy. Que les actions de feu Monsieur le Prince estoient de celles qui sont generalement connues, & que s'il luy

échappoit quelques-unes de celles qu'il devoit marquer, il les chercheroit dans les cœurs de ses Auditeurs. Comme le sujet de son discours regardoit le cœur, parce que le cœur de Monsieur le Prince est inhumé dans l'Eglise des Iesuites appelée de S. Louis, il partagea son discours en trois points, qu'il fit voir estre autant de qualitez du cœur de ce grand Prince. Ces trois qualitez estoient celles d'un cœur solide, celles d'un cœur droit, & celles d'un cœur Chrétien.

» Il dit que le cœur solide avoit la force de supporter sa gloire, & ne s'en laissoit point éblouir, que le cœur droit gardoit son caractere mesme pendant les dereglemens ausquels les hommes sont sujets, & que le cœur chetien laissoit connoistre ce qu'il est, par sa piété, & par la mort Chrétienne de celui qui possedoit veritablement un cœur Chretien. Il ajouta que ces trois points pouvoient avoir du rapport à la Lettre que Monsieur le Prince avoit écrite au Roy un peu avant sa mort, où il parloit du commencement, du milieu & de la fin de sa vie.

» Ce grand Orateur fit voir dans le premier point qui regardoit le cœur solide, de quelle manière Monsieur le Prince avoit pour ainsi dire triomphé de sa gloire, en ne se laissant point éblouir à l'éclat dont elle ofusque ceux mesmes qu'elle élève, & pour mettre en son jour la solidité du cœur du Prince dont il parloit, il crut qu'il le devoit depeindre entier, mais avant que d'entrer dans cette peinture¹, il en fit une pour luy servir de prelude de tous les défauts qui sont meslez aux grandes qualitez des hommes qui brillent le plus dans le monde. Il peint des Braves sans esprit qui mettent leur ignorance à couvert de leurs Exploits; des hommes d'esprit qui n'ont point de jugement, & beaucoup d'autres qui paroissent avec éclat dans de grands emplois, & qui hors les choses qui regardent ces emplois, ne donnent aucunes marques d'esprit. Enfin il parcourut une grande partie de tous les Etats, et de tous les caracteres des hommes, & après avoir fait connoistre que les plus parfaits avoient des défauts, il fit voir que feu Monsieur le Prince n'en avoit eu aucun, & dit en faisant son application à ce Prince qu'on avoit vû un homme parfait, qu'il falloit des siècles pour en produire un semblable, qu'on en avoit vû un, & qu'on en verroit peut estre plus. Il fit ensuite une peinture de l'état de la France après la mort du feu Roy, & peignit les divers mouvements d'une Regence tumultueuse, & les differens Partis qui se sont formez pendant ces temps difficiles, les interests opposez des Princes & des Courtisans. Il passa de là à l'esperance que l'Espagne fondeoit sur nos desordres, & fit voir de quelle maniere feu Monsieur le Prince dissipa toutes nos frayeurs en gagnant la bataille de Rocroy, & conduisant nos Armées avec toute la prudence d'un grand capitaine dans un âge, où il sembloit qu'il luy devoit estre difficile de se conduire luy-mesme. Il fit connoistre par là & par les autres victoires de ce Prince que rien n'estoit plus solide que sa gloire, & qu'il en estoit digne puisqu'il en avoit toujours suporté l'éclat avec une égale moderation, qu'il n'en avoit point esté eblouy, qu'il n'avoit jamais rien écrit à son avantage, mais qu'il avoit toujours tâché d'elever ceux qui l'avoient accompagné dans le péril, ayant en toute occasion rendu justice au merite, & n'ayant jamais manqué à personne; de sorte qu'on pouvoit dire de luy, qu'il avoit toujours esté bon Pere, bon Amy & bon Maistre. Il dit encore pour faire voir la solidité de la gloire de Monsieur le Prince, qu'encore qu'il n'y eust point d'homme au monde plus capable que luy d'écrire des mémoires de sa vie qui auroient pû servir à

1. V. plus haut, p. 630, une insistance analogue sur les « peintures » de Bourdaloue.

son Histoire, il n'avoit jamais voulu y consentir, & qu'il avoit toujours dit que c'estoit l'Histoire du Roy qu'il falloit écrire. Il prit de là sujet de parler de l'amour que Monsieur le Prince avoit pour Sa Majesté, & de la confiance et de l'estime de ce Grand Monarque qu'il avoit regagnée par ce grand amour. Il fit connoître en parlant de la solidité de sa gloire, les ordres severes qu'il donnoit pour empescher les impietez des Troupes, & n'oublia pas de dire qu'après le gain d'une bataille, il en faisoit toujours rendre grâces à Dieu par toute l'Armée, et le remercioit à genoux. Il fit enfin un portrait de tout ce qui pouvoit mettre de la vanité dans le cœur de l'homme le plus modéré, & fit voir qu'en quelque occasion que ce fust, Monsieur le Prince s'estoit toujours possédé au milieu de sa gloire, & qu'ainsi l'usage qu'il en faisoit le rendoit beaucoup beaucoup plus grand que la gloire mesme dont il se couvroit continuellement, puisqu'il estoit capable de la supporter.

» Comme le second point regardoit le milieu de la vie de ce Prince pendant lequel il sembloit que ce grand Astre eust esté eclipsé, le Pere Bourdaloué fit voir qu'il y avoit des eclipses plus brillantes que la lumiere, & voulant ensuite prouver la droiture d'un cœur, mesme dans les egaremens de la vie, & dans les dereglemens qui nous éloignent de Dieu, il dit qu'aucun de ceux qui avoient parlé de Monsieur le Prince n'avoit osé toucher cet endroit quoy qu'on ne le pust ignorer, mais qu'il ne laisseroit pas d'en dire beaucoup de choses, par ce qu'il estoit seur de donner par là un tres grand éclat à la gloire de ce Prince. Il le peignit dans ses relâchemens pour Dieu & pour le Roy, & fit voir à l'égard des derniers qu'il s'y estoit trouvé forcé, mais que son cœur n'avoit jamais esté égaré pour le Roy; qu'il l'avoit toujours fait connoître au Prince son Fils dans le temps qu'il estoit hors du Royaume, & qu'il luy avoit toujours recommandé un grand attachement, et un grand amour pour la personne du Roy; qu'il s'estoit toujours souvenu de ce qu'il devoit à sa Majesté; que dans ce temps de son relâchement, rien n'estoit egal au chagrin qu'il en souffroit, mais qu'il estoit engagé, & que cependant au milieu de ce relâchement il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour marquer un bon cœur, et mesme de l'attachement pour le Roy quoy qu'il en fust éloigné, & qu'il fust dans un Party contraire, puis qu'il avoit souvent refusé ce qui pouvoit l'en éloigner davantage, n'ayant jamais voulu accepter de Souverainetez, quoy qu'on luy en eust souvent offert. Il parla du desinterressement de ce Prince dans la Paix des Pyrénées, & fit voir qu'il n'avoit point voulu que ses interets empeschassent qu'on ne la conclust & qu'en cette occasion l'amitié du Roy estoit tout ce qu'il avoit souhaité. Il finit la premiere partie de ce second point en prouvant que rien n'estoit plus glorieux au Roy que le chagrin que Monsieur le Prince avoit eu de n'estre pas dans ses bonnes grâces, & les remords qui l'avoient continuellement agité. Il fit voir dans la seconde partie de ce point qui regardoit la droiture du cœur de Monsieur le Prince à l'égard de la Religion, que dans son plus grand relâchement il avoit toujours connu Dieu, & qu'il n'avoit jamais eu aucune pensée qui approchast de l'Atheisme, ce qui luy donna lieu de faire une tres belle peinture des Athées; il en fit aussi une pour marquer de quelle maniere Monsieur le Prince avoit pris plaisir à s'éclairer de toutes les choses qui regardoient la Religion, & comme il avoit toujours esté pénétré des veritez qu'elle enseigne, & il s'attacha à faire connoître que la droiture du cœur de ce Prince pour la Religion, estoit une preuve de sa bonté, & une conviction pour les Athées.

» Son dernier point regardoit la piété du cœur Chretien, il dit qu'un Heros Chretien n'atendoit pas le moment de la mort pour se preparer à

quiter la vie, & fit une tres belle peinture des detours qu'il faut prendre pour parler de la mort aux personnes qui sont tellement attachées à la vie qu'elles ne peuvent sans se faire une extrême violence entendre parler de le quiter, & a qui le mot de Sacrement fait tant de peur. Il parla ensuite de la maniere dont Monsieur le Prince s'étoit depuis long temps préparé à la mort, de sa constance et de sa fermeté, et fit un éloge de Madame la Duchesse, à présent Madame la Princesse dont l'exemple avoit beaucoup servi à le detacher du monde. Il fit voir comme il s'étoit arraché à luy mesme en s'arrachant à ses Enfans pour ne penser qu'à la mort, et comme il avoit souhaité de souffrir encore davantage qu'il ne souffroit. Cela fut suivy d'une peinture de sa mort chrestienne qui marquoit une ame predestinée, & il dit qu'il n'entreprendoit pas de la faire après l'illustre & sçavant Prelat qui l'avoit faite avant luy; puis il dit par raport à ses trois points que ce Prince avoit suporté sa gloire dans sa grandeur, conservé sa foy dans ses égaremens, & enseigné au Prince son Fils ce qu'il devoit au Roy, & souffert ses douleurs & l'atteinte de la mort avec toute l'égalité d'un cœur solide, apres quoy il fit un court éloge de Monsieur le Prince d'aujourd'hui & dit que sa modestie l'empeschoit de le louer.

» Ensuite il s'adressa à tous les Peres Jesuites qui estoient alors auprès du cœur de feu Monsieur le Prince. Il leur parla de ce Cœur qu'il leur a laissé & qu'ils ont eu de son vivant, de l'estime que ce Prince avoit pour eux, puisqu'il leur avoit confié l'éducation des Princes ses enfans, de la Protection qu'il leur a toujours donnée, & finit en leur disant que tant que leur Corps subsisteroit, ils devoient faire connoistre dans l'un & l'autre monde, & les grandes qualitez de cet incomparable Prince, & l'estime & la bienveillance dont il les avoit toujours honorez.

» Voilà tout ce que j'ay pû retenir de cet Oraison funebre dont on a parlé avec tant d'éloges. Je puis en avoir transposé quelques endroits en rapportant sur un point ce qui aura esté dit sur l'autre. La memoire se peut aisément embarasser lorsqu'on voudroit ne rien perdre d'un discours qui est également beau dans chaque partie. »

e. — (P. 670³). Il ne peut être question ici de citer, même à titre d'exemples, tous les genres de panégyriques et d'éloges qu'il serait aisé de recueillir dans le *Mercure* ou la *Gazette*, enchérissant les uns sur les autres. J'en place seulement quelques-uns, pris au hasard, et de toutes provenances, pour indiquer et le ton de l'époque et la nature des éloges courants. On en comprendra mieux certains passages de Bourdaloue et des autres grands prédicateurs de l'époque. Comme clef et explication générale de tous ces éloges du roi, on peut accepter d'abord, sous bénéfice d'inventaire, cette lettre de la duchesse d'Orléans : « Marly, le 15 decembre 1701. Je demandois un jour à quelqu'un de raisonnable pourquoi l'on faisoit invariablement l'éloge du roi dans tous les écrits. On me répondit que défense expresse avoit été faite aux imprimeurs de publier aucun livre dans lequel on ne trouveroit pas l'éloge du roi, que les Français lisent généralement beaucoup, que dans les provinces, ils lisent tout ce qui vient de Paris, et que les éloges du roi leur inspirent pour le souverain la vénération et le respect qu'ils doivent avoir. C'est dans cette intention qu'on a fait et non pour le roi qui n'en voit jamais rien et n'en n'entend même pas parler. » (Ed. Rolland, p. 239, et Jaeglé, t. I, même date.)

Le ton des éloges en général n'est guère mesuré, témoin ceux de Faydit à l'archevêque de Paris, dans le prône du sous-vicaire de Saint-André des Arts, en 1688, pour promulguer le mandement de Harlay (v. plus haut, p. 687), témoin la lettre ouverte à Fléchier pour le louer

de son oraison funèbre de Le Tellier (v. plus haut, p. 322), et dont voici un autre fragment :

Lettre de Faydit (à l'évêque de Lavaur) : « Madame de Mayerchroon, Ambassadrice de Danemarch & M^{lle} du Tillet, niece de M. Daurat sont enchantées de vostre Éloquence, Monseigneur, & m'ont prié de vous en faire leurs complimens... Je n'ay point de regret, Monseigneur, de n'estre point né au temps des Demosthenes & des Cicérons. Je trouve en vous tout ce qu'ils avoient.

» J'ay une petite Maison de Campagne, où pour tout ornement j'ay fait peindre les sept plus grands personnages qui ayent jamais esté chacun dans leur genre & que je regarde comme les sept miracles du monde. Monsieur le Prince pour la Guerre, M^r Descartes pour la Physique, M^r Arnauld pour la science de la Religion et de la Polemique, M^r Corneille pour la Tragédie, M^r de Lully pour la Musique, M^r Le Brun pour la Peinture, & vous, Monseigneur, pour l'Eloquence. Le Roy est au-dessus de tous vous autres qui répand ses rayons pour vous éclairer... Il y a en bas un petit Homme qui vous admire & qui vous regarde tous avec des Lunettes de longue vue. C'est vostre tres humble et tres obéissant serviteur Faydit, 28 mars 1686. »

Mercuré galant, janvier 1687, p. 197. Harangue latine du P. Quartier sur « la Destruction de l'Hérésie » devant le nonce Ranuzzi, à Louis-le-Grand. — Mars (éloges du roi), p. 33. Poncet de la Rivière, évêque d'Uzès. Voici ce que l'on a pu retenir de son discours, etc. — A Senez, M^r l'Evesque célébra la Messe pontificalement, assisté de ses deux chapitres... Apres quoi, il prononça le Panégyrique de sa Majesté, sur le mesme texte & sur la mesme division de l'Oraison synodale qui venoit d'etre faite par un des Ecclésiastiques du Diocese. » (P. 77).

Décembre 1688. Discours sur le mouvement des armes de Louis-le-Grand, par M^{me} de Pringy, qui a déjà écrit jadis « le Triomphe de Louis le Grand sur l'hérésie. »

J'ai montré Boursault louant Monsieur (p. 733). On peut lire aussi les honneurs rendus au portrait du même prince, pour la soutenance d'une thèse qui lui est dédiée.

Mercuré galant, avril 1678 : « La thèse que M. de Crevecœur (Hannivel, note *ms.*), Fils aîné de M. de Mannevillette a dédiée à Monsieur depuis quinze jours... Tout le monde en a admiré le dessin. La Bataille de Cassel & le Siege de Saint-Omer se voyent en éloignement dans un tableau qui est au haut. Monsieur est représenté à Cheval dans le devant. Il est vestu moitié à l'antique et moitié à la moderne pour faire voir qu'il ne cede, ny aux Héros des premiers siècles, ny à ceux du nostre. La gloire qui le couronne d'une main, tient de l'autre un faisceau de palmes pour les luy réserver, ect. (P. 202). Pour venir à l'Action de M. de Crevecœur, elle se fit dans le College d'Harcourt (devant les card. de Retz, de Bouillon, de Bonzy, etc. (P. 208). La These qui estoit dans une très riche bordure avec une Glace de Venise, fut placée dans le Fauteuil que Monsieur auroit occupé s'il se fust trouvé dans l'Assemblée. Il estoit environné de Suisses et de Gardes, comme s'il eust esté remply de la Personne mesme de son Altesse Royale »

Ces diverses formes, soit d'adulation, soit de respect, atteignant ces degrés (si respectable que puisse être le sentiment qui les dictait) passaient cependant les limites. Or, quand il s'agissait du roi, on n'en gardait plus, pour ainsi dire. Je ne parle pas des sottises de La Feuillade pour la statue de la place des Victoires. Je citerai seulement divers passages des gazettes témoignant ce concours universel de louanges souvent de commande, mais qui, encore une fois, expliquent et font

mieux comprendre les compliments, étonnants pour nous, des prédicateurs.

12 septembre 1682, N° 86, p. 582 : « Le sieur Hüet, ci-devant sous precepteur de Monseigneur le Dauphin a donné en son Abbaye d'Aunay des témoignages de sa joye par le *Te Deum* qu'il a fait solennellement chanter, par des distributions aux Pauvres des villes d'Alentour, & par des feux et des illuminations. »

Mercurie galant, mai 1685, p. 275 : « La Ville de Paris passa l'année dernière un contrat avec l'Université, par lequel, sous de certaines conditions, elle fonda à perpétuité un Eloge public du Roy, qui doit être prononcé le 15 de May de chaque année, jour de l'avènement de Sa Majesté à la Couronne, par le Recteur qui se trouvera alors en charge... M. Berthe (à la fois Recteur et Prieur de Sorbonne), le prononce en 1684, en présence d'un grand nombre de Prelats, entre lesquels estoit M. l'Archevesque de Paris & Mrs les Evesques de Meaux, de Troyes & du Mans... »

Mercurie galant, novembre 1685, p. 3 : « Le P. Fejacq, professeur de Theologie et Prieur des Jacobins de Caen, donne le Panégyrique à l'érection de la statue du roi, 5 sept. Citations : Qu'attendez-vous de moy ? (pp. 3-52).

Mercurie galant, mars 1687 (Numéro entier consacré au recueil des éloges du roi et des réjouissances sur sa guérison) :

« Le 2 de ce mois (mars) M. Rougeau, directeur des Postes de Chasteaudun (fait les frais d'une fête)... Peu de temps après, les Eleus de Chasteaudun font célébrer une Messe solennelle, après laquelle le Predicateur du Caresme monta en chaire. Comme cette cérémonie se faisoit le jeudy 6 de ce mois, où la guerison de la Belle-Mere de saint Pierre, & celle de plusieurs autres malades se lit dans l'Evangile, cela luy donna sujet de dire que le Sauveur du Monde, après avoir guéri la mère du Prince des Apostres, en avoit aussi guery le Fils en rendant la santé au Roy qui est le fils aîné de l'Eglise Romaine dont saint Pierre est le Père & le Fondateur visible, & parce que plusieurs guerisons accompagnerent celles de la Belle mere de saint Pierre, il fit voir que tous les François estant malades avec leur Prince, tout le Royaume avoit esté guéry avec luy. »

Jaeglé, t. 1, p. 93 : « Saint-Cloud, le 10 juin 1692. A Fontainebleau mourut, il y a quelques années, une petite fille, l'enfant de la nourrice de la reine d'Espagne (Marie-Louise d'Orléans, 1^{re} femme de Charles). Quand on lui porta le viatique, le Roi suivit le curé avec toute la cour jusqu'à la chambre où étoit l'enfant. Là, j'entendis le curé qui disoit : Eh bien, belle mignone, n'estes-vous pas bien *honorée* que le Roy vous *vient* voir, et le Roi des Rois aussi ? Il ne lui dit rien de plus et lui donna la communion. »

f. — (P. 699¹). *Note de Rochebilière*. M. Honoré Bonhomme vient de publier chez Didier, in-18 (1863) un travail sur M^{me} de Maintenon.

Y noter : 1° Une *Instruction générale du P. Bourdaloue à M^{me} de Maintenon* datée du 30 octobre 1688 écrite de la main de M^{lle} d'Aumale et une autre *Instruction* plus courte et sans date de la même main (p. 257-271). M. Honoré Bonhomme dit (p. 265) que La Baumelle s'étoit trompé, qu'il avait imprimé la personne au lieu de des personnes qu'a écrit M^{lle} d'Aumale. Cette *Instruction* est tout simplement celle que M. de Chateaugiron publia en 1819¹. L'abbé Blampignon a fait copier par moi cette *Instruction* sur

1. Exemplaire non rogné, l'un des deux tirés sur papier vélin bleu. (V. catalogue de vente d... Comte de Corbière, Paris, Bachelin-Deflorenne, 1869 (1^{er} Xbre) No 42).

l'autographe. Je crois que M. d'Hunolstein en est possesseur. J'ai copié de cette *Instruction* que m'a donné l'abbé Blampignon, ce n'est pas l'*Instruction* imprimée, mais est-elle de Bourdaloue? (R.)

Bulletin du bibliophile. — 1860, pp. 1673 à 1699. — 1861, pp. 158-192; 312-326; 577-602. — 1862, pp. 924-941. — 1863, p. 303, *Madame de Maintenon, lettres et documents inédits, publiés sur les manuscrits autographes originaux, avec une instruction, des notes et une conclusion*, par Honoré Bonhomme. Paris, Didier et Cie, 1863, in-12 de 356 pp.

Passage de Languet de Gergy, archevêque de Sens sur Bourdaloue :

« Elle (M^{me} de Maintenon) consulta beaucoup le P. de la Chaise, confesseur du roi, touchant les règles qu'elle donna à Saint-Cyr, et elle le voyoit fréquemment. Elle eut aussi une grande estime pour le P. Bourdaloue, ce fameux et saint prédicateur, le Chrysostôme de son siècle, qui ne craignit jamais d'annoncer à la cour, où il prêchoit souvent, les vérités les plus terribles, d'y attaquer les vices qui y dominoient et de les peindre avec toutes leurs couleurs. M^{me} de Maintenon qui connut que ce saint religieux étoit véritablement animé de l'esprit de Dieu, crut devoir, pour son utilité propre, lui ouvrir son âme et lui demander des conseils et des décisions sur plusieurs circonstances où elle se trouvoit alors : c'étoit en 1688, temps où son crédit et sa fortune étoient montés au plus haut point.

» La sagesse qu'elle trouva dans ses conseils lui donna le désir de s'attacher à lui par la direction de sa conscience; mais ce père n'ambitionna pas une confiance qu'un homme moins en garde que lui contre l'amour-propre et la vanité eût acceptée peut-être aisément. Il fit connoître à M^{me} de Maintenon qu'ayant sans cesse des sermons à composer, à apprendre de mémoire et à prêcher, il ne pourroit guère la voir qu'une fois en six mois : M^{me} de Maintenon qui a raconté ce fait dans un entretien avec la mère de Glapion, lui dit à ce sujet : « J'avois besoin alors d'un secours plus présent et plus fréquent dans les embarras où je me trouvois souvent. »

(*La famille d'Aubigné et l'enfance de M^{me} de Maintenon, suivi des Mémoires inédits de Languet de Guergy, arch. de Sens, sur M^{me} de Maintenon et la cour de Louis XIV.* Paris, Plon, 1863, in-8, p. 284).

Bourdaloue dirigea un moment (dit le duc de Noailles) la conscience de M^{me} de Maintenon. et il cite des lettres du P. Bourdaloue d'oct. et nov. 1688 et la lettre de M^{me} de Maintenon sur lui. (Voy. *Histoire de Mad. de Maintenon*, par le duc de Noailles, t. iv, p. 103-104.)

g. — (P. 710²). Marie Perey de Northumberland fonda un monastère de religieuses anglaises bénédictines à Bruxelles en 1599. En 1624, le monastère de Bruxelles créa une maison à Gand et celle-ci une troisième à Boulogne-sur-Mer en 1652, mais, en 1657, les religieuses de Boulogne se retirèrent à Paris où elles ne purent se fixer longtemps, faute d'argent et de protection; elles vinrent à Pontoise, où François de Harlay, archevêque de Rouen, leur accorda en mai 1658 des lettres de protection et de confirmation, approuvées par le roi l'année suivante. Un peu après les religieuses firent construire une petite chapelle sous le vocable de la Conception de la Sainte Vierge, nom que devaient porter tous les sanctuaires de ce monastère d'après la volonté de la fondatrice. Christine Forster fut abbesse de ce monastère du 17 mai 1657 au 16 décembre 1661. — Anne Neville Abergavanny du 30 décembre 1667 au 15 décembre 1689. — Elisabeth Abridcourt du 22 décembre 1689, démissionnaire le 4 mars 1710, morte le 15 août 1710. — Anne-Xavière Gifford, de Burshall, 7 mars 1710 au 11 février 1711. — Elisabeth-Josephine Widrington 18 mars 1711 au 9 novembre 1730. — Marie Hunloke, 6 décembre 1730. — Anne-Catherine

Haggerston et Marie-Anne Clavering, dont on ne sait pas les dates. — Le monastère fut supprimé en 1790. (Fisquet, la *France pontificale*, diocèse de Rouen (1866), in-8, p. 46).

ABBESSES.

Elisabeth-Joséphine Widrington.
Anne-Xavier Gifford.
Eugénie Thorald.
Marie Neuville.
Catherine Wigmore.
Marie Hunloke.
Anne-Catherine Haggerston.
Marie-Anne Clavering.

RELIGIEUSES.

Marie-Benedicte Belasyne.
Marie-Bernardine Haggerston.
Marie-Agnès Morgan.

RELIGIEUSES (suite).

Marie-Anne Lincoln.
Marie-Anne Clavering.
Marie-Thérèse Armstrong.
Marie-Josepha Foringham.
Marie-Augustine Innes.
Marie-Scholastique Belasyse.
Marie-Françoise Markham.
Marie Mekenger.
Marie-Winefrids Clarke.
Marie Pety-Chaulle.
Anne-Marie Byard.

(L'abbé Trou, *Recherches sur Pontoise*, 1841, in-8, p. 373).

Paris, le 13 décembre 1699.

... On dit hautement ici que milord Berwick, fils naturel du roi Jacques d'Angleterre, est un des quatre cardinaux *in petto*, et que le roi lui donnera l'abbaye de Jumièges et de Saint Pierre le Vif, près de Bayeux. Il étudie jour et nuit la théologie et l'Écriture Sainte.

Le bruit a couru ces jours-ci que le roi avait donné l'abbaye de Montmartre à la sœur de ce mylord, qui est religieuse ursuline ¹ à Pontoise : mais le roi s'est expliqué et a dit tout haut qu'il étoit résolu de ne jamais donner l'abbaye à une religieuse de différent ordre que seroit l'abbaye, et qu'il ne vouloit point ce changement d'habit et d'état...

(Lettres de l'abbé Viguier publiées par les Bibliophiles françois dans les *Mélanges de littérature et d'histoire*... Première partie, 1856, petit in-8, p. 268-269.) (R.)

h. — (P. 589² et 749¹). Sans vouloir relever tous les témoignages sur Bourdaloue, on peut considérer comme un document suggestif, en preuve de l'insignifiance de certains écrits contemporains, ce quatrain de l'abbé Michel de Marolles, dans son : *Paris ou Description de cette ville (en 1677)*. Le nom de Bourdaloue y appelle la rime obligée de tant de mauvaises petites pièces du temps. Nous avons rencontré plus haut une épitaphe de la même facture (p. 449, n. 1). Ce qui est plus curieux que ces pauvretés d'épithètes, c'est l'assemblage des noms « illustres » associés ici à celui de Bourdaloue, et aussi la manière dont on les imprime :

XIII

En ce lieu pourroit-on obmettre Bourdalouë ?
Bernardin de Montreüil, Malestroït et des Champs ?
Célèbres, d'un grand nom, qui font honneur au temps,
Et Garnier, et Bartet dignes que l'on les louë ?

Les célèbres, d'un grand nom, unis dans ce quatrain à notre prédicateur, n'ont guère marqué dans la postérité. Le moins obscur est le P. de Champs,

1. N'est-ce pas bénédictines ? Y avait-il des ursulines à Pontoise ou Maubuisson étoit-il de l'ordre des Ursulines ? (R.) — Ce doit être en effet une erreur, et mieux vaut lire Bénédictine.

que ses rapports avec Condé, ses luttes contre le jansénisme et la haine que lui vouèrent les amis de Quesnel, ont empêché d'oublier de ceux qui étudient l'histoire ecclésiastique du XVII^e siècle. Nous avons trouvé en 1685 une série de témoignages sur son compte, et Sourches a raconté dans ses *Mémoires* comment il refusa de confesser Louis XIV au temps de ses désordres. V. plus haut, p. 589². Le P. Garnier est surtout connu des érudits pour ses éditions des Pères, notamment son *Marius Mercator* (V. plus haut, p. 385¹). Sur le P. Jean Bertet, l'ancien préfet des études du cardinal de Bouillon, devenu l'abbé Bertet, qu'on lise ce qu'écrivit de lui le P. Chérot publiant la lettre de Bourdaloue au cardinal de Bouillon (p. 16), cf. Sommervogel, t. 1, col. 1372. Je n'ai rien rencontré sur le P. Malestroit. Quant au P. Bernardin de Montreuil, né à Paris le 20 mai 1596, entré le 26 mai 1624, mort le 15 janvier 1646, on peut se demander, malgré la ressemblance du prénom, si c'est bien lui que désigne Marolles, et comment en 1677 son souvenir est assez vivant pour amener ce nom dans le quatrain. Il est possible cependant que sa *Vie du Sauveur*, restée populaire et assez lue, lui ait valu cet honneur posthume. On la lisait encore au XVIII^e siècle. (V. mon article: *les Etudes ecclésiastiques d'un laïc au XVIII^e siècle*, p. 5, note 3.)

En tout cas, comme il est connu et nommé souvent sous le nom de P. de Montreuil, on peut regretter que cette déformation du nom n'ait pas été signalée à sa place alphabétique erronée, par une référence où la *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus* renverrait à l'endroit qui contient la notice de ce père, t. v, col. 1250. Avouons que le quatrain de l'abbé de Villeloin a bien noyé l'éloge de Bourdaloue, et c'est comme « curiosité » de 1677 qu'il fallait cueillir cette mention.

i. — (P. 765²). Lettre adressée à M. Antoine Rochebilière :

Passy, 20 nov. 1871, 2, rue Jean Bologne.

Monsieur,

Je m'absente jusqu'à la fin de la semaine et je profite des quelques minutes qui me restent pour m'acquitter de ma petite dette au sujet du P. Bourdaloue, vous me pardonnerez de vous envoyer une monnaie bien grêle et bien usée.

Il m'a été impossible de retrouver le renseignement que je m'imaginai avoir puisé aux Registres de l'Oratoire, j'ai fini par croire que je le confonds avec une petite note relative à un sermon que prêcha Bossuet, à l'église de l'Oratoire, devant S. A. R. Madame, le 14 avril 1669, Dimanche des Rameaux, il va sans dire que cette note n'a pas échappé à la curiosité infatigable de M. Floquet (t. III, p. 300).

Je vous transmets quelques lignes extraites d'une assez méchante chronique latine, composée par les PP. Barnabites, qui desservaient, au XVII^e et au XVIII^e siècle, l'église de Passy :

Année 1691. *Die Martis, vigesima february, ad nostram usque domum* (le presbytère de Passy) *devenere illustres viri non pauci, et Urbe Parisiensi, adducti ob solemnitatem certè magnam et illustrem, habitam in Ecclesiâ Visitationis oppidi Chalioti* (sic), *ubi pia et insignis illa Regina Angliæ è regno suo exul facta, nobili puellæ velum religionis tradidit, reliquas administrante coemonias R. Episcopo Tracensi*¹, *concionem vero habente eloquentem et solitam, id est, verè miram R^o P^e Bourdaloue, Soc. J.* La Visitation de Chaillot touchait, vous le savez, Monsieur, au Couvent des Bons-Hommes, et occupait en partie la place du Trocadéro actuel.

Les lettres de Bossuet dont nous parlions l'autre jour sont au nombre de trois.

La première écrite de Saint-Germain, en date du 16 avril 1678 (t. iv, p. 409 (Floquet) est adressée au P. de la Tour, de l'Oratoire. Il y est question de Richard Victor. M. Floquet en cite deux lignes, t. iv, p. 409, note 1^a, de ses *Études sur Bossuet*.

La seconde, écrite de Germigny, 22 avril 1686, est adressée au P. de Sainte-Marthe, Général de l'Oratoire. Bossuet le remercie d'une mission prêchée par les Oratoriens à Claye.

La troisième, écrite de Jouarre, est adressée au P. de la Tour, successeur du P. Sainte-Marthe, 19 avril 1702, à propos d'une mission donnée à Jouarre. Cette lettre s'accorde parfaitement avec la lettre de Bossuet à M^{me} du Mans, en date du 14 mars 1702. Cf. Edit. de Vivès, t. xxviii, p. 416.

Aucune des trois n'a été insérée jusqu'ici dans les éditions complètes de Bossuet. Vous trouverez les originaux aux Archives nationales, Oratoire, carton M. 231.

Je me permets de vous recommander la lettre CLXXX (180) de Bossuet à M^{me} d'Albert (Viv. t. xxviii, p. 192): « Il (le Père Bourdaloue) nous a fait, dit Bossuet, un sermon qui a ravi tout notre peuple et le diocèse. » L'appréciation d'un homme comme Bossuet est toujours bonne à noter.

Je viens d'écrire à l'abbé Fabre, auteur de la thèse sur M^{me} et M^{lle} Deshoulières, je suis bien sûr qu'il sera heureux de s'entretenir avec vous de ces illustres personnes. J'espérais mettre l'abbé Fabre en rapport avec un des derniers héritiers du nom de M^{me} Deshoulières; mais j'apprends que c'est un vieillard de 76 ans, qui se meurt et assez tristement, après avoir été fort longtemps un médiocre berger et depuis ... temps un chrétien fort douteux.

Agréez, je vous prie, Monsieur, l'expression de mon respectueux dévouement.

L'abbé H. Ledein,

2^e vic.

j. — (P. 770² et 791³). On a vu déjà différents documents émanés des jansénistes et assez contradictoires sur le compte de Bourdaloue, présenté comme le plus « janséniste des jésuites, » tantôt repoussé par eux comme un théologien d'une doctrine très contestable. (V. plus haut, p. 410, note f). Je n'ai point à entrer dans ces questions de la théologie de Bourdaloue. Il n'y a pas beaucoup à s'émouvoir de le voir attaquer de tout temps comme auteur responsable de ce que le numéro du 4 mai de la *Justice sociale* appelle les « exagérations courantes dans nos stations de Carême. » De tels procédés d'étude ou de critique défraieront peut-être les érudits du XXI^e siècle. Je trouve tout aussi opportun de rappeler ici le fragment d'un *Memoire* d'Arnauld, t. xxv, p. 347, cité déjà par Feugère, p. 18. On y lit : « Le P. Bourdaloue célèbre par ses prédications, et plus célèbre encore, s'il se peut, par son zèle amer et par ses emportements, dit, il n'y a pas longtemps que les Jansénistes étoient des hérétiques très dangereux, et qu'ils ne haïssoient les Jésuites que comme les loups haïssent les chiens du Berger. On ne peut s'empêcher de faire remarquer en passant la charité de ce bon Religieux, qui lui fait prendre pour des bêtes farouches, tous ceux qu'il n'honore pas de sa bienveillance, et cette humilité profonde avec laquelle il déclare dans cette comparaison que lui et ses compagnons sont les chiens fidèles à qui Jesus-Christ a confié dans ces derniers temps la garde et le salut du troupeau. »

1. Trecensi ? Si *Trecensi* (Troyes) c'étoit Denis-François Le Bouthillier, évêque de Troyes en 1679, abdiq. en 1697 † 15 septembre 1731.

L'ironie était peut-être adroite et la critique piquante, mais la pensée n'était pas juste. S'il était de bonne tactique de faire déclarer imaginaire les erreurs dogmatiques professées sous le couvert de saint Augustin, et de poser en victimes des dénonciations jalouses d'une société rivale, les réclamations contre « les emportements » de Bourdaloue devaient rester inefficaces et ne point l'empêcher de poursuivre ce qu'il regardait comme l'accomplissement de son devoir. Nous avons vu que jusqu'à la fin, il renouvela ces manifestations de son « zèle amer. » Les divers témoignages qui le constatent n'en sont pas moins intéressants à enregistrer à leur date. Celui-ci que j'avais d'abord négligé, comme publié déjà par Feugère, et surtout comme difficile à assigner à une année précise, se trouve compliqué par une difficulté d'attribution que je ne suis pas en mesure de résoudre, mais que je tiens à signaler. Je laisse cependant au biographe de Dom Robert Desgabets¹ le soin de déterminer l'auteur de cette phrase. On la trouve en effet dans le ms. 142 de la Bibliothèque d'Epinal, p. 429, dans un *Mémoire sur le prétendu jansénisme*. D'après la communication que je dois à l'obligeance de M. E. Levesque, ce paragraphe vient après des remarques comme celle-ci : « En même temps que M. Arnauld recevoit de Rome des témoignages avantageux de l'estime et de l'affection du pape, le P. Chaurun, à Issoudun, le déclarait hérétique en pleine chaire. Le P. Guillemain dans un monastère de Bernardines du diocèse de Grenoble, dit que les deux tiers des évêques de France étoient jansénistes et qu'on devoit s'en défier. Le Père Adam, dans un livre imprimé à Bordeaux depuis deux ans, s'emporte contre ceux qu'il appelle les nouveaux docteurs². » — Faut-il lire : Chaurand, et non Chaurun ? Bien que le P. Chaurand, un des émules de saint Vincent de Paul, grand fondateur d'hôpitaux (il en établit 126) ait paru, d'après les ouvrages conservés de lui, s'occuper avant tout de controverse contre le protestantisme, il est possible que la prédication dénoncée ici, soit de lui. Deux de ses livres, imprimés après sa mort (arrivée en 1797) concernant la Confession, matière qui a pu le mettre aux prises avec la morale des jansénistes. V. Sommervogel, t. II, col. 1102.

Le nom du P. Guillemain ne se trouve au catalogue des écrivains que pour un homonyme, né beaucoup plus tard. Quant au P. Adam, qui n'est pas évidemment celui de Voltaire, comme il fut un grand adversaire du jansénisme, l'identification n'est pas douteuse entre l'auteur nommé par la pièce janséniste et Jean Adam, né à Limoges en 1608, entré en 1622, mort en 1684. La conjecture de M. E. Levesque sur le livre intitulé : *Triomphe de l'Eucharistie* est, je l'accorde, vraisemblable, quant aux dates, mais le livre, imprimé à Sedan, puis à Paris, ouvrage de controverse contre les protestants, ne vérifie point toutes les conditions marquées ; je supposerais donc plutôt qu'il s'agit de l'*Abrégé de la vie de S. François de Borgia*. . . A Bourdeaux, 1672 (Sommervogel, t. I, col. 46). Mais ce sont là des conjectures stériles. — La date en effet n'est point aisée à déterminer pour cette page relative à Bourdaloue. On peut accorder que le *Mémoire* d'Arnauld a été présenté vers 1676 par M^{me} de Longueville, et s'en tenir à la date indiquée dans les ouvrages d'Arnauld sans

1. Un travail est sur le point de paraître sur cette intéressante figure de dom R. Desgabets, ayant pour sujet : *Le cartésianisme chez les Bénédictins, dom R. Desgabets, son système, son influence et son école*, par M. l'abbé Lemaire, professeur au collège de Notre Dame des Victoires à Roubaix. Cf. *Revue Bossuet*, 25 juillet 1900, p. 133.

2. Ce doit être : *Le Triomphe de l'Eucharistie, 1671-1672*. Note de M. E. Levesque.

pour cela pouvoir dire si le passage en question lui est bien dû. Sans doute Arnauld n'avait pas besoin d'emprunter ce trait à personne, et dom Desgabetz a peut-être puisé dans le *Premier mémoire sur les infractions à la Paix de Clément IX* le trait dont il use dans son *Mémoire sur le prétendu jansénisme*; mais la réciproque est possible aussi et Arnauld en composant le *Mémoire* destiné à être mis sous les yeux du roi pour montrer la série des attaques dont son parti se disait victime aura très bien pu recueillir de partout les faits et les anecdotes susceptibles de servir de preuves à sa thèse. Je n'oserais donc pas dans une question que je n'ai point à traiter à fond, me prononcer sur la paternité de cette allusion à Bourdaloue. M. l'abbé Lemaire nous dira si c'est Arnauld ou dom Desgabetz que nous entendons accuser Bourdaloue de violence de langage. Il faut croire qu'en toute hypothèse et quel qu'en soit l'auteur, placée dans un *Mémoire* destiné à être remis par l'intermédiaire de M^{me} de Longueville, elle est antérieure à 1679, année de la mort de M^{me} de Longueville, et peut-être à 1678 date de la mort de D. Desgabetz. Malgré cette espèce de certitude qui rapporte ce mot aux débuts ou du moins aux huit ou dix premières années du séjour du Bourdaloue à Paris, je n'ai point cru utile de l'assigner à l'une de ces années. Mieux valait la rapprocher d'autres textes de même nature, fussent-ils postérieurs de plusieurs années. Une certitude chronologique ne pourrait naître qu'à condition de rencontrer dans quelque copie ancienne un sermon répondant à ce signalement.

Pour la question de fond et les dispositions des jésuites relativement à la paix de l'Eglise, je me borne à renvoyer au *Mémoire* du P. Demontézon, imprimé dans le *Port-Royal* de Sainte-Beuve, t. I, p. 520-548. Sainte-Beuve, annonçant qu'il donnerait place à ces observations suggérées par la lecture de son livre et à titre de réfutation, écrivait: On y trouvera des pièces nouvelles et peu connues; on y verra de quelle manière les jésuites de nos jours envisagent et traitent cette question du Saint-Cyranisme. On y approuvera du moins un ton de parfaite modération et de convenance dont ces sortes de contestations ne nous ont guère offert l'exemple dans le passé. J'ai même à regretter que depuis lors on ne se soit pas tenu dans les mêmes termes, et que la trêve de charité et de courtoisie, instituée par le P. Demontézon, ou, si c'est trop dire, que du moins cette forme modérée de combat ait cessé d'être observée si peu de temps après sa mort (p. 506). »

k. — (P. 780⁴.) Marie-Françoise Durye mourut supérieure de la Visitation de Moulins le 10 février 1747. Elle étoit fille de Durye, avocat au Parlement de Paris, employé par M. de Lamoignon à la rédaction des affaires du Palais, rapports, réquisitoires, etc. Il étoit originaire de Moulins où son père étoit conseiller au Présidial. Le père de Marie-Françoise ne vouloit pas qu'elle fût religieuse :

« Ayant déclaré sa vocation à M. son père, il fût allarmé de cette nouvelle quoiqu'il aimât infiniment tous ses enfants, celle-cy étoit la partie tendre de son cœur, mais aussi parfait chrétien que bon père, n'osant s'opposer aux desseins de Dieu sur sa fille, il alla consulter le R. Père Bourdaloue et après un long entretien dans lequel ce R. Père paroissoit approuver la vocation de cette jeune demoiselle, M. Durye, appercevant un crucifix dont la vue ranima à l'instant sa foi et sa piété, dit au Père Bourdaloue : Mon père, nous voilà devant notre commun maître, je le prends à témoin, que je consens que ma fille soit religieuse sur votre parole, si elle n'a pas une bonne vocation vous en répondrez à Dieu. Ce R. Père surpris d'un tel discours lui répondit qu'il vouloit voir

la demoiselle, mais après l'avoir entretenue il fut si charmé de la solidité de ses réflexions et convaincu de la fermeté de sa vocation, qu'il se chargeoit volontiers du coup et qu'il ne craignoit point d'en répondre, ce qui força M. Durye de donner à sa chère fille son consentement, et par un généreux effort comme un autre Abraham, il voulut lui même conduire la victime au lieu de son immolation; et à son entrée dans notre maison en l'arrosant de ses larmes il nous dit: J'espère que le Seigneur me sçaura gré de ce sacrifice, car c'est le plus grand qu'il puisse exiger de moi¹...

I. — (P. 794²). Ces susceptibilités royales dont nous avons déjà rencontré des exemples (p. 363) nous sont expliquées, avec des motifs un peu cherchés peut-être, dans un passage des *Mémoires* de Legendre. Les alarmes sur tout ce qui concerne les moindres apparences de juridiction reconnue au nonce y apparaissent nettement. A l'occasion d'une maladie du nonce Nicolini, où faillit se renouveler l'incident des funérailles de Varèse, Legendre, qui rappelle d'ailleurs cet événement, indique bien l'état d'esprit du roi, et son attention à prévenir la moindre application de l'étiquette de nature à accrédi ter une entreprise sur sa couronne: « Les nonces n'ont en France aucun privilège, écrit-il; grande gêne pour eux: partout ailleurs ils ont un tribunal avec liberté entière d'y exercer leur ministère. On les respecte en France, on les honore mais on ne souffre point qu'ils y fassent aucun acte de juridiction, ni volontaire ni contentieuse. Louis XIV avoit sur cela une merveilleuse attention; les jansénistes lui avoient si bien mis en tête, par les amis qu'ils ont toujours à la cour, que toutes les démarches des papes ne tentent qu'à se rendre maîtres du temporel des rois, qu'on ne peut dire combien il étoit en garde contre tout ce qui venoit de Rome et ce qui pouvoit y avoir rapport. Il se faisoit rendre compte des gens qui voyoient le nonce et entroit en inquiétude quand il savoit qu'un prélat avoit fait quelques cérémonies; les jansénistes avoient grand soin de le faire savoir à la cour. La vue de ces hommes artificieux, en donnant des soupçons au roi, étoit d'attiédir le trop de zèle qu'il témoignoit à faire exécuter les bulles fulminées contre eux² (p. 152). » Legendre raconte ici l'aventure des derniers sacrements, pour ainsi dire imposés à Varèse et les faits analogues dont l'archevêque eut à s'occuper lors de la maladie de Nicolini.

Je ne me porterais pas garant pour couvrir la responsabilité ou les visées des jansénistes ainsi mises en cause par Legendre; il faut avouer cependant qu'autour de Louis XIV bien d'autres influences encore contribuaient à entretenir cette atmosphère de défiance. Colbert ne s'est point caché de ses sentiments à cet égard, et j'ai déjà rappelé la lettre de Bossuet distinguant la manière dont les magistrats entendent les libertés gallicanes de l'interprétation que l'évêque de Meaux croyait orthodoxe. V. plus haut, p. 563¹.

1. Elle mourut à Moulins le 10 février 1747, âgée de 76 ans et 2 mois ayant 53 ans de profession, laquelle eut lieu le 5 Xbre. Elle fut plusieurs fois retardée. (Circulaire sur la vie et la mort de Marie Françoise Durye, morte supérieure de la Visitation de Moulins, le 10 février 1747, Biblioth. nationale Ld 1372.) Coulanges dans deux lettres à M. Lamoignon (10 Xbre 1690 et 11 janvier 1692) (t. IX, p. 602, t. X, p. 2, 7, 35, de l'éd. Hach.) parle de M. Durye. Des dates ci-dessus, il résulte que Marie Françoise Durye est née le 10 décembre 1671, et qu'elle fit profession à Moulins le 5 Xbre 1694, à 23 ans. (R.)

2. C'est le mot de Harlay, p. 697 « lui baiser les pieds et lui lier les mains. »

m. — (P. 800³, 801³, 873¹). Depuis longtemps, les mesures de police prises pour empêcher l'accroissement de la mendicité, témoignaient de la misère trop générale. Sans remonter jusqu'aux jours où Bossuet plaidait pour les « pauvres renfermez des Hôpitaux de Paris », Giroust qui cessa de prêcher vers 1681, a déjà des anathèmes contre ceux qui restent insensibles à la pensée « de tous ces misérables des pauvres provinces... durant ces fâcheuses années où l'on vous crie que les pauvres de la campagne ne mangent que de la charogne et ne se rassasient que de leurs propres ordures... » (V. *Sermons inédits*, p. 214 ¹). Le tableau si souvent cité du « paysan » décrit par La Bruyère d'une façon si bruyante et trop vraie, trouverait son pendant chez des prédicateurs dont la littérature ignorerait sans doute à jamais les noms. (V. plus haut, p. 879¹). Les mesures édictées en 1685 et 1686 indiqueraient bien des années spécialement fâcheuses. On lit dans la *Gazette* ces essais d'application d'ateliers nationaux, pour ne point dire de workhouses.

Gazette, 21 avril 1685 : « On a publié une Déclaration du Roy, par laquelle il est ordonné aux pauvres mendiants valides depuis douze ans & au dessus, qui ont la force & la santé nécessaire, de se rendre aux Ateliers de la Ville pour estre employez aux ouvrages publics, & à ceux qui ne sont pas natis de cette ville, ou de douze lieues aux environs, de se rendre incessamment aux Ateliers établis dans les Provinces, sous les peines portées par la mesme Déclaration. Sa Majesté voulant ainsi, selon la bonté qu'elle a pour tous ses sujets, procurer les moyens de gagner leur vie, à ceux qui ont la volonté de travailler & maintenir le bon ordre, en y obligeant ceux qui fuyent le travail par faineantise & par dereglement. »

Gazette. De Paris, le 27 octobre 1686 : « On a publié ici cette semaine une Déclaration du Roy, par laquelle il enjoint à tous ceux qui peuvent travailler et qui mandient, de se retirer incessamment de cette ville dans les lieux & provinces de leur naissance ou autres lieux pour y travailler aux ouvrages auxquels il voudront s'employer : avec défense de continuer de mendier, sous peine des galères pour cinq ans. »

Outre les détails que nous fournissent les exhortations de Bourdaloue en faveur des pauvres (Cf. plus haut, p. 862 et suiv., les *Exhortations sans date*), nous rencontrons, en 1693, dans les œuvres de Soanen, un sermon intitulé : *Exhortation sur l'Aumône faite à Saint-Eustache pendant une retraite, l'an 1693*. Nombre de traits sont à relever. A la faveur d'une division des plus simples, s'adressant et parlant à des personnes de condition élevée, le prédicateur plaide pour les pauvres : « J'ose le dire à la honte des fidèles de nos jours, les places publiques, les grands chemins n'offrent à nos yeux que des troupes de misérables qui traînent leur existence sans trouver aucun secours... Je viens aujourd'hui, Messieurs, me mettre moi-même à la place de ces malheureux, et vous forcer en quelque sorte à les secourir en vous faisant voir, Premièrement ce qu'ils sont, secondement ce que vous êtes... Vous ne pouvez mépriser les pauvres sans vous mépriser vous-mêmes. En effet, formés de chair et d'os comme vous, enrichis d'une âme spirituelle comme vous, destinés à une vie éternelle comme vous, ils ne diffèrent de vous que parce que leurs pères furent peut-être plus hommes de bien que les vôtres ; que parce qu'il vous a plu d'imaginer des distinctions chimériques, qui semblent vous élever au dessus d'eux, et qui, à le bien prendre, ne sont que le fruit de votre cabale, de votre ambition, de votre orgueil ; que parce que vous avez peut-être entamé votre probité... Vous me direz, Messieurs, que ce n'est point la qualité des pauvres qui vous alarme, mais que c'est l'horreur qui les environne, la difformité qui les couvre, dont vous êtes effrayés ; et je vous répondrai que c'est précisément parce qu'ils sont remplis d'ulcères, parce qu'ils n'ont

pour vêtements que des lambeaux usés que vous devez sentir vos entrailles s'émouvoir. Et si la vue de ces squelettes ambulants, de ces spectres hideux vous décourage et vous révolte, vous auriez donc fui la présence de notre divin Sauveur, lorsque, couronné d'épines et couvert de sang... il offrait à la terre le spectacle le plus terrible et le plus touchant ..»

Dans sa seconde partie, l'orateur est plus pressant encore :

« Il est étonnant de voir, dit-il, jusqu'à quel point ce faste excessif qui accable nos villes et nos campagnes, étouffe les sentiments d'humanité. L'homme sorti de la lie du peuple, ne se reconnaît plus, et se croit un Dieu lorsqu'une fortune surprenante et rapide lui a procuré quelques revenus et quelques distinctions .. S'ils ont recours à mille différents stratagèmes pour exciter notre pitié, ne nous en prenons qu'à nous-mêmes et regardons-nous comme la cause de ces malheurs. Ce n'est, en effet, que parce que nous sommes inhumains qu'ils sont artificieux ; que parce que nous les rebutons qu'ils cherchent à nous tromper. Hélas ! Je ne voudrais vous voir qu'un seul jour à leur place, couverts de leurs misères, accompagnés de l'ignominie qu'il traînent avec eux, et qui les rend aux yeux du public un objet d'horreur. Combien cette journée ne vous paraîtrait-elle pas de longue durée ! Combien ne seriez-vous pas humiliés d'un tel état, et irrités si l'on venait à vous rejeter. Et vous ne voulez pas que ces malheureux se plaignent et murmurent lorsque vous les accablez de vos mépris et de vos reproches ! » (Migne, *Orateurs sacrés*, t. XL, col. 1557-1546.)

Il serait aisé de reconstituer, à l'aide de citations des *Mémoires* ou *Lettres* du temps, la physionomie de ce cadre douloureux de l'année 1693. M^{me} de Sévigné y a fait plus d'une fois allusion. Elle écrit, de Grignan, le dimanche 25 avril 1694 : « Je me suis résolue d'aller me mettre à couvert pour quelque temps, jusqu'à ce que l'orage qui nous accable ici de toutes parts, soit un peu passé. » (Sévigné, t. X, p. 150). Le commentateur indique, pour éclairer cette lettre, le commencement de celle du 20 juillet suivant. Parlant de son arrivée en Provence : « Ma fille et M. de Grignan, écrit-elle, m'amènèrent dans un pays si différent de celui que je quittois... que je crus être dans un château enchanté. Enfin, Madame, jugez-en, puisqu'on n'y voit ni misère, ni famine, ni maladies, ni pauvres. On croit être dans un autre monde... » D'ailleurs, la lettre du 25 avril, en laissait assez entendre : « Pour le chevalier de Grignan, il est sur le point de manger du pain de feuilles et de fougères, n'ayant au monde qu'une pension de menin qu'on ne lui paie plus.. » « Les efforts du gouvernement, dit M. Henri Martin, parlant de 1693, ne portèrent qu'un faible et tardif remède à la disette, qui engendra de cruelles épidémies, suite ordinaire de l'épuisement populaire. On prétend (sans doute le chiffre est exagéré) qu'il mourut cette année, à Paris, quatre-vingt-seize mille personnes. » *Histoire de France*, t. XIV, p. 190. Sévigné, l. c., note 1 et pp. 169-170. V. P. Clément, *La police sous Louis XIV*. Ch. x, Les disettes, p. 248-264.

n. — (P. 686, 808² et 908².) Le *Mercur*e de 1694, au mois de novembre, faisait paraître, sous la signature de M^r de Vin une pièce de vers intitulée : Le Dormitif. En voici les principaux passages, autant du moins qu'ils sont nécessaires à l'intelligence d'un éloge de Bourdaloue et des autres prédicateurs en renom, à qui l'auteur accordait les honneurs de sa fable.

Certain Duc fatigué de trois jours d'insomnia

Consulta Roch son médecin.

Il n'en dort pas mieux. Enfin

Appréhendant par là d'intéresser sa vie

Comme un remède souverain,

Il envoya quérir le fameux Trissotin.

Monsieur l'abbé, je suis bien aise
 Luy dit-il, dès qu'il fut entré
 Qu'on vous ait chez vous rencontré,
 Asseyez-vous sur cette chaise
 Et sachez que chez moy je ne vous ay mandé
 Que comme l'Amy seul dont je puisse estre aydé.

L'autre prétend qu'on se moque de lui, et qu'il n'est pas médecin.

Je ne me raille point, reprit le Duc sincère,
 Et vous avez un somnifère
 Que bien des gens ont trouvé bon.
 Moy ? vous me surprenez. — Ouy, vous mesme et j'espere
 Que vous l'accorderez à mon humble prière.
 — Dites moy donc au moins ce que c'est. — Un sermon.
 De tous les dormitifs, c'est le plus salulaire...

Trissotin se récrie, et la discussion, quelque peu languissante, reprend, ou mieux, le monologue du seigneur, qui poursuit :

Ah ! mon cher Trissotin, que je dors bien aux vostres,
 Il s'en faut tout qu'à ceux des autres,
 L'on gousté les mesmes douceurs,
 La Roche, Hubert, Boileau, Bourdalouë & La Ruë
 D'une attention assidue
 Nous forcent d'écouter les leurs,
 Mais comme vous l'avez, nul d'entre eux, quoique habile,
 N'a cet art merveilleux d'exciter ces vapeurs
 Qui causent un sommeil aussi long que tranquille
 Bon, rien moins. Les voit-on d'humeur
 A laisser un moment dormir un Auditeur ?
 Non, ils sont sans miséricorde
 Et de peur d'en rien perdre, on n'ose pas enfin
 Bailler mesme avec eux, qu'ils ne soient à la fin
 Mais à grand peine vostre exorde
 Est-il cessé qu'on sent appesantir ses yeux
 Et par ma propre expérience
 Je sais qu'on ne dort jamais mieux
 Que quand de vous entendre on a la patience...

Dans cette pièce, bien faible, je le concède, ce qu'on admire surtout, c'est la patience de Trissotin à subir les insolences de cette application ; mais il y faut voir aussi un réel éloge des orateurs nommés.

Il est assez curieux de rencontrer comme un commentaire vivant de cette fantaisie dans la lettre ci-dessous de Madame, cette même princesse peut-être que Bourdaloue félicita un dimanche de *Quasimodo* de son assiduité à écouter les sermons. (V. plus haut, p. 686).

« Saint-Cloud, le 19 mars 1693... Il m'est impossible d'entendre prêcher sans m'endormir : un sermon, c'est de l'opium pour moi. Une fois que j'avois la toux bien fort, je passais trois nuits sans fermer l'œil. Je me souvins alors que je dormois à l'église dès que j'entendais prêcher ou chanter les nonnes. Aussi je me rendis en voiture à un couvent où on alloit prêcher un sermon. A peine les nonnes eurent-elles commencé leurs chants que je m'endormis et je dormis de la sorte pendant les trois heures que dura l'office dont je sortis complètement remise. » (Jaeglé, t. I, p. 98.)

Ce thème est fréquent dans les lettres de la Palatine, et il est bien possible, si le compliment à Madame, cité plus haut (p. 686), lui a été adressé, qu'elle ne l'ait pas entendu, ou du moins entendu sans sourire.

« Versailles, 20 février 1695. C'est un grand honneur d'être à côté du Roi au sermon, mais je cèderois volontiers ma place. Car Sa Majesté ne veut pas me permettre de dormir ; sitôt que je m'endors, le Roi me pousse du coude et me réveille. » (Jaeglé, t. I, p. 109.)

« Marly, 16 mars, 6 h... Présentement le roi me laisse de nouveau

dormir au sermon...» Cf. 18 juillet 1705. Brunet, t. 1, p. 80, et dans *Nouvelles lettres de la duchesse d'Orléans*, éd. de 1853, p. 41.

« Versailles, 17 décembre 1705. Les prédicateurs sont ordinairement assez peu amusants; il me semble qu'on perd le respect pour les ecclésiastiques, lorsqu'on les voit si souvent et de si près, car il est sûr que ce sont des hommes comme les autres. »

O. — (P. 884¹.) Sur François de Chansiergues et sur ses Séminaires. *Gallia christiana*, t. VII, p. 1042 : « (*Franciscus de Chansiergues*) *sepultus est in clauistro paroeciae Sancti Johannis in Gravia; qui moriens sua commendavit sodalitia Paulo des Marels episcopo Carnotensi, Michaeli Le Pelletier qui postea fuit episcopus Andegavensis, & Carolo Magnalenæ de la Frezelierie episcopo Rupellensi, ipsaque regenda commisit Antonio Lauzi, parocho sancti Jacobi de Carnificeria, qui zelo, industria & caritate, illa promovere vel difficillimis temporibus non cessavit.* »

Ibid., suppl. col. 282 : « *Lettres patentes pour l'établissement d'un petit Séminaire en la Ville de Paris, pour eslever dans l'Esprit de l'Eglise les pauvres escolliers dont on connoistra la vocation à l'Estat ecclésiastique.*... Louis par la grace de Dieu... Sur ce qui nous a esté représenté par nostre tres cher & tres amé cousin le sieur archevesque de Paris, qu'il n'y a aucun seminaire de son Diocese, où les pauvres ecclésiastiques puissent estre reçus parce qu'ils n'ont pas de quoy y payer leurs pensions & que les seminaires n'ont pas de fonds pour les y recevoir gratuitement; que le sieur de Lauzy curé de saint Jacques de la Boucherie soutient dans nostre Ville de Paris, & dans plusieurs autres villes & dioceses de nostre Royaume l'establissement de petits seminaires commencé par le sieur de Chansiergues, en faveur des pauvres ecoliers aspirants à l'estat ecclésiastique qui n'ayant pas le moyen d'entrer dans les grands seminaires, abandonnent leurs estude, perdent leur temps, tombent dans le dereglement, quittent la vocation ecclésiastique, & souvent ne reussissent dans aucune profession, que le sieur de Lauzy eslève ces pauvres escoliers dans une solide piété, d'une manière pauvre & simple, telle qu'ils l'auroient dans leurs familles; ce qui les rend propres à remplir les emplois de l'Eglise les plus penibles & les plus abandonnez comme les places de chapelains dans les hopitaux, de Vicaires à la Campagne, de maistres d'ecole dans les cures de petit revenu, qui se trouvoient quelquefois vacantes faute de trouver des ecclésiastiques accoutumez à une vie dure, ayant esté aussi informez que Dieu repand de grandes benedictions sur cet establissement, Nous y avons consenti avec plaisir depuis plusieurs années par la gratification de trois mille livres que nous avons accordées pour contribuer à une si sainte œuvre, d'où il est sorti des ecclésiastiques zelez qui edifient partout où ils sont, & qui ont esté employez avec beaucoup de succez par nos ordres à l'instruction des nouveaux convertis en plusieurs endroits de nostre Royaume, ayant de plus esté informez que le feu sieur abbé de Marillac († 25 février 1696), persuadé de l'utilité de ces petits séminaires, avoit donné sous nostre bon plaisir, par son testament du 23 fevrier dernier en faveur du dit establissement, onze cent cinquante livres de rentes constituées sur nos aydes et gabelles, avec deux maisons pour loger les dits pauvres ecclésiastiques, qui jusqu'à présent se sont retirez dans des maisons louées & empruntées, supposé toutefois que nous voulussions donner des lettres patentes pour confirmer ledit establissement, nostre dit cousin l'archevesque de Paris nous a supplié de les accorder, nous faisant connoistre

que ledit établissement est nécessaire dans son diocèse pour eslever à l'estat ecclésiastique des sujets qui puissent remplir des mediocres emplois de l'Eglise & qui sont presentement occupez par divers ecclesiastiques dont la plupart ne donnent pas l'esdification que les peuples attendent d'eux, etc... »

Sur les séminaires de Paris, il y aurait à recueillir quelques informations dans le *Mercure* ou dans la *Gazette*. Mais en dehors des récits de cérémonies, la compétence des novellistes est sujette à caution. Qu'on en juge par cet extrait du *Mercure galant* de 1678 :

« Après vous avoir parlé de plusieurs Actions éclatantes dans lesquelles l'esprit de M^r l'Abbé Colbert a paru, je luy ferois injustice si je negligeois de vous entretenir de sa piété. Il en vient de donner un grand exemple, en se retirant pour trois mois dans le Seminaire de S. Sulpice... » (V. plus haut, p. 456.) Suit un morceau peu informé sur l'institution des Séminaires. « ... On est assurément fort redevable à la piété de ceux qui ont institué les Séminaires. Celuy de S. Nicolas du Chardonnet est le premier qui ait esté ébly à Paris. Il le fut par M. Froger, Docteur de Sorbonne, & curé de cette Paroisse ; il eut sous luy un prestre extraordinairement zelé nommé Bourdoisi » (*sic* pour Bourdoise, p. 190.) Le *Mercure* parle aussi du Pere Vincent, Fondateur de la Mission, (p. 192), puis de Saint-Sulpice : « Les bienfaits de feu M. de Bretonvilliers ont beaucoup contribué à l'établissement, etc... » *Mercure galant*, décembre 1678, pp. 188 & suiv.

« Nostre Archevesque donnant des marques de son zèle en toutes les occasions, fit le 29 du Passé, une belle exhortation en l'Eglise de S. Nicolas du Chardonnet, sur les grandes utilitez du Seminaire Archiépiscope établi en cette Eglise : qui a depuis quarante ans envoyé aux Parroisses abandonnées dans les Diocèses du dedans & du dehors de ce Royaume, plus de six mille prestres entretenues par deux Compagnies de personnes pieuses de l'un & de l'autre sexe. *Gazette* 1677, n° 32, 2 avril, p. 275. — On sait que Bossuet prêcha aussi en faveur de cette Bourse des Séminaires. (V. Lebarq, t. iv, p. 428 et Ledieu, *Mémoires*, p. 87). On ne peut donc présenter cette assistance des étudiants ecclésiastiques n'ayant pas le moyen de suffire à leur pension, comme une œuvre absolument nouvelle. Toutefois la fondation en faveur de laquelle parlait Bourdaloue est certainement distincte de ces fondations déjà anciennes.

p. — (P. 885⁴.) On lit dans la *Gazette de France* : « De Paris, le 24 avril 1683. Le 16 de ce mois, Messire Patrice Maginn, Premier Aumônier de la Reyne de la Grande Bretagne, Abbé de Thuly, mourut en cette ville dans le Collège des Lombarts, dont il estoit Proviseur, âgé de 66 ans. Il a laissé un fonds considérable pour l'établissement d'une communauté de Prestres Irlandois : & il a fait plusieurs autres legs pieux. »

La *Gazette* de janvier 1685, p. 12, annonce la bénédiction de la Maison des Prestres Ecochers Irlandois, que le *Mercure* raconte en ces termes : « Le Dimanche 31 de l'autre mois (31 décembre 1684), M. l'abbé Chéron, Chanoine de l'Eglise de Paris, & Official de M. l'Archevesque, fit par son ordre la Benediction de la Chapelle du Séminaire des Prestres Irlandois, Ruë des Vignes, Fauxbourg S. Marceau. La Benediction estant faite, ce mesme Abbé célébra la Messe, assisté de M. Fitz Patrick, Abbé de Leix, Superieur de ce Seminaire, & de tous les Prestres qui le composent. Il y eut un fort grand concours de Peuple. M^r le Duc de Richelieu & M. le Marquis de Chandenier furent presens à cette cérémonie aussi bien que MM. les Presidens de Mesmes & de Bailleul & autres Personnes de rang. Le Roy voulant donner retraite à tant de pauvres Prestres & Escoliers que

la Religion Catholique oblige à sortir d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, établit ce Séminaire en 1672. » *Mercure galant*, janvier 1685, p. 102.

r. — (P. 914²). A Paris, le 23^{ème} de sep^{bre} 1701.

Mon R^d pere

P. C.

Je me donne l'honneur d'écrire a vostre Reuerence pour luy apprendre la mort de nostre frere François Robineau qui nous fust enlevé le 21^{ème} de ce mois a six heures et trois quarts du soir aagé de 85 ans apres avoir soutenu avec une patience admirable les douleurs d'une dissenterie tres violente pres de quinze jours. Il a désiré, demandé et receu tous les sacrements avec une piété qui repondoit a la vie si religieuse qu'il a mené pendant 60 ans dans la Compagnie. Il en a passé 50 dans cette maison, 25 ans boulenger, 18 ans compagnon du pere Bourdaloue et, les autres dans tous les offices auxquels on l'emploioit, avec une édification, une charité, une douceur qui lui attiroient l'estime et l'amitié de tout le monde d'une manière que chacun le demandoit par grace pour compagnon. Il étoit toujours prest à tout ce que l'on pourroit souhaiter de luy sans marquer jamais la moindre répugnance, et quand il avoit un moment de repos il n'attendoit pas qu'on l'envoyast aux offices ; on l'y voyoit aussitost pour aider les officiers, ou au jubé pour prier. Quoiqu'il eust longtems qu'il se preparast à la mort il le faisoit néanmoins depuis quelques mois d'une manière plus particulière ne lisant plus que des livres qui lui en parloient, visitant plus souvent le St Sacrement pour la demander heureuse ; la desirant avec plus d'ardeur pour estre avec Dieu comme il nous l'a marqué dans toute sa maladie. Une vie si religieuse nous donne lieu de croire qu'il en reçoit la récompense dans l'éternelle, je ne laisse pas cependant de demander pour luy les suffrages de la Compagnie à vostre Révérence à laquelle ie suis avec un profond respect,

Son tres humble et tres obeissant serviteur

Baudran.

(au dos :) A mon Reverend pere

Le R. P. *Roncellet*¹, Sup^r

de la maison de la Comp^e

de Jésus

a Pontoise.

(Recueil de lettres autographes et nécrologiques des Pères de la C^{ie} de Jésus, de 1693 à 1761. Bibl. de la rue des Postes. Pièce 15).

La notice de M. de Hansy sur Saint-Paul dit 1702 (p. 50, n° 46), mais c'est une faute d'impression ou une mauvaise lecture, ceci est la vraie autorité. (R.)

M. de Guilhermy, dans sa *Liste des Pères et Frères enterrés dans les caveaux de la Maison Saint-Louis (Inscriptions de la France, t. 1, p. 522)*, a été trompé lui aussi par la date de l'inscription, qui, selon lui, porterait : « m. le 27 septembre 1702 ; » en outre, lui qui classe séparément les frères coadjuteurs dans ce relevé des défunts, a mis François Robineau parmi les pères. — La notice consacrée au F. Montfalcon, conservée aussi dans les dossiers de Rochebilière, à l'année 1704, pour éliminer, en montrant la date de sa mort (1721), l'application d'une pièce de vers intitulée : *Epitaphe du F. Compagnon du R. P. Bourdaloue* (V. plus bas, note t, p. 996). Elle ne parle pas non plus de la fonction de secrétaire de Bourdaloue, et rien n'a jusqu'ici confirmé l'hypothèse que j'ai

¹ V. plus haut, p. 824³.

risquée sur les transcriptions de sermons qu'auraient pu faire pour notre prédicateur les frères désignés pour lui servir de compagnons dans ses sorties. Voici la lettre annonçant la mort du F. Laurent *de* Montfalcon; il a signé ainsi : « Lauren (*sic*) de Monfalcon » sa formule de vœux prononcés à Bourges et reçus par le P. Louis Genevray, recteur du collège, le 15 août 1684¹ :

Mon Reverend Pere,

P. C.

Le 28^e du même mois il nous est encore mort n. fr. Montfalcon qui étoit dans sa 83 année. Des le 23^e une foiblesse plus grande que celles auxquelles il estoit sujet depuis quelque tems, nous obligea de luy donner à la hate L'extreme onction. Il en revint sans nous donner cependant lieu d'espérer qu'il pût aller loin. Le 23^e il avoit communie comme il avoit coutume de le faire les fêtes et les Dimanches, durant les trois derniers jours de sa vie on a fait sur luy 4 ou 5 fois la recommandation de l'âme. Enfin le 28^e il expira, ayant conservé un peu la connoissance jusqu'au dernier soupir. D-puis plusieurs années, il s'étoit comporté d'une manière Religieuse et édifiante pour toutes les personnes du dehors avec qui son devoir et son office l'obligeoient de se trouver, tout infirme qu'il étoit ici, et au jubé pour y faire ses prières. Pendant les trois jours qui ont précédés sa mort, autant que son esprit et sa langue lui ont donné la liberté de s'exprimer, il a fait paroître une vraye contrition de ses fautes, et une entière résignation à la volonté du Seigneur devant qui il se sentoit près de paroître. Je supplie V. R. de vouloir bien lui accorder les suffrages ordinaires de la Compagnie et quelque part dans ses SS. SS. pour celuy qui a l'honneur d'etre avec le plus parfait respect.

Mon Reverend Pere

de V. R.

Le très humble et très obéissant
serviteur.

L. Raffard, S. J.

A la fleche ce 30e janvier 1721 (ou 29).

(Recueil de lettres autographes et nécrologiques des Pères de la C^{ie} de Jésus, de 1693 à 1761. Biblioth. de la rue des Postes, N° 98).

(Au dos) :

†

A Mon Reverend Pere

Suff. [Suffrages]

Le Reverend Pere Paulin de la
Compagnie de Jesus supérieur
de la résidence.

A Pontoise

S. — (P. 928¹). Le 24 9bre 1702 D^{lle} Anne-Augustine Chevalier fille de M^{re} Louis Chevalier conseiller secrétaire du Roy maison et couronne de France et de ses finances de la généralité de Metz et fermier général des fermes du Roy et de dame Marguerite Estienne Daugny¹ son Espouse a été admise par la communauté capitulairement assemblée à faire l'année de probation en conséquence de quoy elle a pris l'habit de religion en la présence de M. son père de M^{re} sa mère et de plusieurs de leurs parents

1. Le frère François Robineau avait prononcé les siens entre les mains du P. Claude Delidel, supérieur d'Alençon, le 6 juin (date un peu insolite) 1652.

2. Le *Mercurie galant*, janvier 1736, p. 171, annonce sa mort. Son mari mourut le 15 janvier 1715 (id.)

et amis communs et de toutes les religieuses de la communauté ce jour-d'huy trente et uniesme Decembre mil sept cens deux.

Sr Marguerite lefeure Deaubonne Abb.

Sr Anne Augustine Chevalier.

Cheualier

Cheualier.

Cheualier

M. Estienne.

Cheualier

Cheualier.

(Monastère de la Nativité de Jésus établi à Paris. Etat civil de l'Hôtel de Ville de Paris, registre in-f° coté 27, p. 66.)

La profession se fit le 8 janvier 1704, on la trouve p. 70 du même registre. Filles de Ste Claire du monastère de la Nativité de Jésus (Registre p. 1^{ère}). Marguerite le Fevre d'Eaubonne signe au registre comme Abbessse le 25 février 1679 (p. 18), et sa dernière signature est du 28 juillet 1709. Elle succéda à Marie de St Michel et la sœur Angélique lui succéda.

On lit dans le *Mercur de France*: « Le 5, Marguerite Estienne, veuve depuis le 4 janvier 1715 de Louis Chevalier¹, Ecuyer, Seigneur de Montigny près de Metz, et de Bagnolet proche Paris, Conseiller secrétaire du Roy, maison Couronne de France et de ses finances, Receveur general des finances de Metz, et fermier general des fermes unies de Sa Majesté, avec lequel elle avait été mariée le 5 septembre 1667, mourut à Paris âgée de 87 ans, elle était fille de Philbert Estienne Seigneur d'Augny, à une lieue de Metz, Lieutenant General au Bailliage et Siège royal de Metz, et d'Anne Pauline Luquin. D'un grand nombre d'enfants qu'elle avait eus, il ne reste plus qu'Anne Chevalier², veuve d'André le Vieux, conseiller en la cour des aydes de Paris, Marie-Marguerite Chevalier, veuve de Jean-Antoine Ranchin, secrétaire ordinaire du Conseil royal, Direction et finances. Louis Chevalier, seigneur de Mongeroult, President honoraire aux enquêtes du Parlement de Paris, veuf de Marie-Anne Fermé, dont il a Louis Chevalier, né le 14 may 1707 et reçu conseiller au Parlement de Paris le 12 décembre 1727. Marc-René Chevalier, né le 21 may 1709 et Marie-Marguerite Chevalier, née le 5 may 1710, mariée le 20 janvier 1727 avec Gaspard Masson, Maitre des requêtes ordinaire de l'Hôtel du Roy puis président aux enquêtes du Parlement de Paris, Philbert-Antoine Chevalier, Seigneur de Montigny, l'un des fermiers généraux des fermes du Roy, et ci-devant receveur général des finances de Metz, aussi veuf de Marie-Madeleine de Combault d'Auteuil dont il ne lui reste qu'Elisabeth Terese Marguerite Chevalier, née le 13 février 1705, et veuve de

¹ Chevalier secrétaire du Roy, rue neuve Saint Eustache fermier général des Gabelles. (*Alm. royal*, 1703, p. 54.)

Le *Mercur de France* de juin 1741, p. 1470, annonce la mort d'un François Chevalier, seigneur de Vandetar... mort à Paris dans sa 88^e année, né le 18 Xbre 1653. Il étoit fils de Jacques Chevalier gentilh. ord^{re} de la reine Anne d'Autriche et auparavant auditeur en la Chambre des comptes. Le *Mercur* de septembre suivant p. 2122, donne de nouveaux détails.

« ... M^{me} Chevalier, veuve d'un conseiller au grand Conseil, connue par ses grandes charités envers les pauvres dont elle est la Trésorière, recevant toutes les aumônes qui se donnent à Paris pour les pauvres de la campagne... » (ce n'est point la mère de notre religieuse.) (*Mercur galant* de sept. 1691, p. 237.)

Mort d'André Chevalier, M^{re} de Saint-Blumont, seigneur de Sandé, Caon, Gouy, Etrebeuf, Sainal, d'Enneville, Uron, Arnancourt, pris alliance dans la famille des Letonnelier de Breteuil (*Mercur galant*, février 1692, p. 265.)

² Mariée en Xbre 1684 ou janvier 1685 (V. *Mercur galant* de janv. 1685, p. 245), elle était nièce de Madame Chevalier dont la fille épousa en 1634 M. Le Tellier, conseiller à la cour des aydes (*id.*).

Charles-Louis-Frédéric Cadot Marquis de Sebeville, Enseigne de la 2^e compagnie de mousquetaires du Roy. Armand Chevalier, cy-devant Maître d'Hôtel ordinaire du feu Duc de Berri, et Louis-André Chevalier, Chanoine Régulier de l'Ordre de S. Augustin, de la Congrégation de France, et Prieur de la Maison sous Longjumeau ¹.

t. — (P. 968¹, ³.) M. le chanoine Pauthe dans le récit de sa visite à Saint-Paul-Saint-Louis, ne parle cependant que d'une plaque commémorative. Rendons-lui cette justice qu'il a bien laissé planer quelque doute sur l'endroit des cryptes où reposent les restes de Bourdaloue. Tout ce qu'on peut dire, avec le P. Luras, t. 1, p. 82, c'est qu'il avait été enterré dans une des chambres de gauche. (Ce serait donc sous la chapelle de saint Ignace où était le monument des Condé.) Mais qu'en a-t-il été des bouleversements qui ont suivi, et qu'est devenue la bière que Labouderie dans sa *Notice* écrite en 1825 ², déclare avoir vue ? La multiplicité des inscriptions n'a rien de rassurant. « Il n'y a pas, dit M. Tausserat, moins de quatre inscriptions funéraires, deux modernes, deux anciennes... Il serait à souhaiter qu'on déterminât laquelle recouvre l'emplacement des restes de Bourdaloue. » A merveille, pourvu que sous prétexte de ces reconnaissances, on n'aille point renouveler les multiples exhumations dont on a affligé le cercueil de Bossuet. M. Gazier, dans son compte rendu du livre de M. Réaume, à propos du récit de la reconnaissance du corps en 1864, réclame vivement, et non sans raison, contre cette curiosité moderne, qui pour voir dans leur tombe les grands hommes d'autrefois, prodigue aisément ces cérémonies indiscretes. (*Revue des Cours littéraires*, 1869, p. 37).

Gardons nos incertitudes sur ces détails matériels qui ne nous révéleront rien sur la vie de ces grands morts et ne cherchons à réveiller que leur mémoire par l'étude des documents contemporains. Voilà des exhumations qui ne troubleront pas le repos de leur tombe, ni le respect dû aux sépultures chrétiennes. — Il serait intéressant de savoir comment on est arrivé à ces quatre inscriptions. L'origine d'une des deux modernes est connue : elle date de 1863, et M. Paul-Adrien Bourdaloue, ingénieur, s'honorant d'une parenté que les recherches de M. Tausserat n'ont point déclarée authentique (Tausserat, p. 59) l'a fait placer en mémoire du mariage de sa sœur en 1860 (Luras, p. 82, note 3). — Il faut noter parmi les pères enterrés avec Bourdaloue, dans la liste relevée par M. de Guilhermy (*Inscriptions de la France du v^e au xviii^e siècle*) :

Le P. Bernardin de Montrueil (Cf. plus haut, p. 520, note f, mort le 5 janvier 1646.

Claude de Lingendes, 12 avril 1660.

André Castillon, 25 mars 1671.

Pierre Le Moyne, 23 avril 1671.

Jacques Giroust, 19 octobre (lisez juillet) 1689. (On voit que les inscriptions sont souvent erronées) (Cf. p. 992).

Jean Croiset, 4 janvier 1692.

Gui Fontaine, 6 avril 1692.

1. *Mercur de France* de janvier 1736, p. 471.

2. Labouderie, *Notice sur Bourdaloue*, p. 23. « Il fut enterré dans le caveau de l'église Saint-Louis où j'ai vu son cercueil avec la profonde vénération que mérite le souvenir d'un si grand homme. »

Etienne Chamillart (lire Chamillard) (né à Bourges en 1656), m. le 1^{er} juillet 1730.

Pierre Chamillard, m. le 3 avril 1733.

François de Paule Bertonneau (lire Bretonneau), ancien supérieur, m. le 29 mai 1741, à 64 ans.

Jean-Charles de Couvigny, m. le 19 novembre 1745.

N'oublions pas surtout son ami Huet, l'ancien évêque d'Avranches.

Enfin parmi les coadjuteurs, le f. Antoine Leclerc, mort le 17 mai 1704, quatre jours après notre prédicateur dont il était le *socius*. Cette coïncidence défraya la verve poétique de quelque régent de collège qui, sur le compagnon de Bourdaloue, mort peu de temps après lui, composa sans doute les vers badins insérés par le *Mercur* (juin 1704, p. 199.) Les voici avec leur orthographe et la bizarre coquille de la seconde strophe, qui montre le correcteur d'épreuves peu familier avec l'allusion au *fidus Achates*.

*Epitaphe du Frère Compagnon du R. P. Bourdaloue*¹.

D'autres du grand Bourdaloue,
Chantent l'éternel renom,
Pour moy seulement je louë
Son fidèle Compagnon

Tel que la chate d'Enée (*sic*)
Le bon frere pas à pas
A suivi sa destinée
Meme jusques au trepas

Dans les degrés de la chaire
Plus fier de son Orateur
Que Maillard le debonnaire
N'étoit de son Confesseur

Il meurt apres ce grand homme
Et ne veut plus se prester.
Le cheval d'un pape² à Rome
Ne se laissa plus monter.

Il faut reconnaître le F. Antoine Maillard, dans Maillard le débonnaire, le compagnon du confesseur, *socius* du P. Lachaise, envoyé ensuite à La Flèche en 1687, nommé dans la lettre de Bourdaloue à M. de Lamoignon, t. xvi, p. 280, éd. de Lebel, 1813, in-8. Cf. Chérot, *Correspondance*, p. 113-116.

u. — (P. 969¹). — On trouve dans un journal *manuscrit* du temps, des détails sur la nomination du P. Séraphin au titre de prédicateur ordinaire du roi, en remplacement de Mascaron. Il est piquant de voir les deux prédicateurs en titre représenter ainsi « les deux méthodes » dont

1. Pour les compagnons du P. Bourdaloue voir mes cartes : Le Clerc, Brunet, Montfalcon, Robineau. Bourdaloue avoit pour compagnon en 1686 et 1688, François Robineau frère coadjuteur temporel et jardinier (dispensé d'office pour cause de vieillesse) *senex* en 1700, mort en 1701, à 85 ans. Cf. notice sur S. Louis, p. 50, n° 46, par M. de Hansy. Il s'agit du frère Le Clerc, décédé le 17 mai 1704. (Voy. *Notice historique sur la paroisse S. Paul*, par M. de Hansy, p. 55, 2^e ligne), il mourut 4 jours après lui.

2. St Jean 1^{er} pape, légende. Bréviaire romain (27 mai) (le P. Le Lasseur).

nous avons parlé plus haut. (Ch. ch. vii, p. 831) ; il est vrai que Séraphin ne fut pas longtemps le collègue de Bourdaloue en cette place dont les Capucins du Marais détaillent si complaisamment les avantages ; l'annonce de la mort de Bourdaloue suit de près la nouvelle de la nomination du P. Séraphin. On lit dans le manuscrit intitulé *Journal des Capucins du Marais* (1621-1731) : « Cette année 1704 commence par l'honneur que le Roy fait au R. P. Seraphin de Paris, Le Maire, lequel ayant prêché deux carêmes devant Sa Majesté au Louvre, les années 1696 et 1699 et M. de Mascaron, cydevant de l'Oratoire, evesqu. d'Agen, aussi P[redicateu]r du Roy, estant mort dans le mois de Décembre de l'année passée 1703, Sa Majesté nomma à sa place en tiltre d'office de Pr. le dit R. P. Seraphin, à qui elle envoya le brevet le 9^e janvier à la proposition de requeste de M. le comte de Granmont, son pénitent, ayant été préféré à plusieurs autres pour qui on demandoit cette place, sur laquelle le Roy lui a assigné cent écus par chacun an de pension en tiltre d'aumône, et qui luy donne bouche en cour toutes les fois qu'il y veut aller et rang dans les affaires de conscience, n'y ayant que deux pr[édicateu]rs du Roy en tiltre d'office et par brevet qui sont actuellement les RR. PP. Bourdaloue, Jésuite, et le dit P. Seraphin. »

A été ensuite ajoutée cette note :

« Le d[it] P. Louys Bourdalou mourut le 13 may de cette année, âgé de 72, a la maison professe des Jesuites, après avoir prêché 36 dans Paris et à la cour avec un grand applaudissement ¹. »

Le nom de Mascaron, rappelé ici à propos de sa mort en décembre 1703, invite à recueillir sur lui un témoignage assez marquant. La première place que nous lui voyons assigner, du vivant même de Bossuet, parmi les orateurs, s'explique par le ton obligé du panégyrique. L'épithète de « prédicateur fleuri » est plus intéressante et plus juste. Elle rappelle le mot que j'ai cité, p. 64, de Mascaron lui-même dans sa lettre à Scudéry. *Mercur de France*, décembre 1703 : « Messire Jules Mascaron, évêque et comte d'Agen, mourut le 16 novembre. Il a passé pour le prédicateur le plus fleuri du Royaume. Personne de son temps n'a été si doué de l'éloquence de la chaire jusque-là qu'on put dire que pendant son vivant il en fut le maistre ; ayant possédé le talent de la parole au plus haut point de perfection ou peut arriver un orateur chrétien ². »

P. 3, Tamizey de Larroque parle de la guirlande tressée par lui en l'honneur de Mascaron par la publication de ces billets, et s'excuse de la métaphore par cette note : « Cette métaphore est d'autant plus excusable, que, dès 1670 un critique contemporain de l'orateur déclarait que « tout fleurissoit sous sa plume. »

La notice du *Mercur de France* sur Mascaron, même à faire la part de ce que contiennent ordinairement de complaisance les nécrologies de ce genre toujours promptes à proclamer leur héros le plus grand homme du temps et du monde, est à noter par sa date. Bossuet et Bourdaloue, qui vivaient encore, se devaient dire, pour peu qu'ils connussent les habitudes de ces chroniques, qu'au temps de leur mort, leur tour arriverait d'être décrétés les premiers dans la chaire.

1. Bibl. nat. N ; a. fr. 4135, p. 154 de l'ancienne pagination, 423 de la nouvelle. Communication de M. E. Levesque, lettre du 18 novembre 1900.

2. *Une demi-douzaine de lettres inédites adressées par des hommes célèbres au maréchal de Gramont*, publiées par Philippe Tamizey de Larroque. Auch, 1884, Extrait de la *Revue de Gascogne*, tiré à part à 100 exemplaires, 18 pp.

Le second témoignage, qui dérive du *Mercur*e, répétant, au mois de juillet 1705, une insinuation déjà tentée un an auparavant (Cf. plus haut, p. 969¹), essaie de faire passer sur La Rue le bénéfice de la succession ouverte par la mort de Bourdaloue. En réalité, il y a là, quelle que soit la plume qui écrit ces articles, moins un document historique intéressant qu'un trait de mœurs. Ce n'est pas seulement en chaire que La Rue, s'il faut en croire le nouvelliste « réparera la perte de Bourdaloue », mais au confessionnal même. Voici ce qu'écrivait le *Mercur*e *galant* :

« Le Pere de la Rue, Jésuite, a été nommé confesseur de M^{me} la duchesse de Bourgogne.... Jamais prédicateur n'a prêché avec plus d'onction... Vous avez déjà su que le P. Bourdaloue a dit plusieurs fois avant sa mort qu'il preschoit mieux que luy. Je veux croire que sa modestie le faisoit parler ainsi, et qu'il vouloit dire qu'il preschoit aussi bien que lui. En effet, le Père de la Rue a presque toujours été aussi suivi que le Père Bourdaloue, et après la mort de ce dernier, la plupart de ses pénitents, ainsi que je vous l'ai déjà dit, ont demandé que leurs consciences fussent dirigées par le Père de la Rue. »

Il faut lire dans l'annotation que le P. Chérot a mise à la *Lettre inédite de Bourdaloue au cardinal de Bouillon*, une lettre de La Rue au cardinal pour décliner la direction de la conscience de sa nièce Marie Xavier, celle dont Bourdaloue avait prêché la vêtüre le 7 septembre 1678, et qu'il dirigea pendant plus de vingt-cinq ans (Chérot, p. 51). Finalement, La Rue accepta et fut douze ans le directeur de cette religieuse (*Ibid.* p. 54). Apparemment, après s'être plus ou moins longtemps fait prier, il dut recueillir ainsi un certain nombre de pénitents de Bourdaloue. Ce fut officiellement, du reste, et non, paraît-il, sans répugnance (témoin le P. Léonard, cité *ibid.*, p. 51¹) qu'il dut « consentir... de prendre le confessionnal du P. Bourdaloue dans l'église de Saint-Louis. » (Léonard, *Journal inédit*, 19 mai 1904. Bibl. nat. fr. 19212.)

CONCLUSION

De l'enquête historique poursuivie sur les sermons de Bourdaloue, tels que les entendirent ses contemporains, bien des conséquences seraient à tirer. Pour la plupart nous les avons indiquées au passage, mais sans autre ordre, ni autre lien entre elles que le caprice de la chronologie. Sans prétendre ici ramener à l'unité, ni grouper sous des chefs distincts les innombrables détails de notre trop longue analyse, il est possible de dégager, appuyés de quelques exemples, les principaux caractères de l'éloquence de Bourdaloue. A en juger d'après les restitutions des copistes, cette parole vivante, si universellement goûtée par des auditeurs de tout rang, eut comme mérites plus saillants la vie, la sincérité, la familiarité d'allure, le tout animé par une conviction profonde, et ce qu'on pourrait nommer « l'esprit apostolique. »

Nous avons vu toutefois que le genre de prédication qu'on appelait « à l'apostolique », celui du P. Séraphin ou du P. Honoré de Cannes, n'était point le fait de notre orateur ¹. Beaucoup plus enchaîné à ses cadres, Bourdaloue était aussi plus soigneux d'une patiente préparation ; il ne se

1. V. plus haut, p. 833.

hasardait guère à improviser, si l'on en juge par la quantité des copies variées d'un même sermon, dont l'élément mobile n'est jamais que la forme, modifiée à des degrés divers, sur une charpente à peu près invariable.

Ni dans ses goûts, ni dans ses aptitudes, Bourdaloue, malgré ses vivacités, ses allures familières, qui devaient encore et surtout être rehaussées par son action rapide et animée, ne semble avoir eu ce qui constitue la faculté d'accorder beaucoup à l'imprévu et à l'inspiration du moment.

Il a même des moyens et des procédés de rhétorique, faciles à reconnaître jusque dans l'édition revue et corrigée, mais que montrent avec plus d'évidence encore les recueils manuscrits du temps. Le fait est à signaler, car de légitimes préventions contre les retouches possibles de Bretonneau, lui ont fait attribuer en partie l'introduction de certaines formules un peu convenues ou artificielles. Rencontrées dans les manuscrits, elles manifestent les habitudes de Bourdaloue¹.

Donnons quelques exemples de procédés qui d'ailleurs ne lui sont point particuliers et qu'on retrouve chez bon nombre de ses contemporains. Les énumérer tous, serait œuvre de longue haleine.

Un des plus fréquents est, dans la division des sujets, parfois dans le développement d'un point, la recherche de l'antithèse, ou mieux la méthode des « contrastes ». Bourdaloue aimera à opposer dans un parallélisme un peu symétrique les effets du vice qu'il veut détruire aux avantages de la vertu qui le combat, afin de mieux mettre en saillie, au moyen d'une sorte d'étude en partie double, les caractères de l'un par ceux de l'autre².

1. Nous avons vu que Feugère s'est trompé en attribuant ainsi à Bretonneau ce qui est le fait de Bourdaloue. Cf. plus haut, p. 836.

2. V. plus haut, p. 930, comment le désir de procéder par tableaux et portraits amenait à ces contrastes.

Témoin, entre mille exemples, sa division du sermon inédit *sur l'Aveugle-né*¹, qu'il termine en ces termes :

Et ainsi, ces trois aveuglements que nous avons reçus des mains d'Adam, à l'égard de Dieu, à l'égard de nous-mêmes et à l'égard des créatures, et les trois connoissances opposées à ces trois aveuglements que nous avons reçus du Fils de Dieu feront les trois points de ce discours et le sujet de vos attentions.

Aussi bien, ce type de développement n'est nullement spécial aux sermons manuscrits ; il s'en rencontre dans les divisions des sermons imprimés. Cette méthode, familière à Bourdaloue, touche de trop près à l'ossature de ses discours pour que l'édition officielle n'en ait point gardé de nombreuses traces. Il n'en est plus ainsi de certaines formules qui se rattachent à ce procédé destiné à frapper l'attention, celui que j'appellerais « des surprises annoncées. ² »

Bourdaloue semble affectionner ces petits moyens d'attirer l'esprit et de le piquer par des apparences de contradiction :

La proposition, dit-il dans le sermon de l'*Annonciation*, a quelque chose de paradoxe (*sic*) et qui semble se contredire. (P. 24).

Sans doute ces manières d'éveiller l'auditoire ne lui appartiennent pas en propre : elles étaient dans les habitudes et dans la langue des prédicateurs du temps³. Ainsi, cette phrase d'un *panégyrique de saint Jean-Baptiste*, de Fromentières, qui rappelle de très près une formule citée plus haut :

1. *Sermons inédits*, p. 26.

2. V. plus haut, p. 937³.

3. M. L. Lehanneur, dans sa thèse *Mascaron d'après des documents inédits* a noté aussi un trait analogue, qui n'est point sans exemple chez Bourdaloue et ses autres contemporains. « La seconde de ces singularités (de Mascaron), écrivait-il, c'est... de se créer d'apparentes difficultés, de feindre l'étonnement et l'embarras en présence de contradictions imaginaires de l'Écriture... » (P. 108.)

... *Quis puer iste erit* : Mystérieuses paroles dont je puis tirer, pères et mères qui m'écoutez, une moralité à laquelle peut-être vous ne vous attendez pas.

Tant il est vrai qu'on n'échappe guère à une langue du temps et des formules régnautes.

Est-ce précisément parce que cette langue des prédicateurs avait vieilli, que ces formules, sans être absolument absentes de l'édition, y sont du moins beaucoup plus rares ?

Dans ces manières de parler qui furent vraiment « dites » et que les copistes n'ont certes pas créées, ne faut-il voir que le jeu d'un esprit subtil, attentif à heurter les notions et les mots pour en dégager quelque brillante étincelle ? Serait-ce souci de littérateur ou ancienne habitude d'humaniste un peu puérilement épris de ces moyens ? Bourdaloue n'est rien moins que curieux de la pure forme littéraire, surtout en chaire et dans le feu de l'action. C'est bien plutôt par tempérament oratoire, si l'on peut nommer ainsi le souci de parler à son auditeur, *adloqui hominem*, de se maintenir en contact avec lui, de le tenir en éveil et aux écoutes, que Bourdaloue, — ce froid logicien, comme l'a trop fait dire peut-être l'édition épurée, — s'ingénie à faire naître des « surprises » et à créer des effets. Ne serait-ce pas en somme du dedans et de la vie intense qui s'y agite, de la vivacité qui tient en mouvement l'orateur, que procéderaient ces formules multiples, destinées à établir comme un courant de communication mutuelle entre celui qui parle et ceux qu'il interpelle sans relâche ?

Toutefois s'il est malaisé d'expliquer uniquement par le besoin de se sentir en perpétuelle communication avec l'auditoire, cette prodigalité des formules, on y peut voir aussi la trace d'usages, démodés sans doute à l'époque où parut l'édition. En tout cas, on rencontre dans les manuscrits une quantité considérable de précautions oratoires et de correctifs destinés sans doute à renforcer l'effet, sous

couleur de l'atténuer, qui ont à peu près entièrement disparu à l'impression. Il n'est ni opportun, ni possible d'en faire ici une énumération minutieuse et technique ; mais mainte parenthèse comme celle-ci : « Ne vous choquez pas de ce terme », si fréquente dans le Bourdaloue des copistes, ne serait-elle pas une de « ces façons de parler.... particulières » à Bourdaloue, que les maladroits imitateurs, qui singeaient jusqu'à ses défauts, auront discréditées. N'est-ce point pour cela que Bretonneau qui, dans la préface des *Dimanches*, signale plusieurs travers de ces imitations malencontreuses, a diminué notablement dans l'édition le nombre des « particularités » dont elles s'inspiraient ¹ ?

Accordons, s'il le faut, que c'est *malgré* et non *par* cet appareil, un peu étonnant aujourd'hui, mais qui alors ne devait déconcerter personne, que les sermons de Bourdaloue tenaient suspendu l'auditoire des marquis ou des laquais qui « *le* couraient à l'envi », pour emprunter sa vieille langue ². A distance, à la lecture surtout, il faut avouer que tant d'apostrophes morcellent ou harcèlent plutôt l'attention qu'elles ne la soutiennent. Mais autre temps, autre mode. Et ne serait-ce point la raison de bien d'autres différences entre l'édition officielle et les passages parallèles reconnus dans les manuscrits ? Il est très évident que ceux-ci ont subi un rajeunissement, et c'est dommage pour la connaissance de la langue de Bourdaloue ³.

1. V. plus haut, p. 135 et suiv.

2. On lit dans le sermon *de la Samaritaine*, rédaction Phelipeaux : « Cette femme s'attache à Jésus-Christ, le court, le suit... » V. *Sermons inédits*, p. 106, note 1. L'expression d'ailleurs se rencontre dans La Bruyère. V. au chapitre *De la Chaire*, 5. (Ed. Hachette, t. II, p. 222). On court ceux (les prédicateurs) qui peignent en grand ou en miniature. V. plus haut, p. 834.

3. Quant à la question du *Lexique de Bourdaloue*, dont quelques matériaux sont recueillis, il est nécessaire de surseoir jusqu'à un dépouillement plus complet et une plus large publication des manuscrits dont il dépendra. Cf. plus haut, p. 75.

Multiplier les remarques de détail de ce genre serait se perdre dans les infiniment petits, bien qu'il vaille la peine de recueillir les moindres indices. Mais ces minces particularités distinguent assez nettement les copies anciennes et les opposent à l'édition beaucoup plus sobre en formules de cette nature.

Venons à l'élément, très saillant dans les copies, de la familiarité de notre orateur. Encore que tout n'en ait point été effacé dans l'édition de 1707, c'est sur ce point, peut-on dire, que Bourdaloue a été le plus changé. Bien des traits personnels ont disparu. Faut-il mettre en cause Bretonneau? C'est probable. Il est possible aussi que l'éditeur ait travaillé dans le sens indiqué ou désiré par l'orateur. Ce qui est sûr, c'est que l'air noble et sérieux que Bourdaloue lui-même eût peut-être donné à ses sermons revus pour être imprimés, enlève beaucoup de la sincérité un peu inquiète, vive, passionnée, qui se fait jour à cent endroits des copies ou des éditions subreptices. Dans les recueils manuscrits, l'auditoire se devine plus précis et plus concret que l'espèce de public universel, que cet « auditeur » anonyme et impersonnel, sans aucune réalité dans l'espace ou le temps, auquel semblent destinés les sermons imprimés par Bretonneau. A force d'avoir été généralisés à l'usage de tous, ils ne s'adressent plus à personne. Qui pourraient-ils atteindre quand on les a dépouillés des traits individuels qui leur donnaient leur mordant? Non-seulement on n'a point laissé les circonstances ni les détails du temps et du lieu, éléments trop contingents et secondaires, dans la pensée du correcteur, pour intéresser cet auditoire général et indéfini que visera le livre, au lieu des auditeurs vivants; non seulement on a éliminé les mots un peu vifs ou qui ont paru, selon l'expression de Bretonneau, dans son avertissement des *Dominicales*, « d'un détail trop populaire et trop familier », mais le souci même de dire « quelque chose de sensible » a été atténué à l'excès

par la préoccupation de s'adresser surtout à l'intelligence, à la raison, aux facultés qu'on s'imaginait ne dépendre ni du temps ni de l'espace.

Nous avons vu en effet que la visée des éditeurs des sermons, se promettant surtout de propager, après la mort de l'orateur, la doctrine et les vérités qu'il avait enseignées vivant, et se désintéressant absolument de toute préoccupation d'édition historique, tendait à généraliser, sous prétexte d'étendre le bien à faire, tout ce qui paraissait tenir à un événement contemporain. Par suite de leur travail de revision, le détail concret et personnel s'évapore, se subtilise à l'adresse d'une sorte d'auditoire vague, sans couleur, et voulu tel, pour n'avoir aucun reflet particulier, aucune nuance propre, qui empêchât la postérité de voir, à travers cette lame incolore, autre chose qu'une morale ou des dogmes immuables et indépendants des révolutions de l'histoire.

Aussi les exemples mêmes qui sont par hasard conservés prennent une teinte indécise et des contours flottants. Si le cœur ou mieux la volonté de l'homme, si ses décisions et résolutions sont visées dans l'œuvre « retouchée pour la postérité », ce ne sera presque jamais par images secouant la sensibilité, mais par des arguments, des appels à la conscience, pour ainsi dire en dehors de toute condition particulière. C'est par la seule clarté portée dans l'esprit qu'on prétend les atteindre. En résumé, comme en mainte production du grand siècle, c'est la raison qui règne, imposant sa maîtrise, au point parfois d'exclure l'exercice de facultés plus soumises aux circonstances de pays, d'époque, de milieu. N'est-ce pas l'impression que Ducis « petit-neveu de Bourdaloue » a traduite à merveille quand il recommandait à sa femme, dans son testament, de lire souvent... cet admirable prédicateur, *trésor de toute la doctrine chrétienne, théologie entière du simple chrétien de tous les climats et de tous les siècles*¹ ?

1. Cité par le P. H. Chérot, dans l'appendice de la *Généalogie de Bourdaloue*, par M. J.-B. Tausserat, p. 117.

Il faudrait relire aussi et étudier même à ce point de vue la préface rappelée plus haut¹, que Bretonneau écrit comme une sorte de manifeste ou de programme, au moment où il croyait clore par les *Dimanches* toute l'édition de Bourdaloue. On y voit l'énumération des qualités qu'il a voulu mettre en relief, peu soucieux apparemment des autres mérites oratoires de son auteur, de ceux en particulier qu'il regardait comme incommunicables.

De cette conception a pu et dû naître la suppression, l'atténuation pour le moins, d'une masse de détails que fort heureusement nous serons à même d'exhumer des recueils contemporains. Il est donc permis d'espérer que nous y retrouverons Bourdaloue tel qu'il fut, et, après tout, nous sommes aussi curieux de connaître ses défauts que ses qualités. Mieux vaut même pour sa mémoire, son texte vivant, révélé malgré lui, qu'une physionomie de convention qui a contribué à lui donner un renom de froideur, de style incolore et uniforme, pour ne pas dire ennuyeux, que les manuscrits des copistes aideront certainement à détruire.

Sans multiplier les citations, je renvoie aux divers textes tirés de ces recueils anciens allégués dans cette *Histoire de sa prédication*, et aux *Sermons inédits* déjà publiés. Que l'on compare, avec l'édition officielle le sermon *pour le jour des Morts*, d'après le manuscrit de Grenoble, et des extraits du texte de Phelipeaux, tels que je les ai édités². Est-ce que la « correction » du texte de Bretonneau ne nous laisse pas regretter tant de leçons plus familières qui ont disparu? Les apostrophes « à messieurs de la Religion » les allusions à « l'Eglise de Charenton », aux libertins auxquels on démontre en vain que peut-être leur père souffre dans le purgatoire et qui « cependant, avec deux doigts de cervelle... s'amuse à raisonner et à dire :

1. P. 134 et suiv.

2. *Revue de Lille*, juin 1900.

mais *s'il y est*, mais *s'il n'y est pas...* » ; la peinture de cette femme de condition, qui pendant que l'on porte en terre son mari « se tient et demeure à la maison, où elle fait des singeries et des grimaces tout à fait ridicules... fait l'éplorée et la désespérée dans un lit ¹ » ; ne sont-ce pas là autant de détails qui révèlent un « Bourdaloue inconnu ? »

Ce seront encore les collections contemporaines, imprimées ou manuscrites qui nous livreront les proverbes ou autres tours populaires, soigneusement expulsés de l'édition officielle. Ils donnaient à la langue un ton alerte et coloré qu'on ne connaît guère au Bourdaloue officiel ².

Il n'est point jusqu'à des citations empruntées à des auteurs de l'antiquité, sans doute alors plus connues, que l'on ne rencontre dans ces textes manuscrits. Par exemple cette allusion à un mot de Lucien, qui de nos jours exige une note explicative, et dès le temps de Bourdaloue, supposait aussi un auditoire plus cultivé. Dans le portrait assez vigoureux d'un homme qui cherche à se faire illusion sur l'état de sa conscience on lit :

Sa conscience est un cloaque qui venant à être remuée, jetteroit une odeur et une puanteur qu'il ne pourroit supporter. Que fait-il, il la laisse en repos, il n'y veut pas toucher, il se commande à soi-même de ne l'émouvoir pas. Il se fait un point de conscience et de conduite de ne remuer rien dans cette Camérine. *Camerinam ne moveas* ³...

On conçoit que, sauf pour les érudits, une note explicative devait être nécessaire, d'autant plus que dans le

1. Je ne parle point des vieux mots et des particularités de syntaxe archaïque, qu'il serait cependant si intéressant d'y recueillir, comme « blasonner », pour « blâmer », etc.

2. Ainsi : « Que font nos hérétiques ? Ils tournent la médaille... » (Sermon sur les Morts, *ibid.*, p. 15.) « Quand on allume deux chandelles par les quatre bouts, est-ce le moyen de les éteindre ? » (Sermon sur la Correction fraternelle, éd. de 1692, t. II, p. 74.)

3. Sermon sur l'Aveuglement spirituel, version encore inédite (ms. P. IV), qu'il sera utile de comparer avec un de ses doublets déjà publié. (Sermons inédits, p. 46.)

manuscrit, le nom propre est défiguré. C'est « Camarina » et « Camarine » qu'il faut lire, et le dicton, extrait de Lucien ¹, est une allusion au lac de Sicile, voisin de la ville du même nom, qu'il infecte de ses exhalaisons, pour peu qu'on l'agite. D'où le mot des anciens : *Camarinam ne moveas*. Μὴ κίνηι Καμάριναν. Lucien disait : ὁρᾷς ὡς ἄμεινον ἦν σοι ἀκίνητον τὴν Καμάριναν εἶναι.

Que dire, à ce propos, de la vigueur parfois quelque peu réaliste de certains traits, que l'édition ne nous présente guère qu'adoucis? Telles, ces descriptions du cadavre en pourriture que j'ai rapprochées de morceaux analogues empruntés à Giroust ², et maint passage de même genre démontrant que les sermons de Bourdaloue, ont été, — on l'a dit très justement — édulcorés et « ternis » ³ dans l'édition.

Il serait d'un détail infini de rapporter tous les exemples. On a vu de reste, comme Bretonneau, « écrivain d'un goût sûr et ferme » veille à la réputation littéraire de ceux qu'il édite, qu'il s'agisse de Giroust et de Bourdaloue ⁴. Il les a expurgés avec scrupule de ces crudités qui pouvaient nuire à leur bon renom. Seulement, en corrigeant ce qu'il tient pour des fautes de goût, leur a-t-il, outre leur physionomie

1. Dans le *Pseudologiste*, n° 32.

2. *Revue de Lille*, sept. 1900, et plus haut, p. 103 et 181.

3. « On avait depuis longtemps lieu de croire, a écrit M. Gustave Lanson, que le P. Bretonneau avait retouché, corrigé, peut-être un peu terni son auteur. Maintenant les questions se précisent : quel est le rapport du texte de Bretonneau aux copies manuscrites et de ces copies entre elles, etc. » (*Revue universitaire*, décembre 1900, p. 499.) — Je ne saurais assez remercier M. G. Lanson, non pas seulement de l'attention favorable qu'il a bien voulu prêter à ces explorations dans un domaine bien broussaillieux, mais surtout de la précision avec laquelle il pose, dans cet article, le problème à discuter. Il a dit très exactement que « de la question de Bourdaloue depuis longtemps ouverte », on peut, à l'aide des matériaux fournis par les copistes, « non pas obtenir encore, mais commencer à étudier avec méthode la solution. » On ne saurait trop insister en effet sur la nécessité de patients travaux d'approche qui, de longues années encore peut-être, seront nécessaires avant de trancher cette « question Bourdaloue. »

4. V. plus haut, p. 102 et suiv., et surtout, p. 24 et 195.

propre, laissé leur mouvement, leur souffle, leur élan ? Il est malaisé de le concéder.

D'un bout à l'autre de la carrière oratoire de Bourdaloue, nous avons rencontré de nombreux exemples du remaniement des textes. En voici un dernier, sans date possible, car le sermon hors cadre auquel je l'emprunte, n'a pu être assigné à aucune année précise. On y verra quel changement radical a subi le ton d'un discours même quand l'allure de la phrase y est gardée. Un dialogisme animé, non absolument disparu dans le sermon retouché, nous fera mieux sentir ce qui sépare les sermons, écrits et limés, de ce que furent, en leur verdeur et leur vie, les discours prononcés.

Au second dimanche après l'Epiphanie, voici ce qu'avaient entendu ceux qui assistèrent au sermon, le jour où la rédaction conservée dans le troisième recueil Phelipeaux fut saisie au passage. Sur la fin du ^{III}e point, après avoir énuméré les difficultés que peut rencontrer dans la condition du mariage une femme chrétienne, l'orateur continuait :

III. Ms. PHELIPEAUX, III, p. 3053.

En voulez-vous encore un autre exemple ? Votre mari s'engage dans une affaire qui est injuste (cela arrive tous les jours) et pour la sûreté de l'affaire, on veut que vous vous y engagiez avec lui. Et c'est ce que vous ne devez jamais faire.

— Mais si je ne le fais, il perdra l'amour qu'il a pour moi !

— Cela ne doit pas vous soucier.

— Mais il aura une haine et

Edition princeps, t. IX, p. 89¹.

De mesmes, que ce mari ou ambitieux ou intéressé, forme d'injustes desseins et qu'il veuille, contre le droit & la bonne foy, vous engager dans ses entreprises, c'est là qu'avec une sainte assurance, il faut tenir ferme et s'opposer à l'iniquité. Mais je lui dois obéir : point d'obéissance qui luy soit deüë au préjudice de la loy de Dieu. Mais il s'éloignera de moi : sa disgrâce alors vaudra mieux

1. Sur le texte: *Nuptiae factae sunt in Cana Galilaeae*, qu'on lit au tome I, des *Dominicales* sous sa forme revisée.

III. Ms. PHELIPEAUX, III, p. 3053.

une aversion éternelle contre moi !

— La haine en ce cas vous doit être agréable.

— Mais ce sera pour être tous les jours en guerre !

— Ah ! Jésus-Christ ne dit-il pas qu'il est venu au monde pour amener la guerre et non pas pour apporter la paix : *non veni pacem mittere sed gladium* ?

— Mais il viendra aux dernières violences !

— C'est à vous à les prévenir.

— Le moyen donc de satisfaire à Dieu et à mon mari ! Le moyen d'être agréable à l'un et à l'autre !

— Cela est difficile, je l'avoue, et c'est pour cette raison que je vous l'ai proposé comme une grande difficulté de salut.

Edition princeps, t. ix, p. 89.

pour vous, que son estime. Mais la paix en sera troublée : vous aurez la paix de la conscience, & elle vous suffira. Mais il cherchera toutes les occasions de me chagriner : vous profiterez de vos chagrins pour pratiquer la patience, & Dieu du reste vous consolera. Mais le moyen enfin de se soutenir toujours dans cette fermeté inébranlable, & de ne se démentir jamais ? cela n'est pas aisé, j'en conviens ; mais c'est pour cela mesme que je vous l'ay proposé comme un des plus grands dangers de vostre estat.

On me dira que la rédaction définitive a su allier avec la vivacité du dialogue, qui n'a rien perdu, une noblesse et un ton de bon goût nullement à dédaigner. A merveille, et je conviendrai même que les réponses, dans l'édition, sont plus heureuses et moins gauches que dans le manuscrit, bien qu'après tout cette maladresse même servît mieux la thèse du prédicateur, dont le procédé, malhabile à dessein peut-être, montre mieux qu'il n'y a aucune solution sortable. Mais là n'est point la question et nous n'avons pas à nous prononcer sur la valeur littéraire des deux pages mises en parallèle.

Car nous évitons de classer, comme nous l'avons déjà insinué, le sermon parmi les *genres littéraires*¹. Pour

1. V. plus haut, p. 89 et suiv.

mieux entrer dans la connaissance intime de Bourdaloue, il faut, après s'être rendu compte, par les manuscrits, de ce que fut au vrai sa parole, pénétrer les raisons de cette familiarité parfois hardie, de cette animation, de cette vie intense que nous dérobe trop l'édition. Il est trop clair qu'on ne rencontre plus dans l'imprimé des phrases comme celle-ci : « Hé ! mon mari me traite comme une prostituée ! » Et nous ne nous demandons pas si l'éditeur a bien fait ou cru bien faire de le retrancher de son recueil. Tout consiste pour nous à savoir si elle a été dite et a pu être dite. Expurgée comme elle le fut, elle fait tort, nous le répétons, au Bourdaloue vrai, que nous rendront les copies d'autrefois. Je n'ai point voulu montrer autre chose.

On conviendra que les documents de ce genre, fournis par les manuscrits, nous renseignent plus exactement que les éditions officielles, et sur ce qu'était l'éloquence de Bourdaloue, et sur ce qu'il faut penser du sermon au xvii^e siècle. J'ai déjà dit que les sermonnaires, trop connus et jugés par leurs éditions, ne le sont pas assez par eux-mêmes. Or pour les retrouver eux-mêmes, et à nous borner à Bourdaloue, pour le faire mieux connaître, j'estime qu'il vaut la peine de publier les œuvres que nous ont heureusement conservées de lui les manuscrits de son époque. Peut-être nous rendrons-nous par là un compte plus complet de ce qui fut sa qualité maîtresse, que personne d'ailleurs ne lui refuse, un zèle ardent et une conviction profonde. *Pectus est quod disertos facit*. Peut-être faut-il chercher là le secret de sa « parole familière ou hardie. »

Pour un bon nombre de lecteurs, ce ne serait point un mince étonnement de voir un nouveau texte, à côté du texte classique, un peu compassé, mais si ferme, qu'ils ont connu, sinon goûté, dans leur jeunesse. Comme les vétérans de la littérature dont parlait Horace, ils auraient quelque regret à ne plus admirer, sous sa forme ancienne,

cet orateur qu'ils ont identifié avec les sermons que nous pouvons continuer d'appeler les siens.

*... Turpe putant parere minoribus, et quae
Imberbi didicere, senes perdenda fateri.*

Mais il ne s'agit pas de mettre deux textes aux prises, ni de condamner à l'oubli celui qui demeure toujours le *textus receptus*. N'est-il point déjà méritoire de se dire qu'on a peut-être admiré dans ces sermons, un style posthume, ou du moins postérieur au texte débité en chaire?

Quelle sera donc la place des copies anciennes des sermons de Bourdaloue dans la future édition? Car l'édition de Bourdaloue est à refaire. Sainte-Beuve, déjà, comme je l'ai rappelé au début ¹, le reconnaissait. Mais s'il bornait ses aspirations à demander des notes historiques pour animer et éclairer le texte, il n'est plus possible de se contenter de cette réforme. Les recueils écrits au temps de Bourdaloue, ou les éditions clandestines nous peuvent seuls, jusqu'à la découverte des manuscrits autographes, rendre le Bourdaloue entendu au xvii^e siècle, et tel à peu près qu'on l'entendit.

Aussi, sans renoncer aucunement au texte établi par le premier éditeur, à côté de ce texte consacré, le texte primitif a son rôle marqué. Sans doute, au point de vue littéraire, il ne souffrira guère la comparaison; il semblera de pénible lecture, n'ayant jamais été écrit « pour être lu. » Il n'en sera pas moins instructif et de nature à nous faire connaître la « parole de Bourdaloue » ainsi que nombre de mérites de ce « prédicateur », que l'histoire de la littérature était réduite à deviner, sur la foi des exclamations enthousiastes de M^{me} de Sévigné et de ses contemporains. Il ne s'agit point d'ailleurs de comparaisons à formuler: il importe avant tout de donner la place à laquelle elles ont droit à ces leçons anciennes qui, pour être exhumées à

1. P. iv. Nous y avons vu aussi que Feugère souhaitait cette édition.

deux siècles de distance, n'en sont pas moins antérieures au travail de Bretonneau ; il est juste de ne point exclure de l'édition complète de ses Sermons le texte « sténographié » de Bourdaloue.

Ce n'est point l'heure encore de tracer, même en ses grandes lignes ¹, le plan de cette publication des *Œuvres de Bourdaloue*. Puisse-t-elle, à l'heure du second centenaire, commencer à paraître !

Nous serions heureux que ce travail, comme une de ces pierres qu'on apporte à l'avance sur les chantiers ouverts, annonce que bientôt le monument projeté entrera dans la période d'exécution. Dieu veuille que l'*Histoire critique de la Prédication de Bourdaloue*, serve de promesse d'une édition critique de ses œuvres ! C'est notre ambition et notre espoir.

1. Cette œuvre demandera des efforts et des années. Je serais heureux que le temps et les peines que j'ai dépensés dans ce travail préparatoire puissent répondre au vœu que n'a cessé d'exprimer le P. de la Broise. Son admiration raisonnée pour Bossuet ne l'a jamais détourné du désir intense de voir entreprendre sur Bourdaloue des recherches dont il ne s'est point dissimulé la difficulté. Dès l'année 1897, à la fin d'un compte rendu de l'édition Lebarq, il avait écrit : « Et maintenant, qui fera la même chose pour Bourdaloue ? La même chose, la perte fort probable des manuscrits ne permet pas de l'espérer, mais quelque chose d'approchant, bien mieux en tous cas, que ce que nous avons jusqu'ici... une édition nouvelle où l'on rende la vie à la prédication la plus mêlée de toutes au mouvement moral du grand siècle... Il y aurait là-dessus beaucoup à dire, et surtout beaucoup à faire. Qui veut y donner quinze ans de sa vie ? » *Etudes*, 20 janvier 1897, p. 257. — Il ne m'a pas été difficile alors de reconnaître, dans cette invitation, l'homme qui avait combattu par des raisons si convaincantes mes premières hésitations devant le sujet si vaste, que je croyais alors trop maigre. Je ne puis que remercier aujourd'hui le P. de la Broise d'avoir triomphé de mes répugnances et de mes ignorances. Son nom, qui aurait pu figurer, avec ceux des auteurs ayant écrit sur Bourdaloue, au début de cet essai, a droit d'y paraître comme une signature. Qu'on me permette de lui avouer, avec ma reconnaissance pour son *Compelle intrare* déjà ancien, à quel point il avait raison de me contredire. Pour avoir cru jadis, après la lecture des livres de Feugère et du P. Luras que « tout était dit » sur Bourdaloue, je suis réduit à m'excuser d'avoir dû laisser dans l'ombre, bien des points de vue intéressants, demandant eux aussi du temps et des efforts. Que sera-ce s'il faut aborder l'édition souhaitée ?

APPENDICES

APPENDICE A

LISTE DES VÊTURES ET PROFESSIONS DRESSÉE PAR ROCHEBILIÈRE.

N. B. — *V. plus haut, pp. XIX et 403. Pour compléter l'utilité de cette liste, tout en la reproduisant telle quelle, j'y ai inséré, entre crochets, les dates et indications qui avaient échappé à Rochebilière et j'y ajoute une pagination se référant au présent volume.*

INTRODUCTION DUE A M. ROCHEBILIÈRE

PRÉAMBULE DES SERMONS DE VÊTURE. — RECHERCHES SUR LES SERMONS DE VÊTURES ET DE PROFESSIONS DE BOURDALOUE AVEC UN DISCOURS DE VÊTURE INÉDIT DU MÊME AUTEUR.

De bons et nombreux écrits ont été publiés récemment sur Bourdaloue. La biographie (ou ce qu'on appelle de ce nom) si simple, si unie et si difficile à la fois, a été brillamment esquissée. Le caractère de ses Sermons, leur genre d'éloquence, leur portée philosophique, religieuse, sociale, politique, anecdotique même, ont été étudiés avec

grand soin, avec talent ¹. Mais aucune espèce de recherche n'a encore été faite sur la partie si intéressante de ses œuvres contenue dans ses sermons *sur l'Etat religieux*. Nul parmi les anciens et nouveaux historiens de la chaire et de Bourdaloue, n'a pu ou daigné nous apprendre aucune particularité, aucun détail, si mince qu'il fût, sur l'un des six discours contenus sous le titre de *Professions et Vêtures*.

De longues et patientes recherches faites, on le verra, en bien des sens, nous ont permis de faire connaître au lecteur :

- 1^o La date de chaque sermon ;
- 2^o Le lieu où il fut prononcé ;
- 3^o Le nom de la religieuse qui y fit profession ou y prit l'habit ;
- 4^o Sa biographie et celle de sa famille ;
- 5^o L'ordre auquel elle appartenait.

Ces recherches essentielles et aimées de notre temps permettront au lecteur attentif et intelligent de comprendre, de saisir nombre d'allusions perdues, et de replacer ainsi cette partie de l'œuvre de Bourdaloue dans son vrai jour et dans son vrai cadre.

Ces renseignements seront disposés, non dans l'ordre où sont ordinairement placés les sermons de vêtures, mais dans l'ordre chronologique, maintenant retrouvé. Il y a plus, les documents que nous avons eus entre les mains, nous ont signalé d'autres vêtures et professions certainement prêchées par Bourdaloue et dont le texte ne nous a point été conservé par son premier éditeur (le P. Bretonneau), nous les replacerons dans la même série chronologique, en les accompagnant, comme les autres, de tous les éclaircissements nécessaires. Au reste, cette perte, si regrettable, n'est peut-être pas définitive, ce complément n'est pas, je l'espère, perdu pour toujours, car nous avons nous-même dans le cours de nos recherches, rencontré une *vêture inédite* ² que nous publions en entier avec un ample commentaire, en soumettant toutefois son authenticité (nous n'avons qu'une copie ancienne) aux juges compétents en ces matières. Elle nous semble, sinon certaine, au moins très probable, et nous donnerons les raisons particulières de notre opinion en leur lieu, c'est-à-dire à la date où Bourdaloue la prononça.

1. Ces mots datent cette préface, écrite évidemment au lendemain de la thèse de Feugère.

2. Sans doute celle de Marie-Xavier de Lorraine. Cf. plus haut, p. 403.

Vêtements.

- | | | |
|------------|--|-----|
| [1] | 1676, 28 juillet. — M ^{lle} Françoise de Lorraine d' <i>Har-</i>
<i>court</i> . Abbaye de Montmartre (prise d'habit) | 402 |
| [2] | 1677, 11 juin. — M ^{lle} de <i>Canapville</i> . Carmélite de la
rue du Bouloi (profession) | 425 |
| [3] | 1678, 7 septembre. — Marie-Françoise ou Marie-Xavier
de <i>Lorraine</i> , fille du duc d' <i>Elbeuf</i> (prise d'habit).
Visitation de la rue du Bac | 458 |
| [4] | 1679, octobre ou novembre. — Louise-Henriette de <i>Sully</i>
(prise d'habit). Visitation de Saint-Denis. | 478 |
| [5] | 1680, 29 décembre. — Anne-Marguerite de <i>Rohan-Sou-</i>
<i>bise</i> . Bénédictine de Notre-Dame de Consolation, rue
du Cherche-Midi (profession) | 521 |
| [6] | [Fin décembre 1680 ou janvier 1681. — Profession de
Louise-Henriette de <i>Sully</i>] | 522 |
| [7] | 1685, 14 novembre. — Marie-Gabrielle de <i>Frémont</i> .
Visitation de Chaillot (prise d'habit) | 599 |
| [8] | 1686, 30 décembre. — Marie-Gabrielle de <i>Frémont</i> .
Visitation de Chaillot (profession). | 659 |
| [9] | 1689, 16 avril. — N ^{***} , sœur du duc de <i>Berwick</i> . Reli-
gieuses anglaises de Pontoise (prise d'habit) | 700 |
| [10] | 1690, 5 février. — Marie-Anne (ou Louise) de <i>Bertillac</i> .
Visitation de la rue du Bac (profession) | 733 |
| [11] | 1691, 20 février. — Bourdaloue prêche devant la Reine
d'Angleterre une profession [une vêtue plutôt] à la
Visitation de Chaillot. | 767 |
| [12] | 1692, 7 février. — M ^{lle} de <i>Maupeou</i> , fille du maître des
comptes, abbaye de St Antoine des Champs (profession).
Rien à l'Hôtel de Ville, décès en 1745 ¹ | 780 |
| [13] | 1692, mai ou juin. — Marie-Victoire de <i>Sully</i> . Visitation
de St Denis (prise d'habit) | 785 |
| [14 et 15] | [Entre le 21 novembre 1692 et le 7 mai 1693. —
Une profession et une vêtue sans dates à la Visitation
du faubourg Saint-Germain] | 790 |
| [16] | [1695, mercredi 6 avril. — Vêtue de M ^{lle} de <i>Soubise</i> à
Jouarre]. | 819 |

1. Rien, c'est le manuscrit des professions de Sainte-Madeleine de Tresnel et non celui de Saint-Antoine des Champs. (R.)

[17]	[1696, mardi 1 ^{er} mai. — Profession de M ^{lle} de <i>Soubise</i> à Jouarre	832]
[18]	[1697, 15 mai. — Vêture de Marie-Séraphine <i>Amelot</i> .	851]
[19]	1697, 18 août. — Marie-Charlotte <i>Chassepot</i> de <i>Beaumont</i> . Visitation de Chaillot (profession).	852
[20]	1698, 25 mai. — Marie-Séraphine <i>Amelot</i> . Visitation du faubourg St Jacques (profession ¹)	896
[21]	1699, commencement d'avril. — Prise de voile de M ^{lle} <i>d'Estrées</i> , fille du duc, donné par son oncle le Card d'Estrées	899
[22]	1702, 30 janvier. — Louise-Gabrielle de <i>Lorges</i> . — Visitation de Chaillot (prise d'habit)	918
[23]	1702, 22 octobre. — Henriette <i>Blanchet</i> , en religion Sr Bénigne de Ste Mélanie. Ursulines de Meaux (prise d'habit).	926
[24]	1702, 31 décembre. — Anne-Augustine <i>Chevalier</i> , filles de Ste Claire de la Nativité de Jésus (prise d'habit). .	927
[25]	1703, 1 ^{er} mars. — Louise-Gabrielle de <i>Lorges</i> . Visitation de Chaillot (profession)	941
[26]	1703, fin de l'année. — Marie-Henriette de <i>Harcourt-Beuvron</i> . Visitation de Caen	953
[27]	1704, janvier. — Suzanne-Léonine de <i>Lamoignon</i> . Visitation de la rue St Jacques (prise d'habit) . . .	960
[28]	1704, 1 ^{er} mai. — Madeleine-Michelle <i>le Manant des Touches</i> . Carmélites de la rue St Jacques (profession). .	963

1. Michel Ch. Amelot, Mis de G., né en 1679. Prés. à mortier, à Paris 1712, après Molé, mort 1730, âgé de 51 ans, ruiné.

Eut M^{lle} Amelot, retirée à la Visitation, rue St Jacques, anti-constitutionnaire, malade, on lui refuse les sacrements, novembre 1756.

Anselme Victor, tué à la chasse par le Cte de Tonnerre, le 6 septembre 1707, âgé de 15 ans 6 mois.

N. . . . Religieuse de l'ordre de la Visitation Ste Marie à Paris, en may 1698.

Marie-Anne-Ursule, mariée à l'âge de 21 ans, le 3 mars 1712 à Henry-Charles de Saulx, ch. de Tavannes, capit.-lieut. des chevaux-légers en Anjou.

Michel Amelot, Mis de G. † 21 juin 1724, épouse en juin 1679 Cath. le Pilet de la H. † 16 mai 1703 à 43 ans, ent. le lundi à S. N. des Champs. (Cabinet des Titres.)

APPENDICE B.

LISTE CHRONOLOGIQUE DES MOURANTS ASSISTÉS PAR BOURDALOUE

A l'imitation de la liste dressée par Rochebilière pour les sermons de vêtures, en voici une des mourants et malades ayant quelque illustration, assistés par Bourdaloue. On a remarqué dans le récit de sa mort écrit par le P. Léonard la mention expresse de la renommée de Bourdaloue comme directeur : « Il n'auoit point de party. Il dirigeoit quantité de personnes de distinction et de la 1^{re} qualité, de l'un et de l'autre sexe. Quantité de moribonds l'envoyoient quérir, quoiqu'il ne les confessast ni dirigeast pas, pour les exhorter à la mort. ¹ »

On se rappelle aussi la note de Sourches, écrite à propos du maréchal de Luxembourg, mais ayant une portée très étendue : « Il étoit aussi très grand directeur et on l'appeloit ordinairement pour assister les mourants qui paroisoient avoir plus de besoin d'un homme entendû et vigoureux ². »

Il serait donc intéressant de faire une étude sur Bourdaloue directeur. La liste ci-dessous donnera une idée de l'étendue du sujet, sans préjudice des découvertes ultérieures. J'y ai fait entrer non seulement les mourants assistés par Bourdaloue, mais (entre crochets) les autres personnes consolées, confessées et aidées par lui, comme Pomenars, d'Harouys à la Bastille, le duc de Gramont, etc.

1. [1673, mardi 5 décembre, Gramont consolé sur la mort de son fils]	369
2. 1674, mardi 27 novembre, Rohan assisté sur l'échafaud	378
3. 1678, 4 juin, M ^{me} de Monaco, fille du duc de Gramont	448
4. [1680, 10 janvier, confession de Pomenars]	499
5. 1681, 3 mai, le duc de Lesdiguières	532
6. 28 juin, M ^{lle} de Fontanges	532
7. 1683, 6 septembre, Colbert	561
8. 1684, 13 août, André Le Fèvre d'Ormesson	577
9. 1685, 30 octobre, Michel Le Tellier.	599

1. V. plus haut, p. 968.

2. *Mémoires* de Sourches, 2 janvier 1695, t. iv, p. 416. (V. plus haut, p. 817).

10.	1687, 14 avril, Madeleine de Lamoignon	662
11.	1688, 29 janvier, Bourdaloue appelé près de Guillaume d'Harouys à la Bastille]	678
12.	[s. d. Bourdaloue, directeur de la reine d'Angleterre]. . .	716
13.	[1691, 23 décembre, le comte de Morlot à la Bastille] . .	779
14.	1693, 5 avril, mort de Mademoiselle	799
15.	1693, 4 janvier, maréchal de Luxembourg	817
16.	1696, 28 juillet, Colbert de Croissy	832
17.	[1695, 29 juillet, M ^{me} de Maulevrier refuse les consolations de Bourdaloue].	821
18.	1703, 23 (?) mars, mort de M ^{me} de Toisy, Jeanne Jappin .	943
19.	[1704, mars. à Vincennes, dom Thierry de Viaixnes] . .	962
20.	[1704, 10 mai, le duc de Gesvres].	966

APPENDICE C.

LE NOMBRE DES SERMONS

En regard des stations proprement dites prêchées par Bourdaloue dont la liste est ici reprise — bien qu'on la puisse trouver en feuilletant la table chronologique dans laquelle les stations sont imprimées en caractères gras, j'ai préféré dresser un tableau à part, où je fais entrer des sermons isolés moins les vêtues et professions —, on trouvera le tableau des sermons et exhortations de Bourdaloue conservés dans l'édition.

C'est apparemment, à peu de chose près, et sauf la perte de quelques discours de circonstance, dont la vêtue de M^{lle} d'Elbeuf est un exemple, toute l'œuvre de Bourdaloue et elle a dû suffire au moyen des redites et des transpositions, à sa longue carrière oratoire. Cent trente-et-un sermons et soixante-sept instructions (sans compter les morceaux renfermés dans les *pensées*), sont une assez riche matière pour qu'on ne conclue pas aussi assurément que le fit Anatole Feugère ¹ que, « selon toute probabilité, Bourdaloue avait lui-même

1. Feugère, p. 40, cf. p. 39, note 2.

détruit ou laissé perdre un *grand nombre de ses sermons*. » Sans doute parce qu'il était du métier, M. l'abbé Hurel, que Feugère reprenait trop sévèrement en cela, a certainement rencontré plus juste, en supposant que nous avions à peu près toute l'œuvre de Bourdaloue ; mais, par contre, il a trop oublié en certaines de ses conclusions, de tenir compte de ces remaniements de l'orateur, et surtout, de la « retouche » plus profonde du côté de la forme, que l'éditeur avait fait subir ².

**Liste des stations d'avent et de carême, et des sermons isolés
prêchés par Bourdaloue de 1665 à 1704.**

1665. Carême à Malzéville, près Nancy	247
1664-1669 Les années de <i>Dominicales</i> (Eu, Amiens, Rennes, Rouen)	250
1669. Avent à la Maison professe ¹	289
1670. Carême à la Maison professe	306
— Premier avent (1 ^{re} station à la cour, aux Tuileries). . .	314
1671. Carême à Notre-Dame	331
— Avent à Saint-Jean en Grève	346
1672. Premier carême (2 ^{me} station) à la cour (Saint-Germain- en-Laye, puis Versailles, puis Saint-Germain) . . .	353
1673. Premier carême à Saint-Eustache	361
1674. Second carême (3 ^{me} station) à la cour (Saint-Germain- en-Laye, puis Versailles)	372
1675. Premier carême à Saint-Germain l'Auxerrois	382
1676. Troisième carême (4 ^{me} station) à la cour (Saint-Germain- en-Laye)	388
— Avent à Saint-Gervais	405
1677. Carême à la cathédrale de Rouen	413
— Décembre. Exhortation <i>sur l'Aumône</i> (éloge de Lamoignon).	431
1678. Carême à Saint-Sulpice	437

2. V. plus haut, un exemple de ces déductions erronées, p. 373.

1. C'est à partir de cette date que Feugère a dressé la liste des prédications de Bourdaloue, p. 35, ainsi que Mgr Blampignon dans son *Etude sur Bourdaloue*, p. 107; l'une et l'autre liste comportaient des lacunes. Il faut en dire autant de la table chronologique du P. Luras, t. 1, p. xxx et suivantes, surtout pour les dernières années.

1679.	Carême à Saint-Jacques de la Boucherie	465
1680.	Quatrième carême (5 ^{me} station) à la cour, (ouvert à Saint-Germain-en-Laye, repris à Versailles)	502
1681.	Second carême à Saint-Germain l'Auxerrois	525
1682.	Cinquième carême (6 ^{me} station) à la cour, (Saint- Germain-en-Laye)	534
1683.	Carême à Saint-Paul	546
—	21 novembre, instruction pour la rénovation des vœux à la Visitation de Chaillot	568
—	10 décembre, éloge funèbre de Henri II de Bourbon	564
1684.	Mars ou avril, sermon aux Invalides	571
—	14 mai, sermon du bois de Boulogne	573
—	Second avent (7 ^{me} station à la cour). (Fontainebleau, puis Versailles)	579
1685.	Carême à Saint-Roch	588
1686.	Carême à Montpellier	623
—	Troisième avent (8 ^{me} station à la cour). (Fontainebleau, puis Versailles)	647
1687.	26 avril, oraison funèbre de Condé	663
—	25 août au 5 septembre. <i>Panegyrique de saint Louis</i> à Saint-Cyr	668
1688.	Second carême à Saint-Eustache	678
1689.	2 février, ouverture à Versailles par Bourdaloue, du carême donné par La Rue	702
—	Sermon pour la Pentecôte, à Chaillot, devant la reine d'Angleterre	714
—	Les dimanches et fêtes du mois d'août à la Maison professe	718
—	Quatrième avent (9 ^{me} station) à la cour (Versailles)	727
1690.	Avent à Saint-Nicolas des Champs	735
1691.	Cinquième avent (10 ^{me} station) à la cour (Versailles)	767
1692.	Carême à la Salpêtrière	782
—	28 septembre, sermon <i>sur saint Chéron</i> (perdu) à Mont-Couronne près Basville	788
—	Avent à Saint-Paul	789
1693.	Sixième avent (11 ^{me} station) à la cour (Versailles)	806
1694.	3 août, sermon <i>sur saint Etienne</i> à la cathédrale de Meaux	811
1695.	Mercredis de carême à Saint-Germain-en-Laye	818
—	Avent à Saint-André des Arts	825

1697.	[Sermon douteux le 25 mars <i>contre le Quiétisme</i>]. . .	849
—	Septième avert (12 ^{me} et dernière station) à la cour (Versailles)	853
1699.	Carême partiel aux Nouvelles-Catholiques et aux Nou- veaux-Convertis	898
—	15 mars, second dimanche du carême, aux Nouvelles- Catholiques	899
1699.	27 mars, 4 ^{me} vendredi aux Nouveaux-Convertis. . .	899
—	3 avril, 5 ^{me} vendredi — — . . .	899
—	10 avril, 6 ^{me} vendredi — — . . .	899
—	19 avril, Fête de Pâques, aux Nouvelles-Catholiques .	899
—	Deux sermons de l'Avent à l'Hospice des Enfants- Rouges	902
—	8 décembre, Conception	902
—	25 décembre, fête de Noël	902
1700.	25 mars, Annonciation, aux Nouvelles-Catholiques.	
—	9 avril, vendredi saint (<i>ibid.</i> ?) et au château de Saint- Cloud.	905
—	11 avril, sermon de Pâques, aux Nouvelles-Catholiques.	906
—	15 août, sermon pour l'Assomption, à la Visitation de Chaillot, devant la reine d'Angleterre	907
—	25 décembre, sermon de Noël au monastère de la Conception ¹	907
1701.	13 mars, 5 ^{me} dimanche	910

1. On voit donc combien est erronée cette note de Feugère, dans sa *Liste* : « En 1700, on ne trouve aucune mention de Bourdaloue, ni pour le carême, ni pour l'avent. » — Il n'avait donc remarqué dans la *Liste des Prédicateurs* ni le sermon de l'Annonciation, celui du vendredi saint et du jour de Pâques aux Nouvelles Catholiques, ni celui de Noël à la Conception. Le P. Luras (t. 1, p. xxxvi) qui a vu ceux du carême, a omis celui de l'avent. Quant à l'addition que Feugère prend prétexte d'ajouter à propos de ces silences de la *Liste*, nous avons vu (p. 265) combien elle est sujette à caution. Il écrivait, en note de l'année 1700 : « Ces cinq années, 1687, 1694, 1696 et 1700 où l'on ne rencontre pas le nom de Bourdaloue dans la *Liste des Prédicateurs*, sont peut-être celles où il alla prêcher en Province des Dominicaines. Il est vrai que Bretonneau dit qu'il n'alla en province que quatre années depuis son retour à Paris (mots bien gratuitement prêtés à Bretonneau). Mais on peut supposer sans invraisemblance qu'il y eut aussi une année consacrée au repos. » Si Feugère avait visité de plus près la *Liste*, il ne se serait pas trouvé devant cette « cinquième » année, puisque 1700 n'est pas une année de silence de la *Liste*. L'année 1687 peut aussi s'expliquer par l'oraison funèbre de Condé. Mais eussions-nous quatre années, ce n'est pas là qu'il faut imaginer les Dominicaines. V. plus haut, p. 265.

1701.	27 mars, fête de Pâques aux Nouvelles-Catholiques ¹ .	911
—	1 ^{er} novembre à Chaillot, sermon de la Toussaint devant la reine d'Angleterre ; éloge de Jacques II . . .	914
—	8 décembre, sermon pour la Conception, chez les Récollettes	915
—	25 décembre, fête de Noël à Chaillot, devant la reine d'Angleterre	915
1702.	23 avril, sermon du dimanche de <i>Quasimodo</i> à la Merci.	925
—	5 décembre, 1 ^{er} dimanche de l'avent, aux Nouvelles-Catholiques	927
—	25 décembre, sermon de Noël, <i>ibid.</i>	927
1703.	Lundi 26 mars, sermon de l'Annonciation, chez les Religieuses du Sang-Précieux	941
—	29 mai 1703, mardi de la Pentecôte, sermon pour la bénédiction de l'église des Adoratrices de Charenton.	947
1704.	3 février, dimanche de la Quinquagésime, ouverture des Quarante heures à Saint-Etienne du Mont . .	961
—	2 mars, 4 ^{me} dimanche du carême aux Nouvelles-Catholiques	961
—	9 mars, 5 ^{me} dimanche du Carême aux Nouvelles-Catholiques	961
—	16 mars, 6 ^{me} dimanche du Carême aux Nouvelles-Catholiques	961
—	23 mars, fête de Pâques aux Nouvelles-Catholiques ² .	961
—	lundi 31 mars, sermon pour l'Annonciation (remise) chez les Filles-Bleues ou Annonciades ³	962
—	jeudi 1 ^{er} mai (jour de l'Ascension). Profession de M ^{lle} des Touches, au Carmel du faubourg Saint-Jacques ; le dernier sermon de Bourdaloue ⁴	963

1. Ces deux sermons de carême ont été omis par les trois auteurs des *Listes* déjà cités, Feugère, le P. Luras et Mgr Blampignon.

2. Ces quatre prédications du carême sont omises par Feugère, le P. Luras et Mgr Blampignon. Cette rencontre des omissions montre l'inconvénient de l'absence de contrôle personnel.

3. Omis aussi dans les mêmes *Listes*.

4. J'ai fait exception pour ce discours de profession, pour marquer « le dernier sermon de Bourdaloue ».

Tableau du nombre des sermons de l'édition ¹.

Chiffre exact des sermons de Bourdaloue :

Avent	12.
Carême I . . .	12.
— II	12.
— III	11.
Mystères I . .	12.
— II	12.
Panégryriques I	12.
— II	10 (ne comptant pas les oraisons funèbres.)
Dimanches I . .	12.
— II	13.
— III.	13 (y compris l'homélie <i>sur l'Aveugle-né.</i>)
	131.
Exhortations I	6.
— II	6.
Retraite :	
Méditations	25.
Considérations	8.

On ne peut guère appeler *sermon*, au tome III des *Pensées*, malgré le titre donné par Bretonneau, le canevas *sur la Nativité*, qui suit les canevas analogues de l'*Essai d'Avent*. — Ce ne sont pas non plus des « sermons » que ceux de l'*Essai d'Octave du Saint-Sacrement*. Seul le *panégryrique de saint Benoît* peut être compté. D'où 132 sermons proprement dits, plus 67 méditations, instructions ou lectures, dans lesquelles ne sont pas comprises les *Pensées* ².

1. V. dans Feugère, à la page 37, une analyse de l'édition *principes*.

2. V. plus haut, p. 149. M. Brunetière compte 133.

TABLE DES MATIÈRES

ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE

TABLE DES MATIÈRES

ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE

PRÉFACE

Objet de cette étude : replacer dans son cadre, et autant que possible à sa date, chacun des sermons de Bourdaloue ; en retrouver le ton, l'accent personnel et les échos, à l'aide des copies recueillies par les contemporains.

TABLE DES MANUSCRITS RECONNUS xxvii

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE CRITIQUE DE LA PUBLICATION DES SERMONS

Les sermons transcrits et imprimés. — Discussion sur l'authenticité de l'édition officielle confrontée avec les manuscrits des copistes contemporains et les impressions clandestines désavouées par Bourdaloue.

INTRODUCTION

Difficultés communes à toute édition de sermons.	3
Impossibilité de retrouver l'orateur, même quand il édite ses sermons de son vivant.	4
Complications lorsqu'un tiers revoit les manuscrits de l'orateur.	7

1. Dans les diverses tables et les autres références de ce volume, on a désigné par le chiffre de la note, ajouté, par manière d'exposant, après le chiffre d'une page, le renvoi à des renseignements qui se lisent en note. — La table méthodique et analytique des matières, à partir du premier livre de la seconde partie, servira aussi de tableau chronologique de la carrière de Bourdaloue ; les sermons ou autres fonctions du ministère, comme les événements auxquels il se trouve directement mêlé, sont datés, à gauche. La nécessité de grouper certains faits ou certains témoignages ayant pu sacrifier dans le texte l'ordre strictement chronologique, il a pu ici être rétabli dans cette table. Les dates purement conjecturales sont enfermées entre crochets ; celles des événements qui encadrent seulement la biographie de Bourdaloue, et dans lesquels il n'intervient pas directement, sont entre parenthèses.

Méthode à suivre. — Ne rien affirmer au-delà des faits observés — Ecarter les questions insolubles et l'esprit de système.	8
Les phases de la publication : 1° malgré l'auteur ; copies et éditions clandestines ; 2° l'édition officielle, et, dans l'espèce, discussion de l'authenticité de l'édition Bretonneau	9

LIVRE PREMIER

PROBLÈMES SOULEVÉS PAR LA PUBLICATION CLANDESTINE DES SERMONS

CHAPITRE PREMIER

LES ÉTAPES D'UNE ÉDITION DES SERMONS. — LA PUBLICATION MALGRÉ L'AUTEUR. — LES COPIES MANUSCRITES.

Le stade des copies manuscrites	11
La corporation des maîtres à écrire. Les différentes espèces de manuscrits demandés : copies pour les prédicateurs ; pour les amateurs ; pour les auteurs	12
Sermons envoyés en manuscrit à des amis par Mascaron, Bossuet, Gaillard, Bourdaloue	13
Type de copies cursives ; le manuscrit Phelipeaux	16
L'industrie des copistes, extension sous le P. Senault	17
Réclamations de Biroat	20
Vente des sermons ; le marché de Paris	22
Les extraits personnels ; le manuscrit Tournemeulle à la Bibliothèque Mazarine. — Extraits d'un sermon sur <i>l'Enfer</i>	23

CHAPITRE SECOND

LES ÉDITIONS CLANDESTINES. — DÉSAVEU ET IRRITATION DES AUTEURS. — LEURS GRIEFS : PRÉTEXTES ET RAISONS. — DE L'EXACTITUDE DES COPIES DONT DÉRIVENT LES ÉDITIONS SUBREPTICES.

Le désaveu formel de Bourdaloue contre l'édition de 1692	29
Les déboires analogues de Massillon en 1706	30
Poncet de la Rivière, Bretonneau, etc., dépouillés avec Massillon	33
Un article de du Pin sur les réclamations intéressées des orateurs	35
Les sermons de La Rue publiés malgré lui et défigurés ; ses protestations. Fénelon ; édition <i>princeps</i> des sermons faite sur des copies	38
Un désaveu solennel de Fléchier mettant en cause la fidélité des copistes ; inanité de l'accusation prouvée par des confrontations entre l'édition officielle de Fléchier et les copies qu'il déclare inexactes	42
La fidélité des copistes incriminée, mais prouvée par des extraits de Fléchier d'après le manuscrit de Grenoble	44
<i>Panegyrique de saint Louis</i>	45
— <i>de saint Ignace</i>	48
— <i>de saint François-Xavier</i>	53
— <i>de saint Charles Borromée</i> , ms. F.	55
Sermon sur <i>le Pardon des injures (ibid.)</i>	57

Un sermon du P. Hubert, oratorien, d'après le manuscrit G et l'édition officielle de ses sermons	60
Le passage du sermon de Massillon <i>sur le petit Nombre des élus</i> , d'après la <i>subreptice</i> et d'après l'édition officielle	62
Autre exemple tiré d'un sermon de Bretonneau	66
— extrait du <i>Panégyrique de saint Thomas</i> par Fromentière	70
Conclusion favorable aux copistes	73

CHAPITRE TROISIÈME

VALEUR DES COPIES ET DES ÉDITIONS CONTEMPORAINES.
CE QU'ON PEUT ATTENDRE DE CES RECUEILS CONTEMPORAINS

I. L'élément inquiétant et problématique	74
Nombreuses fautes commises par les copistes et les typographes	75
Caractère inquiétant des divergences, lorsqu'elles portent sur un discours prononcé seulement une fois. — Exemples tirés du sermon de Bossuet pour la profession de M ^{lle} de La Vallière	77
Éditions subreptices de ce sermon	77 ¹
II. Part encore large des renseignements à espérer des copies contemporaines	87
1 ^o Conséquences heureuses de l'indiscrétion des copistes. — Le caractère vrai et familier des sermons « tels qu'ils furent dits. » Le genre du sermon, et la différence entre l'auteur écrivain et le prédicateur en chaire	88
Exemples tirés du style épistolaire au XVII ^e siècle. — Les éditions officielles ont fait dévier l'idée que nous nous sommes faite, un peu trop à travers leurs livres, des orateurs sacrés et du ton de la chaire au siècle de Louis XIV	90
2 ^o Inédits conservés ainsi avec leur saveur propre. — Exemples spéciaux à Bourdaloue pris dans le manuscrit Tournemeulle. — Sermon familier <i>sur l'Humilité</i> (fragment inédit)	93
Morceau <i>sur les Vocations forcées</i>	95
3 ^o Types de redites. — Spécimens de sermons répétés plusieurs fois et en des termes différents. — Sermon <i>pour le jour des Cendres</i> en ses différentes rédactions	97
Les redites de Bourdaloue. — Le sermon <i>sur la Pensée de la mort</i> d'après le manuscrit Tournemeulle comparé avec l'édition officielle	100
4 ^o Les preuves d'un ton plus familier et d'images plus vives que dans l'édition revue et « adoucie. »	105
Giroust et Bourdaloue, parenté de langue et de style.	108
Les accusations de Bourdaloue et de Bretonneau contre l'infidélité des copistes n'ont pas été prouvées	110
5 ^o Lacunes des éditions subreptices comblées par les manuscrits des copistes. — Un passage du sermon <i>sur la Toussaint</i>	111
6 ^o Les <i>exordes inédits</i> à retrouver dans les recueils contemporains	113
Lacune comblée par le manuscrit de Grenoble dans un sermon <i>sur la Charité fraternelle</i> , incomplet dans l'édition de 1692.	114
La fidélité substantielle des copistes ressort de tous ces exemples. Prudemment consultés, ils rendront de réels services; les divergences entre ces textes anciens et celui de Bretonneau s'éclaircissent par l'étude du but poursuivi dans l'édition officielle	116

Notes du livre premier

a. — Les querelles des maîtres à écrire, jaloux du monopole	118
---	-----

b. — Bourdaloue et Biroat (d'après M. Castets)	119
c. — Le manuscrit Tournemeulle et son contenu à explorer.	119
d. — Les défauts des éditions subreptices ; exemples des bourdes et coquilles.	120
e. — Note sur les quatre Poncet de la Rivière	121
f. — Sur l'édition <i>princeps</i> des sermons de Fénelon	122
g. — La date des premiers bénéfices de Fléchier.	122
h. — Fléchier et ses panégyriques inédits tirés des copies anciennes . . .	123
i. — La langue du temps.	123

LIVRE SECOND

L'ÉDITION OFFICIELLE ET RECONNUE

CHAPITRE PREMIER

LE DOUBLE BUT DES ÉDITEURS DE SERMONS. — LEUR FIDÉLITÉ TRÈS RELATIVE.
LE P. BRETONNEAU ÉDITEUR DE BOURDALOUE ; SES AVEUX.

L'édition est 1° un recueil de sermons modèles pour les prédicateurs et 2° un livre de piété pour la lecture et l'instruction des fidèles <i>de tous les temps</i> . Double but d'utilité pratique auquel tout le reste est subordonné.	125
C'est la conception générale alors ; exemples tirés de Bretteville et de son dessein des <i>Essais de Sermons</i>	127
Difficultés spéciales à Bretonneau ; déformation subie par les textes à cause de cette double exigence ; tendance généralisatrice ; modification de l'auditoire ; l'homme de tous les temps substitué à des hommes de tel temps.	129
Degrés divers de la fidélité très largement entendue que professaient les éditeurs ; du Jarry éditeur de Fléchier ; l'éditeur anonyme de Soanen .	131
Le plan de Bretonneau et ses desseins successifs	133
Ses aveux extraits de ses préfaces.	134
Sa conception de son « orateur »	135
Son estime pour le fond mais son souci de la forme à corriger et de la réputation de Bourdaloue à soutenir ; aven dans la préface des sermons de La Rue. — Nécessité de discuter sa fidélité.	137

CHAPITRE SECOND

EXPOSÉ DES TÉMOIGNAGES POUR OU CONTRE LA FIDÉLITÉ
DU P. BRETONNEAU.

Série chronologique des témoignages.	139
1° 1735. Article des <i>Mémoires de Trévoux</i> affirmant la fidélité de l'éditeur	145
2° 1737. Un on-dit du manuscrit de Bottu de Saint-Fonds, paraissant émaner d'un contemporain ou commensal de Bretonneau ; témoignage du président Dugas, dérivé du P. Bourgeois ; de trois lignes du Bourdaloue officiel, une appartient à Bourdaloue.	140
3° 1741. Extrait de la notice nécrologique de Bretonneau.	141
4° 1772. Accusation de de Foris contre Bretonneau.	143
5° 1857. Louanges de Mgr Freppel à Bretonneau, éditeur.	144
Opinion du P. Luras et ses arguments.	147

Opinion de Feugère. Le P. Longhayé, partisan de l'authenticité	147
Opinion de M. Brunetière	149
Opinion de M. Gazier assimilant de Foris et Bretonneau.	150

CHAPITRE TROISIÈME

DISCUSSION DES ARGUMENTS

Les aveux de Bretonneau sont-ils exacts, et dans quelle mesure a-t-il retouché son auteur ? Infirmité de l'argument objectant le peu de talent oratoire de Bretonneau, et méprises auxquelles exposent des jugements tirés du <i>criterium</i> intrinsèque et souvent subjectif	151
La prétendue découverte des manuscrits insinuée dans l'histoire de la littérature française du P. Longhayé. Une méprise de M. Brunetière sur l'édition <i>princeps</i> de Bourdaloue	153
Le neveu de Bossuet a prêché les sermons de son oncle, point ceux de Bourdaloue	155 ¹
Le P. Cahour égarant Mgr Freppel qui se servait de son témoignage dans les leçons de 1857	156
La conclusion à tirer de l'éloge de la dextérité de Bretonneau éditeur, dans la notice nécrologique de 1741	158
Comment cette pièce est venue corroborer des soupçons nés de la seule comparaison entre les sermons de l'édition officielle et les copies contemporaines ; elle ne dit rien que n'ait avoué Bretonneau	159
Comment on entendait la fidélité en matière de style à son époque, et comment il a semblé la comprendre ; le travail qu'il s'impose ; ses précédents comme éditeur	161
Giroust édité par Bretonneau.	162
Deux espèces de fidélité ; exactitude du fond ; apparemment, point de changement ni d'omissions graves en ce sens	164
Genre des modifications probables ; liste des <i>errata</i> du tome XI. Changement de l'exorde <i>sur l'Enfer</i>	166
Importance de l'appel au manuscrit de l'auteur dans l'article des <i>Mémoires de Trévoux</i> en 1735	168
Réclame en faveur de l'édition Coignard déclarée « conforme au manuscrit de l'auteur »	169
Le manuscrit conservé un an après l'achèvement de l'édition.	170
Le P. de Tournemine, bibliographe et bibliothécaire de la Maison professe.	171
Juste milieu à garder entre la condamnation injuste, sévère et incompétente portée par de Foris et les éloges décernés par Mgr Freppel ou le brevet de fidélité décerné par les partisans de l'authenticité.	172

CHAPITRE QUATRIÈME

JUGEMENT MOTIVÉ SUR LA FIDÉLITÉ TRÈS RELATIVE DU P. BRETONNEAU

Les modifications constatées dans le texte de Bretonneau se peuvent expliquer par le double but qu'il poursuivait. Les exigences de son cours liturgique sont la cause de la transposition ou de la perte de plusieurs exordes ou péroraçons ; exemples à l'appui ; un début du sermon de Pâques ; commencement d'un sermon <i>sur l'Enfer</i>	174
Exordes supprimés ; un exorde inédit d'un sermon prêché à la cour, <i>sur la Préparation à la mort</i> , tiré du ms. d'Abbeville	177
Ressemblances de langue avec Mascaron et incertitude du <i>criterium</i> interne.	179
Morceaux vigoureux et colorés dans le goût de Giroust	181

Omissions de sermons censés déjà traités et faisant double emploi	183
Le sermon <i>sur la fausse Prudence du siècle</i> représenté seulement par l' <i>Instruction sur la Prudence du salut</i> . Spécimen d'une lettre privée noyée dans cette instruction; comment ces documents sont parvenus à Bretonneau; appel aux familles en rapport avec Bourdaloue; exemple analogue dans l'édition de Fléchier.	185
Retouches portant sur la forme, le fond étant sauf, substantiellement du moins et sauf les pertes signalées.	190
Éléments complexes du problème de la part de Bretonneau dans les changements. Quelles modifications avait faites l'orateur et où en était la préparation de l'édition commencée peut-être depuis 1694?	192
Les divers orateurs édités par Bretonneau ont-ils <i>leur style</i> ?	193
Les précédents de Bretonneau comme éditeur; Giroust; spécimen d'un sermon d'après l'édition Bretonneau et d'après une copie du ms. P. . .	195
Le temps mis par Bretonneau à l'édition.	199
Bretonneau eût-il travaillé dans le même sens et suivant les intentions de Bourdaloue, on n'est pas moins fondé à désirer retrouver, à côté du texte reçu des éditions officielles, le Bourdaloue « parlé » qu'entendirent les contemporains.	201
Autres sujets d'étude sur Bourdaloue et ses sources.	201 ¹
L'authenticité « incomplète » de l'édition officielle rend utile une exploration attentive des manuscrits d'où se pourra tirer une connaissance plus vraie et plus directe de Bourdaloue.	203

Notes du livre second

a. — Le P. Judde, éditeur présomptif de Bourdaloue.	204
b. — Préface d'une édition de sermons en 1691: la préoccupation d'aider les prédicateurs.	204
c. — Cheminais, rival de Bourdaloue et peut-être victime de Bretonneau. . . .	205
d. — Fragment de la correspondance de Bretonneau avec le libraire Rigaud; un curieux article sur l'édition Bretonneau, dans les <i>Nouvelles de la République des Lettres</i> , 1706; les cent vingt sermons de Bourdaloue. . . .	207

SECONDE PARTIE

HISTOIRE CRITIQUE DE LA PRÉDICATION DES SERMONS

La prédication vivante ou les sermons parlés. — Essai de chronologie. — Reconstitution de la carrière oratoire de Bourdaloue.

OBJET DE CETTE RECONSTITUTION CHRONOLOGIQUE

Ordre historique et ordre logique; cette bistoire des « sermons parlés » suppose l'essai de vérification de sermons transcrits et imprimés et la discussion de l'authenticité de l'édition officielle	211
Nécessité de rejeter les hypothèses trop faciles ou peu appuyées. — Critique du <i>Bourdaloue</i> de M. le chanoine Pauthe.	212
Division du sujet et inégalité inévitable des périodes: œuvre de critique et de patience et non pas d'art ni de littérature.	213

LIVRE PREMIER

BOURDALOUE AVANT SON ARRIVÉE A PARIS (1632-1669)

CHAPITRE PREMIER

AVANT LES SERMONS

1632-1640. I. Influence de la famille	215
— Jour de la naissance de Bourdaloue encore ignoré	216
— Noblesse de robe des Bourdaloue, de date récente	217
— Le blason des Bourdaloue	219
— Passages de sermons de Bourdaloue contre les parvenus	220
— Le fils de l'avocat	223
— Influence de l'hérédité, d'après M. Tausserat	225
— Réputation d'éloquence d'Étienne Bourdaloue.	226
— Le mauvais goût du temps.	227
— Le père de Mascaron, orateur lui-même. — Jugement de M. L. Lehanneur	228
1640-1647. II. Le collège. — La formation littéraire comme élève et comme maître.	229
1648-1650. Noviciat et formation religieuse.	230
1650-1655. Le prétendu enseignement des sciences	231
— Les années de régence (Amiens, Orléans)	232
— Les souvenirs classiques de Bourdaloue	233
— La citation d'Horace dans le sermon <i>sur les Richesses</i>	234
1655-1660. Bourdaloue étudiant en philosophie et théologie	235
— Précepteur de Louvois et Lamoignon	236
1660-1661. Bourdaloue, professeur de rhétorique à Rouen	238
— Authenticité contestable de la <i>Rhétorique de Bourdaloue</i> publiée par M. Profillet d'après le ms. d'Alençon	239
1662-1664. Professeur de philosophie et de théologie morale à Rouen	240
1663-1664. La vocation oratoire ; la prétendue révélation fortuite.	241
— Les récits légendaires ; exemple tiré de la vie du P. Suffren.	243
— Les chiffres ronds.	244

CHAPITRE SECOND

LES PREMIÈRES PRÉDICATIONS

1664-1665. La troisième année de probation à Nancy	246
— Le premier carême à Malzéville.	247
— L'église et la chaire de Malzéville, d'après le P. H. Chérot.	248
1665-1666. Bourdaloue au collège d'Eu.	250
— M ^{lle} de Montpensier ; rareté de ses séjours à Eu	253
— 2 février (et non décembre) 1666 ; Bourdaloue prononce ses derniers vœux.	254
— Les PP. Oliva et Mathieu de Flesselles	256
1666-1667. Amiens	257
1667-1668. Rennes ; le premier sermon daté	257
— 16 juin 1668, <i>panégyrique de saint François de Sales</i>	258
1667-1668. Trace de sermons prêchés à Rennes ; <i>sur la Sévérité affectée</i>	260
— Attaques contre le jansénisme.	263

1667-1668. Les quatre années de Dominicales (de 1665-1669).	265
— Exhortations <i>sur la Passion</i> , prêchées en province à cette époque.	266 ¹
1668-1669. Second séjour à Rouen.	267

CHAPITRE TROISIÈME

LE PROBLÈME DU SERMON DE BOURGES

Récits légendaires sur un prétendu sermon de début prêché à Bourges devant l'archevêque Carbon de Montpezat.	268
Fantaisies de la notice de Chevalier de Saint-Amand	270
Date flottante du sermon de Bourges.	271
Les épigrammes du P. de Fourcroy	273
Un sermon certain, <i>sur le Centuple</i> , postérieur à 1679.	277
Hypothèse d'une vêtue ou profession à Bourges, au monastère de Saint-Laurent.	280

Notes du livre premier.

a. — Sur la date précise de la naissance de Bourdaloue.	281
b. — Généalogie des Bourdaloue	281
c. — Le sens du mot Bourdaloue	281
d. — Bourdaloue au collège; — deux livres de prix, de la Bibliothèque de Bourges, témoignage de M. A. Barral.	282
e. — La modestie des Faydit	283
f. — Extraits d'un <i>panégyrique de sainte Madeleine</i> (1687, à Arras) témoignant du mauvais goût de la province, en fait d'éloquence	284
g. — Conceptions « aprioristes » de D. Nisard	284
h. — M ^{me} de Pringy et son éloge de Bourdaloue.	285
i. — Comment se forment les légendes	285
j. — Notes sur le texte du panégyrique du 16 juin 1668	286
k. — L'hypothèse du <i>panégyrique de saint Benoît</i> des éditions (<i>Pensées</i>) supposé prêché à Saint-Laurent de Bourges	287

LIVRE SECOND

DEPUIS L'ARRIVÉE A PARIS JUSQU'AU CARÈME DE ROUEN
(1669-1677)

CHAPITRE PREMIER

LES DÉBUTS A LA VILLE ET A LA COUR, 1669-1672.

1669. I. Avent à la Maison professe. — Fin d'octobre : arrivée à Paris.	289
Exclusion d'une prétendue lettre à Santeul datée de Basville le 10 septembre 1669 (lisez 10 septembre 1696).	290
Les prédicateurs contemporains	291
Le P. Desmares	292
— Vendredi 1 ^{er} novembre, sermon de la Toussaint.	297

1669.	Samedi 2 novembre, sermon pour le jour des morts.	298
—	Dimanches de l'avent et [fêtes de la Nativité et de la Circoncision].	298
	M ^{me} de la Sablière (lettres au P. Rapin).	299
	Le roi de Pologne, Jean Casimir	303
	Bourdaloue réside à la Maison du noviciat.	304
	La lettre de Gui Patin et la mort d'Etienne Bourdaloue	305
1670.	Carême à la Maison professe.	306
—	[23 février, 2, 9 mars (1 ^{er} , 2 ^e et 3 ^e dimanches du carême)]	307
—	16 mars, 4 ^e dimanche, devant Monsieur	307
—	[23 mars, dimanche de la Passion].	307
—	[30 mars, dimanche des Rameaux].	307
—	4 avril, vendredi-saint, sermon entendu par M ^{me} de Sévigné. . . .	307
—	[6 avril, Pâques]	308
—	7 avril, lundi de Pâques, sermon devant Monsieur, la première duchesse d'Orléans, Condé, etc.	308
	Un incident raconté par Gui Patin	309
	<i>La Gazette de Hollande.</i>	311
—	26 mai, Bourdaloue invité pour le carême suivant à Notre-Dame. .	313
	1^{er} Avent à la cour.	313
—	Samedi 1 ^{er} novembre, à Saint-Germain en Laye, début devant le roi	314
	Difficulté des identifications	315
—	30 novembre, 1 ^{er} dimanche de l'avent, à Paris, aux Tuileries . . .	316
	Le « tripot » de Bourdaloue.	317
—	[7 décembre, second dimanche]	318
—	8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception.	320
	La « moralité de Bourdaloue » et son « tonnant et terrible ton » .	320
—	14 décembre, 3 ^e dimanche, sermon <i>sur l'Ambition</i> ; erreur de Feugère.	321
	Vogue du sermon <i>sur l'Ambition</i> , d'après une lettre de Faydit . .	322
—	21 décembre, 4 ^e dimanche, devant le roi, la reine et Monsieur. .	324
	L'incident de la princesse de Conti; faibles objections du P. Laurus	325
	Pascal n'a pu parler de cet incident	326
	Compliment de Bourdaloue; clôture possible de cet avent	327
—	(25 décembre), Bourdaloue remplacé à la cour par l'abbé Janvrot .	328
	Témoignage des <i>Lettres annuelles</i>	329
	Lettre du P. Oliva	330
1671.	(1 ^{er} janvier), mort de Hardouin de Péréfixe.	331
	Le chapitre de Notre-Dame	332
—	Mercredi 11 février, ouverture du carême, éloge de Péréfixe, dans le sermon <i>sur la Pensée de la mort</i> , pour le mercredi des Cendres .	334
	Les oraisons funèbres de Péréfixe	336
	L'auditoire du 11 février	337
—	[12-18 février], les jours de sermon du carême de Notre-Dame. . .	339
—	[19 février, jeudi après le premier dimanche du carême]	339
—	6 mars, vendredi après le troisième dimanche.	339
—	13 mars, vendredi après le quatrième dimanche; un des sermons <i>sur la Mort</i> , entendu par M ^{me} de Sévigné et M ^{me} de la Fayette, celle-ci assistant au sermon de Bourdaloue pour la première fois.	340
—	27 mars, vendredi saint.	343
—	(22 mars, Rameaux; 23 et 24 mars, lundi et mardi saint): interrup- tion des sermons. Jobert remplace Bourdaloue.	342
—	(23 mars), ouverture du jubilé à Notre-Dame.	343
	Redites de Bourdaloue.	343

1671.	29 mars, Pâques	346
—	31 mars, mardi de Pâques; clôture possible.	346
	Avent à Saint-Jean en Grève.	346
	Le sermon sur Tréville	347
—	Vendredi 25 décembre, sermon <i>sur la Nativité</i> , devant Monsieur et Madame	350
—	La nouvelle duchesse d'Orléans; — les <i>Lettres annuelles</i>	351
	« Bourdaloue prédicateur des rois »; genèse de la formule.	352
1672.	Premier carême (seconde station) à la cour	353
—	(17 au 23 janvier), fêtes de canonisation de saint François de Borgia.	354
—	2 février, ouverture du carême à Saint-Germain en Laye.	355
—	[6 mars], premier dimanche.	355
—	13 mars, second dimanche, à Versailles	356
—	25 mars, vendredi, fête de l'Annonciation.	356
—	[8 avril, vendredi de la cinquième semaine, fête de la Compassion].	357
—	10 avril, dimanche des Rameaux	357
—	15 avril, vendredi saint, <i>Passion</i>	358
—	17 avril, Pâques	358
—	18 avril, Bourdaloue à Basville aux fêtes du mariage de Lamoignon-Bâville.	358
—	21 septembre, lettre écrite de Basville	359
	<i>Lettres annuelles</i> de 1672	360

CHAPITRE SECOND

LES CARÈMES ALTERNÉS DANS LES PAROISSES DE PARIS
ET A LA COUR JUSQU'EN 1677.

1673.	(1 ^{er} janvier), sermon de la Circoncision à la Maison professe, par le P. Germain de Verville	361
—	Mascaron et Lebourg, en conflit.	361 ²
	Sermons nouveaux	362
—	15 février, mercredi des Cendres, ou 19 février, premier dimanche.	363
	Incident de la princesse de Carignan	364
	Lettre d'Antoine Arnauld sur l'incident de M ^{me} de Guise	365
—	(22 mars, ouverture du Jubilé).	366
—	31 mars, vendredi saint, sermon de la Passion, devant Monsieur.	366
—	2 avril, Pâques, sermon devant LL. AA. RR.	367
	Copies portant des dates liturgiques, attribuables à cette année.	368
—	5 décembre, mardi, Bourdaloue console Gramont sur la mort du comte de Guiche	369
1674.	Second carême (troisième station) à la cour.	372
—	Vendredi 2 février, ouverture à Saint-Germain en Laye	372
—	Sermon <i>sur l'Obéissance à la loi</i>	373
—	11 février, premier dimanche, à Versailles.	374
—	14 février, premier mercredi, à Versailles.	374
—	25 février, troisième dimanche, à Versailles.	374
—	2 mars, vendredi après le troisième dimanche, à Versailles.	374
—	4 mars, quatrième dimanche, à Versailles.	374
—	11 mars, dimanche de la Passion; lettre de M ^{lle} de la Vallière.	375
—	18 mars, dimanche des Rameaux.	375
	Les légendes sur Clagny et Glatigny.	376

1674.	23 mars, vendredi saint	377
—	25 mars, Pâques; hypothèse du sermon <i>sur l'Ambition</i> ; les redites à la cour, dès le second carême	378
—	27 novembre, exécution du chevalier de Rohan assisté par Bourdaloue. Un récit fantaisiste de Bayle sur la conversion du condamné.	379
	Les <i>Lettres annuelles</i> ; la revanche des <i>Provinciales</i>	381
	Les chansons de l'année.	382
1675.	Premier carême à Saint-Germain l'Auxerrois	382
	Le refus d'absolution; première disgrâce de M ^{me} de Montespan; action de Bossuet.	383
	La morale de Bourdaloue, et l'évêque de Grenoble.	384
	Le prétendu jansénisme de Bourdaloue, et le mot de M ^{me} Cornuel; sa date probable	385
—	3 octobre, Bourdaloue revient de Basville	386
	Une lettre de Rapin datée par le <i>post-scriptum</i> sur Conrard	387
	Les catéchismes à Basville	388
1676.	Troisième carême (4^e station) à la cour (à Saint-Germain en Laye)	388
	La grande Mademoiselle aux sermons de Saint-Germain en Laye.	389
—	Lundi 3 février, ouverture du carême	389
—	23 février, 1 ^{er} dimanche de carême, sermon <i>sur la Fermeté des confesseurs</i>	390
	Essais d'identification <i>sur la Sévérité évangélique</i> , du premier avent, ou de la <i>Sévérité de la Pénitence</i> , du second avent.	391
	<i>Sur la Sévérité chrétienne</i> , 3 ^e dimanche après la Pentecôte	392
	Fragment inédit d'un sermon <i>sur l'Aveuglement spirituel</i>	393
	Opportunité oratoire de Bourdaloue.	395
—	3 avril, vendredi saint, à Saint-Germain	396
—	5 avril, sermon de Pâques; prétendue identification du P. Luras.	397
	L'inconvénient des dates hasardées.	398
	Faiblesse de la preuve tirée de la « campagne du roi »	399
—	(12 juillet), consécration de l'église de la Maison professe	400
—	(Jeudi 16 juillet), l'exécution de M ^{me} de Brinvilliers et l'affaire des poisons.	401
—	Mardi 28 juillet, vêtue de Françoise de Lorraine	402
	Les travaux de M. A. Rochebilière.	403
	La famille d'Harcourt	404
	Avent à Saint-Gervais	405
	Station oubliée par le P. Luras et Mgr Blampignon	406

Notes du livre second.

a.	— La mort de Hardouin de Péréfixe	407
b.	— Son successeur, Harlay de Champvallon	408
c.	— Le doyen de Notre-Dame, Jean-Baptiste de Contes	409
d.	— Les oraisons funèbres de Hardouin de Péréfixe d'après les éditions originales de la collection de M. l'abbé Follioley	409
e.	— La rupture avec M ^{me} de Montespan, en 1675; rechute en 1676.	410
f.	— Le jansénisme et la théologie de Bourdaloue	410
g.	— Un passage sur les confesseurs, dans le sermon inédit de la <i>Prudence du siècle</i>	411

LIVRE TROISIÈME

BOURDALOUE DEPUIS LE CARÈME DE ROUEN JUSQU'AU CARÈME
DE MONTPELLIER (1677-1686)

CHAPITRE PREMIER

L'ANNÉE 1677. — BOURDALOUE EN NORMANDIE. — LE CARÈME A ROUEN.
LA PROFESSION DE M^{lle} DE CANAPVILLE

1677. Carême à la cathédrale de Rouen	413
Invitation de l'archevêque, François Rouxel de Médavy	414
Les prédécesseurs de Bourdaloue à Notre-Dame de Rouen	415
La foule et le service d'ordre; ouverture du carême	416
— 4 mars, mercredi des Cendres; l'auditoire conjecturé	417
— 7 mars, 1 ^{er} dimanche; la chaire déplacée	418
Jubilé de 1677	419
Le mot du P. d'Harouys	421
— 16 avril, vendredi-saint	422
— Retour à Paris	423
— 28 mai, lettre à Gramont; sermons nouveaux; préparation de Bourdaloue	424
— 11 juin, profession de M ^{lle} de Canapville, au Carmel de la rue du Bouloi	425
Les Canapville de Rouen	427
Conjectures sur le sermon; sermon sur le <i>Renoncement religieux et les récompenses qui lui sont promises</i>	429
L'auditoire; le nonce Varèse; la reine	430
— 11 décembre, éloge de Lamoignon, au début du sermon sur l' <i>Aumône</i>	431
Pourquoi l'absence d'oraison funèbre proprement dite en 1677	434
Sépulture des Lamoignon	436

CHAPITRE SECOND

CARÈME DE SAINT-SULPICE ET MINISTÈRES EN 1678

1678. Carême du Saint-Sulpice	437
— M. de Poussé, curé de Saint-Sulpice, invite Bourdaloue	437
Les documents sur cette station; le <i>Journal</i> de M. Bourbon, secrétaire de M. Tronson	438
— 2 février, ouverture du carême	439
— 23 février, mercredi des Cendres; — l'épisode sans date de Condé: « alerte, voilà les ennemis! »	439
— 1 ^{er} avril, vendredi de la cinquième semaine	440
— 3 avril, dimanche des Rameaux; un sermon inédit; un compliment à Monsieur, pour l'anniversaire de la bataille de Cassel	441
Une « réplique » de l'abbé Boileau en 1683	442
Les journaux du temps sur la victoire de Cassel	443
Autre compliment, non daté, pour le 4 ^e dimanche, tiré d'un sermon sur l' <i>Aumône</i>	445
— 4 avril, lundi saint	446

1678. 8 avril, vendredi saint, sermon de la <i>Passion</i> devant Monsieur, Madame et Mademoiselle.	446
— 10 avril, sermon de Pâques, Seignelay présent	447
— 11 avril, sermon (le président de Bretonvilliers)	447
— 17 avril, dimanche de <i>Quasimodo</i> ; clôture de la station.	447
— 4 juin, Bourdaloue assiste M ^{me} de Monaco	448
Lettres de M ^{me} de Sévigné, Bussy, etc., sur cette conversion	450
— (24 juin), début oratoire de l'abbé Colbert à Sceaux	455
Bourdaloue et les Colbert	456
Bourdaloue, auditeur de sermons. Soanen et Bourdaloue.	457
— Mercredi 7 septembre, sermon de vêtue de M ^{lle} d'Elbeuf devant le cardinal de Bouillon.	458
Le duc d'Elbeuf, chef de la maison de Lorraine en France.	463
Imitateurs de Bourdaloue ; le P. Bresson (?) à Grenoble	465
1679. Carême à Saint-Jacques de la Boucherie.	466
— 26 février, second dimanche ; la presse aux sermons de Bourdaloue. .	466
— 31 mars, vendredi saint.	467
Critique très instructive de Bourdaloue	468
Les désordres dans les églises	469
La longueur des sermons de Bourdaloue ne doit pas faire imaginer que Bretonneau en a cousu plusieurs en un seul.	470
Le goût du temps	471
Idéal et esprit pratique de Bourdaloue	473
Les erreurs de l'auditoire et les bateleurs de la chaire.	473
Bourdaloue nommé prédicateur ordinaire du roi, avec Mascaron . .	476
— Octobre, vêtue de Louise-Henriette de Sully (Visitation de Saint-Denis)	478

CHAPITRE TROISIÈME

LA LÉGENDE DE L'APOSTROPHE *TU ES ILLE VIR*

Témoignage fort suspect de Chevalier de Saint-Amand	479
Annotation de Rochebilière donnant les sources du P. Cahier S. J. . .	481
Faiblesse de ces témoignages, et système préconçu pour expliquer une pré- tendue disgrâce de cinq années	482
Erreur du P. Cahier, sur la préface de La Rue, désignant Mascaron et non Bourdaloue	483
Témoignages sur Mascaron et citation de son sermon <i>sur la Parole de</i> <i>Dieu</i> ; l'allusion au prophète Nathan.	484
Les applications du texte <i>Loquebar de testimoniis</i>	486
Anecdote sur Gentilly (Clagny, variante)	487
L'in vraisemblance du <i>Tu es ille vir</i>	489
L'esprit chatouilleux des courtisans (le « danger couru » par le P. Lombard en 1703).	489
La genèse de la légende ; une source d'erreur possible, mais non probable ; le sermon <i>sur le Jugement</i> d'après l'édition de 1692 — « Sire, c'est à vous qu'il je parle »	490
Les phases de la légende en marche :	493
1 ^o La Beaumelle, 1755	493
2 ^o Iraitlh, 1761	494
3 ^o Oroux, 1774	495
4 ^o Anquetil, 1789	495
5 ^o De Maistre, 1810.	496

Sermons de Mascaron attribués à Bourdaloue.	497
---	-----

CHAPITRE QUATRIÈME

ANNÉE 1680. — MINISTÈRE ET RELATIONS A PARIS. — UN CARÈME TRONQUÉ.
DEUX SERMONS SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

1680. Mardi 10 janvier, confession de Pomenars à Bourdaloue.	499
Un billet de Bourdaloue pour mander à la cour M ^{me} de Bury.	500
Sermon <i>contre le Luxe des habits</i>	501
— Mardi 12 mars, Bourdaloue assiste Catherine Angélique de Bréauté à la Visitation de Saint-Denis.	502
— Quatrième carême (cinquième station) à la cour.	503
— 2 février, vendredi, ouverture à Saint-Germain en Laye.	503
Allusions aux édits de décembre 1679 contre le duel.	504
Édits contre le blasphème renouvelés ; allusions possibles à la Chambre ardente.	506
Un compliment de Mascaron sur la paix de Nimègue, repris par Bourdaloue.	507
Redite du sermon de 1674.	511
— [Mercredi 20 mars].	512
— [Vendredi 22 mars].	512
— 3 ^e dimanche, 24 mars, conjectures peu solides qui placent au dimanche 24 le sermon <i>sur l'Impureté</i>	517
— [Lundi 25 mars], sermon <i>sur l'Annonciation</i>	513
Un compliment à la Dauphine mentionné au <i>Mercur</i>	514
— 27 mars, mercredi après le troisième dimanche ; sermon entendu par M ^{me} de Sévigné.	515
— 19 avril, vendredi saint, redite du sermon du 31 mars 1679.	518
— 21 avril, sermon de Pâques.	519
— 6 septembre, Bourdaloue à Basville.	520
— 7 octobre, lettre de M. Tronson à Bourdaloue.	520
— 29 décembre, dimanche. Profession de M ^{lle} de Soubise, Bénédictines de la rue du Chasse-Midy.	521
S. d. — Fin décembre ou janvier suivant. — Profession de Louise- Henriette de Sully.	522
Conjectures sur le sermon possible.	523

CHAPITRE CINQUIÈME

CARÈMES A LA VILLE ET A LA COUR (1681-1683)

1681. I. Second carême à Saint-Germain l'Auxerrois.	525
Carême composite à la cour, par suite de la maladie de Fromentières	525
Jobert suppléant Bourdaloue à Aix.	526
— 28 mars, vendredi après le dimanche de la Passion.	527
Sermon inédit <i>sur la fausse Prudence du monde</i>	529
— 4 avril, vendredi saint, <i>Passion</i> devant Monsieur.	530
— 3 mai, samedi, Bourdaloue assiste le duc de Lesdiguières.	532
— Samedi 28 juin, mort de M ^l de Fontanges.	532
— Dimanche 29 juin, sermon possible au collège de Clermont.	534
1682. Cinquième carême (sixième station) à la cour.	534
Le P. Duparc.	534 ⁴

1682.	Bretteville et Fléchier sur la <i>Liste</i>	535
	Le Tourneux, rival de Bourdaloue	536
	L'abbé de Saint-Martin	536
—	2 février, ouverture du carême à Saint-Germain.	537
	La question de la régale et le compliment de Bourdaloue sur la déclaration; erreur de Feugère	538
	Interprétations complaisantes du P. Luras.	540
	Le gallicanisme du XVII ^e siècle.	542
	Conjectures sur les sujets des sermons sur <i>l'Impureté</i> et sur la <i>Conversion de la Magdelaine</i> (cf. 1683).	543
—	27 mars, vendredi saint, à Saint-Germain.	544
—	29 mars, sermon de Pâques. — Les conjectures du P. Cahour, S. J.	545
1683.	6 janvier, lettre du P. de Noyelle, général de la Compagnie de Jésus, à propos d'une intercession de Bourdaloue en faveur du P. de Villiers.	546
—	24 février, du même au même, donation Furcy	547
	Carême à Saint-Paul.	547
—	3 mars, mercredi des Cendres; lettre de Madeleine de Lamoignon.	548
—	4 mars, jeudi.	548
—	5 mars, vendredi; la lettre de M ^{me} de Sévigné sur le sermon de la <i>Communión fréquente</i>	549
—	21 mars, troisième dimanche, sermon sur <i>l'Impureté</i>	551
	Lettres du P. Alleaume et de Bourdelot	552
—	8 avril, jeudi après la Passion, le sermon sur <i>sainte Madeleine</i> , en connexion avec le sermon sur <i>l'Impureté</i>	552
	Un passage inédit.	553
	Une « réplique » dans le panégyrique de saint Etienne.	555
	Bourdaloue faisant son apologie	557
	Les homélies de Treuvé	559
—	18 avril, vendredi saint	560
—	20 avril, mardi de Pâques; lettre de M ^{me} de Sévigné confirmant la critique janséniste de 1679.	558
—	5 juillet, lettre à Le Peletier	560
—	6 septembre, mort de Colbert assisté par Bourdaloue.	561
—	27 septembre, lettre à Le Peletier	560
	Fin chrétienne de Colbert, libelles après sa mort	563
—	21 novembre, Présentation, renouation des vœux à la Visitation de Chaillot	568
—	10 décembre (et non septembre), éloge funèbre de Henri II de Bourbon	564
	Prétendu mot historique de Bossuet	565
	Témoignages du temps, M ^{me} de Sévigné et Bussy.	566
—	Jubilé de 1683, le 27 décembre.	569
1684.	Les sermons de 1684	570
	Bourdaloue à l'abbaye du Lys	570
—	Avril, un sermon aux Invalides	571
	L'abbé de Brou, imitateur de Bourdaloue; les redites de Bourdaloue.	572
—	14 mai, sermon au bois de Boulogne	573
	Le calvaire du Mont-Valérien.	574
—	13 août, Bourdaloue au lit de mort d'André Le Fevre d'Ormesson.	577
	Second avent (septième station) à la cour	579
—	Mercredi 1 ^{er} novembre, ouverture à Fontainebleau.	579
—	3 décembre, 1 ^{er} dimanche à Versailles.	580

1684.	Vendredi 8 décembre à Versailles.	580
—	10 décembre, second dimanche.	580
—	17 décembre, 3 ^e dimanche.	581
—	24 décembre, 4 ^e dimanche.	581
—	25 décembre. Nativité de N.-S., allusions aux mesures préparatoires à la révocation.	583
	Allusion au « péché à bannir de la cour »	584
	Le duc de Bourbon, présent à ce sermon	585
	Témoignage de Germain Brice	585
	Le P. Gaillard à la cour; un mot du duc de Bourbon.	587
1685.	Carême à Saint-Roch.	588
—	11 mars, 1 ^{er} dimanche de carême.	588
—	20 avril, vendredi saint.	589
	Nouvelle de la conversion de Condé; le P. de Champs.	589
	Témoignage de Burnet sur Bourdaloue	590
—	21 juillet, sur la future révocation de l'édit de Nantes; assemblée du clergé	591
	Discours de Colbert, coadjuteur de Rouen, composé par Racine	592
—	(9 août), Bourdaloue à l'oraison funèbre de la princesse Palatine	594
—	Mi-septembre; Bourdaloue à Basville; M ^{me} de Sévigné le voit « dans la liberté de la campagne ». Son affabilité	595
	Bourdaloue destiné à Montpellier; témoignages du temps	596
	Bourdaloue désiré d'abord pour la mission d'Alençon	598
—	30 octobre, Bourdaloue au lit de mort de Le Tellier	599
—	14 novembre, vêtue de Marie-Gabrielle de Frémont.	599
—	25 novembre, lettre à Boileau	602
	Exhortation <i>sur la charité</i> envers les nouveaux catholiques	603
	La révocation de l'édit de Nantes et les conversions forcées	604
	Nécessité de convertir les convertis	605
	Appel à la charité et la méthode des bienfaits	606
	Les dispositions de Bourdaloue au départ pour Montpellier.	608

Notes du livre troisième.

a.	— Extrait de « Bourdaloue à Rouen », de l'abbé Picard. La chaire de Bourdaloue à Rouen	609
b.	— Documents sur les Canapville.	610
c.	— Extraits des <i>Recherches sur Elbeuf</i> , de M. Parfait Maille.	612
d.	— Textes de La Beaumelle, Oroux, Anquetil, à propos du <i>Tu es ille vir</i>	614
e.	— L'assemblée du clergé en 1681 et la déclaration de la régle.	615
f.	— L'élection du P. de Noyelle, successeur du P. Oliva.	617
g.	— L'abbé de Saint-Martin.	618
h.	— Éloges officiels et officieux de Mascaron et Fléchier.	619
i.	— Éloge de Fromentières	619

LIVRE QUATRIÈME

DEPUIS LA MISSION DE MONTPELLIER JUSQU'À LA MORT
DE BOURDALOUE (1686-1704)

CHAPITRE PREMIER

CARÈME DE MONTPELLIER ET AVENT À LA COUR

1686. L'histoire de la mission de Bourdaloue à Montpellier reste à écrire .	631
— 17 février, dimanche de la Sexagésime, arrivée à Montpellier. . . .	632
Les préparatifs en vue de l'affluence	633
Prédécesseurs de Bourdaloue dans cette ville	634
Grande mission de 1684 par le P. Honoré de Cannes et les Capucins. .	635
Carême de 1685 par le P. de la Place, père de la Merci.	634
Les procédés de conversions des Intendants.	636
Leurs lettres et les témoignages des annalistes de la cour	637
Rulhière et ses affirmations, citations de Fénelon trop légèrement démenties par le P. Luras	637 ⁴
Situation impossible faite aux missionnaires par les dragonnades. .	639
Conversions simulées et esprits rebelles.	630
Bourdaloue injustement accusé d'être contentieux	631
Document sur le P. de Chevigny opposé à tort à Bourdaloue . . .	632
— 27 février, ouverture du carême ; salut de bienvenue aux nouveaux convertis	633
Le ton des sermons aux nouveaux catholiques	634
Citations incomplètes de Feugère.	635
Sujets présumés des sermons de Montpellier	637
— [4 avril], sermon sur la Madeleine	638
Critiques faites à Bourdaloue ; plaidoyer de M ^{me} de Sévigné . . .	639
Parallèle de Bossuet et Bourdaloue aussi inopportun que celui de Bossuet et Condé.	640 ⁴
La puissance oratoire de Bourdaloue soupçonnée d'après l'expression de M ^{me} de Sévigné, rapprochée d'un témoignage récent.	641
— [14 avril], clôture probable du carême	646
— 20 avril, départ de Montpellier.	642
Conjectures sur les sermons de Montpellier	643
Extrait d'une gazette janséniste.	645 ¹
Note sur le mot « ouvrier », au sens probable « de marguillier » .	646 ¹
Retour de Bourdaloue ; itinéraire inconnu	647
Troisième avent (huitième station) à la cour.	647
— 1 ^{er} novembre, ouverture à Fontainebleau	649
Conjectures gratuites sur le sujet.	650
Les prétendues allusions historiques.	651
— 1 ^{er} décembre, 1 ^{er} dimanche de l'avent, devant le Dauphin et la Dauphine à Versailles	652
— Lundi 9, sermon sur la Conception	652
— Dimanche 15, 3 ^{me} dimanche, devant la Dauphine.	652
— Dimanche 22, 4 ^{me} dimanche, devant la Dauphine.	652
— Mercredi 25, fête de Noël, compliment de clôture sur la santé du roi .	653

1686. Conjectures erronées de Sainte-Beuve	654
Les hésitations de Rochebilière ; le texte sur lequel ils délibèrent doit être de 1697	657
— Lundi 30 décembre, profession de Marie-Gabrielle de Frémont . . .	659

CHAPITRE SECOND

ANNÉES 1687 A 1689. — L'ORAISON FUNÈBRE DE CONDÉ ET LES STATIONS
DANS LES PAROISSES.

1687. (1 ^{er} janvier), sermon de Bossuet à la Maison professe	661
— 14 avril, mort de M ^{lle} de Lamoignon	662
— Samedi 26 avril, oraison funèbre de Condé	663
Extrait d'un sermon du P. de Villiers sur le cœur de Condé	665
Indiscrétions des copistes ou communications au <i>Mercure</i>	667
— [25 août ou 5 septembre], panégyrique de saint Louis à Saint-Cyr .	668
Les panégyriques du roi	669
Les applications possibles à Louis XIV	671
Allusions aux réformes à la cour	672
Compliment sur la fondation de Saint-Cyr	675
— [Samedi 30 août], mariage d'une nièce de Bourdaloue	676
— (27 octobre), mort du P. Rapin	677
Les prédicateurs dont le nom commence par Bourd	677 ¹
Un recueil des oraisons funèbres de Condé	678
1688. 29 janvier, Bourdaloue appelé près de d'Harouys à la Bastille . . .	679
Le frère du P. d'Harouys	679 ¹
Second carême à Saint-Eustache	680
— [3 mars, mercredi des cendres], ouverture probable	680
Une réclame pour l'abbé Roquette	680 ²
Une allusion à Seignelay, dans un sermon à Saint-Eustache	681
Soanen opposé à tort à Bourdaloue	682
L'aventure de l'abbé Roquette au sermon de la Cène	683
— 23 mars, mardi après le 3 ^e dimanche	683
— Jeudi 25 mars, fête de l'Annonciation	683
— 26 mars, vendredi de la 3 ^e semaine	684
— 18 avril, fête de Pâques	684
Conjecture sur la place d'un compliment à Madame tiré d'un sermon sur la <i>Paix du cœur</i> , pour le <i>Dimanche de Quasimodo</i>	685
Les désordres dans les églises (incident de Paparel)	686
Le mandement de Harlay promulgué par Faydit	687
Platitude des éloges et état de la chaire	688
Comment l'histoire de la prédication au XVII ^e siècle reste à faire. — Sentiment de M. l'abbé L. Couture	689
L'ouvrage de M. F. Castets	689 ¹
Temoignage de M ^{me} de Sevigné sur le carême de 1688	690
La Bruyère et l'apparition de ses <i>Caractères</i> ; les allusions à Bourdaloue	691
Bourdaloue directeur en vogue	693
Similitudes entre des traits de La Bruyère et les sermons, pure rencontre	693
Le style régulier de Bourdaloue	694
Les mauvais copistes de Bourdaloue	695

1688. L'innocence de ses peintures.	695
La crise de gallicanisme de 1688 ; Harlay	696
Le mémoire de Fénelon	697 ⁴
Bourdaloue décline la direction de M ^{me} de Maintenon	698

CHAPITRE TROISIÈME

LES ANNÉES 1689 ET 1690. — DOMINICALES A LA MAISON PROFESSE. —
QUATRIÈME AVENT A LA COUR. — AVENT DE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS.

1689. 1 ^{er} janvier, Bourdaloue redemandé par d'Harouys, s'excuse.	700
Bourdaloue à la représentation d' <i>Esther</i>	701
— Mercredi 2 février, ouverture du carême à Versailles, unique sermon prêché par Bourdaloue.	701
La station donnée par La Rue.	702
Bourdaloue grand panégyriste ; lettre de Bussy.	703
Les lectures de M ^{me} de Sévigné	704
Fléchier et ses panégyriques	704 ¹
M ^{me} de Sévigné et le P. Gaillard	705
Méprise de M. l'abbé Pauthe sur ce sujet.	706
L'enlèvement de M ^{lle} de Vaubrun par Cassepot	707
— 16 avril, samedi, vêtue d'une sœur du duc de Berwick à Pontoise.	708
La reine d'Angleterre à Chaillot ; le monastère de Pontoise	709
Le cinquième sermon sur l' <i>Etat religieux</i> ; reprises possibles	711
Allusions à la reine d'Angleterre ou à M ^{me} de Maintenon.	712
— [29 mai], sermon pour la Pentecôte, à Chaillot, devant la reine d'Angleterre ; compliment à la reine	714
Bourdaloue directeur de la reine d'Angleterre	716
— Août, les Dominicales à la Maison professe	718
— (19 juillet), mort de P. Giroust.	720
— [Lundi 15 août], sermon pour l'Assomption.	721
Allusions au livre des <i>Monita salutaria</i>	723
Conjectures sur une octave de cette fête	724
— [24 août], panégyrique de saint Louis, patron de l'église de la Maison professe	721
— [8 septembre], sermon possible, comme clôture	725
— (15 septembre), mort du P. Cheminai	721
Quatrième avent (neuvième station) à la cour	726
— Mardi 1 ^{er} novembre, conjecture sur l'emploi possible au 1 ^{er} novembre d'un sermon pour l'Ascension	727
— Dimanche 27 novembre, 1 ^{er} dimanche.	728
— 4 décembre, 2 ^{me} dimanche.	728
— 11 décembre, 3 ^{me} dimanche	728
— 18 décembre, 4 ^{me} dimanche	728
— Dimanche 25 décembre, sermon de Noël ; conjecture sans fondement sur le sujet du sermon par M. l'abbé Pauthe	729
1690. [Janvier], l'aventure du compagnon de Bourdaloue chez Lamoignon.	730
Représentation d' <i>Esther</i>	732
Boursault et son compliment à Monsieur	733
— Dimanche 5 février, profession de M ^{lle} de Bertillac à la Visitation du quartier Saint-Germain	733
Avent à Saint-Nicolas-des-Champs.	735

1690. Lettre élogieuse du P. Thyrsé Gonzalez à Bourdaloue.	736
Il lui demande d'accepter la charge de consultant de Province . . .	736

CHAPITRE QUATRIÈME

LA QUESTION DES DIFFICULTÉS DE MÉMOIRE DE BOURDALOUE ET LA LÉGENDE
DES YEUX FERMÉS

Les prétendus mots historiques et nécessité de les discuter.	738
Maury et ses fantaisies sur Massillon et Bourdaloue.	739
Témoignage de La Rue	741
Les efforts de mémoire de Bourdaloue	742
Témoignage de Fleury.	743
Fénelon; les <i>Dialogues sur l'Éloquence de la Chaire</i>	744
La légende des yeux fermés	745
Les discussions actuelles; l'article de M. l'abbé Berthucat	745
La genèse de la légende.	747
Le problème préalable : Fénelon visait-il Bourdaloue ?	748
Série chronologique, de 1718 à 1810 :	
1° 1680 à 1718. Le texte de Fénelon et la thèse du second dialogue . . .	749
Bourdaloue a pu être visé.	752
1718. Difficultés contre cette hypothèse	753
2° 1761. Iraill et les <i>Querelles littéraires</i>	754
3° 1805 et 1810. Maury.	756
Série régressive, de nos jours à 1810 :	
1° 1898. M. C. Dejob, dans l' <i>Histoire de la langue et de la littérature française</i>	756
2° 1874. Feugère, faiblesse d'arguments trop ingénieux.	757
Le système mixte et le type clignotant	759
Parallèles de pure imagination entre les « actions » de Fénelon et des autres orateurs	761 ¹
3° 1868. S. de Sacy, préface des <i>Pensées</i> ; « Bourdaloue dialoguant les yeux fermés ».	761
4° 1861. Nisard, <i>Histoire de la littérature française</i>	762
5° 1852. Sainte-Beuve	763
Le témoignage de Legendre tiré à l'excès par Sainte-Beuve. . .	764

CHAPITRE CINQUIÈME

LES ANNÉES 1691 ET 1692. — CINQUIÈME AVENT (DIXIÈME STATION) A LA COUR. —
CARÈME A LA SALPÊTRIÈRE — AVENT A SAINT-PAUL.

1691. Mardi 20 février, vêtue à la Visitation de Chaillot, devant la reine d'Angleterre	765
Cinquième avent (10^{me} station) à la cour	767
Une mission à Versailles.	767 ¹
— Jeudi 1 ^{er} novembre, conjectures sur le sermon d'ouverture	769
— 2 décembre, 1 ^{er} dimanche	770
— Samedi 8 décembre, sermon contre les <i>Monita salutaria</i>	770
Le sermon des éditions sur la <i>Dévotion envers la sainte Vierge</i> . . .	771
L'histoire du livre des <i>Monita</i> d'après Mgr Hautcœur	771 ³
Discussions chronologiques sur ce sermon de polémique	772

1691.	Allusions à la guerre « européenne »	774
	Lettre du comte de Fontaine-Béranger au traducteur des <i>Monita</i> . .	775 ¹
	L'évêque de Tournai, Gilbert de Choiseul	775
—	16 décembre, 3 ^{me} dimanche, sermon <i>sur l'Hypocrisie</i>	777
	Episode de la banqueroute de Mauroy	778
—	[23 décembre] (pas de sermon), Bourdaloue appelé à la Bastille près du comte de Morlot	779
—	25 décembre, sermon de clôture	779
	Bourdaloue prononçant sur la vocation de Marie-Françoise Durye. .	780
1692.	Judi 7 février, profession de Mlle de Maupeou à l'abbaye de Saint- Antoine-des-Champs (Cisterciennes)	781
	Carême à la Salpêtrière.	782
	Lettre de Quesnel sur cette station	783
	L'excentricité de Santeul	783
	Le jubilé de 1692	784
—	31 mars, Bourdaloue communie, à la Maison professe, Marie-Victoire de Sully	784
—	Mai, vêtue de cette postulante à la Visitation de Saint-Denis. . . .	785
	La famille de Sully	787
—	28 septembre, sermon <i>sur saint Chéron</i> , à Mont-Couronne, près Basville	788
—	15 juillet, lettre à Bellefonds sur un sermon à Vincennes (refusé). .	789
—	7 août, lettre à Lamoignon sur la démission de l'abbé de Broglie. .	789
	Avent à Saint-Paul	789
—	1 ^{er} novembre, sermon devant Monsieur et Madame.	789
—	Vendredi 21 novembre, rénovation des vœux à la Visitation du fau- bourg Saint-Germain	790
	Deux vêtues sans date, entre le 21 novembre 1692 et le 7 mai 1693.	790
—	30 novembre, 1 ^{er} dimanche.	790
—	8 décembre, sermon <i>sur la Dévotion à la sainte Vierge</i> , devant M ^{me} de Lamoignon et Baillet.	791
	Reprise du sermon de même date de 1691 contre les <i>Monita</i>	792
	Livre de Baillet écrit à cette occasion.	793
	Les rancunes de Baillet	794
	Autres redites de Bourdaloue à Saint-Paul.	795

CHAPITRE SIXIÈME

ANNÉES 1693 A 1696. — SIXIÈME AVENT (ONZIÈME STATION) A LA COUR. —
BOURDALOUE A MEAUX. — LE CARÈME A SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.

1693.	3 mars, lettre inédite de Bussy à Bouhours.	797
	Eloges intéressés de Bussy.	798
	La mort de Pélisson	798 ¹
—	5 avril, mort de Mademoiselle de Montpensier.	799
	Le curé Lizot.	800
	La misère en 1693	801
—	2 juin, lettre de M ^{me} de Montespan à Huet.	803
	Sixième avent (onzième station) à la cour.	804
—	Dimanche 1 ^{er} novembre, à Versailles	805
—	29 novembre, 1 ^{er} dimanche.	806
—	6 décembre, 2 ^{me} dimanche, sermon improbable	806
—	Mardi 8 décembre, sermon pour la Conception	806

1693.	13 décembre, 3 ^{me} dimanche.	806
—	20 décembre, 4 ^{me} dimanche, aucune mention de sermon.	806
—	Vendredi 25 décembre, Noël	806
1694.	16 février, lettre du P. Thyrsé Gonzalez sur l'édition des sermons de Bourdaloue.	808
—	25 mars, sermon très improbable; celui dont parle la lettre n'est pas celui du 25 mars	810
—	11 avril, démarche de Bourdaloue près du Dauphin qui refuse de faire ses Pâques	811
—	Mardi 3 août, Bourdaloue à la cathédrale de Meaux, panégyrique de saint Etienne.	811
	Réclamation inexacte du P. Luras	812
	Les invitations de Bossuet pour la Saint-Etienne d'été.	813
	Divers orateurs de cette fête.	813 ¹
	Bourdaloue à Germigny et à Jouarre.	814
	Santeul à Meaux	815
	Conjectures sur le <i>Panégyrique de saint Etienne</i>	816
1695.	4 janvier, Bourdaloue assiste le maréchal de Luxembourg	817
	Les mercredis de carême à Saint-Germain-en-Laye	818
—	Mercredi 6 avril, vêtue de M ^{lle} de Soubise à Jouarre	819
	Bourdaloue et M ^{me} de Maulevrier.	821
	Les témoignages de M ^{me} de Sévigné n'ont pas fait la réputation de Bourdaloue.	823
—	22 août, lettre au maréchal de Noailles.	823
—	29 septembre, Bourdaloue à Basville	824
—	6 octobre, retour à Paris.	824
	Mascaron à Saint-Cyr.	823 ²
	Santeul.	825
	Fragments du <i>Panégyrique de saint André</i> , comparé à un sermon sur la Passion.	826
—	Mercredi 30 novembre, panégyrique de saint André.	828
	Avent à Saint-André	825
	Le jubilé de 1695-1696.	829
	Différend de Santeul avec les jésuites; lettres de Bourdaloue	829

CHAPITRE SEPTIÈME

LES ANNÉES 1696 ET 1697.

1696.	29 janvier, entretien avec M ^{me} de Maintenon	831
—	Mardi 1 ^{er} mai, profession de M ^{lle} de Soubise à Jouarre.	832
—	28 juillet, Bourdaloue assiste Colbert de Croissy.	832
	Le succès du P. Séraphin à la cour.	833
	Enthousiasme de La Bruyère.	834
	Critiques de Bourdaloue dans le chapitre de la Chaire.	835
	L'abus des divisions.	836
	Les deux écoles, sermons « à la Capucine »	837
	Massillon et Séraphin en 1699	838
	Ancienneté du débat.	839
	Sentiment de Bossuet et d'Arnauld.	840
	Amis et adversaires du P. Séraphin	841
	Ses excentricités	842

1696. Le P. Honoré de Cannes et ses « capucinades »	843
Mort du P. Honoré (février 1694)	845
Eloge officieux et notes officielles sur Bourdaloue	847
1697. 1 ^{er} janvier, un sermon du P. la Tour, à la Maison professe, jugé par Bourdaloue	849
— Les prédicateurs antiquétistes du 25 mars	849 ²
— Les opinions partagées sur Fénelon et son livre	850 ²
— Le P. Bonnaud à la paroisse de Versailles	851 ¹
— Vers le 15 mai, vêtue de Marie-Séraphine Amelot	851
— Dimanche 18 août, profession de M ^{lle} de Beaumont à Chaillot.	852
— 14 octobre, lettre à M ^{me} de Caumartin.	853
Septième avent (douzième et dernière station) à la cour	853
— Vendredi 1 ^{er} novembre, ouverture de l'avent à Versailles, sermon des <i>Mystères</i> (t. vi, p. 405)	854
— [1 ^{er} décembre, 1 ^{er} dimanche], sermon probablement remis.	855
— 9 décembre, sermon pour la Conception, compliment au duc et à la duchesse de Bourgogne	855
— 15 décembre, 3 ^{me} dimanche à Versailles.	857
— Mercredi 25, fête de Noël	857
— Le compliment final.	857

CHAPITRE HUITIÈME

LES EXHORTATIONS SANS DATES

Une restitution faite par Bourdaloue au docteur Sainte-Beuve.	859
Bourdaloue dans la vie intime	860
Les exhortations dans les assemblées de charité ; l'assemblée de Versailles.	861
Fondation de M ^{me} de Maintenon.	862
La première exhortation sur la <i>Charité envers les pauvres</i>	863
Parabole de la semence, les âmes volages, les âmes dures.	864
Les invectives de Bossuet contre le luxe.	866
La gourmandise, les dettes non payées	867
Vigueur des paroles de Bourdaloue.	868
Eloges de Madeleine de Lamoignon et de M ^{me} de Miramion.	869
L'exhortation sur la <i>Charité envers les prisonniers</i>	869
Parallélisme des sermons de Bourdaloue et Fromentières sur ce sujet.	870
La variété des objets des exhortations.	876
Deux <i>Exhortations sur la Charité</i> envers un séminaire.	876
Le séminaire de M. de Chansiergues	877
Les successeurs de M. de Chansiergues, Antoine Lauzy et M. de Marillac.	884
Le séminaire irlandais.	885

CHAPITRE NEUVIÈME

LES ANNÉES 1698 A 1703.

1698. Bretonneau aux sermons de Bourdaloue	892
— La 3 ^{me} édition de Germain Brice	893
— Eloges de Bourdaloue	895
— Une édition de ses <i>Avis pour la sainte communion</i>	895

1698.	Après le 25 mai, profession de M ^{lle} Amelot	896
1699.	Les prédicateurs de l'entourage de Bourdaloue en son carême partiel aux Nouvelles Catholiques et aux Nouveaux Convertis.	898
—	15 mars, 2 ^{me} dimanche du carême, aux Nouvelles Catholiques.	899
—	27 mars, 4 ^{me} vendredi aux Nouveaux Convertis	899
—	3 avril, 5 ^{me} vendredi aux Nouveaux Convertis.	899
—	10 avril, 6 ^{me} vendredi aux Nouveaux Convertis	899
—	19 avril, fête de Pâques, aux Nouvelles Catholiques.	899
—	Avant le 13 avril, profession de M ^{lle} d'Estrées.	899
	Huet et Bourdaloue; la retraite de Huet à la Maison professe.	900
	Projet datant de la chute de sa maison (1693).	901
	Débuts de Massillon et succès	901
	Deux sermons de l'avent, à l'Hospice des Enfants rouges.	902
—	8 décembre, Conception	902
—	25 décembre, fête de Noël.	903
—	27 novembre, lettre sur un voyage à Haute-Bruyère.	903
1700.	Mercredi 27 janvier, lettre au P. Bouhours	903
	Sermons de Bourdaloue et Gaillard à la Visitation	904
	Mariage d'un neveu de Bourdaloue avec M ^{lle} de Lussay	904
	Prédicateurs du carême de 1700, l'abbé Boileau	905
	25 mars, Annonciation, aux Nouvelles Catholiques	906
—	9 avril, vendredi saint (<i>ibid.</i> (?) et au château de Saint-Cloud)	905
—	11 avril, sermon de Pâques, aux Nouvelles Catholiques.	906
—	15 août, sermon pour l'Assomption, à la Visitation de Chaillot devant la reine d'Angleterre	907
—	25 décembre, sermon de Noël au monastère de la Conception	907
	Le P. Boursault, théatin, et les <i>Maximes sur la Comédie</i>	908
	La lettre de Bourdaloue pour demander sa retraite à La Flèche	909 ¹
	Le P. Pacôme Guillotin, camaldule, dirigé dans sa vocation par Bourdaloue.	900
	Le livre du P. Daniel, <i>Histoire apologetique des Jésuites de la Chine</i> , œuvre très peu probable de Bourdaloue.	909 ¹
—	15 novembre, lettre au P. Schrembergers.	910
1701.	Bourdaloue et M ^{me} Louvois	910
—	13 mars, 5 ^{me} dimanche	910
—	27 mars, fête de Pâques aux Nouvelles Catholiques.	911
—	Jendredi 19 mai, profession de M ^{lle} de Montholon, à Jouarre.	911
	Bossuet et Bourdaloue, mutuelle restriction mentale.	912
—	1 ^{er} novembre à Chaillot, sermon de la Toussaint devant la reine d'Angleterre, éloge de Jacques II.	914
—	(21 septembre), mort du Fr. François Robineau, compagnon de Bourdaloue. Le Fr. de Montfalcon	914
—	8 décembre, sermon pour la Conception, chez les Récollettes	915
—	25 décembre, fête de Noël à Chaillot, devant la reine d'Angleterre	915
	Massillon et Maure, parallèle avec Bourdaloue	916
	Bourdaloue aux audiences des avocats	917
	Encore les copistes	917
1702.	Lundi 30 janvier, vêtue de M ^{lle} de Lorges, à la Visitation de Chaillot.	918
	Huet et Bourdaloue, les lettres de Huet à son neveu.	919
	Un fragment des <i>Huetiana</i>	920
	Le procès de Huet avec M ^{me} de Chamarande, intervention de Bour- daloue auprès du Président Ferrand, un billet de Bourdaloue.	921

1702. L'éloge de Bourdaloue dans le <i>Commentarius</i> de Huet	924
— 23 avril, sermon du dimanche de <i>Quasimodo</i> à la Merci	925
— Dimanche 22 octobre, vêtue à Meaux devant Bossuet	926
— 5 décembre, 1 ^{er} dimanche de l'avent, aux Nouvelles Catholiques. . .	927
— 25 décembre, sermon de Noël, <i>ibid</i>	927
— Dimanche 31 décembre, vêtue de M ^{lle} Chevalier, à la Nativité de la rue de Grenelle (couvent des Petites-Cordelières)	927
La manière vivante de Bourdaloue	930
La réclame au grand siècle.	929 ^a
Le quatrième sermon sur l' <i>État religieux</i>	932
La « peinture » de la vie religieuse, Bourdaloue en scène	936
Bourdaloue au naturel.	937
La « peinture » du monde	938

CHAPITRE DIXIÈME

LES DERNIÈRES PRÉDICTIONS ET LA MORT DE BOURDALOUE, 1703-1704. —
UN ARTICLE DU MERCURE.

1703. Jeudi 1 ^{er} mars, profession de Louise-Gabrielle de Lorges, à la Visi- tation de Chaillot	941
— Lundi 26 mars, sermon de l'Annonciation, chez les Religieuses du Sang-Précieux	942
— [23 mars], Bourdaloue au lit de mort de M ^{me} de Toisy (Jeanne Jappin). .	943
Relations de M ^{me} de Thoisy, elle est la destinataire de la lettre préface de <i>la Dévotion aisée</i> du P. Le Moyne.	945
— 29 mai, mardi de la Pentecôte, sermon pour l'inauguration de l'église des Adoratrices de Charenton	947
La princesse de Lillebonne, bienfaitrice de la maison.	952
Dernier voyage de Bourdaloue en Normandie.	953
La famille d'Harcourt-Beuvron.	954
Vaines recherches pour retrouver le nom de la religieuse et la date. .	955
— Septembre (?), vêtue de M ^{lle} de Beuvron, à la Visitation de Caen . . .	957
Le luxe des vêtements des postulantes.	959
— [Octobre], Bourdaloue à Villeneuve et à Choisy	959
1704. Vers le 25 janvier, vêtue de Suzanne-Léonide de Lamoignon, à la Visitation du faubourg Saint-Jacques	960
— 3 février, dimanche de la Quinquagésime, ouverture des Quarante heures, à Saint-Etienne-du-Mont.	961
— 2 mars, 4 ^{me} dimanche du carême aux Nouvelles Catholiques. . . .	961
— 9 mars, 5 ^{me} dimanche du carême aux Nouvelles Catholiques. . . .	961
— 16 mars, 6 ^{me} dimanche du carême aux Nouvelles Catholiques. . . .	961
— 23 mars, fête de Pâques	961
— 31 mars, lundi, sermon pour l'Annonciation (remise) chez les Filles Bleues ou Annonciades	962
Visites à Vincennes à dom Thierry de Viaixnes, emprisonné . . .	962
— Jeudi 1 ^{er} mai (jour de l'Ascension). Vêtue de M ^{lle} des Touches, au Carmel du faubourg Saint-Jacques ; dernier sermon de Bourdaloue. .	963
— 10 mai, visite au duc de Gesvres, gravement malade.	966
— 11 mai, jour de la Pentecôte, Bourdaloue obligé de s'aliter après sa messe :	966
Ses derniers moments et ses paroles à Helvétius ; récit du P. Léonard	967

1701. Dernier souvenir à ses amis	968
L'article du <i>Mercur</i> e et les conséquences à en tirer	969

Notes du livre quatrième.

a. — (P. 631 ³ .) Le P. de Chevigny, de l'Oratoire	972
b. — (P. 652 ¹ .) Olivier Le Febvre d'Ormesson	973
c. — (P. 663 ¹ .) Epitaphe de Madeleine de Lamoignon	973
d. — (P. 664 ³ et 930 ¹ .) Analyse de l'oraison funèbre de Condé, écrite avant l'apparition de la plaquette imprimée	974
e. — (P. 670 ³ .) Le ton des éloges et les compliments au roi au XVII ^e siècle	977
f. — (P. 699 ¹ .) M ^{me} de Maintenon et Bourdaloue	979
g. — (P. 710 ² .) Les Bénédictines anglaises de Pontoise	980
h. — (P. 589 ² et 749 ¹ .) Un quatrain de l'abbé de Marolles	981
i. — (P. 765 ² .) Lettre sur Bourdaloue, Bossuet et Fléchier	982
j. — (P. 770 ² et 791 ³ .) Bourdaloue et les jansénistes	983
k. — (P. 780 ¹ .) Notice sur Marie-Françoise Durye	985
l. — (P. 794 ² .) Louis XIV et les nonces	986
m. — (P. 800 ³ , 801 ² et 873 ¹ .) La misère en France et les mesures royales	987
n. — (P. 686 ⁸ , 808 ² et 908 ² .) Une pièce de vers sur l' <i>opium</i> , la duchesse d'Orléans dormant aux sermons	988
o. — (P. 884 ¹ .) Les séminaires de la Providence et séminaires de Paris	990
p. — (P. 885 ¹ .) Le séminaire irlandais	991
r. — (P. 914 ¹ , ² .) Notice sur les FF. Robineau et de Montfalcon, compa- gnons de Bourdaloue	992
s. — (P. 928 ¹ .) La famille Chevalier	993
t. — (P. 968 ¹ , ³ .) La sépulture de Bourdaloue; le fr. Leclerc, son dernier compagnon, mort quatre jours après lui	995
u. — (P. 971 ¹ .) Le P. Séraphin, successeur de Mascaron; La Rue, successeur de Bourdaloue	996

CONCLUSION

La manière oratoire de Bourdaloue d'après les copies anciennes; place de ces textes contemporains dans la future édition	999
---	-----

APPENDICE A. Liste des Vêtures et Professions	1015
APPENDICE B. Liste chronologique des mourants, etc. assistés par Bour- daloue	1019
APPENDICE C. Le nombre des sermons	1020

TABLE DES MATIÈRES ANALYTIQUE ET CHRONOLOGIQUE	1029
--	------

